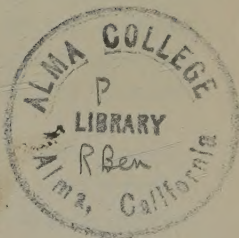


REVUE BÉNÉDICTINE

TOME QUARANTE HUITIÈME

(52^e ANNÉE)

1936



ABBAYE DE MAREDSOUS,
Belgique.

1936

35997

v. 48
1936

LE FLORILÈGE DE SAINT-GATIEN.

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DES POÈMES D'HILDEBERT ET DE MARBODE.

PREMIÈRE PARTIE.

La grande masse, si l'on peut dire, des petits poèmes, religieux et profanes, qui furent composés en latin depuis la fin du XI^e siècle jusqu'en plein XIV^e, nous a été conservée dans le cadre des florilèges, avec des titres incomplets ou vagues le plus souvent ; car la mention expresse des auteurs importe peu, d'ordinaire, en pareil contexte.

Les recueils de cette sorte sont très nombreux. Beaucoup, en effet, paraissent avoir été formés pour des causes de pure utilité, principalement scolaires ou liturgiques. La plus célèbre, peut-être, de ces collections, révélée en 1847 sous le nom de *Carmina Burana*, n'est qu'un vaste répertoire, assez nettement distribué, de « vers » proprement dits et de « rythmes », selon quatre catégories de sujets ; les plus récentes études ont fait voir que, compilé au déclin du XIII^e siècle dans un monastère bavarois, ce florilège se trouve au terme d'un long développement, dont les grandes étapes furent parcourues en France, au nord de la Loire, et qui ne laissa pas de se poursuivre de même avec un vif succès en Angleterre, sous l'influence normande. D'autre part, les « chansonniers » notés, où la tradition de Notre-Dame de Paris en la première moitié du XIII^e siècle est représentée, témoin surtout le précieux « antiphonaire » de Florence, sont remplis de groupes d'*organa* et de *conductus*, classés d'après le nombre des voix ou parties de chant.

Le premier éditeur qui ait fait usage de l'une et l'autre espèce, Flacius Illyricus, y fut poussé par des préjugés notoirement « protestants » ; à les bien lire d'ailleurs, les textes mis en œuvre dans son petit volume, trois fois repris (1548, 1552, 1557), démentent ses intentions de polémiste ; ceci est fort clair, maintenant que nous connaissons les sources où il a puisé. A part l'ouvrage de Leyser (1721), qui est plutôt une revue chronologique des poèmes dont les auteurs sont désignés et certifiés, les travaux décisifs, en cette matière, ne furent produits qu'au siècle dernier, tout d'abord d'une façon éclectique, par Thomas Wright et Édélestand Du Méril, qu'on peut tenir encore pour

des précurseurs ; puis, avec plus de rigueur de méthode, par W. Wattenbach, B. Hauréau et G. Dreves, qui, chacun de son point de vue, signalèrent un grand nombre de manuscrits et publièrent une foule de pièces ; mais c'est, sans aucun doute, le mérite de Wattenbach d'avoir le mieux compris l'intérêt primordial qui s'attache aux recueils comme tels et, par suite, le devoir de les décrire exactement, avant de passer à l'édition des parties.

Si magnifiques qu'aient été les derniers progrès de l'enquête autour des florilèges, grâce surtout à la maîtrise de Wilhelm Meyer, je ne m'arrêterai pas à les détailler. Il suffit de rappeler, en peu de mots, les belles découvertes qui nous ont valu, successivement, les poèmes de Primat et de la collection Arundel, publiés par W. Meyer lui-même (1907 et 1908), puis ceux de la collection de Bâle, éditée par J. Werner (1908), ceux qui se laissent revendiquer pour Gautier de Châtillon et ses imitateurs, identifiés ou triés avec une science consommée par K. Strecker (1925 et 1929), enfin, pour citer la plus récente trouvaille (1930), les poèmes du *Vaticanus Lat. 4389*, mis au jour si heureusement par Bernard Bischoff¹.

1. Pour ceci et, de même, pour ce qui précède, on trouvera la bibliographie utile, ainsi que d'agréables et judicieux exposés, dans les deux ouvrages parallèles de M. F. J. E. RABY : *A History of Christian-Latin Poetry from the beginnings to the close of the Middle ages ; A History of secular Latin Poetry in the middle ages* (Oxford, 1927 et 1934) ; c'est pourquoi je me suis dispensé de charger mon sommaire de références, faciles désormais à saisir. Il reste pourtant un point à mieux marquer. Au sujet du « répertoire » musical de Notre-Dame de Paris, dont l'intérêt dépasse considérablement les questions relatives au chant et à la polyphonie, l'ouvrage de Fr. LUDWIG est indispensable : *Repertorium organorum recentioris et motetorum vetustissimi stili* (Halle, 1910) ; on souhaiterait seulement qu'il fût plus clair, ou moins dense. Presque tous les manuscrits qui appartiennent à cette catégorie et permettraient, semble-t-il, de reconstituer le « répertoire » complet sont présentés là, et analysés de quelque façon. Il est grandement à désirer qu'on reproduise exactement « l'antiphonaire » de Florence, dit « de Pierre de Médicis » (*Laurent. Pl. XXIX*, 1 : 476 feuillets), signalé tout d'abord par L. DELISLE (*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1885, p. 101 sq.) ; voir le facsimilé d'une page dans *Bibliothèque Nationale : la Musique française du Moyen âge à la Révolution* (1934), p. 18, n° 57, et de nombreuses transcriptions, commentées par H. E. WOOLDRIDGE, *Oxford History of Music*, I (1901), en particulier p. XI-XIV. En attendant, les listes établies par DREVES peuvent servir (*Analecta Hymnica*, XX, 1895, p. 8-16). L'un des manuscrits secondaires, rédigé sans doute aucun à Saint-Andrews, en Écosse, au XIV^e siècle, acquis (?) en 1553, avec un autre analogue, par l'un des agents de Flaccius Illyricus, conservé maintenant à Wolfenbüttel (*Helmst.* 628 — l'autre est coté *Helmst.* 1099), a été publié intégralement par les soins de J. M. BAXTER : *An Old St. Andrews Music book* (Londres-Paris, 1931 : *St. Andrews University Publications* N° XXX) ; mais, il est bon d'observer que G. MILCHSACK avait édité, dans leur suite matérielle, la plupart des textes (*Hymni et Sequentiae, Halis Saxonum*, 1886, pp. 161-224 : n. CXXII-CCLIX) ; quelques tropes seulement ont été négligés, arbitrairement, et les premiers morceaux déplacés. Il est ainsi démontré

Sans escompter des réussites de même qualité, au sujet d'Abélard et de Pierre de Blois, ou des deux Orléanais, Étienne et Bertier, dont les compositions en vers, disparues, peuvent n'être que cachées parmi la multitude des poèmes anonymes, l'on est fondé à dire qu'il reste beaucoup à faire en cet ordre de choses, le domaine étant encore inexploré en grande partie. La première tâche de toutes doit être, certainement, de procéder méthodiquement à l'inventaire et à l'analyse des divers florilèges. Il se peut que de cet examen, souvent, l'on ne rapporte qu'un médiocre butin et d'incertaines données. Au moins sera-t-on renseigné sur les conditions dans lesquelles la matière poétique a été traitée par les maîtres et les écoliers des XII^e et XIII^e siècles, dont nous sommes si loin encore de connaître à peu près l'état d'esprit, les habitudes, les dettes à l'égard de l'antiquité, et, par surcroît, les productions mêmes, bref tout le milieu où la société cultivée du moyen âge, mère de la nôtre, s'est épanouie.

Ces remarques générales m'ont semblé pertinentes pour introduire à la description d'un précieux recueil qui provient de la cathédrale de Tours, et duquel tant Beaugendre que Bourassé ont fait le plus mauvais emploi dans leurs éditions des poèmes d'Hildebert et de Marbode. Au point de vue littéraire, ce sont en effet ces deux auteurs, comme on le verra, qui se trouvent mis en cause, habituellement, quoique presque toujours tacitement, par le florilège de Saint-Gatien. De là, le problème, qui consiste exactement à ne restituer à l'un et à l'autre que la part propre à chacun, en distinguant avec soin, non seulement les morceaux étrangers à première vue, mais encore les pièces suspectes à divers titres. Or, c'est où Beaugendre et son successeur, dans leur confiance aveugle, ont échoué d'une manière complète, nous dotant, en conséquence, d'une édition qu'il faudrait proscrire impitoyablement, dans l'intérêt même de la science, mais à laquelle, en attendant, l'on est obligé de se référer, tout en la critiquant.

que les *Varia poemata* de FLACIUS dépendent, pour une large part, des deux manuscrits de Saint-Andrews ; néanmoins, après une comparaison minutieuse, LUDWIG a dû conclure que Flacius avait employé, en outre, un exemplaire plus abondant encore, très semblable à celui de Florence (*op. laud.*, pp. 222-227). Pour d'autres sources de Flacius, cf. K. STRECKER, *Zeitschrift für Deutsches Alterthum*, LXVI (1929), p. 65 sq. Enfin, H. SPANKE a récemment fait connaître un autre témoin du groupe, mal défini par Dreves « tropaire de Weingarten » ; le manuscrit de Stuttgart *H. B. Ascet.* 95, à dater XIII^e (cf. *id.*, LXVIII, 1931, pp. 81-88), ainsi qu'un recueil apparenté de *conductus* et de motets qui provient de Diessen, maintenant à Munich, *Clm.* 5539, et paraît être du même temps (*ib.*, LXIX, 1932, pp. 52-57). Qui donc remettra toute cette documentation en ordre ? Il semble que la tâche ne serait pas extrêmement difficile, puisqu'il y a un guide à peu près sûr et de nombreux moyens de contrôle.

Hormis, en effet, leurs plus longues œuvres, pourvues d'attestations positives, Hildebert et Marbode, tout comme de moindres personnages, se sont trouvés, très tôt probablement, à la merci des usages scolaires. Faute d'un archétype isolé, sans lecteurs ni copistes, — tel que fut, semble-t-il, le recueil poétique de Baudri, ou, pareillement, celui de Raoul Tortaine¹, — l'ensemble de leurs petits poèmes paraît n'avoir survécu qu'en prenant la voie des florilèges. Aussi ne les atteignons-nous désormais que dans un immense fatras, qu'il s'agit précisément de démêler.

Il faudra, sans doute, renoncer à jamais savoir sûrement comment ces pièces courtes furent transmises. L'hypothèse la plus simple et, somme toute, la meilleure serait que, du vivant même de leurs auteurs, elles aient circulé une par une, ou plusieurs conjointes, pour former ensuite des groupes divers, mais homogènes, avant de disparaître, au gré des destinataires ou des amateurs, dans le gouffre des florilèges. Une circonstance remarquable, en effet, domine fort heureusement, en cette rencontre, la complexité de la tradition, et permet, avec les ressources ordinaires de la critique, de sortir d'embarras, au moins pour une grande part. Les poèmes qui sont attribuables à nos deux auteurs, pour de bonnes raisons, se présentent fréquemment en séries au cours des florilèges, c'est-à-dire nonobstant les autres pièces qui s'interposent. K. Strecker a pu faire la même observation à propos de divers rythmes de Gautier de Châtillon ; ce qu'il appelle « Nester », « nesterweise »². L'on constate donc que, au milieu de l'incohérence générale de la distribution, et sauf exception, certains morceaux particuliers se tiennent et présentent ensemble, constituant comme des îlots, assez facilement discernables, aussi-

1. Autographe ou copie autorisée, l'unique exemplaire qui subsiste de ces recueils résout d'avance, à leur égard, toutes les difficultés possibles de l'histoire littéraire. On doit en dire autant : des poèmes de Robert Partes, moine de Reading (v. 1160-1180), ami et correspondant de Pierre de Celle, conservés seulement dans un manuscrit contemporain (Br. Museum, *Egerton 2951*, f. 1-22 ; voir la notice, bien faite, du *Catalogue* des « Additions » pour les années 1916-1920, Londres 1933, p. 297-302) ; — des poèmes d'un abbé de Saint-Albans, probablement Jean de Cella (1195-1214), réputé à l'égal d'Ovide (cf. *Gesta abbatum S. Albani*, éd. H. T. RILEY, I, 1867, p. 217), qui remplissent une partie du ms. *Arundel 201*, f. 44-73 ; — des poèmes d'un philosophe et moraliste, pour le reste oublié, qui sont contenus dans le manuscrit *Burney 305* (voir le morceau publié par M. RABY, *op. laud.*, II, p. 22). Le cas des ouvrages de Pierre le Peintre, chanoine de Saint-Omer, et de Raginald, moine de Saint-Augustin de Cantorbéry, n'est pas très différent ; leur diffusion n'a guère dépassé le milieu où ces écrivains ont vécu. Par suite encore, aucun problème préliminaire ne se pose plus, ces faits constatés ; il ne reste qu'à éditer les textes de la manière convenable.

2. *Zeitschrift für Deutsches Alterthum*, XLIV (1927), p. 110 ; *Moralisch-satirische Gedichte Walters von Chatillon* (1929), p. XII sq.

tôt que l'authenticité de l'un ou l'autre de ces morceaux se laisse établir par ailleurs. Les précautions à prendre sont de ne pas franchir les bornes du groupe proposé ou supposé, de se méfier aussi d'intrusions toujours possibles. Autant dire qu'il faut être constamment sur ses gardes, à la différence des précédents éditeurs, qui, trompés par l'excellence de plusieurs séries, n'ont pas eu scrupule, Bourassé surtout, de donner le même crédit à des portions indistinctes ou sans valeur.

S'il était seul de son espèce, aussi bien, le florilège de Saint-Gatien resterait un témoin douteux, voire même négligeable. Mais nous possédons beaucoup d'autres recueils analogues, qui, pour n'être pas si anciens ni si étendus, ne méritent pas moins d'en être rapprochés, et multiplient les garanties, jamais trop nombreuses en pareille matière. Or l'on y retrouve bien, avec des variétés presque infinies, le même mode de tradition par séries ou groupes, de telle sorte que, au bout du compte, ce sont aussi les mêmes éléments recevables que l'on atteint ensemble, la plupart du temps.

Beaugendre, qui a disposé de quantité de manuscrits, dont plusieurs, malheureusement, ont disparu depuis lors¹, aurait dû trouver sa voie, parmi tant de subsides divers. Faute de jugement, l'abondance des ressources n'a servi qu'à l'égarer davantage². Il a fort prisé, du reste, « l'excellent » volume de « l'insigne église de Saint-Gatien », qu'il connaissait par Martène, tout en l'em-

1. Il y a lieu de regretter surtout la perte du manuscrit qu'il rapporte à Saint-Marien d'Auxerre et des deux manuscrits des Jumièges qu'il désigne par les numéros 77 et 98 (cf. *P. L.*, CLXXI, 58, 63). Le manuscrit de Saint-Taurin (*Ebroicensis Perronianus* 19, cf. *ib.*, 48, 58, 63), qui était excellent à tous égards, fait aussi défaut ; mais j'estime que l'on en a la substance dans les papiers de Baluze (le *Baluzianus* 120, souvent cité, et même avec excès, par Hauréau). Manque enfin le manuscrit de Jacques du Poirier (*ib.*, 63), qui fut cause de la plus grave bévue de Beaugendre, c'est-à-dire celle qui lui fit confondre les poèmes du *Floridus Aspectus* de Pierre Riga parmi ceux d'Hildebert (cf. *ib.*, 1381 sq.). En revanche, la plupart des manuscrits parisiens (fonds du Roi, Colbert, Saint-Victor) se laissent identifier aisément. L'un de ceux auxquels il a donné le plus d'importance, et bien à tort, son « *Regius* 274 » (ou *Elmonensis Regius*), provenant de Saint-Amand, est notre *Lat.* 5129.

2. Je viens de mentionner son erreur au sujet de Pierre Riga. Il conviendrait de la réparer au plus tôt, quoi qu'on puisse penser de la valeur véritable du *Floridus Aspectus* ; aussi longtemps qu'on n'aura pas détaché ces morceaux des poèmes imprimés sous le nom d'Hildebert, l'édition de Beaugendre-Bourassé ne cessera point de tromper le commun des lecteurs. Dans cette conviction, j'ai réuni depuis plusieurs années les matériaux qui fourniraient un texte solide, ayant eu l'occasion d'examiner la plupart des manuscrits qui subsistent ; je laisserais de côté seulement les très longues pièces, telles que « Suzanne », « Eustache » et, peut-être, « Agnès », desquelles l'on peut fort bien se passer, tout comme de l'*Aurora*.

ployant avec quelque modération, étant assez pourvu par ailleurs¹; mais je n'ai plus besoin d'expliquer comment ce recueil ne lui a rien appris de plus que les autres, ni pourquoi il n'était pas capable d'en tirer bon parti. Son insuccès est notoire, sur toute la ligne, moindre peut-être quant aux œuvres de Marbode, pour lesquelles la vieille édition de Rennes (1524), qui n'est pas sans valeur², lui donnait un point d'appui³.

Il était réservé à J.-J. Bourassé, chanoine de Tours, de faire pire. Travaillant sur place, au service de Migne, l'idée ne lui vint pas que son prédécesseur avait pu être inférieur à la tâche; il ne songea qu'à compléter les cadres déjà tracés, au moyen des rares manuscrits qui étaient à sa portée. C'est ainsi que le florilège de Saint-Gatien, cité sous les numéros 117 et 164, passa au premier plan dans l'édition de 1854, et qu'il fait figure, maintenant, de principal témoin, quand on doit s'occuper des poèmes soit d'Hildeberty soit de Marbode⁴. Le « livret des inscriptions chrétiennes », imaginé par Bourassé au profit d'Hildeberty, n'a pas, d'autre origine⁵, et les pièces de supplément dont Marbode a été gratifié ont même provenance, exclusivement⁶. Dans l'un et l'autre cas, l'erreur est totale et sans excuse. De quoi il ressort, en définitive, que le travail est à reprendre soigneusement par la base, et qu'il est indispensable, tout d'abord, de connaître exactement la nature du florilège de Saint-Gatien, ne fût-ce que pour sortir du mirage créé par les deux éditeurs⁷.

1. Cf. P. L. CLXXI, 58 B-C, 63 sq., 1461 sq.

2. Il est fâcheux que le manuscrit alors employé nous échappe entièrement; peut-être y en eut-il plusieurs.

3. Dans son *Catalogue*, très consciencieux, des manuscrits de la Bibliothèque de Tours, M. COLLON prétend que Baluze a copié en partie le manuscrit de Saint-Gatien (t. I, 1900, p. 646). J'ignore ce qui a pu donner lieu à cette assertion, et jusqu'à plus ample informé, je la crois inexacte. Les notes et copies de l'illustre érudit, qui avaient été communiquées à Beaugendre et remplissent l'actuel *Baluzianus* 120, n'ont aucun rapport avec le susdit recueil; outre le manuscrit de Saint-Taurin d'Évreux (voir ci-dessus), l'on n'y trouve mise en cause, concernant les poésies d'Hildeberty, qu'une seule collection, laquelle me paraît devoir être identifiée avec l'un des manuscrits de Jumiègue employés par Beaugendre.

4. Voir les préfaces de BOURASSÉ pour Migne: P. L., CLXXI, 35 sq., 1457 sq.; le chanoine réfère expressément: « ex codice Turorensi n° 117 nov. et 164 vet. ».

5. *Ib.*, 1281-1288.

6. *Ib.*, 1684 sq.

7. La notice de M. COLLON (*op. laud.*, p. 646 sq.) est suffisante, si l'on désire avoir quelque idée de l'ensemble du volume; elle demeure, cependant, très incomplète, eu égard, surtout, au nombre considérable des petits morceaux épars, qui n'y pouvaient être mentionnés. — Quand on traite d'Hildeberty et même de Marbode, il n'est pas permis d'omettre le nom de B. Hauréau, ni de ne point rendre hommage à sa vigoureuse critique, qui procédait d'une connaissance approfondie des collections manuscrites. Hauréau n'a jamais cité, pour l'avoir

L'ancien manuscrit de la cathédrale de Tours, qu'on a supposé perdu, pour l'avoir mal cherché¹, porte maintenant, dans son nouvel asile, le n° 890. Il est vrai que son identité n'est plus garantie matériellement par aucune cote ancienne, la couverture ayant été renouvelée au XIX^e siècle²; mais la coïncidence avec les indications de Beaugendre et de Bourassé ne laisse place à aucun doute, et le bibliothécaire responsable du dernier catalogue³ n'a pu se tromper, en proposant l'équivalence : « Saint-Gatien 164 ». C'est un volume de moyen format, — mais proche de la moindre classe⁴, — qui comprend 125 feuillets, répartis, sauf le dernier, en quinze cahiers signés : soit treize quaternions réguliers et, pour finir, deux quinions (ff. 105-114, ff. 115-124), auxquels se trouve adjoïnt un feuillet isolé⁵. Toute la copie semble être l'œuvre d'une seule main, nette, élégante et appliquée⁶, beaucoup plus

directement étudié, le recueil de Tours ; mais personne n'a mieux démontré, preuves à l'appui, la faillite de l'entreprise de Beaugendre (voir ses *Mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin*, 1882, imprimés en premier lieu dans les *Notices et extraits de la Bibliothèque nationale*, t. XXVIII, 2, pp. 289-448). Cette déplorable édition bénédictine est démontée, morceau par morceau, et réduite presque à néant, en regard des manuscrits, surtout de ceux qui sont conservés à Paris, en outre, à l'aide des notes de Baluze. Mais, comme pour les sermons d'Hildebert, la critique d'Hauréau reste habituellement négative ; l'on voit bien ce qu'il faut enlever à l'évêque du Mans, beaucoup moins clairement ce qui lui appartient en dernier ressort. Surtout, l'on n'aperçoit pas la réalité des recueils qui sont invoqués successivement. Beaucoup de témoignages sont réunis pour ou contre, autour de telle ou telle pièce ; on les perd de vue aussitôt, et jamais une image claire de l'ensemble n'apparaît. Tel est le défaut inhérent aux *Mélanges*, que tout lecteur a pu constater ; j'en connais, rompus aux besognes érudites, qui ont renoncé à les consulter, pour y avoir perdu pied trop souvent. Hauréau avait l'esprit trop fin pour ne s'être pas rendu compte de ces difficultés ; c'est donc qu'il n'a pas voulu faire autre chose que la critique du travail de Beaugendre, et force est d'avouer que les résultats de celle-ci sont décisifs. Au sujet du *Floridus Aspectus* de Pierre Riga, l'on doit reconnaître également que B. Hauréau a le premier indiqué la vraie solution du problème, en signalant la recension du manuscrit 1136 de l'Arsenal.

1. C. H. BOEHMER, dans la série des *Libelli de lite*, III (1897), p. 699, l. 37 ; et voir *Neues Archiv*, XX (1897), p. 715, n. 1.

3. Cette reliure moderne porte un titre factice au dos : *Marbodi poemata* ; ce qui correspond, aux termes d'une note inscrite vers la fin du XVIII^e siècle, en haut de f. 1. L'article n° 2 suffit, je crois, à expliquer pareille désignation, tout a fait superficielle.

3. Voir ci-dessus, n. 7.

4. La page est de 26 lignes.

5. A ce feuillet devait correspondre, au moins à l'origine, un autre feuillet, resté blanc ; la page du *verso* est en effet restée blanche elle-même. Au bas du *recto*, une main du XIV^e siècle a noté ceci : *bretton lefrere deuïre lefeure doit XVIII lb, | desquis ilau c et quatorse f.* Ce rappel aura donc été consigné par l'archiviste ou l'économe du chapitre ; et c'est là tout ce que le volume nous apporte en sus des textes poétiques.

6. Il est, cependant, possible qu'un changement de main ait eu lieu à partir du f. 106 ; mais la différence, purement matérielle, et peu marquée d'ailleurs,

qu'il n'advient pour les recueils de cette sorte, généralement peu soignés ; trois pièces seulement forment supplément, ajoutées sur les dernières pages (ff. 124^v-125) par une autre main, à peu près contemporaine, que je rapporterais encore au XII^e siècle. Le travail principal, en effet, est certainement antérieur à la fin de ce siècle¹ ; sa plus haute date serait vers 1150-1160. Pour ne rien exagérer et faute de critères absolus, on peut dire : environ 1175-1180.

Une cinquantaine d'années se sont donc écoulées depuis la disparition de Marbode (†1123) et d'Hildeberty (†1133). Encore une génération, et la mode détournera presque complètement de leurs ouvrages. Dans les écoles, l'on continuera d'en étudier certaines parties ; on copiera aussi çà et là, par habitude, les plus célèbres pièces, et nombre de petits morceaux épars, devenus anonymes ; mais l'attrait sera vers des formes plus variées, celles précisément qu'on vit fleurir au XIII^e siècle, et dès le dernier tiers du siècle précédent, dans le temps même qu'un copiste s'employait à donner à notre florilège son bel aspect. Les auditeurs, lecteurs, imitateurs des charmantes strophes construites par Philippe de Grève (†1236) sont attachés, évidemment, à un art qui n'a plus grand'chose de commun avec celui qui avait trouvé crédit cent ans plus tôt. Mais il est assez remarquable déjà que, né vers 1135, Gautier de Châtillon fait écho très rarement à l'archevêque de Tours, si l'on en juge par les commentaires minutieux de son dernier éditeur. La plupart des compositions de Marbode, raides et monotones, devaient lui plaire beaucoup moins encore. Les poètes délicats n'auront plus le goût d'écrire des vers léonins ; leurs oreilles étaient devenues trop exigeantes. Un autre homme de lettres accompli, qui eut exactement la même carrière, Pierre de Blois (v. 1130-1200), se félicitait d'avoir pris pour modèle de style, étant jeune, les lettres d'Hildeberty, à cause de leur « suave urbanité »² ; il n'imitera pas davantage pour cela ses poèmes³.

s'expliquerait tout aussi bien, sinon mieux, en supposant que le copiste ait alors taillé sa plume, ou bien l'ait remplacée. En tout cas, la copie est homogène, et sa date ferme.

1. La réglure a été faite partie à la pointe, partie au crayon ; ce procédé confirme ce qu'on peut induire de l'aspect même de l'écriture.

2. *Epist.* 101 (*P. L.*, CCVII, 314 A).

3. Voir les pièces certaines, éditées par GILES (*ib.*, 1127-1136) ; l'*Epist.* 57 les garantit en effet (*ib.*, 1726) ; mais la seconde doit être partagée en quatre ou cinq morceaux, comme on la rencontre dans le manuscrit *Add. A. 44* d'Oxford (f. 125). Au contraire, la pièce suivante, toujours d'après GILES (*ib.*, 1135-1154), appartient à Pierre le Peintre, et, pour comble de confusion, Beaugendre l'a

Si telle est bien l'orientation des gens cultivés au déclin du XII^e siècle, vers l'avenir et les succès, le florilège de Tours se présente, à l'inverse, comme un monument du passé. L'erreur, dès lors, n'est guère possible à son sujet ; eu égard à sa provenance immédiate et au caractère de sa rédaction, il n'y a aucune difficulté à le définir de la manière juste, selon sa raison d'être : un livret quasi officiel, où l'enseignement qui avait été donné de la rhétorique, au cours d'une assez longue période, — vingt, trente ans peut-être, — dans l'école capitulaire, se trouve mis au net et codifié, sous forme d'exemples variés.

Derrière cette paisible et définitive calligraphie, il est tout naturel, en effet, de présumer l'existence d'un aide-mémoire que celle-là remplace. Sur les feuillets de cet exemplaire d'usage, l'on imagine que l'écolâtre en charge avait rassemblé peu à peu, mais confusément, quantité de textes qui survivaient près de lui ou dans la région, et pouvaient illustrer sa doctrine ; comment expliquer d'une autre façon la constitution du recueil ? Tout ce matériel littéraire s'offre à nous, désormais, admirablement disposé, avec des signes qui dénotent les différents morceaux presque constamment, à défaut de titres appropriés. L'effet de disparate n'est pas moins réel, à l'image de ce que devait être la rédaction primitive poursuivie sans plan, encombrée de surcharges. Mais, ceci constaté quant à l'ensemble, essayons de débrouiller ou de limiter quelque peu la confusion latente, qui ne saurait être totale.

D'abord, une certaine unité de dessein est perceptible, d'un bout à l'autre, autour des poèmes authentiques, plus ou moins longs, d'Hildebert et de Marbode, qui forment ainsi une sorte de fond stable. En particulier, la série compacte et originale des vers moraux suggérés à l'évêque du Mans par des passages choisis des deux Testaments occupe une large place et bien tranchée (n^{os} 61-125). Plusieurs groupes analogues, quoique sans doute moins apparents et cohérents, seront distingués tout à l'heure. Ces ouvrages de bon aloi, garantis ou non par des titres explicites¹,

éditée sous le nom d'Hildebert (*P. L.*, CLXXI, 1199-1212). Mais voici qu'on propose de restituer à Pierre de Blois les n^{os} 29-31 et 33 des *Carmina Burana* (nouveau compte), et qu'on met de plus en cause les n^{os} 36, 37 et 63 (celui-ci non encore réédité : n^o 38 de Schmeller), ainsi que le n^o 165 des *Analecta Hymnica* (t. XXI). Il est sûr que tous ces poèmes sont fort loin de ceux d'Hildebert.

1. Le compte en est bref, à vrai dire. Quatre morceaux seulement sont expressément rendus à Hildebert (« *Hildebertus* ») : les n^{os} 31, 36, 50 et 276. Marbode est invoqué plus souvent, c'est-à-dire douze fois : n^{os} 30, 42, 255, 300, 301, 302, 313, 315, 321, 323, 324, 325. Ces témoignages, sans doute, ne sont pas insignifiants par eux-mêmes ; mais leur rareté, si étonnante qu'elle soit, reste sans grave conséquence, à nos yeux ; elle n'empêche nullement l'historien, renseigné par d'autres

sont l'apport du terroir ; on pourrait même dire son produit le plus direct, en donnant à la province ecclésiastique de Tours l'extension fixée par le droit et la coutume, indépendamment des conflits que perpétuaient les ambitions locales. Rien n'est moins fait pour nous surprendre que de retrouver côte à côte, voire pêle-mêle, dans un vaste contexte préparé à Saint-Gatien, les essais poétiques de deux personnages dont le renom dominait encore tout l'ouest. Archidiacre du Mans, Hildebert avait ensuite gouverné le diocèse pendant près de trente ans (1096-1125), puis achevé ses jours sur le siège métropolitain. Marbode débuta semblablement en qualité d'archidiacre d'Angers. La même année que son collègue et ami, il fut promu suffragant à Rennes, pour un temps presque égal, mais ne cessa point de s'occuper des affaires de son ancienne cité, comme en témoigne la correspondance du premier¹ ; il n'eut pas l'heur, toutefois, d'assister à l'ascension finale de celui-ci. Je n'indique brièvement ces détails que pour rappeler, au juste moment, des relations étroites qui sont inscrites dans l'histoire et que la postérité a consacrées. Dans son imprécision générale, le florilège ne compromettait pas la vérité de cet accord ; il demandait seulement d'être lui-même interprété ou contrôlé : avertissement discret que le zèle des éditeurs n'a pas voulu entendre, mais que leur maladresse éclatante invite à ne plus négliger.

Parmi les autres morceaux, plus ou moins considérables, que des références insolites désignent à l'attention, il en est trois,

témoignages et fort de la méthode comparative, d'accomplir sa tâche favorablement. Comment, cependant, expliquer ces déconcertantes prétérations ? De deux manières. Le premier compilateur du florilège, c'est-à-dire l'écolâtre supposé, pouvait ou devait savoir personnellement, sans éprouver le besoin d'en prendre note, ce qui appartenait soit à Hildebert soit à Marbode, au moins en gros ; par exemple, quant aux deux premiers articles, placés au début du livre, il n'est pas croyable que ce professeur tourangeau ait été ignare ou mal instruit, au point de ne se douter pas que le premier, partout répandu, avait pour auteur le défunt archevêque de la ville, ni que le second, non moins célèbre, et capital pour l'enseignement de l'art poétique, résumait la doctrine de l'ancien écolâtre d'Angers. Mais, en second lieu, le copiste responsable de l'ouvrage définitif a pu fort bien, de son propre chef, par inadvertance ou autrement, laisser tomber des titres précis ; à cet égard encore, je ferais cas des deux premiers articles. De même, de quelque côté que soit finalement l'oubli, il n'y a aucune vraisemblance que le principal rédacteur n'ait pas su que la longue série des petites pièces relatives à la Bible (§ III : n^{os} 61-125) était l'un des ouvrages les plus certains et les mieux conservés d'Hildebert. Il serait facile de défendre pareillement la tradition de la plupart des autres poèmes, isolés ou groupés, qu'on a de bonnes raisons de revendiquer pour l'un ou l'autre des deux prélats.

1. Voir les lettres II. 3 et III. 36, en outre III. 6 (P. L., CLXXI, 209, sq. 287, 310) ; et cf. le commentaire d'A. DIEUDONNÉ, *Hildebert de Lavardin* (1898), p. 152 sq.

presque voisins, qui sont manifestement en surcharge, à la place qu'ils occupent (nos 43, 46 et 47). Puisque les éditeurs en ont fait hommage, d'une manière incompréhensible, à Hildebert ou à Marbode, mieux vaut noter dès maintenant, comme déclassés, ces textes difficiles et malencontreux. Ce sont : 1^o. une recension incomplète et très fautive des « Proverbes de Caton », en réalité des *Monosticha*, souvent cités ou reproduits, en particulier sous le nom de Platon¹ ; — 2^o, les « quinze signes du jugement » en hexamètres léonins, avec un prologue et un épilogue de même forme : sorte d'apocalypse, dont saint Jérôme est rendu responsable dans une notice préliminaire : or, sans pouvoir justifier telle mention, nous possédons deux récits divergents, en prose, de cette curieuse prédiction, apparentée à l'Apocalypse de Thomas, et l'un de ces textes, à savoir celui-là même dont le Docteur Angélique a tiré argument et qu'on retrouve aussi, paraît-il, derrière des poèmes allemands, explique tout droit la pièce du florilège² ; — 3^o. les « Sentences des sept philosophes », ailleurs

1. L'édition de Bourassé, à la suite des *Carmina Varia* de Marbode et comme l'un d'eux, comprend seulement 40 « proverbes ». Le texte complet se trouve dans l'ancienne *Anthologia Latina*, éd. BURMANN, III, 110 ; de là, RIESE, II (1894), 163 (n° 716), et, parallèlement, BÄHRENS, *Poetae Latini minores*, III, 236). Riese indique une demi-douzaine de manuscrits. Le pseudo-Marbode, c'est-à-dire la rédaction de notre florilège, livre les vers suivants, dans cet ordre : 1-14, 18, 20-35, 65, 36, 66, 37, 67, 38, 68, 39-40 ; au surplus, il y a de nombreuses différences. Un texte bien distinct, plus réduit encore (36 vers), a été imprimé par J. WERNER, d'après le florilège de Zurich, que j'aurai maintes fois à citer (cf. *Beitrag zur Kunde der lateinischen Literatur des Mittelalters*, 2^e éd., Aarau, 1905, p. 74 sq. : n° 157). Le manuscrit n° 431 de Reims (f. 205) donne 56 vers, sous ce titre : *Versus aurei Platonis*. Un titre pareil se lit dans le manuscrit n° 2521 de Wien, employé par Riese : *Versus Platonis de greco in latinum translati*. Notons encore que ces proverbes ont des témoins depuis le IX^e siècle. Le maître de Saint-Gatien repêchait donc là, si l'on peut dire, une assez vieille épave. La plupart des pièces que je suis en train d'énumérer ont le même caractère ; le compilateur les retirait d'où il pouvait.

2. Jusqu'à présent, je n'ai identifié la même pièce que dans un autre florilège du XIII^e siècle : le *Vespasianus D. V* du Musée britannique (f. 127^v), à la suite des petites compositions d'Hildebert sur la Bible (voir ci-après) ; la référence est plus simple : *Sanctus Ieronimus*. Au contraire, l'indication caractéristique, et que nous n'avons pas le moyen d'expliquer : « ... in *Annalibus Heberaorum* », reparait en tête de l'une des rédactions en prose, celle du pseudo-Bède (*P. L.*, XCIV, 555 B. D) et de Pierre Comestor (*P. L.*, CXCVIII, 1611 A-B). L'autre rédaction, employée par saint Thomas d'Aquin (*Sent.* I. IV, D. 48, q. 1, art. 4 : éd. Parme, VII, 1858, 1170²), devait donc elle aussi, à l'origine, se présenter sous le même titre ; car le poème, dans sa partie centrale, dépend incontestablement de cette tradition. Voilà certes un cas fort étrange, et où l'on n'attendait pas que l'Ange de l'École fût introduit comme l'un des principaux témoins. Pour les textes allemands engagés, voir les références données par BIHLMAYER, *R. Benedictine*, XXVIII (1911), p. 276, n° 1. Il est entendu que l'Apocalypse dite de Thomas (cf. *ib.*, p. 272 sq.) se tient dans un autre plan (voir aussi *Analecta Regimensia*, p. 58, l. 105) ; la relation doit être au delà, et c'est assez dire que le pseudo-

appelés « les sept sages » ; mais il y a lieu de croire que nous avons seulement ici, en sept hexamètres, le début d'un morceau plus complet, à savoir la stricte part réclamée pour le premier des sept, Bias de Priène ; c'est encore, en effet, une pièce d'anthologie, dont l'origine est obscure ; elle a été longtemps attribuée, on ne sait pourquoi à Ausone ; on ne sait davantage comment elle s'est fourvoyée en quelques bons manuscrits des ouvrages d'Hildebert ; néanmoins, le premier éditeur s'est laissé distraire au point de la reproduire deux fois¹.

Un second groupe de trois pièces notables, qui sont encore munies de titres et tranchent à première vue sur l'ensemble (n^{os} 245, 248, 320), réussit à satisfaire le lecteur attentif, après un bref examen ; l'on ne tarde pas, en effet, à s'apercevoir que chacun de ces morceaux, tout en restant adventice par rapport à la masse des autres, apporte avec soi, dès son titre, la raison même que le compilateur a dû avoir de le choisir, pour lui accorder une place dans la collection. La place précise, il est vrai, et l'en-

Jérôme peut être très ancien. Quant au reste, le poème léonin n'a aucune chance d'appartenir à Hildebert. En quoi l'on donne volontiers raison à B. HAURÉAU : « ... nous refusons expressément de l'attribuer à notre évêque... » (*Les Mélanges poétiques...*, p. 156) ; mais la boutade qui suit est trop forte : « ... il est à souhaiter pour l'auteur que son nom ne soit jamais découvert ». Les deux manuscrits que cite l'érudit bibliographe ne doivent pas faire illusion ; ce sont des exemplaires de la seconde partie du *De contemptu mundi* (publié sous le nom de saint Bernard dans le vieux recueil des *Auctores octo*, éd. de 1494-1524), et il y en a nombre d'autres. Dans ce contexte factice le poème des « quinze signes » sert donc de conclusion à la grande pièce qui commence par les mots *In re terrena* ; l'assemblage ne peut être que tardif, et il ne sert à rien d'invoquer saint Bernard.

1. Le texte complet, tel qu'il a été repris par le dernier éditeur d'Ausone, avec tout le détail possible, dans un appendice composé de *Spuria*, n'aurait pas de témoins connus avant le XI^e siècle ; trois manuscrits, en effet, sont rapportés à cette date, et l'on aimerait que le point fût contrôlé exactement (cf. *Mon. Germaniae Historica : Auctorum antiquissimorum* t. V, 2 ; *D. Magni Ausonii opuscula*, éd. C. SCHENKL, 1883, p. 246 sq.). Voir d'autre part BAEHRENS, *op. laud.*, III, 159 sq. Il y a, cependant, quelques exemplaires encore à étudier : par exemple, Angers 185 (f. 122^v), XI^e s., et 278 (f. 179^v), X^e s. (dit-on) ; Berlin *Phil.* 1694 (f. 123 et 134), XII^e s. ; Londres B. M., Cotton Titus D. XXIV (f. 79^v-80^v), XII^e-XIII^e s. ; Vendôme 127 (f. 68^v), XI^e s. Les sept hexamètres isolés se présentent en divers recueils : Berne AA. 90. fragm. 2 (f. 3), 704 (f. 28 : doublant ici Misc. § LIX, qui est bien une composition d'Hildebert), 710 (f. 62^v) ; Oxford, Bodl. L. Digby 53 (f. 8) ; Paris B. N. 7596 A (dans un excellent contexte : ff. 164-170) ; Saint-Omer 115 (f. 87^v) ; Wien 2521 (f. 42 : à la suite du *De Mysterio*). Ils ont été insérés aussi par Lambert de Saint-Omer dans son *Liber floridus* (en 1120), avec les noms des « sept sages » (cf. L. DELISLE, dans *Notices et Extraits...*, XXXVIII, 1, p. 644 : n^o 90) ; ce qui correspond à peu près au premier texte que Beaugendre a publié d'après la tradition de Jumièges (Misc. §§ LXVII-LXVIII). Sans trop d'in vraisemblance, on pourrait supposer que l'évêque du Mans avait recueilli de même la pièce écourtée, et qu'elle fut ensuite mêlée à ses propres poèmes. Mais cette hypothèse est-elle autre chose qu'un pis-aller ? Après tout, le morceau reste anormal et inattendu parmi ses œuvres.

tourage semblent arbitraires ; mais, à part cette question d'ordre ou de succession, le morceau ne détonne pas dans un florilège composé à Tours. Il importe donc de distinguer ces poèmes, comme précédemment : 1^o. les « *Versus Letaldi monachi...* », plus de deux cents hexamètres réguliers et remplis de réminiscences de l'Énéide, souvent charmants, autour d'une antique légende de folklore, que l'auteur rajeunissait, sans s'en douter, puisqu'il la conte sérieusement sur la foi d'un vieillard vénérable ; ces vers ont d'ailleurs été publiés d'après un deuxième exemplaire par Hauréau lui-même, alors débutant, mais dans un recueil qui n'est plus accessible¹, si bien que les historiens les mieux renseignés ignorent l'ouvrage ; en attendant une nouvelle édition, il suffit d'indiquer que ce Létalde s'identifie presque sûrement avec le moine de Micy auquel nous devons plusieurs récits hagiographiques fort remarquables², et qui vint se réfugier au Mans vers l'année 996, plus précisément en l'abbaye de La Couture où il décéda peu après le début du XI^e siècle ; l'on comprend ainsi que son poème ait rejoint ceux d'Hildebert ; — 2^o. sur un sujet classique et rebattu : « le mépris du monde », une suite plus brève d'hexamètres en tercets, qui sont restitués à « Galon, évêque de Léon » ; la liste épiscopale de Saint-Pol de Léon mentionne en effet, quoique approximative, un personnage ainsi nommé³, au temps d'Hildebert et de Marbode ; des termes certains sont acquis à

1. « *Bulletin des Comités institués près du Ministre de l'Instruction publique* », I (1849), p. 179 (cf. B. HAURÉAU, *Histoire littéraire du Maine*, VII, 1874, p. 199). Le manuscrit employé est le *Lat. 5230 A* de la Bibliothèque nationale, XII^e siècle. Il renferme principalement l'*Histoire Ecclésiastique* de Bède. A ce titre, T. D. HARDY l'a inscrit, tout en le rapportant au XIII^e siècle, dans sa liste des cent trente et quelques exemplaires de l'ouvrage de Bède (*Descriptive Catalogue...*, I, 1862, p. 438) ; mais le dernier éditeur de l'*H. E.* l'a négligé, n'ayant retenu qu'une quarantaine de manuscrits, presque tous conservés en Angleterre (cf. C. PLUMMER, *Ven. Bedae Opera Historica*, I, 1896, p. CXLIII sq.). Cette copie est cependant normande ou anglo-normande. Le récit concernant Within fait suite à l'Histoire de Bède ; puis l'épithaphe de Lanfranc est rapportée. Comme le florilège de Saint-Gatien donne de même cette épithaphe près du poème de Létalde (n^o 247), il doit être en relation assez étroite avec le manuscrit de Paris.

2. Cf. M. MANITIUS, *Geschichte des Lateinischen Literatur des Mittelalters*, II (1923), p. 426-432 : où les écrits en prose de « Letald von Micy » sont présentés longuement, tandis que le poème est passé sous silence, et n'est pas davantage rappelé dans les Suppléments du t. III (1931), établis par P. LEHMANN. — On suppose, selon la vraisemblance, que Létalde mourut au Mans quelque temps après l'an mil.

3. Cf. *Gallia Christiana*, t. XIV (1856), p. 975. Reste à savoir si ce Galon est distinct du maître parisien dont il est question ailleurs (cf. B. HAURÉAU, *Les Mélanges poétiques...*, p. 33 et J. WERNER, *Beiträge zur Kunde der lat. Literatur des Mittelalters* (1905), pp. 40 et 138 : n^{os} 101 et 138 du florilège de Zurich). En tout cas, une paire d'hexamètres léonins qui se présentent très avant dans le florilège (n^o 154) suffit à montrer que « *Galo Leonensis* » était connu à Tours.

son sujet, depuis 1108 jusqu'en 1128 ; du reste, la pièce elle-même est encore inédite, que je sache ; — 3°. les « vers de Fortunat sur les saints martyrs d'Agaune », ouvrage bien authentique de l'évêque de Poitiers († v. 600), détaché du second livre de ses *Carmina*¹, dans le dessein évident de célébrer le premier patron de l'Église de Tours.

Si l'on fait abstraction du complément final, que rien n'empêcherait de remettre à Mathieu de Vendôme, presque tout le reste qui accompagne ou entoure les groupes plus ou moins nets, plus ou moins étendus, consiste en une multitude de petits vers, principalement « léonins », éparpillés ou conjoints de la manière la plus capricieuse : épitaphes, épigrammes, proverbes, règles de grammaire, devinettes, hexamètres classiques démarqués, débris de l'Anthologie latine ; bref, un amas indescriptible de textes dont le rapprochement n'aurait aucun sens en dehors d'une tradition et d'une destination scolaires, quelle que soit, de notre point de vue, l'incohérence de l'ensemble. C'est par là, précisément, que le florilège redevient intelligible et que l'ordre finit par s'y rétablir. Rendu à sa condition première de livre ou manuel, qui fournissait au maître l'exemple poétique dont celui-ci avait besoin en telle ou telle circonstance, les heurts de sa composition matérielle n'importent pas beaucoup, et la bigarrure de ses éléments ne doit plus arrêter le lecteur. Il ne lui manque, en fait, qu'une table méthodique, pour que ses défauts apparents s'évanouissent, du moins les plus graves.

Bien plus, à côté des poèmes distincts qui semblent donner au recueil son point d'équilibre, la part amorphe et anonyme des petites pièces renferme elle aussi, si l'on y prend garde, un principe d'unité. Au milieu de cette poussière aveuglante de menus textes, l'on aperçoit de nouveau, par échappées soudaines, Saint-Gatien, la ville, la province, les régions adjacentes ; car, à défaut d'un fil conducteur, quelques noms expressifs nous sont proposés, de temps à autre, qui déclarent indirectement les intérêts du rédacteur responsable. Saint-Gatien lui-même est invoqué en deux *caudati* plaisants (n° 167). « Les gens de Tours » (*Toronitenses*) sont mis en scène également, dans une autre paire burlesque (n° 143). Ailleurs, en divers petits tableaux, il s'agit d'Angers deux fois (n° 27, 131), du Mans et, par surcroît, des

1. *Mon. Germaniae Hist. : Auctorum Antiquissimorum* t. IV, 1 : *Venantii Fortunati opera poetica*, éd. Fr. LEO, 1881, p. 42 : *Carminum* lib. II, § XIV (« De sanctis Agaunensibus ») ; dans les anciennes éditions : *Miscellanea*, lib. II, § XVIII (d'où *P. L.*, LXXXVIII, 108 sq.).

Normands (n° 130²), puis des Bretons, qui sont fort moqués (n°s 192, 254) et de notre Galon, l'évêque de Léon (n° 154), de Poitiers deux fois (n°s 131, 196), de Chartres (n° 129) et des Chartrains (n° 262), des clercs de Blois en même temps (n° 262), d'Orléans trois fois (n°s 27, 28, 29).

Si, après cette énumération, l'on remarque que la ville de Langres est aussi mentionnée (n° 21), voire le pays de Gascogne (n° 40), Rome à diverses reprises (n°s 153, 154, 164, 174, 258), Constantinople (n° 143) et Jérusalem (n° 256), pour ne rien dire des fréquentes allusions à l'antiquité profane et d'autres plus obscures, le milieu, cependant, où vivait l'assembleur de toutes ces pièces a été trop exactement défini pour qu'on puisse le méconnaître ou l'oublier. C'est à Saint-Gatien que la trame a été tendue par une main vive et persévérante ; c'est de là encore, faut-il ajouter, que procède l'humeur enjouée, narquoise même, propre aux coteaux de la Loire, qui se manifeste en maint et maint passage, pour notre amusement.

Bourassé n'a pas craint de faire un choix injustifiable de ces « inscriptions », au profit d'Hildebert et de Marbode. En général, il s'est emparé des plus anodines ; et c'est pourquoi les détails topiques que nous avons à donner concernant le cercle de Saint-Gatien sont nouveaux. Mais, là même où il semblait que le sujet n'offrait aucun risque, des pièges discrets ne manquaient point. Ainsi des vers d'Horace, d'Ovide et de « Caton » ont-ils été répétés en toute candeur (n°s 231-233). Nous ne garantissons aucunement que d'autres ne soient pas dans le même cas. Pour ceux, en grand nombre, qu'il reste à rappeler, l'on est donc convaincu que la méthode la plus sûre est celle d'un strict inventaire, en s'aidant, le cas échéant, d'autres témoignages¹ ; faute de ces garanties, il sied d'attendre, de recherches plus complètes, la lumière qu'on souhaiterait avoir.

Au contraire, tant qu'il s'agit des textes déjà publiés, mal ou bien, renvoi sera fait simplement aux éditions courantes, c'est-

1. Afin de contenir l'annotation en de justes bornes, je ne traiterai le plus souvent, au bas des pages, que des pièces soit inédites (et reproduites dans la notice), soit apocryphes (principalement celles qui sont désignées : **H-M**, comme il est dit plus loin), réservant pour une rapide vue d'ensemble, qui servira de conclusion provisoire, les poèmes certains d'Hildebert et de Marbode (**H*-M***) que nos manuscrits livrent d'ordinaire groupés ; je ne m'occuperai donc pas non plus, sauf urgence, des grands poèmes authentiques qui ont circulé librement, hors des florilèges (**H*-M*** pareillement, mais distingués par les chiffres des colonnes de Migne). Aussi bien, il sera encore temps, après cette étude préliminaire, de circonscrire aussi exactement que possible l'œuvre des deux poètes.

à-dire celle de Migne, complétée par celle de B. Hauréau¹. Mais l'enquête relative à l'authenticité des pièces attribuables tant à Hildebert qu'à Marbode semble assez avancée déjà pour qu'on puisse désigner celles que la critique a le moyen de restituer avec quelque confiance à ces deux auteurs ; d'où, en marge, ces indications précises : **H***—**M***, les autres étant seulement employées pour dénoter les textes imprimés sous les mêmes noms sans raison valable ou pleinement à tort : **H** — **M**.

Les titres, dont l'histoire littéraire est toujours très avide, même quand ils déçoivent, sont rapportés complètement, et les humbles signes de distinction reproduits. Une suite numérique permettra d'apprécier l'étendue et les proportions du recueil. Il a paru, en outre, que l'avantage était grand d'y tracer des coupures, en tenant compte de la réalité plus ou moins nette de quelques

1. La part de B. Hauréau est fort restreinte, au moins dans la mesure où j'ai dû y faire appel. Elle comprend exclusivement quelques poèmes d'Hildebert, rapprochés d'après les papiers de Baluze dans le chap. III des *Mélanges poétiques* (p. 177 sq.). Ces pièces, avec le numéro d'ordre marqué par Hauréau, sont indiquées ci-dessous : **H*** **Hau**. Pour Marbode, j'ai dû aussi citer un poème, authentique selon moi, que J. Werner a eu l'occasion de publier (n° 326). Enfin, pour ne rien omettre, il m'a fallu signaler en particulier deux des morceaux adventices : une pièce banale de Primat (n° 162) et l'extrait de Fortunat (n° 320). On trouvera tout le reste dans *P. L.*, t. CLXXI, où Bourassé, reprenant les textes édités par Beaugendre en 1708, a donné une nouvelle recension des œuvres poétiques d'Hildebert (col. 1177-1458) et de Marbode (col. 1593-1772). Il serait trop long d'expliquer maintenant l'économie de cette déplorable collection, mal agencée et remplie de *Spuria*. Quant à Marbode, à part les poèmes détachés, que j'ai distingués uniquement par une référence aux colonnes de Migne (n°s 2, 255, 266, 267, 306, 314, 344 de la liste), j'appelle : **M*-M. I**, la première série des *Carmina Varia* (*P. L.*, 1674-1686) ; **M*-M. II**, l'autre série à laquelle les éditeurs (Bourassé à la suite de Beaugendre) ont donné le même titre équivoque de *Carmina Varia* (*P. L.*, 1717-1736) ; dans tous les cas le numéro d'ordre est celui que Bourassé a fixé pour la nouvelle édition. A l'égard d'Hildebert : **H*-H**, les distinctions sont nécessairement plus compliquées. Part faite, comme précédemment, aux poèmes détachés (n°s 1, 48, 59), qui sont indiqués au moyen des colonnes de Migne, il y avait lieu de reprendre, telles que les éditeurs les ont formées, les séries suivantes : 1° **Vt.**, c'est-à-dire les petites pièces sur l'Ancien Testament (*P. L.*, 1263-1272) ; — 2° **Nt**, c'est-à-dire les pièces analogues sur le Nouveau (1275-1277) ; — 3° **Sup. I**, c'est-à-dire un premier supplément factice, établi par Beaugendre (1279-1282) ; — 4° **Ins.**, c'est-à-dire les prétendues « inscriptions » réunies par Bourassé (1281-1288) ; — 5° **Misc.**, c'est-à-dire les *Carmina Miscellanea*, ou série fondamentale des « mélanges » (1381-1442) ; — 6° **Ind.**, c'est-à-dire les *Carmina quaedam indifferentia*, ou censés profanes (1441-1448) ; — 7° **Sup. II**, c'est-à-dire un nouveau supplément, adjoint par Bourassé (1447-1448). En résumé, pour reconnaître les divers poèmes imprimés sous le nom d'Hildebert, on devra s'habituer aux sigles : **Hau. Ind. Ins. Misc. Nt. Sup. I. Sup. II. Vt.** Il semble que le relevé des numéros d'ordre, pour chaque série, rende aisée, dans tous les cas, la consultation des textes. Paradoxe qui accable l'érudition moderne et la stimule tout ensemble : il n'est pas d'autre moyen de préparer le remplacement des éditions condamnées que de se servir de celles-ci.

groupes. Grâce à cet artifice, qui change sans doute un peu la physionomie du florilège en l'éclairant de façon imprévue, l'on a chance d'entrevoir dès l'abord des relations possibles dans sa structure intime ; en tout cas, l'obsession d'une morne série où les textes s'enchaînent sans répit disparaît. En conséquence de ce principe, neuf sections inégales et dissemblables sont proposées.

La série **I** (nos 1 à 47) est délimitée indirectement par la cohérence très sensible de la courte série **II**, composée presque entièrement de poèmes authentiques d'Hildeberty (nos 48 à 60).

De nouveau, la grande série **III** se présente comme la plus homogène de toutes celles que l'on peut restituer à l'évêque du Mans : les petites pièces, entrelacées, sur l'Ancien et le Nouveau Testament, y sont livrées selon un ordre particulier qui, remarquons-le dès maintenant, doit être l'ordre primitif, à moins de demeurer à jamais incompréhensible (nos 61 à 125).

Le point de départ de la série **IV** se trouvant fixé, on voit qu'elle consiste surtout en un certain nombre de petites pièces variées et inédites (nos 126 à 201). Son terme final nous est imposé par la publication arbitraire que Bourassé a faite de la plus grande partie du groupe suivant, tout semblable, c'est-à-dire notre série **V** (nos 202 à 244).

La longue cantilène de Létalde, puis le morceau réclamé pour Galon brisèrent sans doute l'élan de l'intrépide chanoine. Une série confuse : **VI**, s'engage là en effet (nos 245 à 273), où l'on distingue principalement au milieu de menues pièces trois grandes compositions de Marbode.

En revanche, la série **VII**, compacte, offre une réplique de la seconde ; il est rare de rencontrer un assemblage si pur, apparemment, des « mélanges poétiques » d'Hildeberty (nos 274 à 294).

De même, les premiers articles exceptés, ainsi que trois ou quatre morceaux intermédiaires qui rompent fâcheusement sa marche (nos 318-320 et 335), la série **VIII** termine magnifiquement le livret, à l'honneur de Marbode, lui aussi très peu souvent pourvu de cette façon (nos 295 à 344). Il serait loisible, du reste, de faire deux parts de ce groupe final (nos 295 à 317, nos 318 à 344).

La série **IX** n'est distinguée que pour faire connaître le bref complément, ajouté peu après par un autre possesseur sur les dernières pages (nos 345-347).

Ce résumé donne déjà le moyen de juger le florilège de Saint-Gatien selon ses mérites ; l'on peut comprendre aussi que les premiers éditeurs des poèmes d'Hildeberty et de Marbode en aient

fait usage avec un enthousiasme qui, malheureusement, fut aveugle.

*
* *

I

1. Sicut hyems... (f. 1). *Explicit uita sanctae Mariae Egyptiace.* H* (1321-1340)
2. *Repeticione.* Tu mihi lux... (f. 18). M* (1687-1692)
3. ¶ (f. 22^v) Temporibus renouare uolens miracula nostris / Sanctus Fassetus : maior erat sibi se.
4. ¶ Coniux per terras dum coniugis immemor erras : / Immemor ipsa sui uiuit amore tui.
5. ¶ Neuole non amo te nec possum dicere quare.
6. ¶ Neuole tu cenas apud omnes, nullus apud te.
7. ¶ (f. 23) Ecce tacent omnes : Neuole dic aliquid.
8. ¶ Landricus medicus faciens quod factor iniquus. / De muliere uirum fit merito neutrum. / Amodo clareret sua quid medicina ualeret : / Vertere si neutrum posset in alterutrum.
9. Partius elimans... M II. 13 [H* Ind. 3⁴5]
10. Rumpitur inuidia... M II. 12

2. Le prologue habituel manque, ainsi que la définition du § 1 ; mais toute la suite est complète, à partir du premier exemple en vers. Bourassé a relevé en note (*ib.*, 1687 sq.) un petit poème élégiaque, composé de trois distiques, qui s'est introduit subrepticement après les deux premiers vers de l'exemple. C'est un cas net de surcharge. Cette pièce n'a donc aucune chance d'appartenir à Marbode : « *Suscipe, dulcis aue...* »

5. C'est l'hexamètre de l'épigramme I. 32 de Martial, mais transformé (*Non amo te Sabidi nec*, etc.). Rapprocher d'ailleurs les cinq épigrammes adressées à « *Naevolus* » (I. 97 ; II. 46 ; III. 71 et 95 ; IV. 83), et voir ci-après.

6. RIESE (*Anihologia Latina*, I, 2 éd. 1870, p. xxx) a signalé cette pièce, sous sa forme complète, comme une imitation de Martial, faite au moyen âge ; en tout cas, il n'y a pas imitation verbale. Dans l'appendice de Martial (éd. SCHNEIDERWIN, 1842, p. 635, n° 11), elle est donnée, d'après Junius, premier éditeur, semble-t-il, avec le nom de « *Scaeuola* ». Je l'ai retrouvée telle dans le manuscrit de Reims 51 (f. 115^v, addition du XIII^e siècle) : *Scaeuola tu comedis apud omnes...* (texte complet en deux distiques). Pressel l'a publiée, d'autre part, d'après le manuscrit de Paris 3761 (f. 65) : *Cherule tu cenas*, etc. *Alterius siccis pocula nemo tuum*, etc. (cf. *Revue de Philologie...*, I, 1845, p. 407 sq. : n° 13). — On retrouvera plus loin ce manuscrit de la fin du XII^e siècle, sous le sigle D. — Dans Paris 13343 (f. 104, addition de la fin du XII^e s.), la forme *Cerule...* reparaît, après deux autres épigrammes semblables : *Multa foris poscis...*, *Ebrietas furor est...* Au contraire, comme dans notre texte Digby 53 (f. 9) fait lire : *Neuole tu cenas...* (après : *Poscis multa foris...*, épigramme souvent attestée). On voit, par ces seuls exemples, que le texte était fort répandu, mais que le compilateur de Tours n'a retenu que le premier hexamètre pour réunir trois vers dépareillés autour du même nom.

7. De Martial, textuel : second pentamètre d'*Epigr.* I, 97.

9. Exemple caractéristique de la manière désinvolte des éditeurs (dans le cas, Beaugendre) : deux distiques, détachés d'un poème certain d'Hildebert, deviennent, sans la moindre apparence de raison, propriété de Marbode.

10. De Martial, *Epigrammatum* l. IX, § 97 ; le second distique est omis ; les autres se présentent ainsi : 1, 5, 4, 2, 6. Le texte n'a pas même été bien copié (lire v. 2 de l'édition : *amicis*, v. 9 : *amamur quodque probamur*).

11. ¶ Musa rogo gaude populi fusa tibi laude. / Urbe licet mesta faciunt turbe sibi festa.
12. ¶ Retia tendit inops, sed inops qui retia tendit : / Retibus arcet aues, sed aues quas retibus arcet : / Vendere temptat eas, sede as quas uendere temptat : / Vendere cum nequeat, nequeat cum uendere mandit.
13. ¶ Galba michi pater est, tibi nullus et omnis.
14. ¶ (f. 23^v) Quintilius celare nolens sua furta, puellam / Ornat ueste uiri, fitque puella cliens. / Dupliciter seruit uir cultu, femina sexu. / Nocte dat amplexus, lucet ministrat ei.
15. ¶ Matris textrinum, patris pala, fulgo, roabulum. / Quanti te faciant, si bene perspicias. / Nec pater hastatus, nec mater eques dare fastus. / Debuerant tantos : Petre tribulle tibi.
16. ¶ Si uideas Flaci cultumque statumque uirilem : / Cum non sit, credas hunc tamen esse uirum. / In uultu magnus rigor est, in pectore nullus. / Et preter speciem nil habet ille uiri.
17. ¶ Versificos ego uos agnoscam roboris alti : / Versibus his similes si michi miseritis.
18. Gallus erat... M I. 51
19. ¶ Fingebas, et credidimus te religiosum : / Sed mulier pregnans hoc nichil esse probat.
20. ¶ Hermofili miseri, quid uultis in urbe uideri? / Urbs non est heremus mansio uestra nemus.
21. ¶ Lingonis in uilla non est homo, uade cauilla. / Si dicunt esse, tu dic quoniam nequit esse.
22. ¶ Aes sonat, urbs plorat, uir humatur, presbiter orat.
23. ¶ Epytafium Karoli regis magni. Tutor opum... M II. 35¹
(f. 24).
24. ¶ Dum licuit... M II. 35²
25. ¶ Lausduni rector... M II. 35³
26. ¶ Sus moritur ferro, serpens pede, uirque ueneno.

13. Probablement, reprise des premiers vers d'un petit poème publié par HAURÉAU (d'après Paris 14193, p. 8) : *Sit, Rufine, pater quiuus uir, dum tibi nullus. / Gabba mihi pater est; quis, nisi nemo tibi?*... Hauréau propose comme auteur Mathieu de Vendôme (*Notices et extraits de quelques manuscrits...*, II, 1891, p. 354). J'ai noté cette même pièce dans le manuscrit de Tours 300 (f. 74^v), XII^e siècle : *Sit Rufine p. quiuus michi*... Le texte complet était donc lu et copié à Tours, dès le XII^e siècle.

14. Reparaît dans le manuscrit *Rawlinson G. 109* d'Oxford ; voir ci-après, parmi les témoins des « mélanges » d'Hildebert, sigle **M**.

18. Cette petite fable se présente dans le florilège de Vienne (ci-après, signe **G**) : « *De fure et gallo cuiusdam uetustae* » ; ENDLICHER a publié le texte, qui offre plusieurs variantes (*Catalogus codicum philol.*, 1886, p. 169).

20. Troisième distique d'un petit poème composé par un partisan d'Anaclet en 1130 (éd. WATTENBACH, *Neues Archiv*, VIII, 1883, p. 192, d'après le manuscrit de Wien 840, f. 63). *Hermofili* désigne sans doute les moines (*hermiflui* dans le manuscrit de Wien).

22. Dans Wien 907, de Mondsee, XIII^e siècle, à la suite de la fameuse pièce : *In terra summus* (voir la nouvelle édition des *Carmina Burana*, 1930, n° 11, p. 28) ; notre florilège donne au vers son vrai sens.

26. Dans le *Salmasianus*, sous cette forme : *Sus, iuuenis, serpens casum uenere sub unum. ! Hic fremit, ille gemit, sibilat hic moriens* (cf. RIESE, *Anth. Latina*, I,

27. ¶ Nutriit Andegauis, quem perdidit Aurelianis.
 28. ¶ Aurelianis habet, quem non habet Aurelianis. / Nondum perlecto quem non habet Aurelianis; / Immaduit lacrimis. Aurelianis habet.
 29. ¶ Empturus pueros Genabon descenderat heros. / Paupertate reos uidit, et emit eos.
 30. MARBODVS. Porticus est... **M* I.** 59
 31. ILDEBERTVS. Trina domus nobis... (f. 24^v). **H* Misc.** 106
 32. Sol aqua cristallus... **H* Misc.** 51
 33. Discipuli bis sex... **H Ins.** 44 ; **M I.** 19¹¹⁻¹²
 34. Bis silicem... **H Ins.** 6; **M I.** 19⁷⁻⁸
 35. Virga parit... (f. 25). **H Ins.** 7
 36. *Cur deus homo.* ILDEBERTVS. Adae peccatum... **H* Misc.** 52
 37. In natale sacro... **H* Misc.** 81² (1198d, 1423)
 38. ¶ (f. 25^v) Quatuor aede mea sunt admiranda : Galea / Et nani cursus, lupus, insons et pius ursus.
 39. ¶ Si iubeat Niobe, presul remanebit in urbe : / Si Niobe iubeat, presul ab urbe meat.
 40. ¶ Vuasconis est ritus quod inorta prole maritus / Se locet in stratis : pariens det semen aratis.
 41. Haec caro quam... **H Ins.** 47
 42. MARBODVS. Missus ad egregiam... (f. 25^v) **M* I.** 25
 43. *Prouerbia CATONIS philosophi.* Utilibus monitis... (f. 26^v). **M II.** 45
 44. Fons est... (f. 27). **M Ins.** 48¹; **M I.** 19⁹⁻¹⁰
 45. Pocula do... **H Ins.** 48²
 46. IERONIMVS in annalibus Hebreorum de XV signis quindecim dierum ante diem iudicii. Cognitio talis... **H Ins.** 58.
 47. *Sententiae septem philosophorum.* Quenam summa... (f. 28). **H Misc.** 68 ; 129
- II
48. *De mutatione locorum in missa.* Est ratio... **H* (1192 c ; 1194 a-b)**
 49. *De tribus partibus corporis Christi.* Signant tres... (f. 28^v). **H* Misc.** 53; **Sup. I.** 4

1, 60) ; mais l'on a dès le IX^e siècle, des doublets, qui font lire ainsi le second vers : *Sus iacet extinctus, serpens pede, ille ueneno* (ib., p. 148).

28. Ces petits vers paraissent être de Primat. Voir le texte imprimé par J. WERNER (*Beiträge...*, p. 21 : n° 46), d'après le florilège de Zurich (ci-après, sigle R). J'ai retrouvé le morceau dans le manuscrit d'Oxford *Digby 53* (f. 13^v).

33-34. Voir ci-dessous les n°s 44 et 299. La pièce publiée sous le nom de Marbode paraît donc être composée de cinq épigrammes distinctes. Dans les manuscrits de Londres, Cotton *Titus D. XXIV* (f. 86) et de Reun 12 (f. 140) « *Bis silicem* » (n° 34) est joint de même à « *Fons est de petra* » (n° 44). Voir, en outre, à propos des épigrammes bibliques, quelques autres témoignages particuliers (Londres *Vesp. B. XIII* et Paris 14058).

35. Rapprocher le faux Hildebert **Misc.** 103, plus étendu, qui provient du manuscrit de Paris 1249 (f. 38^v) ; dans Paris 16699 (f. 149), on lit seulement : *Virga parit florem flos fructum fructus odorem | Virgo redemptorem uenie uiteque datorem.*

44. Voir ci-dessus n° 34.

48-49. Ces deux textes, joints parfois au grand poème eucharistique (*P. L.*, CLXXI, 1177 sq.), seront mentionnés à diverses reprises dans la seconde partie de cette étude, notamment à propos des épigrammes bibliques.

50. *De ermafrodito*. ILDEBERTVS. Dum mea... H* Ind. 11
 51. *Ad G. episcopum*. Ad decus... H* Misc. 54
 52. *De Milone mercatore*. Milo domi... H* Hau. 6
 53. *Ad Milonem*. Thura... (f. 29). H* Hau. 7
 54. *De uirgine Maria*. Lacto... H* Misc. 55
 55. *Super crucem*. Crux finis... H* Misc. 56
 56. *Ad Hugonem*. Si qua michi... H* Ind. 13
 57. *Ad episcopum Baiocensem*. Anulus hic... H* Misc. 57
 58. *De duodecim patriarchis et duodecim gemmis*.
 Ruben precedens... (f. 29^v). H* Misc. 128
 59. Melchisedech... (f. 30). H* [Misc. 79] (1193-1196)
 60. *Versus Sibillae de die iudicii*. Iudicii signum...
 (f. 30^v). M II. 42

III

H*

61. *Quot modis temptatus est Adam*. Vicit Adam...
 (f. 31). Sup. I 6
 62. *Quid nos facit peccare*. Quatuor esse... Sup. I 7
 63. *Quid significat quod dominus ter interrogauerit*
 Petrum an se diligeret. Ter dominus... Nt. 24¹
 64. *Quid significat quod dominus ter uocauit Samue-*
 lem. Quare ter... (f. 31^v). Vt. 30
 65. *Quatuor sunt causae quare dominus natus est de*
 desponsata uirgine. Cur uoluit... Nt. 1
 66. *Moralitas*. Dauid per... Vt. 31
 67. *Quid significant operarii et diuersae horae*. Vineae
 cultae... Nt. 4
 68. *Quid significat quod Sanson in morte sua euerso*
 templo multos interfecit. Samson... Vt. 29
 69. *Quid significat quod dominus fecit aquam uinum,*
 quid ydriae et quare sex. Sunt ydriae... (f. 32). Nt. 19
 70. *Quid significat quod Isaac dixit ad Iacob : Ecce*
 odor filii mei sicut odor agri pleni. Plenus ager... Vt. 13
 71. *Quid significat ystoria Ioseph*. Per Iacob... Vt. 15
 72. *Quid significat exitus Israel de Aegypto*. Aegyptus
 mundus... (f. 32^v). Vt. 17

60. Ces vers « de la Sibylle », qui proviennent en effet des *Oracula Sibyllina* (voir l'édition de J. GEFFCKEN, Leipzig, 1902, p. 153 sq. : l. VIII, 217-243), se présentent tels déjà dans le *De Ciuitate dei*, l. XVIII, cap. 23 (éd. DOMBART, 1929, II, p. 285). On les trouve à part, sous le titre : *De quindecim signis*, dans le manuscrit de Paris 8433 (f. 117^v), XIII^e siècle (Saint Aubin) ; c'est à propos de ce même manuscrit que l'*Histoire littéraire* déclare : « ...la fable du loup devenu moine » (n° 261 du florilège) « et les vers sur les signes avant-coureurs du jugement dernier : ouvrages qui appartiennent incontestablement à Marbode, évêque de Rennes... » (t. XI, 1759, p. 5).

61. Toute la série, qui s'étend jusqu'au n° 124, sera étudiée plus loin en détail, afin que son authenticité soit mise décidément en valeur, sous la forme que lui a laissée le compilateur du florilège.

63. Les manuscrits de Jumièges ont fourni à Beaugendre un doublet (Nt. 24²), qui commence autrement : *Scit dominus...*

72. Le premier vers : *Aegyptus mundus, Pharao Sathan, Istaelitae* / Nos,

73. *Quid significat quod Iob testa saniem radebat.*
Peccatum sanies... Vt. 38
74. *Quod significat quod dominus egrediens de Iericho*
duos caecos illuminavit. Exiit de... Nt. 5¹
75. *Quot modis temptamur uitio gulae. Est certum...*
(f. 33). Misc. 69
76. *Quid significat liber qui datus est Iezechieli in*
quo scriptae sunt lamentationes, carmen et uae.
Mentis in excessu... Vt. 43
77. *Quid significat quod Dominus dixit Abrahe : Exi*
de terra et de cognatione tua, et faciam te in
gentem magnam. Est Abrahe dictum... Vt. 6
78. *Quid significat quod Axa sedens super asinum,*
flens, petiit a patre irriguum superius et irri-
guum inferius, et datum est ei. Axa Caleph...
(f. 33^v). Vt. 27
79. *Quid significet quod discipulus in passione ab-*
iecta sindone fugiit. Qui res mundanas... Nt. 13
80. *Quid significat quod, domino loquente in monte*
fumante, stat populus a longe, et Moyses accessit
ad caliginem. Mons fumat... Vt. 18
81. *Quid significat quod cognouerunt dominum in*
fractione panis. Panis significat... Nt. 18
82. *Quid significat arcus in nubibus. Iudicium per...* Vt. 5
83. *Quid significat quod dominus prius respexit ad*
Abel et post ad munera. Respexit deus... (f. 34). Vt. 3
84. *Quid significat quod ait Salomon : Frustra po-*
nitur rete ante oculos pennatorum. Coram
pennatis... Vt. 47
85. *Quid significat quod Salomon dicit : Circulus*
aureus in naribus suis mulier pulcra et fatua.
Stulta decensque... Vt. 48
86. *Quid significat quod dominus fecit prius celum,*
post firmamentum. Celum factum... Vt. 1

baptisma rubrum mare..., a été faussé par Beaugendre, d'après la recension de Jumièges : *Israelitae nos, P. S., orbis Aegyptus | Baptismus r. m...* C'est bien cette recension que Baluze a consignée dans ses papiers (vol. 120, f. 369) ; voir ci-après. Tous les exemplaires de la tradition directe confirment le texte du florilège.

75. Dans l'édition de Beaugendre, début modifié d'après les manuscrits de Jumièges : *Est notum quod...* ; de même dans les notes de Baluze. HAURÉAU (*Les mélanges poétiques...*, p. 71) a cru bon de remarquer : « On n'est pas certain que cette épigramme soit d'Hildebert... » ; s'il avait suivi une autre méthode, au cours de son examen, il aurait, tout au contraire, atteint la certitude, sans la moindre difficulté.

78. Beaugendre a présenté le début autrement, et sous deux formes : *Nata Caleph* (Vt. 27¹), *Vt tradunt patres* (Vt, 27², selon les manuscrits de Jumièges). La tradition de Tours est confirmée par tous les bons manuscrits ; mais, quelquefois, on lit : *Asa...*

86. Dans le manuscrit de Saint-Omer 115 (f. 81^v), ce début : *Post caelum factum firmatum* ; la fin, au contraire, dans les manuscrits *Jul. D. III* et *Vesp. D. V* de Londres : *hic dum labitur alter*.

87. *Ex dictis beati Gregorii. Quando facit...* [Ins. 55] Sup. I 2
88. *Quid significat quod dicitur : Non indues uestem lana linoque contextam. Vestem contextam...* (f. 34^v). Vt. 26
89. *Quid significat quod dominus dixit serpenti : Pectore et uentre repes. Antiquus serpens...* Ins. 3
90. *<Quid significat quod> egressa est Dina ut uideret mulieres regionis illius. Exiit ignotas...* Vt 14
91. *Quid significat quod in tabernaculo ponebantur phyalae et cyathi. In mensa domini...* Vt. 21¹
92. *Quid significat quod in basibus templi sculpebantur cherubin et boues et leones. In base sunt...* (f. 35). Vt. 21²
93. *Quid significat quod Sodomite non potuerunt ingredi ad Loth. Vult intrare...* Vt. 8
94. *Quid significat quod Loth cum fugeret Sodomam petiit montes. Loth fugit...* Vt. 9
95. *Quid significat quod in ueste sacerdotali erant inserta tintinnabula et mala punica. <Aurea pontifici>...* Vt. 22
96. *Quid <significat> quod Moyses precepit Leui filiis ut accincti gladio irent de porta ad portam, et occideret unusquisque proximum ac fratrem suum. Accingi gladio... (f. 35^v).* Vt. 19
97. *Moralitas hystorie ubi scriptum est quod Ruben et Gad et dimidia tribus Manasse petierunt gregibus suis pascua ultra Iordanen, nolentes intrare terram promissionis. Cum pecudes multas...* Vt. 25
98. *Quare filii Israel fuerunt in deserto XL annis. Exploratores Ierico...* Vt. 24
99. *Quare regnum Iudeorum diuisum est in duas partes. Terram Mifiboseth... (f. 36).* Vt. 34
100. *Quomodo Iudei dicuntur colare culicem et deglutine camelum. Cum poscunt...* Sup. I 12
101. *Quid significat quod Rebecca ad Ysaac ueniens nuptum, cum uidisset eum, descendit de camelo et pre pudore operuit faciem suam pallio. Cum sponsum...* Vt. 11
102. *Quid significat quod Abraham sepeliuit uxorem suam in spelunca duplici. Spelunca duplici...* Vt. 12
103. *Quid significat quod Nabuzardan princeps coco-*

94. Dans Saint-Omer (f. 82) : *Vir fugiens...* / *Loth fugit*. Le manuscrit *Vesp. B. XIII* (f. 82) ajoute à la fin : *In Sodomis castus peccans in monte figurat / Vientes mundo recte post hec male clauastro.*

95. Le copiste de Tours a sauté le premier vers, et par suite commencé : *Tintinnabula...* Ce premier vers doit être lu correctement : *Aurea pontificis pendebat insita uesti...* (cf. Saint-Omer *II*5, f. 82).

96. Début régulier : *Accinctus*, ou : *Accinctos...*

97. Beaugendre : *Cum multas pecudes...*

100. Dans *Jul. D. III* : *Dum poscunt...*

- rum destruxit muros Ierusalem. Per Nabuzardan... (f. 36^v).* Vt. 37
104. *Quid est quod propheta dicit tres uiros esse saluandos : Noe, Daniel et Iob. Iob Daniel Noe...* Sup. I 11
105. *Summa euangelii ubi seruis distribuuntur talenta. Traduntur seruis...* Nt. 7
106. *Quid significat quod Dauid dicit : Laudate dominum in tympano et choro. Exprimitur per... (f. 37).* Vt. 46
107. *Quid significat quod populus cum libertate ad uictum frugem recepit, cum uero ad semen, factus est seruus. Accepit fruges...* [Vt. 51] Nt. 12
108. *Quid significat quod in sacrificio inuencae com-burebatur cedrus et ysofus et coccus bis tinctus. Mactatam uitulam...* Vt. 23
109. *Quid significat quod propheta dicit : Cuius ignis in Syon et caminus in Ierusalem. In Syon est... (f. 37^v).* Vt. 41
110. *De sacrificio Abrahae. Patrem significat...* Vt. 10^a
111. *Quid significat quod Iob percussit Abner in inguine, et mortuus est. Abner presbiteros...* Vt. 32
112. *De archa Noe. Archa Noe sursum... (f. 38).* Vt. 4
113. *Quid significat uirga Moysi conuersa in serpentem. Israel est Moyses...* Vt. 16
114. *<Quid significat quod> erat aspectus angeli sicut fulgur, uestimenta eius sicut nix. Angelus in cultu... (f. 38^v).* Nt. 10
115. *Quid significat quod Moyses stans supra petram uidit posteriora domini pretereuntis, et faciem eius uidere non potuit. Dum staret...* Vt. 20
116. *<Quid significat quod dicitur> : In salicibus in medio eius suspendimus organa nostra. Ut fertur salices...* Vt. 45
117. *Quid significat quod lex iubet offerri turturem et columbam. Hostia turturis...* Nt. 14
118. *Summa euangelii : Exiit qui seminat semen suum seminare. Petra capit... (f. 39).* Nt. 3

105. Début faussé dans l'édition : *Dat dominus seruis...*

110. Beaugendre a publié un doublet, tiré des manuscrits de Jumièges : *Est Abraham pater...* (= Vt. 10^a) ; on retrouve ce texte dans les papiers de Baluze (f. 367).

114. Dans le manuscrit de Paris 14958 (f. 245 sq.) : *Angelus in uultu...*

115. Dans l'édition : *Cum staret...*

116. Autre début : *Vt scriptura refert...* (Londres, Royal 8. B IV, f. 9). Bien plus, quelques manuscrits interpolés préposent le distique : *Nostrae naturae deritas...* (= Ins. 10) ; c'est ainsi que Beaugendre avait lu le texte (voir son édition, col. 1220, et noter l'aveu de Bourassé, *P. L. CLXXI*, 33 sq.).

117. Dans l'édition de 1708 (col. 1363), Beaugendre avait inséré une seconde fois cette épigramme, à la suite de *Misc.* 134 ; les deux textes se présentent, en effet, de même dans le manuscrit de Paris 459 (f. 266^v). Saint-Omer 115 (f. 83^v) fait lire ainsi le dernier vers : ... *sic fias hostia sancta.*

119. *Quid significat quod dicitur in Iob : Absorbebit fluuium et non mirabitur, et habet fiduciam quod influat Iordanis in os eius. Absorbet fluuium...* Vt. 37
120. *Quid significat quod sollemnitas paschae celebratur per XL dies. Ad plus octo...* [Vt. 50] Sup. I 9
121. <Quid significat> quod de quinque panibus et duobus piscibus satiauit V. milia hominum Panes quinque... Nt. 21
122. <Quid significat quod dicitur :> Egredimini et uidete filiae Syon regem Salomonem. Quomodo suscepit... (f. 39^v) Vt. 49
123. <Quid significat quod dicitur :> Tenebrosa aqua in nubibus aeris. Doctrinam per aquam... Vt. 44
124. *Quid significat tonsura clerici. Ut capitis rasura.* [Misc. 131] Sup. I 8
125. *Quid significant tres mortui a domino resuscitati. Mens mala...* Nt. 23

IV

126. Altus mons... (f. 40). M I. 58
127. ¶ (f. 40) Nate dies audit nox et torus audit amice. / Hic pro temporibus nomina ponunt ei.
128. ¶ Dum dubitat natura marem faceret ne puellam. / Natus es o pulcher pene puella puer.
129. ¶ Quod uolo Carnotum proficisci sit tibi notum. / Non mulum nec equum largire michi, sed asellum.
130. ¶ Hic equus hanc ob equam fit dentibus et pede nequam.
- 130^a. Subdita Normannis fuit, est et erit Cenomannis.

119. Saint-Omer (f. 83^v) ajoute deux hexamètres : *Humanum genus est fluuius, baptismatis unda / Iordanis, Beemoth Sathanas in perdicionem.*

124. Misc. 131 provient du manuscrit de Paris 459 (où il suivait le n° 117 : voir ci-dessus), sous cette forme : *Vt capitis tonsura docet...*

125. Sous deux formes, dans l'édition de Beaugendre : *Mens mala mors intus...* (Nt. 23), *Mors mala mors intus...* (Nt. 25). Bourassé a supprimé le second texte (sauf l'appel), et transformé le premier : *Mors mala...* Tous les manuscrits que j'ai lus donnent : *Mens...* ; pareillement, les notes de Baluze. Walter Map a cité cette épigramme sous le nom d'Hildebert (*De Nugis curialium*, dist. I, cap. 16) ; J. S. Brewer a imprimé à tort le premier distique sous celui de Girald de Barri, d'après le manuscrit de Lambeth 236 (f. 1) ; cf. *Opera Giraldi Cambrensis*, I (1881), p. 373 (n° XXXI). Dans Berlin Phillip. 1694 (f. 186^v), et Oxford Douce 89 (f. 122^v), on trouve de même le premier distique détaché ; ces vers ont donc connu le succès.

128. Déjà dans le *Salmasianus* ; d'où, *Anth. Latina*, n° 263, sous ce titre : *Eiusdem <Vergili>*. D'autre part, dans l'*Appendix Ausonii* (éd. C. SCHENKL, 1883, p. 262 : n° xxx). J'ai retrouvé le texte dans le manuscrit *Rawl. G. 109* d'Oxford (f. 67) ; *Cum dubitat...* (ci-dessous, sigle M).

130. A rapprocher de la petite pièce : *Pontificalis equus est...* qu'il convient de restituer à Primat (éd. Th. WRIGHT, *The Latin Poems commonly attributed to Walter Mapes*, 1841, f. 85) ; dans le manuscrit *Harley 2851* (f. 14^v), on lit bien le troisième vers (qui manque dans *Vesp. B. XIII*, f. 132) : *Nequam propter equam nullamque uiam tenet equam.*

131. ¶ Sicut Pictauis nomen trait ex aue picta, / Sic est Andegauis uolucris
de stercore dicta.
132. ¶ (f. 40^v) Ecce parata ratis : si uos iuuat, introeat.
133. Cum sine doctrina... M I. 49
134. Quisquis eris... M I. 50
135. ¶ Quid de communi torrente negabitur uni. / Exhaustire parum, liquor
est communis aquarum.
136. ¶ Eole rex fortis uentose cura coortis, / De uento nequam si rem michi
feceris equam, / Thus et aroma dabo, uitulum tibi sacrificabo.
137. ¶ Prebes uerba satis, sed nullius utilitatis.
138. Virginitas peperit... H Ins. 7²; Misc. 118²
139. ¶ Soluit et occidit Leonardus et undat et ungit.
140. ¶ Ut mammas pueros, sic pandit Prata superbos.
141. ¶ Porcus per taurum sequitur uestigia ferri.
142. Arta domus... M I. 54
143. ¶ Coniurauerunt Constantinopolitanam, / Affirmauerunt Saranabara
Toronitenses.
144. Mos est abbatum... M I. 55
145. ¶ (f. 41) Hic ego pernocto sex annis et quater octo / Nec iuuor introitu.
Surgens lectum fer, et i tu.
146. Sub pacis... H Ins. 27
147. ¶ Qui clipeo tegetis, si curas ne uioleris, / Sub clipeo clipeum ferre me-
mento deum.
148. Consilium... M I. 52
149. ¶ Me uetat unda Gion te uisere filia Syon.

131. Vers cités d'autres fois : Paris 8429 (cf. *Histoire Littéraire*, XXX, p. 296), et 15133 f. 33 (cf. HAURÉAU, *Notices et extr. de quelques manuscrits*, t. IV, p. 284) ; Rome Vatican, Reg. 150 (f. 156). Il semble que la pièce soit donnée complète en huit *caudati*, dans le manuscrit de Wien 840 (f. 63), XIII^e siècle : *Est ratio quare bafio...* (voir l'édition de WATTENBACH, *Neues Archiv*, VIII, p. 193 ; pour le contexte, relatif à Angers, cf. ci-dessus n° 20). — Quant à Poitiers, rapprocher le poème : *Urbs Pictauis aue sedes gratissima...* (les deux premiers seulement dans le *Regin.* 150, suivis de l'extrait *Sicut Pictanis* ; neuf dans le florilège de Zurich, éd. WERNER, *op. laud.*, p. 17 : n° 19 ; mais la pièce complète en 37 hexamètres dans *Rawl. G.* 109 d'Oxford, p. 45).

133. Bourassé, tout en éditant, a sauté deux vers ; car cette pièce en comporte six dans le florilège. WERNER a publié une recension en neuf vers (*ib.*, p. 30 sq. : n° 70), et mentionné trois autres manuscrits (outre le florilège de Zurich). Voir la citation de Jean de Vignai (*Histoire Littéraire*, XXX, p. 284).

134. Cette pièce accompagne de même la précédente dans le florilège de Zurich (éd. WERNER, p. 31 : n° « 70 » = 71), et, semble-t-il, dans le manuscrit de Göttweih employé par Huemer. Le complément de Zurich, en quatorze hexamètres : *Iurat namque fidem...*, pourrait être, tel quel, adventice ; on y distingue quatre parties ; la dernière seule (3 vers) est en tercets, comme le faux « Marbode ».

136. Ce poème est complet, avec quatorze hexamètres léonins, dans le florilège de Vienne (voir l'édition d'ENDLICHER, *op. laud.*, p. 178). Il est aussi donné dans le manuscrit de Paris 14193 (f. 8) ; voir ci-dessus n° 13.

139. Évidemment, le « mot » d'une charade (*leo nardus*). Voir ci-dessous n° 173, pour un vers pareil dans Paris 8433.

145. De même dans le manuscrit de Reims 1275 (f. 190^v) ; cf. *Neues Archiv*, XVIII, 1893, p. 521.

- 149². Arcus fiscalis, ruptis cum finibus alis, / Est in millenas totus resolutus arenas.
150. Nec leo... M I. 53
151. ¶ Ut doluit Iuno quod eam superauit Arannes, / Sic Susanna dolet quod fiat pulcrior Annes.
152. Maestas domini... H Ins. 1
153. ¶ Omnipotens marcus Romanos conterit arcus. / Si ueniant parci, perit omnipotentia marci.
154. ¶ Galo Leonensis, cui sanctus spiritus ensis, / Mandat Romanis numquam seruire profanis.
- 154². Papa guibertizas, regem enrizare uidemus. / Nec te pro papa nec eum pro rege tenemus.
- 154³. Ecclesiam totam Christi de lege remotam / A multis annis destruxit penna Iohannis.
155. Exul homo... H Ins. 2
156. Dum te plasmaui... (f. 41^v). H Ins. 37
157. Omnibus exutos... H Ins. 45
158. ¶ Hanc idriam uetus intrat Adam, nouus exit ea{n}dèm.
159. ¶ Dum michi Maurinus superest, et baiula pinus, / Domni legati semper certare parati / Est pretianda parum michi cartula plena minarum.
160. ¶ A terra sterili fugias, carissime fili, / Non dominum durum cras fortassis moriturum.
161. ¶ Fert pira nostra pirus, sine uino sunt pira uirus.
162. Pontificum spuma... —astulit ostrum <PRIMATIS>.
163. ¶ Ad simplum uite si duplum dimi<di>umque / Addere dimidii quoque dimidio superesse / Posses, centenos uixisses nate per annos. / Viginti

153. Le premier vers est souvent cité ; cf. P. LEHMANN, *Die Parodie im Mittelalter* (1923), p. 59 ; ajouter aux références le manuscrit de Sterzing, employé par ZINGERLE (*Sitzungsberichte* de Vienne, LIV, 1857, p. 314).

154². Dans le *Clm. 17212* de Munich (f. 7) ; d'où l'édition de WATTENBACH, avec un intéressant commentaire : *Anzeiger für Kunde der Deutschen Vorzeit*, XX (1873), 101. Cette épigramme est donc bien française, et vraisemblablement angevine ou tourangelle ; la situation d'Innocent II (1130-1143) en face de l'empereur Lothaire (1133-1137) est comparée par un zéléteur, plus romain que le Pape lui-même, avec celle de l'antipape Guibert (Clément III : 1080-1100) par rapport à l'empereur Henri IV (1084-1105).

155. Dans Paris 3652 (f. 25^v), où le second vers est lu différemment : *Namque ducem credendo trucem tollit sibi lucem*.

156. Dans Paris 3761 (f. 72^v).

157. Fait suite au n° 156 dans le même manuscrit (f. 72^v), avec ce titre : *Interrogatio*. Voir le texte proposé par HAURÉAU, *Les mélanges poétiques...*, p. 155. Dans le florilège de Zurich, on lit mieux encore les deux parties, distinguées respectivement : *Apostoli, Christus* (éd. WERNER, *op. laud.*, p. 111 : n° 275).

162. Cette pièce fameuse, et désormais bien garantie, n'a que dix vers dans notre recueil. Elle est complète en vingt-trois hexamètres léonins ; voir l'édition de W. MEYER, dans les *Nachrichten* de Göttingen, 1907, p. 115 sq. (n° II). L'éditeur s'est contenté de quatre manuscrits ; on pourrait en citer sept autres, compris le florilège. Le manuscrit de Paris 8433 certifie l'attribution, avant la découverte de W. Meyer : *Versus Primatis* (f. 130) ; à quoi correspond le titre de *Vesp. B. XIII : Versus Gulie* (f. 132).

163. Rapprocher la pièce qui se lit deux fois dans le florilège de Zurich : *Si quantum hic uixit...* (n° 62) ; *Si tantum uixit...* (n° 207) ; voir *ib.*, p. 26, 91.

- quippe sex anni dimidiusque / Te uegetauerunt, duo menses destituerunt.
164. ¶ (f. 142) Venit ab r Girbertus ad r post papa uigens r / Remis Rauennam peperit Rauena{n}que Romam.
- 164^a. O si sic et adi prouentus cederet illi. / Nomen at ambiguum spe uanà sustulit illum / Ierusalemque mago promittens lusit imago / Remque sui domatis non sensit mentio uatis, / Donec ad examen compulsus tradere flamen / Per mortem subitam stupuit se perdere uitam. / Sic sic erratur nimia de calliditate, / Dum prudenter eatur sancta simplicitate.
165. ¶ Vos qui transitis secus optima tecta Quiritis, / Aspectate domo quis Nicholaus homo.
166. ¶ Filius Euandri, Pallas quem lancea terni / Militis occidit, more suo iacet hic.
167. ¶ Sancte meas Gatiane preces refer oro tonanti. / Respondit sanctus : Non est michi tibia tanti.
168. ¶ Excorians Iesum mansello prebuit esum.
169. ¶ Laus tibi sit Iesu, quia Iudas perdidit xu.
170. ¶ Contra naturam paritura tenet parituram.
171. ¶ Testiculis oculis priuauit trux homo Daud, / Testiculo nebulo memet quoque trux ab utroque. / Vos recolo solo priuari, doctor ilari. / Flet colus et solus, qui restat uos inonestat. / Testiculi muli non possunt mille quod ille.
172. ¶ Expaucat tellus nouus uxor sponsa nouellus. / Deformi bellus datur Iuoni ribotellus.
173. ¶ Accolat et pugnat Vulturnus, stillat et undat.
174. ¶ (f. 42v) Roma caput mundi sinum ulciscitur istud. / Que caput est orbis cauda sit et pereat.
175. ¶ Papa iubet quecumque lubet nec cuncta tenentur.
176. ¶ Cum pater augustus me desponsasset Ibero, / Noluit esse deus nec sine uelle meo.

164. Le premier vers de cette épigramme concernant Silvestre II (999-1003) est expliqué par le second.

166. Cette épitaphe est donnée dans l'ancienne *Anthologia* (BURMANN I, 114 = MEYER I, 690 ; *De Pallante*). RIESE l'a écartée (voir l'édition de 1870 : I, 2, p. LIII) ; mais on la retrouve dans les *Poetae Latini Minores* de BAEHRENS, V (1883), p. 395 : n° 80.

173. Dernier vers, déformé, de la devinette : *Est quoddam flumen...* ; il faudrait lire : *Flat uolat et pugnat...*, comme dans le florilège de Zurich (n° 77 ; WERNER, *op. laud.*, p. 77). Paris 8433 (f. 120) propose de même : *Aduolat et p. Vulturgnus...*, puis : *Dissipat et soluit Leonardus currit et ungit*.

174. Distique détaché, qui s'entend fort peu sans celui qui le précédait : *Abbatissarum reginarumque subactor / Per stupri precium sumpsit episcopium*. L'épigramme paraît viser un évêque protégé par Éléonore d'Aquitaine (cf. WATTENBACH, *Anzeiger für Kunde...*, XX, 1873, p. 101, à propos du manuscrit de Munich *Clm. 17212*). Les épigrammes, d'autre part, qui voisinent dans le manuscrit de Wien 840, désignent bien la région d'Angers-Poitiers (voir ci-dessus n°s 20 et 131). Un troisième témoin est le florilège de Zurich (WERNER, *op. laud.*, p. 37 : n° 89). Mais le distique lui-même devrait être lu : *Mundi (ou mieux Orbis) Roma caput si non u. i. / Que caput orbis erat cauda...*

176. Au sujet de Mars « l'Ibère », cf. Lucain, III. 336, et Silius Italicus, XV. 2

177. ¶ Est tua uel cuius? Mea non, sed pauperis huius.
 177^a. Grus mea non talis, quia grus mea non caret alis.
 178. Cur homo miraris... H Ins. 35-36, 30
 179. Viuificum funus... H Ins. 31
 180. ¶ Balsama uasorum, coma cana, corona uiuorum, / Unctio sunt morum, sapientia, regna piorum.
 181. Nec deus est... H Ins. 32; Misc. 86
 182. ¶ Bristo modo sancte uiuit, Christo sibi dante.
 183. Virginitas flos est... M* I. 13
 184. ¶ Glis animal, glis terra tenax, glis lappa uocatur : / Glisidis et glisis, fit etiam denique glitis.
 185. ¶ Hunc pes uelocem designat barba ferocem.
 186. Femina fetida femina sordida... (f. 43) H Misc. 108
 187. ¶ Kafara per nares : castratos reddit odores. / Kafara castrantem : per nares reddit odorem.
 188. ¶ Alba bidens annon, tam te uolo uiuere quam non.
 189. ¶ Si fari scimus, bene Romam tendere quimus.

et XVI. 106. C'est Vénus, sans doute, qui parle. Je n'ai pas réussi à identifier le contexte, peut-être l'un des poèmes sur Troie.

178. Bourassé a donc rendu inintelligible cette épigramme, composée de quatre vers léonins.

181. Ce texte donne lieu à un petit problème. Beaugendre l'avait trouvée dans la série, apparemment homogène, livrée par le manuscrit de Paris 1249 (f. 37) ; d'où Misc. 86. Il reparait à peu près tel en divers manuscrits : Londres Titus D. XXIV (f. 86), dans un groupe : *Vita mori ueni* ; *Vesp. B. XIII* (f. 117^v) ; Oxford, Digby 53 (f. 13^v), complété par un doublet : *Nec deus est nec homo presens quem cerno figura...* ; Rome, Reg. 1578 (f. 45), sous ce titre : *Contra iudeos et ereticos et saracenos qui dicunt nos adorare idola*. Mais, d'autre part, on remarque la même épigramme parmi les poèmes de Baudri de Bourgueil (voir la nouvelle édition par Ph. ABRAHAMS, 1926, p. 182), tout comme si elle avait été composée par lui. Enfin, elle forme le début d'une petite pièce de huit vers, que Baudri a lui-même insérée dans son *De visitatione infirmorum* (cf. P. L., XL, 1154). La solution paraît être, comme dit aussi Miss Abrahams, que l'épigramme était déjà banale au temps de Baudri († 1130), et qu'elle lui a plu assez pour qu'il l'ait copiée. Hildebert n'en est pas davantage l'auteur.

183. En étudiant, dans la seconde partie, les « mélanges » de Marbode, j'ai relevé tous les témoins qui me sont connus de ce petit poème très répandu ; il se présente souvent anonyme, mais on le rencontre aussi parmi des poèmes déclarés de Marbode ; il convient donc de le lui laisser.

184. Vers mnémotechnique ; trois autres ci-dessous (n^{os} 194, 197, 197^a) sont de même espèce. Il est intéressant de retrouver ensemble 184, 194 et 197^a dans un groupe grammatical du florilège de Zurich (éd. WERNER, p. 7 sq. : n^o 10). Werner renvoie justement au Grécisme d'Évrard de Béthune (X. 168) et au Doctrinal d'Alexandre de Villedieu (446). Mais le Doctrinal, publié en 1199, dépend du Grécisme ; et Reichling, dans son édition du premier (1893, p. LXXXII, n. 6), indique bien que « Glis » versifié est déjà donné au XI^e siècle par Papias. J'ai noté encore Glis... dans le manuscrit Titus D. XXIV (f. 81), mais surtout, à la suite des « Différences » de Serlon (*Dactile quid latitas...*, voir le groupe Hau. des mélanges attribués à Hildebert, n^o 25), parmi les « *Alie differencie de nominibus et uerbis* » du manuscrit Digby 53 : *Dic quid hyrundo...* (f. 5^v).

186. Poème qu'on hésite à laisser au compte d'Hildebert, quoique certains manuscrits soient favorables à l'authenticité (voir la seconde partie).

189. Parmi les *Proverbia Rustici* (éd. E. VOIGT, *Romanische Forschungen*, III, 1887, p. 638 : n^o 44), où on lit : *pergere quimus*.

190. ¶ Est animal paruum quod nunquam pascit in aruum. / Si conservatur,
iam quadrupes inde ligatur.
191. ¶ Arbor inest siluis, quae scribitur octo figuris, / Unde tribus demptis
uix unam in mille uidebis.
192. ¶ Nec pinguis pullus, Brito nec sapiens erit ullus.
193. Christi maiestas... (f. 43^v) H Ins. 43
194. ¶ Forfice fila, pilum cape forpice, forcipe ferrum.
195. ¶ Ablue pecte canem, semper canis, est canis idem.
196. ¶ Pictaui aurea, gloria terrea, terra quietis, / Utilis aere, clarior ethere,
plena poetis.
197. ¶ Pendeo suspensus, pendo dum subleno pondus.
- 197². ¶ Lacteo lac sugo, lacto dum prebeo nato.
198. ¶ Ad festum Thomae, Tarathantara filia tange.
199. ¶ A nostro pago fuge, te tua celat imago. / In nostro pago, non est tam
turpis imago.
200. ¶ Innumeras aedes colit innumerus Ganymedes.
201. ¶ Si natura perit, sociam quia femina rumpit, / Vir non est ergo, qui
fruitur patico.

190. Le mot de la charade est : *Musca*. Lire au second vers : *conuertatur* (cf. Reims 132, f. 132) ; dans Londres *Harl.* 978 (f. 86^v) : *Quod si uertatur mox...* Un manuscrit de Caius-Gonville College, Cambridge, que le récent catalogue ne permet pas d'identifier, réunit avec le n° 191 et trois autres énigmes du même goût (cf. WRIGHT HALLIWELL, *Reliquiae Antiquae*, II, 110).

191. Rapporté déjà par WATTENBACH (*Anzeiger...*, XX, 1873, 220), d'après le Clm. 17142 (f. 114), début du XII^e s., et par HAGEN (*Carmina medii aevi*, 1877, p. 211 : *Aenigmata*, n° 1), d'après Berne 268 (XVI^e s., écrit par Pierre Daniel). Voir ci-dessus pour le manuscrit de Cambridge. Celui de Munich donne le mot : « Castania scribitur VII <I> literis. Si tres abieceris uix unam castam mulierem inuenies ».

194. Voir ci-dessus n° 184. Série semblable à celle de Zurich dans Londres *Add.* 35112, f. 119^v (fin du XII^e siècle, Saint Martin de Tournai) : « Fla facit ardorem sed fra largitur odorem. / Forfice... / Pex est fullonis ceps tabri fex mulieris. / Lacteo lac sugo... / Pendo patifacio pendeo cum patior ».

195. Parmi les *Proverbia Rustici*, n° 11 (éd. citée, p. 635) ; en outre dans la série des *Lateinische Sprichwörter* (éd. J. WERNER, 1912 : série A n° 10), d'après Bâle A. XI. 67 (XV^e siècle : ff. 236 sq.). Lire, conformément à ces derniers textes : ... *semper canis et permanet idem*.

197. Dans le Grécisme (éd. J. WROBEL, p. 181 : XIX. 2). En outre, Londres *Vesp. B.* XIII (f. 116^v), ainsi complété : *Pendeo do penas, dum pendo suffero penas* ; et voir ci-dessus n° 194.

197². Voir nos 184 et 194. Encore dans le Grécisme (*ib.*, XIX. 19). Il est peut-être bon de noter qu'Évrard, semble-t-il, avait été professeur à Angers, vers le début du XII^e siècle (cf. III, 10 sq.). Ce même vers revient dans Londres *Titus D.* XXIV (f. 81), XII^e-XIII^e siècle, de Rufford, abbaye cistercienne au diocèse d'York, Nottinghamshire.

198. Dans ce même manuscrit *Titus*, où, après *Lacteo...*, un groupe de neuf vers (*Glorior elatus...*, voir ci-après n° 226), intitulé : *Versus qui scribuntur in rota fortune*, s'achève : *Glis animal...* (ci-dessus n° 184), puis : *Ad festum Thome taratantara f. t. / Vt possis niueam taratantarizare farinam*.

200. Rapprocher une épigramme du florilège de Zurich : *Qui sedet hac sede ganimeior est Ganimede...* (éd. WERNER, p. 26 : n° 61).

V

202. Summus Aristotiles...	M I. 56
203. Mundo Guarmundus...	M I. 57
204. Salue styrps...	H Ins. 16
205. Infans exultat...	H Ins. 17
206. Turmas pastorum...	H Ins. 8
207. Virgineum partum...	H Ins. 9
208. Ternum fit munus... (f. 44)	H Ins. 13
209. Reges ex legem...	H Ins. 14
210. Regem caelorum...	H Ins. 15
211. Dux in aquis...	H Ins. 4
212. Maria natus...	H Ins. 38
213. Mortem morte...	H Ins. 39
214. Nos deus ipse...	H Ins. 40
215. Corde patris...	H Ins. 41
216. Res noua...	H Ins. 11
217. ¶ (f. 44) Non uia terrarum, sed me uia terret aquarum. / Nam mare dum uerret, timeo ne nauis oberret. / Si ruat incautem ratis, est factura tu autem.	
218. Hac in piscina...	H Ins. 21
219. Rex per te...	H Ins. 22
220. Flet deus...	H Ins. 23
221. Turba redemptorem...	H Ins. 24
222. Hic in pane...	H Ins. 25
223. Vincula sputa...	H Ins. 28
224. Morsus Adae...	H Ins. 42
225. In cruce... (f. 44 ^v)	H Ins. 34
226. Glorior elatus...	H Ins. 18 [Misc. 110 ^a]
227. Viuitur in caelo...	H Ins. 46

202. La pièce paraît être complète, avec sept hexamètres joints au distique initial, dans le même florilège : *Magnus Aristotiles*... (*ib.*, p. 41 sq. : n° 103). Alain de Lille († 1202) cite le distique : *Summus A.*, dans ses *Distinctiones*, pour expliquer le mot *trutinare* (*P. L.*, CCX, 981 C : « quidam ait »).

204. Je reviendrai, dans la deuxième partie, sur cette série d'« inscriptions », passée presque toute au compte d'Hildebert dans l'édition de Bourassé.

217. Morceau semblable dans les manuscrits *Digby 53* (f. 10^v) et Londres, *Add. 35112* (f. 119) : *Non me terrarum*... En réalité, ce n'est là qu'un extrait du poème de Primat en seize hexamètres, qui commence : *Flare iube lentos* (éd. W. MEYER, p. 123 sq. : n° IV); nous avons dans le florilège les vers 9, 11 et 15.

226. De même, ce distique seul dans Oxford, *Digby 53* (f. 11), Reims 1275 (f. 192^v), Troyes 215 (f. 119 : *De rota fortune*); voir ci-dessus, n° 198, pour *Titus D. XXIV* (sous un titre analogue); le second vers est donné constamment : *Infimus axe terror*... Dans Paris 7596A (f. 168), le distique fait suite à *Misc. 110*, et introduit un autre distique semblable : *Vt rota sic homines* (d'où l'édition de Beaugendre : *P. L.*, CLXXI, 1129 D sq.); mais les deux épigrammes sont bien distinguées. HAURÉAU les a notées de même ensemble dans un manuscrit de la Mazarine, et il a indiqué une citation de la première dans un commentaire de l'Énéide qu'on attribue à Bernard de Chartres (cf. *Les mélanges poétiques*..., p. 113). Quoi qu'il en dise, on ne saurait laisser l'une ni l'autre à Hildebert.

227. On lit ce même vers dans la collection des Proverbes de Saint-Omer (manuscrit 115, f. 99^v); cf. E. VOIGT, *Romanische Forschungen*, VI (1891),

228. ¶ Non bene te noram, cum fecisti breue coram.
 229. ¶ Et tamen et quoniam deseruere uiam.
 230. Arduus est... H Ins. 19
 231. Quod caret... H Ins. 49
 232. Omne manu... H Ins. 50
 233. Et neglecta... H Ins. 51
 234. Non semper feriet... H Ins. 52
 235. In uestimentis... H Ins. 53
 236. ¶ Barbatum mentum uastant animalia centum.
 237. ¶ Dii melius, neque rex neque dux nec episcopus es tu. / Meror et anxietas, dolor est, ubicumque potes tu.
 238. ¶ Virgilius magno quantum concessit Omero, / Tantum ego Virgilio, Naso poeta, meo.
 239. ¶ Nocte pluit tota, redeunt spectacula mane. / Diuisum imperium cum Ioue Cesar habes.
 239². Hos ego uersiculos feci, tulit alter honorem. / Sic uos non uobis mellificatis, apes; / Sic uos non uobis uellera fertis oues.
 240. ¶ (f. 45) Corduba me genuit, rapuit Nero, prelia dixi. / Quae gessere pares, hinc socer, inde gener.

p. 573 (v. 304). Il appartient, en fait, à Marbode ; c'est le septième de la *Vita s. Thaisidis* (P. L., CLXXI, 1629 C l. 7).

231. D'Ovide, *Heroides*, IV. 89.

232. V. 67 des *Monasticha Catonis*. Il reparait dans *Rawl. G 109* (p. 66). J. WERNER l'a inscrit dans ses *Lateinische Sprichwörter* (série O, n° 30, p. 65), d'après Bâle A. XI. 67 (où : *dissoluit*).

233. D'Horace, *Epist.* I. 18. 85.

234. Encore d'Horace, *De arte poetica*, 350.

235. Flacius Illyricus a cité ce vers (plus correctement : ...*contritio cordis*), à la fin de ses *Varia poemata* (éd. 1557, p. 491) : « Alia quaedam ex veteri Miscellaneorum libro in Monasticum habitum et fucatam religionem » ; suivent neuf vers du même goût, qui paraissent former quatre groupes.

236. Extrait du poème « *Sordidus et fedus* », qui pourrait bien être un ouvrage de Marbode (éd. WERNER, *op. laud.*, p. 7 sq., d'après le florilège de Zurich : n° 8) ; c'est à savoir le vingt-troisième vers.

238. Premier distique du célèbre argument de l'Énéide attribué à Ovide ; on sait que ce morceau se trouve déjà dans le *Romanus* (Vatic. 3867) ; voir l'*Anthol. Latina*, n° 1 (éd. RIESE, I, 1, 1894, p. 6) ; Riese cite nombre de témoins plus récents.

239. Dans l'*Anthologia Latina*, on trouve ensemble, avec la référence « *Vergili* » : *Nocte pluit* (n° 256) et : *Hos ego* (n° 257) ; le manuscrit de Saumaise omet le dernier vers (c'est-à-dire le second *Sic uos...*), mais les manuscrits CL donnent bien le tout. Valenciennes 92 ajoute un troisième membre : *Sic uos non uobis fertis aratra boues* ; et Salimbene, dans sa Chronique, un quatrième : *Sic uos non uobis nidificatis aues* (voir l'édition de HOLDER-EGGER, 1905-1913, p. 122, l. 10 sq., et 248, l. 5 sq., avec diverses références). Dans le manuscrit de Reims 1275 (f. 192), trois vers sont détachés : *O uos non uobis uellera f. o. / O uos non uobis mellificatis a. / O uos non uobis fertis aratra boues*.

240. Premier distique de l'épithaphe de Luain ; la pièce complète est formée de trois distiques (*Anth. Latina*, n° 668) ; plusieurs manuscrits n'en produisent que deux. Le texte est déjà livré au IX^e siècle par Valenciennes 373, qui fournit en même temps l'épithaphe de Sénèque : *Cura labor...* (*Anth. Latina*, n° 667), comprise sans raison parmi les poèmes d'Hildebert : *Ind.* 10. Sur cette pièce, qui a de nombreux témoins, cf. HAURÉAU, *Les mélanges poétiques...*, p. 140 sq.

241. ¶ Urbibus et Burgis narrantur facta Theburgis.
 242. Ad presepe dei... H Ins. 12
 243. Portant unguentum... H Ins. 29
 244. Vir fuit in terra... H Ins. 5

VI

245. *Versus LETALDI MONACHI de quodam piscatore quem balena absorbit.*
 Si michi Pyndareae praestarent organa corde / Voceque Treitius per-
 cellens omnia uates / Afforet... — (f. 48^v) Ad speciem ueteris meruit
 remeare decoris. *Explicit de Within.*
 246. ¶ (f. 49) Pro uanis uerbis, montanis utimur herbis, / Pro caris rebus,
 pigmentis et speciebus.
 247. *Epithafium magistri Lanfranci archiepiscopi.*
 Archiepiscopii non... M II. 36
 248. GALO LEONENSIS EPISCOPVS *de mundi contemptu.* Heu solidi qui tam
 cupidi dubiis inhiatis... (f. 49^v) — (f. 50) Ista tuus Galo perpetuus
 tibi mittit amicus.
 249. Nos cinis... H Ins. 54
 250. ¶ (f. 50^v) Mala mali malo mala contulit omnia mundo.
 251. ¶ Petra ferit malumque cadit, manus accipit, os est.
 252. ¶ Qui bouis est carnem carnem uult, est quoque carnem.
 253. ¶ Si lupus est agnum, non est mirabile magnum.
 254. ¶ Hoc non est mirum, si mandit Brito butyrum.
 255. *Incipit uita Thaysis meretricis. MARBODVS.*
 Vitam cuiusdam... — (f. 53^v) ab isto. *Explicit uita*
Thaydis, M* (1629-1634)
 256. ¶ Anno milleno centeno quo minus uno, / Ierusalem Franci capiunt
 uirtute potenti.
 257. Parcit peccatis... H Ins. 20; Misc. 105

245. Voir ci-dessus l'introduction, au sujet de ce long poème.

247. Texte incomplet : un vers sauté, et les vingt derniers omis ; cf. *P. L.*, CLVIII, 1049 (d'après Mabillon, *Acta sanctorum O. S. B.*, VI, 2, 659).

248. Voir l'introduction.

250. Un peu différemment dans Wien 901, à la suite d'*Aes sonat* (voir n° 22) : *Malo male mali malis mala reddere malis*. Rapprocher la petite pièce « *De bona et mala arbore...* » de Berlin *Phillip*. 1694 (f. 104^v) ; les deux derniers vers sont ainsi donnés : « *Mali mala bone bona sunt, mala mala maleque. / Malus mala male mala, non mala nec mala gignite* ».

253. Cf. J. WERNER, *Lateinische Sprichwörter*, série S, n° 80 (p. 96), d'après le manuscrit de Bâle *A. XI. 67*. — Rapprocher le poème XV de Primat, v. 6 : « *Si lupus est agnum, si uim faciat leo muri / Quod decus aut precium lupus aut leo sunt habituri?* » (éd. W. MEYER, 1907, p. 152).

254. Vers factice, où il est aisé de reconnaître la finale, vraisemblablement apocryphe, d'un poème de Marbode (*Var. I*, 31) : « *Sic non est igitur mirum si quisque moritur, / Vt non est mirum quod mandit Brito butyrum* » (*P. L.*, CLXXI, 1668, D. l. 13. sq.). Voir ci-après, au sujet de ce poème.

256. De même dans Alençon 129 (f. 1), de Val-Dieu. Gilon termine semblablement son grand récit *De via Ierosolimitana* : « *Anno milleno de centeno minus uno / Ierusalem capitur Iulii cum dicitur idus / Haec ego composui Gilo nomine Parisiensis / Incola. Tutiaci non inficiendus alumnus* » (Paris 5129, f. 86).

257. Dans la série des épigrammes fournies à Beaugendre par son *Colbertinus* (Paris 1249, f. 38^v) ; d'où le texte *Misc.* 105, que Bourassé omit de lire.

258. ¶ Summe pater, Romam tibi trado dando coronam.
 259. ¶ Imperii rector fit coram praesule strator.
 260. ¶ Iusticiae sedes haec est, pietatis et aedes.
 261. *Fertur ut hic fecit fraudem lupo pilioni. Sepe*
lupus... — (f. 55^v) *Explicit* M II. 40
 262. ¶ (f. 56) Clerus Blesensis hostes truncat uelut ensis. / Nos Carnotenses
truncabimus ensibus enses.
 263. Ordo monasticus... M II. 41
 264. Pande precor... (f. 56^v) H Ins. 33¹
 265. Mater quid nate... H Ins. 33²
 266. *Passio sancti Victoris martyris. Cum studeat...*
— (f. 65^v) Scribitur hic partim Victoris passio
sancti, / Post Thebeorum narrantur gesta uiro-
rum. M* (1615-1626)
 267. Dum Gallos cohibere... (f. 66) — (f. 70) *Expli-*
cit passio sancti Mauricii sociorumque eius et
beati Victoris martyris. M* (1625-1630)
 268. *Quomodo seruitur nummo. Cum nummo...* M II. 38
 269. *Quomodo decipitur qui nummo seruit. Heu cur*
lex (f. 71) M II. 39
 270. *De conceptione beatæ Mariae. Credula pro-*
misso... (f. 71^v) H Ins. 56
 271. ¶ (f. 72^v) Non quia sim raptor, me gens uocat ista Robinum, / Sed quia
sim cunctis raptoribus apta rapina.
 272. ¶ Urbs succensa rogam succenderat, et rogam urbem : / Igne rogi perit
urbis, urbis et igne rogam.
 273. ¶ Accusatiuus Romam regit atque datiuus.

258. Ce vers semble être lié au suivant. Mais qui parle au juste ? l'empereur ou le pape ? probablement, le pape.

261. J'indiquerai les principaux manuscrits de cette fable, dans la deuxième partie. Outre les éditions de Flacius et de Grimm, rappelées par FIERVILLE (*Notices et extraits*, XXXI, I, 1884, p. 125), on a celles de P. LEYSEY, qui donne une recension prolixe (*Historia poetarum mediæ ævi*, 1721, p. 2093-2099), d'après un manuscrit de Wolfenbüttel, et de C. L. HUGO (*Sacrae antiquitatis monumenta*, II, 1731, p. 413 sq.), d'après le manuscrit de Berlin *Phillip. 1694*.

263. Partie d'un poème, très souvent copié, déjà publié par Flacius, et dont le véritable auteur est, non pas Galon, comme croyait HAURÉAU (cf. *Notices et extraits de quelques manuscrits...*, V, 1892, p. 229 sq.), mais bien Nicolas de Caen ; l'ouvrage, complet en 46 vers, débute : *Sacrilegis monachis...* ; voir l'édition de H. BOEHMER, *Libelli de lite*, III (1897), p. 700 sq. ; tous les manuscrits n'ont pas été relevés, et notamment le florilège de Tours est mentionné comme perdu.

265. Premier vers d'un poème, comprenant 48 hexamètres, dans Londres *Vespas. D. V* (f. 134) ; le dernier est : *Vita datur, mors dampnatur, polus hic reseratur.*

273. Les plaisanteries sur « l'accusatif » et « le datif » sont nombreuses ; je citerais surtout une pièce de seize hexamètres, dans Digby 53 (f. 45) : *Accusatiuum Rome perit absque datiuo / Nil sibi consilii cognouerit ante tribunal / Accusatiuus si uenerit absque datiuo / Aut accusetur aut accusauerit ipse...* ; rapprocher *Clm. 17212* (cf. WATTENBACH, *Anzeiger...*, 1873, p. 101), Wien 609 et Reun 12 (cf. *Neues Archiv*, II, p. 401 ; XXIII, p. 205) ; en outre, Salimbene, *Cronica* : an. 1248 (éd. HOLDER-EGGER, p. 227).

VII

274. <i>Ad Petrum. Susceptum...</i> (f. 73)	H* Hau. 4
275. <i>De morte. Inter opes...</i>	H* Misc. 139
276. <i>ILDEBERTVS TVRONENSIS EPISCOPVS. Unde malum. Qui petis...</i>	H* Misc. 58
277. <i>Ad M. reginam. Desipit...</i>	H* Hau. 27
278. <i>Mors oculis...</i>	H* Hau. 28
279. <i>Ad auarum. Si bene res...</i>	H* Misc. 140
280. <i>Ad A. comitissam. Augusti soboles...</i>	H* Ind. 2
281. <i>Ad nepotem. Formula...</i> (f. 73 ^v)	H* Misc. 59
282. <i>Ad Odonem. Moribus arte...</i>	H* Misc. 60; Sup. II 9
283. <i>Epytafium Beringarii. Quem modo...</i> (f. 74)	H* Misc. 40
284. <i>De Lucretia. Cum foderet...</i> (f. 75)	H* Ind. 14
285. <i>De lapsu huius mundi. Nuper eram...</i>	H* Misc. 75
286. <i>Non bene discernis...</i> (f. 76)	H* Misc. 61
287. <i>De Brunone. Ad superos...</i> (f. 77)	H* Misc. 45
288. <i>De Helia comite. Iura tuens...</i>	H* Misc. 46
289. <i>Ad. S. nepotem. Res male...</i>	H* Hau. 8
290. <i>De plagis Egypti. Prima rubens...</i>	H* Misc. 122
291. <i>Ad M. reginam. Augustis patribus...</i> (f. 77 ^v)	H* Misc. 62
292. <i>De Roma. Par tibi...</i>	H* Misc. 63
293. <i>Item idem de Roma. Dum simulacra...</i> (f. 78 ^v)	H* Misc. 64
294. <i>Petre supra petram...</i> (f. 79)	H* Misc. 28

VIII

295. <i>Disputatio inter pontificem Romanum et Ulgerium Andegauensem episcopum. Nescit amore...</i> (f. 79 ^v)	H Misc. 70
296. <i>Item idem de peruersa muliere. Aufert includit...</i> (f. 80)	H Misc. 109
297. <i>De lapsu et reparatione hominis. Serpens uxor...</i> (f. 80 ^v)	M II. 43
298. <i>Viuit propter...</i>	H Ins. 26
299. <i>Non patris haec...</i>	M I. 19 ¹⁻²
300. <i>Oratio paenitentis sepe lapsi MARBODVS. Me miserum...</i> (f. 81)	M* I. 34
301. <i>Compunctio peccatoris. MARBODVS. Cum recorder...</i> (f. 81 ^v)	M* I. 6 = II. 18
302. <i>De Iona propheta. MARBODVS. Vos qui nescitis...</i> (f. 82)	M* I. 46
303. <i>Urbs Redonis...</i> (f. 85)	M* II. 37
304. <i>De differentia meritorum et locorum. Caelum terra...</i> (f. 85 ^v)	M* I. 45
305. <i>Versus in flabello. Improbata...</i> (f. 86)	M* II. 8

274. Les séries suivantes seront étudiées en détail, dans la seconde partie, pour la plupart de leurs articles.

299. Voir ci-dessus, n° 33.

306. *De euerione jani apud Kalonnam*. Stabat Kalonnae... — merentur eadem. M* (1638 a 7-c 2)
307. *Commonitorium inuictium ad obsessos in castro*. Si circumcirca... (f. 86^v) M* II. 29
308. *Reprehensio superfluum in epytaflo Iohannis abbatis*. Quod multis... M* I. 44
309. *Contemptus praesentis uitae*. Vitae praesentis... (f. 87^v) M* I. 29
310. *Dissuasio mundanae cupiditatis*. Vos qui diligitis... M* I. 30
311. *Quod non sit expauescenda mors corporis*. Ligna uoluptatis... (f. 88^v) M* I. 31
312. *Ad monachum detractorem quod nullus sit desperandus dum uiuit*. Nec te uelle... (f. 89) M* I. 35
313. *Narrat MARBODVS his uersibus ystoriā Ruth*. Iudicis unius... (f. 89^v) — beatum. *Explicit liber Ruth*. M* I. 47
314. *Certamina VII fratrum Machabeorum*. Antiquae legis... (f. 94) M* (1603-1607)
315. *De epyphania*. MARBODVS. Inter festa... (f. 97) M* I. 26¹
316. *De purificatione sancte Mariae, et de Symeone*. Scribere delectat... (f. 99) M* I. 26²
317. *Triumphus Christi*. Destructor mortis... (f. 100) M* I. 27
318. *Epytaphium Anselmi Laudunensis magistri*. Princeps doctorum... (f. 101) M II. 24
319. *Circa maiestatem quae preminet sepulchro eius*. Francia quae totum... (f. 101^v) M II. 25
320. *VERSVS FORTVNATI de sanctis martiribus Agauensibus*. Turbine sub mundi... (P.L. LXXXVIII, 108)
321. *De Dina*. MARBODVS. Discite claustra... (f. 102^v) M* I. 48
322. *Ad uirginem deo dicatam*. Pro corruptibili... (f. 104) M* I. 14
323. *Descriptio uernae pulchritudinis*. MARBODVS. Moribus esse... (f. 105) M* I. 2
324. *MARBODVS Gauterio suo salutem*. Assuetam turbis... (f. 105^v) M* II. 33
325. *Item ad eundem poetam*. Per cantus dulces... (f. 106) M* II. 34
326. *Dissuasio intempestiui amoris sub assumpta persona*. Mens mea tristatur, uirtus mea debilitatur... (f. 106) M* (N. A. XV, 398sq.)

306. Extrait de la vie de saint Maurille, souvent reproduit tel dans les manuscrits (voir la deuxième partie).

326. Poème authentique de Marbode; publié tout d'abord par J. WERNER, d'après le florilège de Zurich, dans *Neues Archiv*, XV (1890), p. 398 sq. : 31 hexamètres. Voir la deuxième partie; le manuscrit de Tours est plus complet (36 hexamètres), quoiqu'il omette lui-même un vers. Une nouvelle édition s'impose; mais il y faudrait joindre quelques autres poèmes authentiques ou probables que Beaugendre et Bourassé n'ont pas connus.

327. *Sermo de uitiis et uirtutibus petendam esse solitudinem.* Rus habet... (f. 107) M* I. 28
328. *Commendatio castitatis.* Ut flos in pratis... (f. 109) M* I. 12
329. *Dissuasio nauigationis ob lucrum.* Qui uult scire... (f. 109^v) M* II. 27
330. *Contra uulgas seditiosum.* Ex quo caelestem... M* II. 28
331. *Non esse mutandum repente propositum.* Quidam mente... (f. 110) M* I. 32
332. *Institutio discipuli pueri.* Si preceptorum super est... M* II. 30
333. *Conquestio captiui afflicti.* Carceris angusti... (f. 110^v) M* II. 26
334. *De lapsu primi hominis.* Morte grauatur... (f. 111) M* I. 36
335. ¶ Indigeo bobus ad rura colenda duobus : / Pontificis munus ueniat
bos unus et unus. M* I. 37
336. *De uita et morte.* Exilium tellus... M* I. 39
337. *Ad nuntium mortis.* Bubo ferum... (f. 112) M* I. 40
338. *Consolatio lugentium.* Auxilium Christi... (f. 112^v) M* I. 41
339. *Oratio pro fidelibus defunctis.* Christus rex magnus... (f. 113) M* I. 43
340. *Quod non sit flendum pro morte Christiani hominis quasi pro damno.* Nos quibus est... (f. 113^v) M* II. 17
341. *Consolatio lugentium.* Sicut ad ima... (f. 114) M* I. 20
342. *Laus monasticae uitae.* Felix grex... M* II. 44
343. *Versus canonicales.* Rex monet... (f. 115^v) M* (1635 d-1641 c 10)
344. *Vita beati Maurilii Andegauensis episcopi.* Quod de Maurilio... (f. 119) — (f. 124^v) plangere cunctos...

IX

345. MATHEVS *sic de comite.* Orbis honor patrieque pater reparator aurum / Ignorans genitum se sibi set patriae /... Hunc fas lex ius pax flent cecidisse sibi.

335. Dans le florilège de Wien 2521 (f. 34^v) ; voir ci-dessous sigle G. Très probablement, c'est là un vers de Primat, selon le témoignage de Salimbene, qui le cite avec un curieux commentaire : « Hic cum quadam die ductus fuisset ab archiepiscopo suo non ad meditando in agro, sed ad spatiandum... » (*Cronica*, ann. 1233 : éd. HOLDER-EGGER, p. 83, qui fait remarquer que Salimbene confond Primat avec l'Archipoeta, mais commet juste la même erreur au sujet de l'archevêque).

344. C'est tout le premier livre, moins le dernier vers ; la transcription a donc été interrompue ; le f. 124^v ne porte que sept lignes.

345. Six distiques, qui sont bien dans la manière de Mathieu de Vendôme, telle que nous la connaissons par la collection du *Clm.* 19488 (éd. WATTENBACH, *Sitzungsberichte* de Munich, II, 1872, p. 570-631). Le personnage désigné ne peut être que le comte d'Anjou, duquel la région tourangelles dépendait entièrement, la ville seule appartenant au domaine royal.

346. Flos regni...

H Misc. 41

347. (f. 125) <P>rouida mens, hilaris facie{n}s et lingua diserta / <cura>
 sagax, sermo blandus amorque modi / <i>stius fidum te prefecere
 Girarde / <d>ispensatorem clauigerumque domus / <f>ratribus,
 hospitibus, miseris manus ampla, uoluntas / amplior, ampla tibi dent
 modo regna poli.

346. Suivant le contexte, cette seconde pièce paraît être du même auteur que la précédente ; le héros doit être aussi le même, c'est-à-dire le comte Geoffroi IV le Bel, duc de Normandie en 1144, décédé le 7 septembre 1151. Hildebert est donc hors de cause et Hauréau aurait pu se dispenser de parler du comte Geoffroi Martel II († 1106). Beaugendre se réfère, pour le texte, à des notes de Baluze qu'on n'a pas retrouvées ; le florilège présente en effet plusieurs variantes notables.

347. Texte fautif et mal conservé : l'épithaphe, apparemment, d'un Girard qui avait administré le Chapitre de Saint-Gatien.

(A suivre.)

ANDRÉ WILMART.

EINE FRUEHE REZENSION DES WERKES DE CONCORDIA DES HL. ANSELM VON CANTERBURY.

Eadmer berichtet uns in seiner Lebensbeschreibung des hl. Anselm, das letzte Werk des Heiligen sei nicht wie gewöhnlich in einem Flusse niedergeschrieben worden, sondern mit Unterbrechungen, die durch die körperliche Schwäche des Heiligen in den letzten Lebensjahren bedingt waren :

« Scripsit inter haec Anselmus libellum unum *De concordia praescientiae et praedestinationis et gratiae dei cum libero arbitrio* ¹. In quo opere contra morem moram in scribendo passus est, quoniam ex quo apud sanctum Edmundum fuerat infirmatus, donec praesenti vitae superfuisset, solito imbecillior corpore fuit ². »

Der Biograph des hl. Anselm ist hier indes unvollständig. Er verschweigt, dass dieses Werk nicht erst seine Entstehung, sondern nur seine Vollendung und seine endgültige Gestalt in den letzten Lebensjahren des Heiligen sah, wie wir in dem folgenden Aufsatz zeigen werden. Seine ersten Anfänge liegen vielmehr sehr weit zurück. Es steht hinter diesem Werke fast eine Lebensarbeit. Einige andere Werke verdanken sogar ihre Entstehung dem Ringen mit dem Problem um die Vereinbarkeit von dem Vorherwissen, der Vorherbestimmung und der Gnade Gottes mit dem freien Menschenwillen ; so *De veritate* und *De libertate arbitrii*. Sie waren ursprünglich als Teile des Werkes *De concordia* gedacht, sind jedoch als selbständige Werke der Vollendung des Hauptwerkes vorangegangen. Der Ausdruck Eadmers *contra morem moram in scribendo passus est* erhält so einen viel weiteren Sinn.

Ich konnte schon in meiner Arbeit über die Chronologie der Werke des hl. Anselm im Anschluss an den Cod. *Rawlinson* A 392 weitgehende Schlüsse in dieser Hinsicht ziehen ³. Inzwischen

1. So heisst der echte Titel. Der Kürze halber zitiere ich im Folgenden nur mit *De concordia*.

2. *De vita et conversatione Anselmi archiep. Cantuariensis*, II, 71 (P. L. 158, 114 C).

3. *Rev. Bénéd.*, 1932, pp. 335 ss.

sind mir Texte bekannt geworden, die diese Folgerungen erhärten und erweitern. Bevor ich auf diese näher eingehe, möchte ich auf einzelne Andeutungen in Anselms eigenen Werken hinweisen. Als Kronzeuge dafür, dass der Heilige schon seit langem sich mit den Gedanken dieses Werkes beschäftigt hat, ohne zunächst zu einer befriedigenden Lösung zu kommen, diene der Schluss des Werkes *De concordia* selber :

Puto me iam congrue posse finem ponere tractatui de tribus difficilibus quaestionibus, quem in spe auxilii dei incepti. In quo si quid dixi, quod quaerenti cuilibet sufficere debeat, non mihi imputo, quia non ego, sed gratia dei mecum. Hoc autem dico, quia si quis mihi quaerenti de quaestionibus eisdem, quando in eis mens mea rationem quaerendo fluctuabat, ea quae scripsi, respondisset, gratias egissem, quia mihi satisfacisset. Quoniam ergo, quod inde manifestante deo cognovi, mihi valde placuit, intelligens, quia similiter quibusdam placeret, si hoc scriberem, quod gratis accepi, gratis volui petentibus impendere¹.

Dieses « Fluktuieren » in diesen schwierigen Fragen war zweifellos der Grund, warum Anselm die Vollendung und Herausgabe des Werkes so lange hinausgeschoben hat. Er bezeichnet es daher ausdrücklich als ein Gnadengeschenk, zu einer ihn voll befriedigenden Lösung gekommen zu sein.

Schon in einer früheren Schrift kam der hl. Anselm auf das Problem, soweit es die Voraussicht Gottes und den freien Willen des Menschen betrifft, zu sprechen, und zwar im XXI. c. von *De casu diaboli* (verfasst etwa 1085-1090). Hier antwortet er einstweilen nur in einigen ausweichenden Sätzen, stellt dafür aber eine eingehendere Behandlung der Frage für später in Aussicht. Ich greife hier die wichtigsten Sätze dieser Stelle heraus :

...Disc. Videtur nec posse praesciri, quod potest futurum non esse, nec posse non esse futurum, quod praescitur. Sed reminiscor nunc illius famosissimae quaestionis de praescientia divina et libero arbitrio. Quamvis enim tanta auctoritate asseratur et tanta teneatur utilitate, ut nullatenus propter ullam humanam rationem dubitandum sit divinam praescientiam et liberum arbitrium invicem sibi consentire, tamen quantum ad rationis considerationem, quae videtur, spectat, insociabiliter videntur dissentire... Mag. Breviter interim hoc respondeo... Redeamus ad illam, quae in manibus erat, quaestionem. Disc. Placet quod dicis, sed eo pacto, ut cum de illa, cuius mentionem feci, quaesiero, mihi respondere, quod deus inde tibi dignabitur ostendere, non renuas. Valde namque necessaria est eius solutio, si iam ab aliquo facta est aut si fiat. Fateor enim nondum alicubi excepta divina auctoritate, cui indubitanter credo, me legisse rationem, quae mihi suffi-

1. P. L. 158, 540 C — 542 A.

ceret ad eiusdem solutionis intellectum. Mag. Cum ad illam veniemus, si forte venerimus, erit sicut deus dabit...¹

Auch hier sehen wir die Schwierigkeit betont, die die Lösung des Problems bietet, und den Zweifel ausgesprochen, ob sie ihm glücken wird.

In einer anderen Schrift, in *Cur deus homo*, lib. I, c. 1, verspricht der hl. Anselm die spätere Behandlung des Willens, die erst in *De concordia* und auch hier nur zum Teil verwirklicht wird. Geplant war sie also schon lange.

Anselmus. Est et aliud, propter quod video aut vix aut nullatenus posse ad plenum inter nos de hac re nunc tractari, quoniam ad hoc est necessaria notitia potestatis et necessitatis et voluntatis... Et ideo tractatus earum opus suum postulat... Boso. Sic breviter de his suis locis dicere poteris, ut et, quod sufficiat ad praesens opus, habeamus, et quod plus dicendum est, in aliud tempus differamus².

So ist mit der Herausgabe des letzten Werkes des hl. Anselm ein Plan verwirklicht worden, der weit zurückreicht und langerhand vorbereitet war. Noch mehr. Seine Ausführung war in einzelnen Teilen schon frühzeitig in Angriff genommen worden. Das sollen uns im Folgenden Fragmente dieser ersten Abfassungsform von *De concordia* zeigen, die sich erhalten haben, ohne bisher nach ihrem wahren Charakter erkannt worden zu sein.

*
* *

In den beiden aus der Prämonstratenserabtei Windberg stammenden Hss. der Münchener Staatsbibliothek 22273 und 22291 (XII. Jh.)³ befindet sich nach anderen Werken eine Sentenzen-sammlung. Den Anfang derselben bilden einige Stücke, die bisher als Auszüge aus Werken des hl. Anselm von Canterbury gewertet wurden⁴.

In *Clm* 22273 (= M¹) geht voraus (f. 1-40) das *Breviloquium*

1. *P. L.* 158, 353A—C.

2. Ed. SCHMITT (1929), p. 6; *P. L.* 158, 363A—B.

3. FR. BLIEMETZRIEDER, der bekannte Anselm von Laon-Forscher, sieht wenigstens in *Clm* 22273 die charakteristischen Schriftzüge der 1. Hälfte des XII. Jh. S. *Recherch. de Théol. ancienne et médiévale*, I (1929), 438f.

4. So von FR. BLIEMETZRIEDER in: *Anselms v. Laon systematische Sentenzen*, (*Beitr. z. Gesch. d. Ph. d. M. A.* XVIII, 2-3), p. 28: *Clm* 22273 beginnt fol. 41^r mit Auszügen aus Schriften Anselms v. Canterbury de praesentia et libero arbitrio, de voluntate und de libero arbitrio... — p. 29: *Clm* 22291 beginnt fol. 105^r mit dem Brief Anselms v. Canterbury an Mauritius *Erga fratrem illum de quo mihi* (= lib. II, ep. 8), dann folgen dieselben Auszüge aus A. v. C. Schriften und dann die Rubrik: *Anselmus*. — Ferner in: *Recherch. de Théol. anc. et médiév.* 1 III (1931), p. 427: La collection de Windberg débute: *Sententia Anselmi archiepiscopi*, et donne plusieurs citations des œuvres d'Anselme de Cantorbéry.

des hl. Bonaventura (XIII. Jh.). Der übrige Teil der Hs. (bis f. 125) ist von verschiedenen Händen des XII. Jh. geschrieben. F. 41^r ist unbeschrieben. Von f. 41^v an finden sich folgende Texte :

I. Sententia Anselmi archiepi de praescientia dei et libero arbitrio. Videntur praescientia... de libera descendit voluntate.

II. F. 43^r : Summae veritati non est... rectitudo voluntatis propter se.

III. De voluntate. Voluntas namque equivoce... per libertatem arbitrii.

IV. F. 44^v : De libero arbitrio. Libertas arbitrii est... malorum hominum post hanc vitam.

Auf f. 45^r folgt der bekannte Brief Anselms von Laon an den Abt Heribrand von St. Laurentius ¹ und der Text über die hl. Eucharistie, der als *Ep.* IV, 107 ² unter die Korrespondenz des hl. Anselm geraten ist. Daran reihen sich eine Reihe von Sentenzen, die verschiedenen Autoren zugeschrieben werden.

In *Clm* 22291 (= M²) gehen f. 1-104 die Briefe des hl. Ivo von Chartres voraus. Daran schliesst sich auf fol. 105^r-106^r die *Ep.* II, 8 des hl. Anselm an, die die Abhandlung über die Frage : *quomodo, cum malum nihil esse dicatur, nomen eius aliquid significet* enthält. Dann folgen bis f. 108^v dieselben Stücke ³ wie in M¹, von f. 109 an wie dort der Brief Anselms von Laon u. s. w.

Die beiden Codices sind nicht voneinander abgeschrieben, sondern gehen auf eine gemeinsame Vorlage zurück. Die merkwürdige Orthographie verrät als Schreiber Schüler, die im Gebrauch der Abkürzungen noch unerfahren waren. Der Text einer jeden der beiden Hss. ist, für sich genommen, schlecht, besonders der von M¹. Aber beide ergänzen sich so glücklich, dass sie zusammen einen guten Text ergeben, mithin eine gute Vorlage verraten.

Uns beschäftigen hier nur die Texte I-IV, für die Anselm v. Canterbury in Frage steht ⁴. Gehören sie diesem wirklich an ? Die *Ep.* II, 8, die in M² vorangeht, ist sicher Eigentum des hl. Anselm. Der Text I wird in beiden Hss. dem Erzbischof Anselm zugeschrieben. Als Verfasser des Briefes an den Abt von St. Laurentius hingegen gilt Anselm von Laon ⁵. Dann folgt die eucharistische Abhandlung *Nota quia* mit der unbestimmten

1. *P. L.* 162, 1587 ss.

2. *P. L.* 159, 255 ss.

3. Die drei Ueberschriften sind hier in Majuskeln geschrieben.

4. *Ep.* IV, 107 bleibt hier ausser der Erörterung.

5. Die Hss. M¹ M² tragen allerdings nur die Anfangsbuchstaben der Namen H. A.

Rubrik: Anselmus. Wer ist nach Aussage der Hss. Verfasser der Texte II-IV? Sicherlich besteht ein Präjudiz dafür, dass sie mit Text I zusammengehören, also Anselm von Canterbury zugehören. Volle Gewissheit und Bestimmtheit geben uns diese Hss. freilich nicht.

Es stehen uns aber für einen Teil dieser Texte noch andere hss. Quellen zur Verfügung. Den Text II finden wir in dem Cod. 652 der Bibliothek von Troyes, f. 263^v (= T), aus dem XIII. Jh. wieder. Er steht hier zwischen Werken des hl. Anselm und schliesst sich unmittelbar an den Dialog *De veritate* an. Es fehlt jedoch der Schluss von *Dixi iustitiam esse...* an, der in M den Uebergang zum folgenden Text darstellt.

Nur durch ein kleines Trennungszeichen geschieden folgt dann der letzte Teil des Textes III. An Stelle der beiden letzten Sätze von M finden wir hier eine kurze Ausführung, die sich auch inhaltlich an den drittletzten Satz anschliesst. Durch ihre Stellung mitten unter Werken Anselms von Canterbury werden diese Texte implicite diesem als Autor zugeschrieben. Für den ganzen Text III haben wir einen Zeugen im Cod. *Lambeth* 59, f. 188^v (= L), in einem Anhang zu den Briefen des hl. Anselm. Die Hs. stammt nachweisbar aus Canterbury und ist in diesem Teile bald nach dem Tode des hl. Anselm geschrieben worden. Trotz der bevorzugten Stelle, an der der Text steht, bietet er doch nur eine schlechte Lesart. Er hat mehrere Auslassungen und bricht kurz vor dem Schlusse ab¹. Doch vermag die Nachlässigkeit des Kopisten nicht den hohen Wert dieser Hs. für die Verfasserschaft des hl. Anselm zu schmälern.

So erheben also auch diese Hss. durch ihren Kontext Anspruch auf die Autorschaft des hl. Anselm für einen Teil der in Frage stehenden Texte.

Die Berechtigung dieses Anspruches ergibt die Untersuchung und Analysierung der Texte selber.

Wir wollen zunächst die gleichartigen Texte I und III vornehmen, dann auf die Stücke II und IV eingehen. Daran anschliessend möchte ich einen weiteren Text (V) behandeln, der sich nicht in den Hss. M¹M² findet, aber doch in den Rahmen unserer Texte hineingehören dürfte.

*
* *

1. In einzelnen Lesarten kommt der Text dieser Hs. mit der endgültigen Rezension von *De concordia* gegen die Lesart von M¹M² überein. Ich habe im kritischen Apparat jeweils darauf aufmerksam gemacht.

ZU TEXT I UND III.

Wir erkennen in den Hauptpartien von I und III Teile der Schrift *De concordia* wieder. Wenn wir jedoch diese Texte neben die entsprechenden Stellen von *De concordia* halten, wird es sofort klar, dass wir es hier nicht mit einem blossen Auszug zu tun haben. Die Texte stellen vielmehr eine frühere Abfassungsform durch den Autor selber dar, die dann in der Schrift *De concordia*, wie sie uns heute vorliegt, ihre endgültige Gestalt gefunden hat. Wir begegnen hier derselben Arbeitsweise des hl. Anselm, wie sie uns aus den beiden Rezensionen der *Epistola de incarnatione verbi*¹ bekannt ist: Der Hauptteil der ersten Abfassung bleibt bestehen; aber die neue Redaktion zeigt gegenüber der alten Weglassungen, Erweiterungen, andere Anordnung der Gedanken, Umstellungen von Satzteilen, Austausch von Wörtern u. s. f., ohne dass aber der Charakter des ersten Konzepts im Wesentlichen sich ändert. Wer mit solchen Abhängigkeitsfragen vertraut ist, wird sich an Hand der Konkordanz der beiden Texte leicht selber überzeugen können. Ich will gleichwohl auf einige Momente aufmerksam machen, vor allem auch eine Begründung für die hauptsächlichsten Aenderungen in der endgültigen Form zu geben versuchen. *A* soll die erste, *B* die zweite Rezension bezeichnen. Den Text von *B* habe ich nach den besten Hss. hergestellt.

ZU TEXT I

Der ganze Text von *A* entspricht den drei ersten Kapiteln der Quaestio I der Ausgaben² von *De concordia*³. Der Titel SENTENTIA etc. ist natürlich nicht ursprünglich, sondern stammt von dem Redaktor des Sentenzenwerkes, welches M¹M² darstellen. Der einleitende Satz zu dem ganzen Werke *De concordia* fehlt in *A*. Dementsprechend finden wir in *A* auch nicht das *quidem* des ersten Satzes (Z. 13). — Wegen des Sätzleins *Quod — impossibile* (Z. 32-33), das in *B* eingefügt wurde, ist das *quidem* zu *siquidem* (Z. 34) umgeändert worden. — Z. 38-40: die zu entbehrende Erläuterung von *A quia — sine necessitate* ist in *B* gestrichen. Dafür ist der für die schärfere Erfassung des

1. Ein weiteres Beispiel s. *Rev. Bénéd.*, 1935, p. 216 ss.

2. Die Einteilung des Werkes in die jetzt mit Quaestiones bezeichneten 3 Abschnitte stammt von Anselm selber, nicht aber die Einteilung der Kapitel. Eine solche hat Anselm nicht vorgenommen.

3. *P. L.* 158, 507A-512B.

Gedankenganges geeignete Satz *Quod — praescitur* eingefügt: Was Gott voraussieht, muss notwendig so kommen, wie es vorausgesehen wird. Dass es sich hier nicht um eine zufällige Auslassung in *A*, sondern um eine bewusste Verbesserung in *B* handelt, sehen wir aus Z. 107, wo in *A* wiederum die Worte *sicut deus praescit* fehlen. Dieser Gedanke ist aber nicht neu in *B*, sondern dem in *B* unterdrückten folgenden Texte von *A* entnommen worden: *quoniam propter praescientiam dei necesse erit esse ex voluntate vel non esse, sicut deus praescit* (Z. 111-113). Der Ausdruck wiederholt sich dort im folgenden Satze (Z. 119). Wie gut sich in *A* der in *B* unterdrückte Text an die vorhergehende Satzkonstruktion anschliesst, zeigt die Fortführung des *non intelligendum* (Z. 107) durch das *sed intelligendum* (Z. 113). Auch inhaltlich erwartet man, parallel zu dem vorhergehenden Satze *non quod — sed quoniam* diese Fortführung durch das mit *sed* eingeleitete zweite Satzglied. Der Fluss der Rezension *B* leidet hier zweifellos gegenüber der ursprünglichen Rezension *A*. Den Schlüssel zur Begründung, warum Anselm in *B* diesen Passus ausgelassen hat, gibt uns die Aenderung im folgenden Satze, die entsprechend der Auslassung gemacht wurde. Es fehlt *ut et voluntas a se ipsa mutari possit* (Z. 145). Der Gedanke, dass der Wille bei aller Voraussicht Gottes doch noch innerlich die Möglichkeit behält, sich zu ändern, ist ausgeschaltet worden. Tatsächlich gilt der Hauptteil des unterdrückten Textes einem Einwand und dem Lösungsversuch desselben durch diesen Gedanken. Anselm hat diese Lösung bewusst fallen gelassen. Dafür hilft er sich jetzt mit dem Grundsatz, den er aus dem ersten Teil des weggelassenen Textes von *A* übernommen hat: Alles wird so vor sich gehen, wie Gott es voraussieht. Auch die freie Willenshandlung, die Gott vorausschaut, muss frei sein, eben weil Gott sie frei, d. h. ohne Zwang von aussen erfolgend vorausschaut¹. — Die verbessernde Hand des Autors erkennen wir weiter Z. 156 ss. Der Satz: *Si enim non est futurum, non praescitur* wird ersetzt durch den Satz, der die tiefere Begründung gibt: *Non enim nisi quod futurum est praescitur, quia scientia non est nisi veritatis*. — Jetzt folgt ein längerer Abschnitt in *B* (≡ P. L. 158, 509D-511C), der in *A* fehlt. Es handelt sich hier um ein geschlossenes und selbständiges Ganzes, das man sich auch wegdenken kann, ohne dass der Zusammenhang leidet.

1. Theologiegeschichtlich ist diese sachliche Korrektur sicherlich interessant. Wir müssen uns jedoch hier auf die literar-historische Seite dieses Falles beschränken.

Es stellt also eine spätere Erweiterung dar. *A* fährt denn auch fort: *Notandum quoque* (Z. 179), während *B* durch die Wendung *Notandum quippe* eine Verbindung mit dem unmittelbar Vorhergehenden hergestellt hat¹. — In Z. 217 ss. ist in *B* der Satz straffer zusammengezogen worden, in Z. 234 ss. dagegen aufgelöst worden. — Zu bemerken ist noch die Korrektur des *sicut voluntas non est necessaria* (Z. 212) in: *sicut velle non est necessarium*. — Die Form *A* endet mit dem abschliessenden Satze: *Hac ergo consideratione... de libera voluntate*. Es dürfte hier der ursprüngliche Abschluss gewesen sein, sodass alles Weitere, was über das Verhältnis von praesentia dei und liberum arbitrium in *B* noch folgt, Fortführung des Werkes in späterer Zeit sein wird.

ZU TEXT III

Er entspricht der Hauptsache nach dem grösseren Teile des c. XI der Qu. III von *De concordia*². — Z. 2: *Voluntas namque* in *A* — in *B* zu dem bekräftigenden *Voluntas utique* geändert, weil hier die 3 Arten von voluntas schon genannt wurden (l. c. 534B) — stellt die Verbindung mit dem Schluss von Text II her, über den wir nachher sprechen werden. Die Ersetzung des *namque* durch *utique* ist bedeutsam. *Namque* passt nicht, wenn die Einteilung schon im Vorhergehenden gegeben worden ist. So ist also in der Form *A* hier nichts vorausgegangen, jedenfalls nicht das, was in *B* steht. Andererseits hätte *B* nach dem Vorausgehenden kaum in der jetzigen Weise nochmals begonnen mit: *Voluntas utique dici videtur aequivoce tripliciter*, wenn hier nicht *A* vorgelegen hätte. — Z. 38: Der Satzbeginn *Itaque et instrumentum volendi voluntas dicitur* wurde wohl um des besseren Ueberganges zum Folgenden willen in: *Dicitur autem voluntas et instrumentum volendi* umgewandelt. — Der Satz *Et sicut... convertimus* (Z. 55-59) verrät sich als spätere Einfügung durch seine abrupte Konstruktion, mit der er etwas aus dem Zusammenhang herausfällt. — Weiter ist der erläuternde Satz *Vocamus... bene sibi esse* (Z. 63) in *B* eingeschoben worden. Der folgende Satzteil musste daher zu einem selbständigen Satz gemacht werden. — Eine spätere Zutat sind auch die beiden Sätze *Et cum*

1. Cf. *Ep. de inc. verbi*, (ed. SCHMITT, p. 7, 16): *Quippe si ego contemptibilis homuncio...* Die I. Rezension hatte begonnen (27,7): *Si ego contemptibilis homuncio...*

2. *P. L.* 158, 534B-536B.

hanc... in alio minus (Z. 70-76). Der Anschluss im nächsten Satze durch *eiusdem (instrumenti)* in *A* ist jetzt entsprechend durch *huius*, das auf etwas Näherliegendes zeigt, ersetzt worden. — Z. 99 ff: Diese Stelle hat eine starke Ueberarbeitung erfahren. Der Vergleich der beiden *affectiones* des Willens mit den *aptitudines* des Gesichtssinnes ist in *B* neu. Daher war auch die Umbenennung der *aptitudines* beim Willen notwendig: *duas habet aptitudines, quas voco affectiones*. Der Satz über die Trennbarkeit der beiden *affectiones* von Willen ist in *B* an dieser Stelle gestrichen. Er folgt dafür später dort, wo einige Unterschiede zwischen den beiden *affectiones* behandelt werden (l. c. 537B). Da in *A* der Hinweis *ut supra dixi* fehlt, kann man schliessen, dass in *A* der Teil des Traktates, auf den hingewiesen wird (= l. c. 516B), in der ersten Rezension nicht vorhanden war. Durch die Erweiterung des übernächsten Satzes *et ad has... quod vult* (Z. 123-125), die in *A* an dieser Stelle fehlt, aber weiter unten folgt, sind zwei Sätze, die denselben Beginn *Quidquid...* haben, zusammengezogen worden. Dadurch erübrigte sich in *B* auch der Satzteil *id est in quo putat aliquam commoditatem* im vorausgehenden Satze, da er dasselbe besagt. — Die beiden nächsten Sätze in *B* (Z. 125-131) *Per affectionem... iustus esse* folgen in *A* erst später. Da durch ihre Einfügung in *B* an dieser Stelle der Zusammenhang durchbrochen wurde, musste im folgenden Satze das Prädikat wiederholt werden: *vult aliquid*. Umgekehrt finden wir in *A* Z. 137 das Subjekt *homo* vor, das in *B* schon in den eingefügten Sätzen steht (Z. 127). — Wie ständig in *B* *rectitudo* für *iustitia* eingesetzt ist, so wird auch in Z. 138 *recte* eingeführt anstelle von *iuste*, das nun zur Erklärung des Ausdrucks *recte* dienen muss: *recte, id est iuste*. — Die Sätze von *A* mit den Definitionen der *beatitudo* und *miseria* finden sich in *B* in anderer Form später wieder.

Die Behandlung der *voluntas usus* wird in *B* wiefolgt eingeleitet: *Voluntas vero, quae est usus saepedicti instrumenti, non est nisi cum cogitat aliquis, quod vult, ut dictum est. Huius voluntatis multiplex est divisio, de qua non modo, sed forsitan alias dicemus*. In *A* dagegen folgt hier tatsächlich die Aufführung einer dreifachen Einteilung des Willens¹. Sie ist in *B* jedenfalls deshalb weggelassen worden, weil sie im Zusammenhang nicht streng notwendig war. Anselm will an anderer Stelle darauf zurückkommen. Es ist kein Zweifel, dass Anselm bei seiner

1. Sie ist der Hauptsache nach bekannt aus dem *Lib. de voluntate* (P. L. 158, 487 ss.), über den wir in anderem Zusammenhange sprechen werden.

Bemerkung an die Einteilungen gedacht hat, die wir in *A* vor uns haben. Ob aber auch in der hier gebotenen Form, ist noch eine Frage, da uns mehrere Variationen dieser Einteilungen erhalten sind. Wir werden, um hier nicht zuweit abzuirren, an anderer Stelle darauf zurückkommen.

ZU TEXT II

Der Text II hat keinen eigenen Titel, ist aber in den Hss. *M¹M²* von dem Vorausgehenden durch Initiale geschieden. In Cod. *Troyes* 652 (= *T*) ist dies Stück der Schrift *De veritate* angehängt worden, und durch ein *autem* innerlich mit dem Schlusse dieser Schrift verknüpft worden. Der Text scheidet sich inhaltlich in zwei Teile. Der erste enthält Gedanken über die *summa veritas*, die wir im ganzen Schrifttum Anselms sonst nicht wiederfinden, die aber doch anseimisches Gepräge tragen. Der zweite Teil ist die Ueberleitung zu den Abhandlungen *DE VOLUNTATE* (= Text III) und *DE LIBERO ARBITRIO* (= Text IV). Es wird hier die Definition der *iustitia* (und *iniustitia*) im Anschluss an die der *veritas* gegeben, die der Autor schon früher gebracht haben will: *quam diffinivimus*. Sie stimmt überein mit der Definition, die wir in dem Dialog *De veritate* finden, nur steht hier *perceptibilis* an Stelle von *cognoscibilis*. Warum aber wird die Definition der *iustitia*, die sich ebenfalls in *De veritate* findet, in unserm Text nicht als bekannt vorausgesetzt?

Ich erkläre mir die Genesis des Textes so: Die Gesamtheit der vorliegenden Texte I-IV stammt aus einem frühzeitigen Konzept zu dem Werke *De concordia*, das zum Teil ausgearbeitet (so Text I und III), zum Teil nur entworfen war. Entworfen war darin auch *De veritate* als Teil von *De concordia*. Dieses ganze Konzept wurde — sicher gegen den Willen des Verfassers, wie wir das bei Anselm in anderen Fällen kennen, — abgeschrieben, bevor eines der Werke *De veritate* und *De libertate arbitrii* herausgegeben war. Als der Dialog *De veritate* erschien, liess man in den weiteren Abschriften den Passus über die *veritas*, der in dem Entwurf stand, weg. Die Stelle über die *iustitia* dagegen wurde aufgenommen, weil sie als Uebergang zu den folgenden Stücken notwendig war. Der Text *Summae autem veritati... nequeunt* ist ebenfalls aus dem Konzept mit herübergenommen worden, weil er nicht mit in das endgültige Werk *De veritate* aufgenommen wurde. Er fügt sich inhaltlich nur gezwungen an den Schluss

dieser Schrift an, so sehr die äussere Verbindung gegeben ist ¹. Im Konzept muss er eine andere Stelle eingenommen haben. Wir hätten demnach in diesem Text II einen Ueberrest eines ersten Entwurfes zu *De veritate* zu sehen. *De libertate arbitrii* war zu dieser Zeit noch nicht herausgegeben (bzw. dem Kopisten nicht bekannt), da die Skizze DE LIBERO ARBITRIO wiedergegeben ist, die nach Herausgabe der endgültigen Schrift überflüssig geworden wäre. Mit dieser Annahme wären alle Schwierigkeiten behoben.

Eine weitere Entwicklungsstufe weist *T* auf. Zunächst ist die Auslassung der Bemerkung *iustitia, quae sic definiri potest* bemerkenswert. Das ist wohl eine Korrektur mit Rücksicht auf die endgültige Schrift *De veritate* — sie geht in dieser Hs. unmittelbar voraus —, in der die Definition der *iustitia* schon gegeben ist ². Die überleitenden Sätze *Dixi... propter se* (Z. 17-21) sind gestrichen worden, weil die in *M* darauffolgenden beiden Abhandlungen DE LIBERO ARBITRIO und DE VOLUNTATE hier fehlen. Diese wieder blieben ebenso wie der Text I weg, weil inzwischen, d. h. zur Zeit der Kopie von *T* bzw. seiner Vorlage die fertigen Werke *De libert. arbitrii* und *De concordia* zur Hand waren. Nur die Einteilung des Willens (in Text III), die sich nicht in *De concordia* findet, wurde stehen gelassen. Der Schluss dieses letzten Abschnittes (Text III, Z. 201-219) hat wieder seine Besonderheiten. Wieder fehlt konsequenterweise die Ueberleitung zu DE LIBERO ARBITRIO. Dafür folgt eine kurze Zusammenfassung des dreifachen Gebrauches des Wortes « Wille », die fast wortgetreu in dem in *T* ausgelassenen Teile des Kapitels DE VOLUNTATE (Z. 6-8, 13-19) zu finden ist. Der Rückvermerk *supradictas affectiones* beweist, dass die Streichung des Rumpfes dieses Abschnittes erst später als die Zutat am Schlusse des übriggebliebenen Teiles erfolgte. Möglicherweise haben wir hier Ueberbleibsel eines weiteren Stadiums des anselmischen Konzeptes seines Werkes *De concordia* vor uns, und zwar nach Herausgabe von *De libert. arbitrii*. Jetzt verlangte die Abhandlung DE VOLUNTATE einen anderen Abschluss, da der Uebergang zu DE LIBERO ARBITRIO wegfallen musste. Die Streichung des grössten Teiles von DE VOLUNTATE erfolgte nach Erscheinen von *De concordia*.

1. Auch der Schluss von *De veritate* spricht von der *summa veritas*.

2. *T* ist hier konsequenter als *M¹M²*, die das Textstück ohne Aenderung liessen.

ZU TEXT IV.

Dieser Text bringt zuerst eine Definition der *libertas arbitrii*, um dann auf das *liberum arbitrium* überzugehen, von dem schliesslich die Einteilung gegeben wird. Die Definition der *libertas arbitrii* und des *liberum arbitrium* sind wörtlich die bei Anselm an verschiedenen Orten geläufige. Ebenso wird auch an anderen Orten die *potestas* als Gattung der *libertas* bezeichnet ¹.

Die vier Spezies der *libertas*: *ad servandum*, *adipiscendum*, *expellendum*, *repellendum* finden sich in dieser Form sonst nicht zusammengestellt; aber aus anderen Einteilungen lassen sich alle vier Glieder dieser Einteilung entnehmen. Das erste ist in die Definition der *libertas arbitrii* aufgenommen. Für das zweite zitiere ich *De concordia*, qu. III, c. XIV ¹:

Iam... cognosci potest hominem ideo non habere semper iustitiam..., quia nullo modo potest illam per se *adipisci* vel recuperare ².

Die dritte und vierte Species der *libertas* wird erst verständlich aus *De concordia* qu. III, c. XIII:

...et ita cum (homo) ea (= falsa incommoda) vult inordinate, rectitudinem aut, ne accipiat oblata, repellit, aut acceptam expellit ³;

und *De concordia*, qu. III. c. X:

Quod certe facit... deficiente voluntate servandi, quae per se non deficit, sed alia voluntate illam ut dixi expellente ⁴.

Der logische Sinn dieser Einteilung ist also: Man hat die Freiheit, etwas, das man noch nicht besitzt, zu erstreben (*ad adipiscendum*) oder abzuweisen (*ad repellendum*), wenn es angeboten wird. Besitzt man es, kann man es bewahren (*ad servandum*) oder wieder abstossen (*ad expellendum*) ⁵.

Die nun folgende Einteilung des *liberum arbitrium* ist sachlich identisch mit der der *libertas arbitrii*, wie sie im letzten Kapitel (c. XIV) der Schrift *De libertate arbitrii* steht ⁶. In der Form

1. Cf. *De lib. arb.* c. XIII (P. L. 158, 505B).

2. P. L. 158, 540B.

3. L. c. 539B.

4. L. c. 534A.

5. Eine ähnliche Einteilung, die sich auf diese zurückführen lässt, findet sich in *De libert. arbitrii*, c. III (l. c. 493A). — Daneben wird die *libertas servandi* in Gegensatz gestellt zur *libertas ridendi* aut *ambulandi*, d. h. zur Freiheit zu jeder anderen Handlung: *De lib. arb.* c. XIII (l. c. 505B).

6. Die Ueberschrift *De Libero Arbitrio* ist in A allein entsprechend, da das Schwergewicht auf dem *liberum arbitrium* liegt, während für die Schrift *De libert. arbitrii* dieser Titel fehl am Platze wäre. Es ist jetzt wohl nicht mehr nötig, nochmals den Titel in der Gerberonischen Ausgabe zu korrigieren.

der Darstellung weicht sie aber von dieser ab. Doch steht nichts im Wege, dass auch diese Fassung auf den Autor selber zurückgeht. Im Gegenteil hat sie ganz anselmisches Gepräge. Ihr gegenüber macht die Darstellung in *De libert. arbitrii* den Eindruck der sorgfältigen Uebearbeitung.

So sehen wir in der Abhandlung DE LIBERO ARBITRIO nichts, was dem hl. Anselm wesensfremd wäre. Ein abschliessendes Urteil über das Zustandekommen dieses Textes zu geben, ist nicht leicht. Ich möchte mich dafür entscheiden, dass wir es hier mit einem ersten Entwurf des hl. Anselm über die Willensfreiheit zu tun haben, der sich schliesslich zu dem Werke *De libert. arbitrii* auswuchs. Und zwar möchte ich das hauptsächlich um des Konexes willen, in dem der Text überliefert ist, annehmen. Bewusst wird er mit den vorausgehenden Texten in Verbindung gebracht. So wird, wenn es heisst: *Hoc arbitrium... in voluntate, quae est instrumentum, existit*, der Abschnitt DE VOLUNTATE als bekannt vorausgesetzt.

Von Bedeutung ist der abgebrochene Satz, der sich in *M*² an die Abhandlung anfügt: *Quomodo autem gratia adiuvet liberum arbitrium, et dando*. In *M*¹ fehlt er. Wohl ein Zeichen dafür, dass auch in der Vorlage der beiden Hss. nach diesen Worten abgebrochen wurde. Mit diesem Satze sollte offenbar übergeleitet werden zur Darstellung des Verhältnisses von Gnade und freiem Willen.

In seinem Prolog zu den drei Dialogen¹ erklärt Anselm zwar ausdrücklich, dass er in *De libertate arbitrii* diese Frage aus dem Spiel gelassen habe :

In quo naturalem fortitudinem voluntatis ad servandam acceptam rectitudinem, non quomodo necessarium ad hoc ipsum illi sit, ut gratia subsequatur, ostendi.

Das hat er sich jedenfalls für seine Schrift *De concordia* vorbehalten. Da ursprünglich jedoch *De libert. arbitrii* als Teil von *De concordia* gedacht war, musste diese Frage im Anschluss daran behandelt werden. Hält man neben diesen Satztorso die Stelle aus *De concordia* :

Quibus autem modis post rectitudinem eandem acceptam gratia liberum arbitrium adiuvet, ut servet, quod accepit, quamvis non omnes valeam enumerare — multifariam enim hoc facit, — tamen non erit inutile aliquid inde dicere².

1. P. L. 158, 467C.

2. L. c. 524C.

dann dürfte die Vermutung wohl berechtigt sein, dass die Gedanken, die sich dort in *De concordia* anschliessen, auch hier gefolgt sind. So wäre uns für ein weiteres Stück der Schrift *De concordia* eine erste Rezension verbürgt ¹.

ZU TEXT V

Ein weiterer Text dürfte hier mit Recht seine Stelle finden. Er kann ebenfalls aus dem ersten Konzept zu *De concordia* stammen und zwar aus dem eben besprochenen Teil, der das Verhältnis von Gnade und freiem Willen behandelt. Er steht in einer Hs. der Trierer Stadtbibliothek (Kat. Nr. 728; Standnummer 282). In dieser schön geschriebenen Hs. des XII. Jh., die aus St Matthias stammt, folgen nach der Schrift *De sacramentis et officiis divinis* von fol. 103^r an die 14 Briefe des hl. Anselm, die in die Editio princeps der Werke des Heiligen aufgenommen wurden und jahrhundertlang allein bekannt blieben. Voraus geht ein numeriertes Inhaltsverzeichnis für die einzelnen Briefe ². Nach dem letzten Briefe folgen noch drei Stücke. Im Verzeichnis sind sie überschrieben:

XV. capitulum. Idem de homine per mare huius saeculi transeunti. Et de libero arbitrio, et quid (*ms.* qd) homo per illud possit, gratia tamen dei semper auxiliante.

XVI. Idem, de quadripertita divisione voluntatis.

XVII. Idem, de usu pallii.

Der Text n. XVII. interessiert uns hier nicht weiter. N. XVI ist ein Text, den ich in Zusammenhang mit anderen Stücken aus dem Nachlass des heiligen Anselm herausgeben werde. Auf c. XV (fol. 136^v) wollen wir nun näher eingehen (s. Text V.).

Den ersten Teil nimmt ein längerer Vergleich ein, der den primären Anteil der Gnade und den sekundären des freien Willens bei der Heilstat veranschaulichen soll. Im zweiten Teile folgen nach der Definition des liberum arbitrium einige Sätze, die zeigen sollen, dass es mit dem Beistand der göttlichen Gnade in der Macht des Willens liege, die empfangene Rechtschaffenheit zu bewahren, und dass keine Gewalt sie ihm zu nehmen vermag.

Aehnliches finden wir in *De concordia* wieder und zwar hauptsächlich dort, wo Gnade und freier Wille behandelt werden.

1. Es müsste denn sein, dass schon im Konzept des hl. Anselm hier abgebrochen wurde. So bliebe aber wenigstens die Absicht zu diesen Ausführungen.

2. Durch die Gedankenlosigkeit des Rubrikators wurden im Text (nicht aber im Index) die Briefe im Anschluss an das vorhergehende Werk, das mit c. XXIV schliesst, mit c. XXV etc. bezeichnet.

An die Stelle des Beispiels, das in unserem Texte ausgeführt wird, tritt ein anderes. Ich habe die Parallelstellen von *De concordia* neben den Text (s. unten) gestellt. Inhaltlich ist zu sagen, dass in unserem Texte der freie Wille mehr betont wird als in *De concordia*. Auch die Ausdrücke principaliter und secundarie kehren in *De concordia* nicht mehr wieder. Wohl durch den Wechsel in der Einstellung veranlasst änderte der hl. Anselm die erste Fassung in *De concordia*. Die Sätze werden in der Hs. ausdrücklich dem hl. Anselm zugeschrieben. Der letzte Satz wird wohl einen gewissen Abschluss im Konzept gebildet haben.

*
* *

Zum Schlusse möchten wir eine kurze Zusammenfassung der Ergebnisse unserer Untersuchung geben. Die Gesamtheit der Texte I-V ist ein Ueberrest einer früheren Rezension des Werkes *De concordia*. Mit voller Sicherheit gilt das von den Texten I und III; mit hoher Wahrscheinlichkeit von II und IV; mit viel Grund auch von Text V. In der Ueberlieferung der Urschrift oder besser der Urabschrift des Konzeptes erkennen wir verschiedene Entwicklungsstufen. Es sind bei einzelnen Textzeugen Auslassungen und Aenderungen festzustellen, die veranlasst wurden durch das sukzessive Erscheinen der endgültigen Werke *De veritate*, *De libertate arbitrii* und *De concordia*. Die Urschrift ist nirgends vollständig und rein erhalten. Spuren ihres Zustandes vor Erscheinen der Schrift *De veritate* finden sich in Text II in der Fassung der Hss. *M*¹*M*². Diese selber stellt das zweite Stadium dar, nach Erscheinen der genannten Schrift und vor der des Werkes *De libertate arbitrii*. Ein drittes Stadium, nach Erscheinen der Werke *De libertate* und *De concordia*, hat sich in der Fassung der Texte in der Hs. *T* erhalten.

Damit hätten wir auch einen ungefähren Zeitpunkt für die erste Abschrift des anselmischen Konzeptes in der Form, wie sie uns überliefert ist. Ich habe in meiner Arbeit über die Chronologie¹ für die Abfassungszeit der Dialoge *De veritate* und *De libertate arbitrii* die Jahre 1080-1085 angegeben. In diese Jahre, mehr nach dem Anfangstermin zu, haben wir die Abschrift des Konzeptes zu verlegen. Einen Rückhalt erhält diese chronologische Annahme durch den Cod. *Clm.* 22291, der diesen Texten den Brief II, 8 mit der Abhandlung *De malo*,

1. *L. c.* p. 350.

die später in den Dialog *De casu diaboli* verwoben wurde, vorausschickt. Dieser Brief stammt aus der selben Zeit.

Diese Zeitangabe wird auch bestätigt durch die Briefe Anselms II, 11 und 17 an den Erzbischof Hugo von Lyon, die in diese Zeit fallen. Ich habe schon früher¹, unabhängig von den Ergebnissen vorliegender Arbeit, angenommen, dass das geplante Werk *De concordia* gemeint ist, wenn es heisst:

De quaestionibus vero, de quibus me velle scribere dixi et reverentia vestra me monuit, si dixero quantum dictare impediar, ab ullo qui meam non novit conversationem, credi non poterit. Si quando tamen inde mihi per dei gratiam quod volo efficere licebit, vestrae si potero prudentiae notum erit (*Ep.* II, 11)... Quod si secundum nostram petitionem feceritis, hoc vestrae paternitati volo retribuere, ut si deus mihi ea quae desidero dederit scribere, aspectui vestro nolim ea ut puto non minus prioribus placitura subtrahere (*Ep.* II, 17).

FR. SAL. SCHMITT.

*
* *

I

A

SENTENTIA ANSELMI
ARCHIEPISCOPI
DE PRAESCIENTIA DEI
ET LIBERO ARBITRIO.

B

DE CONCORDIA
PRAESCIENTIAE
ET PRAEDESTINATIONIS
ET GRATIAE DEI
5 CUM LIBERO ARBITRIO.

Videntur praescientia
et liberum arbitrium repugnare,
quoniam ea, quae deus praescit, 15
necesse est esse futura, et quae per
liberum arbitrium fiunt, nulla ne-
cessitate proveniunt. Sed si repu-
gnant, impossibile est simul esse et

*De tribus illis quaestionibus, in
quibus dei praescientiae atque prae-
destinationi necnon et gratiae libe-
rum arbitrium repugnare videtur,
10 quod mihi deus dignabitur aperire,
tentabo ipso adiuvente scribendo os-
tendere.*

Videntur quidem praescientia dei
et liberum arbitrium repugnare,
quoniam ea, quae deus praescit,
necesse est esse futura, et quae per
liberum arbitrium fiunt, nulla ne-
cessitate proveniunt. Sed si repu-
gnant, impossibile est simul et esse

1. *Rev. Bénéd.* 1932, p. 337.

Lesarten zur Rezension A. M¹ = C¹m 22273; M² = C¹m 22291.
16 est esse om. M¹

A

praescientiam dei, quae omnia 20
 praevidet, et aliquid fieri per liber-
 tatem arbitrii. Quae impossibilitas
 si abesse intelligitur, repugnantia,
 quae videtur inesse, penitus remo-
 vetur. Ponamus *ergo* simul esse 25
 et praescientiam dei, quam sequi
 necessitas futurarum rerum vide-
 tur, et libertatem arbitrii, per
 quam multa sine ulla necessitate
 fieri creduntur, et videamus, utrum 30
 impossibile sit haec duo simul esse.

Impossibile *quidem* est, quo
 posito aliud impossibile sequitur. 35
 Sed si aliquid est futurum sine ne-
 cessitate, hoc ipsum praescit deus,
 qui praescit omnia futura, *quia*
scilicet futurum est aliquid sine
necessitate. Necesse 40
 est igitur aliquid *futurum* esse sine
 necessitate. Nequaquam ergo recte
 intelligenti hic repugnare videntur
 praescientia, quam sequitur neces-
 sitas, et libertas arbitrii, a qua re-
 movetur necessitas, quoniam et 45
 necesse est quod deus praescit fu-
 turum esse, et deus praescit aliquid
 esse futurum sine omni neces-
 sitate. 50

Sed dices mihi: Non removes
 tamen a me necessitatem peccandi
 vel non peccandi, quoniam deus
 praescit me peccatum vel non
 peccatum et ideo necesse est me 55
 peccare, si pecco, vel non peccare,
 si non pecco. Ad quo ego: Non
 debes dicere: praescit deus me
 peccatum tantum vel non pec-
 catum; sed: praescit deus me 60
 peccatum sine necessitate vel
 non peccatum; et ita sequitur,
 quia, sive peccaverimus sive non
 peccaverimus, utrumque sine neces-

B

praescientiam dei, quae omnia
 praevidet, et aliquid fieri per liber-
 tatem arbitrii. Quae impossibilitas
 si abesse intelligitur, repugnantia,
 quae videtur inesse, penitus remo-
 vetur. Ponamus *igitur* simul esse
 et praescientiam dei, quam sequi
 necessitas futurarum rerum vide-
 tur, et libertatem arbitrii, per
 quam multa sine ulla necessitate
 fieri creduntur, et videamus, utrum
 impossibile sit haec duo simul esse.
Quod si est impossibile, oritur inde
aliud impossibile.

Impossibile *siquidem* est, quo
 posito aliud impossibile sequitur. 35
 Sed si aliquid est futurum sine ne-
 cessitate, hoc ipsum praescit deus,
 qui praescit omnia futura. *Quod*
autem praescit deus, necessitate futu-
rum est, sicut praescitur. Necesse
 est igitur aliquid *esse futurum* sine
 necessitate. Nequaquam ergo recte
 intelligenti hic repugnare videntur
 praescientia, quam sequitur neces-
 sitas, et libertas arbitrii, a qua re-
 movetur necessitas, quoniam et
 necesse est quod deus praescit fu-
 turum esse, et deus praescit aliquid
 esse futurum sine omni neces-
 sitate. 50

Sed dices mihi: Non removes
 tamen a me necessitatem peccandi
 vel non peccandi, quoniam deus
 praescit me peccatum vel non
 peccatum et ideo necesse est me 55
 peccare, si pecco, vel non peccare,
 si non pecco. Ad quo ego: Non
 debes dicere: praescit deus me
 peccatum tantum vel non pec-
 catum; sed: praescit deus me
 peccatum sine necessitate vel
 non peccatum. Et ita sequitur,
 quia, sive peccaveris sive non
 peccaveris, utrumque sine neces-

39 pro aliquid in M¹ semper legitur aliquid M²; in M¹ expunctum 43 hic] hoc M¹M² 41 futurum esse] esse om.
 M¹ 47 deus] deo M² 52 pro tamen in M¹ semper tunc 55 pro
 ideo in M² constanter invenitur immo 57 Adj ad M¹ 61 sine] si non M¹

A

sitate erit, quia *sine necessitate* *praescit deus futurum* esse hoc, quod erit.

Vides igitur non esse impossibile simul esse praescientiam dei, per quam futura, quae praescit, dicuntur esse ex necessitate, et libertatem arbitrii, per quam multa fiunt sine necessitate? Si enim est impossibile, sequitur *inde* aliquid impossibile. Sed nulla ex hoc nascitur impossibilitas.

Forsitan dicis: Nondum aufers a corde meo vim necessitatis, cum dicis, quia necesse est me peccatum esse vel non peccatum sine necessitate, quia hoc deus praescit. Necessitas enim videtur sonare coactionem vel prohibitionem. Quare si necesse est me peccare ex voluntate, intelligo me cogi aliqua occulta vi ad voluntatem peccandi, et si non pecco, a peccandi voluntate prohiberi. Quapropter necessitate videor mihi peccare, si pecco, vel non peccare, si non pecco.

Et ego: Sciendum, quia saepe dicimus necesse esse, quod nulla vi esse cogitur, et necesse non esse, quod nulla prohibitione removetur. Nam dicimus: necesse est deum esse immortalem et necesse est deum non esse iniustum, non quod aliqua vis cogat eum esse immortalem aut prohibeat esse iniustum, sed quoniam nulla res potest facere, ut non sit immortalis aut ut sit iniustus. Sic itaque, si dico: necesse est esse te peccatum vel non peccatum sola voluntate, non est intelligendum, quod aliquid prohibeat voluntatem, quae non erit, aut cogat illam esse, quae erit, *ideo* *quoniam propter praescientiam dei*

B

sitate erit, quia *praescit deus futurum* esse *sine necessitate* hoc, quod erit.

Vides igitur non esse impossibile simul esse praescientiam dei, per quam futura, quae praescit, dicuntur esse ex necessitate, et libertatem arbitrii, per quam multa fiunt sine necessitate? Si enim est impossibile, sequitur aliquid impossibile. Sed nulla ex hoc nascitur impossibilitas.

Forsitan dicis: Nondum aufers a corde meo vim necessitatis, cum dicis, quia necesse est me peccatum esse vel non peccatum sine necessitate, quia hoc deus praescit. Necessitas enim videtur sonare coactionem vel prohibitionem. Quare si necesse est me peccare ex voluntate, intelligo me cogi aliqua occulta vi ad voluntatem peccandi, et si non pecco, a peccandi voluntate prohiberi. Quapropter necessitate videor mihi peccare, si pecco, vel non peccare, si non pecco.

Et ego: Sciendum est, quia saepe dicimus necesse esse, quod nulla vi esse cogitur, et necesse non esse, quod nulla prohibitione removetur. Nam dicimus: necesse est deum esse immortalem et necesse est deum non esse iniustum, non quod aliqua vis cogat eum esse immortalem aut prohibeat esse iniustum, sed quoniam nulla res potest facere, ut non sit immortalis aut ut sit iniustus. Sic itaque, si dico: necesse est esse te peccatum vel non peccatum sola voluntate, *sicut deus praescit*, non est intelligendum, quod aliquid prohibeat voluntatem, quae non erit, aut cogat illam esse, quae erit.

72 libertate *M*² 75 inde] tamen *M*² 80 necesse] necessu *M*¹ 93
Et] et *M*¹ 94 necesse esse] necesse est *M*¹ 97 nec. est] nec. esse
*M*¹ 100 quod] quia *M*²

A

necesse erit esse ex voluntate vel non esse, sicut deus praescit; sed intelligendum est: quia non est aliquid, quod possit cogere vel prohibere 115 quicquam esse vel non esse contra dei praescientiam, idcirco cum peccat aliquis vel non peccat secundum voluntatem suam, sicut deus praescit eius voluntatem, nulla duci neces- 120 sitate, sed sola libertate.

At si dicis: cum dico, quod propter praescientiam dei futurum vel non futurum est ex voluntate, nulla re posse cogi vel prohiberi esse vel 125 non esse aliter quam est in voluntate, quia sequitur, quod, cum vult homo peccare, non potest ipse voluntatem suam prohibere a peccato, et cum <non> vult peccare, cogere 130 eam ad peccatum, et ideo idem valere ac si dicam, quia, cum vult, non potest non velle et cum non vult, non potest velle: non sequitur hoc quod putas ex eo, quod ego dico. Cum enim 135 dico nihil posse obsistere voluntati peccandi vel non peccandi, quam deus praevidet, non nego potestatem inesse mutandi voluntatem — aliter enim non est libera voluntas —, sed af- 140

firmitate non posse aliquam aliam rem illam auferre libertatem. Hoc ipsum namque est in praescientia, qua praevidet aliquid futurum ex sola voluntate, ut et voluntas a se ipsa 145 mutari, sed ab ulla alia re non possit et sic ex libertate fiat, quod fit ex voluntate. Si igitur haec diligenter intelliguntur, puto, quia et praescientiam dei et libertatem ar- 150 bitrii simul esse nulla prohibeat inconvenientia. Nam si quis intellectum verbi proprie considerat, hoc ipso, quod praesciri aliquid dicitur, futurum esse pronuntiatur. 155 Si enim non est futurum, non prae-

B

Hoc ipsum namque praescit deus, qui praevidet aliquid futurum ex sola voluntate, quod voluntas non cogitur aut prohibetur ulla alia re, et sic ex libertate fit, quod fit ex voluntate. Si igitur haec diligenter intelliguntur, puto, quia et praescientiam dei et libertatem ar- 150 bitrii simul esse nulla prohibet inconvenientia. Denique si quis intellectum verbi proprie considerat, hoc ipso, quod praesciri aliquid dicitur, futurum esse pronuntiatur. 155 Non enim nisi quod futurum est, prae-

119 suam om. M² 120 duci] dici M² 122 propter] secundum M¹ 129 voluntate sua M¹ 130 non supplevi 131 eam] eum M¹ va-
lere] valet M² 145 ut] ubi M¹ 146 posset ex possit M² 147
et] quia M² 148 haec] hoc M¹ 149 quia et] quia in M²; et om. M¹

A

scitur.

Quare cum dico : si praescit deus aliquid, necesse est illud esse futurum. *Idem* est ac si dicam : si erit, ex necessitate erit. 160 Sed haec necessitas nec cogit nec prohibet aliquid esse aut non esse. Ideo enim, quia ponitur res esse, dicitur ex necessitate esse, aut quia ponitur non esse, affirmatur 165 non esse ex necessitate, non quia necessitas cogat aut prohibeat rem esse aut non esse. Nam cum dico : si erit, ex necessitate erit, hic sequitur necessitas rei positionem, 170 non praecedit. *Idem* valet, si *categoria* *propositione* sic pronuntietur : Quod erit, ex necessitate erit. Non enim aliud significat haec necessitas, nisi quia, quod erit, non 175 poterit simul non esse.

Notandum quoque est, quia, sicut non est necesse deum velle, 180 quod vult, ita necesse non est in multis *hominem velle*, quod vult, *et* sicut necesse est esse quidquid deus vult, ita esse necesse est, quod vult homo in *his*, quae deus ita 185 subdit humanae voluntati, ut, si vult, fiant, si non vult, non fiant. Quoniam enim quod deus vult non potest non esse, cum vult hominis voluntatem nulla cogi vel prohiberi 190 necessitate ad volendum vel non volendum et vult effectum sequi voluntatem, tunc necesse est voluntatem esse liberam et esse, quod vult. In huiusmodi ergo verum est, 195 quia necessitate fit opus peccati, quod vult homo facere, quamvis non necessitate velit.

Quod si quaeritur de peccato ipsius voluntatis, cum peccat volendo, utrum sit necessitate, respondendum est, quia, sicut non vult

B

scitur, quia scientia non est nisi veritatis. Quare cum dico, quia si praescit deus aliquid, necesse est illud esse futurum, *idem* est ac si dicam : Si erit, ex necessitate erit. Sed haec necessitas nec cogit nec prohibet aliquid esse aut non esse. Ideo enim, quia ponitur res esse, dicitur ex necessitate esse, aut quia ponitur non esse, affirmatur non esse ex necessitate, non quia necessitas cogat aut prohibeat rem esse aut non esse. Nam cum dico : si erit, ex necessitate erit, hic sequitur necessitas rei positionem, non praecedit. *Idem* valet, si

sic pronuntietur : Quod erit, ex necessitate erit. Non enim aliud significat haec necessitas, nisi quia, quod erit, non poterit simul non esse. *Pariter autem verum est quia... creaturae voluntate* (= P. L. 158, 509D-511C).

Notandum quippe est, quia, sicut non est necesse deum velle, quod vult, ita necesse non est in multis *velle hominem*, quod vult. *Et* sicut necesse est esse quidquid deus vult, ita esse necesse est, quod vult homo in *iis*, quae deus ita subdit humanae voluntati, ut, si vult, fiant, si non vult, non fiant. Quoniam enim quod deus vult non potest non esse, cum vult hominis voluntatem nulla cogi vel prohiberi necessitate ad volendum vel non volendum et vult effectum sequi voluntatem, tunc necesse est voluntatem esse liberam et esse, quod vult. In huiusmodi ergo verum est, quia necessitate fit opus peccati, quod vult homo facere, quamvis non necessitate velit.

Quod si quaeritur de peccato ipsius voluntatis, cum peccat volendo, utrum sit necessitate, respondendum est, quia, sicut non vult

169 hic] Hic *M*²
*M*¹

171 categorica propositionem *M*²
187 vult fiant] vult non fiant *M*¹

179 sicut *om.*

A

necessitate, ita non est peccatum voluntatis necessitate; *nec* necessitate operatur voluntas, 205 quia si non vellet, non operaretur, quamvis quod facit necesse sit fieri, ut supra dixi. Nam quoniam non est aliud ibi peccare quam velle, quod non debet, ita 210 non est peccatum voluntatis necessarium, sicut *voluntas* non est *necessaria*. Tamen verum est, quia, si vult homo peccare, necesse est eum peccare, sed ea necessitate, 215 quam supra dixi nihil cogere aut prohibere. Itaque *cum* vult libera voluntas *aliquid*, et potest et non potest non velle, *quod vult*, et necesse est eam velle. Potest namque 220 non velle, antequam velit, quia libera est, et cum iam vult, non potest non velle, sed eam velle necesse est, quoniam impossibile est *illi* idipsum simul et velle et non 225 velle. Opus vero voluntatis, cui datum est, ut, quod vult, sit et quod non vult, non sit, voluntarium sive spontaneum est, quoniam spontanea voluntate fit et bifa- 230 riam est necessarium, quia et voluntate cogitur fieri, et quod fit, non potest simul non fieri. Sed has necessitates facit *et, priusquam sint, cavere potest voluntatis liber-* 235 *tas*. Haec omnia deus, qui scit omnem veritatem et non nisi veritatem, sicut sunt spontanea vel necessaria, videt, et sicut videt, ita sunt. 240

Hac ergo consideratione palam est, quia sine omni repugnantia et deus praescit omnia et multa fiunt ex libera voluntate, quae, antequam sint, fieri potest, ut num- 245 quam sint et tamen quodammodo sunt necessitate, quae necessitas, ut dixi, descendit de libera voluntate.

B

necessitate, ita non est peccatum voluntatis necessitate. *Nec* necessitate operatur *eadem* voluntas, 205 quia si non vellet *sponte*, non operaretur, quamvis quod facit necesse sit fieri, ut supra dixi. Nam quoniam non est aliud ibi peccare quam velle, quod non debet, ita non est peccatum voluntatis necessarium, sicut *velle* non est *necessarium*. Tamen verum est, quia, si vult homo peccare, necesse est eum peccare, sed ea necessitate, 210 quam supra dixi nihil cogere, aut prohibere. Itaque *quod* vult libera voluntas, et potest et non potest non velle, et necesse est eam velle. Potest namque 215 non velle, antequam velit, quia libera est, et cum iam vult, non potest non velle, sed eam velle necesse est, quoniam impossibile *illi* est idipsum simul et velle et non 220 velle. Opus vero voluntatis, cui datum est, ut, quod vult, sit et quod non vult, non sit, voluntarium sive spontaneum est, quoniam spontanea voluntate fit et bifa- 225 riam est necessarium, quia et voluntate cogitur fieri, et quod fit, non potest simul non fieri. Sed has necessitates facit *voluntatis liber-* 230 *tas, quae, priusquam sint, eas ca-* *vere potest*. Haec omnia deus, qui scit omnem veritatem et non nisi veritatem, sicut sunt spontanea vel necessaria, videt, et sicut videt, ita sunt. 240

Hac ergo consideratione palam est, quia sine omni repugnantia et deus praescit omnia et multa fiunt ex libera voluntate, quae, antequam sint, fieri potest, ut num- 245 quam sint et tamen quodammodo sunt necessitate, quae necessitas, ut dixi, descendit de libera voluntate.

203 peccatum] in *add.* M¹
M¹ 215 est] et *add.* M¹
qui] quia M¹ 245 ut] ubi M¹

204 necessitatem M² 214 si *om.*
218 aliquid *om.* M²; aliquid M¹ 236

II.

- Summae veritati non est veritas contraria, quia illa semper est quod deus et numquam est quod non deus. Neque potest ulla res habere aut facere similitudinem dei, quae mentiatur se esse deum; sicut daemones transfigurant se in hoc, quod non sunt, aut faciunt per
 5 magos sive magi per eos rerum similitudines, quae videntur esse res, quarum sunt similitudines, et non sunt, et ideo sunt falsae, ut falsus homo et falsus ignis. Nulla enim similitudo summae veritatis potest fieri. Nam cum daemones dicunt se esse deos aut persuadent hominibus ydolum esse deum, illi mentiuntur, qui hoc dicunt; summam vero
 10 veritatem simulare nequeunt.

- Veritatis vero, quam diffinivimus esse rectitudinem mente sola cognoscibilem, est quaedam species, cuius sedes est in voluntate, quam dicimus iustitiam, quae sic diffiniri potest: Iustitia est rectitudo voluntatis propter se servata. Haec vero diffinitio continet omnem
 15 iustitiam. Huius contrarium est iniustitia, cuius haec esse potest diffinitio: Iniustitia est absentia debitae iustitiae. Non enim est iniustitia, nisi ubi debet esse iustitia et non est. Dixi iustitiam esse rectitudinem voluntatis propter se servatam. Dicendum est igitur¹, quae sit voluntas, cuius rectitudo dicitur iustitia, et quod sit liberum arbitrium, quo fruatur et sine quo non servatur rectitudo voluntatis
 20 propter se.

III.

A

DE VOLUNTATE.

Voluntas namque aequivoce dicitur tripliciter. Aliud est enim instrumentum volendi, aliud affectio instrumenti, aliud usus eius-

B

DE CONCORDIA.

Voluntas utique dici videtur aequivoce tripliciter. Aliud est enim instrumentum volendi, aliud affectio instrumenti, aliud usus eius-

1. Cf. *De concordia*, qu. I, c. VI (P. L. 158, 515 C): Sed quoniam non in omnibus liberum habemus arbitrium, videndum est, ubi et quae sit illa libertas arbitrii, quam semper habere creditur homo, et quod sit illud arbitrium.

$T = \text{Cod. Trecensis 652}; M = M^1 + M^2.$

1 Summae] autem *add.* T veritas] falsitas M 2 deus] debet (*bis*)
 M neque M 3 aut] vel M¹ quae] qui M 5 per eos] per illos
 per eos M² videntur] vi dicunt M¹ 6 similit. sunt M¹ 7 fieri
 potest M 9 idolum M qui] quod M² Summam M 11 veri-
 tas T vero] autem M definivimus M 12 species] quam *add.*
 T 13 quae sic diffiniri potest *om.* T Iustitia] autem *add.* T 15 Cuius
 M loco verbi potest lacuna M¹ 16 enim *om.* T 17-21 Dixi...
 propter se *om.* T 19 quod] quid M² 20 fruatur] servatur M¹
 sine] si non M¹

Lesarten zur Rezension A. L = Cod. Lambeth. 59.

2 namque *om.* L 4 Aliud M¹ 5 Aliud M¹ uso(!) M¹

A

dem instrumenti. Instrumentum volendi est vis illa animae, qua utimur ad volendum *hoc vel illud*, sicuti est ratio instrumentum ratiocinandi, quo utimur, cum ratio- 10 cinamur. *Et visus instrumentum videndi, quo utimur, quando videmus aliquid.* Affectio huius instrumenti est, qua sic afficitur ipsum instrumentum ad volendum ali- 15 quid, etiam quando illud quod vult non *cogitatur* ut, si venit in memoriam aut statim aut suo tempore, illud velit. Nam sic est instrumentum volendi affectum ad 20 volendum salutem, etiam quando illam non cogitat, ut mox, cum venerit in memoriam, statim eam velit. Et sic est affectum ad volendum somnum, etiam quando 25 non illum cogitat, ut cum venit in mentem, velit illum suo tempore. Nunquam enim ita est affectum, ut aliquando velit aegritudinem, aut ut *numquam velit posse dor-* 30 *mire.*

Usus vero eius- 35 dem instrumenti est, quem non habemus, nisi cum cogitamus rem, quam volumus. *Itaque et instrumentum volendi voluntas dicitur*, et affectio eius et usus eius. Instru- 40 mentum quidem voluntatem vocamus, quando dicimus nos convertere voluntatem ad diversa, modo scilicet ad volendum ambulare, modo ad volendum sedere, 45 modo ad volendum aliud et aliud.

B

dem instrumenti. Instrumentum volendi est vis illa animae, qua utimur ad volendum, sicuti est ratio instrumentum ratiocinandi, quo utimur, cum ratio- 10 cinamur, *et visus instrumentum videndi, quo utimur, quando videmus.* Affectio huius instrumenti est, qua sic afficitur ipsum instrumentum ad volendum ali- 15 quid, etiam quando illud quod vult non *cogitat*, ut, si venit in memoriam aut statim aut suo tempore, illud velit. Nam sic est instrumentum volendi affectum ad 20 volendum salutem, etiam quando illam non cogitat, ut mox, cum venerit in memoriam, statim eam velit. Et sic est affectum ad volendum somnum, etiam quando 25 non illum cogitat, ut cum venit in mentem, velit illum suo tempore. Nunquam enim ita est affectum, ut aliquando velit aegritudinem, aut ut *velit numquam dor-* 30 *mire. In iusto quoque homine similiter est affectum idem instrumentum ad volendum iustitiam, etiam cum dormit, ut cum eam cogitat,* 35 *statim illam velit.* Usus vero eiusdem instrumenti est, quem non habemus, nisi cum cogitamus rem, quam volumus. *Dicitur autem voluntas et instrumentum volendi et* 40 *affectio eius et usus eius.* Instrumentum quidem voluntatem vocamus, quando dicimus nos convertere voluntatem ad diversa, modo scilicet ad volendum ambulare, modo ad volendum sedere, 45 modo ad volendum aliud et aliud.

8 utitur L	ad volendum L	8-9 hoc vel illud om. L (cum recensione B 1)	11 et L (cum rec. B 1)	12 videndi
bis L	9 sicuti] sicut M ¹	13 aliquid om. L (cum rec. B 1)	14 efficitur L	15
volandum L	16 etiam] et M ¹	22 non om. L	24 et M ¹	sic]
sicut M ¹ M ²	25 sonum M ²	26 illum non M ²	28 eni L	est
om. M ¹	29 aliquando] aliquam M ¹	30 ut] ubi M ¹	37 habemus] homines	
quam L (cum rec. B 1)	dormi dormire L			
M ²	41 voluntatem bis M ²			

A

Hoc instrumentum semper habet homo, quamvis illo non semper utatur, sicut habet visum, qui est instrumentum videndi, etiam 50 quando illo non utitur, ut cum dormit, *quem* cum eo utitur, convertit modo ad videndum coelum, modo ad videndum terram, modo ad aliquid aliud.

Affectio vero instrumenti volendi dicitur voluntas, quando dicimus hominem semper habere voluntatem, ut bene sibi sit,

et cum sanctus homo asseritur, etiam cum dormit et *quando* non hoc cogitat, inde sinenter habere voluntatem iuste vivendi.

Usus autem *eiusdem* instrumenti voluntas nominatur, cum dicit aliquis: modo habeo voluntatem legendi, id est, modo volo legere; aut: modo habeo voluntatem scribendi, hoc est, modo volo scribere. Sicut enim videre est uti visu, qui est instrumentum videndi, et usus eius est visio vel visus, quando visus significat 85 idem quod visio:

ita velle est uti voluntate, quae est instrumentum volendi, et usus eius est voluntas, quae non est, 90 nisi quando cogitamus, quod vo-

B

Hoc instrumentum semper habet homo, quamvis illo non semper utatur, sicut habet visum, qui est instrumentum videndi, etiam quando illo non utitur, ut cum dormit. *Et* cum eo utitur, convertit *illum* modo ad videndum coelum, modo ad videndum terram, modo ad aliquid aliud. *Et sicut semper habemus instrumentum ratiocinandi, hoc est rationem, qua non semper utimur et quam ratiocinando ad diversa convertimus.* Affectio vero instrumenti volendi dicitur voluntas, quando dicimus hominem semper habere voluntatem, ut bene sibi sit. *Vocamus namque hic voluntatem affectionem illam eiusdem instrumenti, qua vult homo bene sibi esse. Eodem modo* cum sanctus homo asseritur, etiam cum dormit et non hoc cogitat, inde sinenter habere voluntatem iuste vivendi. *Et cum hanc voluntatem asserimus alium alio maiorem habere, non aliud dicimus voluntatem quam illam affectionem ipsius instrumenti, qua vult iuste vivere. Instrumentum enim non est in alio maius et in alio minus.* Usus autem *huius* instrumenti voluntas nominatur, cum dicit aliquis: modo habeo voluntatem legendi, id est, modo volo legere; aut: modo habeo voluntatem scribendi, hoc est, modo volo scribere. Sicut enim videre est uti visu, qui est instrumentum videndi, et usus eius est visio vel visus, quando visus significat idem quod visio — *significat enim etiam visus ipsum instrumentum* —: ita velle est uti voluntate, quae est instrumentum volendi, et usus eius est voluntas, quae non est, nisi quando cogitamus, quod vo-

49 visus $M^1 M^2$	qu ² quod M^1	54 modo] homo L	55 aliud]
aliquid L	60 volundi L	61 homine M^2	62 pene $M^1 M^2$
sit] fit L	67 dormot L	68 hoc <i>om.</i> L	81 hoc] id L
quod M^1	84 usus eius] visus M^2	88 quae] quod M^1	83 qui]

A

lumus. Voluntas igitur, quae est instrumentum, una sola est, id est, instrumentum volendi unum solum est in homine, sicut una sola ratio, id est unum solum instrumentum ratiocinandi. Voluntas vero, qua instrumentum illud afficitur, duplex est.

Duae namque sunt principales affectiones, quae omnes alias continent,

quarum una 105 est ad volendum commoditatem, altera ad volendum iustitiam.

Illa, quae est ad volendum 110 commoditatem, inseparabilis est. Illa vero, quae est ad volendum iustitiam, in hac vita deseri potest.

Nempe nihil vult voluntas, quae est instrumentum, nisi aut commodum, id est, in quo putat aliquam commoditatem, aut iustitiam. Quidquid enim aliud vult, aut propter commoditatem aut propter iustitiam vult.

[Cf. inferius, lin. 139-146].

Propter commoditatem, ut cum vult arare vel laborare, ut habeat, unde tueatur vitam vel sa-

B

lumus. Voluntas igitur, quae est instrumentum, una sola est, id est, instrumentum volendi unum solum est in homine, sicut una sola ratio, id est unum solum instrumentum ratiocinandi. Voluntas vero, qua instrumentum illud afficitur, duplex est. Nam sicut visus

100 plures habet aptitudines, scilicet ad videndum lucem, et per lucem ad videndum figuras <et per figuras> ad videndum colores: ita instrumentum volendi duas habet aptitudines, quas voco affectiones. Quarum una est ad volendum commoditatem, altera ad volendum rectitudinem.

[Cf. inferius (l. c. 537B): Quae duae voluntates etiam in hoc differunt, quia illa, quae est ad volendum commodum, inseparabilis est; illa vero, quae est ad volendum rectitudinem, separabilis fuit, ut supra dixi, in principio in angelis et in primis nostris parentibus.] Nempe nihil vult voluntas, quae est instrumentum, nisi aut

115 commoditatem aut rectitudinem. Quidquid enim aliud vult, aut propter commoditatem aut propter rectitudinem vult, et ad has, etiam si fallitur, putat se referre,

125 quod vult. Per affectionem quidem, quae est ad volendum commoditatem, semper vult homo beatitudinem et beatus esse. Per illam vero, quae est ad volendum rectitudinem, vult rectitudinem et rectus, id est iustus esse. Propter commoditatem autem vult aliquid, ut cum vult arare vel laborare, ut habeat, unde tueatur vitam et sa-

130

134

93-97 una sola — instrumentum om. L 97 rationandi M² 102-103 affectiones] eius add. L 103 quae omnes alias continent om. L continet M¹ 106 volendum] vol (cetera erasa sunt) L 107 altera] in altera M² 112 illa L 113 iustitiam bis M² 119-120 commodum i. e. in quo putat aliquam om. L (cum rec. B!) 121 vult ex vult L 134 vel] et M²

A

lutem, quae iudicat esse commoda. 135
Propter *iustitiam* autem, ut cum
vult homo cum labore discere, ut
sciat iuste vivere.

Per affectionem, quae est ad
volendum commoditatem, semper 140
vult homo beatitudinem et beatus
esse. Per illam vero, quae est ad
volendum *iustitiam*, vult *iustitiam*
et iustus esse. *Quicquid aliud vult,*
ad hoc, etiam si fallitur, putat se 145
referre.

Est autem beatitudo

sufficien-
tia commodorum sci-
licet sanae mentis voluntatem. 150
Miseria vero est indigentia alicuius
commodi vel plurimorum, id est
absentia commodi vel commodorum
contra voluntatem carentis. Sive
enim magna sive parva sit indigen- 155
tia, miseria est.

Voluntas vero, quae est usus
instrumenti,

alia est
propter rem quam dicitur velle, ut
quando volumus salutem propter
se, alia propter aliud, ut cum vult 165
homo lorica propter salutem.

Item. Alia est ad esse, ut cum
volumus aliquid esse, alia ad non
esse, ut cum volumus aliquid non
esse. 170

Est et alia huius voluntatis divi-
sio. Alia enim dici potest efficiens,
alia approbans, alia concedens, alia
permittens.

Efficiens est, quae facit, ut sit, 175
quod vult, si potest, ut cum vult

B

lutem, quae iudicat esse commoda.
Propter *rectitudinem* vero, ut cum
vult cum labore discere, ut sciat
recte, id est iuste vivere.

[Cf. *superius, lin. 125 ss.*]

[Cf. l. c. 538B: *In beatitudine*
autem secundum omnium sensum
est sufficientia competentium com-
modorum sine omni indigentia.] 150

[Cf. l. c. 538C: *Ubi vero est indi-*
gentia, ibi est miseria]

Voluntas vero, quae est usus
saepedicti instrumenti, non est nisi
cum cogitat aliquis, quod vult, ut
160 *dictum est. Huius voluntatis multi-*
plex est divisio, de qua non modo,
sed forsitan alias dicemus.

135 quae] qua *M*¹ 137 cum labore] cum laborare *L* laborare *M*¹*M*² 144
esse] est esse *M*² 144-156 Quicquid — miseria est *om. L* 145 etiam
si] etsi *M*² 150 sanae mentis voluntatem sic *M*¹*M*² (forte pro secundum
tenentis voluntatem ?) 151 indignantia *M*¹ 157 usus est *L* 163
quam] qua *L* 167-170 Item. — non esse *om. L* 171 signum inci-
sionis in *L* 172 Hic incipit *T* Alia enim] Voluntas alia *T* 173 alia²
bis *M*²

A

aliquis legere et legit; et si non potest, tamen vult. Secundum hanc, quae facit, quod vult, dicitur de deo: omnia quaecumque 180 voluit fecit.

Approbans est, quae approbat aliquid, quod dicitur velle. Secundum hanc vult deus omnem hominem salvum fieri, quoniam nulum prohibet quantum ad se facere, ut salvus sit, sed cum aliquis hoc facit, approbat, et si omnes hoc facerent, approbare.

Concedens est, quando concedit 190 aliquis, ut fiat aliquid. Per hanc voluntatem vult deus, ut homo, qui melius non proposuit, uxorem ducat, id est concedit, ut ducat.

Permittens est, quando permittit 195 aliquis aliquid fieri, quod tamen nobis displicet. Hoc modo dicitur deus velle mala, quae permittit fieri, ut cum dicitur, quia quem vult indurat.

Cum ergo dico: iustitia est rectitudo voluntatis, voluntatem, quae est instrumentum, intelligo.

[Cf. *supra*, lin. 6-8.]

[Cf. *supra*, lin. 13-19.]

[Cf. *supra*, lin. 35-38.]

B

200

Cod. Trecens. 652:

Cum ergo dico: iustitia est rectitudo voluntatis, voluntatem quae est instrumentum, id est vis animae, qua utitur ad volendum, 205 intelligo, quae supradictas in se suscipit affectiones, quibus afficitur aliquid ad volendum, etiam cum illud non cogitat, quod vult. Ut si venit in memoriam aut statim aut suo tempore, illud velit.

210 Usus autem huius instrumenti est cogitatio, quam non habemus, nisi cum cogitamus rem, quam volumus. Rationis autem est inter 215 cogitationes discernere, ut cum ipsis cogitationibus ipsae affectiones excitantur, non nisi iustis vel utilibus ac necessariis per consensum adquiescat.

177 Et T 178 tamen] tunc non M¹ Secundam L 180 deo]
quia add. L Omnia T 182 quae] qui M¹ 185 quoniam] quam
M² 186 so ex se L 187 Sed L 188 hoc om. L 189 appro-
barent M¹M² 191 Per] Secundum T 193 qui] quod M¹ 196
quod] quam L 197 displicet] Hic deficit L 199 quia quem] quos
T 202 voluntatem] voluntatis M²

A

B

Propter se servatam dico, quia 220
 si propter aliud quam propter ip-
 sam rectitudinem vult aliquis, quod
 rectum est, non idcirco est iustus.
 Servatur autem propter se per li-
 bertatem arbitrii. 225

IV.

DE LIBERO ARBITRIO

Libertas arbitrii est libertas servandi rectitudinem voluntatis propter ipsam rectitudinem. Libertas enim arbitrii sub quadam specie libertatis est, quae libertas species est potestatis, et quatuor species habet.

- 5 Alia est enim ad servandum, alia ad adipiscendum, alia ad expellendum, alia ad repellendum. Sub ea specie, quae est ad servandum, est libertas arbitrii, quam diffinivi esse libertatem servandi rectitudinem voluntatis propter ipsam rectitudinem. In qua diffinitione, ubi posui libertatem, potest poni potestas, ut ita dicatur: Libertas arbitrii est
 10 potestas servandi rectitudinem voluntatis propter ipsam rectitudinem, quia potestas genus libertatis est. Nec de ulla libertate praeter libertatem arbitrii talis potestas <dicatur>. Cum autem dicimus liberum arbitrium, duo sunt quae significamus, arbitrium scilicet et libertas, a qua liberum denominatur. Est ergo liberum arbitrium arbitrium
 15 potens servare rectitudinem voluntatis propter ipsam rectitudinem. Sive hoc modo: Liberum arbitrium est arbitrium liberum ad servandum rectitudinem voluntatis propter ipsam rectitudinem. Hoc arbitrium, id est iudicium in voluntate, in voluntate, quae est instrumentum, existit. Quia voluntas libere iudicare potest per rationem et eligere,
 20 ut rectitudinem servet propter ipsam, cum eam habet, hoc liberum arbitrium semper habet rationalis natura, etiam quando non habet rectitudinem, quam servet.

DE LIBERTATE ARBITRII,
 c. XIV. (P. L. 158, 506 B):

Est igitur liberum arbitrium aliud dei, aliud creaturae. Illud, quod dei est, semper et inseparabiliter a se ipso habet rectitudinem quam servat; illud vero, quod creaturae est, non nisi a deo habet rectitudinem, quia non nisi a deo habet iustitiam; et aliud quidem
 25 habet, aliud vero non habet.

Mag. Libertas arbitrii alia est a se, quae nec facta est nec ab alio accepta, quae est solius dei; alia a deo facta et accepta, quae est angelorum et hominum. Facta autem sive accepta alia est habens rectitudinem, quam servet, alia
 30 carens.

5 adipiscendum M² 11 ulla] nulla M¹M² 12 arbitrii om. M¹ dici-
 tur *suppleri* 18 in voluntate *semel tantum* M¹ 20-21 arbitrium libe-
 rum M¹ 21 rationalem naturam (*ex creaturam* M²) M¹M² etiam] et
 M¹ 23 arbitrium om. M¹ 24 aliud² om. M¹ 25 quod] quo-
 que M¹

Illud autem, quod habet rectitudinem, quam servet, aliud habet separabiliter, sicut est illud, quod est iustorum hominum in hac vita et quod fuit omnium angelorum, antequam mali caderent; aliud inseparabiliter, ut illud, quod est bonorum angelorum et omnium iustorum hominum post hanc vitam.

Illud vero liberum arbitrium quod non habet rectitudinem, quam servet, aliud caret ea recuperabiliter, ut quod est malorum hominum in hac vita, aliud irrecuperabiliter, ut omnium daemonum et malorum hominum post hanc vitam.

Quomodo autem gratia adiuvet liberum arbitrium, et dando

Habens alia tenet separabiliter, alia inseparabiliter. Illa quidem, quae separabiliter tenet, fuit angelorum omnium, antequam boni confirmarentur et mali caderent et est omnium hominum ante mortem, qui habent eandem rectitudinem. Quae vero tenet inseparabiliter, est electorum angelorum et hominum. Sed angelorum post ruinam reproborum et hominum post mortem suam.

Illa autem, quae caret rectitudine, alia caret recuperabiliter, alia irrecuperabiliter. Quae recuperabiliter caret, est tantum in hac vita omnium hominum illa carentium, quamvis illam multi non recuperent. Quae autem irrecuperabiliter caret, est reproborum angelorum et hominum; sed angelorum post ruinam et hominum post hanc vitam.

V.

Cod. Trevir. 728, f. 136^v :

Si mihi transituro fluvium, quem per me nullo modo transire vale-rem, aliquis donaret equum ita apparatus, ut salvus atque incolumis transire possem, in quo fluvio laterent desiderabiles pisces aliaque delectabilia, quae aspectum illac transeuntium in se provocarent, sed ab aspectu ille me prohiberet, quia, si ea unquam respicerem, statim de equo corruerem; qui etiam amicus meus me doceret equum bene regere portumque salutis ostenderet, ad quem possem pervenire; si inquam tanti amici consilium contempnerem et in fluvio aspicerem atque inde non emersurus in eum submergerer:

Cf. *De concordia* :

P. L. 158, 526B : Velut cum aliquis nudo, cui nihil debet et qui nullum a se potest indumentum habere, dat vestem, non tamen, quamvis ipse habeat potestatem utendi et non utendi accepta veste, si ea utitur, imputandum est induto quia indutus est, sed danti vestem... Si vero nudo, cui nihil deberetur, non daretur vestis aut si ipse acceptam proiceret, nulli nisi ipsi imputaretur eius nuditas. Ita cum deus alicui concepto et nato in peccato, cui nihil nisi poenam debet, dat velle et currere, non est volentis neque currentis, sed misere-ntis est dei; et qui eandem gratiam non accipit aut acceptam rei-

nonne culpa mea non illius esset ? 20 cit, eius est, non dei, quod in sua
Si vero consilio eius adquiescerem duritia et iniquitate permanet.
et beneficiis prudenter uterer : cui
potius quam illi deberet imputari,
quod incolumis transirem ? Quod
etiam secundarie mihi deberet as- 25
cribi, quia, si voluissem, haec om-
nia contempsissem.

Ita homo, cum per mare huius
saeculi transiens per dei multipli-
cia suffragia pervenerit ad requiem 30
incolumis, deo principaliter et sibi
secundarie, quicquid bene egerit
ascribitur. Si autem temporalibus
delectatus de equo rectae volun-
tatis bonaeque actionis corruerit : 35
totum sibi et nihil deo, cuius con-
siliu atque auxilium neglexit, me-
rito imputabitur.

Liberum arbitrium est potestas
servandi rectitudinem propter ip- 40
sam rectitudinem. Et hoc agit libe-
rum arbitrium, ut acceptam recti-
tudinem, quamdiu vult, tamdiu
possideat atque conservet, gratia
tamen dei semper auxiliante. 45
Quam nulla violentia ei auferre
poterit, quamdiu eam tenere vo-
luerit. Quare iuste inculpatur, qui
sponte deserit iustitiam, quae non
modo magnum bonum, sed sum- 50
mum est bonum et per quam est
bonum quicquid est bonum.

525A : Nempe quamvis illa
(= rectitudo) servetur per libe-
rum arbitrium, non tamen tantum
imputandum libero arbitrio quan-
tum gratiae, cum haec rectitudo
servatur, quoniam illam liberum
arbitrium non nisi per gratiam
praevenientem et subsequentem
habet et servat.

524C : Quomodo quidem liber-
tas voluntatis tenentis acceptam
rectitudinem nulla necessitate, ut
illam deserat, expugnetur, sed dif-
ficultate impugnetur, nec eidem
difficultati invita sed volens ce-
dat...

516A : In quo etiam ostensum
est..., quod (haec libertas) ita sit
fortis, ut nulla res homini rectitu-
dinem praedictam, id est iustitiam,
quam habet, valeat, quamdiu hac
libertate voluerit uti, auferre.

23 deberet *ex deberem (vas.) ms.*
tur *ms.* 34 delectatur *ms.*

25 ascribi *ms.*

33 ascribi-

TEXTES ATTRIBUÉS À SAINT ANSELME ET RÉCEMMENT ÉDITÉS.

Dans un livre luxueusement imprimé¹, qui porte ce titre engageant, mais dangereux² : *Testi medioevali inediti*, M. Carmelo Ottaviano nous présente quatre *Opuscoli inediti di s. Anselmo d'Aosta*³, tirés des manuscrits de la bibliothèque Ambrosienne. Nous voudrions l'en croire à tous égards. Voyons un peu de quoi il s'agit.

I. Ce sont, d'abord, deux morceaux assez courts, en latin, qui appartiennent l'un et l'autre au genre de la littérature spirituelle ; l'auteur s'interroge et s'exhorte lui-même plus ou moins vivement, afin de se résoudre à mieux vivre. Saint Anselme, il est vrai, prend ce ton en divers endroits du *Proslogion* et de ses prières les mieux garanties par la tradition. Mais, depuis saint Augustin jusqu'à Thomas Hemerken, et après eux encore, le chrétien quise placé en face de soi-même et de Dieu est enclin à s'exprimer de cette manière directe. Quant à savoir si un texte est authentique, c'est une question de fait qu'il convient de décider sérieusement et sur bonnes preuves.

Le premier de ces morceaux — au sujet duquel j'ai le plus à dire — est intitulé bizarrement dans la nouvelle édition, suivant le manuscrit consulté : *Incipit epistola sancti Anselmi*. Il suffit de lire les premières phrases pour entendre que l'écrivain s'adresse à sa propre personne ; du style épistolaire, il n'y a pas d'autre trace.

1. Troisième volume des *Fontes Ambrosiani*, publiés sous la direction de Mgr G. GALBIATI : grand in-8°, XVIII-234 pages. Florence, Leo S. Olschki, 1933.

2. D. PH. SCHMITZ a donné l'analyse de ce recueil dans le *Bulletin d'histoire bénédictine*, n° 937. Voir en outre, les notices de D. M. INGUANEZ, *Aevum*, VIII (1934), p. 187 sq., et p. 645 sq. On y apprendra que la « Lettera inedita di Raterio » (pp. 29-43) et la « Regola monastica di incerto autore » (pp. 211-229) avaient été publiées successivement par l'Abbé D. A. Amelli (et même avec plus de soin, pour l'ensemble, que par le nouvel éditeur) ; bien plus, l'écrit de Rathier fut imprimé une seconde fois, dans l'intervalle, par D. G. MORIN : *Eine unbekannte Schrift des Ratherius von Verona* (dans les *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, XLIII, 1926, p. 81 sq.).

3. Pp. 47-92 de l'ouvrage.

Tu qui ex anima rationali et humana carne subsistis, conditionis misere miser et miserabilis, repletus multis miseriis¹; homo pauper, cecus et mutus², plurimis necessitatibus subditus, ad cor tuum reuertere. Quid³ uagaris? quid foris queris? quid in carnalibus studes? quid in secularibus te implicas? quid in uanitatis te inuoluis?...

Le développement se poursuit, redondant, sur une centaine de lignes au total⁴, et s'achève par cette invitation, toujours personnelle :

Totus semper ama Patrem et Filium eius Dominum nostrum Iesum Christum et Spiritum Sanctum, solum uerum et summum Deum⁵... Numquid putas alium magis amicum tibi⁶? Numquid credis auxilium fortius, alterius consilium utilius? Erras plane, si id credis; si autem non credis, stultissimus et dementissimus es, quod tua desideria uel aliorum sequeris et illius uoluntates⁷ dimittis, qui est amicus dulcis et pius et sapiens consiliarius, super omnia adiutor fortis et potens in secula seculorum. Amen.

Cette « épître » a été trouvée par M. Ottaviano dans l'*Ambrosianus E. 120 Sup.* Il rapporte ce manuscrit au XV^e siècle, mais ne donne aucun renseignement sur le contexte⁸; au sujet des autres opuscules, d'ailleurs, il gardera la même fâcheuse réserve. En revanche, satisfait de sa découverte, il va jusqu'à dire : « Nella

1. Dans les anciens textes imprimés, que j'indiquerai tout à l'heure, la phrase se tient mieux : *conditionis miserae repletus multis miseriis, miser et miserabilis...*

2. De même, dans ces textes : *pauper, caecus, nudus...*

3. Encore : *Quid foris uagaris? quid foris...*; la répétition est sans doute voulue.

4. Il est très sensiblement plus long, peut-être jusqu'au double, dans les imprimés, quoique l'un d'eux omette la portion finale. Pour le reste, la supériorité de cette rédaction proluxe est d'un bout à l'autre manifeste; le nouveau manuscrit ne cesse d'omettre des phrases, parfois de plusieurs lignes, qui portent le cachet de l'original. Je ne puis m'arrêter ici à ces détails. Assez de manuscrits sont conservés pour qu'on puisse donner une bonne édition critique, qui serait fort différente du texte milanais.

5. *patrem et filium et spiritum sanctum, solum, verum et summum bonum...* (texte B).

6. Cette courte phrase, incertaine, remplace celle-ci, évidemment préférable : *Numquid putas teipsum magnum amicum tibi? Magis amicus est deus tibi quam tu ipse tibi, quoniam magis ipse diligit te quam tu temetipsum.*

7. Un peu différemment dans le texte B : *...et illius consilium dimittis, qui semper est amicus dulcis, sapiens et pius consiliarius et saluator, et super omnia adiutor fortis et potens, pater futuri saeculi et princeps pacis. Amen.* Plusieurs manuscrits garantissent cette finale. Je la cite à dessein, pour qu'on puisse les reconnaître.

8. Il marque seulement la référence des feuillets : 199-201; dans sa liste des manuscrits de l'Ambrosiana, qui sont relatifs à saint Anselme, à tort ou à raison, il indique de plus que celui-ci se compose de 205 feuillets. Il ajoute encore : « Fuit olim Iohannis Vincentii Pinelli »; le volume paraît donc avoir été écrit en Italie, peut-être à Milan, au XV^e siècle.

sua brevità questo opuscolo... è di una bellezza meravigliosa, una vera gemma del misticismo medioevale »¹. Cet enthousiasme procède, sans doute, de la foi que le texte attribué à saint Anselme lui appartient réellement : « Non mi pare che si possa sollevare alcun dubbio sulla sua autenticità. La coincidenza di pensiero con tutte le altre opere e con tutto il sistema mistico-filosofico del grande arcivescovo è troppo lampante ». C'est précisément de quoi nous voudrions bien recevoir la moindre preuve. En fait d'arguments, M. Ottaviano se contente de rapprocher deux phrases de la « Méditation » XIX publiée par Gerberon et deux autres phrases du *Proslogion*. Mais, des deux parts, les passages cités sont parfaitement insignifiants, et, du reste, la Méditation XIX est certainement apocryphe².

Bien au contraire, pour qui connaît un peu cette littérature et sa tradition, il est tout à fait invraisemblable, dès le principe, qu'un ouvrage de saint Anselme ait survécu seulement dans un manuscrit milanais copié au XV^e siècle ; car les exemplaires des ouvrages de l'archevêque abondent tant en France qu'en Angleterre, dès le commencement du XII^e siècle, et tous ses écrits authentiques apparaissent dès lors, le plus souvent dans des recueils complets. L'Italie, au contraire, paraît s'y être peu intéressée³, encore moins que l'Allemagne.

A cet égard, l'illusion de M. Ottaviano est plus surprenante encore que sa méthode critique : « L'*Epistola*... che non figura tra le opere di S. Anselmo pubblicate dal Migne..., e di cui non ho potuto trovar traccia in tutta la Patrologia, specialmente tra le opere di S. Agostino e di S. Bernardo⁴ ». Laissons de côté saint Augustin ; il est permis de perdre pied au milieu des onze in-folios construits par les Mauristes, fort bien agencés d'ailleurs. Mais les éditions tant de saint Anselme que de saint Bernard se laissent plus facilement examiner. Si M. Ottaviano s'y était mieux appliqué, il aurait vu probablement que son texte admirable se présentait bien dans la Patrologie Latine parmi les œuvres de l'un et l'autre docteur⁵. et que, dès avant, il avait été imprimé un très grand nombre de fois, depuis la fin du XV^e siècle, sous le nom de l'abbé de Clairvaux⁶, tout d'abord

1. *Op. laud.*, p. 49.

2. Cf. *Auteurs Spirituels*, p. 198.

3. Cf. *Ephemerides Liturgicæ*, XLIX (1935), p. 30 sq.

4. *Op. laud.*, p. 48.

5. *P. L.*, CLVIII, 1051 sq. ; CLXXXIV, 1109 sq.

6. C'est en effet le célèbre « *Sermo de miseria humana* » (et ce titre même figure encore dans l'appendice de Mabillon), dont JANAUSCHEK le premier a

séparément, puis dans toutes les collections des opuscules et des œuvres complètes jusqu'à celles d'Horstius et de Mabillon¹, mais là distingué enfin comme apocryphe. Il est vrai que, de part et d'autre, le premier mot de l'opuscule est changé ; au lieu de : *Tu qui ex anima rationali*, les prédécesseurs de M. Ottaviano nous font lire d'accord et correctement : *O qui...*

Est-il nécessaire de faire remarquer que ni l'archevêque de Cantorbéry ni l'abbé de Clairvaux ne peuvent être mis en cause sérieusement ? L'état de la tradition suffit à le démontrer, celle-ci étant beaucoup trop tardive. Quel peut donc être l'auteur véritable, nous n'en savons rien, et l'ignorerons probablement toujours, à moins d'un heureux hasard ; mais sans s'avancer trop, il est permis de supposer qu'il vivait vers le XIV^e siècle. Faute d'être mieux instruit, je me bornerai à indiquer les manuscrits qui invoquent, à ma connaissance, les deux noms illustres. Il doit y en avoir çà et là quelques autres ; en aucun cas et quoi qu'il arrive, la tradition ne sera dite abondante, ni plus efficace en faveur des auteurs proposés.

Le côté anselmien est représenté, outre l'exemplaire de l'Ambrosiana, par deux autres témoins italiens et par un troisième, espagnol, mais qui pourrait, fort bien aussi, dépendre d'un modèle italien :

1. ESCURIAL *d. IV. 15* : recueil d'ouvrages de droit et de piété (132 feuillets), composé à Barcelone en l'année 1420. A la suite de morceaux divers et indistincts, et précédant la célèbre lettre du ps. Bernard adressée *Raimondo domino Castri sancti Ambrosii*, dont la fortune n'a pas été moins extraordinaire qu'imméritée², l'opuscule nous est présenté au *fol. 114*, avec cette simple référence : *Anselmus*.

2. FLORENCE, Laurenziana : Fonds de Santa-Croce, c'est-à-dire

signalé l'édition depuis 1475 (cf. *Bibliographia Bernardina*, 1891, p. 12 : n^{os} 33-35). Le *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, III (1928), p. 732 sq. (n^o 4065 sq.) distingue de même trois éditions vers 1475, en outre une quatrième vers 1493. Une version allemande apparaît un peu plus tard (cf. JANAUSCHEK, *ib.*, n^o 279). Dans le recueil des *Opuscula*, formé dès 1494, le susdit *Sermo de miseria* reparaît en tête de liste (*ib.*, p. 48 sq.) ; désormais, il fait partie de la série des œuvres, et n'en sera jamais délogé, sauf pour être mis dans l'appendice avec les *Aliena et Supposititia*.

1. *Sancti Patris Claravallensis abbatis primi... Operum tomus Sextus* (Paris, 1667), pp. 842-846 (la première édition parut à Cologne en 1635). — *Sancti Bernardi abbatis primi Claravallensis Volumen II* (1719), col. 772-775 (c'est la dernière révision de Mabillon, publiée après sa mort par Massuet ; les précédentes éditions, 1667 et 1690, sont semblables, pour ce qui est du sermon apocryphe *De miseria*).

2. P. L., CLXXXII, 647-651.

des Frères-Mineurs de cette église, *Pl. XIX, Dext.* 10 : grand recueil de 548 feuillets, décrit entièrement par Bandini ¹, qui le rapporte au XIII^e siècle ; mais cette date est d'autant plus sujette à caution qu'ayant à y étudier les œuvres de saint Bonaventure les éditeurs de Quaracchi ont indiqué le XIV^e siècle ². La présence d'apocryphes notoires, sous le nom de saint Bernard et sous celui de saint Augustin, entre autres le *Manuale* et le *Liber Supputationum* (fol. 166), suffit à prouver que cette estimation est mieux fondée, si même elle n'est pas encore trop favorable. Faisant suite à des extraits du *Proslogion* et à la seconde Méditation de saint Anselme, l'opuscule est livré sans aucun titre (f. 367). Ce contexte indique peut-être comment l'on a pu songer, vers le XIV^e siècle en Italie, dans les milieux dévots, à rendre Anselme responsable du morceau.

3. ROME, Bibl. Vaticana, *Vat.* 5087, autre recueil composite (166 feuillets), daté de Zara 1446 par un Vénitien Leonardo Sanuto ³. Après la « *Scala claustralium beati Bernardi* » (f. 36), et un court extrait de Chrysostome, on lit (f. 43) : *Quedam dicta utilia collecta ex dictis beati Anselmi Ca<n>tu<a>riensi<s> archiepiscopi*. Ainsi se trouve enfin expliquée l'édition de Gerberon ⁴ ; car c'est bien grâce à cette mauvaise copie, incomplète à la fin ⁵, et à son titre trompeur ⁶, que le morceau s'est introduit tout d'abord parmi les œuvres imprimées de saint Anselme, sans attendre l'entreprise de M. Ottaviano.

1. *Catalogus codicum Latinorum Bibliothecae Mediceae Laurentianae*, IV (1777).

2. *S. Bonaventurae Opera omnia*, t. VIII (1898), p. xli, n° 8 ; p. lxxxviii, n° 32.

3. Nous avons deux souscriptions autographes qui, cependant, ne concordent pas tout à fait quant à la date : 1° au fol. 19 : *Compilata anno M.CCCC <XL>VI. Scripta per me Leonardum Sanuto d(omi)ni mar<i>ni. 1446 die 29 nouembris, Jadre* ; — 2° au fol. 158, c'est-à-dire près du terme : *Hec omnia que continentur in hoc ligamine scripta fuerunt per me Leonardum Sanuto d(omi)ni marini de venetiis, tunc iadre ex(eu)ntem. M.CCCC.XLVI. die XXVIII^o. Ianuarii*. Si ce copiste distrait ne s'est pas embrouillé dans les mois ou les années, les premiers cahiers devraient être placés à la fin.

4. Migne a donné exactement la référence : « *Ex bibliotheca Vaticana* ». Le texte a donc dû être fourni à Gerberon par le procureur des Mauristes à Rome.

5. Le manuscrit finit comme l'édition : « *ipse est gaudium et c(etera)* » (fol. 45) ; c'est-à-dire que le copiste ou bien n'a eu sous les yeux qu'un modèle imparfait ou bien, pour quelque autre raison, a négligé de transcrire la fin. On trouvera le passage correspondant dans le ps. Bernard (*P. L.*, CLXXXIV, 1113 B l. 12).

6. *L'Histoire littéraire de la France* épilogue fort malencontreusement sur le titre donné (t. IX, 1750, p. 447 : n° 17 ; cf. *P. L.*, CLVIII, 1051 sq., n. 7). La référence au manuscrit Digby n'est pas mieux fondée ; il s'agit du Digbianus 158 d'Oxford, et la « *Sententia* » annoncée là (fol. 91) n'est autre chose que la lettre CLIX du troisième livre (*P. L.*, CLIX, 194 sq.).

L'autre lignée, bernardine, rejoint l'édition des années 1475, mais n'est pas beaucoup plus ancienne :

1. MUNICH 4644 : recueil d'édification à l'usage des moines de Benediktbeuern, composé au XV^e siècle (341 feuillets). Parmi divers apocryphes au nom de saint Bernard, précédant en particulier le fameux « *Jubilus* », on nous livre : « *Eiusdem sermo de humana miseria* » (f. 54^v).

2. MUNICH 4790 : recueil assez semblable (284 feuillets), provenant du même monastère, mais expressément daté des années 1458-62. Dans une partie déplacée, semble-t-il, reparait le sermon de *humana miseria* (f. 171^v), qui devait se rattacher à un sermon de Bernard pour le Carême (f. 154).

3. MUNICH 15311 : nouveau recueil du XV^e siècle (149 feuillets), ayant appartenu aux Prémontrés de Roggenburg. Après le Manuel augustinien et les fausses *Méditations* bernardines, on trouve encore (f. 136) : *Eiusdem sermo de humana miseria*.

4. PARIS, Arsenal 369 : très importante collection ascétique du XIII^e siècle, transmise par les Célestins du Colombier, dans le Vivarais (204 feuillets) ; tout à la fin (f. 202^v) un lecteur, qui indique la date de son intervention : 1407, a joint à des « *Flores Bernardi* » (f. 188^v) un morceau au sujet duquel il note : « *Hic est reprehensorium uane mentis* », puis au terme, par conjecture apparemment : « *Explicit reprehensorium uane mentis Hugonis de Sancto Victore uel Anselmi.* »

II. L'autre opusculé latin que M. Ottaviano a remarqué pourvu du nom de saint Anselme, et dont il cherche à maintenir encore l'authenticité, se trouve dans les dernières pages de l'*Am-brosianus* S. 47 Sup. (ff. 120-121), autre volume du XV^e siècle, qui provient de S. Maria Coronata de Milan¹. Le titre donné est celui-ci : *Anselmus de custodia cordis et correctione uite*. Le texte ne couvre pas soixante-dix lignes d'impression :

Cum per prauas ineptasque cogitationes uaga mente dilateris, deceptoris spiritibus temptandi aditum in te pandis et ita [temetipsum]² separas a Deo. Mens quidem instabilis, inquieta, dum semper nititur apprehendere quod appetit, circumagitata suis desideriis, nullo tempore requiescit. Idcirco in uno desiderio eternitatis inuiolabiliter debet figi... — ...Assuescam igitur sola intima cogitare, sola interiora diligere ac in illis permanere, ut possim audire quid loquetur Dominus Deus in me.

1. *Op. laud.*, pp. 48, 50 sq., 56-59.

2. Ce mot semble avoir été ajouté par l'éditeur ; il y a une note, inintelligible.

L'éditeur indique qu'il a retrouvé un autre exemplaire exactement semblable, à part quelques détails, dans un manuscrit de la bibliothèque Brera, duquel il ne donne pas la date. Mais sans doute les deux manuscrits sont-ils étroitement apparentés et du même temps.

Ce morceau était-il inédit, je n'oserais le garantir, quoique j'aie fait des recherches pour m'en assurer, selon la mesure de mes propres moyens. Pour le reste, je n'ai rien à faire observer, si ce n'est que l'attribution, pour les mêmes raisons que précédemment, n'a aucune valeur. Le ton du fragment (car ce doit en être un) nous rapproche beaucoup plus de la « *deuotio moderna* ». Je ne serais pas surpris qu'on le signalât quelque jour dans ces milieux, sinon parmi les œuvres de Gerson ou d'un spirituel du même temps. En attendant, je puis mentionner un autre manuscrit qui nous ramène en France : le n° 190 de la bibliothèque de Toulouse. C'est encore un recueil d'édification, pareil à ceux dans lesquels se présente le premier ouvrage¹. La copie du premier article, un apocryphe de saint Bernard, est signée par Hugues (de Rouffignac), évêque de Rieux, avec la date précise de 1453 ; le tout vient certainement de la même région du Languedoc. Parmi les premiers traités (f. 21), on lit le texte publié par M. Ottaviano, sous cette rubrique : *Sequitur ualde bona meditatio beati Ancelmi ad corrigendum uitam suam et maxime ad repellendum impertinentes et uanas cogitationes* ; ensuite, le célèbre *Epilogus de quadruplici exercicio spirituali* de Pierre d'Ailly. Ce contexte paraît indiquer aussi l'origine.

III. Après les deux opuscules latins, M. Ottaviano nous met sous les yeux des versions italiennes, qui se recommandent encore de saint Anselme.

La première², fournie par l'*Ambrosianus C. 38 Sup.*, et rapportée au XV^e siècle (ff. 35-39), est une sorte de rédaction interpolée ou de paraphrase de la seconde Méditation, dont l'authenticité est hors de conteste :

*Comincia uno bello et diuoto tractato di sancto Anselmo a cognoscere la nostra infermità. Fammi grande paura tucta la vita mia... — Et tu, Iesu, che m'ai ricomperato del tuo pretioso sangue, per quell' amore non mi condannare. Amen*³.

1. Voir le *Catalogue général... des Départements*, série in-4°, VII (1885), p. 117 sq.

2. *Op. laud.*, pp. 59-62 ; cf. pp. 47, 51 sq.

3. Dans l'édition de 1869, on lit : ...*e diuoto trattato di S. Anselmo... tutta la v... e tu Gesù... prezioso...*

Il n'y aurait rien à redire à la nouvelle publication, si le texte n'avait été déjà produit, d'après le même manuscrit évidemment. par Antonio Ceruti en 1869¹. On peut constater en outre que les deux éditions offrent des différences, menues, mais assez nombreuses². Des deux, laquelle a été faite avec plus de soin ?

IV. Enfin M. Ottaviano publie³, suivant l'*Ambrosianus E.* 54 *Sup.* (ff. 238-258), une traduction, qui aurait été faite dans le dialecte vénitien en la seconde moitié du XV^e siècle, de « quattro meditazioni e due orazioni, scelte tra le migliori del grande Arcivescovo di Cantorbery ». Il s'agit exactement de sept textes, les uns et les autres bien connus désormais, sous leur forme latine :

1. PROLOGUS. — Al nome del Padre... Queste sono le oratione e meditatione di Sancto Anselmo...

2. OR. XX. — Signore mio Iesu Christo, redentione mia...

3. MED. II. — Spaventasi molto la vita mia...

4. MED. III. — Anima mia, anima penosa...

5. MED. XX. — Non basta, signore mio, non basta...

6. MED. XI. — Anima christiana, anima de grave morte resuscitata...

7. OR. X. — O signore mio, dona al mio core desiderare ti...

Cet assemblage est assez intéressant, parce qu'il reprend, très probablement, le début d'une collection latine pareillement composée⁴. En Angleterre comme en France, on trouve de même, vers la fin du moyen âge, quelques prières de saint Anselme passées dans les langues vulgaires. L'édition de M. Ottaviano est donc justifiée. Il y avait lieu peut-être aussi, pour l'occasion, de rechercher si d'autres versions italiennes n'ont pas existé⁵,

1. Dans le grand périodique, bien connu : *Il Propugnatore*, t. II, pp. 108-111. Il y eut, d'ailleurs, une édition à part qu'indique F. ZAMBRINI, *Le opere volgari a stampa dei secoli XIII e XIV* (4^e éd., 1884, col. 720).

2. Peu après le début du deuxième paragraphe de l'édition Ottaviano (p. 59, l. 8), on lit cette citation de l'Évangile : « ...che ogno arbol che non fa *nium fructo* sarà tagliato et messo nel fuoco » ; le premier éditeur propose au contraire : « ...non fa *buon frutto*... e messo ». — Le même manuscrit contient « *uno trattato del beato Basilio* » que Ceruti a publié en même temps. Il estime que les deux textes sont des « *volgarizzamenti toscani* » du XIV^e siècle (p. 105). Son successeur déclare qu'on peut mettre en cause, plus vaguement, « l'Italie centrale » et propose comme date la seconde moitié du XV^e siècle.

3. *Op. laud.*, pp. 62-92 ; cf. pp. 7, 51, 52 sq.

4. Sinon, une petite collection formée de morceaux choisis, mais dérivée d'une collection complète et interpolée ; ce qui revient au même. Voir, par exemple les manuscrits Ottoboni 103 et Rossiano 343 du Vatican (cf. *Ephemerides Liturgicae*, 1935, p. 30, n. 5. Dans les *Auteurs spirituels* et ailleurs, j'en ai signalé beaucoup d'autres.

5. Toute la première partie du *Chisianus*, L. IV. 112 du Vatican (ff. 1-71), XV^e siècle, est remplie par une version, beaucoup plus étendue et plus complexe, qu'on me dit être romaine.

ou d'autres exemplaires de la même version vénitienne ; mais il était indispensable, certainement, d'avertir le lecteur que la *Meditatio XX* (n° 5) et l'*Oratio X* (n° 7) n'appartiennent sûrement pas à saint Anselme. La première a pour auteur Elmer ; la seconde, qui a pris place au début des Méditations pseudo-augustinienes, avec les deux prières connexes (*Oratio II* et *Oratio XIV*), pourrait avoir été composée par Jean de Fécamp¹. Par ce côté, nous apercevons encore que M. Ottaviano était assez mal préparé à la tâche entreprise, et nous regrettons d'avoir à le dire².

ANDRÉ WILMART, O. S. B.

1. Cf. *Revue Bénédictine*, XXXVI (1924), p. 62 sq.

2. J'ajoute ici que la prétendue « règle monastique » (voir plus haut, n. 2), avait été déjà remarquée par Martène, et que celui-ci l'a comprise dans le dernier tome de ses *Veteres scriptores*, d'après un *Colbertinus* du XI^e siècle qui n'a pas encore été identifié (*Amplissima collectio*, IX, 1733, col. 161-172).

NOTE SUR UN MANUSCRIT PROVENANT DE L'ABBAYE DE SAINT-GHISLAIN.

On conserve dans la bibliothèque du Château de Mariemont, sous la cote *Reliures*, n° 8683, un manuscrit dont la description technique s'établit comme suit :

XIV^e s., parchemin, 7 ff., 188×123 mm. (surface écrite : 150×95 mm.), 32-34 lignes.

Fol. 1^{ro} : Incipit legenda Vndecim milium Virginum (en rouge). Regnante dno ihu xpo cum post passionem resurrectionem et ascensionem... (BHL 8428); fol. 4^{vo} : ...benedixit filiis tuis in te. Amen (BHL 8429). De sancta cordula. Erat autem de eodem sanctissimo virginum contubernio...; fol. 7^{vo} :... vel novissime sortis municipatum capiamus, prestante dno... seculorum. Amen (BHL 8430). Explicit Legenda undecim milium virginum dni stephani abbatis sci Gylleni. (Suit, de la même main :) Dne reuerende dne abbas sci Geleni noueritis illud capud nuper missum vobis unum undecim reginarum verissime esse prout intelleximus ab expertis. Vnde in reuerendam habeatur ipsum ipsique salamene specialem memoriam inpendendo ex tunc miracula ipsamque propitiam in necessitatibus quibuscumque sentietis.

Reliure moderne, plein maroquin estampé, gardes de parchemin, plus un feuillet de papier inséré en tête et contenant une note (écrit. mod.) sur le contenu du manuscrit.

Cette pièce d'apparence assez modeste a dû être acquise par feu Raoul Warocqué dans le courant de l'année 1907, car elle a été confiée au relieur De Samblanx, de Bruxelles, au mois de janvier 1908¹. La note insérée en tête a pour auteur L. Causse, à cette époque secrétaire et bibliothécaire de Warocqué. Causse était du reste fort mal renseigné sur la date, l'auteur et le contenu du manuscrit, car sa note contient presque autant d'erreurs que de mots². Ceci nous incite à penser que le petit livre en question n'a jamais été, jusqu'ici, identifié d'une façon exacte ; il n'est pas, cependant, dépourvu d'intérêt, ainsi qu'on va voir.

1. Archives du Château de Mariemont. Compte tenu des volumes confiés aux relieurs.

2. Le manuscrit est daté du XIII^e siècle ; l'opuscule est attribué à un *moine* de Saint-Ghislain, et le texte final (d'une lecture, il est vrai, difficile) est interprété comme une dédicace de l'auteur à l'abbé. L. Causse, personnellement incompétent, a dû tenir ces indications du possesseur antérieur, soit par voie de tradition orale, soit sur la foi d'un catalogue de vente.

Le contenu du manuscrit s'identifie sans difficulté si l'on se reporte à la *Bibliotheca hagiographica latina*, s. n. 8428 à 8430. Il s'agit d'une des versions de la légende des 11.000 vierges, avec des contaminations dont la nature et l'importance peuvent être précisées, et plus spécialement de la légende de sainte Cordule ¹.

L'auteur est explicitement signalé comme étant un certain Stephanus, abbé (et non simple moine) de Saint-Ghislain. Il s'agit d'Étienne de Warelles, abbé de ce monastère de 1317 à 1366 ², qui reçut de Cologne vers l'année 1323, une relique insigne des 11.000 vierges : le chef de sainte Salamene, présentée comme l'une des onze « reines ». C'est à cette relique (*caput nuper missum vobis*) et au culte de cette sainte au moins suspecte qu'a trait le texte reproduit *in calce* dans le manuscrit et qui n'est autre qu'une lettre adressée à l'abbé Étienne par son correspondant de Cologne.

Tous ces faits ressortent fort clairement de la lecture des *Annales de l'abbaye de Saint-Ghislain*, de dom Baudry, continuées par Dom Durot, et publiées, pour la première partie (l. I-IX), par le baron de Reiffenberg en 1848 ³, et pour la seconde (l. X-XII), par le P. Alb. Poncelet, bollandiste, en 1897 ⁴.

« Vers l'an 1323, écrit Dom Baudry, l'abbé Estienne reçut de la ville de Cologne le chef de sainte Salamène, une des onze reines des onze mille vierges, qui repose dans un buste d'argent représentant la sainte, dont les mérites auprès de Dieu sont beaucoup vantés dans la lettre de donation, laquelle assure que c'est son véritable chef et qu'en lui rendant l'honneur convenable, on ressentira les effets de sa protection même par des miracles. » Dom Baudry reproduit alors le texte de la lettre, tel que le donne notre manuscrit ⁵, et il poursuit :

« Cet abbé, en reconnaissance d'un don si précieux, écrivit la légende des onze mille vierges, que nous avons encore en original,

1. Dans notre exemplaire le fol. 6 a été déplacé ; il devrait s'insérer après le fol. 1. L'accident est ancien, car il est signalé par deux notes avec signes de renvoi, dont la plus récente remonte au XVII^e siècle.

2. DOM URSMER BERLIÈRE, *Monasticon belge*, t. I, p. 260, avec toutes les références utiles.

3. *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, t. VIII, Bruxelles, 1848, pp. 199-844. Les faits ressortissant à l'abbatiate d'Étienne de Warelles ouvrent le livre V, pp. 489-512.

4. *Annales du cercle archéologique de Mons*, t. XXVI, Mons, 1897, xxiv-537 pages.

5. Outre les variantes orthographiques, on relève une inadvertance : *undecim millium reginarum*. Le mot *millium* est évidemment de trop, puisqu'il s'agit bien des onze « reines ».

écrite de sa main, à quelques pages près, à la fin de laquelle, on lit ces paroles, en mêmes caractères : *explicit legenda undecim millium virginum domini Stephani, abbatis sancti Gisleni*. Cette légende est la même que celle donnée par Surius¹, laquelle ne doit pas être aussi ancienne que cet auteur l'a cru, si l'abbé Estienne la composa selon l'opinion commune de nos chronologistes. Quoi qu'il en soit, il est du moins certain qu'il l'écrivit de sa main, s'il n'en est pas l'auteur. Je laisse aux sçavants la critique de cette légende, dont quelques circonstances, au moins, paraissent suspectes. »

Les « sçavants » sont venus. Les Bollandistes ont non seulement fait la critique de la légende elle-même, déjà suspecte à Dom Baudry, mais ils ont réduit à rien la part d'originalité qui revient à l'abbé Étienne en tant que rédacteur de l'écrit qui porte son nom.

On sait que Dom Durot a inséré un catalogue des manuscrits de Saint-Ghislain dans les *Annales* continuées par ses soins. C'est le catalogue dressé par Dom Baudry lui-même, et destiné, dans sa pensée à remplacer le catalogue de Sanderus, vieux d'un siècle et imparfait². A la suite d'un incendie survenu en 1728, la bibliothèque avait été entièrement restaurée et les volumes, manuscrits et imprimés, durent être l'objet d'un recolement et d'un reclassement. Les manuscrits reçurent en même temps qu'une reliure neuve, uniforme, en veau raciné, une cote établie selon le système, préconisé à l'époque, des lettres simples puis multipliées. Sous la cote MMMM figure un recueil, probablement factice, comprenant un traité en sept livres de Rupert de Deutz sur le Cantique des cantiques, suivi de dix-sept textes hagiographiques. En tête de ceux-ci figure celui qui nous intéresse et qui est signalé dans ces termes : *Legenda undecim millium virginum scripta a Stephano abbate S. Ghisleni circa annum 1350, quam nostri scri-*

1. Les références exactes sont données par la BHL, p. 1281, s. n. 3.

2. Le catalogue publié par Sanderus en 1641 (*Bibliotheca Belgica manuscripta* pp. 245-249) avait été dressé en 1628. Dom Durot le juge avec sévérité (éd. Poncellet, p. 361), tandis qu'il n'a que des éloges à l'adresse de celui de Dom Baudry, dont il possédait le brouillon. Une copie manuscrite du même catalogue est conservée dans la bibliothèque de M. Wins, à Mons ; il a d'autre part fait l'objet d'une publication spéciale, par le baron de Reiffenberg, dans le *Bibliophile belge*, t. VI, 1850, pp. 243-7 et 368-74, au sujet de laquelle le P. Poncellet (p. 363, note) formule certaines réserves. L'édition du savant Bollandiste (pp. 363-404) est un modèle d'érudition et d'exactitude, et elle s'accompagne d'un commentaire précieux où se trouve réuni tout ce qu'on connaît dans la destinée des manuscrits depuis l'époque de la suppression de l'abbaye. — Sur l'histoire, assez mouvementée, de la bibliothèque de Saint-Ghislain, cfr l'aperçu publié en tête du *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Mons*, Gand, 1931, pp. xxiv-xxvii.

*bunt ipsi ut auctori; sic incipit: « Regnante Domino Iesu Christo post passionem, resurrectionem... »; ad cuius colcem habetur donatio capitis sanctae Salamenae a Coloniensibus facta eidem abbati Stephano, quem dicunt esse unam ex undecim reginabus*¹.

Il n'y a nul doute que le manuscrit aujourd'hui conservé à Mariemont ne soit celui-ci. La confrontation des textes établit à l'évidence qu'il s'agit bien de l'opuscule que Dom Baudry a eu sous les yeux et lorsqu'il rédigea ses *Annales*, et lorsqu'il établit son catalogue. Nous devons donc tenir nos précieux feuillets pour un fragment conservé du codex MMMM de l'abbaye de Saint-Ghislain. Quant à s'expliquer comment ce codex a pu être ainsi dépecé, il suffit de se rappeler le sort lamentable que subirent, plus de vingt ans après la Révolution, les manuscrits de Saint-Ghislain. Le R. P. Poncelet a indiqué avec assez de précision pour que nous ne devions plus y revenir que des volumes entiers avaient été sacrifiés (« à deux francs la livre, y compris les couvertures au même prix »), à l'exception de quelques feuillets jugés intéressants en raison de leur contenu². Les manuscrits de même provenance conservés chez M. le juge Wins, à Mons, sont aussi pour la plupart des *codices mutili*³. Le nôtre a subi le sort commun. Il n'en est pas moins à ajouter à la liste des quelque trente manuscrits conservés (sur 109) que le R. P. Poncelet a pu dresser au prix de patientes et savantes recherches.

PAUL FAIDER.

1. Édition citée, pp. 397-398.

2. *Ibid.*, pp. 360-363, note.

3. Catalogue publié dans les *Analecta Bollandiana*, t. XII, 1893, pp. 409-440.

COMPTES RENDUS.

BIBLIOGRAPHIE, SCIENCES AUXILIAIRES, ETC.

Der Grosse Herder. Nachschlagewerk für Wissen und Leben. — IX. Bd. : Osman bis Reuchlin. 1756 c. ; 1774 illustrations. — X. Bd. : Reue bis Sipo. 1728 c. ; 1892 ill. — XI. Bd. : Sippe bis Unterfranken. 1774 c. — XII. Bd. : Unterführung bis Zz. 1702 c. ; 1613 ill. — Fribourg en Brisgau, Herder, 1934-1935, 8°, relié demi-cuir M. 34.50 le volume.

La Revue a présenté à ses lecteurs chacun des huit premiers volumes du *Der Grosse Herder*. Commencée en 1930, la grande encyclopédie allemande est terminée, le XII^e et dernier volume venant de sortir de presse. Nous avons souvent relevé les qualités exceptionnelles de l'ouvrage : qualités extrinsèques (commodité du format, clarté d'impression, choix et nombre des gravures et des clichés), aussi bien qu'intrinsèques. Les renseignements sont extrêmement abondants (pour le nom propre de Weber, je note 32 notices biographiques) et, comme on dit, à la page (le jeune « premier » de Belgique, M. Paul van Zeeland et son « expérience » n'ont pas été oubliés). Le contenu des articles est généralement riche de substance. Rappelons à ce sujet que le dictionnaire vise plus qu'à fournir de simples données descriptives ou analytiques ; il insiste sur le côté « dynamique » des êtres (leur influence, leur réaction morale, etc.) et multiplie les renseignements pratiques et les conseils. Les « Rahmenartikel », si nombreux, (plus de 40 au tome XII) constituent d'excellents exposés, voire de véritables petits traités sur la matière. Dans le dernier tome notamment, l'article, consacré à la Grande guerre (Weltkrieg), compte 60 colonnes. Sans doute ne satisfera-t-il pas tout le monde, non plus que celui sur le « Versailler Vertrag ». Toute l'histoire, du reste, de ces grands événements n'est pas encore faite définitivement. Et puis, il fallait, nous n'en doutons pas, sacrifier aux exigences des circonstances politiques actuelles d'un pays, où « l'on ne badine pas » ! Quelques mots ont été traités trop sommairement, nous semble-t-il. Par exemple, à *Vergine (Monte)*, il est question seulement d'une montagne de 1480 m. avec une église de pèlerinage. Il aurait fallu ajouter qu'il y a là une abbaye « nullius », qui fut autrefois le centre d'une congrégation monastique importante.

Le XII^e tome se clôt sur deux tables très utiles. La première donne, par ordre alphabétique, des références complémentaires : par exemple, au mot Bruxelles, on apprend qu'on trouvera encore des reproductions relatives à cette ville en consultant l'article « Niederländische Kunst ». La seconde offre, classé systématiquement, un index des « Rahmenartikel », tableaux, planches et groupes d'images du Dictionnaire.

En finissant, il nous reste à féliciter la maison Herder de l'œuvre magistrale qu'elle a accomplie, malgré les difficultés de l'entreprise et du temps. Elle a donné au public allemand une vaste et merveilleuse encyclopédie où se reflètent tout le savoir humain et toute la pensée catholique ; un instrument de travail dont on aimera à se servir. Elle a créé le modèle des dictionnaires.

PH. SCHMITZ.

Reallexikon zur deutschen Kunstgeschichte, hrsgb. von Otto Schmitt (fasc. 1-6). — Stuttgart, J. B. Metzler, 1934, 1935, 4°, 768 col. Le fasc. par souscription Mk. 5,85.

Ce nouveau lexique se propose de donner, par ordre alphabétique, une notice sur les « monuments » de l'architecture, des arts plastiques et industriels. Au total, ce dictionnaire comptera deux mille mots-vedettes : ce qui doit porter à environ six mille, paraît-il, le total des concepts analysés. Son but n'est pas de transposer en dictionnaire une histoire quelconque des beaux-arts. Il omet les biographies ; néglige le cas individuel comme tel ; il veut, avant tout, montrer l'origine et le développement historique des œuvres d'art (non pas du style) et préciser, ainsi, l'importance *réelle* de chacune d'elles. Son titre même fixe les limites géographiques de l'enquête : celle-ci s'étend aux territoires de langue allemande. On y rencontrera cependant des renseignements sur l'art étranger pour autant que celui-ci se trouve à l'origine ou concourt au développement d'une œuvre artistique en pays germaniques. Chronologiquement, le lexique embrasse toute la période qui va des invasions au XIX^e siècle. Chaque article comporte généralement une notice sur le sujet en question (par exemple, ce que l'on entend par *Almutie*) ; suit l'histoire de son développement artistique ; l'explication des figures qui accompagnent l'article ; la bibliographie. L'illustration est très riche : 121 dans les 64 pages du premier fascicule. On sent le souci qu'on a eu de la soigner typographiquement (elle est d'une netteté admirable) et de la choisir : elle doit « éclairer » le texte qu'elle illustre ; elle apportera, si possible, des renseignements nouveaux, c'est pourquoi on a visé à reproduire des objets peu connus ou négligés ou peu accessibles.

Les six premiers fascicules contiennent les mots A. B. C. — *Apocalypse*. Un simple coup d'œil montre l'importance du lexique non seulement pour l'histoire de l'art mais pour l'histoire de l'Église et de la liturgie. Très nombreux sont les articles qui concernent cette dernière discipline. Le R. P. Braun, pour les mots *Altar*, *Altarantependium*, *Altarbalдахin*, *Altarciborium*, *Altardecke*, *Altargerät*, *Altarglücken*, *Altarhaus*, *Altarkreuz*, *Altarleuchter*, etc. (c. 412-624) a consigné la moelle de ses ouvrages sur ces sujets. Relevons ici que ces études ont chacune leur pendant pour le culte protestant. Le culte juif n'est pas oublié non plus : par ex. *Almemor*.

La technique de l'art a sa place également dans ce dictionnaire ; voir par ex. : *Abguss*, *Achse*, *Akademie*, *Akt*, *Alabaster*, *Anker*.

L'impression que laisse l'examen de ces six premiers fascicules est excellente : richesse et solidité du contenu, méthode d'exposition, choix des illustrations, typographie aussi claire que soignée, tout cela ne mérite que des éloges. Ce lexique est appelé à rendre d'immenses services. Espérons que l'entreprise se poursuivra rapidement.

PH. SCHMITZ.

P. DAVID. Les sources de l'histoire de Pologne à l'époque des Piasts (963-1386). — Paris, « Les Belles Lettres », 1934, 12°, xxvii-301 p.

De nombreuses « études historiques et littéraires sur la Pologne médiévale », des « recherches sur l'annalistique polonaise », travaux dont la revue (1934, p. 371-372) a dit tout le mérite, avaient bien préparé l'auteur à publier ce manuel. Si nous exceptons l'ouvrage vieilli de H. Zeissberg, aucune synthèse n'avait paru sur les sources de l'histoire de la Pologne médiévale. Ce nouveau guide, au courant des derniers travaux, s'est donné pour tâche de discerner chez les annalistes, les chroniqueurs, les hagiographes d'une part le témoignage

historique, de l'autre les formations épiques et légendaires. Pour cela, il fallait opérer un classement, marquer les rapports, fixer les traditions.

Chronologiquement, M. D. a limité ses recherches au moyen âge polonais qui prend fin à l'avènement des Jagellons (1386). Quant à la matière même sur laquelle il a travaillé, il s'est borné aux sources littéraires (et inscriptions), négligeant les sources diplomatiques, avec cette exception toutefois, qui peut paraître illogique, qu'il s'est occupé des cartulaires. Nous ne nous en plaindrons certes pas.

Les sources annalistiques et hagiographiques de l'histoire médiévale de la Pologne sont en latin : ce qui les met à la portée de tous les historiens. M. D. fournit une bibliographie des recueils généraux qui les contiennent. Pour chaque texte, étudié en particulier, il signale les éditions. Les sources originales de l'histoire des évêchés et des monastères ne se rencontrent souvent que dans des compilations modernes. M. D. s'est efforcé de donner une liste critique de ces textes. Elle comprend non seulement les imprimés mais encore les nombreux manuscrits non encore édités.

Si peu compétent que nous soyons en histoire polonaise, il nous paraît que M. D. a jeté grandes lumières sur un passé fort ténébreux. Son ouvrage fournit une bonne idée de l'état des sources ; il orientera les chercheurs.

PH. SCHMITZ.

ÉCRITURE SAINTE.

L'œuvre exégétique et historique du R. P. Lagrange. 28^e Cahier de la nouvelle journée. — Paris, Bloud et Gay, 1935, 8^o, 232 p., 1 planche. Fr. 20.

Ce livre présenté au public sous le patronage illustre du Cardinal Liénart est une œuvre utile et pie. En célébrant les quatre fois vingt ans du fondateur de l'École et de la Revue Biblique, les Cahiers de la Nouvelle Journée ont voulu acquitter la dette que tout catholique intellectuel a contractée à l'endroit de ce pionnier intrépide, qui a mêlé si harmonieusement la hardiesse du chercheur à la docilité du croyant. M. Guitton a parfaitement exprimé ce que la jeunesse des Écoles peut trouver dans les in-quarto massifs où le P. Lagrange justifiait la foi de l'Église dans la divinité des Écritures, tout en acceptant de combattre sur le terrain de la critique. Mais une gratitude enthousiaste n'est pas le seul objet de ce petit livre. Pour y loger les témoignages d'admiration de tous les disciples ou amis du P. Lagrange il eût fallu donner à ce volume les proportions des commentaires saumon des Études bibliques, et encore... Ce qui importait ici, c'était d'apprendre à la génération nouvelle ce que fut l'œuvre du grand Dominicain, c'est-à-dire de leur expliquer où en était l'étude et la défense de la Bible, en France, chez les catholiques avant qu'il n'écrivît. 1892 ! c'est à peu près la préhistoire, et pourtant que c'est près de nous.

Voilà pourquoi M. Vénard nous a exposé ce que le P. Lagrange écrivit sur le N. T. tandis que M. Bardy se réservait le milieu hellénique et M. Magnin l'histoire comparée des religions. Dans tous ces domaines, le Maître a pris position d'une façon originale, avec l'autorité, non pas toujours d'un spécialiste endurci, mais d'un homme qui cherche, qui étudie, qui pense, et que seconde une érudition prodigieuse.

Les pages les plus actuelles sont peut-être celles que M. Chaine a consacrées aux premières études du P. Lagrange sur le Sémitisme et sur l'A. T. Les solutions qu'il a proposées ne sont pas périmées, car les problèmes demeurent, et telle page qui date de quarante ans n'a pas vieilli. L'exposé des faits a amené

M. Chaine à parler d'un article de la *Civiltà Catolica* paru en 1918-19 et qui provoqua à cette époque une réponse du P. Lagrange, pleine de renseignements précieux, dont à son ordinaire il n'est pas prodigue. Cependant M. Chaine a négligé de rappeler que l'auteur anonyme s'est défendu d'avoir visé, dans ses critiques, le Directeur de la Revue Biblique, et qu'il avait invoqué en preuve l'éloge qu'il lui avait préalablement dédié. J'ai pensé qu'en ce jour de fête, parmi les couronnes tressées en l'honneur du vénérable Jubilaire, il ne fallait pas oublier cette fleurette, poussée spontanément jadis, dans la Revue des jésuites romains.

H. D.

F. X. KORTLEINER. *Sacrae litterae doceantne creationem universi ex nihilo?* — Innsbruck, Rauch, 1935, 8°, 74 p. Mk. 2.

Le P. Kortleiner a le don de s'attaquer aux questions de fond de l'exégèse biblique. Il est certain que cette notion de création que les Grecs ignorèrent est une des idées forces de la révélation. C'est donc prendre possession du terrain que de revendiquer pour l'Écriture cette doctrine qui met si nettement en lumière les ressources du monothéisme.

Notre auteur s'y essaie avec une méthode qu'il veut implacable ; les témoins favorables à citer, d'abord : Gn. 1, 1. puis prophètes et psaumes ; les témoins compromettants et qu'il importe de redresser : Sap. 11, 18 et Hbr. 11, 3. La mobilisation des textes et des ressources de la philologie et de l'archéologie est impressionnante, mais peut-être les arguments sont-ils trop nombreux et vont-ils trop directement à la preuve. C'est le défaut habituel au P. Kortleiner, qu'avec une érudition du meilleur aloi et fort copieuse il donne l'impression d'embrigader ses troupes. Il y a de la scolastique dans son cas. Ceci dit, il reste que les étudiants ecclésiastiques trouveront rarement un théologien aussi soucieux des menus faits de l'exégèse, et un exégète aussi constamment appliqué à dégager de l'Écriture les grandes thèses de la théologie.

H. D.

WILLIAM HENRY RUSSELL. *The function of the New Testament in the formation of the Catholic High School Teacher* (The Catholic University of America Dissertations). — Washington, The Catholic University of America, 1934, 4°, vi-294 p.

M. W. H. Russell traite d'une manière très ample un problème de pédagogie catholique : quelle place revient au Nouveau Testament dans la formation des professeurs d'humanités ?

La partie la plus intéressante du livre est celle où, sous forme de statistiques obtenues grâce à l'envoi de questionnaires, l'auteur nous fait voir dans quelle mesure le Nouveau Testament est lu par les professeurs d'humanités, aux États-Unis. Un autre chapitre nous fait connaître les résultats que ces professeurs attribuent à la lecture assidue de la Bible. Les effets attendus sont nombreux et exclusivement d'ordre moral et religieux. Certaines réponses sont charmantes. Malheureusement l'auteur ne les cite pas dans leur contexte original : les réponses sont classées et systématisées. Au chapitre IX, il établit une comparaison entre la conception du Nouveau Testament telle qu'elle ressort de l'enquête historique et l'idée que s'en font les professeurs catholiques américains. Il marque les concordances et les divergences. Puis il exhorte vivement ses lecteurs à la méditation de la Bible.

D. A.

ORIENTALIA.

E. SUYS, S. J. **La Sagesse d'Ani**. Texte, traduction et commentaire. (*Analecta Orientalia*, 11.) — Rome, Institut Biblique Pontifical, 1935, 8°, xxii-128 p. Lires 35.

C'est pitié de faire le compte rendu d'un tel ouvrage en profane et d'être incapable de répondre aux sollicitations d'un auteur en quête d'observations critiques, mais on peut toutefois parler de la Sagesse d'Ani en bibliste qui a eu recours mainte et mainte fois aux documents égyptiens.

On en a rapporté l'impression pénible d'une tour de Babel où les traducteurs ne s'entendaient guère et où les spécialistes n'avaient aucun égard pour « ceux du dehors ». Une incertitude décourageante plane sur les interprétations les mieux patronnées et c'est avec soulagement que l'on parcourt un travail comme celui-ci dont l'auteur est retourné courageusement aux textes originaux pour les relire par lui-même et les traduire. Il a mené sa traduction avec des principes excellents mais hardis jusqu'à passer pour révolutionnaires : « si une traduction intelligible peut être inexacte, une qui est inintelligible l'est certainement » ! et pourtant que d'éditeurs de textes goûtent la douceur des points de suspension ou d'interrogation et confondent le français avec le petit nègre. Le P. Suys est certain qu'il y a un sens sous toute proposition d'un écrivain égyptien, mais il ne se croit pas assuré de le trouver à tout coup et il répugne à lui en prêter un par divination. Il a donc résolument traduit à la lettre, en se réservant de renoncer à obtenir l'impossible. Il en résulte l'assurance pour le lecteur de comprendre ce qui est intelligible sans choir dans le rébus du mot à mot servile ou dans la devinette de l'adaptation par à peu près. Or, pour qui n'est pas à même de refaire par lui-même le travail, cette double garantie est précieuse.

L'éditeur a bien présenté la Sagesse d'Ani ; très discrètement, il la situe à distance de ses aînées, les Sagesses de Ptah-hetep et de Méri-ka-Râ, et la rapproche de celle d'Amen-em-ope. De temps à autre il intervient pour déterminer le poids exact d'une sentence et en doser la sagesse ; il faut convenir d'ailleurs que l'admiration ne l'étouffe pas, et sans doute a-t-il raison. Il y a bien du fatras dans cette doctrine terre à terre. Cependant elle nous fournit un matériel utile à comparer avec la sagesse de l'A. T. et l'on est heureux de jouir du confort d'un texte édité avec autant de sagacité. H. D.

J. PIRENNE. **Histoire des Institutions et du Droit privé de l'ancienne Égypte**. Tome III. — Bruxelles, Fondation Égyptologique, 1935, 8°, vii-653 p. en deux fascicules.

Le troisième tome de cet important ouvrage en clôt la première partie consacrée à l'étude d'un millénaire de régime impérial. Il annonce la féodalité qui va s'installer sur les ruines de la VII^e dynastie. Les faits sont découverts et classés du point de vue juridique, et strictement technique ; c'est ce qui fait de cet ouvrage un instrument de travail si précieux, mais c'est aussi ce qui déroutera le lecteur moyen, mal initié aux arcanes du droit. Aucune vue d'ensemble ne lui fera les honneurs de ce livre austère ; il y retrouvera des thèmes affirmés ailleurs et qu'on a comme saisis sur le vif, à travers le grimoire d'une procédure, ou le protocole d'une inscription, mais sans qu'une digression jetée à la cantonnade vienne secourir son ignorance des termes ou des secrets du métier. Seulement, à défaut de généralisation brillante et facile, il trouvera

des textes soigneusement édités, qu'exploite un don merveilleux d'interprétation juridique.

La VI^e dynastie évolue rapidement vers un système féodal ; les anciens gouverneurs de nomes deviennent princes territoriaux et les charges du culte royal se faisant héréditaires à leur profit, le roi n'en dispose plus à son gré ; ainsi la noblesse de cour le cède, dans le Palais, à la noblesse territoriale. Cette oligarchie va désagréger lentement la puissance monarchique parvenue, grâce à son caractère sacré, à l'absolutisme, cependant que le vizir absorbant les pouvoirs administratifs devient un maire du palais. L'administration et le pouvoir judiciaire entrent en décadence.

Le titre III étudie la décadence de l'Empire sous l'emprise de principautés territoriales et de leurs titulaires qui, sous Pépi II, s'emparent des hautes fonctions de l'État ; à cette époque, les grands ressorts du gouvernement central se démembrant : justice, administration, armée, tout devient féodal. Le titre IV expose, en conséquence, l'évolution du droit seigneurial avec la concentration de la grande propriété, l'immunité du bénéfice, le colonat et le statut juridique de la noblesse. Il se termine sur les règles de la succession féodale et prépare ainsi le titre V où on peut voir l'évolution du droit de famille et des successions, sous la VI^e dynastie. Enfin le titre VI traite des personnes à la même époque. L'étude juridique des textes a permis de décrire les divers moments du droit public et privé et d'en dessiner la suite. C'est là une vue nouvelle et, pour tout dire, inédite de l'histoire d'Égypte. H. D.

THÉOLOGIE HISTORIQUE.

M. BUCHBERGER. *Lexikon für Theologie und Kirche*. Bd. VII (Mauretanien-Patologie). — Fribourg en Brisgau, Herder, 1935, 8°, VIII-1040 col. 30 Mk.

La réputation du *Lexikon für Th. u. K.* est solidement établie, partout on en apprécie les mérites, il n'est plus nécessaire de présenter aux lecteurs les noms du Dr Buchberger, évêque de Ratisbonne, initiateur et éditeur de l'ouvrage, du Dr K. Hofman, directeur de la rédaction, des nombreux spécialistes qui collaborent à cette encyclopédie théologique si largement conçue et si méthodiquement réalisée.

En voici déjà le VII^e volume ; il amène par la force de l'ordre alphabétique d'importantes doctrines théologiques, citons entre beaucoup d'autres et sans aucunement vouloir les classer par ordre de valeur, deux articles remarquables : la *Mystique* : définition au point de vue théologique et psychologique, controverses sur la question, bibliographie très complète ; le *Pape*, institution divine, primauté, juridiction, infailibilité, c'est le résumé clair et précis de tout un traité de théologie.

En histoire et géographie ecclésiastiques, l'exactitude des renseignements est toujours digne de confiance : signalons, à titre de spécimen, l'histoire religieuse de l'Autriche (*Oesterreich*), puis le *Mexique*, les Pays-bas (*Niederlande*), la *Palestine* (avec une excellente carte). Tous les diocèses de la chrétienté sont mentionnés à leur tour de rôle : parmi les principaux on a *Metz*, *Münster*, *Palerme*, *Paris*, pour la Belgique *Malines* avec la série de ses archevêques, *Namur* avec une carte historique. Les monastères bénédictins, anciens et récents sont largement représentés, tels *Monte Cassino*, *Mont Saint-Michel*, *Montserrat*, *Münsterschwarzach*, *Niederalteich*, *New Subiaco*, *New Nursia*, *Ottobeuren*, *Orval*. En fait de biographies, voici la foule des saints, des pontifes, des théologiens, des exégètes, des savants qui ont illustré l'Église :

tels les papes *Nicolas I-V*, *Pascal I et II*, et pour l'époque moderne le Card. *Mercier*, le Card. *Newman*, *Montalembert*, *Moehler*, *Ozanam*. Le *Lexikon* ne consacre en général pas de notions aux personnages encore vivants, exception cependant est faite pour *Thérèse Neumann*, question d'ailleurs de mystique plus que de biographie.

Les artistes ne seront pas les derniers à apprécier le volume, outre des articles sur les grands maîtres *Michel-Ange*, *Mendelsohn*, *Mozart*, *Murillo* et leurs œuvres, ils goûteront les gravures et les planches hors texte : l'iconographie de *S. Michel*, les *Mosaïques* chrétiennes, les *Neumes* du plain-chant et tant de portraits d'hommes célèbres et de photographies de monuments remarquables.

R. PROOST.

P. ARENDT. *Die Predigten des Konstanzer Konzils*. — Fribourg en Brisgau, Herder, 1933, 8°, xii-268 p. 5 Mk.

La célébration des Conciles, comporte, on le sait, outre les discussions théologiques, des sermons prêchés à l'inauguration, à la clôture, ou en d'autres circonstances spéciales à ces assemblées. Le Concile de Constance (1414-1418) a cela de particulier qu'il a laissé à la postérité un nombre très considérable de sermons de la sorte, il nous en reste plus de 200 dont plusieurs ont été prononcés par des prélats ou docteurs illustres, tels que le chancelier Gerson, le cardinal d'Ailly. L'objet de ces sermons n'est pas moins notable, ils s'occupent, en effet, des questions capitales traitées au Concile : la supériorité du Pape, la cessation du schisme, la réforme de la discipline ecclésiastique. L'auteur de ce livre ne s'est pas proposé de faire une édition du texte des sermons ; mais, les prenant pour matière de son travail, d'après les meilleures éditions anciennes et modernes (surtout Finke : *Acta Concilii Constanciensis*, 1923) il en a fait une étude synthétique : il décrit d'abord la forme extérieure et la méthode homilétique qui leur est propre pour arriver à une vue d'ensemble sur leur contenu religieux et théologique. C'est là la 1^{re} partie de l'ouvrage (ch. 1 à 6), dans la seconde (ch. 6 à 10), se plaçant au point de vue de l'histoire du Concile il saisit sur le vif les renseignements originaux que ces homélies nous fournissent tant sur le Concile que sur la période agitée de l'histoire ecclésiastique dont il est l'écho fidèle.

Grâce à sa valeur historique, au choix judicieux des éléments qui le constituent et au ton vif et intéressant de l'exposé, l'ouvrage du Dr Arendt se fait lire avec autant d'utilité que d'agrément.

R. PROOST.

LOUIS CAPÉLAN. *Le Problème du Salut des Infidèles*. Tome I. Essai Historique. Tome II. Essai Théologique. — Toulouse, Grand Séminaire, 1934, 8°, 616 et 150 p.

Cette nouvelle édition a l'avantage d'apporter par des remaniements et des annexes une mise au point — définitive semble-t-il — de la question du salut des infidèles, en tenant compte des controverses récentes. La valeur que l'on aimait à reconnaître à l'ouvrage de l'Abbé Capéran est confirmée par la solidité restée entière de ses conclusions. Brillamment, le Directeur du Séminaire de Toulouse établit sa thèse fondamentale par approches successives qui, en définitive, ne laissent dans l'ombre aucun des multiples aspects du problème. Éliminant d'abord les hypothèses de la « prédication aux trépassés » et des « limbes pour adultes », il démontre qu'« il est impossible d'admettre qu'une seule âme humaine docile à la grâce ne soit pas arrivée à l'acte de foi nécessaire à la justification ».

L'essai théologique est très sérieusement étayé par les développements plus considérables accordés à l'« essai historique ».

La récente discussion Glorieux-Hugueny est clairement exposée. Capéran affermit la position du chanoine Glorieux par l'exemple de ses conclusions et spécialement par une exégèse rassurante des propositions redoutables du Syllabus opposées par le P. Hugueny.

En somme, « Capéran » reste le meilleur travail en la matière. B. BECKER.

M. M. DESMARAIS, O. P. S **Albert le Grand, docteur de la médiation mariale** (Publications de l'institut d'études médiévales d'Ottawa, IV). — Paris, Vrin, 1935, 8°, 172 p.

Saint Albert, bien plus que saint Thomas, parle de Notre-Dame avec une émotion sentie. Sa piété lui applique une foule de métaphores scripturaires que sa raison traduit ensuite en formules et raisonnements théologiques.

Le P. Desmarais s'est attaché à préciser la position du Docteur universel au sujet de la médiation mariale. A vrai dire, saint Albert n'en a traité nulle part de façon explicite. Il fallait donc relire toute son œuvre pour recueillir et synthétiser les éléments de sa pensée. Pour que cette construction soit vraiment objective, le plan choisi se fonde sur le concept de médiateur que saint Albert lui-même applique au Christ. Les notes essentielles en sont « *esse medium* » c'est-à-dire se trouver par nature entre les extrêmes à réunir et « *esse via* » : exercer un rôle actif dans cette réunion.

Le classement des textes albertiniens s'opère alors avec clarté : la sainte Vierge est « *media* » parce que tout en appartenant à notre humanité, elle est par sa plénitude de grâce et sa maternité divine aussi proche de Dieu qu'il est possible à une créature ; d'autre part, elle est également « *via* » puisqu'après avoir coopéré intimement aux grands actes de la Rédemption, elle coopère maintenant à en répandre les mérites : il n'est point de grâce accordée par Dieu, sans son intercession. Saint Albert ne manque pas d'exploiter le parallélisme Ève-Marie, corollaire de l'antithèse Adam-Jésus. Ce thème depuis saint Irénée était devenu classique.

De cette étude il résulte que le grand docteur de Cologne fut un témoin particulièrement enthousiaste d'une tradition qui attribue à la sainte Vierge le premier rôle après le Christ dans l'économie de la rédemption. De nombreux théologiens s'attachent actuellement à retrouver au cours des siècles la trace de cette doctrine. Cette longue recherche aboutira, espèrent-ils, à prouver que la médiation de la Vierge est contenue implicitement dans le donné révélé et peut en conséquence faire éventuellement l'objet d'une définition dogmatique.

Le travail du P. Desmarais est un excellent appoint qu'ils ne manqueront pas d'apprécier. J. H.

R. SPINDLER. **Das altenglische Bussbuch (sog. Confessionale Pseudo-Egberti).** Kritische Textausgabe, nebst Nachweis der Mittellateinischen Quellen, sprachlicher Untersuchung und Glossar. — Leipzig, Tauchnitz, 1934, 8°, XII-211 p.

J. Raith a publié en 1933 le Pénitentiel du pseudo-Egbert, qui n'est qu'une traduction en vieil anglo-saxon du Pénitentiel latin d'Halitgaire de Cambrai. Cinq manuscrits du XI^e siècle contiennent à sa suite un traité assez court connu sous le nom de *Confessionale pseudo-Egberti*. C'est à l'étude de ce dernier que s'est attaché R. Spindler. Le texte critique anglo-saxon est précédé d'une

longue étude où l'auteur recherche l'ordre primitif des parties, les sources, le lieu et l'époque de la composition ; il y ajoute les explications historiques les plus indispensables.

Il faut distinguer dans ce document deux parties d'origines fort différentes : le corps lui-même du code et son introduction. Le code dépend principalement de sources insulaires, et en premier lieu du Pénitentiel attribué à Théodore de Tarse, archevêque de Cantorbéry. L'introduction au contraire s'inspire exclusivement de textes continentaux. La traduction, très libre dans l'introduction, est beaucoup plus littérale dans ce qui suit.

M. Spindler reconstitue ainsi la formation du document tel qu'il nous apparaît au XI^e siècle : les deux parties dateraient de la seconde moitié du X^e, soit après l'établissement de la réforme bénédictine en Angleterre. Le code lui-même aurait été composé dans le royaume de Mercie orientale, probablement avant l'apparition de la version d'Halitgaire (Pénitentiel du pseudo-Egbert). L'introduction serait l'œuvre d'un saxon et, avec le titre, appartiendrait en réalité à la version d'Halitgaire dont une confusion inexplicable l'aurait séparée.

Le *Confessionale pseudo-Egberti* n'est guère qu'un ensemble d'emprunts à des sources antérieures, aussi peu original que les ouvrages similaires de cette époque. Bref, excellente étude d'un texte assez banal. J. H.

Quatrième Congrès des Lecteurs Franciscains. — Paris, Éditions Franciscaines, 1935, 8°, 368 p.

Ce volume consacré au Congrès des Lecteurs franciscains de langue française, tenu à Lyon au mois d'août 1934, est divisé en deux parties : l'une rendant compte du Congrès lui-même, l'autre reproduisant les travaux qui y furent exposés : dissertations, discussions, discours. L'activité intellectuelle qui se manifeste par ces réunions périodiques est tout à l'honneur de l'Ordre franciscain.

A ce Congrès de 1934, la personne et la doctrine du bienheureux Duns Scot furent particulièrement l'objet des rapports généraux. Citons : Le mouvement scotiste de 1900 à 1934 (P. Victor Comte-Lime) — Les erreurs et lacunes de nos manuels d'Histoire ecclésiastique touchant le Bx J. Duns Scot (par le P. C. Fischer) — et Essai sur la théorie de la connaissance d'après Duns Scot (P. Séraphin Belmond). Cette dernière étude est entreprise — du moins partiellement — pour répondre à quelques assertions du P. Maréchal, S. J. et de l'abbé Landry. Le P. Belmond dresse ainsi un tableau général de la théorie de la connaissance selon le Docteur Subtil. On souhaiterait que l'auteur entreprît de publier sur cet intéressant sujet un travail plus étendu où seraient développés les divers paragraphes forcément succincts de ce rapport. B. B.

THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

NICOLAS JUNG. Le Magistère de l'Église. (Bibl. des Sciences Religieuses). — Paris, Bloud & Gay, 1935, 12°, 191 p.

Très clairement rédigé, ce petit livre sur le Magistère de l'Église contient un bon résumé de la doctrine traditionnelle. Les arguments sont exposés avec simplicité et visent à apporter sur chaque point du dogme le plus de netteté possible.

Sur l'infailibilité du magistère (Pape et Évêques), l'auteur a voulu entrer dans plus de détails ce qui rendra particulièrement utile cette partie de son

travail. Le dernier chapitre « L'objet du Magistère » nous amène cependant à proposer deux remarques : dans la distinction entre objet primaire et secondaire du dépôt révélé, ne serait-il pas opportun de faire appel à la notion d'« accessible de soi à la raison naturelle ou non » ? — Plus loin (p. 170-171) le P. Jung parle de l'infailibilité des conclusions théologiques..., de foi ecclésiastique... Ces expressions sont-elles heureuses ? On aimerait en voir préciser la signification. Signalons à la fin du volume : Bibliographie ; Index des noms cités ; Références Scripturaires ; Références au Codex Juris Canonici ; Références à l'enchiridion de Denziger.

B. B.

Scientia Sacra. Theologische Festgabe zur 25. Jahrestag der Bischofsweihe Sr. Em. Kard. Schulte. — Cologne, Verlag J. P. Bachem, 1935, 8°, 370 p. Mk. 9.

A l'occasion du jubilé épiscopal (1910-1935) du Cardinal Schulte, archevêque de Cologne, plusieurs théologiens qui lui doivent, à des titres divers, leur appel à la carrière des sciences religieuses et aux fonctions professorales qu'ils occupent à présent, se sont coalisés pour offrir au savant prélat, autrefois professeur de théologie lui-même, un digne hommage de reconnaissance et de respect. Cet hommage, c'est le beau volume qui vient de paraître, et qui contient douze études relatives à diverses branches de la théologie, historique ou systématique. L'espace nous manque pour analyser toutes ces dissertations : nous nous bornerons à en mentionner quelques-unes, non que nous voulions leur attribuer une valeur supérieure aux autres, mais par ce qu'il est plus facile de caractériser leur objet en peu de mots, et sans entrer dans des aperçus techniques trop compliqués. Ce seront des specimens, donnant une idée de l'intérêt qui s'attache à l'ouvrage. Nous citerons donc en premier lieu (Diss. n° 4), l'heureuse trouvaille du Commentaire de saint Albert le Grand sur le Cantique des Cantiques, qu'on croyait perdu, mais dont, à l'occasion des recherches préparatoires à l'édition des œuvres de saint Albert, le D^r H. OSTLENDER a retrouvé des mss. qui présentent toute garantie d'authenticité. L'étude n° 5 est due au Prof. D^r G. SÖHNGEN, connu déjà par sa compétence en histoire de la scolastique : il montre que les notions de « contact » et de « participation » dont Aristote se sert dans la doctrine de la connaissance ont été par saint Thomas détournées de leur signification historique, il est vrai, mais au grand avantage de la théologie. En matière de liturgie, le D^r J. BRINKTRINE, auteur de plusieurs ouvrages appréciés, établit (n° 8), avec beaucoup de discrétion, quelle est la valeur de la liturgie comme lieu théologique : la liturgie ressortit du magistère ordinaire de l'Église, par suite aucune doctrine relative à la foi, proclamée ouvertement par la liturgie romaine, ne pourra jamais être reconnue fausse. L'article n° 10, qui a pour auteur le Prof. W. SCHÖLLGEN, a pour objet un point important de morale : les rêves en plein jour (Tagträume, day-dreams) : on y voit combien les résultats de la psychothérapie et de la neurologie confirment l'enseignement de l'ascétique et de la morale chrétienne concernant la discipline de l'imagination et le mal que se font les esprits habitués à s'entretenir de vaines chimères. Le D^r K. FECKER, enfin (n° 9), outre son article sur la théologie mariale, a fourni le grand travail d'organisation nécessaire pour réunir les divers collaborateurs et assurer la publication de tout le volume.

R. P.

P. DESCOQS, S. J. Praelectiones Theologiae Naturalis. Cours de Théodicée. — Paris, Beauchesne, 2 vol., 1933 et 1935, 8°, vi-726 p. Fr. 100. 926 p. Fr. 112.

La parution du second tome nous permet de porter une appréciation plus fondée sur l'enseignement du R. P. Descoqs. L'ouvrage se présente comme un « manuel », envisagé pour un cours d'une année. A en juger par les proportions de ces deux premiers volumes, l'ensemble des trois tomes ne comptera guère moins de 2400 pages in-4° ! N'allons pas tout de suite reculer devant cette masse imposante. La méthode suivie par le P. D. dans l'exposé des matières permettra facilement un usage scolaire proportionné à diverses catégories d'élèves. En effet, une heureuse division des thèses, soulignée très clairement par l'emploi de divers caractères typographiques, donne toute latitude au professeur et aux élèves. L'essentiel des questions est toujours bien mis en relief et tout le reste : documentation, bibliographie, discussion des théories courantes, analyse de systèmes, résumé d'ouvrages philosophiques, tout cela est mis à la portée de l'étudiant sans l'encombrer ni l'accabler. Le P. D. est de son temps : sa culture est très vaste et sa documentation parfaitement à jour. Les auteurs contemporains qui jouissent d'une certaine influence ont été lus et étudiés ; si la chose est nécessaire, le Père leur consacrera de nombreuses pages dans sa Théodicée : ainsi pour Blondel, Bergson, Le Roy, Balthazar, Kleutgen, Maréchal, Brunschvicg, Garrigou-Lagrange, Roland-Gosselin, Romeyer, Sertillanges, etc.

La division générale du traité est la suivante : Tome I. Introduction générale (notions, méthode, présupposés critiques). Pars I. De cognoscibilitate existentiae Dei. Sectio I. Via ad argumenta (demonstrabilitas existentiae Dei ; — argumentum liminare ex consensu universali). Sectio II. Argumenta Valida : (Processus in infinitum repugnat. Argumentum ex contingentia. Argum. Cinesiologicum ; Argum. Efficientiae ; Argum. Teleologicum ; Argum. Deontologicum). Sectio III. Argumenta Invalida : (Intuitio ontologistarum ; argum. Ontologicum ; argumenta Kantii ; argum. Entropologicum ; argumenta ex experientia religiosa). — Ici commence le tome second qui poursuit l'examen des arguments insuffisants : Sectio IV. Argumentum eminentiae (IV^a via) ; argum. ideologicum ; argum. eudaemonologicum ; argumentum ex sponsione (pari de Pascal). Sectio V. Argumenta mixta : argumentum metalogicum (Gratry) ; argumentum ex actione (Blondel) ; argumentum idealisticum (Ed. Le Roy) ; argumentum ex experientia mystica H. Bergson. Sectio VI. De atheismo. — Pars II. De cognoscibilitate essentiae Dei. Sectio I. De perfectione Dei (infinitas, simplicitas). Sectio II. De cognitione analogica naturae Dei. — Le tome troisième s'est réservé l'étude des attributs divins (scientia divina etc.). Cette simple énumération des titres de chapitres donne déjà une idée de l'originalité de l'exposé. Au point de vue pédagogique, il était utile de grouper ainsi les preuves estimées apodictiques dans une seule section. On aura remarqué aussi que le P. D. n'admet pas la valeur complètement démonstrative de la quarta via ni celle de l'argument par l'appétit du bonheur. Par contre il attribue à l'argument déontologique une certitude absolue.

Nous touchons ici à une des idées maîtresses de tout le traité du P. D. La question du désir naturel de la béatitude surnaturelle revient en effet comme un leit-motiv à travers tout le traité. Le P. D. a bien vu que ce problème de l'insertion de l'ordre surnaturel dans l'activité de l'homme était d'une importance capitale en philosophie et particulièrement en théodicée. Il aborde cette idée dès l'Introduction où il expose la théorie du P. Maréchal : le point de départ de la métaphysique. Mais c'est principalement dans le tome II (p. 214 à 254) que la question sera traitée *ex professo*, à propos de

l'argument eudémonologique. Ici le P. D. retrace les antécédents historiques et résume les opinions actuellement en présence. On retrouvera le même problème (évidemment) au chapitre consacré à Blondel. Mais le P. D. ne mentionne pas l'opinion de Maritain (Degrés du Savoir) en la matière qui pourtant est à l'abri de toutes les objections soulevées ici, et donne une très élégante solution. On voit toute l'importance de la position prise par le P. D. dans cette question. C'est parce qu'il n'admet pas une ordination de finalité à une connaissance intuitive de Dieu qu'il est amené à rejeter les considérations du P. Maréchal (et le P. D. dit lui-même que si le P. Maréchal avait raison, il y aurait lieu de modifier considérablement la méthode en théodicée I), c'est pour la même raison que l'argument eudémonologique est considéré comme insuffisant, que le Blondélisme est l'objet d'une critique très sévère.

Le cas des athées est examiné avec grande attention et en tenant compte des faits contemporains. — Sur la connaissance « mystique », on trouvera ici (tome II, p. 441 à 525) une vue d'ensemble des opinions en présence : le P. D. comble ainsi une lacune. — De bonnes choses aussi sur l'analogie. On lira également avec intérêt les développements consacrés à la distinction essence-existence. Le P. D. s'en tient à la « règle d'or » en vigueur dans la Compagnie.

Le P. Descoqs réserve l'emploi du latin pour l'exposé des thèses et des arguments en forme. La plus grande partie de son ouvrage est en français pour la plus grande satisfaction du lecteur. La méthode adoptée imposait presque ce procédé.

L'ensemble de la pensée est bien dans la ligne thomiste traditionnelle. La répartition des matières est en général heureuse bien que certains chapitres eussent pu utilement être rapprochés (arguments de Kant et argument déontologique ; ch. V du t. I et ch. II, III et IV du tome II ?).

Ce traité sera un excellent instrument de travail entre les mains des étudiants et des professeurs.

B. BECKER.

J. GUMMERSBACH, S. J. *Unsündlichkeit und Befestigung in der Gnade.* — Francfort/M., Carolus Buchverlag, 1933, 8°, xvi-352 p. Mk. 13,20.

Le Dr G. dans cet ouvrage qui a pour titre complet : « L'impeccabilité et la confirmation en grâce d'après la doctrine scolastique, en relation spéciale avec Suarez, *mit besonderer Berücksichtigung des Suarez* » a consacré à cet objet un vaste travail de synthèse, d'un contenu extrêmement riche, tant au point de vue historique que spéculatif. En voici le plan : 1. l'impeccabilité essentielle de Dieu ; 2. l'impeccabilité du Christ en fait et en droit, *unsündigkeit-unsündlichkeit* ; 3. la participation à l'impeccabilité du Christ dans l'Église triomphante (anges et saints), dans l'Église souffrante (purgatoire, limbes, etc.), dans l'Église militante où la Mère de Dieu tient le premier rang et à laquelle font suite saint Joseph, saint Jean-Baptiste, les apôtres, martyrs, confesseurs. Au point de vue méthodique et formel l'auteur prend la théologie de Suarez comme norme directive : d'autres pourront se dire thomistes, scotistes, pour lui il aura le droit de se proclamer suarésien. Sur chaque question les opinions de Suarez seront exposées avec les arguments pour et contre : le résultat de la discussion sera d'ordinaire favorable à Suarez sans que l'auteur renonce à exposer ses idées personnelles : il traitera en outre des points qui jusqu'ici n'ont guère été touchés ; tel le genre de confirmation dans le bien chez les enfants morts sans baptême. Naturellement, les théologiens qui combattent Suarez auront des réserves à faire, ils n'admettent pas notamment l'efficacité de la grâce dans le même sens que lui, on en verra les conséquences.

dans les questions qui regardent le *status termini*, ou encore dans la comparaison entre la confirmation en grâce et la simple persévérance. Tous néanmoins concéderont que le D^r G. participe à l'extension, à l'universalité de la science de son Docteur préféré, qu'il explique impartialement les doctrines des théologiens des autres écoles, et qu'ainsi son livre orientera utilement le lecteur qui veut approfondir ces questions de théologie spéculative, trop peu cultivées aujourd'hui.

R. PROOST.

H. DAVIS, S. J. **Moral and Pastoral Theology.** 4 vol. (Heythrop Theological Series : II). — Londres, Shead & Ward, 1935, 8°, env. 450 p. chacun. Sh. 7/6 le vol.

Il existait déjà plusieurs traités de morale en langue anglaise. Les uns cependant étaient antérieurs au nouveau Code canonique et par le fait même ne se trouvaient plus tout à fait au point ; d'autres ne réservaient aux Sacrements qu'une place trop restreinte et ignoraient presque systématiquement le côté pastoral et pratique de la théologie morale.

Le R. P. Davis a évité ces inconvénients : il a suivi, chaque fois que la matière s'y prêtait l'ordre même des canons, et a multiplié remarques et conseils.

Les deux premiers volumes exposent les principes fondamentaux et les commandements du Décalogue, avec toutes les questions modernes, médicales et autres qui s'y rattachent.

Les troisième et quatrième volume traitent des Sacrements et des devoirs d'état propres à certaines situations ecclésiastiques ou laïques.

L'auteur s'est fait une règle d'exposer la science dans son état actuel et a élagué les anciennes controverses dont l'utilité a disparu. Signalons, par contre la clarté et l'originalité avec laquelle, après avoir soigneusement consulté des spécialistes en ces matières, il expose les questions médico-morales, juridiques, etc.

L'ouvrage est destiné aux étudiants de Grande Bretagne et d'Amérique, c'est pourquoi sans doute la bibliographie, d'ailleurs abondante, est presque exclusivement anglaise, avec quelques manuels latins et l'un ou l'autre français. Ces quatre volumes sont présentés et imprimés avec l'élégance et le soin caractéristiques des éditeurs d'outre-Manche.

J. H.

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique, doctrine et histoire, publié sous la direction de M. Viller, S. J. — Fasc. 3, 4, 5. — Paris, Beauchesne, 1934-1935, 4°, col. 641-1600.

La somme des connaissances religieuses, historiques, psychologiques mises en œuvre en ce fascicule est considérable et puisée aux meilleurs sources.

Parmi les études d'ordre psychologique on en appréciera d'excellentes aux mots *apatheia* (Bardy), *attention* (Vernay), *aspiration* (Vansteenbergh), *attaches imparfaites* (Saudreau) *ascèse*, *ascétique* (de Guibert). Sur l'*ascétisme*, malgré le néologisme du nom, nous aurions souhaité trouver une critique des conceptions que ce nom prétend exprimer. — Saint Augustin fut étudié avec maîtrise (Boyer) surtout du point de vue contemplation. Une table des apocryphes augustiniens (Cavallera) s'annexe à cette étude. Remarquons parmi les articles sur les grands maîtres de vie spirituelle ceux sur S. Basile (Bardy), S. Bernard (Le Bail), Bérulle (Molien). — S. Benoît et sa spiritualité

furent étudiés d'abord en la Règle. Le travail de D. Schmitz sur les sources de la règle, son contenu doctrinal suivant l'ordre des chapitres, ses rapports avec le monachisme antérieur et postérieur, sur le texte et sa traduction manuscrite est un modèle du genre. A la fois concis et précis, appuyé sur une solide documentation, cet exposé dénoue en faveur du lecteur la complexité de bien des problèmes. L'étude de D. de Puniet tend à caractériser la spiritualité bénédictine dans son ensemble. Il examine à cet effet, selon la pensée de saint Benoît, la part de Dieu et celle de l'homme dans l'œuvre de la perfection. — Tout en signalant le mérite de cet ample exposé, qu'il nous soit permis de remarquer qu'en son fond, toute cette doctrine est simplement chrétienne. A notre avis, ce qui seul spécifie la spiritualité de saint Benoît, c'est un équilibre propre de tendances ascétiques et religieuses, et non point une doctrine proprement dite.

Certaines documentations que l'on chercherait vainement ailleurs se trouvent ici réunies, par exemple aux mots : *Autobiographie*, *Anormaux* (sanctification des), sur la spiritualité anglaise. Sur une foule de personnages secondaires (Baker, Beauvillers, Benoît de Canfeld, etc.) on lira des renseignements suffisants à orienter la pensée.

Nous ne prétendons pas que tout soit définitif en ces multiples articles, que tout soit de première main. On souhaiterait plus de concision dans tel ou tel article, moins d'idées personnelles dans tel autre, mais dans son ensemble l'œuvre est magistralement conduite, de première valeur et s'impose à l'attention.

I. RYELANDT.

H. PETITOT, O. P. *Histoire exacte de la Vie intérieure et religieuse de sainte Bernadette*. — Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 8°, 222 p. Fr. 12.

Cet ouvrage n'est pas une biographie ordinaire. Faisant suite à l'*Histoire des Apparitions*, du même auteur, ce volume nous fait connaître, d'après des documents inédits, la vie intérieure de sainte Bernadette.

Peu de faits, mais l'exposé apologétique des vertus de la sainte, surtout pendant sa vie religieuse, tel est l'ouvrage qui nous est présenté aujourd'hui. Le lecteur désireux d'approfondir la vie intime de la voyante de Lourdes sera amplement satisfait. L'auteur n'épargne pas les commentaires à propos des moindres actes et des paroles de la sainte dont il veut mettre en lumière la vie simplement pieuse et humble.

I. B.

ST. FUMET. *Mission de Léon Bloy*. (Coll. « Les Iles »). — Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 12°, 382 p.

Le nom de Léon Bloy sera-t-il inscrit dans l'histoire religieuse contemporaine ? Cela n'est pas certain. Son œuvre faite de sentiments plutôt que d'idées ne laissera peut-être que peu de traces, lorsqu'auront disparu ceux qui auront connu sa personne. Elle a suscité de vives polémiques.

Le livre que lui consacre avec un talent remarquable Stanislas Fumet, doit être lu de tous ceux que passionnent le Pèlerin de l'Absolu. Ceux qui par-dessus les polémiques désirent connaître le chevalier sans peur, sinon sans reproches, qui en est le centre, le liront avec autant de profit.

M. Fumet a pieusement étudié dans son atmosphère sentimentale, celui qui ne peut être jugé hors d'elle impartialement. Sans croire absolument à la « Mission » de son héros, l'on peut souscrire à son jugement : « La sincérité des pages de Léon Bloy, l'authenticité de la douleur qui les caractérise... sont des moyens pour la littérature de gagner à Dieu le cœur des hommes tels qu'elle n'en connaissait peut-être pas d'aussi puissants auparavant ». E. B.

ANDRÉ BOYER. *Le Catéchisme vivant*. (Coll. « Problèmes d'éducation »). — Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 12°, 238 p.

M. l'abbé Boyer est un spécialiste des questions catéchistiques. L'on aura vite fait de s'en assurer en le lisant. Certains chapitres : « Le Catéchisme et la famille », « Catéchisme et Catéchistes », sont particulièrement suggestifs.

La troisième partie « Documentation » donne une nomenclature extrêmement riche de tout ce qui constitue le matériel et la bibliographie qui faciliteront la tâche des catéchistes. Livre indispensable à ces apôtres. E. B.

« *Cathedra Petri* ». *Les Exercices spirituels*. Textes pontificaux annotés par Albert Valensin. — Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 12°, xiv-192 p. Fr. 10.

La collection *Cathedra Petri* se propose de publier une édition pratique et commode des encycliques pontificales et des principaux documents pontificaux, depuis l'avènement de Léon XIII. Elle les groupera suivant les matières traitées. Le texte traduit en français sera accompagné de notes explicatives et suivi d'appendices ou notes doctrinales ; le texte latin officiel sera inséré à la fin du volume ; une numérotation identique des paragraphes dans les deux textes permettra aisément de se reporter de l'un à l'autre.

Le premier volume comprend trois documents pontificaux de Pie XI, relatifs à la vie spirituelle, à l'utilité des retraites et à l'excellence des exercices spirituels : la constitution apostolique *Summorum Pontificum* (25 juillet 1922), la lettre apostolique *Meditantibus nobis* (3 décembre 1922), et l'encyclique *Mens nostra* (20 décembre 1929). Le texte annoté de ces documents est éclairé de trois appendices sur les exercices spirituels et l'ascèse chrétienne, le chant grégorien et la théologie de la prière. Viennent ensuite, en latin, des documents de Léon XIII, Pie X et Benoît XV concernant les mêmes Exercices spirituels. — Des tables, onomastique, analytique et des matières, terminent cet utile volume. P. S.

LETOUZEY (ANDRÉ). *L'Évangile règle de vie. Le sens chrétien formé par l'étude des Textes*. — Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 12°, xx-668 p.

Ce livre présente l'Évangile sous une forme méthodique : les textes narratifs sont groupés selon la suite du récit : les textes doctrinaux en ordre logique. Ce procédé facilite l'étude religieuse du Livre sacré et en fait ressortir les lignes principales. Le commentaire en élargit le rayonnement, et cherche à former le sens chrétien véritable. P. S.

BERNARD (P. R.). *Le mystère de Marie. Les origines et les grands actes de la maternité de grâce de la sainte Vierge*. — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 12°, 491 p. Fr. 15.

Tout le dessein de cet ouvrage est de montrer que la maternité spirituelle de la sainte Vierge n'est pas une pieuse fiction mais une très vivante action. Marie est réellement la Mère des chrétiens. Comme telle, elle nous a autrefois mérité notre grâce et aujourd'hui elle nous la dispense. P. S.

PHILOSOPHIE.

JOS. GREDT, O. S. B. *Die aristotelisch-thomistische Philosophie*. 2 vol. — Fribourg, Herder, 1935, 8°, xii-434 et viii-374 p. M. 7.80 et 6.80.

Les « *Elementa philosophiae aristotelico thomisticae* » du R. P. Gredt, professeur et doyen de la faculté de philosophie du Collège international bénédictin

de Saint-Anselme à Rome, ont leur réputation établie depuis nombre d'années (1^{re} éd. 1899). De divers côtés on a pu dire que c'est actuellement le meilleur des manuels de philosophie thomiste, le plus complet et le plus approfondi. Cependant la forme strictement syllogistique et la terminologie complexe des scolastiques peuvent constituer une difficulté pour les commençants et heurter les préjugés d'esprits habitués à d'autres idées et à d'autres méthodes. C'est pourquoi, dans ce nouvel ouvrage, écrit en allemand, le P. Gredt veut rendre plus accessible, faire pénétrer dans les milieux intellectuels les plus divers la vraie pensée thomiste : la doctrine est celle des *Elementa*, mais l'exposé, quoique serré, est d'une lecture plus facile. La terminologie à laquelle l'A. a su donner une remarquable justesse, aidera quiconque doit traiter les matières philosophiques en langue vulgaire ; les idées sont présentées dans un ordre qui soutient l'attention du lecteur, en passant du moins connu au plus connu, en mettant en relief les éléments essentiels, en ajoutant des explications concrètes aux raisonnements plus ardu. La thèse de l'immortalité de l'âme, entre plusieurs autres, prouvera ce que nous disons : en effet, l'argument tiré du désir naturel de l'homme, qui n'intervient dans les *Elementa* qu'à titre subsidiaire et n'y occupe que deux lignes, vient ici en premier lieu avec une page entière de développements et prépare ainsi l'accès aux arguments plus subtils et plus spéculatifs. Dans les questions connexes avec les sciences naturelles, physique moléculaire, psychophysique et biologie, une attention plus spéciale a été consacrée à celles-ci. C'est surtout, on le voit, dans la philosophie de la nature, qui constitue la seconde et en même temps la plus importante partie du 1^{er} volume (p. 128-434) que nous avons relevé ces avantages de méthode. La première partie (p. 1-127) est consacrée à la logique, dans laquelle l'A. s'efforce d'être concis, la logique formelle n'intéresse pas beaucoup nos contemporains et peut se traiter assez brièvement ; la logique matérielle, pour sa part, ne peut rien sacrifier dans le domaine des « universaux », toutes les questions y relatives sont condensées en peu de pages : un effort intellectuel sera peut-être nécessaire pour suivre l'A. qui en cette matière comme en toute autre ne consent jamais à esquiver ou à pallier les difficultés. — Le second volume de l'ouvrage contient la métaphysique et l'éthique. La critique de la connaissance, d'après S. Thomas, est du ressort de la métaphysique ; on la trouvera donc ici avec la réfutation des diverses formes de l'idéalisme, y compris le réalisme critique. Dans la théodicée, les grandes conclusions du thomisme viennent se rejoindre dans un accord parfait ; on y lira aussi avec intérêt, pensons-nous, la discussion très serrée des grands systèmes concernant la prémotion et la prescience divines. En éthique, le P. G. met bien en lumière le rôle prépondérant du principe de finalité. C'est ce principe, qui, au fond, résout les questions les plus complexes suscitées par la politique et la sociologie modernes.

R. PROOST.

F. BLIEMETZRIEDER. **Adelhard von Bath.** — Munich, Max Hueber, 1935, gr. 8°, VIII-396 p. M. 16.80.

L'auteur de ce livre a déjà publié divers écrits concernant les doctrines et les maîtres de l'école philosophique de Laon : il nous donne à présent une étude biographique d'ensemble sur un personnage intimement apparenté à cette école, Adélard de Bath, philosophe, mathématicien, astronome, promoteur de la renaissance scientifique du XII^e siècle.

Jusqu'ici on ne connaissait guère que la jeunesse d'Adélard et ses premiers travaux scientifiques. Né à Bath vers 1090, il y fut d'abord, peut-on croire,

clerc de la cathédrale, mais jamais moine bénédictin, (p. 22, 338) : sur ce point d'histoire monastique le D^r Bl. cite à propos D. U. Berlière et se trouve pleinement d'accord avec lui. L'analyse des ouvrages authentiques d'Ad. qui datent d'avant 1130, tels le fameux « de eodem et diverso » dans lequel il fait l'apologie de sa vocation scientifique, les « Quaestiones naturales », la traduction latine d'Euclide ; la description ensuite des voyages qu'il entreprit en Espagne, en Italie méridionale, en Orient pour y étudier sur place la science des Grecs et des Arabes, ces « Arabum studia » qu'il jugeait indispensables pour suppléer aux déficiences de la science occidentale, tout cela fournit déjà au D^r Bl. une matière qui suffirait à elle seule à constituer un ouvrage important, plein de renseignements inédits. Mais, chercheur infatigable, il ne s'arrête pas là, il a trouvé une piste qui le conduit bien plus avant, et lui permet d'attribuer à Adélard une traduction latine de l'Almageste de Ptolémée, traduction anonyme dont on a trouvé récemment deux mss. et qui est sûrement postérieure à 1150. Ses arguments fondés d'une part sur une critique externe bien documentée, d'autre part sur la critique interne déduite de la terminologie, du style, de l'esprit scientifique d'Ad. forment un faisceau serré : ce n'est pas encore une « thèse », dit-il (p. 171, sv.), c'est un exposé des raisons qui militent pour Adélard : quoiqu'il en soit, on serait heureux de les voir acceptées et confirmées par la critique contemporaine. Ad., disparu de la scène du monde lettré vers 1130 y remonterait 25 ans plus tard, en relation avec les philosophes, les savants, les princes même d'une génération nouvelle, enrichi lui-même d'une participation plus complète à toutes les doctrines de l'Orient. Sans doute, cette lacune de 25 ans, pendant lesquels de rares indices seulement semblent faire allusion à Ad., constitue une objection sérieuse ; mais d'autre part le D^r Bl. possède encore une corde de plus à son arc : dans le dernier chapitre de son livre il propose une identification d'Ad. avec le pseudonyme « Roboratus fortunae » auquel le savant helléniste Henri Aristippe a envoyé vers 1175 sa traduction latine du Phédon. Il y a des raisons de croire ce Roboratus auteur de la traduction de l'Almageste, il y a des raisons aussi pour l'identifier directement avec Ad., il vient donc, pourrions-nous dire, en jouant sur les mots, corroborer, par une heureuse fortune, tout cet édifice construit en l'honneur d'Adélard de Bath.

La richesse de l'argumentation, l'étude approfondie des courants scientifiques et de l'activité littéraire des personnages qui ont animé cette moitié du XII^e siècle, constituent un mérite considérable pour le livre du D^r Bl., il sera apprécié, pensons-nous, même par les critiques qui se tiendraient sur l'expectative avant d'en accepter toutes les conclusions. R. PROOST.

PIUS SERVIEN. *Principes d'Esthétique*. (Bibliothèque Revue des Cours et Conférences). — Paris, Boivin, 1935, 16^e, 228 p. Fr. 18.

L'auteur voudrait préciser ce que doit être une vraie science des phénomènes esthétiques. De fait les tâtonnements de la philosophie et de la psychologie expérimentale dans ce domaine trouvent leur cause, selon S., dans l'emploi d'un langage « mixte ». Le but de cet ouvrage est en effet de définir le « langage des sciences ». Voici schématiquement la conclusion de l'auteur : Aux pôles du langage, il y a le langage des Sciences et le langage Lyrique. Ce dernier est composé de phrases rythmées qui n'admettent pas d'équivalentes tandis que les phrases du langage des Sciences sont essentiellement interchangeables. Poésie pure à un extrême, mathématiques à l'autre. Cependant on peut exprimer en langage des Sciences des conclusions d'autres domaines (soit des données

du monde matériel, physique, soit des phénomènes d'ordre lyrique). L'esthétique peut se constituer en science proprement dite si elle se limite à « étudier en langage des Sciences des *choix* lyriques » (méthode expérimentale).

L'auteur a su donner lui-même à cet ouvrage une rigueur parfaite, en conformité avec ses principes. Par mode d'exemples, d'allusions ou d'applications, on trouvera ici une foule de remarques très fines se rapportant à l'art sous toutes ses formes, à la psychologie, aux sciences physiques et mathématiques qui montrent une pleine maîtrise d'un sujet si complexe. Il est fait un usage judicieux d'abréviations mais les coquilles en deviennent redoutables : par exemple, p. 134, faut-il lire choix L ou choix S (5^e l.) ? p. 177 (8^e l.), E-1 ou E-2 ?

B. BECKER.

Indirizzi e Conquista della Filosofia neoscolastica Italiana. (Supplemento alla Rivista di Filosofia Neo-Scolastica). — Milan, 1934, 8°, 250 p. Lire : 15.

Il Cardinale Tomaso de Vio Gaetano. (Supplemento alla Rivista di Filosofia Neo-Scolastica). — Milan, 1935, 8°, 166 p. Lire : 10.

1. Le « Supplément » de 1934 est publié à l'occasion du 25^e anniversaire de la R. F. N. S. On y a rassemblé une série d'études portant sur les diverses branches du savoir philosophique, depuis la critériologie jusqu'à l'histoire des systèmes. L'activité des philosophes scolastiques italiens au cours du dernier quart de siècle se montre ainsi dans tous les domaines. Matériellement, c'est l'étude consacrée par Mgr Olgiati au problème de la connaissance qui est la plus importante. L'auteur a l'occasion de souligner ainsi l'aspect le plus caractéristique des préoccupations de ses compatriotes. De fait, la contribution qu'ils apportent sur ce sujet à la spéculation philosophique est remarquable. L'influence du cardinal Mercier s'est très vivement fait sentir en Italie. Sa théorie critériologique y fut étudiée avec grande sympathie et quoique bientôt dépassée, elle a contribué au progrès de la pensée moderne. Les travaux de La Via, Bontadini, Casotti sont particulièrement loués par Mgr Olgiati qui s'est laissé lui-même un peu trop dans l'ombre. Le présent travail est cependant un témoignage très vif de la place importante qu'occupe son auteur dans la pensée philosophique italienne contemporaine. Très justement, Mgr Olgiati fait remarquer en conclusion de son bel article que le problème de l'objectivité de la connaissance ne peut se traiter complètement qu'à la lumière de l'évolution historique de la pensée moderne. Seul moyen efficace de combattre l'idéalisme et de rendre au thomisme l'influence qu'il mérite dans les milieux philosophiques modernes. Il faut étudier à fond la pensée philosophique depuis Descartes sans se contenter de « la cultiver d'après des petits manuels qui font souvent compassion ». — Signalons aussi une brève esquisse de Mgr Masnovo sur la « Philosophie chrétienne ». L'apport « chrétien » à la philosophie serait selon Masnovo purement « externe ». Ne serait-il pas opportun de réserver cependant l'Éthique comme un domaine particulier où les vérités chrétiennes entrent formellement en jeu étant donné l'état concret de l'humanité ? — Faut-il ajouter que cette « revue de l'activité philosophique italienne des vingt-cinq dernières années » est un rappel continu des travaux parus dans la R. F. N. S. elle-même qui a centralisé les efforts de tant d'excellents esprits.

2. Le génial commentateur de saint Thomas méritait que son quatrième centenaire fut fêté par les philosophes et les théologiens. La doctrine de Cajetan est examinée ici (Supplément de 1935) à divers points de vue : une étude du P. Oddone, S. J. traite de l'analogie ; le P. Pirotta, O. P. expose l'ensemble

de l'eudémonologie ; le P. Daffara, O. P., la morale ; Prandoni, l'activité scientifique ; le P. Zarb, O. P., la théorie de Cajetan sur le canon biblique etc. Un essai bibliographique (de Bozza) termine l'ouvrage. Le problème du « désir naturel de la vision béatifique » occupait une bonne place dans les préoccupations de Cajetan. On pourra lire à ce sujet l'exposé du P. Pirotta et l'article du P. Daffara qui relève en des termes excellents l'importance de cette question à notre époque. Saint Thomas a fourni les principes de la solution ; Cajetan a recherché une sorte de compromis, admettant le désir naturel de connaître Dieu, Cause première, en lui-même, mais seulement comme auteur de la nature.

B. BECKER.

R. JOLIVET. *L'Intuition intellectuelle et le problème de la métaphysique* (Archives de philos. XI, cah. 2). — Paris, Beauchesne, 1934, gr. 8°, 112 p. (avec un supplément bibliogr.). Fr. 24.

Le titre dit l'actualité du travail. Dans la *première partie* (dont la *Revue thomiste* a eu les prémices en 1932) l'auteur s'applique à dégager de l'ensemble des œuvres de saint Thomas d'Aquin une doctrine de l'intuition intellectuelle. Dans la *deuxième*, étude doctrinale liée au mouvement de l'histoire, il « (suit), en ses principales étapes, l'évolution de la notion d'intuition intellectuelle de saint Thomas à Bergson », et montre comment à ces vicissitudes de la noétique ont correspondu celles de la métaphysique.

I. *Saint Thomas et l'intuition intellectuelle*. — L'intuition « est essentiellement l'appréhension non discursive d'une chose dans sa réalité concrète (italiq.), qu'il s'agisse, par ailleurs, d'un simple possible ou d'une chose actuellement existante » (p. 6). Elle est compatible avec la présence dans l'intellect de la *species impressa* et du verbe mental. A parler strictement, l'intuition ne se réalise ici-bas pour l'homme que dans la connaissance de l'âme par elle-même et dans la connaissance intellectuelle du singulier matériel. Mais on peut entendre le mot « (dans un) sens plus large, pour toute opération intellectuelle qui se fait sans discours, du moins explicite » (36). Que si alors on convient de traduire par le terme familier aux modernes des vocables qui paraissent lui équivaloir dans la langue de l'Aquinat, on sera en droit d'affirmer que celui-ci ouvre à notre « intuition » intellectuelle, moyennant les différents *habitus*, un champ magnifique : intuition des premiers principes, intuition des synthèses objectives de la science, intuition sapientielle d'ordre naturel et surnaturel, en laquelle le sentiment peut se lier à la pensée.

Est-il besoin de dire que dans toute cette première partie, si insuffisamment résumée ici, on retrouve les qualités, bien connues, des œuvres du distingué auteur ? Signalons, en particulier, des pages neuves (45-48), qui éclairent par la notion thomiste de l'*habitus* la question mystérieuse de la *découverte* du vrai. — Cet hommage, trop sommaire, étant rendu, nous soumettrons modestement à M. J. les plus notables parmi les observations que son travail nous suggère : 1° Assurément le thomisme peut profiter de certains à peu près du langage pour converser plus aisément avec les contemporains. Mais ne se doit-il pas alors à lui-même de prendre nettement conscience des trans-actions ? Or le mot *intuition* donne lieu à une *analogie de proportionnalité*, et celle-ci *impropre*. Nous souhaiterions que la définition de l'*analogué principal* (citée plus haut) fût changée en celle-ci : « *l'appréhension non discursive d'une chose en tant qu'existante et présente à la faculté* ». 2° La science des possibles ne saurait être appelée *intuitive*, que par analogie. Et l'emploi des mots : abstraktif, abstrait, concret, singulier, est sujet à ambiguïté. En somme,

c'est d'analogie qu'est nourri le beau tableau, tracé de l'intuition humaine. 3^e Les mots *intuitus*, *visio* semblent revêtir, chez saint Thomas, quand ils s'appliquent à la pensée, des sens assez variables.

II. Intuition intellectuelle et métaphysique. — L'exploration à la fois doctrinale et historique — simple schéma, dit l'auteur — compte quatre étapes : Thomas d'Aquin, Descartes (avec amorce à Occam), Kant, Bergson. Selon l'Aquinat, c'est l'expérience de l'être intelligible, elle-même obtenue à la lumière de l'intellect agent et par le processus de l'abstraction, qui fonde notre métaphysique. Cette ferme doctrine permettra les plus utiles comparaisons, pour éclairer et critiquer les positions des divers philosophes. Les jugements portés sur ceux-ci nous semblent justes : du nominalisme de Descartes, toutefois, nous préférons une interprétation un peu différente.

Le supplément bibliographique contient nombre de très bonnes notices.

M. FESTUGIÈRE.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

Kirchengeschichte auf Grund des Lehrbuches von F.-X. von Funk, neu bearbeitet von Dr Karl Bihlmeyer ; Dritter Teil ; Die Neuzeit und die neueste Zeit. — Paderborn, Schöningh, 1934, 8^o, x-479 p.

Ce troisième volume termine l'histoire de l'Église. Il y a quelque humilité de la part de M. Bihlmeyer de présenter encore sous le nom de M. Funk cet ouvrage qu'il a si fortement renouvelé et si bien conduit jusqu'à la période exactement contemporaine. Les qualités maîtresses du travail sont à coup sûr : la concision dans le texte, l'abondance et le choix judicieux de la bibliographie. Elles en font un instrument de travail de tout premier ordre. Nous ne pourrions trop souhaiter qu'une édition française en soit donnée.

G. DAYEZ.

G. PARÉ, A. BRUNET, P. TREMBLAY. **La renaissance du XII^e siècle. Les écoles et l'enseignement.** (Publications de l'institut d'études médiévales d'Ottawa, III). — Paris, Vrin, 1933, 8^o, 324 p. Fr. 32.

M. G. Robert avait publié en 1909 *Les Écoles et l'enseignement de la théologie pendant la première moitié du XII^e siècle*. Très apprécié, l'ouvrage de M. Robert se trouva épuisé dès 1914. Le progrès des études sur le moyen âge ne permettait pas de le réimprimer, même en y faisant des additions. Il fallut le refondre entièrement, cependant les auteurs ont voulu inscrire encore le nom de M. Robert en tête de leur travail, parce qu'ils y ont conservé le cadre et l'idée inspiratrice de ce dernier. Ils ont voulu, disent-ils, mettre en évidence comment le XII^e siècle rattache la renaissance des XV^e et XVI^e siècles à l'époque carolingienne, comment toute la civilisation du XII^e siècle doit servir à faire comprendre les doctrines de l'époque ; car, ce ne sont pas seulement les méthodes de travail et le régime scolaire mais toutes les données humaines qui ont contribué à les produire et qui s'y sont reflétées.

L'élargissement de la synthèse des sciences proposée par Hugues de Saint-Victor dont il est parlé pp. 100 et 101 reproduit si exactement l'ordre des traités de Sextus Empiricus, que l'on peut fort bien n'y voir autre chose que l'indice d'une connaissance un peu plus grande de l'antiquité. La correction a laissé échapper l'une ou l'autre coquille et faute de typographie ; c'est dommage dans un livre d'une impression si claire et soignée. On rencontre aussi des tournures un peu trop abstraites, et même des termes qui éton-

nent, par exemple : p. 132 la dispute quodlibétique évoque « quelque formule moderniste de travail en commun » ; p. 101 « la dialectique emmêlée dans une logique » ; p. 102 « la collocation de la science divine » ; et, p. 103 « Il faut veiller à ne pas contreposer theologia à philosophia ».

On aurait mauvaise grâce à insister sur des minuties et de légères imperfections, alors que le volume présente un excellent tableau du mouvement intellectuel au XII^e siècle. La bibliographie assez sobre mais très bien choisie et commodément distribuée à la suite de chacun des chapitres en fait un excellent livre d'initiation et de consultation, un guide commode pour orienter les étudiants en quête d'un point spécial à étudier. P. B.

GEORGES DE LAGARDE. La naissance de l'esprit laïque en déclin du moyen âge.

2 vol. : 1. Bilan du XIII^e siècle. 2. Marsile de Padoue. — Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), Éditions Béatrice, 1934, 12^e, 269 et 335 p.

M. de L. aime à suivre l'histoire des idées. Cette fois, il s'applique, en maître du reste, à une lourde tâche : étudier la naissance de l'esprit laïque. N'est-ce pas se pencher sur les premières manifestations de ce qui caractérise notre monde contemporain ? Qu'on ne s'y trompe pas toutefois, et M. de L. est là pour nous en avertir : le sens du mot « laïque » a fortement évolué et il est opportun d'en définir les nuances.

Le premier volume est un relevé très judicieux des premières apparitions de l'esprit laïque : très peu nombreuses avant le XIII^e siècle, elles se multiplient alors sous diverses influences. Dans le chapitre, d'ailleurs excellent, sur l'esprit communal, je m'étonne de ne pas voir mentionné parmi les causes de la scission entre le clergé et les laïcs, ce fait que la commune primitive est à base de serment mutuel, défendu sévèrement aux clercs depuis la réforme grégorienne.

Quel dommage que tant de fautes de dates viennent déparer ce livre : p. 24, 326 pour 325 ; p. 27, 496 pour 476 ; p. 29, 486 pour 496 ; p. 35, 757 pour 754 ; p. 46, 1125 pour 1122 ; p. 110, 1315 pour 1316.

Le second volume est consacré entièrement à Marsile de Padoue. L'auteur ne s'applique pas à trancher les controverses sur la biographie de son héros. Il s'attache surtout à retrouver les sources de son œuvre et c'est là, à coup sûr, la partie la plus neuve de l'ouvrage. Il analyse ensuite, toujours avec un sens critique très avisé, le « *Defensor pacis* ». Enfin il donne un bref aperçu des répercussions de l'ouvrage.

Il m'a paru un peu puéril d'expliquer la théorie de M. N. Valois sur la collaboration de Jean de Jandun avec Marsile de Padoue par le souci de justifier la parution de cette étude dans l'*Histoire littéraire de la France* (p. 32, note 38).

En somme, ouvrage excellent, dont on souhaite de voir sans tarder le troisième volume promis. G. DAYEZ.

M. DELOCHE. Un frère de Richelieu inconnu, chartreux, primat des Gaules, cardinal, ambassadeur. (Bibliothèque d'histoire). — Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 8^e, 583 p.

C'est un fort volume que M. D. publie pour nous révéler la figure de ce frère « inconnu » de Richelieu — l'adjectif est curieusement placé dans le titre. — Biographie minutieuse et profondément psychologique ; on regrettera peut-être l'abus des grands termes empruntés aux psychiatres pour un cas qui ne semble pas relever spécialement de la pathologie.

Renonçant à l'évêché de Luçon qui devient pour son frère Armand le

point de départ vers de plus hautes destinées, Alphonse se fait chartreux. Malgré la sincérité de son renoncement, il se fait difficilement à certains aspects de cette vie de réclusion. Son frère devenu puissant lui fait obtenir l'archevêché d'Aix, puis celui de Lyon et le cardinalat. La franchise un peu rude du prélat, devenu ambassadeur, lui vaudra des succès mal reconnus par le grand Richelieu.

L'intérêt des biographies de ce genre est de nous mettre en contact souvent inédit avec maintes personnalités contemporaines du héros ; elles nous aident à recomposer un milieu. M. D. qui se meut avec tant d'aisance dans la première moitié du XVII^e siècle, y est un guide plein de science et d'humour. G. D.

JEAN MONVAL. *Les sulpiciens*. (« Les grands ordres monastiques »). — Paris, Grasset, 1934, 12^e, 283 p.

Depuis que la collection dirigée par M. Schneider a modifié son titre en y comprenant les instituts religieux, quelques Congrégations y sont étudiées dont les membres se refusent le titre de religieux. Félicitons-nous de cet élargissement puisqu'il nous vaut des livres comme celui de M. Monval. Sans aucune prétention à l'érudition, l'auteur y écrit, pour un large public, l'histoire de cet institut de Saint-Sulpice qui eut une telle influence sur la formation du clergé français. Il met bien en lumière les grandes figures des premiers temps et de la dure période révolutionnaire. Il a pénétré aussi, autant que peut le faire un étranger et un laïque, l'esprit particulier de cette importante société. G. D.

TH. FREUDENBERGER. *Augustinus Steuchus*. (Reform. Studien und Texte). — Munster, G. W. Aschendorff, 1935, 8^e, xvi-394 p. RM. 21.

Steuco de Gubbio, évêque de Kissamos, bibliothécaire de la Vaticane sous Paul III est un représentant digne d'attention de la période si intéressante de la Renaissance (1497-1548). Il n'occupa jamais son évêché (dans l'île de Crète) mais dépensa toute son activité en Italie. Né à Gubbio, il y entra chez les chanoines du Saint-Sauveur et après une carrière assez fructueuse, poursuivie dans diverses maisons de l'ordre, il finit par s'attirer la faveur du Pape et succéda au cardinal Aléandre à la Vaticane. Très versé dans les langues (grecque et hébraïque notamment), Steuco a entrepris diverses publications assez variées : critique textuelle biblique (seul domaine où il ait une vraie valeur) ; histoire de l'Église ; philosophie. Ses publications le mirent en rapport avec Érasme. Ce dernier l'honora d'une longue lettre où il reprochait à son correspondant maintes inexactitudes dans ses ouvrages. Freudenberger analyse longuement cette lettre et la réponse de Steuco. On aurait aimé trouver ici le texte même d'Érasme. — Le bibliothécaire de la Vaticane s'en prit aussi à Laurent Valla et défendit à grand renfort d'arguments l'authenticité de l'apocryphe *Donatio Constantini*. Presque toujours du reste, Steuco a été malheureux dans ses citations : dans son grand traité *De Philosophia perenni* par exemple, il fait appel aux livres sybillins, à Hermès Trismégiste, aux fragments orphiques, à des écrits authentiques ou non d'Aristote, de Platon, etc. Mais l'abondance des matériaux mis en œuvre et la manière naïvement critique dont ils sont utilisés, donnent de l'intérêt à tous ces écrits de Steuco. Aussi était-il judicieux de chercher à mettre en lumière cette figure un peu trop oubliée du savant évêque. F. a mis sur pied cet ouvrage avec tout le soin désirable. La biographie de Steuco est d'abord élaborée en divers chapitres bien documentés ; l'auteur passe ensuite à l'étude de son activité littéraire et analyse successivement ses divers ouvrages. La

polémique avec Érasme fait comme de juste l'objet d'un chapitre spécial. Enfin une table critique soigneusement mise au point nous renseigne sur la qualité et la position géographique des ouvrages manuscrits et imprimés de Steuco. C'est du travail consciencieux, méthodique. En l'absence de tout autre ouvrage sur Steuco, celui-ci aura droit de cité dans toutes les bibliothèques théologiques.

B. B.

DANIEL SARGENT. **Thomas More.** Trad. de Maurice Rouneau. (Coll. « Les Iles »). — Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 12°, 374 p.

Qui n'a lu, et avec quelle jouissance, la biographie de Thomas More que le regretté Henri Bremond a donnée à la collection « Les Saints » ? L'art raffiné de l'illustre historien s'y est donné libre carrière. Quel sujet d'ailleurs pouvait mieux convenir à son esprit volontiers ironiste, soucieux de nuances, épris d'art et de littérature, que la noble figure de Thomas More. Il nous en a tracé un portrait qu'on ne peut oublier.

« Les Iles » donne aujourd'hui, avec toute l'opportunité de la récente canonisation, à ceux que la personnalité du martyr a conquis, une biographie nouvelle. Dirai-je de suite qu'elle est digne de celle de Bremond ? Bien des esprits lui donneront la préférence. L'auteur ayant moins le souci de sa propre personne a réservé le meilleur de sa science d'historien et d'écrivain à mettre en valeur ce que lui donnaient les documents. Son personnage est aussi aimable que celui de Bremond. Il est plus grand parce que plus vrai.

E. B.

H. PETITOT, O. P. **Histoire exacte des Apparitions de N.-D. de Lourdes à Bernadette.** — Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 8°, 289 p. Fr. 13.

Il existait déjà bon nombre de récits des Apparitions de Lourdes. Le présent ouvrage se révèle comme le plus complet, le plus exact aussi, si on excepte cependant les trois volumes du R. P. Cros, auxquels d'ailleurs, l'auteur se réfère à maintes reprises. Et c'est là une excellente recommandation. Le grand mérite du R. P. Petitot est d'avoir collationné tous les détails authentiques et de les présenter aux lecteurs sous une forme attrayante, simple, dégagee de toute controverse.

Peut-être ferait-on quelque réserve, en présence de certaines considérations pieuses, voire mystiques qui accompagnent ou commentent le récit. Mais cela ne diminue nullement la valeur de l'ouvrage que les amis de Lourdes liront avec grand intérêt.

I. B.

HISTOIRE PROFANE.

GHISLAINE DE BOOM. **Marguerite d'Autriche-Savoie et la Pré-Renaissance.** (Préface de M. Henri Pirenne.) — Bruxelles, Falk ; Paris, E. Droz ; 1935, 8°, iv-278 p. 4 planches.

C^{te} CARTON DE WIART. **Marguerite d'Autriche. Une princesse belge de la Renaissance.** — Paris, Grasset, 1935, 12°, 270 p. ill. Fr. 25.

1. — La vie politique de Marguerite d'Autriche n'était guère connue, quand parut en 1927 le beau livre de M. Bruchet *Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie*, fruit du dépouillement de quelque 25.000 pièces d'archives et plus. En même temps, M^{lle} Gh. De Boom commençait la publication de plusieurs études sur cette même princesse, travaux d'approche de l'ouvrage que nous analysons ici.

M. Bruchet arrêta son récit au début de la Régence des Pays-Bas (1507-

1530). Pour cette période, il se bornait à décrire la composition du conseil privé de la régente ainsi que les relations de la princesse avec le duché de Savoie. Il étudiait toutefois en détail l'histoire de la construction de l'église de Brou. Le travail de M^{lle} De Boom complète celui de M. Bruchet. Tout en présentant une biographie générale de Marguerite d'Autriche, il insiste particulièrement sur la Régence (p. 68-256).

Les premiers chapitres retracent les perpétuelles contradictions de la destinée de Marguerite. La paix d'Arras, imposée à Maximilien par les communes flamandes, livrent, avec l'Artois, la petite enfant de trois ans au dauphin de France, le futur Charles VIII (1483). La politique qui avait conclu ce mariage, le défit dix ans plus tard. Le roi, pour épouser Anne de Bretagne, répudia « la petite reine de France » et la renvoya dans les Pays-Bas (1493). Un second mariage devait lui réserver le trône d'Espagne : elle épousa don Juan, héritier de Castille (1495) ; mais celui-ci mourut en 1497. Enfin, une troisième union, en 1501, semblait lui promettre le bonheur avec Philibert de Savoie, quand le trépas de ce mari qu'elle chérissait, vint brusquement anéantir tous ses rêves (1504) : fortune infortune fortune, telle sera désormais la devise de la jeune veuve.

En Savoie, Marguerite s'était déjà appliquée activement à la politique et à la diplomatie : elle y avait remporté de réels succès. Sa vie douloureuse et errante contribua à former son génie politique. Maximilien et les États généraux lui confièrent la régence des Pays-Bas (1507). De toutes nos gouvernantes, ce fut la plus illustre. Nous ne pouvons entrer dans les détails de sa vie politique si complexe et si féconde. Rappelons seulement qu'elle éleva et éduqua les princes, ses neveux et nièces qui tous monteront sur des trônes ; elle forma Charles-Quint dont elle prépara la brillante fortune. Elle pratiqua toujours une politique exclusivement nationale, bourguignonne, indépendamment des intérêts de l'Empereur, son père ou son neveu. Amie de la paix, elle cherchait à garantir aux XVII Provinces la plus stricte neutralité, dans les incessants conflits qui éclataient chez les voisins. Ses multiples négociations avec l'Empereur, la France et l'Angleterre n'eurent pas d'autre but. Elle eut à lutter contre son peuple, ombrageux et particulariste ; aussi pour mieux assurer l'indépendance de sa politique elle n'admit dans son conseil bourguignon qu'un seul membre des Pays-Bas, Antoine de Lalaing. Le chef-d'œuvre de sa diplomatie fut la Paix des Dames (1529). Marguerite réussit à annexer Tournai et le Tournaisis, à libérer la Flandre et l'Artois de la suzeraineté française, à reconstituer, en partie, l'héritage bourguignon.

Marguerite avait fixé sa résidence à Malines, ville fidèle et paisible. De son palais, elle fit un centre d'art et de civilisation. Les objets d'art, les tableaux abondaient dans ses collections ; Van Orley est son peintre attitré. Sa « librairie », dont on a conservé un certain nombre de manuscrits, comptaient des bijoux d'enluminure, notamment les *Très Riches Heures du duc de Berry* et l'*Apocalypse figurée* de Jean Colomb. A sa cour, la vie intellectuelle et littéraire brilla d'un éclat très vif. C'était vraiment la Pré-Renaissance qui s'installait chez nous. Sur ce vaste sujet, M^{lle} De Boom a rassemblé tous les renseignements désirables.

La Régente avait accompli magnifiquement sa tâche. Elle se préparait à finir ses jours dans l'humilité de la vie religieuse, chez les Annonciades de Bruges. La mort l'en empêcha ; elle l'enleva dans la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre 1530.

Ces quelques lignes voudraient conduire le lecteur aux pages mêmes où M^{lle} De Boom, après des années de recherches dans les archives et les manuscrits

a raconté la vie extraordinaire de cette personnalité que fut Marguerite d'Autriche. Peut-être s'étonnera-t-on de ne pas trouver d'ombres à ce portrait ?

Quelques remarques : la correction des épreuves aurait pu être plus sévère ; on lit plusieurs fois : versalité et seigneureries ; Guiccardin, renumère, etc. La devise de Marguerite d'Autriche n'est pas, je crois, énigmatique (p. 253). Un manuscrit de 1533 (ms. Vienne 2557) nous est un sûr garant de sa signification : il la traduit en latin : *fortuna infortunat fortiter unam*. « Infortune » est donc un verbe et « fort » un adverbe, et le dernier mot n'est pas « fortune » mais « fort une ».

2. — Pendant vingt-trois ans Marguerite d'Autriche, en qualité de régente, gouverna fort heureusement les sujets, quelque peu turbulents et difficiles, des Pays-Bas. Ceux-ci l'ont méconnue et leurs descendants ne l'ont que trop oubliée. C'est pour ranimer le souvenir éteint de cette princesse, en la faisant connaître à tous ceux qui lisent volontiers un livre de bonne et saine vulgarisation que le C^{te} Carton de Wiart a écrit cet ouvrage. Le style confère à ces pages un charme que tant de livres d'histoire ne possèdent pas. Quant à leur solidité historique, l'auteur a puisé aux meilleures sources.

Ce qui a été dit plus haut sur Marguerite d'Autriche nous dispense de résumer ce travail. Bornons-nous à relever que l'auteur a mis très heureusement en relief le caractère « bourguignon » de la politique de la régente et le rôle artistique qu'elle a tenu à Malines.

Quelques brouilles de critique : p. 8 et 23, lire Saint-Bertin (de Saint-Omer) au lieu de Saint-Bertuin (de Malonne) ; p. 75, les eaux qui entouraient le château des Comtes à Gand n'étaient pas celles de l'Escaut ; p. 83, lire *simile* à la place de *sic*.
PH. SCHMITZ.

P. KEHR. Monumenta Germaniae historica. Diplomata regum Germaniae ex stirpe Karolinorum. Tom. I, Fasc. III. **Karlomanni et Ludovici iunioris diplomata.** — Berlin, Weidmann, 1934, 4^o, p. xxxv-IL ; 285-434. Mk. 26.

La Revue a rendu compte des deux premiers fascicules du tome I des *Diplomata regum Germaniae ex stirpe Karolinorum* (R. B., 1934, p. 100). On voudra bien se référer à ce qui y a été dit sur le plan nouveau adopté par l'éditeur, la méthode suivie et ses avantages. Ce sont, en effet, les mêmes principes qui ont guidé M. P. Kehr en cette troisième partie.

Alors que les deux premiers fascicules contenaient les diplômes de Louis le Germanique seul (829-876), le troisième, que nous analysons ici, donne les actes de deux souverains : Carloman de Bavière (876-879) et Louis le Jeune (876-882), deuxième fils de Louis le Germanique.

De Carloman on possède 28 diplômes, tous authentiques ; onze originaux nous sont parvenus (un douzième, Parme 23, a disparu récemment). On sait que onze actes de Carloman ont disparu, dont neuf pour l'Italie et deux pour l'Allemagne. Deux actes (D 17 pour Saint-Zénon et D 24 pour Parme, celui-ci probablement) ont subi des interpolations. — Quant aux destinataires, on constate que ce sont généralement des abbayes, la plupart situées en Italie : Saint-Clément de Casauria, Saint-Sixte de Plaisance (3), Bobbio, Nonantule (2), Sainte-Marie Théodote à Pavie, Mulinellis près Mantoue, Saint-Zénon de Vérone, Saint-Sauveur de Brescia, Sainte-Christine d'Olona, Berceto in Monte Bardone ; Oetting, Kremsmunster (3), Mondsee.

Sur les 24 diplômes de Louis le Jeune, seize sont originaux ; dix probablement se sont perdus. M. Kehr y ajoute quatre actes : les nos 6 et 22 qui sont falsifiés, 27 et 28 qui sont des faux. La plupart concernent également des

monastères : Drübeck, Fulda, Gandersheim, Gorze, Hersfeld, Inde (Cornelis. münster), Kaiserswerth, Lorsch, Metten, Murbach, Prüm, Werden (falsifié)-Le D 27 est adressé à Stavelot-Malmédy mais est un faux.

Quant au contenu, la plupart de ces actes traitent de confirmation de biens, de donations, de libre élection abbatiale ou d'immunité.

En étudiant tous ces diplômes, M. P. Kehr n'a pas manqué de noter tout ce qui pouvait caractériser la chancellerie de ces deux souverains. Il a publié les résultats de ces recherches dans un article fort intéressant, publié dans les *Abh. der Berliner Akad.*, Phil.-hist. Kl, 1933, n° 2, sous le titre de *Die Kanzleien Karlmanns und Ludwigs des Jüngeren*. On trouvera ici le résumé de ce travail.

PH. SCHMITZ.

VARIA.

CARSTEN HÖEG, H. J. W. TILLYARD et EGON WELLESZ. **Monumenta Muscae Byzantinae. I. Sticherarium.** Codex Vindobonensis Theol. Graec. 181. Phototypice depictus (Union Académique Internationale). — Copenhague, Levin et Munksgaard, 1935, fol. 66 pages texte français et reproduction du manuscrit de 325 folios. Cour. dan. 115.

Pour fournir les documents nécessaires à l'étude de la musique byzantine, les éditeurs des « Monumenta musicae Byzantinae » envisagent la publication de textes complets munis de notations musicales. La publication est de grande envergure ; outre les textes principaux publiés en entier, elle comportera en une autre série (Subsidia et Transcripta) des études sur ces textes, un album contenant des spécimens de toutes les étapes de la notation byzantine, des volumes contenant des extraits de manuscrits particulièrement intéressants, enfin un « corpus » de tous les écrits théoriques de musique byzantine.

Les éditeurs ont choisi comme centre de leurs études, les manuscrits en notation « médio-byzantine » qui domine pleinement du XIII^e au XV^e siècle ; cette notation indique les intervalles avec précision, elle doit donc servir de clef pour la lecture des manuscrits en notation « paléo-byzantine » qui ne porte pas de telle indications.

Les manuscrits les plus nombreux en cette notation sont les stichéraires, et parmi eux le codex Vindobonensis Theol. Gr. 181 est un des plus anciens, il est daté et signé, c'est le motif qui fait commencer les Monumenta par son édition.

Les stichères contenus dans ce livre sont des hymnes parfois très courts qui suivent les « stiques » (versets des psaumes ou des cantiques) ou s'intercalent entre eux dans les offices. Un stichéraire complet en contient de huit sortes, destinés soit aux fêtes fixes, soit aux périodes de l'année. Si dans leur contenu les manuscrits semblent se baser sur un archétype commun, ils sont très variés dans le détail : ordre et utilisation des hymnes, surtout dans les derniers groupes. Par contre la tradition des mélodies est assez fixe, sans exclure cependant de nombreuses fautes, explicables par la difficulté de la notation. Cette tradition mélodique est conservée par un nombre important de manuscrits en général de date postérieure à 1280, sauf Cod. Patm. 220 qui est de 1223 ; Cod. Vatop. 1492 qui est de 1242, et le codex publié qui est de 1217 ou 1221.

Une description minutieuse du Codex Vindob. Th. Gr. 181 explique son origine : la qualité inférieure du parchemin employé montre qu'il doit sortir d'un scriptorium de province. La souscription, très incorrecte, livre le nom

du copiste (Jean Dalassénos, connu par un manuscrit de l'Escurial) et la date, incertaine à quatre ans près, à cause d'une confusion possible entre ε et θ, ces lettres étant mal écrites. Les initiales et les enluminures le rattachent au style de la basse époque byzantine. Le texte montre que le copiste ne comprenait guère ce qu'il écrivait, en transcrivant son modèle, scrupuleusement et servilement. Un assez long relevé de fautes est manifeste à ce point de vue, et quelques-unes sont des plus étranges : *μαρια μαγδαληνη* compris comme désignant deux personnes, le verbe suivant mis au pluriel ; l'abréviation *σπου* pour *σταυρου* transformée par le copiste en *πρου* (p. 21).

Quant au texte même, qui comparé aux éditions imprimées actuellement en usage contient assez de variantes, la critique ne pourra en être faite que lorsque de nombreux stichéraires manuscrits auront été dépouillés. L'écriture des mélodies semble avoir été traitée par le copiste avec le même soin scrupuleux et inintelligent que le texte. Les éditeurs y voient un argument permettant de fixer le commencement de la notation medio-byzantine, qu'il faudrait reculer jusqu'au début du XII^e ou même à la fin du XI^e siècle.

Le texte même du manuscrit est précédé d'un tableau analytique qui donne « un aperçu complet du contenu du livre et qui facilite le travail du lecteur en transcrivant les abréviations et en corrigeant les erreurs du copiste » — et d'un index alphabétique où est donné le commencement de chaque stichère avec son utilisation. Dans ces textes les abréviations sont aussi transcrites.

L'édition du texte est très belle, les photographies claires, admirablement reproduites, et de lecture aisée. L'impression de la préface et de l'introduction est un chef-d'œuvre d'imprimerie. Nous croyons bien que ce premier volume de la série des « *Monumenta Musicae Byzantinae* » ne prendra pas seulement, comme les éditeurs le souhaitent dans leur préface, « une place de sœur cadette pas trop indigne à côté de l'admirable *Paléographie Musicale* », mais à côté d'elle une place d'honneur bien méritée tant par son utilité que par la beauté et la précision de l'édition.

R. R.

TILLYARD. H. J. W. — **Handbook of Middle Byzantine Musical Notation.** — (*Monumenta Musicae Byzantinae. Subsidia. Vol. I. Fasc. I.*) Copenhague, Levin et Munksgaard, 1935, 4^o, 49 p. Cour. 6.

En faisant paraître au début de cette année le premier volume des *Monumenta Musicae Byzantinae*, Høeg, Tillyard et Wellesz annonçaient la publication de *Subsidia*, permettant l'étude des manuscrits publiés.

Le premier volume de cette série, *Manuel de notation musicale médio-byzantine*, a été confié à H. J. W. Tillyard. On ne pouvait mieux choisir, Tillyard faisant autorité en cette matière si difficile. Ses publications antérieures ont suscité l'intérêt des musicologues, et même tel de ses articles dans *Byzantinische Zeitschrift* a provoqué de vives controverses : car à l'encontre des habitudes grecques modernes, Tillyard n'est pas mensuraliste, et il étudie les mélodies byzantines comme des rythmes libres.

Le manuel explique la notation médio-byzantine, c'est-à-dire, au sens de l'auteur, celle des manuscrits du XII^e au XV^e siècle ; c'est à partir de cette époque seulement que les signes indiquent des valeurs d'intervalle et de durée ; et par conséquent permettent une lecture précise des manuscrits. C'est aussi la période où les mélodies sont les plus pures.

Après avoir expliqué la valeur des signes et la théorie des modes, l'auteur donne en notation musicale actuelle un exemple de chacun d'eux, et termine

par le facsimile d'un manuscrit de Grottaferrata, avec sa transcription en notation moderne.

La lecture de ce manuel montre l'œuvre ardue qui attend ceux qui vont publier les transcriptions des manuscrits de musique byzantine. R. ROME.

CARSTEN HOEG. *La Notation Ekphonétique*. (Monumenta Musicae Byzantinae, Subsidia. Vol. I. Fasc. 2). — Copenhague, Levin et Munksgaard, 1935, 4^o, 162 p., 3 pl.

La notation ekphonétique est destinée à représenter les modulations de la lecture solennelle dans la liturgie byzantine. L'auteur a estimé que, malgré le petit nombre de lectionnaires étudiés jusqu'à présent, cette publication s'imposait au début des *Monumenta*, parce qu'elle peut jeter un jour précieux sur les manuscrits musicaux, et aussi parce qu'il possédait trois inédits de grande valeur, donnant l'énumération des signes employés.

Les tableaux des signes forment le fond de l'ouvrage. L'auteur étudie leur valeur musicale, en détaillant les neumes représentés pour chacun des signes dans le *Sinaiticus* 8. Il cherche le sens de leurs noms, pour en expliquer l'emploi, puis recherche les lois qui régissent celui-ci en se servant des manuscrits notés.

Les manuscrits contiennent des leçons tirées de l'évangile, des actes et des épîtres, et enfin des lectures de l'ancien testament. Les péripécopes se trouvent distribuées dans chacun de ces livres suivant leur usage liturgique.

De cette étude on conclut qu'au XII^e siècle la notation ekphonétique est pleinement développée, ce qui suppose une longue utilisation : elle a dû commencer avant le VII^e siècle. La limite finale de son emploi est le milieu du XV^e siècle. La critique des manuscrits permet à l'auteur de distinguer trois groupes de notation : notation classique, notation archaïque, notation dégénérée. Cette étude est soigneusement menée en utilisant les ressources d'une science avertie.

Pour donner une idée de la lectio sollemnis, l'auteur publie deux transcriptions de lectures telles qu'elles se font actuellement, la seconde faite d'après un disque ; mélodie presque inchantable pour un « Européen » (comme dit l'auteur au début de ce chapitre) à cause de ses altérations par quart de ton — c'est du moins ainsi que nous comprenons l'expression « quart de dièze, quart de bémol », qui pourrait signifier aussi des huitièmes de tons (p. 132, note 1).

Dans son dernier chapitre l'auteur essaye de remonter à l'origine de cette notation, en la rapprochant d'autres « lectiones sollemnes » : notation juive, systèmes syriens, sogdien et pehlvi, arménien et occidental. C'est la partie de l'ouvrage qui nous a le moins convaincu. Les rapprochements pour ingénieux qu'ils soient, ne prouvent pas grand'chose ; et l'on sait quelles conclusions peu sûres des raisonnements de ce genre ont données dans la question des origines du chant grégorien. La question des origines sera toujours liée à la découverte de documents qui nous laisseront voir la formation des mélodies. L'ouvrage contient une liste des manuscrits collationnés par l'auteur, puis une liste très longue d'autres manuscrits munis de la notation ekphonétique ; enfin trois très belles reproductions photographiques des feuillets inédits de manuscrits contenant la liste des signes.

Le travail de Høeg est une très solide étude d'une point très difficile de la tradition musicale byzantine ; il nous semble bien fait pour orienter les chercheurs dans cette matière aride.

R. ROME.

M. E. L. MALLOWAN and J. CRUYKSHANK ROSE. Prehistoric Assyria. The Excavations at Tell Arpachiyah. 1933. — Londres, Oxford University Press (Humphrey Milford), 1935, 4^e, 178 p. ill. 21 sh.

Dans une luxueuse édition les auteurs présentent les résultats des fouilles qu'ils ont entreprises sous le contrôle du British Museum au Tell Arpachiyah, à quelques kilomètres de Ninive.

Ils y ont relevé 10 niveaux d'habitations, les 4 premiers appartenant à la période d'Al 'Ubaïd, les 5 derniers à la période du Tell Halaf, le cinquième contenant un mélange de ces deux civilisations. Le dixième est caractérisé par la présence de constructions très spéciales : les « Tholoi ». A côté du Tell, ils ont fouillé 59 sépultures d'un cimetière de la période d'Al 'Ubaïd.

Ces fouilles ont donné une ample récolte de poteries (celles de l'âge de Tell Halaf particulièrement belles et finement ornées de dessins polychromes), d'amulettes et figurines en terre cuite, de sceaux, d'objets d'ornement en stéatite, en obsidienne, ou en silex. Enfin des outils en silex. Comme à propos de la plupart des stations chalcolithiques on se demande si ces objets en silex ont été utilisés, ou s'ils n'ont qu'une signification rituelle.

La poterie est en telle abondance et si parfaite, que les auteurs supposent que Arpachiyah a été un grand centre de production qui devait pourvoir le marché de Ninive.

L'ouvrage est richement illustré de planches en couleur, de phototypies, de dessins, donnant une bonne idée des industries du Tell Arpachiyah. R. R.

EDMOND RUBBENS. Édouard Ducpétiaux 1804-1868. — Louvain, Soc. d'études morales, sociales et juridiques. 2 vol., 1922 et 1934, 8^e, xviii-289 et 218 p. Fr. 30.

Les deux volumes dans lesquels M. Rubbens étudie la vie et les œuvres de Ducpétiaux ont paru à des dates éloignées : 1922 et 1934. La division adoptée par l'auteur fait que cet écart ne nuit pas trop à l'unité de l'œuvre. En effet après avoir suivi l'ordre chronologique pour les premières années de la vie de son héros, il étudie ensuite, séparément, les différents aspects de son activité. La méthode, quoiqu'en pense l'auteur, reste discutable, car ou bien elle oblige à des redites, ou bien elle empêche de saisir le lien entre les différentes activités et l'influence des événements sur les idées de l'homme. A la décharge de l'auteur il faut avouer que l'œuvre de D. est étonnamment diverse et que cette vie est instructive sur bien des points : c'est près d'un demi-siècle de l'histoire sociale de notre pays qui est retracée dans cette biographie. On comprend et partage l'admiration de l'auteur pour une carrière si remplie. Faut-il pousser l'admiration jusqu'à trouver « pas du tout mauvais » (p. 5) de pauvres alexandrins d'étudiant dont la moindre faute est d'avoir treize pieds ?

G. D.

SEPT SERMONS INÉDITS DE S. AUGUSTIN DANS UN HOMÉLIAIRE DU MONT-CASSIN.

Sur les quelque cent quarante sermons de s. Augustin publiés depuis les Mauristes, vingt environ proviennent directement de manuscrits du Mont-Cassin¹. Ils en ont été tirés par Fraja Frangipane (1819), par Caillau et Saint-Yves (1836-1839), enfin par les auteurs de la *Bibliotheca Casinensis* (1873-1875)².

A notre tour, nous puiserons à la même source. Cependant, le manuscrit ne se trouve plus au Mont-Cassin. Il l'a quitté, on ne sait à quelle époque, pour trouver place finalement à la Biblioteca Nacional de Madrid, où il porte la cote 194 (B. 3). C'est un homélaire en écriture bénéventaine du X^e siècle, et plus ancien, par conséquent, que tous ses congénères³. Il devait servir, à partir de Pâques, pour la deuxième moitié de l'année. Par le contenu comme par l'écriture, ce recueil est évidemment apparenté à des homéliaires conservés au Mont-Cassin, en particulier aux mss. 100, 102, 109, 305⁴ : outre un fonds commun de sermons divers⁵, on remarque de part et d'autre des pièces rares comme les traités sur les évangiles, attribués à un mystérieux Épiphané, évêque⁶, et le poème d'Hincmar de Reims⁷ offrant à Notre-Dame un riche exemplaire du *De Assumptione Mariae* du Ps.-Jérôme (Pascase Radbert).

La *Bibliotheca Patrum latinorum Hispanensis*, t. I, p. 367-374, fournit une analyse du manuscrit de Madrid. A côté de s. Bède,

1. Sans compter ceux, en très grand nombre, qui, édités d'après d'autres manuscrits, se rencontrent également dans des exemplaires cassinésiens.

2. Dom G. MORIN les a édités de nouveau, selon toutes les exigences de la critique, dans son monumental ouvrage *Sancti Augustini Sermones post Maurinos reperti*, modèle et instrument des plus précieux pour qui assume la tâche, toujours délicate, de publier un nouveau sermon de S. Augustin.

3. Dom A. WILMART, *Note sur les Homéliaires du Mont-Cassin*, dans *Casinensis*, I, 1929, p. 239.

4. Décrits par Dom M. INGUANEZ, *Codicum Casinensium manuscriptorum Catalogus*, t. I, 1915, p. 103, 111, 144, t. II, 1928, p. 127.

5. « Ce recueil complexe ... paraît bien offrir le type des homéliaires du Mont-Cassin », Dom WILMART, *art. cité*, p. 239.

6. Dom G. MORIN, *Le commentaire inédit de l'évêque Epiphanius sur les évangiles*, dans *Rev. bénéd.* 24, 1907, p. 336-359. — « Il est assez difficile de déterminer de quel personnage il s'agit », *Id.*, *Études, textes, découvertes*, I, 1913, p. 36.

7. Ed. L. TRAUBE, MGH, *Poetae lat. med. aevi*, III, 1886, p. 410-412.

de s. Ambroise, de s. Jérôme et d'autres Pères, s. Augustin y est largement représenté, non seulement par des *Tractatus in Ioan-nem*¹, mais aussi par des sermons proprement dits. De ces derniers, quatorze sont déjà connus². Pour quelques-uns d'entre eux, on ne disposait jusqu'ici que de manuscrits peu nombreux ou médiocres : ainsi, le sermon Mai CI pour la Nativité de s. Jean-Baptiste³, le sermon Caillau et Saint-Yves II, 6, pour la Décollation du même saint⁴, et surtout les magnifiques sermons Morin, Guelf. XXVII et XXVIII, en l'honneur de s. Cyprien, et dont le deuxième, dirigé contre les donatistes, présente un intérêt documentaire de première importance⁵. Le nouveau manuscrit offre donc à l'éditeur un secours très précieux.

Il a été soigneusement décrit, quant à son aspect matériel, par M. J. D. Bordona⁶. Il mesure 480×310 mms. et comprend 300 feuillets, dont la numérotation, du XVII^e-XVIII^e s., saute de 117 à 119, de 199 à 201, de 202 à 204, ce qui fait assigner le numéro 303 au dernier folio. Chaque page a deux colonnes de trente-huit lignes chacune⁷.

L'écriture est nette et régulière. Loew⁸ et Bordona⁹ en ont signalé les particularités. L'encre a peu déteint ; les titres sont à l'encre rouge.

Parmi les sermons inédits que contient l'homélaire, il s'en trouve sept que nous croyons devoir attribuer à s. Augustin. Ce sont les suivants :

1. Tr. CXX, 6-9 (f. 14), CXXII (16^v), CXXI, 1-4 (27^v), CXXI, 4-5 (34^r), XLVI (37), XLVII (39^v), LIV (44), LXXX (47^v), LXXXI (48^v), XCIV (49^v), CII (51^r), CIII (53), CIV (54), XCII (62^v), XCIII (63^v), XXXII (66), XI (77^v), CXXIII, 4 (117), LXVI (123^v). Les tract. ne sont pas toujours complets si on en juge par le peu d'espace qu'ils occupent. L'incipit donné par HARTEL-LOEWE, *Bibl. Patr. lat. hisp.*, p. 371, fol. 161^v, est trop court pour permettre l'identification.

2. Serm. CCXXXV (f. 10), CCLXV (59), Mai CI (116^v), LXXV (131^r), Bibl. Cas. II, 114 (157^v), Caillau II, 6 (195), Morin Guelf. XXVII (210^v) XXVIII (212), LXIV (263), CCCXXXIV (264), CCLXXV (267^v), Denis XV (272), XCIII (287^v), CCCXXXVI (298).

3. Ed. G. MORIN, p. 351-352, d'après Vatic. 4951 (XII^e s.).

4. *Ibid.*, p. 252-255, d'après cinq mss. de la Laurentienne, de basse époque.

5. *Ibid.*, p. 531-543, d'après le ms. Wolfenb. 4096 (IX^e s.).

6. *Notas sobre dos códices longobardos*, dans *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 26, 1922, p. 638-643.

7. Le P. GARCIA VILLADA a donné un fac-simile du fol. 152^v dans *Metodologia y Critica historicas*, 2^e éd., p. 231 ; le fol. 28 est reproduit partiellement dans l'art. cité de M. J. D. BORDONA, p. 639.

8. *The Benevent Script*, 1914, p. 176, 178, 208.

9. *Art. cité*, p. 640 sqq.

1. Fol. 122^v-123^v : DE AMORE PETRI (Jean XXI, 15 sqq.) : *Ea leguntur secundum euangelistam Iohannem quae post resurrectionem domini gesta sunt..... Ergo reddidit dominus respiciendo faciem suam et factus est confirmatus. Amen.*

2. Fol. 145-149^v. SERMO HABITUS TUNEBA DE PATIENTIA ET DE LECTIONE EVANGELII DE VILICO (Luc XVI, 1 sqq.) : *Quamdiu sumus in hoc saeculo si cor sursum habere curemus non nobis oberit quod deorsum ambulamus..... securi erimus de tabernaculis aeternis quia fecimus nobis amicos de mamona iniquitatis.*

3. Fol. 200^v-204 : TRACTATUS DE EVANGELIO DE DUOBUS FRATRIBUS (Luc XII, 13 sqq.) : *Dominus Iesus largitor caritatis accusator est cupiditatis..... Videtis quia domus est orationum uestrarum. Vultis illam facere ? Vos estote domus dei et facta est illa domus. Amen.*

4. Fol. 266-267^v : Sermon pour une fête de martyrs : *Martyres sancti cum hic mala patiuntur sperant in domino..... sed non uincitur protegente illo qui pro illo pependit in ligno.*

5. Fol. 268^v-270 : Pour une fête de martyrs : *Beatorum martyrum sollempnem diem uoluit nos dominus celebrare uobiscum..... Ingrati non simus ex his quae habemus : non enim accepimus spiritum huius mundi sed spiritum qui ex deo est ut sciamus quae a deo donata sunt nobis.*

6. Fol. 270-271^v : SERMO DE MARTYRIBUS : *Beatus apostolus adhibuit testimonium de scripturis in quo nobis gloriam martyrum commendauit..... Quomodo enim illo non candidaretur quidquid lauaretur de quo sanguine dictum est : Hic est sanguis meus qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum ?*

7. Fol. 273^v-274^v : Pour une fête de martyrs : *De martyribus Christi, hoc est de testibus Christi, qui non sunt confusi confiteri nomen eius coram hominibus..... Insane. Sapientia dicet martyribus : cum mortuus fueris propter me habebis me ; ego autem dico tibi : cum mortuus fueris propter me, et te perdis et me.*

Ces pièces sont anonymes. C'est pourquoi sans doute, malgré la notoriété du manuscrit, elles n'ont pas encore été remarquées. L'une d'elles (n. 2) a pourtant conservé, avec la mention du lieu, l'intitulé caractéristique des sermons de s. Augustin ; de plus, le début du n. 6, sermon *de martyribus*, est cité par Bède dans son Florilège, tiré de s. Augustin, sur les épîtres de s. Paul¹.

1. « Ex sermone de natali sancti Quadrati ». P. L. 39, col. 1731. Sur ce recueil de Bède, cf. A. WILMART, *La Collection de Bède le Vénérable sur l'Apôtre* dans *Rev. bénéd.*, 38, 1926, p. 16-52.

L'anonymat ne doit donc pas créer de préjugé contre une origine augustinienne, que recommande déjà l'excellence et la richesse de la tradition du Mont-Cassin. L'authenticité nous paraît certaine. A ce sujet, nous eussions désiré faire autre chose que de demander crédit, mais l'espace disponible est trop restreint pour une démonstration en règle. Nous espérons l'effectuer de façon pleinement satisfaisante au cours de l'édition, laquelle ne tardera pas.

C. LAMBOT.

LETTRES INÉDITES DES PAPES ALEXANDRE II ET SAINT GRÉGOIRE VII.

Lorsque, les fêtes du troisième centenaire de la fondation de l'Université royale de Hongrie terminées (25-28 septembre 1935), je me fus décidé à prolonger mon séjour à Budapest, afin de visiter les musées et bibliothèques de cette ville admirable, on me recommanda spécialement la Bibliothèque Széchényi, du Musée national hongrois, comme pouvant m'offrir quelques manuscrits dignes d'attirer l'attention. A vrai dire, je n'avais guère d'espoir de découvrir grand'chose d'ancien et d'intéressant dans ce pays lointain, où les ravages des Tartares et des Turcs avaient détruit la plupart des vestiges des siècles antérieurs. Cependant je voulus, par acquit de conscience, parcourir les divers catalogues sur fiches de cette collection Széchényi, qu'on m'avait dit être la plus précieuse de toutes. Quelle ne fut pas ma surprise, en rencontrant parmi ces fiches la description d'un manuscrit des environs de l'an 1100, qui paraissait contenir des lettres jusqu'ici inédites des papes Alexandre II (1061-1073) et Grégoire VII (1073-1085) ! Je consultai là-dessus la personne qu'on me présenta comme chargée spécialement des manuscrits latins du moyen âge. Cette demoiselle, Dr Emma Bartoniek, d'une érudition jointe à une rare modestie, me fit savoir qu'elle avait, en effet, cherché en vain ces lettres, soit dans l'édition de Jaffé¹, soit dans celle toute récente d'Erich Caspar², et que les *Regesta Pontificum Romanorum*, même dans la revision parue en 1885 sous les auspices de Wattenbach, semblaient les ignorer. Les incipit ne figuraient pas non plus, sauf un ou deux peut-être, dans les *Initia Patrum* de Vattasso. Cependant, elle n'osait encore affirmer que les lettres fussent inédites. Je lui promis de m'en assurer, et, dans ce but, avec son aide et sa permission, je fis exécuter par l'employé de l'établissement une photographie des feuillets qui contenaient ces vieux textes, échappés réellement jusqu'ici aux chercheurs, ainsi que j'ai pu le constater aussitôt après mon retour à Munich.

Le manuscrit qui nous les a conservés porte la cote *Cod. Lat. med. aevi* N° 5. De format relativement considérable, grand

1. *Bibliotheca rerum Germanicarum*, II (Berolini, 1866).

2. *Das Register Gregors VII* (Berlin, 1920-1923).

in-4° presque carré, il ne se compose cependant que de quatorze feuillets: belle écriture française de la fin du XI^e siècle, ou du commencement du suivant. Le nom *Jankovich Miklos*, tracé à l'intérieur de la couverture, nous apprend qu'il fait partie des manuscrits acquis au siècle dernier par cet érudit et collectionneur passionné, Nicolas Jankovich de Jeszenicze (1773-1846), dont la riche bibliothèque fut achetée, en 1836, au prix de 125.000 florins, pour le Musée national de Pest. Ce volume-ci, toujours d'après l'inscription de la couverture, a été estimé d'une valeur de 86 florins. Il était évidemment de provenance étrangère, comme le prouve cette attestation tracée en marge du premier feuillet : *Paraphé au désir de l'arrest du 5 juillet 1763. Mesnil*. On reconnaît à cette mention les manuscrits ayant appartenu au Collège de Clermont de l'Université de Paris¹, qui, après la suppression de la Compagnie de Jésus, furent achetés pour la plupart par le Hollandais Gérard Meerman. La collection Jankovich comprend plusieurs volumes de provenance identique, entre autres le cod. 2 (Boèce in *Topica Ciceronis*, X^e siècle).

Voici le contenu du ms. 5 :

Fol. 1^r, titre au minium : INCIPIT LIBER SANCTI AUGUSTINI DE PENITENCIA. *Inc.* « Quam sit utilis et necessaria.... *Expl.* et nulla temporalis mortis periculo mors aeterna vitatur. » C'est le célèbre sermon 351 de saint Augustin, dont l'authenticité a été méconnue à tort par ceux qui ont voulu voir en lui, non un « liber », mais un sermon comme les autres.

Fol. 7^v milieu : SERMO SANCTI AUGUSTINI DE PENITENCIA. « Paenitentes, paenitentes, paenitentes.... »

Finit fol. 7^v : « Ergo dimitte incertum, et tene certum. » Le fond est sûrement aussi de saint Augustin (serm. 393), mais nous ne le connaissons que par la recension plus ou moins fidèle que saint Césaire d'Arles a fait entrer dans son recueil des *Quinquaginta Homiliae*².

Au bas de cette même page 7^v, a été transcrit, d'autre main, en écriture très fine, le serment suivant, par lequel débute ce que le manuscrit de Pest nous a sauvé du dossier de l'archevêque de Tours, Raoul I^{er} de Langeais³ :

1. Cf. Léop. DELISLE, *Le cabinet des manuscrits...*, I (Paris, 1868), p. 436.

2. Pièce 41 de l'Ordo vulg., 42 d'après les meilleurs manuscrits ; rejetée dans l'Appendice de l'édition actuellement sous presse des Sermons de s. Césaire, parce qu'il est impossible de préciser la part qui revient en propre à celui-ci.

3. Sacré en 1073, plusieurs années après son élection ; mort après 1086. Voir sa notice au t. XIV, col. 63-70 de la *Gallia christiana*, où HAURÉAU s'est efforcé de peindre moins en noir la physionomie de ce prélat, traité durement par ses contemporains et même par MABILLON dans ses *Annales O. S. B.*

Ego Rodulfus Turonensis episcopus electionem vel investituram Turonensis episcopatus neque datione precii neque alia contra sacros canones pactione me sciente suscepi.

Les deux feuillets suivants 8^r-9^r contiennent les lettres pontificales relatives à Raoul, à commencer par celle que lui adressa le pape Alexandre II à l'occasion de la collation du pallium.

I.

Cette première lettre date de la dernière année du pontificat d'Alexandre II (1073), qui fut aussi celle de la consécration de l'archevêque Raoul. Elle ne contient rien de particulier, pas même la plus légère allusion aux accusations et difficultés de tout genre qui avaient retardé de plusieurs années la confirmation canonique de l'élu. C'est simplement une de ces formules banales en usage dans la curie romaine pour l'envoi du pallium ; le libellé en est manifestement inspiré du Registre de saint Grégoire I^{er}¹.

Alexander episcopus servus servorum Dei dilecto fratri in Christo Rodulfo Turonensi archiepiscopo salutem et apostolicam benedictionem.

Apostolicae sedis benivolentia et tanta² commoniti consuetudine, fraternitati tuae usum pallei ex more ad missarum sollempnia in subscriptis festivitibus ad Christi et nostram in ipso gloriam concedimus : videlicet in nativitate Domini, Epiphania, in festivitibus sanctae Mariae, in Cena domini, in sabbato sancto, in die Resurrectionis Domini ac proxima secunda et tertia feria, in Ascensione Domini, in Pentecosten, in natali sancti Iohannis baptistae et sollempnitatibus Apostolorum, Stephani protomartiris, sancti Laurentii, sancti Michaelis archangeli, et in festivitate Omnium sanctorum, sancti Martini episcopi et confessoris, sancti Mauricii³, et in Dedicatione seu caeteris principalibus festis tuae principalis ecclesiae, necnon in celebrandis ordinationibus episcoporum seu aliorum sacrorum ordinum, et in anniversario die ordinationis tuae. Cuius quoniam indumenti honor modesta actuum celebratione deserendus est, hortamur caritatem tuam, ut mores conversationis tuae tanto ornamento convenient, sicque exterior homo hoc utatur, inde glorietur, ut interior conscientia virtutum perfectione solidetur. Habundet in te

1. Comparer le début *Apostolicae sedis benivolentia* avec celui des lettres V 61, VI 8, 18 et XIII 40 du Registre des lettres de s. Grégoire le Grand dans l'édition des *Monumenta Germaniae historica*, Epist., t. I et II ; la suite en est non moins visiblement inspirée.

2. et tanta est évidemment une faute de copiste, pour *et antiqua* que portait le modèle : on en trouvera plusieurs autres du même genre au cours de cette série de lettres.

3. La mention de la fête de saint Maurice est motivée par le fait que la cathédrale de Tours fut primitivement dédiée à ce saint ; ce n'est qu'à une époque plus récente qu'on a substitué à ce vocable celui de saint Gatien. Les membres du chapitre métropolitain portaient officiellement le titre de *canonici sancti Mauricii*, comme en témoignent les lettres de Grégoire VII et autres documents.

sincerae caritatis ardor et fructus, et vigilantiae tuae studium lucrandis animabus verbo semper praecedat et exemplo. Haec enim, dilecte frater, inter alia multa sunt sacerdotii, haec vere sunt palei, ut iuxta apostolum inreprehensibilis manens utrobique possis esse conspicuus, et intus gerere quod foris ostenderis accepisse.

II.

Grégoire VII reproche à l'archevêque de Tours d'avoir communiqué avec le comte Foulques IV d'Anjou (1060-1109) excommunié, et d'avoir même célébré les saints mystères en sa présence. Cette violation des prescriptions canoniques a été sévèrement blâmée dans le concile tenu à Rome : on est allé jusqu'à réclamer la déposition du coupable. Le pape, toutefois, s'en est abstenu, à la prière de son fidèle et très cher marquis Azzo (1029-1097) ; mais il y met comme condition que Raoul viendra en personne faire satisfaction à Rome à la Toussaint prochaine.

On ne sait pas au juste en quelle circonstance Raoul de Tours entretint ces rapports avec le comte excommunié ; peut-être fut-ce à l'occasion de la trêve confirmée par lui le 7 mars 1073 entre Foulques et un chevalier dont le nom n'est pas mentionné¹. Quant au synode romain, il s'agit sûrement de celui que tint Grégoire durant le carême le 10 mars 1074 : ce serait donc un trait à ajouter à ce que nous savions jusqu'ici de ce qui se passa dans ce concile. L'assignation à se présenter à Rome à la fête de la Toussaint est identique à celle que le Pape adressa le 14 mars 1074 à l'abbé Arnaud de Saint-Sever² ; de fait, nous savons que le pontife a tenu la même année un autre synode vers la fête de saint André. Le nom du marquis Azzo revient à diverses reprises dans les documents issus après le concile, comme celui d'un prince cher à Grégoire « entre tous ceux d'Italie »³. Nous savons aussi que Raoul se rendit à Rome vers le même temps, en compagnie d'Arnaud, évêque du Mans : mais on ignorait que ce voyage eût été motivé par l'injonction du pape ; Caspar⁴ a conjecturé qu'il l'avait entrepris simplement dans le but de recevoir le pallium.

G. episcopus servus servorum Dei. R. Turonensi archiepiscopo.

Apostolicae sedis benedictionem tibi libenter mandaremus, nisi excommunicato Fulconi Andegavensi comiti te communicasse graviter doleamus. Et quia in Romana synodo haec sunt relata et probabiliter

1. Voir *Gall. christ.* XIV, 64 D. E.

2. *Regist. Greg. VII*, édit. Caspar I 78, 17.

3. « Azzonem nobis quidem inter caeteros Italiae principes valde dilectum » : lettre I 58, en date du 17 mars 1074 : Caspar, p. 86, 7.

4. *Ibid.*, p. 152, note 7.

enarrata, ab universo sacri concilii coetu est laudatum, ut, quoniam ab apostolica sede anathematizato adherere¹ non timuisti, verum etiam divina illi² misteria celebrare praesumpsisti, canonicae ultionis gladius in te deberet vibrari, et depositionis sententia rite posse depromi. Sed intervenientibus carissimi fidelis nostri Astonis marchionis precibus hoc ad praesens distulimus, et inducias tibi satisfaciendi usque ad proximam Omnium sanctorum futuram festivitatem concessimus. Quapropter fraternitatem tuam monemus, ut ad hunc terminum venire non dimittat, ne quod absit nos in se quod non optamus depromere cogat.

III.

Grégoire VII charge l'archevêque de Tours de s'entendre avec l'évêque de Poitiers pour faire justice à un chevalier qui se plaignait d'avoir été séparé de sa femme par ordre de l'évêque diocésain, mais sans jugement légal.

G. episcopus servus servorum Dei. R. Turonensi archiepiscopo salutem et apostolicam benedictionem.

Miles iste, harum scilicet portitor litterarum, apud apostolicam sedem conquestus est, quod male sibi sociata consanguinea ex iudicio sui episcopi dimissa, coniugem, quam sibi per legem coniunxerat, sine legali iudicio perdidit. Quapropter super hoc fraternitatem tuam caritate apostolica convenimus, ut cum Pictaviensi episcopo³ colloquium habeas, et nostra apostolica auctoritate ei praecipias, ut hoc quod iniuste actum est iuste emendare procuret, sciens quia si res aliter quam debeat agatur, a sede apostolica inultum nullomodo relinquetur.

IV.

Grégoire fait savoir à l'archevêque Raoul qu'à sa demande il a consenti à relever de l'excommunication le porteur de la lettre. Si rien d'autre ne s'y oppose, il permet de l'autoriser à reprendre les fonctions d'évêque, après toutefois qu'on lui aura bien inculqué les devoirs de cette charge : car le pays auquel il appartient est depuis longtemps infesté d'erreurs universellement répandues qu'il importe de corriger ; les bons prédicateurs y font défaut, et le peuple est enclin à tout ce qu'il y a de pire. Comme la lettre est adressée au métropolitain d'un siège qui de tout temps avait revendiqué ses droits sur la Bretagne, et que le pape, en diverses autres lettres, s'exprime presque dans les mêmes termes au sujet de ce pays et de ses évêques⁴, il est vraisemblable que le personnage dont il est ici question était également quelque prélat breton,

1. Il semble que le copiste a omis les mots *non solum*.

2. *illi*. L'*i* final a remplacé un *a*.

3. Isembert II, évêque de Poitiers depuis environ 1047 jusqu'en 1086.

4. Notamment dans la lettre II 1 : Caspar I, p. 124 suiv.

rétabli dans son office après avoir fourni des garanties suffisantes de pénitence et d'obéissance à l'Église romaine. Il y eut à Rennes vers cette époque un évêque, Silvestre de la Guiercha (1076-1089), dont la carrière, telle que la décrit la *Gallia christiana* XIV, 745 suiv., rappelle assez bien celle du prélat dont parle Grégoire VII : suspendu de sa charge en 1078-1079 par le légat Hugues de Die à cause de l'irrégularité dont était entachée son ordination, sa cause fut néanmoins remise au jugement du pape « quia suae utilis erat ecclesiae ». Et avant même qu'il eût été absous et réconcilié, l'archevêque de Lyon le recommandait à la charité de Raoul de Tours, en témoignant du désir qu'avait le clergé de Rennes de le voir de nouveau admis à exercer les fonctions épiscopales. La situation offre donc, de part et d'autre, des ressemblances frappantes.

G. servus servorum Dei dilecto in Christo fratri. R. Turonensi archiepiscopo salutem et apostolicam benedictionem.

Visis fraternitatis tuae litteris, quibus praesentium litterarum¹ post longum et communem patriae suae errorem sententiam apostolicae sedis non sine condigna paenitentia recognovisse significasti, precibus tuis assensum praebuimus, ita ut paenitentia iniuncta ab excommunicatione absolveremus, et officium quo se suspenderat sibi redderemus ; si tamen aliud crimen, unde ab officio arceri debeat, sibi non contradicit, et si in promissionibus quibus se obligavit, videlicet sanctae Romanae ecclesiae praeceptis obedire perseveraverit. Unde volumus ut, quia gratiam et amorem apostolicae sedis consecutus est, consequatur deinceps tuae dilectionis augmentum, et ad suam suorumque filiorum exhortationis documentum tanto quidem diligentius, quanto regnum illud a praedicationibus expers, et ad deteriora proclive esse dinoscitur ; quatinus et ipse de his quae ad episcopalem pertinent sollicitudinem informetur, et talentum tibi creditum in discussione divini examinis tibi duplicetur. Quod autem tibi litteras non misimus, non negligentiae nostrae, sed, ut videmur recordari, legatorum festinantiae potes ascribere.

V.

Le pape entend qu'on mette fin une bonne fois à l'interminable querelle entre les monastères de Marmoutiers et de Redon au sujet de l'église de Saint-Sauveur *de Bairiaco* (Béré). Il confie ce soin aux évêques de Tours (Raoul) et d'Angers (Eusèbe Brunon), les chargeant, s'il n'y réussissent pas, d'envoyer du moins à Rome une relation exacte de l'état de l'affaire, avec ordre aux deux abbés d'avoir à comparaître devant le pape, soit personnellement, soit par des délégués aptes à s'acquitter de cette mission. La cause traîne encore en longueur, et ne fut tranchée

1. *litterarum*]. Il manque probablement le mot *portitorem*.

définitivement qu'au siècle suivant (1111-1112), à l'avantage des moines de Marmoutiers. Voir *Rer. Gall. Script.* XIV, 152 suiv.

G. episcopus servus servorum Dei dilectis in Christo fratribus et coepiscopis Turonensi et Andecavensi salutem et apostolicam benedictionem.

Discordia Maioris monasterii et Rotonensis diu protracta nec adhuc ad finem perducta multotiens aures nostras fatigavit. Unde volumus ut fraternitas vestra rationes utriusque partis diligenter inquirat, et si potest certum ac legitimum finem imponat. Quod si apud vos fieri non potest, procurete nobis rescribere veritatem et iustitiam ipsius negotii, et utrumque abbatem vel eorum idoneos nuntios nobis transmittite.

VI.

Grégoire VII rappelle à l'archevêque Raoul la façon miséricordieuse dont l'Église romaine l'a accueilli et corrigé, et les droits particuliers qu'elle a au respect filial et à l'appui du prélat. L'occasion se présente de répondre à cette confiance, en prêtant toute l'assistance possible aux légats que le Saint-Siège va envoyer en France. Cette légation était déjà décidée, à l'époque où Raoul quittait Rome, et l'abbé de Cluni devait en faire partie, à moins qu'il n'en fût empêché par quelque obstacle insurmontable. Mais la découverte d'une « hérésie » dont un grand nombre de personnes s'étaient rendues coupables (peut-être Hugues le Blanc et les autres adhérents au schisme de Cadolous, condamnés comme hérésiarques¹ au synode romain du carême de 1078?), avait obligé le pontife à choisir d'autres légats. Il a donc désigné l'évêque Hugues de Die, avec Hubert, sous-diacre de l'Église romaine, et Wicard, clerc de l'église de Besançon. Grégoire exhorte l'archevêque et ses collègues à faciliter de tout leur pouvoir l'accomplissement de la mission confiée aux légats ; il lui recommande spécialement Hubert, qui a dû prendre les devants et se rendre en Bretagne, afin d'y régler les affaires de ce pays si éloigné de Rome.

G. episcopus servus servorum Dei. R. Turonensium venerabili archiepiscopo salutem et apostolicam benedictionem.

Speciale<m>² quandam fiduciam, frater dilecte, mater tua sancta Romana ecclesia in fraternitate tua habere promeruit : quippe quam affabiliter et quanta dilectione cum ad se venisti te suscepit, quam paterne te correxerit, potest et debet prudentia tua recordari, immo haec sic fixa et sic detecta, ut evelli et caligari nullomodo possint, ante oculos cordis semper habere ; ac ideo decet te, ut fructum debitae reverentiae in omnibus, quibus tuo auxilio indiguerit, sibi prudenter et ex

1. Registr. Greg. VII, pièce V 14a : Caspar, p. 369 suiv.

2. Le ms. a *speciale*, sans *m*.

fide exhibeas, ut talium fructuum fragranti odore mater tua intellegat, qua dilectione sibi adhaereas. Recordari debes et vales, frater, cum a nobis recesseris, nos iam ad partes tuas legatos destinasse, quorum unum fore domnum abbatem Cluniacensem, nisi necessarium obstaculum impediret, disposueramus. Verum longe aliter evenit quam excogitaverimus, et multorum hereticorum heresis sole clarius detecta mutare sententiam super legatis extorsit. Unde nobis visum est, domnum Hugonem Diensem episcopum, ac Hubertum sanctae Romanae ecclesiae¹ et nostrum dilectum filium, cum his quoque domnum Wicardum Bisontensem clericum² ad partes tuas mittere, et vicem curae nostrae illis iniungere. Qui convocatis ex vobis qui ad ecclesiastica negotia tractanda idonei noscuntur, una vobiscum diligenti examinatione perquirant, et inquisitis quibuscumque potuerint iust<a>e determinationis finem imponant. Quod si contigerit aliquam partem spiritu superbiae ductam nolle oboedire iustitiae, ei parti quae iustitiam habet favere vos volumus et praecipimus, rebellem autem ecclesiastica censura arceri apostolica auctoritate praecipimus. Preterea si contigerit aliquo impedimento interveniente praedictos legatos ibi simul esse non posse, eis autem qui fuerint, etiamsi unus tantum, similiter ac si simul essent, fraternitatem tuam cavere, atque ut mihi si praesens essem oboedire praedicta auctoritate monemus. Unde praedicto Huberto, quem in Britanniam praemisimus, cum ad fraternitatem tuam venire contigerit, in praedictis ut mihi cavere, in praedictis ut mihi oboedire ammonemus, et nobis commissa auctoritate iubemus. Si qua vero sibi fuerint necessaria, ut homini qui a Roma usque ad Britanniam elaboraverit, et a Britannia usque Romam, si Deus dederit, modis elaborat venire, caritas tua sibi impertiri nostri causa et amore non dubitet, ut ex filii intellegatur dilectione, quanto matrem amplectaris amore.

VII.

L'évêque de Nantes Quiriacus II (*Guérech* 1060-1079) s'est plaint au pape des torts faits à son diocèse, au profit de celui d'Angers, par l'abbé de Saint-Florent de Saumur. L'évêque de Rennes, lui aussi, se trouve mêlé à cette affaire. Grégoire délègue à l'archevêque de Tours son autorité, pour pourvoir à ce que justice soit rendue au plaignant.

G. episcopus servus servorum Dei dilecto in Christo fratri R. Turo-nensi archiepiscopo salutem et apostolicam benedictionem.

Dilectissimus confrater noster Q. Nannetensis episcopus queritur, quod abbas monasterii sancti Florentii partem diocesis suae iniuste sibi auferat, et alteri episcopatu subdere praesumat. Redonensem etiam episcopum nichilominus de diocesi sua iniuriam maximam intulisse

1. Peut-être le mot *subdiaconum* a-t-il été omis ici par le copiste : Hubert, mentionné déjà comme légat sous Alexandre II, mais avec le simple titre de *clericus*, porte celui de sous-diacre à partir de 1077 (Regist. IV 17 : Caspar, p. 322, 33).

2. Ce Wicard semble autrement inconnu.

innotuit. Et de aliis, qui bona ecclesiae suae in Andegavensi episcopatu retinent, volumus te diligenter operam dare, quatenus ipse de his omnibus per te apostolica auctoritate fultum plenam iustitiam consequatur.

VIII.

Le Pape remercie Raoul de la lettre pleine de sympathie et d'attachement qu'il lui a écrite, et de la part qu'il prend aux épreuves de l'église de Rome. Il l'assure que celle-ci et lui-même lui en resteront constamment reconnaissants, et prendront à cœur les intérêts de l'archevêque et de l'église de Tours. Si Grégoire ne répond pas immédiatement en ce qui concerne l'affaire du comte d'Angers, c'est qu'il attend l'arrivée de l'abbé de Cluni, qu'il chargera de régler la question de concert avec l'évêque de Die, de telle façon cependant que l'église de Tours soit délivrée des actes de brigandage que le comte ne cesse d'exercer contre elle.

G. episcopus servus servorum Dei dilecto in Christo R. confratri et coepiscopo Turonensi salutem et apostolicam benedictionem.

Visis dilectionis tuae litteris manifeste intelleximus, quae sit tibi devotio et qui amor erga matrem tuam sanctam Romanam ecclesiam. Doluisti enim atque compassus es eidem matri tuae ac nobis, non utcumque, sed ut caritas exigit, et sanctum membrum decet amplecti suum venerabile caput, pro ut litterae ipsae testantur; et quia iuste ac digne doluisti, concessit tibi deus inde cito venire ad gaudium. Quapropter certus esto quod pro hac digna iustaque devotione, quam sancto pectore geris, a Romana ecclesia et nobis eam necessitudinem semper omnibus diebus vitae nostrae habebis, ut in omnibus ecclesiae tuae honori providere semper simus parati, et ad quascumque ipsius utilitates nostrum auxilium imploraveris, impromptos nos ad succurrendum sive subveniendum ecclesiae tuae vel tibi habere minime poteris. De caetero de causa comitis Fulconis quia ad votum tuae fraternitatis minime ad praesens forsitan respondemus, non miretur religio tua, seu aliquo modo perturbetur: prestolamur enim Cluniacensem abbatem ad nos in proximo perventurum propiciante domino, cui omne negotium vestrum superimponere decrevimus, ut ipse communicato tecum atque cum Diensi episcopo iusticia salva consilio quod melius fuerit inde diffiniat, ita tamen ut ecclesia tua ab infestationibus eiusdem comitis refrigerio pociatur.

IX.

La lettre IX^e, *Quod de consecratione Dolensis episcopi*, est la seule de notre recueil qui ne soit pas proprement inédite: elle n'est autre, en effet, que la pièce IV 13 du Registre de Grégoire VII, dans l'édition de Caspar p. 316 suiv. Les seules différences sont celles-ci :

P. 316, 19 : dans le salut, avant le nom R. écrit en abrégé, le ms. de Budapest insère *dilecto fratri in Christo*.

P. 316, 23 : *conquereris*, au lieu de *conqueris*.

P. 316, 35 : pour *providderimus*, le copiste a écrit par inadvertance *profuderimus* ; ibid. *brittannicos* selon son habitude constante.

P. 317, 4 : *rennuat*, qui vaut mieux que le futur *rennuet* de l'édition.

P. 317, 14 : *sid.* avec le *d* barré par un trait, au lieu de *sedis*.

Il omet, comme d'ordinaire, les indications finales de lieu et de date, mais il ajoute par contre la phrase *De causa vero... dimittas*, donnée en note par Caspar comme appartenant à l'« Empfängerüberlieferung ».

X.

La dixième et dernière lettre est adressée au clergé et au peuple de Tours. Le pape leur rappelle que la cause de l'archevêque Raoul a été déjà traitée en présence de son prédécesseur Alexandre. Lui-même l'a examinée à nouveau, et a constaté que la sentence de suspense prononcée contre le prélat n'était fondée sur aucune accusation légale. Aussi a-t-il autorisé Raoul à exercer son ministère sacerdotal et épiscopal. Mais comme un certain nombre de clercs continuent à murmurer, et renouvellent contre l'archevêque des accusations infamantes, Grégoire a résolu d'envoyer à Tours son légat R. en compagnie d'un délégué de l'évêque Hugues de Die. A eux deux, ils s'efforceront de tirer la chose au clair, mais en ne tenant compte que des témoignages fondés et irrécusables ; une fois leur décision prononcée, il ne sera plus jamais permis de revenir sur cette affaire.

Ce document est parallèle au dernier paragraphe de la lettre V 17 du Registre de Grégoire VII, lettre datée du 9 mars 1078, et dans laquelle le pontife suspend l'effet de diverses condamnations et excommunications lancées par le légat Hugues de Die contre un certain nombre d'évêques de France, Raoul de Tours entre autres. Dès lors, le personnage désigné ici par l'initiale R. ne peut être que le sous-diacre Roger, adjoint comme légat à Hugues de Die et à Hugues de Cluni dans la lettre V 20 du 24 avril de la même année 1078.

G. episcopus servus servorum Dei clero et populo Turonensi salutem et apostolicam benedictionem.

Archiepiscopi vestri diligenter causam discutientes, intelleximus non legali accusatione eum ab officio suspensum fuisse, praesertim cum eadem causa ante praesentiam antecessoris nostri venerandae memoriae pape Alexandri discussa et determinata fuerit. Quapropter apostolica auctoritate episcopale et sacerdotale officium sibi reddidimus. Verum quia aliqui vestrum contra eum adhuc submurmurant, et eadem infamia vigilat, decrevimus legatum nostrum R. cum legato Diensis episcopi ad vos dirigere, quatenus certam et meram veritatem huius rei a vobis

percipiant. Unde interdicimus ex parte beati Petri apostolorum principis, ut nullus vestrum contra eum dubium testimonium, aut quod canonice possit improbari, proferre praesumat, sed quod vidit et audivit et certissimum habet veraciter dicat. Nam si aliter praesumptum fuerit, et testis falsitatis damnabitur, et causa illa ulterius in perpetuum non discutiatur.

Les sept pages suivantes du manuscrit (fol. 10^r-13^r) reproduisent une série de lettres de l'évêque Fulbert de Chartres. Elles sont toutes publiées, et portent dans l'édition de Migne tome 141 les numéros : 90. 68. 15. 19. 43. 54. 26. 20. 50. 51. 48. 70. 76. 100. 88. 62. 35.

Quant aux feuillets 13^v-14^v, ils contiennent, de mains à peu près contemporaines, mais plutôt grossières, les *DECRETA GREG. PAPAE VII* (Mansi 20, 509 suiv.) à l'exception du douzième et dernier, relatif aux offrandes qu'il était d'usage de faire à la messe.

*
* *

On se demandera pourquoi et par quel étrange accident toute une portion de la correspondance de saint Grégoire VII avec l'archevêque Raoul I^{er} de Tours s'est trouvée éliminée du Registre officiel de ce pape, dont l'original est conservé aujourd'hui encore au Vatican. C'est assurément un fait difficile à expliquer. Faut-il en chercher la cause dans le fait que le prélat français, compromis en beaucoup d'affaires épineuses, comme la plupart des évêques ses contemporains, a été tout particulièrement en butte à l'animosité rancuneuse de membres influents de son clergé, et surtout des moines de Marmoutiers, qui l'ont traité, de son vivant et après sa mort, d'une façon souvent révoltante? A les entendre, Raoul était « la peste et le déshonneur de la sainte Église », un intrus, un simoniaque, un ennemi de Dieu. On allait jusqu'à décrier ses mœurs, à l'accuser même d'avoir violé sa propre sœur ! Et parmi ses accusateurs les plus violents, on comptait des hommes très recommandables, tels que le légat Hugues de Die et l'abbé Geoffroi de Vendôme. Il faut convenir, cependant, que les lettres publiées ci-dessus de l'austère pontife réformateur du XI^e siècle nous montrent l'archevêque sous un jour beaucoup moins défavorable. Sans doute, Grégoire lui reconnaît des défauts, de graves défauts même, puisqu'il rappelle qu'il a failli encourir l'excommunication, que l'église Romaine a dû le « corriger » : mais, en même temps, il constate que les accusations dont Raoul a été l'objet n'ont pu être légalement prouvées, et son langage vis-à-vis de l'archevêque est généralement empreint d'une cor-

dialité, d'une sympathie, qu'on ne saurait s'expliquer, si celui-ci eût été le simoniaque, le monstre de corruption et d'inconduite que ses adversaires ont prétendu faire de lui. Faut-il attribuer à quelque intrigue ténébreuse de ceux-ci la suppression de nos lettres dans le Registre de Grégoire VII? La chose n'est pas impossible : nous avons vu, même de nos jours, se reproduire des faits de ce genre qui dépassent l'imagination. En tout cas, ce ne sera pas un des moindres avantages de la publication des lettres pontificales du manuscrit de Budapest, que de jeter un peu plus de lumière sur la physionomie encore très confuse du prélat qui occupa le siège de saint Martin à l'époque si troublée du grand pape-moine Hildebrand¹.

GERMAIN MORIN.

1. J'ai noté à Budapest quelques autres manuscrits offrant un certain intérêt à divers points de vue ; par exemple, à la Bibliothèque Széchényi, parmi les codd. med. aevi : cod. 16, saec. XII, contient la *Disputatio contra Abaelardum* de Guillaume de Saint-Thierry (Migne 180, 283) et le *Contra Gilbertum Porretanum* de Geoffroi de Clairvaux (M. 185, 595). — Cod. 57. Un Nouveau Testament du XIII^e/XIV^e siècle, qui d'un couvent de Dominicains avait passé à la Vaticane (la reliure porte les armes de Clément XIII). Volé par les Français, lors de l'occupation de Rome, il fut acquis à Venise par un certain Samuel Lit. Nemes, suivant une note rédigée en langue hongroise. — Cod. 135, papier, six feuillets. Calendrier de l'an 1476, avec notices nécrologiques relatives à la région bava-roise Landshut/Freising. — Cod. 316. Débris d'un manuscrit du X^e siècle (?), dont le feuillet 28 contient le commencement des *Capitula sancti Augustini in urbem Romam missa*, sur lesquels dom M. CAPPUYNS a jeté un jour tout nouveau, dans sa remarquable étude « L'origine des Capitula d'Orange 529 » (Recherches de Théologie anc. et médiév. du Mont-César, Louvain, avril 1934) ; le texte finit fruste dans le début du cap. 4, au bas du fol. 28^v. Aurions-nous là une épave du ms. de Saint-Maximin de Trèves dont le jésuite Ph. Labbe utilisa une copie, et qui semble introuvable aujourd'hui?

THE EARLY ABBOTS OF ST. PETERS OF GHENT.

I

The two primary sources which we possess concerning the early abbots of St. Peter's of Ghent are the *Ratio foundationis coenobii Blandiniensis*, which forms the introductory section to the *Liber traditionum* of the abbey, and the *Annales Blandinienses*. These two works are found together, written in a single hand¹ dating from the middle of the eleventh century, in a manuscript now in the Archives de l'État at Ghent². Both have been published several times. The best edition of the *Fundatio* is that of FAYEN, published in 1906³. The best edition of the *Annales Blandinienses* is that made by Bethmann in 1844⁴.

The *Fundatio* gives the names of seven abbots who ruled St. Peter's before the days of Einhard : Florbert, John, Rathad, Baudemund, Ferrecus, Hatta and Celestine. The last of these was expelled by Charles Martel, who used the possessions of the house to satisfy the rapacity of his supporters, and the abbey lay practically derelict from Celestine's expulsion until Einhard became abbot in the early years of the ninth century⁵. Only two dates are given in the *Fundatio*, that of the foundation of the abbey, and that of the accession of Hatta ; apart from these, there are no chronological indications of any kind in the work.

The foundation of the abbey is placed in 610 :

1. The *Annales Blandinienses* are only written in this hand up to 1060 ; the continuation, and certain interpolations in the early part, are in later hands.

2. Fonds de Saint-Pierre, no. 2 bis. The manuscript has been very fully described by H. PIRENNE, *Note sur un manuscrit de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand*, in *Bull. de la Comm. roy. d'hist.*, 5^e série, t. V (1895), pp. 107-153.

3. A. FAYEN, *Liber traditionum S. Petri Blandiniensis*, in *Cartulaire de la ville de Gand*, 2^e série : Chartes et documents, t. I (Gand, 1906) ; the *Fundatio* occupies pp. 1-6. The edition by HOLDER-EGGER in *Mon. Germ. hist., Scriptores*, XV, ii, 622-4, may also be used.

4. *M.G.H., Scriptores*, V, 21-34.

5. FAYEN, *Liber traditionum*, pp. 2-5.

Coeptum est autem hoc opus ab anno Dominice incarnationis 610, sub die kalendarum Octobrium, indictione prima, qui erat annus praefati regis Dagoberti 14, pontificante sedem Romane aecclesie anno 5 beatissimo papa Martino, Aicarii episcopi Noviomensis anno 7¹.

This date is demonstrably false. St. Amand had not begun his missionary career in 610; his first visit to Ghent must be placed in c. 629-30², and the foundation of St. Peter's presumably took place shortly after this year³. The whole statement, as Holder-Egger pointed out⁴, is in fact nothing but an adaptation of the account of the founding of Fontanelle in the *Gesta abbatum Fontanellense*:

Coeptum est autem hoc opus ab anno Dominicae incarnationis 645, sub die kalendarum Martiarum, indictione tertia..., qui erat annus Hlodovei ... praefati regis undecimus, pontificante sedem Romanae aecclesiae anno 7 summo praesule beatissimo papa Martino⁵.

Dagobert, Martin, and Acharius have been introduced because they are all mentioned in the *Vita S. Amandi* as contemporaries of the saint. None of them occupied in 610 the offices with which the author of the *Fundatio* has credited them⁶, and even the indiction for 610 has been wrongly calculated⁷.

The date given for the accession of Hatto is equally false. This event is stated to have occurred in 753, the seventh year of the reign of Thierry. The source used by the compiler of the *Fundatio* probably only gave the second of these indications, and did not mention the year of the Incarnation, for the writer has confused Thierry III with Thierry IV⁸. Hatto was abbot

1. *Ibid.*, p. 2.

2. *Commentarius praevious* to the *Vita S. Florberti*, in *Acta SS.*, 1 Nov. I, 361, nos. 27, 28. Cf. also E. DE MOREAU, *Saint Amand* (Louvain, 1927), pp. 125-6.

3. The date 636 sometimes given (cf. *Acta SS.*, 6 Feb. I, 831) is too precise. It was sometime after 630.

4. In *SS.*, XV, ii, 622, n. 5, and in his article *Zu den Heiligengeschichten des Genter St. Bavosklosters*, in *Historische Aufsätze dem Andenken an G. Waitz* (Hannover, 1886), p. 664, note.

5. *Gesta abbatum Fontanellensium*, c. 1 (ed. S. LOEWENFELD, p. 14). The notice, however, came by way of the *Vita secunda S. Wandregisili*, c. 14 (*Acta SS.*, 22 July V, 276), in which it is verbally reproduced.

6. Dagobert I did not become king of Neustria, in which the *pagus* of Ghent was situated, till 629; Martin I was Pope from 649 to 655; and Acharius did not become bishop of Noyon-Tournai till after 614 at the earliest—he first appears at the Council of Clichy in 627 (L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, III, 103).

7. It was the thirteenth indiction, not the first.

8. He has in any case calculated wrongly from the regnal year to the year of the Incarnation; as Thierry IV came to the throne in 721, his seventh year would be 726/7 and not 753.

of St. Vaast's of Arras as well as of St. Peter's of Ghent¹, and a *Catalogus abbatum S. Vedasti*, which dates from the ninth century, declares that he became abbot of the former house "anno ab incarnatione Domini 689, et anno 7 regni Theoderici regis"². The first of these indications, the year of the Incarnation, is of no value, but the regnal year can probably be trusted. Thierry III succeeded his father Chlothar III in the spring (April?) of 673, but was displaced almost immediately by Childeric II of Austrasia, so that his active reign in reality only began on the death of the latter in the autumn (Sept. 10-Nov. 15) of 675³. It is not clear from which of these dates the regnal year is in this case calculated; if from the first, Hatto became abbot of St. Peter's in the summer of 679 and died on 18 January 700⁴; if from the second, he became abbot in the summer of 682 and died on 18 January 703⁵. In either case the traditional dates, 689 and 753, are quite without value.

1. The statement of the *Fundatio* to this effect is confirmed by the *Miracula S. Eusebii*, c. 4 (*Acta SS.*, 16 Mart. II, 458), the *Series abb. S. Vedasti* (*SS.*, XIII, 382), and the *Chronicon S. Vedasti* (*SS.*, XIII, 699).

2. *Series abb. S. Vedasti* (*SS.*, XIII, 382), and from the same source in the *Annales Elmonenses*, a. 689 (*SS.*, V, 18; the year is printed by mistake as 688). The *Chronicon Vedastinum* (*SS.*, XIII, 696) gives, amongst various indications which are mutually contradictory, the twelfth year of Thierry's reign and the date 691; the first of these probably arises out of the author reading the VII of his manuscript for XII, and the second from the varying tables of the reigns of Merovingian kings.

3. On the chronology of the reign of Thierry III, see B. KRUSCH, *Zur Chronologie der Merowingischen Könige*, in *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XXII, 1882, pp. 477-490; J. HAVET, *Œuvres* (Paris, 1896), t. I, pp. 93-99; E. VACANDARD, *Le règne de Thierry III*, in the *Revue des questions historiques*, t. LIX, 1896, pp. 491-506; and B. KRUSCH, *Computationes annorum regum Francorum*, in *MGH, Script. rer. Merov.*, t. VII, pp. 495-500.

4. The day of Hatto's death, after an abbacy of twenty years and a half, is given by the *Chronicon Vedastinum* (*SS.*, XIII, 696, 699); if both indications are correct, he must have become abbot during the summer, perhaps in the month of July. The *Annales Elmonenses*, using the same source as the *Chronicon*, also place the accession of Hatto in 689 and his death in 709 (*Bibliothèque de Valenciennes*, MS. no. 425, f. 39v^o, 40r^o; Pertz, in his edition of the annals (*SS.*, V, 18), has printed the first date wrongly as 688 and has omitted the second altogether), thus giving twenty years for Hatto's abbacy, and the same figure is given by the *Series abbatum S. Vedasti* (*SS.*, XIII, 382).

5. It is impossible to decide definitely between the two dates. FAYEN, *Liber traditionum*, p. 4, n. 3, prefers 682 for the accession of Hatto, counting the years of Thierry's reign from 675, and in this he is followed by Dom Ph. SCHMITZ, whose article on *Blandin (Mont-)* in the *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, t. IX, fasc. 49-50, cols. 118-129, only appeared after this article was completed. Dom SCHMITZ has pointed out to me that while official documents are dated from 673, literary and private sources could be dated from the true initial year of Thierry's reign, 675. But the rule is not an absolute one, as is shown by the first example quoted by KRUSCH, *Computationes annorum*,

Two problems at once arise out of this analysis of the chronology of the *Fundatio*. At what date was it composed, and what were the sources utilized by its author?

The first question has received various answers. The existing manuscript of the *Fundatio* dates unquestionably from the middle of the eleventh century. But there is in existence a fragment, dating from the tenth century¹, which contains the last part of the *Fundatio* and much of the *Liber traditionum* which follows it². In the part that overlaps with the *Fundatio* the two texts, one dating from the tenth and the other from the eleventh century, are in exact verbal agreement with one another³. Holder-Egger⁴ therefore suggested that the whole of the eleventh century *Fundatio* was simply a copy of an earlier document. Oppermann⁵, on the other hand, has argued that it is in the main a production of the eleventh century⁶.

The balance of evidence is strongly in favour of Holder-Egger's opinion. Oppermann's arguments are of a literary character; he contends that the diction of the *Fundatio* proves it to be the work of the monk Onulf, whom he regards as the author of the *Annales Blandinienses*, of various hagiographical writings, and of a great mass of forged or interpolated diplomas produced at St. Peter's in the eleventh century. But the examples which he cites to prove his case are quite unconvincing; they show, what is only to be expected when opportunities for literary

p. 499, so I prefer to hesitate between 679 and 682 for the accession of Hatto and 700 and 703 for his death.

1. PIRENNE, *art. cit.*, p. 128 and n. 1, argues in favour of the early tenth century, since the latest entry in the *Liber traditionum* dates from the reign of King Raoul (923-36).

2. The tenth century fragment (Archives de l'État, Gand; Fonds de Saint-Pierre, no. 2 ter.) was first printed by VAN DE PUTTE, but very carelessly; FAYEN has edited it in parallel with the eleventh century *Fundatio* in his *Liber traditionum*, p. 7 sqq.

3. FAYEN, *Liber traditionum*, pp. 6-7.

4. SS., XV, ii, 621-2.

5. O. OPPERMAN, *Die älteren Urkunden des Klosters Blandinium und die Anfänge der Stadt Gent* (Bijdragen van het Instituut voor Middeleeuwsche Geschiedenis der Rijks-Universiteit te Utrecht, fasc. XI, XII; Utrecht, 1928). This work must be used with caution, as the author is often needlessly destructive in his judgments, and his obsession on the subject of eleventh century forgeries has frequently blinded him to other possibilities.

6. His conclusion is stated on p. 324, but the argument is scattered through the book; cf. p. 45, "rührt das Martinsprivileg von demselben Verfasser her wie die *Fundatio*", and p. 190, "das Bisherige zeigt, dass der Sermo [de adventu SS. Wandregisili, etc.] die *Fundatio* nicht einfach als Quelle benutzt hat, sondern mit ihr in innerem Zusammenhang steht. Die *Fundatio* ist ... ein Teil der um 1070 in Blandinium entstandenen unechten Ueberlieferung."

cultivation were somewhat limited, that certain stock phrases and turns of expression have passed from one work to another ; they are far from proving unity of authorship. There are strong arguments on the other side. Where the tenth and eleventh century versions of the *Fundatio* overlap, they show complete verbal coincidence ; this inclines one to believe that the same was true of the missing portions. The outside sources used in the *Fundatio* — the *Vita S. Amandi*, the *Suppletio Milonis*, and the *Vita secunda S. Wandregisili* — were all as easily available to a tenth century writer as to one of the succeeding century. The relics of St. Wandrille were translated to Ghent by the Marquis Arnulf I of Flanders in 944¹, an event which would provide an occasion for the use of at least one of the sources. Finally, the tenth century fragment starts in the middle of a sentence at the top of a page, and a simple calculation² shows that the portion of the *Fundatio* missing in the fragment would have occupied in it precisely a single folio, the outer folio of the gathering which by some accident was later torn off and destroyed. We may therefore conclude that the *Fundatio*, in all its essentials³, dates from the middle of the tenth century⁴, having probably been composed shortly after the arrival of the relics of St. Wandrille at St. Peter's in 944.

It is difficult to say precisely what was the chief source used by the author of the *Fundatio* in his account of the early history

1. *Ann. Bland.*, a. 944 (SS., V, 25) ; *Translatio SS. Wandregisili et Ansberti* (SS., XXX, ii, 815-20) ; *Sermo de adventu SS. Wandregisili, Ansberti et Vulfranni*, c. 12-21 (SS., XV, ii, 628-31).

2. Taking Fayen's text as a basis, each column (42 lines) of the tenth century manuscript is the equivalent of 29 lines of print ; a single folio would then be the equivalent of 116 lines of print. The text of that part of the *Fundatio* missing in the tenth century fragment actually occupies 108 lines of print. But several (about 24) of these lines are in small type, and for each of these it is necessary to add on a third to make them the equivalent of the lines in larger type. This brings the total up to 112 lines of print, which is sufficiently close to the calculated 116 lines for the manuscript. The slight difference can be explained by the fact that these figures are only averages, that the title may have been written in capitals and required more space, and that it is probable (see next note) that there were one or two slight changes in the eleventh century transcript.

3. There have been a few slight changes made in the actual way in which the foundations of St. Amand at Ghent are described, the direct reference to Blandinium being designed to support the assertions of the abbey in its dispute with St. Bavo's over the antiquity of the two houses.

4. An additional, indeed a conclusive, argument in favour of this view is provided by the notices under 597, 604, and 606 which appear to have existed in the tenth century *Annales Blandinienses*, for they do not occur in the eleventh century annals but are nevertheless in the closest relation to the *Fundatio*. See below, p. 137, n. 6.

of his abbey ; one can only put forward suggestions which may or may not be correct. We may at once exclude, however, the *Noticia brevis de fundatione coenobii Blandiniensis*¹, which Fayen and others regarded as one of the sources of the *Fundatio* ; it is in fact only an abstract of it, and dates from the first quarter of the eleventh century². I am inclined rather to believe that the lost source was a narrative account of the origins of the abbey compiled from oral tradition in the early ninth century ; this date seems to be indicated by the fact that the purely narrative portion of the *Fundatio* ends with the abbacy of Einhard. It probably contained no dates ; the two dates given in the *Fundatio* are both quite incorrect, and one of them is embedded in a formula derived ultimately from the *Gesta abbatum Fontanellensium*, which did not exist in Einhard's day. The lost source did contain, however, two pieces of information which are not in the existing *Fundatio*, though they are found in the *Annales Blandinienses*, which have used the same work³. One is the statement that Abbot Celestine, after his expulsion from St. Peter's, died at Renaix in Flanders⁴. The other is the reference to an exchange of property made between Archbishop Riculf of Cologne and Abbot Scoranus⁵, whom the *Fundatio* does not mention at all. It seems to be necessary to postulate the existence of some ninth century *Fundatio* such as this to explain how these two notices, neither of them likely to be simple inventions, have found their way into the *Annales Blandinienses*.

It is to these annals that we must now turn. As we have seen already, the earliest copy of them which exists forms part of the same manuscript, and, up to the year 1060, is written in the same hand, as the eleventh century copy of the *Fundatio*. The

1. Bibliothèque de l'Université de Gand, MS. 224, f. 69v^o-70v^o ; it is printed in *Acta SS.*, 1 Nov. I, 358, no. 7.

2. The conflicting views of various historians on the subject are conveniently summarised by OPPERMAN, *op. cit.*, pp. 7-8, who reproduces a facsimile (no. 23) of part of the document, and argues (p. 8), in my opinion correctly, in favour of this date.

3. See below, pp. 135-136.

4. *Ann. Bland.*, a. 765 (SS., V, 22): — "Hoc anno Celestinus ob dissensionem Karoli et Ragenfridi eiectus est, et peregrinus Ronnace obiit." The first part of this statement agrees with the *Fundatio*, but the latter source does not mention the death of Celestine at Renaix (cf. the *Sermo de adventu SS. Wandregisili, etc.*, c. 9 ; SS., XV, ii, 627).—Renaix was a 'cella' in the days of Charles the Great, and according to tradition was founded by St. Amand (*Suppletio Milonis in Script. rer. Merov.*, V, 450 and n. 4).

5. *Ann. Bland.*, a. 768 (SS., V, 22): — "Hoc anno commutaverunt Scoranus abba et Ricolfus episcopus quasdam res."

notices relating to the early abbots in the annals have been much tampered with, several of them having been erased and reinserted under different years in an altered form. But the erasures have been imperfectly done, and the original text can still be read without much difficulty¹. The earliest series of entries runs as follows :

- 610. Blandinium monasterium edificatur in Gandavo.
- 618. Sancto Amando Elnone migrante, Florbertus abba ordinatur.
- 652. Obiit sanctus Florbertus abba primus ; cui successit Iohannes.
- 675. Sanctus Iohannes abba obiit ; cui successit Rathadus.
- 699. Obiit Rathadus abba ; cui successit Baudemundus.
- 731. Obiit Baudemundus² ; cui successit Ferrecus.
- 753. Ferrecus abba obiit ; Hatta coepit regere hoc coenobium et coenebium sancti Vedasti³.
- 758. Obiit Hatta abba ; cui successit Celestinus genere Scottus.
- 765. Hoc anno Celestinus ob dissensionem Karoli et Ragenfridi eiectus est, et peregrinus Ronnace obiit.
- 768. Hoc anno commutaverunt Scoranus abba et Ricolfus episcopus quasdam res.

Four of these entries, those under 652, 675, 699 and 753, have been erased, and their substance, with certain modifications, re-inserted under other dates ; the remaining ones remain as they were⁴. The intimate connection of these entries with the information accorded us by the *Fundatio* is obvious at first glance. There is the same list of abbots — Florbert, John, Rathad, Baudemund, Ferrecus, Hatta, Celestine — with a fresh one, Scoranus, added after Celestine⁵, and the further information that the latter

1. The discussion relating to the early abbots of St. Peter's in OPPERMANN *op. cit.*, pp. 173-5, is rendered completely nugatory by his ignorance of the existence of these erased entries ; he believes that the annals in their original form mentioned no abbots between Florbert (618) and Baudemund (731). Similarly the discussion by Ch. DE SMEDT in his *Commentarius praevious* to the *Vita S. Florberti* (*Acta SS.*, 1 Nov. I, 361-2, nos. 31-2) on the dates of Florbert is rendered invalid by his assumption that the chronology of the annals as printed by Bethmann represents the earliest tradition in the abbey.

2. The words " Obiit Baudemundus " have been copied by a later hand in a different ink, the outline of the earlier letters being carefully followed.

3. This entry is now very difficult to read owing to the fact that it was first erased soon after it was written and then destroyed in modern times by the use of a chemical reagent in an attempt to read it.

4. Apart from the version of the notice under 753 given by FAYEN, *Liber traditionum*, p. 4, n. 3, the erased notices have not been printed before. Bethmann, in his text of the *Annales Blandinienses*, though noting that the later insertions are in different hands, did not point out that they were alterations of earlier entries, a point which is clearly of great importance. It was this omission that misled De Smedt and Oppermann.

5. The annals also envisage an Abbot Folrad between Scoranus and Einhard ; see later, p. 145 and n. 5.

died at Renaix after his expulsion. There are the same dates, 610 and 753, for the foundation of St. Peter's and the accession of Hatta. These dates, as we have seen already, are incorrect, and the others which are given in the annals fail equally to carry conviction. Hatta's death is given as 758; in actual fact he died in 700 or 703¹. The dissensions between Charles and Raganfred which led to the expulsion of Celestine are placed in 765; they really occurred during the struggle of Charles Martel for the office of Mayor of the Palace, left vacant by the death of his father, and belong to the years succeeding 715². We are therefore justified in assuming that the compiler of the *Annales Blandinienses* had as the basis of his work a document identical with that used in composing the *Fundatio*, a narrative account of the foundation and history of the monastery, containing no dates and ending with the abbacy of Einhard³.

At what date were the *Annales Blandinienses* composed? The problem is similar to that of the date of the *Fundatio*, only in this case no tenth century annals have survived even in fragmentary form to assist us towards a solution. The existing manuscript dates from the middle of the eleventh century. Bethmann⁴, the editor of the annals, and Pirenne⁵, to whom we owe a careful description of the manuscript which contains them, believed that they were based on earlier tenth century annals of the abbey which are now lost. This is denied by Oppermann⁶, who holds that they are simply a compilation made in the eleventh century.

It is not difficult to show that this last opinion is without

1. See above p. 131, and notes 4, 5.

2. SS., XV, ii, 623, n. 6; FAYEN, *Liber traditionum*, p. 5, n. 1. See also below, p. 145, n. 1.

3. In the annals a large number of the donations referred to in the *Liber traditionum* have been inserted under various years and under the names of the different abbots, the general formula being "M. tradidit res suas in A. et B. sancto Petro sub N. abbate" or some variant of this (cf. OPPERMANN, *op. cit.*, pp. 175-177). The dates are entirely fictitious, and the attribution of donations to the reigns of particular abbots is unsupported, save in the case of Einhard, by the evidence of the *Liber traditionum*. The latter indeed places a small group of donations (FAYEN, *op. cit.*, nos. 42 sq., p. 45) under the abbacy of Florbert, and one (*ibid.*, no. 53, p. 47) is dated "temporibus Pippini principis et Iohanni abbatis", but none of these appear in the *Annales*. Moreover if John preceded Rathad, Baudemund, Ferrecus, and Hatta as abbot, and Hatta became abbot in 679/82, this last indication, in spite of its appearance in the tenth century *Liber traditionum*, can scarcely be correct.

4. In the introduction to his edition of the annals (SS., V, 20).

5. *Art. cit.*, p. 112.

6. *Op. cit.*, p. 173, 179.

justification. There are in existence two further series of annals closely related to the *Annales Blandinienses*: the *Annales Formoselenses* and the *Annales Elmarenses*. The *Annales Formoselenses*, which date from the close of the eleventh century, are printed in the same volume of the *Scriptores*¹ as the *Annales Blandinienses*. The *Annales Elmarenses*² were compiled in the middle of the fourteenth century; they are still unpublished, and the manuscript which contains them is now in the Bibliothèque de l'Université at Ghent³. A careful comparison of these three series of annals shows that they are not derived from one another, but from a common source. A few examples will show this clearly. The *Annales Blandinienses* contain under 1020 the notice:—"Secunda incursio hostilis exercitus regis Heinrici in Gandavo nonis Augusti." To this notice both the *Annales Formoselenses* and the *Annales Elmarenses* add "Eppo et Cono occisi sunt"⁴. From this we might conclude that the *Annales Elmarenses* have simply used the *Annales Formoselenses*. But this theory is at once disproved by the next entry in the *Annales Blandinienses*, which refers to the occurrence of an eclipse and the death of Duke Godfrey II of Lower Lotharingia in 1023⁵; this entry is lacking in the *Annales Formoselenses*, but it appears in the *Annales Elmarenses*. Examples of this kind might be multiplied. The conclusion from them is clear. The *Annales Blandinienses* of the eleventh century are, in their earlier portion, a transcript of lost Blandinian annals of an earlier date⁶.

1. SS., V, 34-6.

2. Elmare was a priory of St. Peter's in Flemish Zeeland.

3. Manuscrit G. 12097. I am indebted to the help of M. Stuyck in identifying this manuscript, which on the authority of M. Van der Haegen had previously been regarded as a simple transcript of the *Annales Blandinienses* (*Acta SS.*, I Nov. I, 358-9, no. 13; PIRENNE, *art. cit.*, p. 112, n. 1). I hope to publish it shortly in connection with a new edition I am preparing of the *Annales Blandinienses*.

4. The wording in the *Annales Elmarenses* is slightly different:—"et tunc interficiuntur ibi Eppe et Cono."

5. The *Annales Elmarenses*, by a slip in copying the original manuscript, have separated the two notices, placing the eclipse wrongly in 1022. Mistakes of this kind were particularly likely to occur when copying from Paschal annals, where the entries were inserted between the lines of dates or compressed into the margins.

6. The *Annales Elmarenses* contain three rather curious notices which do not appear in the *Annales Blandinienses*, but which no doubt were found in the tenth century annals:

597. Dagobertus rex in regno sublimatur.

604. Archarius (*sic*) episcopus presidebat Novioime seu Tornaci.

606. Martinus papa sedit Rome.

They are all clearly designed as endorsements of the statement of the *Fundatio*

This date is not difficult to discover. Holder-Egger pointed out in 1881¹ that one of the chief sources of the *Annales Blandinienses* were the lost Paschal annals of the abbey of St. Bertin's, the contents of which are fairly well known to us from Folcuin's *Gesta abbatum Sithiensium*. But the last notices in the *Annales Blandinienses* referring to St. Bertin's are those under 945 and 946, which describe the reformation carried out in that abbey by St. Gerard of Brogne². This fact makes it probable that the annals were compiled shortly after 946, in the middle of the tenth century. Such an opinion is strikingly supported by the consideration that Womar, who became abbot of St. Peter's in 953, had before that been appointed, in conjunction with Agilo of Toul, as temporary head of the abbey of St. Bertin's, and had held that office, under the supervision of Gerard, for some years after 945³. During the lifetime of Gerard and Womar, the relations between St. Peter's of Ghent and St. Bertin's were closer than at any other period in their history⁴, and all the evidence points to the fact that it was at this epoch, the middle of the tenth century, that the earliest *Annales Blandinienses* were compiled. We thus, by an entirely different line of argument, arrive at approximately the same date as we have already determined to be that of the composition of the *Fundatio*. In view of the close similarity which obtains between these two works, one can scarcely doubt that they were written either

that St. Peter's was founded in 610, the fourteenth year of the reign of Dagobert, the seventh of the episcopate of Acharius, and the fifth of the pontificate of Martin I. They provide decisive confirmation of my view that the *Fundatio* was compiled in close association with an earlier series of annals, and not with the existing *Annales Blandinienses*, for the dates were so evidently incorrect that the eleventh century copyist of the latter has shown a wise discretion and omitted them from his record.

1. In his article *Zu Folkwin von St. Bertin*, in *Neues Archiv*, t. VI (1881), pp. 431-8. His views are amplified by OFFERMANN, *op. cit.*, pp. 167-70, though the detailed conclusions of the latter must be regarded with some reserve.

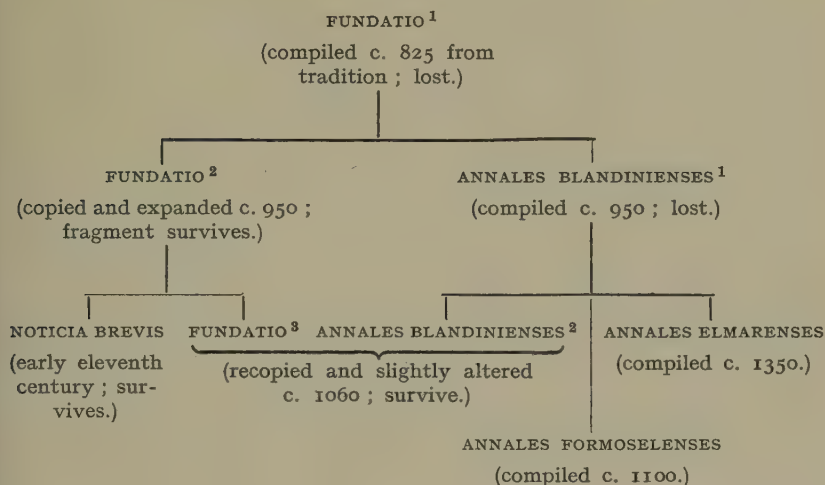
2. The death of Bishop Wigfrid of Th  rouanne is noticed under 959, but is not necessarily taken from a Bertinian source—it is not mentioned by Folcuin. Womar may at some time have met Wigfrid, and as a result have taken the trouble to record his death when it occurred.

3. FOLCUIN, *Gesta*, c. 107 (SS., XIII, 628-9). The date of Womar's appointment at St. Bertin's is not given, but it was probably 945. Agilo died shortly afterwards, whereupon a certain Wido (later abbot of St. Peter's at Ghent) was appointed abbot under the general superintendence of Gerard. At what date Womar returned to St. Peter's, where he had been as a monk, is unknown.

4. The *Annales Blandinienses* have used, beside the Paschal annals of St. Bertin's, two other series of annals—the *Annales Bertiniani* and the *Annales Sithiensenses*—the manuscripts of which were available at that abbey.

by Womar himself¹, or by some person or persons working under his immediate direction, somewhere about the year 950.

The relationship between these various documents can be expressed in the form of a diagram.



From this table two facts emerge. All information regarding the early history of St. Peter's is derived ultimately from a single document, probably compiled from tradition in the first half of the ninth century. It contained a brief account of how St. Amand had founded St. Peter's, a list of the abbots who had ruled the house between Florbert and Einhard, the few facts that were known about their lives, and no dates. The tenth century author of the *Fundatio* inserted two dates, one for the foundation of the abbey and the other for the accession of Hatta ; he had no particular interest in the latter abbot, but his source apparently dated the appointment in the seventh year of the reign of Thierry, and this provided him with a basis for his calculations. The compiler of the *Annales Blandinienses*, either the same person as the author of the *Fundatio* or someone working in close association with him, produced a whole list of dates

1. The entries in the *Annales Blandinienses* relating to the life of St. Gerard of Brogne and of Womar (cf. OPPERMANN, *op. cit.*, pp. 172-3) cannot safely be used as an argument in favour of the existence of tenth century annals, for as they do not appear in either the *Annales Elmarenenses* or the *Annales Formose-lenses* we cannot be sure that they are not interpolations of the eleventh century copyist.

for the accession and death of each abbot, spacing them out as he judged best between 610 and 826, when he believed that Einhard was appointed to the abbey. It is scarcely necessary to point out that these dates are of no historical value; the incorrectness of several of them can be proved, and that of the remainder can be inferred with some confidence. The compiler of the annals, faced with a list of abbots which had to be fitted into his table of years, simply did his best with the materials at his disposal and trusted to good fortune that his conjectures might not be too far from the truth.

This hope was not to be justified, and it was not left to the modern critic to discover that some serious mistakes had been made.

There were three chief difficulties in the chronological system devised by the tenth century annalist. In the first place, he accepted Milo's date, 661¹, for the death of St. Amand, but he gave the dates of the abbacy of Baudemund, St. Amand's friend and disciple, as 699-731. These figures are virtually incompatible with one another. Secondly, there was a strong belief at St. Peter's² that Baudemund had been appointed abbot by St. Amand himself, so that his predecessor must have died shortly before 661. But it can only have been very shortly before this date, for John and Baudemund both signed the *Testamentum* of the saint³, and this was presumably drawn up within four or five years of the latter's death. This left very little room for the abbacy of Rathad. Thirdly, the dates for the abbacy of Hatta were altogether wrong, and as Hatta had also been abbot of St. Vaast's, where the time that he had lived was more correctly realized, some revision on this point would ultimately become imperative.

The eleventh century copyist of the *Annales Blandinienses* did not at first realize these difficulties, and he simply copied the tenth century dates which he found before him. It was only when he came to revise his work that he saw that something was

1. The elaborate calculations made by Milo to arrive at this date will be found in the *Script. rev. Merov.*, t. V, pp. 457-9.

2. We cannot actually prove that this idea — which was probably correct, though whether it was founded on definite documentary evidence or not is doubtful — was already current as early as the eleventh century in the abbey, but it seems to supply the most adequate explanation for the changes made in the chronology of the annals, and it was certainly accepted in later centuries; cf. the fragment of a *Chronicon Blandiniense* quoted in *Acta SS.*, 6 Feb. I, 837, no. 106.

3. *Script. rev. Merov.*, V, 485. Its true date, assuming with the majority of scholars that it is genuine, was 17 July. 674/5.

wrong, and courageously grappled with the problem of rectification¹. The notice of Florbert's death and the accession of John in 652 he erased, reinserting it under 639². This left more room for the abbacy of John. The death of the latter he moved back from 675 to 658, which was close enough to that of St. Amand to make it possible for John to have signed the *Testamentum S. Amandi*. It was too close, however, to allow a reasonable length of time for the abbacy of Rathad if this had to be fitted in between the death of John and the accession of Baudemund. The copyist adopted the boldest course, and erased Rathad entirely from the list of abbots; nothing whatever was known about him, and he was not mentioned in the *Vita S. Amandi* or any similar document, so that his disappearance involved no particular loss. Baudemund became the direct successor of John³, and the notice under 699, "Obiit Rathadus abba, cui successit Baudemundus", was erased entirely. The elimination of Rathad, unjustifiable as in fact it was, became a permanent feature in the records of the abbey. The reference to him in the *Fundatio* was underlined in black ink and marked in such a way as to indicate that it was to be regarded as erased⁴. The *Sermo de adventu SS. Wandregisili, Ansberti et Vulfranni*, which belongs to the second half of the eleventh century, already treats Baudemund as the direct successor of John⁵. The same is true of the

1. The date of these corrections cannot be considered absolutely certain. Bethmann placed them in the twelfth century, and it is only after considerable hesitation that I have finally come to the conclusion that they were made by the same scribe who wrote all the early part of the annals. The superficial differences in the writing break down under a careful examination, and the similarities seem to outweigh the various objections that might be raised. Also the idea of at least one of the changes, that which made Baudemund the direct successor of John, was already current before the close of the eleventh century; see below, n. 5.

2. SS., V, 21 :—"Obiit sanctus Florbertus abba; cui successit sanctus Iohannes abba."

3. *Ann. Bland.*, a. 658 (SS., V, 21) :—"Obiit sanctus Iohannes abba; cui successit Baudemundus."

4. FAYEN, *Liber traditionum*, p. 4, note a.

5. *Sermo*, c. 9 (SS., XV, ii, 627). The date of this work is in some doubt. Holder-Egger (SS., XV, ii, 624) argues that its author utilized the *Libellus de loco sepulturae Florberti abbatis*, which was written in about the year 1079, and that it was therefore composed in the last decades of the eleventh or early in the twelfth century; Oppermann (*op. cit.*, pp. 185-200) believes that the dependence was the other way about, argues that the compiler of the *Annales Blandinienses* and the author of the *Sermo* were the same person, and dates it c. 1060. This last opinion does not seem to me to be very probable, and I would be inclined to place the production of the *Sermo* in the decade 1080-90.

*Catalogus abbatum*¹, which dates from the twelfth century, and of every subsequent record. This elision of Rathad from the list of abbots was one of the copyist's most permanent contributions to the history of his house. It was perhaps unfortunate that he omitted to alter the notice of the death of Baudemund in 731, and so left this abbot to rule St. Peter's for no less than seventy-three years (658-731), a period of office almost unprecedented in monastic history.

It is not necessary to go into the further variations in the chronology of the abbots in any detail. So far as the text of the *Annales Blandinienses* was concerned, only one other alteration was made; the notice of the death of Ferrecus and the accession of Hatta under 753 was erased, and the accession of Hatta transferred to 684²; no mention was made of Ferrecus in the new notice, and it was apparently left to be inferred that Hatta was the direct successor of Baudemund³. The change here was presumably due to the discovery that Hatta lived towards the close of the seventh century and not some fifty years later. It would be quite superfluous to trace out in detail the other variations in the dates of the abbots which were current in later times, and which are given differently by nearly every author⁴. They are, in their ultimate analysis, no more than attempts to correct the mistakes made by the original compiler of the *Annales Blandinienses* in the tenth century, and neither they nor the text of these annals provide any useful basis for an attempt to reconstruct the true chronology of the early history

1. SS., XV, ii, 645.

2. *Ann. Bland.*, a. 684 (SS., V, 21) :—"Hoc anno Hatta huius coenobii Blandiniensis abbas efficitur." Bethmann dates it twelfth century, but it more likely belongs to the end of the eleventh.

3. The interpolator has not altered the entry under 731, so the text of the annals as it stands to-day is a strange confusion; Baudemund became abbot in 658 and Hatta in 684, while Baudemund died in 731 and Hatta in 758. Cf. the comment on the contradictions involved in these dates in the fifteenth century *Chronicon Blandiniense* (F. VAN DE PUTTE, *Annales abbatiæ S. Petri Blandiniensis*, p. 57).

4. Two points may be noted. The year 642 as that of the death of Florbert, which is found in all the Bavonian sources (John of Thielrode, *Chronicon*, c. 9 [SS., XXV, 566]; *Ann. S. Bavonis*, a. 642 [SS., II, 186]), goes back as far as the Blandinian *Sermo de adventu SS. Wandregisili, Ansberti et Vulfranni*, c. 9 (SS., XV, ii, 627 and n. 2); why the latter does not follow the date 639 given by the *Annales Blandinienses* I do not know. The *Annales Elmarenses* give 618-642 as the dates of Florbert, 642-658 as those of John, 658-731 as those of Baudemund, 731-752 as those of Ferrecus, and 752-757 as those of Hatta; these are essentially the same as those of the *Annales Blandinienses* before the second corrector got to work, though in giving 642 for the death of Florbert the annals approach, as they do in other respects, the Bavonian sources.

of the house. De Smedt, indeed, attempted to fulfil this task¹ on the assumption that though the actual dates are wrong, the length of rule of each abbot as given in the *Annales Blandinienses* might be regarded as approximately correct. This assumption does not seem to be justified²; there is no reason to suppose³ that the tenth century compiler of the *Annales Blandinienses* was any better informed as to the one point than as to the other. This conclusion necessarily deprives us of one of the most promising lines of approach, but it does not mean that we have absolutely no basis on which to set to work.

According to the *Fundatio* Hatta was appointed abbot in the seventh year of the reign of King Thierry, and there is good reason to believe that this indication is correct⁴. This would be either 679 or 682, not more than a few years at most after the death of St. Amand⁵. If we assume, as I think we must, that the order of abbots in the earliest lists has not been tempered with, only one conclusion is possible from this. The predecessors of Hatta—Florbert, John, Rathad, Baudemund, and Ferrecus—, who must all have been appointed in the lifetime of St. Amand, were only abbots with very limited powers⁶; they governed St. Peter's practically as his delegates, and as founder he retained the right to override their acts and even to remove them from office if he deemed it wise⁷. Only on such a hypothesis can

1. In the *Commentarius prævius* to the *Vita S. Florberti* (*Acta SS.*, 1 Nov. I, 361-2, no. 31).

2. In any case De Smedt used the altered version of the *Annales Blandinienses* and not the original one, which would of course lead to quite different results. The dates which he gives—Florbert, c. 640-c. 661; John, c. 661-c. 681; Baudemund, c. 681-c. 701—omit Rathad altogether and leave too little room for Ferrecus and Hatta, besides ignoring the one comparatively certain indication which we possess, that of the date of the accession of this last abbot.

3. The existing *Fundatio* gives one no reason to suppose that in its original form it contained any indication of the number of years each abbot ruled.

4. It agrees with that in the *Series abbatum S. Vedasti*; see above, p. 131, n. 2.

5. The date of the death of St. Amand is not certain; at earliest it was 6 February 675 or 676, and it may have been as late as 679 (L. VAN DER ESSEN, *Étude critique et littéraire sur les vitae des saints mérovingiens*, p. 341; E. DE MOREAU, *Saint Amand*, p. 266).

6. Neither John nor Baudemund signed the *Testamentum* of St. Amand with the title of 'abba'. On this account DE MOREAU, *Saint Amand*, p. 258, believes that the list of the early abbots of St. Peter's is a fabrication which has used the signatures of the *Testamentum* to supply some of the names. The view I have taken of the inter-relationship of the various documents implies that the list of abbots goes back to the early ninth century and is probably genuine.

7. This is the opinion of DE MOREAU, *Saint Amand*, pp. 250-1, who points out that we find St. Amand exercising jurisdiction over the prior of Elnone, although he was not abbot of the house (*Vita S. Amandi*, c. 25; *Script. rer. Merov.*, V,

five abbots be fitted into a period of between thirty and forty years. It is most unlikely that in such a short time all five could have died in office ; several of them must have either resigned or been transferred elsewhere by their superior. This view is confirmed by what little we know of the lives of the men. There is every reason to believe that Florbert and John died at Ghent, the one probably on 1 November¹ and the other on 7 March², the year in both cases being unknown. But there is no reason to believe that either Rathad, or Baudemund, or Ferrecus held the office of abbot till their death ; no record of the *obit* of any of the three³ was preserved in either of the abbeys at Ghent. It is true that we hear nothing of Rathad or Ferrecus from non-Blandinian sources, but this does not preclude the possibility of their having been transferred elsewhere after a short period of rule at Ghent. Baudemund probably died at the abbey of St. Amand's, where his name appears in the *Martyrologium* under 6 February⁴.

Hatta was abbot of St. Peter's from 679 to 700 or 682 to 703 ; he died at Arras on January 18⁵. He was succeeded by the Irishman Celestine, who was deposed by Charles Martel after

448-9). St. Columban in a similar fashion retained his office as abbot of his three Burgundian foundations, Annegray, Luxeuil, and Fontaine, each house being ruled by a subordinate subject to his control, and there is good reason to believe that the foundations of St. Amand were strongly influenced by the ideas and practices of the great Irishman, and were not examples of pure Benedictine monachism ; cf. DE MOREAU, *op. cit.*, pp. 245 sqq.

1. Each abbey at Ghent claimed to possess the remains of St. Florbert, commemorating his anniversary on different days, St. Peter's on 1 November, St. Bavo's on 8 October, and falsifying documents and records on a considerable scale on behalf of its particular claims. The dispute is fully discussed by HOLDER-EGGER, *Zu den Heiligengeschichten*, pp. 638-640, and by CH. DE SMEDT, *De die obitu S. Florberti et loco sepulturae eius*, in *Acta SS.*, I Nov. I, pp. 367-74. Florbert was certainly abbot of both houses, and it is usually believed that his successors were in the same position, St. Bavo's not obtaining separate abbots till 983. This seems to me extremely doubtful.

2. A fragment of a late *Chronicon* (*Acta SS.*, 6 Feb. I, 837, no. 106) gives the day of John's death, though under the wrong year 683. There was a strong tradition throughout the Middle Ages that he was buried in St. Peter's, but the alleged place of his sepulchre was only found in 1550 (A. VAN LOKEREN, *Chartes et documents de Saint-Pierre de Gand*, t. I, p. XLVII and n. 2).

3. It is true that the *Annales Blandinienses* (a. 753) declare that Ferrecus died in the abbey of St. Peter's, and that the *Fundatio* makes each abbot succeed only on the death of his predecessor, but these are probably only surmises and carry little weight.

4. The *Martyrologium* is quoted by HENSCHENIUS in *Acta SS.*, 6 Feb. I, 841, no. 122.

5. See above, p. 131 and notes 4, 5 ; the day is given as 18 January by the *Chronicon Vedastinum* (*SS.*, XIII, 696).

the battle of Soissons in 719¹; he took refuge at Renaix in Flandres, where he is said to have died on 17 May², the year being unknown. No successor was appointed for a period of about fifty years. The abbey, wholly under lay control, fell into complete destitution, and its possessions were freely granted out as fiefs to the supporters of the all-powerful Mayor of the Palace. It was only in the second half of the eighth century that the reforming movement initiated by St. Willibrord and St. Boniface began to influence the relations between the king and the monasteries. Scoranus³ was appointed abbot of St. Peter's; the year we do not know, but he was a contemporary of Archbishop Riculf of Cologne, and his appointment probably belongs to the decades 760-780⁴. According to a later tradition, which cannot be wholly rejected, he was succeeded by a certain Folrad⁵, on whose death, probably about the year 815, the illustrious Einhard became abbot of St. Peter's of Ghent⁶.

Cambridge.

PH. GRIERSON.

1. Charles could scarcely have had time to depose Celestine after the battle of Vinchy in March 717, for after devastating the Cambrésis and the neighbouring *pagi* he had to hasten back to Germany to lay siege to Cologne, which was held against him by Plectrudis. It was only after the victory of Soissons in 719 and the flight of Raganfred that Charles was able to dominate Neustria and was in a position to interfere with Celestine at Ghent.

2. VAN LOKEREN, *Chartes*, t. I, p. XLVII, n. 4; he does not give his authority for this date.

3. VAN LOKEREN, *Chartes*, t. I, p. XLVIII, n. 5, following some of the late medieval records of St. Peter's, regards Scoranus and Folrad as two of the lay abbots appointed by Charles Martel and his successors. The view I have taken is based on the fact that as Celestine was deposed in c. 719, and Scoranus was about in c. 780, one or more abbots must have lived in between these years, and they were presumably the lay abbots referred to in the *Fundatio*. But it is important to remember that Einhard, despite all that he did for the abbey, was in fact only a lay abbot, so that Scoranus and Folrad may really have only held a similar position.

4. The date 768 in the *Annales Blandinienses* is probably of no value, though it is not impossible. There is no indication in the annals as to the identity of Riculf, but there can be little doubt that he was the archbishop of Cologne; the latter is only once mentioned in our sources, in one of Alcuin's writings of c. 780, but as his predecessor Berethelm is not heard of later than 762, and his successor Hildebold only appears in c. 791, he may have ruled for a considerable time (A. HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, 3rd ed., t. II, p. 811.) Archbishop Riculf of Mainz seems to be out of the question.

5. Folrad, like Scoranus, is not mentioned in the *Fundatio*, which seems anxious to emphasise the decadence into which the abbey had fallen prior to the accession of Einhard. The *Annales Blandinienses* regard him as the immediate predecessor of the latter, mentioning him under the years 814 and 815 and implying that he was still abbot as late as 825 (SS., V, 23). These dates

are of course of no value, the accession of Einhard having been placed too late in 826 (cf. *Ann. S. Bav.*, a. 826 [SS., II, 187] ; I am inclined to believe that this date was given in the tenth century *Annales Blandinienses*), but they show the belief that he immediately preceded Einhard. The same was evidently the idea of the forger of the bull of Nicholas I (cf. H. PIRENNE, *La bulle fausse de Nicolas I^{er} pour le monastère de Saint-Pierre à Gand*, in *Bull. Comm. roy. d'hist.*, t. LXXI, 1902, p. 164 and n. 1), whom the author seems to have regarded as a contemporary of Charles the Great (*Ann. Bland.*, a. 814), and is expressly affirmed in the twelfth century *Catalogus* (SS., XV, ii, 645). In spite of the silence of the *Fundatio*, therefore, I have little hesitation in admitting Folrad as the predecessor of Einhard.

6. The exact date of Einhard's appointment is unknown, but it was either 814 or 815 ; the extreme dates are given by the death of Charles the Great on 28 January 814, and the appearance of the new abbot in an imperial diploma to St. Peter's of 2 June 815 (FAYEN, *Liber traditionum*, pp. 7-11). The date 826 given by the Bavonian sources and implied by the *Annales Blandinienses* is of course of no value, and there is no good reason to place his appointment before the death of Charles the Great or to connect it with the visit of the Emperor to Ghent in 811 ; cf. F. L. GANSHOF, *Eginhard à Gand*, in *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 1926, pp. 15-16.

LE FLORILÈGE DE SAINT-GATIEN.

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DES POÈMES D'HILDEBERT ET DE MARBODE.

SECONDE PARTIE

Ce n'est pas assez d'offrir la vue simplifiée d'un recueil de cette sorte, rempli de textes divers qui se pressent, même en prenant soin de faire des parts, et de proposer ainsi des principes de classement. A peine les initiés ou « professionnels » tireraient-ils avantage de ce sommaire et de ces distinctions, c'est-à-dire, une douzaine peut-être de personnes, en notre vieil univers désaxé, où tant d'objets variés attirent, mais dispersent l'attention. A l'usage des hommes de bonne volonté qui pourraient souhaiter de lire, ou seulement de parcourir, sans trop de déboires les mélanges poétiques d'Hildebert et de Marbode dans les éditions très imparfaites des siècles passés, l'on tâchera maintenant à donner quelques renseignements plus directs et faciles, qui ressortent du livret de Saint-Gatien, comparé avec d'autres livrets semblables. Il faudra cependant employer, de ce chef, des sigles et des références. Pour dire le vrai, nous avons surtout à cœur de justifier, sous quelque forme, les assertions ou « jugements de valeur » qui sont impliqués dans la notice analytique. Les renvois précis aux ouvrages certains : **H*-M***, qui sont opposés sans cesse, grâce à l'astérisque tutélaire, aux ouvrages admis indistinctement par les éditeurs, désormais suspects : **H-M**, toutes ces brèves sentences, favorables ou défavorables, ont besoin d'être expliquées. A ce sujet, rappelons de nouveau avec force que l'unique moyen de voir clair et de décider juste se trouve dans le rapprochement des recueils pareils. Il peut paraître que, prenant ce parti, l'on s'enferme délibérément dans un cercle vicieux ; mais ceci n'est point, en réalité, dès lors que les recueils employés sont dignes de confiance pour l'ensemble des pièces qui les composent. Il reste bien entendu, d'ailleurs, qu'on les a examinés au préalable et qu'on ne s'y fierait jamais les yeux fermés. Le rôle de la critique n'est-il pas d'être en éveil, à tout instant, et de mesurer ses moindres démarches, autant, sans doute, que le permet l'humaine faiblesse ?

Nous avons, au total, à présenter d'après le florilège de Tours : d'une part, deux séries ou catégories des poèmes d'Hildebert : les petites pièces inspirées par l'Écriture : **Vt.-Nt.**¹ ; les mélanges proprement dits, proposés sous divers titres qui ne sont pas de notre choix : **Hau., Ind., Misc., Sup.** ; d'autre part, un groupe unique des mélanges ou poèmes variés de Marbode : **Var.**, quoique les éditeurs aient distribué ces morceaux en deux groupes. De part et d'autre, il n'est question, à proprement parler, que des poèmes dont l'authenticité est maintenue. Tous les autres, à l'exception des quelques grands ouvrages distincts qui ne donnent lieu à aucune difficulté, ne sont mentionnés et considérés que par opposition ; ils ont été suffisamment définis, semble-t-il, par la liste générale ainsi que par les notes ou références qu'il a été possible d'adjoindre. Par suite, la catégorie **Ins.**, portée au compte d'Hildebert par Bourassé, disparaît entièrement comme telle². A l'égard des menues pièces anonymes ou déclassées du même genre que la plupart de ces « Inscriptions », une table alphabétique rémédiera au désordre apparent du florilège et aux inconséquences des éditions.

I. — LES ÉPIGRAMMES BIBLIQUES D'HILDEBERT.

Sous un titre qui ne pêche pas par concision : *Ven. Hildeberti Cenomanensis episcopi diuersorum Sacrae Scripturae locorum applicatio moralis ex Veteri Testamento ab ipso excogitata et metricè reddita, — ex Nouo Testamento*, les éditeurs ont formé deux séries numériques des petits poèmes qu'Hildebert aurait composés en marge de la Bible, sur divers passages de son choix. Le premier groupe : **Vt.** réunit matériellement cinquante et un morceaux ; le second : **Nt.**, vingt-six³.

1. En fait, interviennent déjà dans cette première série, par la faute des éditeurs, quelques articles dénotés : **Ins., Misc., Sup.**

2. Cinq de ces « inscriptions », comme on le verra, sont attestées d'autre part : les nos 3, 7², 10, 18 et 55 de l'édition. Authentiques ou non, elles ne devaient pas être admises dans cette catégorie, qui repose toute sur un faux principe.

3. Entre les deux groupes, Beaugendre avait inséré un assez long poème qui transpose en hexamètres léonins les treize premiers versets de l'Écclésiaste : *S. Hildeberti Cynomanensis (sic) episcopi in primum caput Ecclesiastes*. Bourassé a respecté cette disposition (*P. L.*, CLXXI, 1271-1276). Le texte de cet ouvrage est conservé seulement, que je sache, dans un manuscrit de Saint-Amand, devenu le *Lat. 5129* de la Bibliothèque nationale, XII^e-XIII^e siècle. Il s'y présente anonyme (f. 121^v), après deux expositions ou catéchèses de Goslein (*Goslenus*), évêque de Soissons (cf. *P. L.*, CLXXXVI, 1479, 1489). Il est lui-même suivi d'un autre poème semblable, mais plus étendu, qui est désigné en ces termes : *Cuius supra de ordine mundi* (f. 122^v). Beaugendre, qui a fort malheureusement

Tout à la suite, un troisième groupe est encore agencé : *Alia uersuum argumenta* ; quoique factice et vraiment fâcheux, il est nécessaire de l'indiquer dès maintenant et de s'y reporter ensuite : **Sup. I**, quelques-unes de ces pièces étant jointes aux précédentes par la tradition.

Pour tout cela, un point excepté, Beaugendre est le premier responsable. Il n'a pas craint d'apparier maladroitement des doublets : **Vt.** 10¹ et 10², **Nt.** 5¹ et 5², **Nt.** 24¹ et 24², **Sup.** 4¹ et 4² ; de répéter avec insouciance les mêmes textes : **Vt.** 40 = **Nt.** 11, **Nt.** 23 = **Nt.** 25 ; de fondre des pièces à l'origine distinctes : **Vt.** 21, dont il faut maintenant séparer les articles. Petits méfaits, d'ailleurs, auprès des autres que l'on découvrira.

L'éditeur s'autorisait principalement d'un manuscrit de Saint-Marien d'Auxerre, que la mauvaise fortune a fait disparaître depuis lors. En outre, il se réfère souvent à deux manuscrits de Jumièges, qui nous échappent également, si je ne me trompe, et parfois à un volume de Colbert, qui se laisse bien identifier, mais devait être jadis plus complet¹. Nous sommes donc, au bout du compte, mal renseignés sur les exemplaires que le Mauriste a pu consulter. Mais ceux que nous possédons nous-mêmes sont assez

employé le manuscrit de Saint-Amand — son *Elmonensis* ou *Regius* 274 — tout au long de son recueil, a publié encore parmi les œuvres d'Hildeberty (*P. L.*, CLXXI, 1223-1234) ces lourds hexamètres, desquels on ne connaît pas un autre témoin. Dans les deux cas, l'éditeur est allé de l'avant étourdiment, sans preuve valide. Au sujet du *Physiologus* (f. 97), il est davantage inexcusable ; l'auteur se déclare dans le dernier vers, à savoir Thibaut (*P. L.*, 1217-1224). Mais pour deux autres compositions qui proviennent de la même source : *De operibus sex dierum* (ib., 1213-1218), *De Mahumete* (1343-1366), c'est bien le florilège de Saint-Amand qui l'a trompé, nommant expressément Hildeberty (f. 86^v, f. 127), au lieu des écrivains respectifs, Odon de Tournai, Embricho de Mayence, comme nous le savons d'ailleurs. Et ceci n'empêche pas que ce dangereux manuscrit ne soit très instructif et qu'il n'ait de bonnes parties ; de même, le manuscrit de Douai 825, certainement apparenté, puisqu'on y trouve les mêmes erreurs audacieuses. Pour trouver sa voie parmi de tels traquenards, il eût fallu au pauvre Beaugendry la prudence du serpent. Notre édition des ouvrages d'Hildeberty et de Marbode est la somme de ses diverses mésaventures, contresignée par le chanoine Bourassé.

1. J'incline à croire que Baluze nous a gardé la description de l'un au moins des manuscrits de Jumièges (voir ci-après). Le « *Colbertinus* 1367 » de Beaugendry (cf. *P. L.*, 1363) s'appelle, depuis le XVIII^e siècle : *Lat.* 459. Il renferme les commentaires des livres sapientiaux par Hugues de Saint-Cher, copiés au XIII^e siècle. Les dernières pages (ff. 212^v-216) ont été remplies par le *De mysterio missae* d'Hildeberty (*P. L.*, 1177-1192 B l. 9), et quelques petits poèmes : **Misc.** 81^a (dans *P. L.*, 1198 D) ; « *Tollimur* » (ib., 1192 D sq.) ; « *Melchisedech* » (1193 D-1196) ; **Misc.** 52 ; « *Est ratio* » (1192 C, 1194 A-B) ; **Misc.** 134 ; **Nt.** 14 ; **Misc.** 131 = **Sup. I**. 8. Beaugendry cite, en effet, le *Colbertinus* à propos de ces pièces. Mais la dernière est bien maintenant **Sup. I**. 8, qui se rattache au groupe **Vt-Nt**, tout autant que **Nt.** 14. Un feuillet qui faisait suite a dû être enlevé.

nombreux et variés pour qu'il soit aisé de débayer le terrain et de l'aménager à souhait.

L'exception mentionnée tout à l'heure concerne les deux derniers articles du groupe **Vt**, c'est-à-dire les n^{os} 50 et 51, que Bourassé, qui connaissait mal son sujet, a inscrits de son propre chef, croyant ces textes nouveaux¹. En fait, Beaugendre avait déjà compris l'un et l'autre dans son édition : n^o 50 = **Sup. I 9** ; n^o 51 = **Nt. 12**. La première série doit donc être ramenée aux quarante-neuf articles qui la composaient avant l'intervention de Bourassé.

Une partie considérable du florilège, notre section **III**, nettement distinguée et délimitée par une suite de titres particuliers², correspond, pour l'ensemble, à la double série des textes imprimés ; mais les différences sont sensibles. Ces textes gardent un ordre qui est, autant que possible, celui des livres de la Bible. Au contraire, j'ai déjà fait observer que, dans le florilège, les « moralités » des deux Testaments sont entremêlées de curieuse façon ; bien plus, les épisodes choisis soit de l'Ancien, soit du Nouveau se succèdent sans qu'on puisse apercevoir, habituellement, la raison de leur distribution. L'apparence est que ce désordre par rapport à la Bible représente l'ordre même selon lequel il a plu à l'auteur de composer ou de publier ces petits morceaux. Quelle autre raison en donner, qui satisfasse l'esprit ? Aussi bien, les éditeurs laissent entendre que la répartition qu'ils offrent au lecteur n'était pas telle dans leurs manuscrits ; car, si les pièces qu'ils ont réunies forment une série normale en regard de la Bible, et parfaitement banale, les témoins desquels ils se recommandent pas à pas ne sont point toujours les mêmes et paraissent être produits à tour de rôle. L'arrangement ne serait pas à l'image des textes livrés, mais pur artifice, dans le dessein de ne pas dérouter les habitudes. L'examen de nos propres manuscrits confirme ce pressentiment.

Parmi ceux-ci, nous en trouvons six qui sont tout à fait semblables au florilège, quant à la disposition des épigrammes, ou fort peu divergents³. On a donc là, nettement, une famille, ou

1. Voir sa préface, avec une référence expresse au florilège de Saint-Gatien : *P. L.*, 35 sq. (premier paragraphe). Évidemment, Bourassé a perdu pied en tâchant de parcourir la section **III** du florilège.

2. Ces mêmes longs titres reparaissent, à peu de chose près, dans les autres manuscrits, à moins que, pour abrégé, ils n'aient été omis complètement ; il suit de là que cette rédaction est primitive et authentique, celle des éditeurs, au contraire, un arrangement qui n'a pas de valeur traditionnelle.

3. Il peut y avoir d'autres exemplaires çà et là. Je ne parle, naturellement, que des recueils que j'ai identifiés et étudiés ; quoique mes recherches aient été

plutôt une tradition fermement établie dès le principe et qui n'a guère varié, même après s'être répandue au delà des mers. De ce type bien garanti, l'écolâtre de Saint-Gatien a introduit le premier dans son recueil un représentant, sans y rien changer. A Clairmarais, maison cistercienne, l'auteur d'un florilège pareil, mais plus vaste, procède de même un peu plus tard, sauf quelques omissions probablement fortuites, au commencement et à la fin¹. A Saint-Victor, plus tard encore, cette image constante est reproduite si fidèlement qu'on la reconnaît d'un coup d'œil² ; puis, outre Manche, à Bury Saint-Edmunds³, à Saint-

assez étendues jusqu'à présent, je suis surpris de n'avoir pas rencontré un plus grand nombre de manuscrits qui livrent les épigrammes, en comparaison du nombre de ceux où les « mélanges » divers ont reflué. Il est rare, en effet, de trouver quelque une des épigrammes déclassées. A cet égard, la catégorie est fortement constituée ; c'est un signe favorable à son originalité.

1. Ce très grand florilège, le plus considérable peut-être qui subsiste (Saint-Omer, n° 115) a été décrit incomplètement par Ch. FIERVILLE, dans les *Notices et Extraits des manuscrits...*, XXXI, 1 (1884), p. 49-145 ; en outre, les citations ne sont pas exemptes de fautes. La copie, de plusieurs mains, remonte, selon moi, à la fin du XII^e siècle, non pas au XIII^e. La partie des épigrammes (ff. 81-83^v) est précisément l'une de celles que Fierville a cru pouvoir négliger (cf. p. 16). Les dix premiers articles de Saint-Gatien (n°s 61-70) ont été omis par le compilateur ; à part cela, la série est intacte, mais pourvue des titres traditionnels jusqu'au n° 82 seulement. Les seules autres différences consistent dans l'intervention des n°s 82-83 et, de même, des n°s 124-125 (les deux derniers), de plus dans l'insertion d'**Ins.** 10 avant le n° 116 (**Vt.** 45) ; Beaugendre avait trouvé aussi ces derniers textes liés (voir son édition, col. 1220) ; c'est Bourassé qui les a disjointes, non sans raison (cf. *P. L.*, CLXXI, 33 sq. : § 17), mais il n'avait pas le droit, pour cela, de transporter le distique dans un autre contexte.

2. Paris, B. N., *Lat.* 14958, XIII^e siècle (ff. 245-248^v), avec les titres d'un bout à l'autre. La série est entièrement distincte, au terme d'un manuscrit qui était, à l'origine, indépendant : ff. 187-248. Comme dans le florilège de Saint-Omer, les n°s 82 et 83 sont intervertis ; mais, en outre, les n°s 114-117 se trouvent placés avant les n°s 110-113, et le n° 114 est précédé, sous un seul titre (*De bina percussione Moysi*), de deux distiques insolites : **Ins.** 6 et 48¹. Enfin, trois petites pièces sont ajoutées après le n° 125 : « *Est ratio* » (*P. L.*, 1192 C et 1194 A-B : voir ci-dessus à propos du *Colbertinus* de Beaugendre) ; **Sup.** I 4 (= **Misc.** 53) et **Sup.** I 5 ; puis le n° 114, c'est-à-dire **Nt.** 40, est répété. Au total, l'on a donc 71 articles.

3. Londres, Br. Museum *Royal 8 B. IV*, XIII^e siècle (ff. 5-10) : série distincte, mais sans titres ; le volume est rempli principalement par l'*Alexandride* de Gautier de Châtillon (ff. 19-72). Les n°s 82 et 83 sont encore intervertis, de plus les n°s 117 et 118. Le distique qui devint **Ins.** 10 précède le n° 116, comme dans l'édition de Beaugendre et le florilège de Saint-Omer. Après le n° 121, trois pièces déjà données au commencement dans leur vrai contexte sont répétées : n°s 66-68 ; mais le n° 122 est omis. Enfin, de même que dans le manuscrit de Saint-Victor, on trouve à la fin, après le n° 124 : « *Est ratio* », avec **Sup.** I 4-5. Mais, puisque le grand poème *De mysterio missae* (*P. L.*, 1177-1192 B) fait suite (ff. 10-18), la présence de ces trois pièces eucharistiques est cette fois justifiée, et il est clair qu'elles sont hors de lieu après les épigrammes bibliques ; tout en même temps, le lien qui rattache le manuscrit de Saint-Victor à cette tradition est perçu.

Albans¹, à Winchester²; ailleurs encore, en dépit même des lacunes³. Sans doute désignera-t-on maintenant, à première vue, d'autres répliques.

Au lieu de cette fixité et de cet accord, qui sont frappants, l'on parvient à constater le principe d'une série systématique dans un second groupe de témoins, quatre en comptant bien; car un cinquième, connu seulement par Baluze, est vraiment singulier, et serait mieux logé entre les deux groupes⁴. Mais, à part

1. Londres, Br. Museum, fonds Cotton *Julius D. III*, XIII^e siècle (ff. 191-196^v); c'est la fin même du manuscrit, après les vies en vers de saint Alban et de saint Thomas de Cantorbéry; il y a des titres constants, mais abrégés (par exemple pour le premier article, n° 61 : *De cupiditate Ade*). Nous retrouvons exactement la série de Tours, à part ceci : le n° 94 a été sauté (c'est-à-dire **Vt.** 9); **Ins.** 10 se présente encore avant le n° 116, avec un titre propre : *De natura dei et hominis*; à la fin sont jointes seulement les deux pièces « *Est ratio* » et **Sup.** I 4, puis deux nouveaux textes sur les anges que je ne connais pas autrement : 1° *De cherubin et seraphin*. « Hic ardent seraphin flammata calore superne... » (9 hexamètres); 2° (sans titre et imparfait) « Princeps turma suos disponit in ordine ciues... »

2. Londres, Br. Museum, fonds Cotton *Domitian A. XIII*, XIII^e siècle (f. 107^v). A la suite du célèbre poème qui commence par les mots *Cartula nostra* (P. L., CLXXXIV, 1307-1314), on lit seulement les cinq premiers articles de la série normale (n°s 61-65). Ce n'est donc que l'amorce de cette série; mais il résulte de ce seul fait que le copiste en devait posséder le texte complet.

3. Mon sixième témoin du type traditionnel est encore incomplet, et j'ignore d'où il provient, peut-être de Normandie. C'est le *Reginensis 60* du Vatican, (ff. 1-15^v), que je crois pouvoir rapporter au XII^e siècle; la calligraphie est en effet remarquable. Après le *De mysterio missae* et une dizaine d'autres poèmes qu'il serait trop long de présenter maintenant, nous lisons, sous les mêmes titres que ceux du florilège de Saint-Gatien, les onze premiers articles exactement (n°s 61 à 71), suivis du seul n° 76 (**Vt.** 43). Faudrait-il voir là une ébauche primitive de la série des épigrammes? Il est beaucoup plus sage de supposer que le copiste avait à portée de la main la série déjà parfaite, et qu'il s'est contenté d'en faire des extraits. Quoi qu'il en soit, l'ordre normal est encore vérifié.

4. Papiers Baluze à la Bibliothèque nationale, n° 120 (ff. 367-370) : série de quarante épigrammes, avec des titres qui rejoignent les nôtres, lorsque les pièces concordent. J'ai déjà indiqué que, vraisemblablement, Baluze reproduit l'un des manuscrits de Jumièges cité par Beaugendre; en tout cas, serait-ce un manuscrit semblable. Mais ce n'est pas sans hésiter que je le signale maintenant, à propos des témoins d'un ordre systématique, même en le déclarant singulier. Sa composition est en effet très particulière; pour une grande part, ses textes se tiennent en dehors de la série normale, et c'est à cause de ces morceaux étrangers qu'il offre un réel intérêt. Sous cette réserve, voici ce qu'il nous apporte : **Vt.** 35, 2, 36, 40; **Nt.** 6; n° 111 (de notre série); **Vt.** 101; n° 64; **Nt.** 24², **Sup.** I 10; n°s 65, 67, 69, 70-73, 68, 75; **Nt.** 9, 5²; **Vt.** 7, 28; n°s 79, 81-83; **Sup.** I 4; **Nt.** 2; n° 125; **Vt.** 33; **Sup.** I 3; n° 61; **Vt.** 42; n°s 76, 84, 86, 87. Il est facile désormais de distinguer les deux séries qui s'entrecroisent dans cette tradition insolite et vraiment *sui generis*; d'une part, les textes nouveaux (**Vt.** **Nt.** **Sup.** I, avec les chiffres en italiques); d'autre part, les textes déjà connus par le florilège (d'après les numéros d'ordre). On peut observer que l'ordre général de ces derniers textes est sauvegardé le plus souvent; sous cette forme et nonobstant ses anomalies, le manuscrit Baluze témoigne donc encore en faveur de la tradition du florilège.

cette intention, qui leur est commune, d'organiser plus ou moins logiquement la suite des morceaux, il serait inexact de parler d'un groupe ; chacun, en effet, vaut pour lui-même, exclusivement, et n'offre aucun point de ressemblance avec les autres. De même, ils ne coïncident en rien avec la distribution proposée par les éditeurs. Par suite, ce sont autant d'essais particuliers et indépendants. Leur principal intérêt, comme séries distinctes, est de manifester de bonne heure la préoccupation qui fut celle de Beaugendre tardivement, à savoir de refondre la série traditionnelle, jugée incohérente ; et voilà donc la réalité de celle-ci démontrée par l'opposition même qui lui est faite. Notons toutefois que Beaugendre dut précisément trouver un motif de la transformer à son gré dans l'exemple que tel ou tel de ces manuscrits novateurs lui proposait.

Je dois décrire successivement, et aussi clairement que possible, les quatre manuscrits mis en cause ; tout d'abord le *Vespasian D. V* du British Museum, fonds Cotton (ff. 121-136) : fragment datant du commencement du XIII^e siècle, à la suite de l'*Aurora*. Le dessein du compilateur a été sans aucun doute de présenter en premier lieu les épigrammes relatives à l'Ancien Testament et suivant l'ordre des livres, puis les pièces concernant le Nouveau ; les anciens titres sont toujours donnés. Cette disposition sera plus sensible, si l'on garde les références de l'édition : *Sup.* I 6. 7 ; *Vt.* 3. 1 ; *Ins.* 3 ; *Vt.* 6. 5. 10². 13. 15. 17. 4. 16-12. 14. 38. 20 ; *Misc.* 122 ; *Sup.* I 11 ; *Vt.* 18. 27. 11. 9. 19. 22. 24. 8. 21¹. 21². 25. 37. 47. 51 [*Nt.* 12]. 23. 30. 31. 29. 32. 41. 46 ; *Misc.* 69 ; *Vt.* 45. 39. 48. 49. 44. 26 ; *Ins.* 10 (avec un titre propre) ; *Misc.* 52 ; *Nt.* 1. 19. 24¹. 7. 4. 5¹. 10 ; *Vt.* 43 ; *Nt.* 14. 3. 13. 18 ; *Sup.* I 9 ; *Nt.* 21 ; *Sup.* I 2.8 ; *Nr.* 23 ; « *Est ratio* » ; *Sup.* I 4. 5. 3 ; *Nt.* 26 ; *Misc.* 106. 81² (« *In natale* ») ; *Sup.* I 12 ; *Vt.* 34. Ce qui suit à partir de f. 128 (*Ins.* 58, etc.), n'a plus de rapport avec les épigrammes. Il est aisé de remarquer que tout le matériel fourni par le florilège a été repris et légèrement accru.

Un autre fragment du XIII^e siècle, décrit par M. Cl. WEBB, qui paraît en être le possesseur, en appendice de sa nouvelle édition du *Policraticus* de Jean de Salisbury (t. II, 1909, p. 427-434) représente une distribution analogue, mais tout à fait indépendante, mieux conduite d'ailleurs. M. Webb a cru plusieurs textes inédits ; ce n'est pas le cas. Voici ce qui nous est proposé, soit cinquante-six épigrammes : *Sup.* I 6 ; *Misc.* 69 ; *Sup.* I 7 ; *Vt.* 3. 4. 5. 10². 12. 8. 9. 13. 11. 15. 14 ; *Misc.* 122 ; *Vt.* 17. 24. 18. 19. 20. 21¹. 21². 26. 22. 23 ; *Nt.* 14 ; *Vt.* 27. 25. 29. 30. 31. 32. 34. 47. 48. 49. 37. 43. 38. 39 ; *Sup.* I 11 ; *Nt.* 1. 19. 4. 3. 21. 7. 23. 13. 12. Le reste manque. Dès le XIII^e siècle, la série conçue par Beaugendre a donc été ébauchée assez habilement.

Une troisième disposition est plus curieuse, celle du manuscrit *Royal g. A. XXI* du British Museum, écrit vers le début du XIII^e siècle, peut-être à Gloucester (ff. 116^v-118, à la suite d'une rédaction du *De ornamētis* de Marbode). Nous lisons, au total, soixante-huit textes ; une dizaine sont inédits ; je n'en indiquerai que les premiers mots. Ils sont répartis en deux livres, expressément. Or ceux qui se rapportent au Nouveau Testament sont presque

tous donnés en premier lieu : Nt. 2. 20. 3. 21 ; « *Est caro nostra* » ; Nt. 8. 16. 22. 17. 4. 23. 51. 15 ; « *Aduentus domini* » ; « *Lectus ager* » ; Nt. 7 ; « *Ara crucis* » (P. L., CLXXI, 1194 A, l. 8-9) ; Sup. I 9 ; Nt. 10. 24¹ ; « *Anna tribus* » ; « *Ius est forma* » ; Vt. 1 ; « *Ponte caret* » ; « *Non pedes* » ; « *Est pecus* » ; Ins. 3 ; Sup. I 6-7 ; Vt. 3-5 ; « *Cham ridet* » ; Vt. 6. 8. 9. 10². 11 ; Misc. 69 ; « *Exiit ignotas* » ; Vt. 15 ; « *Loca sola* » ; Nt. 12. Ici interviennent les rubriques : *Explicit liber primus. Incipit secundus*, et les épigrammes sur l'Ancien Testament reprennent, une seule fois interrompues : Vt. 16-18. 21-22. 19-20 ; Nt. 14 ; Vt. 23-24 ; « *Umbra sceus* » ; Vt. 25 ; « *Dissona sunt* » ; Vt. 26. 28-30. 32. 34. 33. 49. 21². 35-37. J'aurai à revenir tout à l'heure sur plusieurs éléments qui expliquent, dans une certaine mesure, le texte imprimé. Quant aux morceaux inédits, dont l'authenticité est très improbable, ils reparaissent en partie dans un autre florilège, pour le reste tout différent, le *Vespasian B. XIII* du British Museum (f. 115^v et suiv.).

Enfin, ce même *Vespasian B. XIII*, mais dans une autre section du XIII^e siècle, complètement indépendante, et malheureusement mutilée en plusieurs endroits (ff. 82-83^v), fournit un remarquable ensemble d'épigrammes sur l'Ancien Testament, qui nous rapproche encore beaucoup de l'édition. Chaque pièce est annoncée par un titre ; en outre, l'on a, au début, ce titre commun et sans précédent : *Versus Hil<de>berti episcopi*, puis des titres de groupe que je relèverai. On lit donc : 1^o Vt. 1-2 ; Sup. I 6-7 ; Ins. 3 ; Vt. 3-6. 8-10. 12. 11. 13-15. 51 [Nt. 12] : *Explicit de Genesi* ; — 2^o *Incipit de Exodo* : Vt. 16-19 || (manquent 15 vers environ, mais qui appartenaient aux pièces conservées) || Vt. 22. 20. 21¹ ; Nt. 14 ; — 3^o *De Leuitico* : Vt. 26. || (lacune pareille) || Vt. 23. 25 ; Ins. 6. 48¹ ; — 4^o *De Iosue et libro Iudicum* : Vt. 27. 29 || (lacune) || Vt. 30-32. 34. 21² (lacune). Tout le manuscrit a sans aucun doute une origine anglaise.

En comparant le florilège à l'édition, l'on se heurte à une difficulté notablement plus grave que celle de l'arrangement des épigrammes. Cette différence extérieure supprimée, il resterait que les séries parallèles ne s'ajustent pas, à beaucoup près. Un délicat problème est posé par suite, dont il faut au moins indiquer les termes, si l'on redoute, en l'état de la tradition textuelle, incertaine encore pour une part, de formuler une solution radicale, qui serait jugée hâtive. Des recherches poussées plus à fond pourraient assurément rendre la perspective plus favorable ; un seul bon témoin, par exemple, des épigrammes mal attestées, que nous n'avons pas eu l'heur de trouver réunies, suffirait à ranimer la confiance. En attendant, la douzaine de manuscrits que l'on peut opposer à la fragile construction de Beaugendre donne le droit de fournir des précisions ; leur divergence même, sur laquelle nous avons insisté, est une force. Voyons donc comment ils gravitent autour du florilège, qui doit rester provisoirement le centre stable de la tradition, et à quelle distance de cet ensemble se tient l'édition.

Dans sa section III, le florilège groupe soixante-cinq pièces.

Reclassés selon les catégories que les éditeurs nous imposent, ces textes se présenteraient de la façon suivante :

I. Vt.	1 † 3-6 † 8-27 † 29-32 † 34 † 37-39 † 41 † 43-49
II. Nt.	1 † 3-5 ¹ † 7 † 10 † 12-14 † 18-19 † 21 † 24 ¹ -25 †
III. Sup.	† 2 † 6-9 † 11-12 †
IV. Ins. 3	Misc. 69

Les deux derniers articles de ce tableau, qui correspondent aux n^{os} 75 et 89 du florilège, débordent les parties distinguées par Beaugendre. Ils sont, d'ailleurs, attestés par l'accord général des manuscrits et n'auraient pas dû être distraits de leur contexte.

Un autre faible surplus d'épigrammes pourrait être mis en question, en tenant compte des différents manuscrits secondaires qui ont été cités ; à savoir : **Ins.** 6, 10 et 48¹. Ces textes, en définitive, n'ont guère chance d'être authentiques ; leur absence à l'intérieur du florilège et leur intermittence en dehors de lui paraissent signifier qu'ils ont pénétré tardivement, c'est-à-dire indûment, dans la rédaction primitive¹.

D'autre part, ces mêmes manuscrits du second rang se différencient encore du florilège en introduisant **Sup.** 3-5 ainsi qu'un morceau connexe et bien connu : « *Est ratio* ». En dépit des témoignages et à cause de leur caractère, ces textes doivent être tenus aussi pour étrangers à la forme originale ; leur adjonction est sans doute accidentelle ; mais l'on comprend désormais pourquoi l'éditeur a pris le parti de les classer dans un groupe supplémentaire, avec d'autres pièces que sa documentation trop incomplète soutenait mal.

Ces exceptions rappelées, la plupart des témoins sont en parfaite harmonie avec le florilège. Pour l'indiquer tout de suite exactement, deux seulement font bande à part : la liste singulière de Baluze, et l'un des exemplaires qui livrent une série systématique, le manuscrit *Royal 8 A. XXI* de Londres.

Or, les trois étages supérieurs du tableau, avec leurs fenêtres ouvertes, rassemblent seulement soixante-deux ou soixante-trois textes². En regard, les doublets négligés, mais les pièces qui se recouvrent réduites à l'unité, l'édition peut aligner dans ses trois

1. On peut rapprocher les textes supplémentaires fournis par le fragment **WEBB** et le manuscrit *Vesp. D. 5*. Ensemble, ces témoins livrent **Misc.** 122, et *Vesp.* seul : **Misc.** 52, 81², 106. L'interpolation, cette fois, est visible.

2. Soixante-trois réellement, mais soixante-deux, si l'on veut opposer le compte à celui des éditeurs, parce que les n^{os} 91 et 92 ensemble correspondent ensemble à un seul texte : **Vt.** 21.

sections correspondantes plus de quatre-vingts morceaux¹. La différence consiste en une vingtaine de textes. Tel est le problème littéraire. D'où proviennent les articles qui échappent à la tradition commune, et que valent-ils ? A-t-on le droit de leur associer le nom d'Hildebert ?

Autant qu'on puisse se fier aux renseignements épars donnés par Beaugendre sur ses sources, la majeure partie de ces épigrammes existait dans les deux manuscrits de Jumièges qu'il a consultés². Les seuls moyens de contrôle dont nous disposions se trouvent, comme je l'ai annoncé, dans la liste de Baluze et dans l'un des manuscrits systématiques de Londres, qui mêlent un certain nombre des mêmes pièces à celles de la série habituelle ; en outre, dans un supplément du manuscrit *Vespasian D. V* dont je n'ai pas encore fait cas (ff. 136^v-138) ; et là les épigrammes insolites se présentent rangées parmi diverses compositions semblables, notamment de Pierre Riga³. A part ces témoins, l'on ne rencontre que deux pièces isolées, par suite égarées, dans nos manuscrits ordinaires⁴.

Afin que le lecteur puisse apprécier mieux la composition de tout le groupe et la force de ses appuis, je crois bien faire de construire un second tableau, plus détaillé, qui représentera juste la différence du florilège et de l'édition, c'est-à-dire la partie que celle-ci surajoute à la tradition désormais définie par celui-là.

1. Quatre-vingt-six exactement, en comptant **Sup.** 3-5 ; voir ci-dessus, au sujet de ces trois textes, qui, strictement, n'appartiennent pas au contexte, — et ci-dessous, dans le second tableau.

2. Pour le **Sup.** 1, il renvoie au manuscrit perdu d'Auxerre. C'est une pièce que je n'ai pu retrouver nulle part.

3. Cette partie du manuscrit *Vespasian* est l'œuvre d'une main anglaise du XIII^e siècle ; elle pourrait être indépendante des parties qui précèdent. Les premiers textes sont accompagnés de titres. Quelques-uns reparaissent à la fin du manuscrit Philipps 1694 de Berlin, copié au XII^e-XIII^e siècle et provenant de Saint-Arnoul de Metz ; ce sont ceux précisément qui peuvent ou doivent être revendiqués pour Pierre Riga. J'indique la série en abrégé : **Vt.** 2 ; « *Esau debetur* » (B = Berlin) ; « *Empta labore* » (B) ; « *Nil agit* » (B) ; **Vt.** 16, 44, 33 ; « *Inter opes* » (B, sûrement de P. Riga d'après le manuscrit de l'Arsenal 1136) ; **Vt.** 36 ; « *Pro sponsa* » (B) ; « *Geroboal* » (B) ; **Vt.** 35 ; « *Aaron uirga* » (incontestablement de P. Riga, néanmoins imprimé par Beaugendre comme d'Hildebert : **Misc.** 2) ; **Vt.** 40 ; **Nt.** 2, 22, 20, 15, 17, 16, 6, 8 ; « *Iam passum* » (B) ; « *Ad domini [tumulum]* » (B) ; « *Natus homo* » ; **Vt.** 42 ; « *In petra* » (B). Suivent encore treize pièces, la plupart dans B ; l'une d'elles est certainement encore de Pierre Riga : « *Prima dies* » ; les deux dernières ont été imprimées parmi les mélanges poétiques d'Hildebert : **Misc.** 81 et 132 (celle-ci bien authentique).

4. Ce sont **Vt.** 2 dans la liste systématique du manuscrit *Vespasian B. XIII*, et **Nt.** 26 dans celle du manuscrit *Vespasian D. V*. Je ferai figurer l'un et l'autre manuscrit dans le tableau qui suit : *V*¹, *V*² ; et ce dernier encore, à propos des pièces notées **Sup.** — **Vt.** 43 se présente aussi dans le manuscrit de Munich 16073 (f. 21^v), XII^e s., sous un titre semblable à celui de l'édition.

A cet effet, les doublets seront aussi notés, et même les trois pièces de supplément dont il a été question. L'indication des manuscrits de Jumièges rappelle ce que nous pouvons savoir des subsides mis en œuvre par Beaugendre¹.

I. Vt.

2 : <i>Denotat</i>	G	B	—	V (V ¹)
7 : <i>Terra caro</i>	G	B	R	—
10 ¹ : <i>Est Abraham</i>	G	B	—	—
28 : <i>Ut tradunt</i>	G	B	R	—
33 : <i>Bersabee</i>	G	B	—	V
35 : <i>Defuncto</i>	G	B	R	V
36 : <i>Regi</i>	G	B	R	V
40 : <i>Piscator</i>	—	B	—	V
42 : <i>Scripturam</i>	G	B	—	V (M)

II. Nt.

2 : <i>Dat magus</i>	G	B	R	V
5 ² : <i>Exit</i>	G	B	—	—
6 : <i>Quale</i>	G	B	—	V
8 : <i>Cum tribus</i>	—	—	R	V
9 : <i>Ecclesiam</i>	G	B	—	—
15 : <i>Villa</i>	—	—	R	V
16 : <i>Pastor</i>	—	—	R	V
17 : <i>Diues</i>	—	—	R	V
20 : <i>Quinque</i>	—	—	R	V
22 : <i>Caecus</i>	—	—	R	V
24 ² : <i>Scit dominus</i>	G	B	—	—
26 : <i>Fundamenta</i>	—	—	—	(V ²)

III. Sup.

1 : <i>Spirat</i>	—	—	—	—
3 : <i>Sunt in iud.</i>	G	B	—	(V ²)
4 ¹ : <i>Signant</i>	—	B	—	(V ²)
5 : <i>Quid statio</i>	—	—	—	(V ²)
10 : <i>Cum soleant</i>	—	B	—	—
13 : <i>Preco</i>	—	—	—	(M)

1. Soit G; les autres sigles expriment la liste de Baluze (B), le manuscrit *Royal* (R), le supplément du manuscrit *Vespasian* (V). Pour V¹, V², voir plus haut. — On remarquera peut-être l'absence de Nt. 23; sauf le titre en effet, la différence est nulle avec Nt. 25; or c'est bien le titre de 25, fourni par les manuscrits de Jumièges, que nos témoins ordinaires garantissent. Pour cette raison, j'ai dû signaler l'absence de Nt. 23 dans le premier tableau, afin que la même pièce ne fût pas rappelée deux fois; mais c'est pur trompe-l'œil, par la faute de Beaugendre, et rien ne manque. A noter aussi que le premier mot doit être lu : *Mens*, et non pas : *Mors*.

Deux textes, finalement, demeurent sans autre attestation pour nous que l'autorité même de Beaugendre : **Sup.** 1 et 13. Le second n'a aucune chance, osons l'avouer, d'être authentique¹ ; Pierre Riga a composé quelques petites pièces de ce genre, qui sont un pur jeu, Hildebert jamais, que l'on sache. La plupart des autres textes sont fort mal soutenus, c'est-à-dire par deux témoins au mieux, si l'on ne tient pas compte des manuscrits de Jumièges, hors de portée. L'ensemble est certainement peu solide et, du point de vue littéraire, doit être déclaré suspect pour le moins, excepté peut-être les trois morceaux **Sup.** 3-5, connus d'autre part². L'unique argument qu'on puisse faire valoir en faveur de ces épigrammes, sans distinguer entre telle et telle, serait qu'elles ont été jointes, dans la liste de Baluze et le manuscrit Royal, probablement aussi dans les exemplaires de Jumièges, aux épigrammes authentiques. Mais cet argument vaut-il en vérité ? Car, eu égard à la nature équivoque des témoins, il se laisserait aussi tourner en sens contraire, signifiant que toute cette part de surcroît a été interpolée dans la série primitive, de même que le supplément du manuscrit *Vespasian* la montre mêlée à des vers de Pierre Riga. Sans doute, il est loisible de concevoir qu'Hildebert, après avoir composé un premier livret d'épigrammes bibliques, celui-là que nous possédons à part, en ait écrit d'autres, et que celles-ci, moins bien conservées, aient fini par faire corps avec les anciennes. Mais Hildebert a-t-il publié plus qu'un livret de cette espèce ? Jusqu'à maintenant, aucun manuscrit ne permet de l'affirmer. Nous pouvons seulement constater la présence de petits poèmes semblables en de rares recueils qui sont de mauvaise qualité. Quant à la critique interne, elle a trop peu de lumière, en pareil sujet, pour tenter de rien décider. Bornons-nous à marquer l'état des faits : le groupe superposé au florilège se présente mal.

1. Il semble bien, du reste, qu'il faille distinguer deux pièces. J'ai retrouvé à part, en effet, les deux premiers hexamètres en divers recueils : Munich *Clm.* 16073, XII^e s. (f. 24), Saint-Nicolas de Passau, et *Clm.* 19488, XII^e-XIII^e s. (p. 119), Tegernsee ; Oxford *Digby* 53, vers le milieu du XIII^e s. (f. 8 et f. 44, c'est-à-dire deux fois), Bridlington dans le Yorkshire ; Paris 5129 (f. 105), la collection de Saint-Amand déjà citée. Le manuscrit *Vespasian D. V* (f. 137^v) et son congénère le *Phillip*. 1690 de Berlin (f. 190) fournissent une sorte de doublet, « Obsequitur, parit, exoratur, stupet, inspicit, orat : / Preco, uirgo, deus, mula iuuenca, Ioseph » ; mais précisément, au milieu d'une série d'autres vers semblables, que le manuscrit de Berlin définit de la manière convenable : *Versus super picturam*.

2. J'en parle seulement ici comme groupe ou partie de groupe ; car **Sup.** 4 ne peut être qu'une pièce bien authentique, suivant la place qu'elle occupe en tête de la section II du florilège, liée à « Est ratio ». J'incline à croire que **Sup.** 5 n'est pas de moins bon aloi. Au contraire, il est permis d'hésiter au sujet de **Sup.** 3.

II. — LES MÉLANGES POÉTIQUES D'HILDEBERT.

Dans l'édition des poèmes d'Hildebert, les *Carmina miscellanea*, escortés de *Carmina quaedam indifferentia* et d'un « supplément » propre¹, occupent la dernière place. Ils n'en sont pas moins la partie vraiment caractéristique et, quant au nombre des textes ainsi groupés, la plus considérable². Aux yeux de B. Hauréau, on peut même dire qu'ils constituaient la pièce de résistance de tout le système ; aussi est-ce à cet ensemble des « mélanges poétiques » qu'il a fait supporter l'effort de sa critique érudite. Il n'eut pas trop de peine à le disloquer, ne laissant guère devant le lecteur déconcerté que des débris épars ; mais il prit soin, ensuite, d'introduire lui-même, principalement sous l'égide de Baluze, une quarantaine de textes nouveaux, non pas toutefois en les donnant tous comme étant de bonne qualité³.

Nous voici donc, après ce violent remue-ménage, qui était sans doute nécessaire, en face de plus de deux cents poèmes d'étendue diverse, parmi lesquels il faudrait réunir ceux qui sont dignes d'Hildebert. M. C. Pascal a fait de suggestives remarques sur plusieurs qui semblent inspirés de l'antiquité profane⁴. Il est certain, en effet, que Martial et Juvénal, sans parler d'Ovide, ont été souvent imités par d'habiles écrivains du moyen âge, de

1. Ce nouveau supplément est dû à Bourassé, qui, aussi bien, le revendique (cf. *P. L.*, CLXXI, 39 sq.) ; il groupe des morceaux, au nombre de neuf, que Nicolas Chamart avait publiés avec d'autres, en 1620 (Douai), sous le nom de Philippe de Harvengt, abbé de Bonne-Espérance (cf. *P. L.*, CCIII, 1387 sq.). Nicolas Chamart s'était entièrement abusé ; mais Bourassé ne s'est pas moins mépris, en prétendant restituer les neuf poèmes à l'évêque du Mans, excepté pour un seul, le dernier ; mais celui-ci, par une insigne malchance, Beaugendre l'avait déjà fait paraître au milieu des *Miscellanea* d'Hildebert : § 60. Nous l'avons aussi dans le florilège (n° 282). Pour le reste, Bourassé s'est contenté d'ajouter deux articles à la grande série des *Miscellanea* ; ce sont les derniers : *Misc.* 139-140. De même, il a inséré une pièce dans la série des *Indifferentia* : § 14. Les trois textes lui étaient fournis par le florilège ; et cette fois, il lui faut rendre justice, même s'il a procédé comme ailleurs, sans grande réflexion : ces textes ne peuvent qu'être authentiques, vu le contexte ; ce qui sera vérifié tout à l'heure.

2. Le total est de cent soixante-six morceaux : 140 pour les *Miscellanea*, 17 pour les *Indifferentia*, 9 dans le Supplément.

3. C'est le troisième chapitre de sa mémorable dissertation : « Des pièces omises ou rejetées par tous les éditeurs » (éd. à part, 1882, p. 175-217). Ces pièces sont au nombre de trente-sept ; les vingt-cinq premières sont tirées des papiers de Baluze (sous la cote *Baluze 120*, parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale ; voir le *Catalogue* particulier, 1921, p. 121 sq.). J'ai donné à ces textes qui, pour la plupart, ne sont pas édités ailleurs la référence *Hau.*

4. *Poesia Latina Medievale. Saggi et note critiche* (Catania, 1907), p. 5-68 : « Le Miscellanea poetiche di Ildeberto ».

si belle façon qu'on ne sache plus si telle épigramme, qui ne manque pas d'élégance, est ancienne, ou bien un simple pastiche ; c'est le cas de certaines pièces éditées parmi les *Indifferentia* d'Hildebert, entre autres le célèbre *De hermaphrodito* (n° 11). Mais, quelque légitime que puisse être, sous cet angle, l'examen des textes, il devrait être subordonné à une reconnaissance plus minutieuse des abords de la tradition. A cet égard, on est fort loin de compte, à en juger par une récente étude du manuscrit Riant, conservé maintenant à Harvard¹ ; l'auteur s'est borné à rapprocher un manuscrit de Munich, qui avait été signalé par G. Dreves², comme si cet exemplaire allemand, même d'assez bonne date, offrait une image fidèle des compositions poétiques d'Hildebert. Les résultats ne peuvent être que très décevants, lorsque le champ d'observation est limité jusqu'à ce point. Bien au contraire, les manuscrits sont presque innombrables, et la difficulté n'est que de discerner ceux qui importent. C'est pourquoi les indications qui vont suivre sont données provisoirement. Mais, en me tenant aussi près que possible des manuscrits, parmi les meilleurs que j'ai pu atteindre, j'ose espérer que cette enquête sommaire, même sans aller fort avant, commencera de dissiper les ombres.

1. Cf. MASON HAMMOND, *Notes on some poems of Hildebert in a Harvard manuscript*, dans le périodique américain *Speculum*, VII (1932), p. 530-539, avec un fac-similé. Il s'agit du manuscrit Riant 36, écrit vers la seconde moitié du XII^e siècle et provenant du Saint-Sépulcre de Cambrai ; on y trouve en effet quelques poèmes d'Hildebert ou censés tels ff. 80^v-82^v, parmi des extraits des Pères. Je fais tout de suite le relevé ; Mr. Hammond a cru les n°s 2 et 5 inédits. — 1. **Misc.** 132, sous un titre : *De cultoribus vineae*. — 2. « *In matutino* » (titre : *De horis*) : pièce publiée par Zingerle, Fierville et Werner ; Hauréau ne l'a pas comprise dans les « Mélanges » d'Hildebert, l'authenticité reste très douteuse ; il y a, pour le reste, une nombreuse tradition ; je pourrais citer vingt-cinq exemplaires, mais aucun qui mérite pleine confiance par rapport avec Hildebert. — 3. **Misc.** 119. — 4. « *Salve festa dies* » : édité par Dreves d'après le manuscrit de Munich ; malheureusement, on ne trouve pas ailleurs ce morceau, imité des fameux *Versus Paschales* de Fortunat ; malgré les dires de Dreves, je ne saurais encore le tenir pour un ouvrage d'Hildebert. — 5. « *Tollimur e medio* » (P. L., CLXXI, 1192 D. sq.) ; titre : *Quid significat hostia in tribus partibus diuisa*. — 6. **Misc.** 81^a (n° 37 du florilège) ; titre : *Item eiusdem cur in natale Domini tres celebrantur missae*. — 7. **Misc.** 71 ; titre exprès : *Oratio domni Hildeberti archiepiscopi de sancta trinitate*. Ce poème est, en effet, l'un des mieux attestés, mais il a circulé à part des recueils de mélanges, et j'aurai tout juste à le mentionner ci-après, par suite d'un accident. Au total, le manuscrit Riant n'apporte que des extraits. Il doit bien avoir, d'ailleurs, quelque relation avec le manuscrit de Munich *Cln.* 16073 (voir plus loin) ; mais le reproche précis que je me permets d'adresser à Mr. Hammond, à ce propos, est de faire du manuscrit allemand une sorte de recueil typique et unique, tandis qu'il semble dépendre lui-même d'une tradition déjà complexe et, pour une part, viciée.

2. *Hymnographi Latini* : t. L (1907) des *Analecta Hymnica*, p. 411, 419 sq.

De nouveau, le florilège sert de point de départ et de comparaison. A mesure que les autres témoins seront interrogés, l'on s'apercevra qu'il était difficile de rencontrer en premier lieu un répondant plus sûr, somme toute, et plus instructif, mais à condition de ne pas l'employer indistinctement, comme ont fait les éditeurs, c'est-à-dire de lui demander le seul concours qu'il peut donner, grâce à ses parties fermes.

L'analyse a déjà fait ressortir deux sections assez nettes, qui sont composées de pièces à première vue recevables, sans mélange d'éléments vraiment suspects : la section **II**, réunissant douze articles et, sauf l'interposition d'un texte adventice (n° 60), rejoignant la série des épigrammes bibliques ; ensuite, la section **VII**, parallèle, qui ne rapproche pas moins de vingt et un poèmes semblables¹. Dans les deux cas, ces groupes ont l'air homogène, chaque article étant pourvu d'un titre pareil. Par surcroît, un article de l'un et l'autre groupe met en avant le nom même d'Hildebert (n° 50 et n° 276). La preuve de l'authenticité n'est sans doute pas absolue ; mais les circonstances créent une présomption favorable à l'ensemble, si bien qu'il faudrait, en définitive, de plus puissantes raisons pour écarter telle ou telle pièce particulière. L'apparence est que ces deux petites séries distinctes proviennent d'une tradition autorisée. Le compilateur a dû les atteindre successivement, ainsi constituées, déjà formées peut-être du vivant d'Hildebert, et les glisser sans aucun changement dans son dossier poétique. En outre, dès la section **I**, nous rencontrons deux petites enclaves, qui consistent chacune en deux pièces appariées et se présentent, elles aussi, d'une manière satisfaisante, le nom d'Hildebert étant encore inscrit à chaque fois devant la première pièce (nos 31 et 36).

En distribuant les articles selon les catégories fixées², nous pouvons donc dégager les groupes suivants :

1. Il est vrai que B. Hauréau a prononcé l'exclusive, au nom de la critique interne, contre deux de ces poèmes qui interviennent en pleine série (nos 287 et 288 = *Misc.* 45 et 46) ; mais il ne connaissait pas le témoignage du florilège. Les vers peuvent ne pas être excellents ; cependant, le contexte les protège. Jusqu'à preuve du contraire, j'estime qu'il est plus prudent de les faire bénéficier de leur admission dans le groupe, autrement dit de s'incliner devant les droits matériels de la tradition, aussi longtemps qu'ils gardent force. Comme, du reste, Hauréau a commis plus d'une erreur ou bien s'est montré hésitant, quand il ne fallait pas, on peut ici passer outre.

2. La série principale, celle des « *Miscellanea* », doit être énoncée la première, et celle que B. Hauréau a introduite après coup, en dernier lieu. Dans le second groupe, le petit poème qui commence par les mots *Est ratio* (n° 48), l'un de ceux dont l'authenticité est la plus certaine (voir ci-dessus), reste hors série par la faute des éditeurs, qui l'ont donné deux fois, à la suite de leur fâcheuse

- I : n^{os} 31-32, 36-37.
 Misc. 51. 52. 81². 106.
- II : n^{os} 48-59.
 Misc. 53. 54. 55. 56. 57. [79.] 128.
 Ind. 11. 13.
 Hau. 6. 7.
 « *Est ratio.* »
- VII : n^{os} 274-294.
 Misc. 28. 40. 45. 46. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64.
 75. 122. 139. 140.
 Ind. 2. 14.
 Hau. 4. 8. 27. 28.

Hors de ces cadres, et de celui des épigrammes, où **Misc.** 69 et **Ins.** 3 ont trouvé place, les seuls ouvrages certains d'Hildebert que fasse lire le florilège sont le grand récit versifié sur Marie Égyptienne, disposé au commencement du recueil (n^o 1), et un distique déclassé (n^o 9), qui permettra d'inscrire **Ind.** 3, pour cette modeste part, dans la liste complète. Ce fait remarquable donne un relief plus accusé aux groupes et renforce, par conséquent, le sentiment de sécurité du lecteur. A part les fausses « Inscriptions », que Bourassé a mises en file, après les avoir retirées presque toutes du contexte de notre section V, l'on ne trouvera dans le reste du florilège qu'une dizaine de textes isolés¹, et pour la plupart insignifiants, que les éditeurs, de leur propre chef, ont paré du nom d'Hildebert. Un seul est défendable : **Misc.** 109, dirigé contre les femmes (n^o 186). Hauréau l'a vivement condamné,

édition du *De mysterio missae*. — J'ai dû employer deux autres références ambiguës.

Misc. 81² désigne le petit poème « *In natale* » que Beaugendre a bien placé, et même sous deux formes, après l'actuel **Misc.** 81 (col. 1350 dans l'édition de 1708), mais, en outre, qu'il avait déjà compris maladroitement dans le grand poème de Pierre le Peintre sur l'Eucharistie. Bourassé, estimant avec raison qu'il y avait double et triple emploi, a eu le tort de préférer le premier assemblage (*P. L.*, CLXXI, 1198 D) ; pourtant, une note relative à **Misc.** 81 indique le plan suivi par Beaugendre. Grâce à ce rappel, j'ai pu laisser le petit poème dans la série **Misc.** La référence **Misc.** [79] est un autre artifice qui m'a permis d'inscrire dans la série commune le poème « *Melchisedech* » selon la forme que lui donne le florilège (n^o 59). Le poème entier est une trilogie bien attestée par de nombreux manuscrits, mais souvent en dehors des recueils de mélanges, et parfois aussi démembrée. Beaugendre a publié après le *De mysterio missae* la première partie, telle précisément que le rédacteur de Saint-Gatien l'a connue (d'où le texte *P. L.*, CLXXI, 1193-1196) ; il a détaché, en outre, la troisième partie, qui est devenue **Misc.** 79, tout en omettant la seconde. La référence [79] désigne donc seulement la première partie hors de son contexte.

1. N^{os} 47, 138, 181, 186, 220, 257, 295, 296, 346.

Pascal a tâché de le réhabiliter ; j'avouerais, pour mon compte, que la forme en tercets me paraît contraire aux habitudes de l'évêque du Mans ; néanmoins, le témoignage des manuscrits mérite d'être considéré. De toute façon, le compilateur de Saint-Gatien ne doit pas être mêlé directement à la querelle, ni au sujet de ce morceau ni à propos des autres. S'il y a trompe-l'œil désormais, c'est dans la perspective de l'édition.

Après ces discriminations indispensables et en vue de la discussion qui s'impose sur la foi des manuscrits, on peut proposer commodément une liste générale des « mélanges poétiques » d'Hildebert, dont le florilège de Tours livre la lettre : soit authentiques et présumés tels, soit suspects d'avance et définitivement condamnables. Afin, cependant, que les deux parts associées ne soient pas confondues, l'astérisque désigne encore les pièces de bon aloi, l'italique distingue celles qui, dès le principe, manquent de garantie ; le moindre nombre de ces dernières apparaîtra avec une nouvelle évidence, et l'on verra, en même temps, que les deux classes annexes, beaucoup plus restreintes que celle des « mélanges » proprement dits, se présentent irréprochables¹.

I : Misc. 28* † 40* 41 † 45* 46* † 51* 52* 53* 54*
 55* 56* 57* 58* 59* 60* 61* 62* 63* 64* † 68
 69* 70 † 75* † [79*] † 81^{2*} † 86 † 105 106* † 108
 109 † 110² † 118² † 122* † 128* (129) † 131* †
 139* 140*

II : Ind. 2* (3*) † 11* † 13* 14*

III : Hau. 4* † 6* 7* 8* † 27* 28*

C'est par rapport à ce tableau d'ensemble que je vais donner une analyse très sommaire de manuscrits choisis — une quinzaine en tout — capables d'éclairer la composition du florilège. Ces diverses images, même imparfaites, finiront peut-être, en se rapprochant et recouvrant, par nous laisser entrevoir les formes de la tradition première. En tout cas, nous n'avons pas d'autre moyen de ressaisir l'héritage d'Hildebert. Pour la clarté, j'emploie des sigles selon l'ordre alphabétique ; nous n'aurons plus qu'à les assembler dans un large tableau, qui servira de dernier contrôle à l'édition des « mélanges » et de leurs suppléments.

1. A remarquer : **Misc.** 129 répète simplement **Misc.** 68 (d'où les signes de parenthèse ; **Misc.** 86, 105, 110², 118² reparaissent dans la série des « Inscriptions » : **Ins.** 32, 20, 18, 7² respectivement ; « *Est ratio* » n'est pas rappelé ; au contraire, **Misc.** 69 et 131 sont repris du groupe des épigrammes bibliques, puisqu'on est obligé de se conformer aux catégories arbitraires des éditeurs.

A. — PARIS, Bibliothèque Nationale, Lat. 7596 A (ancien *Reg.* 4901. 2, auparavant *Colbert. 1050*, et cité quelquefois par Beaugendre d'après la dernière référence). En tête, des annales et obits montrent que le volume vient de Savigny, au diocèse d'Avranches. A la suite des *Etymologies* d'Isidore, une main de la fin du XII^e siècle a copié vingt-deux pièces sans titres (ff. 164-170, à lire dans cet ordre : 164-166, 169-170, 167-168) ; une autre main contemporaine a joint un supplément de cinq poèmes. Soit : *Misc.* 121. 58. 106. 81². 75. — *Ind.* 11. — *Misc.* 61. 122. 79 complet (ainsi distribué : « *Vt cognatos* », « *Hostia coniugium* », « *Affines* », « *Melchisedech* ». — *Misc.* 52. — *Hau.* 30. — *Misc.* 127. — « *Tollimur* » (douze distiques seulement)¹ — *Misc.* 128. 112. — Le *De mysterio missae*². — *Hau.* 26. — *Misc.* 68 (= 129). 110. 110² (d'après ce même manuscrit³. — « *Garganus mons est sed gárganus incola montis* » : hexamètre évidemment scolaire, que je n'ai pas rencontré ailleurs. — *Misc.* 130. — Maintenant commence la partie du supplément : *Misc.* 59. — « *Rex obit h. plorat. carus dolet. impius orat.* » — *Misc.* 132. 124¹ (c'est-à-dire le premier distique seulement). — *Misc.* 133. — *Hau.* 4. Au total, ce petit recueil laisse une bonne impression ; l'on voudrait en avoir beaucoup d'autres semblables.

B. — PARIS, Bibliothèque Nationale, Lat. 14194 (fragment provenant du fonds de Saint-Germain des Prés), XII^e-XIII^e siècle. A la suite des lettres d'Hildebert et sans distinction (ff. 160-164), on lit ces vingt-sept pièces, la plupart pourvues de précieux titres que je dois relever : *Misc.* 54 (*Ad G. episcopum*). — *Hau.* 4 (*Ad Petrum*). — *Misc.* 121 (*Cur bono male uel malo bene*). 139 (*Ad reginam Anglorum*). 58 (*Unde malum*). — *Hau.* 26 (*De abbate Odone*). 6 (*De M. mercatore*). — *Ind.* 13 (*Ad Hugonem*). — *Hau.* 7 (*Ad Milonem*). 27 (*Ad A. comitissam*). 28 (*De morte*). — *Misc.* 55 (*De uirgine M.*). 56 (*Super crucem*). 140 (*Ad P. auarum*). — *Ind.* 2 (*Ad A. comitissam*). — *Misc.* 59 (*Ad nepotem*). 60 (*Ad Odonem*). 40 (*De Berengario*)⁴. — *Ind.* 14 (*De Lucrecia*). — *Misc.* 106 (sans titre). 81² (*De tribus missis in natale domini*). 75 (*De casu huius mundi*). — *Ind.* 11 (*De Ermafrodito*). — *Hau.* 2 (*De quodam seruo*). — *Misc.* 61 (sans titre). — *Ind.* 7 (*Ad M. literatam*). — *Hau.* 29 (*Epitaphium B. uirginis*). Cet article se trouve au bas de la dernière page ; il est possible que nous n'ayons pas conservé tout le fragment. Néanmoins, nous ne possédons rien qui représenterait mieux la publication originale des petits poèmes d'Hildebert. Au surplus, leur rattachement matériel aux lettres, dans ce contexte, est une circonstance qui vaut le plus sûr témoignage d'authenticité.

C. — PARIS, Bibliothèque Nationale, Lat. 5129 (ancien *Telleriano-Remensis 274*, souvent cité, au moyen de ce nombre, par Beaugendre, puis *Reg.* 3855 a.) : ouvrage de plusieurs mains de la fin du XII^e siècle environ (142 fol. à 2 colonnes

1. P. L. CLXXI, 1192 D-1193 B 2 ; le dernier pentamètre est donné sous cette forme : « *Mentio pro reliquis proficit ecclesie* ».

2. *Ib.*, 1177-1192 B 9 : c'est-à-dire avec la finale régulière (*explet opus*), comme dans la plupart des manuscrits.

3. Il y a lieu de distinguer deux distiques ; le premier se présente à part en divers manuscrits, sous la forme d'*Ins.* 18 (n° 226 du florilège). Au sujet de l'authenticité soit de l'un soit de l'autre, je n'oserais me prononcer absolument et précisément à cause de l'autorité du présent manuscrit ; j'incline cependant au rejet de la pièce entière.

4. Un certain nombre de variantes intéressantes (ff. 161^v-162) permettraient d'améliorer l'édition.

de grand format). La provenance de Saint-Amand en Pévèle est garantie par Beaugendre ; d'ailleurs, l'on constate une relation certaine avec un manuscrit d'Anchin, passé à Douai avec le n° 825. L'un et l'autre sont fort sujets à caution, et Beaugendre, malheureusement, a pris trop souvent pour guide l'*Eltonensis*. Je ne m'occuperai pas davantage maintenant de l'exemplaire de Douai, et ne puis décrire que très brièvement son parent¹. Après un texte beaucoup écourté de *Misc.* 50 (f. 94), dûment attribué (*Versus Cynomanensis episcopi de nummo*), et publié tel par Beaugendre², on lit le *Physiologus* apocryphe, puis (ff. 101-105^v) cette série : *Misc.* 30 (*Epitaphium magistri Anselii*). 32 (*Epitaphium cuiusdam*). 27 (*De morte Petri de Arbriscel*). 31 (*De morte comitis Flandrensis*). — *Ind.* 1 (*Ad Romam de descensu sui*). — *Misc.* 138 (*De breui subsistentia hominum*). 33 (*Epitaphium Milonis iugulati in carcere*). 44 (*Gualo ad episcopum successorem patris sui*). 137 (*De quodam genere hominum*). 47 (*De quodam mortuo excommunicato*). 115 (*Somnium de lamentatione Pictauiensis ecclesiae*). — *Ind.* 15. 16. 17. — « *Qui differt penas peccandi laxat abenas / Nil fieri stulte credit qui peccat inulte.* » Puis : *MARBODE Var. I* 13, avec *HILD. Sup. I* 13ⁱ. Une autre main introduit ces quatre articles (f. 106) : *Misc.* 51 (*De equipollentia uirginitatis sanctae Mariae*)³ 118. 119. 120. La suite est complexe : plusieurs grands poèmes de Marbode ; deux expositions de Goslein sur le symbole et le Pater⁴ ; les poèmes sur l'Ecclésiaste et *De ordine mundi*, tirés de ce manuscrit (ff. 121^v-126^v) par Beaugendre pour être donnés l'un et l'autre sans raison valable à l'évêque du Mans ; les *Treni de excidio Troiae* (*Hau.* 31), sur lesquels on discute encore sans pouvoir s'entendre⁵ ; enfin, le *De Mahumete* (f. 127) et le *Mathematicus* (ff. 135^v-141), empruntés encore à ce même manuscrit par Beaugendre⁶, et sans doute, quant au premier, avec l'excuse d'un faux titre : *Historia Hildeberti Cinomanensis episcopi*... L'ensemble a donc l'aspect d'un florilège qui aurait pu rendre de bons services, s'il avait été employé prudemment.

D. — PARIS, Bibliothèque Nationale, *Lat.* 3761 (ancien Reg. 1994 et 4598, avec une reliure aux armes de Henri II). Les ff. 62-75 (XII^e-XIII^e siècle) constituent un recueil poétique extrêmement riche, surtout en épigrammes imitées de l'antique. Pressel a publié quelques-uns de ces textes, mais un peu au hasard, si bien qu'on retrouve dans son édition huit des petits poèmes qui peuvent être restitués à Hildebert⁷. Un certain nombre de pièces reparaissent

1. Voir ci-dessus au sujet de plusieurs apocryphes.

2. Sur la forme complète de ce long poème, voir la dissertation d'HAURÉAU, *Les mélanges poétiques*, p. 39 sq.

3. Cette pièce est suivie d'une glose de la même main : *Quomodo ignis habetur de sole* : « *Cum de sole ignem — collecta superavit.* »

4. Sur ces textes qui suivent, voir plus haut, à propos des vers sur la Bible.

5. Voir *Speculum*, janvier 1931, p. 121, et janvier 1933, p. 81. Les manuscrits sont très nombreux ; il faudrait les étudier mieux, plutôt que de dissertar dans le vide. On paraît aussi oublier trop les indications de B. HAURÉAU, *op. laud.*, pp. 206-214. J'aimerais assez faire intervenir Odon d'Orléans-Tournai. Hildebert doit être mis tout à fait hors de cause.

6. D'où P. L. CLXXI, 1343-1366 ; 1365-1380.

7. *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, t. I (1845), pp. 403-414, sous ce titre : « Supplément à l'Anthologie Latine ». PRESSEL a réuni là huit morceaux empruntés au manuscrit *Lat.* 7999 de la Bibliothèque nationale, appelé un texte du *Codex Salmasii*, enfin (pp. 407 sq.) puisé indistinctement

dans le manuscrit *Rawlinson G. 109* d'Oxford. L'analyse détaillée est impossible ; il faudrait énumérer près de quatre-vingts articles. Dans les premières pages, après des « épitaphes » qui ont été admises par les éditeurs de l'Anthologie Latine, se présentent **MARBODE Var. I 13** et neuf exemples extraits du *De ornamentis* (f. 63). Les ff. 67-72^v apportent une merveilleuse enclave, ainsi composée : **Misc. 54. 60.** — **Hau. 7. 14. 17. 5.** — **Ind. 13. 3.** — **Hau. 3.** — **Misc. 107.** — **Ind. 7.** — **Misc. 111.** — **Ind. 11.** — **Hau. 13.** — **Misc. 75** (*De infortunio suo*). 63. 110 (*De mulieribus*). Suivent encore quelques petites pièces entre lesquelles on peut distinguer : **Ins. 45** et **37** ; **MARBODE Var. II 35¹**. La fin (ff. 73-75^v) est tout entière formée, sans qu'il paraisse, des poèmes de Pierre le Peintre. En dépit de cette confusion, l'enclave déterminée a grande valeur.

E. — PARIS, Bibliothèque Nationale, Lat. 14867 (ancien fonds de Saint-Victor), XII^e siècle. Tout le manuscrit semble composé d'œuvres d'Hildebert, et voilà encore une circonstance très favorable. Après le *Querimonia*, les lettres et sermons, la vie métrique de Marie Egyptienne, le *De mysterio missae*, intitulé : *tractatus de concordia ueteris et noui sacrificii*, on a cette suite de « mélanges » (ff. 166-176) : « *Tollimur* » (*tractatus de tribus partibus hostie*) ; — **Misc. 52** (*Quod homo aliter saluari non nisi deus carnem assumpsisset*). 79 (complet, avec titres et petits prologues). — « *Est ratio* » (*Quid significet utraque pars altaris*). — **Misc. 81²** (*Quid signent tres misse in natale domini*). 71 (*Or. ad patrem composita ab eodem episcopo, or. ex filium, or. ad sp. sanctum*). 75 (*Conquestio eiusdem ep. cum exulatus fuisset*). 63 (*Cuius supra de Roma*). 64 (*Iterum item de eodem*). 106. 51 (*Cuius supra de sole cristallo et aqua*) ; ensuite, (f. 175^v) : *Marbodus de laude ipsius episcopi*, c'est-à-dire **Var. I 11** ; et enfin (f. 176) : **Misc. 110**, sous sa vraie forme¹ et avec ce titre : *De malicia mulieris*. Quelques fausses épitaphes ont été ajoutées sur les dernières pages (ff. 177^v-178) par une main contemporaine (*Versus Iulii Cesaris*, etc.). Il paraît clair que J. Hommey a trouvé dans ce volume les divers éléments de son édition d'Hildebert² ; quoiqu'il se soit trompé gravement au sujet de la dernière pièce, il est fâcheux que Beaugendre n'ait pas repris le cadre si bien tracé dès 1684, grâce aux indications d'un excellent manuscrit³.

F. — BERLIN, Phillip. 1685 (ancien manuscrit du Collège de Clermont, employé par Sirmond), XIV^e siècle. La fin du volume, après les lettres de

dans notre 376r : soit une vingtaine de pièces, parmi lesquelles figurent aussi les exemples du *De ornamentis* de Marbode (*P. L.*, CLXXI, 1687 sq.).

1. Cf. *P. L.* CLXXI, 1191-1194, parmi les œuvres de Marbode, d'après Hommey, que la pièce précédente a manifestement égaré. Voir, d'autre part, les éditions de HAURÉAU, *op. laud.*, p. 109 sq., et de J. WERNER, *op. laud.*, p. 30 (n° 69). Les manuscrits sont très nombreux ; un nouvel inventaire serait indispensable.

2. *Supplementum Patrum*, pp. 441-461, et cf. p. 546 sq., pour Marbode. La coïncidence des pièces, ordre à part, est complète.

3. Je signale, en passant, de petites collections qui ont quelque rapport avec celle-ci : 1° **BERLIN, Phillip. 1732**, XII^e siècle (de Saint-Denis de Reims), ff. 9-29 : le *De mysterio* ; « *Tollimur* » ; **MARBODE : Var. I. 45** ; **Misc. 81²** ; **Misc. 79** ; **Misc. 51** ; — 2° **BERLIN, Phillip. 1734**, seconde moitié du XII^e siècle ; à la suite des lettres ; **Misc. 71** ; le *De mysterio* ; « *Tollimur* » ; la vie de Marie Égyptienne (incomplète) : — 3° **VATICAN, Reg. 60**, XII^e siècle (déjà cité plus haut à cause des épigrammes bibliques qui font suite) : le *De mysterio*, « *Tollimur* », **Misc. 79**, **Misc. 51**, *Querimonia*.

Cassiodore et de Sidoine, nous offre cet ensemble varié (ff. 156^v-177) : le *De mysterio missae* sous sa forme habituelle (*domni Hyldeberti Cenomanensis ep., postea Turonensis archiep. de expositione misse*). « *Tollimur* » (item *uersus supra de corpore et sanguine domini*). — **Misc.** 79 (les trois parties, distinguées chacune par un titre propre). 81^a (*Cur tres misse celebrentur in natale domini cuius supra*). 52 (*Cur deus homo*). 58 (*Unde malum*). — **Hau.** 4 (*De humano semine*). — **Misc.** 121 (*Cur bono male et malo bene proueniat*). 122 (*De decem plagis Egypti*). 123 (*De Ioseph*). 139 (*Quod mors omnes simili conditione trahat*). 106 (*De tribus domibus que nobis parantur*). — « *In matutino* » (*Cur celebrentur hore diei*). — « *Est ratio* » (*Cur in dextro cornu altaris...*). — « *Hic leo dormiuit* » (*Epitaphium super sepulchrum domini* : sept hexamètres léonins). — Vie de Marie Egyptienne (*Versus Hyldeberti episcopi...*). — **MARBODE**, récit sur le martyre de Laurent (*Passio s. Laurentii m.*). — « *Vnde superbit homo* » (trois distiques)¹. — « *Cuncta sub ancipiti* » (sept distiques). — **Misc.** 51. — *Passio s. Vincentii* (édité par Beaugendre sous le nom d'Hildebert, d'après son manuscrit d'Auxerre)². — **MARBODE**, le grand poème sur les pierres précieuses, certainement authentique³. — **Hau.** 32 (*Hyldebertus Cenom. ep. de uestibus ecclesie...*)⁴. — **Sup.** 15 (« *De trina statione sacerdotis* ». — A la suite, pour terminer la collection (f. 175) : une épigramme *De monacho dormiente ad uigilias*, l'épithaphe de Hugues évêque d'Auxerre († 1151), et la première partie des *Prouerbia Senecae*.

Il est aisé de voir comment cette collection du XIV^e siècle s'est accrue ; car nous en avons le modèle incontestable dans une partie du manuscrit de TROYES n° 887, copié à Clairvaux en la seconde moitié du XII^e siècle. Après plusieurs pièces de l'Anthologie Latine, en particulier d'Ausone, les ff. 163^v-170^v nous font lire une suite de dix-sept pièces qui sont exactement, et sous les mêmes titres, toutes celles que présente d'abord l'ancien manuscrit du Collège de Clermont ; soit : le *De mysterio* et son complément, la trilogie de **Misc.** 79 ; puis, **Misc.** 81^a, 52, 58. — **Hau.** 4. — **Misc.** 121. 122. 123. 139. 106. — « *In matutino* », « *Est ratio* » et l'épithaphe du Saint-Sépulcre. C'est donc là, très probablement, la forme établie d'une collection des poèmes d'Hildebert au XII^e siècle⁵. Une autre main cistercienne a joint, à la fin, le petit poème,

1. De même dans Berne 710 (f. 72^v), et partiellement dans Londres, *Vespas. B. XIII* (f. 115^v) ; Oxford, *Digby 53* (f. 10) et *Digby 104* (f. 138^v) ; Troyes 215 (f. 121). Le premier distique reparait au début d'un poème publié, mais sans doute à tort, sous le nom de Girald de Barri, d'après le manuscrit 236 de Lambeth (f. 19) ; cf. *Giraldi Cambrensis opera*, éd. J. S. Brewer, I (1861), p. 371 (n° XXX),

2. *P. L.*, CLXXI, 1301-1308. Je ne connais qu'un seul autre manuscrit, et d'ailleurs incomplet : Chalon-sur-Saône 18 (ff. 125^v-126), XIII^e siècle, provenant de la Ferté. Nous n'avons aucune preuve que l'attribution à Hildebert soit fondée.

3. Très nombreux manuscrits. L'attribution est expresse dans Angers 309, XII^e siècle : *Ine. liber Marbodi ep. Redonensis de lapidibus*. Cependant, quelques mauvais exemplaires mettent en avant le nom d'Hildebert : Montpellier 121, Tours 1040, Valenciennes 152.

4. Cet ouvrage est presque sûrement apocryphe ; cf. HAURÉAU (*op. laud.*, p. 214), qui cite quelques autres manuscrits. Le manuscrit de Berlin commence : « *Illud supplicium quod presbiter induit ante* » (lire : *pellicium*), et distingue la suite sous un nouveau titre : *De diuinis catholice ecclesie offitiis* : « *Aduentum Christi...* ».

5. Rapprocher en effet cette petite collection de Lach (BERLIN, *Lat. Qu.* 106), XII^e siècle (ff. 25-27) : *De mysterio*, « *In matutino* », **Misc.** 81^a, 52, 58. 121. 122. **Hau.** 4, **Misc.** 110^a (« *Non minus inuitat* »).

très répandu, qui commence : « *Est tribus Anna* », sous ce titre : *De Anna matre trium Mariarum de tribus uiris*. Une dernière main, un peu plus tardive, a encore inscrit (f. 171) : quinze *Versus de Simonia*¹, extraits d'un ouvrage certain de Pierre le Peintre², puis les *Versus de malicia seculi*, représentés seulement par trois distiques dans les « mélanges » d'Hildebert³ : **Misc.** 66.

G. — WIEN 2521 : très vaste florilège du XII^e siècle, qui paraît provenir de Bamberg, par suite de sa relation avec le célèbre *Codex Udalrici*, dont il reproduit, tout à la fin, un certain nombre de lettres. Il a été décrit en détail par Endlicher, à qui j'emprunte les renseignements qui suivent⁴. Dans les premières sections, je relève seulement, en rapport avec les « mélanges » d'Hildebert, quelques pièces isolées, c'est-à-dire confondues dans la masse des autres, qui sont en effet de toute espèce : ainsi, dans la partie des ff. 34^v-20, très bigarrée, **Hau.** 2, plus loin **Ind.** 11 (*Ermafroditus*), plus loin encore **Misc.** 59 et 106, enfin **Misc.** 30 (*Epitafium mag. Anselmi Laudunensis*) ; dans une partie suivante, qui vient après des vers attribués à Marbode : les petites pièces eucharistiques « *Tollimur* » et « *Est ratio* », et aussitôt après **Misc.** 68. Au contraire, la partie des ff. 66^v-68^v constitue une enclave bien nette en faveur d'Hildebert : **Misc.** 111 (*Versus cuiusdam de pressura ecclesiarum*). 121 (*Quod bono male et malo bene proueniat*). 81² (*De tribus missis in natale domini*). 130 (*Versus de horis canonicis*). 122 (*Versus de decem plagis Egipti*). 40 (*De mag. Berengario Turonensi*). On a, tout de même (ff. 72^v-77), un second petit groupe, après des poèmes de Marbode, que nous aurons à mentionner en leur lieu : **Misc.** 75 (*Versus cuiusdam de exilio suo*). — **Ind.** 7 (*Laus cuiusdam uirginis sanctimonialis*). 4 (*Item in laudem eiusdem uirginis*). — **Misc.** 60 (*De eo quod hoc tempore infructuosa studia litterarum sunt*). — **Hau.** 5 (*Conquestio de crimine perfidae amicae*). Une longue série qui concerne Marbode intervient, et l'on retrouve Hildebert (ff. 85-105^v) avec **Hau.** 13 et 14, puis la *Vita s. Mariae Aegyptiacae* ; enfin, semble-t-il, au delà encore (ff. 108-122), le grand poème eucharistique : *Versus Hildeberti ep. Cenomannensis de officio misse*. Le compilateur allemand a donc eu à sa disposition des recueils bien fournis qui lui apportaient, au milieu d'autres poèmes variés, les ouvrages d'Hildebert et de Marbode.

1. Début : « *Iam totam Romam...* » ; vers 13-15, 18, 17, 20, 19, 22-24, 35, 46, 45, 43-44 de la pièce indiquée ci-après. Le même morceau reparait dans le grand florilège cistercien de Troyes n° 215 (f. 119). Il est impossible de dire lequel de ces deux manuscrits a servi de modèle à l'autre ; ils ont été rédigés ensemble vers la fin du XII^e siècle.

2. Voir l'édition de H. BOEHMER, dans les *Libelli de lite* (*Mon. Germ. Hist.*), III, 708 sq., ou bien celle de WATTENBACH, antérieure, dans le *Neues Archiv*, VI (1881), p. 539 sq. Boehmer a négligé nombre de manuscrits.

3. Il y en a neuf dans les deux manuscrits de Troyes 215 (f. 119) et 887, mais vingt-cinq dans un troisième, le n° 1331, d'après lequel HAURÉAU a proposé une édition (*op. laud.*, p. 68). Le début est bien celui-ci : « *Tot scelorum...* ». Voir aussi *Notices et extraits...*, XXXIII, 1, p. 200, à propos du manuscrit *Lat.* 712 de la Bibliothèque nationale. Hauréau souhaite que le poème « soit d'Hiltebert ». Le silence des manuscrits contrariera toujours, vraisemblablement, ce vœu ; aucune de nos collections habituelles ne livre ce poème et les exemplaires isolés que nous connaissons le laissent anonyme.

4. *Catalogus codicum philologicorum Latinorum...* (1836), pp. 165-180 (numéro CCLXXXI). Dans cette notice, l'auteur a publié diverses pièces qui lui semblaient intéressantes ou peu connues.

H. — LONDRES, British Museum, *Harl. 2621*, XIII^e siècle (ff. 33-35). Au milieu des poésies d'Horace, le copiste a introduit ce groupe fort intéressant : tout d'abord, une pièce inédite, comprenant deux distiques « *Me faciem laudasse*¹ », puis *Misc.* 60. — *Ind.* 13. — *Misc.* 107. — *Hau.* 17. 3. — *Ind.* 11 (*Epitaphium ermafroditi*). 3. 7. — *Misc.* 54. — *Hau.* 20. 13. Ce témoignage inattendu renforce donc singulièrement l'autorité de notre manuscrit D ; ou, plus exactement, les deux petits recueils se prêtent mutuellement appui, et l'on entrevoit mieux qu'une des collections primitives a circulé sous une forme voisine.

I. — BERLIN, *Phillip. 1694*. Ce riche recueil, copié au XII^e siècle à Saint-Arnoul de Metz, et dont une réplique postérieure nous a été conservée, avec quelques suppléments², dans le manuscrit de Reims 1275, est d'une extrême importance. Cependant, il n'intéresse directement qu'assez peu, vu ses dimensions, les « mélanges » d'Hildeberty. Au début de la première partie, après les lettres d'Yves de Chartres, on lit le poème eucharistique (*liber Hildeberti Cynomanensis ep. de misse sacramentis et ueteris legis*), puis l'annexe habituel « *Est ratio* » (ff. 67-70), un peu plus loin, perdus parmi des vers de Pierre le Peintre, *Misc.* 81² et 58 (f. 71^v), *Misc.* 79 coupé en deux (f. 90^v et 91), « *Tollimur* » (f. 91), Marie Égyptienne (*Versus Hildeberti...* (f. 91). Ce ne sont là que des glanes ; au sujet de deux ouvrages importants, le témoignage du florilège de Saint-Arnoul est décisif : les grands poèmes intitulés *De operibus sex dierum* (f. 89^v) et *Vita Mahumet* sont rendus expressément à leurs vrais auteurs : Odon d'Orléans-Tournai (*Versus Odonis...*), Embricon de Mayence ; l'édition d'Hildeberty se trouve enfin désencombrée. Mais c'est surtout à cause d'une enclave du f. 121 que le manuscrit de Berlin devait être compris dans cet inventaire : nous atteignons ensemble à cette place : *Ind.* 14 (*De Lucretie morte*). — *Misc.* 122 (*De X plagis Egipti*). — 110 (*De instabilitate mulierum Hildebertus Cynomanum ep.*). — 75 (*De infortunio suo Hildebertus*). Cet assemblage notable de pièces authentiques doit venir d'assez loin ; or il en est de même pour Marbode, comme nous aurons l'occasion de l'observer. En outre, toute la portion finale du manuscrit est composée des petits ouvrages de Pierre Riga³.

K. — LONDRES, British Museum, *Add. 24199*, manuscrit de Bury Saint-Edmunds, copié, pour sa partie poétique (ff. 39-89^v), vers la fin du XII^e siècle. A l'égard d'Hildeberty, et particulièrement en raison de plusieurs titres

1. Le texte a été publié par E. H. ALTON, qui garde le mérite d'avoir indiqué le premier le manuscrit Harley, dans *Hermathena*, XLVI (1931), p. 147 sq. Dans cet article, l'auteur discute d'une manière approfondie le cas de la fameuse pièce sur l'Hermaphrodite : *Ind.* 11.

2. De l'un et l'autre manuscrit, WATTENBACH nous a donné une description très complète dans le *Neues Archiv*, XVII (1892), pp. 352-383, et XVIII (1893), pp. 493-526. Le manuscrit du Chapitre de Reims, copié vers la fin du XIII^e siècle, portait alors une autre cote : 743. Dans les parties propres à ce recueil, je me borne à relever, au milieu d'innombrables épigrammes et de pièces démarquées : *Misc.* 60 (f. 29), 30 (f. 187), 74 et 132 (f. 187^v), 68 (f. 189) ; je pourrai ainsi rappeler la plupart de ces morceaux dans la liste finale. A noter que le compilateur a employé un recueil des poèmes de Pierre le Peintre.

3. De là vient certainement la publication partielle faite par C. L. HUGO, pour le compte de Hugues Métel : *Sacrae antiquitatis monumenta*, II (1731), p. 413-420.

précis qui n'apparaissent point ailleurs, aucun florilège n'a plus d'importance que cet ouvrage anglais, ni n'offre un meilleur choix de pièces, en dépit de quelques petits défauts extérieurs. Tout le début du recueil (ff. 39-56) est rempli par une suite ininterrompue de trente-trois poèmes : tout d'abord, le poème eucharistique, qui introduit le nom de l'auteur (*Incipiunt uersus Hildeberti Cenomannensis episcopi in expositionem missae*). Un distique déclassé, et qui n'était connu que par les notes de Baluze, s'interpose ici, sous le titre qui appartient en réalité au troisième article : **Hau.** 11 ; à part ce curieux accident qui se présentait tel déjà, probablement, dans le modèle immédiat, l'authenticité du texte est enfin établie d'une façon imprévue. La reprise se fait donc avec le complément habituel du grand poème : « *Tollimur* », et le titre retrouve aussi son juste sens (*Versus cuius supra. Quare dominicum corpus in tres partes frangatur*). Après quoi : les seconde et troisième parties normales de **Misc.** 79 (*Versus cuius supra de sacramento hostiae coniugii baptismi*), puis la première, c'est-à-dire « *Melchisedech* » (*Versus cuius supra*) ; là encore, il y a un renversement des morceaux. Mais le reste se poursuit parfaitement : **Misc.** 81^v (*Cuius supra de missa in nocte natalis domini*). 52 (*Versus cur deus homo*). 106 (*De triplici domo humani generis*). — **Ind.** 2 (*Versus ad comitissam*). 7 (*Versus ad quandam uirginem scilicet Muriel*)¹. — **Misc.** 40 (*Versus de Berengario*). — **Ind.** 3 (*Versus ad Ceciliam abbatissam Cathomi*). — **Misc.** 107 (*Versus ad quandam*). 108 (*Versus ad quandam feminam*)². — **Hau.** 1 (*Cuius supra*). 2 (*Cuius supra*). 3. — **Misc.** 59 (*Cuius supra*). 75 (*Cuius supra de infortunis qu[i] sibi deciderant*). — **Ind.** 4 (*Versus cuius supra de Anglia*). — Le *De Querimonia* au complet (ff. 45^v-49)³, suivi de la *Vita sanctae Mariae Egyptiacae ab eodem Cenomannensi*⁴ *episcopo uersifice composita* (ff. 49^v-54^v). — **Misc.** 122 (*Versus eiusdem episcopi de X plagis Aegypti*). 54 (*Versus eiusdem ad Willemum Dunelmensem episcopum*). 112 (*Versus cuius supra ad Gauffridum abb. Vindocinensis ecclesiae qui anulo et sandaliis utebatur episcopalibus*). — **Ind.** 11 (*Versus cuius supra de hermafrodito*). — **Hau.** 4 (*Cuius supra de conformatione humani seminis*). — **Misc.** 28 (*Versus cuius supra de Petro Pictaviensi episcopo*). 63 (*Versus cuius supra de Roma*). 110 (*De IIII^{or} uitis muliebri amore auaritia et ambitione*).⁵ 111. Un poème fait suite, qui comprend cinquante hexamètres *caudati* (ff. 55^v-56), contre les bénéfices donnés aux laïcs : « *Haec dices laicis : uetus est lex et noua testis / Quod non ecclesiae nec clero iure pre estis — Hos illosque praecor moneo rogo praedico tandem / Ne faciant quare poenam paciantur eandem* ». Et ce groupe remarquable prend fin avec

1. Sur ce personnage et l'intérêt exceptionnel de la référence, cf. *Revue Bénédictine*, 1934, p. 428.

2. Soit dit en passant, c'est le témoignage de cet excellent manuscrit, rapproché, d'une part, de l'insertion du même morceau dans le florilège de Tours et, d'autre part, de la référence de Baluze, qui me donnerait envie de contredire Hauréau, au sujet de l'attribution. Mais, outre la forme, l'isolement à l'intérieur du florilège m'inquiète. Il reste que, dès la fin du XII^e siècle, le texte avait trouvé place parmi les « mélanges » d'Hildebert.

3. *P. L.*, CLXXI, 989-1004. Une main du XIII^e ou du XIV^e siècle a noté dans la marge de f. 45^v : « *Hildebertus de disputatione inter corpus et animam et de tedio huius uite* ».

4. *Cenemmannensis Ms.*

5. Trois parties sont bien distinguées dans la copie du texte : 14 distiques ; *De auaritia* : 10 distiques ; *De ambitione* : 8 distiques. Le titre initial devait donc être *III^{us}* dans le modèle.

le texte **Hau.** 12, Marbode prenant alors la place d'Hildebert. Mais au delà, dans ce qu'il serait permis d'appeler une troisième partie, très complexe, deux autres pièces des « mélanges » se laissent encore identifier, au milieu de pièces, pour la plupart inédites : **Misc.** 113 et 114 (f. 75). On verra plus loin que les notes de Baluze représentent une série fort semblable à celle que nous venons d'aligner. L'archétype du manuscrit de Bury provenait, sans doute, d'une maison normande.

L. — LONDRES, British Museum, fonds Cotton, *Vespasian D. V.* Ce manuscrit composite du XIII^e siècle, a déjà été mentionné plusieurs fois, surtout à propos des épigrammes bibliques. Je le rappelle encore précisément, à cause de la conclusion qu'il donne à la série systématique de ces épigrammes qui lui est propre. On y lit donc (f. 127), après **Nt.** 23, qui est le dernier article du groupe normal : « *Est ratio* » (*De transmutatione locorum in missa*). — **Misc.** 53 (= **Sup.** I 4 : *De tribus partibus domini <cū> corporis*). — **Sup.** I 5 (*Item de transmutatione locorum in missa*). 3 (*De IIII personis qui sunt in iudicio*). — **Nt.** 26 (*De triplici materia spiritalis templi*). — **Misc.** 106 (*De triplici domo*). — 81² (*Quod significant tres misse in natali*). — **Sup.** I 12 (*Quomodo Iudei...*)¹ et **Vt.** 34 (*Quare diuisum est...*). C'est à ce point qu'interviennent le pseudo-Jérôme : **Ins.** 58, puis le poème d'Odon de Tournai, anonyme dans le présent contexte, conjoint cependant aux ouvrages d'Hildebert : *De septem creaturis dierum* ; ce qui explique la fausse attribution exprimée par certains manuscrits et recueillie par les éditeurs. D'autre part, outre **Misc.** 69 et **Misc.** 131 (= **Sup.** I 8), qui sont des éléments réguliers dans la série des épigrammes, le rédacteur, pour parfaire le groupe selon son goût, y a donné place, avec des titres appropriés, à **Misc.** 52 (*Quod necessaria fuit incarnatio Christi ad redemptionem generis humani*), de même qu'à **Misc.** 122 (*Que sint decem plage quibus afflicta est Egiptus*). Ce recueil, au total, reste un témoin tout à fait secondaire, en ce sens qu'il n'accroît pas lui-même notre connaissance du sujet ; mais il permet de voir comment les compilateurs ont souvent procédé, déclassant les textes à leur guise, par suite aussi, quelle tâche délicate était celle d'une édition des œuvres poétiques d'Hildebert, en face de désordres tellement profonds, et presque constants. Pareillement, dans le supplément de ce même manuscrit et tout à la fin (f. 138^v), l'on a la surprise de rencontrer à part, **Misc.** 81 et 132, venant après des petites pièces qui semblent appartenir à Pierre Riga.

M. — OXFORD, Bodleian Library, fonds Rawlinson *G. 109* : florilège composé vers le commencement du XIII^e siècle, en France peut-être, mais, s'il en est ainsi, apporté presque tout de suite en Angleterre². Ce manuscrit a grand renom, depuis que W. Meyer a découvert, dans les premiers feuillets

1. Cet article et le suivant appartiennent à la série des épigrammes (nos 99 et 100 du florilège), et sont donc évidemment déplacés dans le contexte immédiat qui nous les apporte.

2. La partie originale et qui serait française (c'est le sentiment exprimé par W. Meyer à propos des premiers feuillets) m'a paru ne comprendre que neuf cahiers, correspondant aux pages 3-142 ; mais, dans cette partie même, dès le XIV^e siècle, tout un cahier devait manquer entre p. 114 (fin d'un cahier marqué alors VII) et p. 115. Les cahiers X-XIII (p. 143-200) sont remplis par des ouvrages d'Ovide ; les derniers (XIII-XVI : p. 201-250) par le *Tractatus de legibus* de Ranulphe de Glanville.

(pp. 3-29), le principal de ce qui nous reste des poèmes de Primat¹. Ce qui suit ne serait peut-être pas moins digne d'attention ; mais l'étude complète de toutes ces pièces, pour la plupart anonymes et inédites, prendrait beaucoup de temps et de place². Jusque-là, l'indication des seuls articles qui intéressent plus ou moins directement l'œuvre d'Hildebert ne laisse pas d'être utile. Les textes se pressent sans titres ni distinctions. Pourtant, aussitôt après la part de Primat, apparaît celle d'Hildebert ; car on discerne aisément, dès là, un groupe de seize morceaux au moins (pp. 30-43) : **Misc.** 110. — **Ind.** 11. — « *Dum colo miliciam* » (deux distiques, qui ont chance d'être authentiques, publiés par R. Ellis)³. — **Misc.** 75. 64. 63. — « *Ius periti* » (dix-sept hexamètres en tercets, et rimant par deux)⁴. — « *Insula Meldis aue* »⁵. — **Misc.** 51. — « *Morte professa* »⁶. — **Hau.** 12. — **Ind.** 17. — « *Nitor ad inpar opus* » (onze distiques). — **Ind.** 1. — **Misc.** 27. Après cette précieuse enclave⁷ les textes paraissent se présenter, malheureusement, dans une grande confusion, la plupart étant inédits. Il faut donc se contenter de noter ceux qui ont été revendiqués, à tort ou à raison, pour Hildebert, dispersés à travers tout ce recueil. C'est ainsi que l'on retrouve, tout d'abord, en parcourant le contexte : **Misc.** 118 (p. 49) ; **Misc.** 77 (p. 51) ; **Misc.** 138 (p. 58) ; **Ind.** 15 et 16 conjoints (p. 65) ; **Misc.** 137 (p. 73) ; **Misc.** 33 (p. 75) ; **Ind.** 2 (p. 77) ; **Hau.** 25 (p. 81). Peu après (p. 89), la chance nous vaut une petite enclave de quatre pièces : **Misc.** 139. — **Hau.** 7. 27. — **Misc.** 61. En poursuivant, l'on rejoint encore ensemble : **Misc.** 55 et 132 (p. 96) ; puis, **Sup.** II 1 (pp. 99-107), c'est-à-dire, exactement, la publication reprise de Leyser, qui réunit le début du poème de Simon Chèvre d'Or chanoine de Saint-Victor, et le poème parallèle de Pierre de Saintes⁸ ; et, pour continuer le même sujet, **Hau.** 31 se lit aussitôt après (p. 108). Enfin, je signale, avec un début légèrement modifié : « *Decidit ecclesie flos* » (p. 114), l'építaphe

1. *Die Oxforder Gedichte des Primas Magister von Orleans*, dans les *Nachrichten* de Göttingen (1907), pp. 75-111, 113-175.

2. A titre de renseignement, le relevé sommaire que j'ai fait pour mon instruction énumère cent-quarante articles.

3. Dans *Anecdota Oxoniensia : Classical Series*, vol. I, part V (1885), p. 17-20 (sous cette rubrique inexacte : *Epigrammata codicis Bodl. Rawl. B. N. 109*) ; l'auteur a imprimé douze de ces morceaux, croyant y reconnaître des vers antiques. Le manuscrit fait lire nettement : *Dum celo...* ; la correction proposée par R. Ellis semble justifiée.

4. Il manque un de ces hexamètres *caudati* dans ce qui devrait être l'avant-dernière paire ; la pièce semble être une építaphe : « *Subcubuit leo* » (au troisième vers).

5. Un seul distique, que j'ai trouvé aussi dans le manuscrit *Digby 53* (f. 48^v).

6. Építaphe en cinq distiques d'une « *Orieldis* », mère de deux enfants, devenue moniale ; lire très probablement : « *Murieldis* », et l'on retrouve, grâce à cette correction, un personnage connu ; mais ce n'est pas le lieu d'en parler.

7. Peut-être faudrait-il y comprendre le morceau qui suit (p. 44), publié par ELLIS (*op. laud.*, p. 17) : « *Tela cupido bene...* » (six distiques). J'indique encore les trois pièces voisines : « *Pene Girarde Gualo scribo tibi pene Girardus* » (p. 44 : quatorze distiques) ; — « *Urbs Pictavis aue sedes gratissima de qua* » (p. 45 : trente-sept hexamètres *caudati*) ; les deux premiers sont donnés dans le *Regin.* 150 du Vatican, f. 156, XII^e siècle, mais neuf dans le florilège de Zurich : n^o 19) ; — « *Consolator abi quia luctu uincor et ira* » (p. 46 : sept distiques, mais le sixième hexamètre manque).

8. *P. L.*, CLXXI, 1447-1451 A l. 7 ; 1451 A l. 8-1453 A. Sur cette édition et sa complexité, cf. HAURÉAU, *op. laud.*, p. 159-165.

de Suger († 1152), que la distraction de nos éditeurs a fait entrer parmi les « mélanges » d'Hildebert : **Misc.** 42. Le florilège proprement dit s'achève avec la longue rédaction inédite de Simon Chèvre d'Or sur la prise de Troie (pp. 115-124)¹ et le grand poème philosophique de Bernard Silvestris, ici anonyme (pp. 125-142^v). Quant à Hildebert, le gain est assurément notable, malgré l'éparpillement des différents morceaux, et en attendant que les parties intermédiaires soient examinées avec le soin qu'elles méritent.

P. — MUNICH, Staatsbibliothek, *Clm.* 16073 (ff. 1-29^v) : manuscrit qui provient de Saint-Nicolas de Passau et paraît remonter encore au XII^e siècle. A cet égard, il peut, à côté des florilèges de Vienne (**G**) et de Zurich (**R**), indiquer l'accueil que les pays d'outre-Rhin ont fait de bonne heure aux ouvrages en vers de l'évêque du Mans. J'ai déjà fait allusion à la contexture de ce petit recueil en signalant le manuscrit Riant de l'Université de Harvard. En voici le dessin exact : **Misc.** 71 (*Hildeberti archiepiscopi de s. Trinitate*)² ; **Misc.** 52 ; le poème eucharistique (*De concordia ueteris ac noui testamenti*), suivi de l'épigramme **Vt.** 42 ; **Misc.** 132 (*De cultoribus uineae*) ; « *In matutino* » (*De horis VII canonicis*) ; **Misc.** 119 ; l'hymne pour Noël « *Salue festa dies* » (*Item*) ; « *Tollimur* » (*Quid significet hostia tribus partibus diuisa*) ; **Misc.** 81² (*Eiusdem cur in natale domini tres celebrentur missae*) ; **Misc.** 111 (*De prauis rectoribus*) ; **Sup.** I 13^a, distique complété par un autre du même genre³ ; **Hau.** 4. Après cette première partie, une page était restée vide (f. 24^v), qui fut peu après remplie par quatre recettes versifiées⁴. La reprise se fait maintenant au milieu de **Misc.** 110, avec un nouveau cahier (f. 25) ; il faut donc supposer qu'un groupe de feuillets est tombé dans l'intervalle, peut-être un cahier complet, qui eût été le quatrième. Mais la fin est sans lacunes, du moins pour ce qui nous intéresse : **Misc.** 51 (*Idem de equipollentia uirginitatis dei genitricis*) ; **Misc.** 122 (*Idem de X plagis Aegypti*) ; — « *Sub tecto extra portam* » (*Idem. Quod mortes animi tres signent tres rediuiui*)⁵ ; — **Misc.** 79, c'est-à-dire la trilogie complète, avec les petits prologues. Aussitôt après, on lit le commencement du poème de Marbode sur le patron commun d'Angers et de Tours, mais

1. Le début manque, par suite de la lacune que j'ai mentionnée, après p. 114. Mais on lit une souscription très intéressante (p. 124) : *Explicit Aurea Capra super Yliade rogatu comitis Henrici* ; ainsi du moins proposerais-je de lire le dernier nom, transcrit en lettres majuscules, mais abrégé : HE(N)R(ICI).

2. Ce titre ne se laisse déchiffrer qu'en partie sur la photographie dont je dispose ; mais c'est bien sous cette forme que DREVES le donne (*Analecta Hymnica*, L, p. 412). De même, plusieurs autres titres ne sont qu'imparfaitement lisibles.

3. « *Crux rex infernus mors orbis uita supernus / Stat subit artatur flet ouat, surgit dominatur* » (f. 24). Dans le florilège *Digby* 53 d'Oxford (f. 8), ces deux mêmes distiques, qui rappellent la manière de Pierre Riga, sont séparés par un troisième : « *Vrceolo manna tabule flos uirga uel archa...* ».

4. « *Hoc medicamentum surdis est auribus apertum...* » (neuf hexamètres). — « *Vitreā continet olla domum, domus aerea nidum...* » (trois h.). — « *Vas uitreum capit aere domum, qua hidus et ouum...* » (deux h.). — *Vitra noua solus (?) uitri fuit arte sophius...* » (quatre distiques). Ces pièces sont donc liées, et la même main les a transcrites, peut-être encore avant la fin du XII^e siècle.

5. Deux distiques, qui reparaissent, sans le titre, à la fin du manuscrit *Vespasian D. V*, juste avant **Misc.** 81 et 132 (f. 137^v) ; voir ci-dessus (**L**). — Dans le titre, lire sans doute : *animae*. — Le contexte du recueil de Londres fait songer beaucoup plus à Pierre Riga qu'à Hildebert.

sans le nom de l'auteur : *Passio sancti Mauricii sociorumque eius* (f. 29^v)¹. La ressemblance, assez nette, de ce recueil avec le manuscrit de Cambrai, passé en Amérique, autorise à conjecturer que, dès le XII^e siècle, le premier exemplaire du même type avait été composé dans les régions du nord de la France, mais en terre d'Empire, offrant un choix des poèmes d'Hildebert, qui n'était pas sauf d'incertitudes ni d'interpolations, si l'on en juge par les deux copies identifiées.

R. — ZURICH, Zentralbibliothek, C 58/275. De ce florilège multiforme, composé vers la fin du XII^e siècle par un clerc allemand qui étudiait en France, croit-on, par exemple à Paris ou à Orléans, nous avons une notice admirable, accompagnée de textes, qui vaut l'édition². Le rédacteur, évidemment, a pris ses matériaux de tous côtés, poussé par la seule fringale de savoir, et les a disposés sans plan préconçu, sans rappeler non plus, d'ordinaire, aucun nom. La notice énumère 391 articles, vers et prose ; toutefois, les vers dominent de beaucoup, et ils offrent la plus grande variété. Divers extraits de Marbode se présentent dans ce cadre presque illimité ; non moins nombreux sont les poèmes, vrais ou supposés, d'Hildebert, mais presque toujours en état dispersé. Les numéros d'ordre de la notice donneront quelque idée de l'arrangement : **Hau.** 31 (n° 13). — Ensemble **Misc.** 63 (*Versus de Roma meliores quam sit aroma*) et 116 (n° 17-18). — **Misc.** 110 (en trois parts disjointes : n° 69, 73, 75). — **Misc.** 119¹ (*De sancta Maria perpetua uirgine et matre* : n° 78, distique initial)³. — **Misc.** 122 (n° 82). — **Hau.** 30 (n° 88, premier distique)⁴. — **Misc.** 42 (*Epitaphium Sviggeri abbatis sancti Dionisii* : n° 94)⁵. — **Misc.** 81² (*De*

1. Le texte est interrompu après le dixième vers (P. L., CLXXI, 1625 B). Je ne saurais dire si le *Physiologus* de Thibaut, qui fait suite (ff. 30-37) appartient au même ensemble.

2. Cf. JAK. WERNER, *Beiträge zur Kunde der lateinischen Literatur des Mittelalters...*, Aarau, 2^e éd. (1905), pp. 1-151. Rarement, l'on a fait une publication plus utile ; c'est un modèle de travail érudit dont les jeunes gens devraient s'inspirer.

3. Il semble que le manuscrit de Zurich donne la forme authentique du poème, en vingt hexamètres léonins. Je rappelle que les quatre vers dont se compose le texte édité par Beaugendre sont livrés par le manuscrit 5129 de la Bibliothèque nationale (notre **C**, duquel aussi bien l'éditeur s'est servi exclusivement), les manuscrits de Douai 825 (f. 80) et de Saint-Omer 115 (f. 33), de Munich 16073 (notre **P**) et de Harvard (Riant 36), de Berlin *Theol. Oct.* 94 (f. 19), provenant de Hautmont près Maubeuge. On aperçoit, en examinant cette seule pièce, que tous les témoins se tiennent, provenant de la même région, excepté l'exemplaire de Munich, lequel, par conséquent, dépend d'un modèle qui avait, lui aussi, cette origine.

4. Les deux distiques « *Indicat* », « *Poscis* », sont également réunis dans le manuscrit de Saint-Omer 115 (f. 33) ; bien plus, le distique « *Nec uolo* » de Zurich (n° 86) est joint à ceux-ci dans Saint-Omer, tandis que, d'un côté, Paris 3761 (notre **D**) réunit (f. 65^v) « *Nec uolo* » et « *Qui non est diues* » (n° 87 de Zurich), et Rawlinson G. 109 (notre **M**), de l'autre côté, réunit (p. 67) « *Nec uolo* », « *Poscis* », « *Qui non est diues* ». C'est un exemple de l'enchevêtrement que les florilèges font souvent constater. Je ne serais nullement surpris de découvrir un jour, clairement, que toutes ces épigrammes ensemble appartiennent à Hildebert.

5. Début modifié : « *Hic iacet ecclesiae flos* » ; voir ci-dessus la forme proposée par **M**. On est informé d'autre part que cette épitaphe a été écrite par le Victorin Simon Chèvre d'Or.

tribus missis in natale domini : n^{os} 115 et 180). — **Misc.** 32 (n^o 129)¹. — Ensemble **Ind.** 13 et **Misc.** 107 (n^{os} 151-152, et de nouveau n^{os} 211-212). — **Ind.** 12 (n^o 158^a, et de nouveau n^o 360^b). — **Misc.** 52 (les deux premiers vers seulement : n^o 175). — « *Tollimur* » (incomplet : n^{os} 176-177). — **Misc.** 60 = **Sup.** II 9 (*De Odone* : n^o 210). — **Hau.** 17 (n^o 213). — **Misc.** 75 (avec ce titre fantastique : *Versus episcopi Centionis*, n^o 223). — Ensemble **Hau** 4 et **Misc.** 58 (n^{os} 270 et 271). — Enfin, **Misc.** 124 (n^o 355). Cette débandade habituelle des textes laisse l'impression que le compilateur du florilège puisait en divers recueils, où déjà les « mélanges » d'Hildeberrt avaient été distribués au hasard.

Z. — PARIS, Bibliothèque Nationale, *Baluze* 120 (ff. 318-344). Hauréau a fait grand cas de textes négligés par Beaugendre qui se trouvent parmi les notes de Baluze. Il les a lui-même publiés², et de là vient, en grande partie, le groupe qu'il m'a fallu dénommer **Hau.**, afin de pouvoir indiquer la présence de ces mêmes pièces en divers recueils. Quelques services que puisse rendre encore cette édition provisoire, elle donne une idée plutôt fautive des intentions de Baluze³. Celui-ci avait sans doute songé, de longue date, à préparer une édition des œuvres d'Hildeberrt ; puis il laissa le champ libre à Beaugendre⁴. De là, un amas de feuilles concernant divers manuscrits, les mêmes probablement que Beaugendre consulta de son côté, relatifs aux lettres, aux sermons et aux poésies. Notamment, le manuscrit de Saint-Taurin d'Évreux, auquel Beaugendre se réfère souvent et qui, fort malheureusement pour nous, a été perdu depuis lors, semble avoir été collationné quant à ses parties principales, en raison de son importance. C'est, croirais-je, à ce manuscrit même que se rapporte la suite des poèmes intitulée : *Carmina Hildeberrti Ep. Cenom. nondum edita* (f. 318), de telle façon que nous aurions, à partir de ce point, une copie complète, faite à Saint-Taurin et peut-être révisée plus tard par Baluze d'après l'original⁵. Dès lors, les textes ainsi présentés ont beaucoup plus d'in-

1. **R** ne donne que le premier distique du texte imprimé sous le nom d'Hildeberrt.

2. Voir sa dissertation : *Les Mélanges poétiques d'Hildeberrt* (chap. III), p. 177-200, où sont présentés et brièvement caractérisés des poèmes en série, de I à XXII, suivant les feuillets 321-342 des papiers de Baluze. Les articles XXIII-XXV proviennent des derniers feuillets : 371, 372, 376^v-378^v, et se rapportent, en effet, à une tout autre partie des notes de Baluze, à savoir celle qui s'ouvre sur le groupe des épigrammes bibliques (voir ci-dessus), augmentée par des pièces de supplément dont la source demeure incertaine et qui, au total, ont peu d'intérêt. Au contraire, les derniers articles (XXVI-XXXVII) ont été tirés par Hauréau lui-même de manuscrits qu'il avait remarqués comme engageant plus ou moins sérieusement le nom d'Hildeberrt. Il faudra tenir compte de ces distinctions pour apprécier la valeur des listes que j'établis plus loin.

3. Rapprocher cet étrange jugement, qui porte sur les articles XXIII-XXV et sert à introduire les articles XXVI et suivants : « Baluze a donc mis au compte d'Hildeberrt un certain nombre de petits poèmes qu'il aurait dû laisser, pour la plupart, à d'autres... » (*op. laud.*, p. 203). Baluze, en réalité, s'était contenté de rassembler des matériaux, qui ne sont très souvent que des copies exécutées par des correspondants bénévoles. Ainsi procédèrent habituellement les Mauristes pour leurs éditions des Pères.

4. On lit ce titre dans le volume 120, f. 92 : « Papiers que j'avois prestez au R. P. Beaugendre pour son Hildeberrt, lesquels m'ont esté rendus après sa mort le 16 septembre 1708 ».

5. La copie a été faite par deux mains différentes ; le changement se produit

térêt qu'il n'a paru à Hauréau, en quête d'inédit. Nous lisons une soixantaine d'articles dans ce contexte¹: **Misc.** 79 (complet, mais dans cet ordre: « *Hostia* », « *Affines* », « *Melchisedech* »). — « *Est ratio* ». — **Misc.** 81². 52. 106. — **Ind.** 2. 7. — **Misc.** 40. — **Ind.** 3. — **Misc.** 107. 108. — **Hau.** 1. 2. 3. — **Misc.** 59. 75. — **Ind.** 4. — **Misc.** 122. 54. 112. — **Ind.** 11. — **Hau.** 4. — **Misc.** 28. 110. 111. — **Hau.** 5. 6². **Misc.** 113. 114. 140. — **Hau.** 7. 8. 9. 10. 11. 12. — **Misc.** 63. 64. 61. — **Ind.** 13. — **Hau.** 12². — **Misc.** 58. — **Hau.** 13. 14. 15. — **Misc.** 57. — **Hau.** 16. — **Misc.** 78. 71. — **Hau.** 17. — **Misc.** 60. 51. — **Hau.** 18. 19. — Le poème sur Marie Egyptienne (ff. 332-342). — **Hau.** 20. 21. — **Misc.** 45. — **Hau.** 22. Ici, en finale (f. 343), reparait **Misc.** 75, puis le texte est donné d'**Ins.** 57, qui est bien une hymne mariale³. Il est fort possible que ces derniers morceaux aient été ajoutés plus tard dans le manuscrit original. Mais la série entière ne peut être factice; nous le savons déjà par la composition de notre recueil **K**; la place faite au poème sur Marie Egyptienne suffirait même à le montrer, et aussi bien, toute la distribution des différentes pièces. Enfin, les indications trop rares de Beaugendre paraissent confirmer la provenance de Saint-Taurin. Si le Mauriste a refusé de donner crédit aux textes que Baluze avait fait copier et desquels nous devons enfin la connaissance à Hauréau, ce fut sans doute à bon escient, parce qu'ils étaient jugés trop peu dignes d'un auteur grave selon les canons littéraires du classicisme moderne.

Si long qu'il paraisse, ce fastidieux, mais indispensable inventaire ne donne qu'une image imparfaite et brouillée, non pas seulement de la tradition matérielle dont nous pouvons disposer encore grâce aux manuscrits, mais, ce qui est plus fâcheux assurément, de celle qui a dû se constituer autour des poèmes d'Hildebert, de son vivant et après sa mort. Nous constatons, en effet,

après le début du n° 38 (**Misc.** 63). Ça et là, on remarque des corrections, mais aussi des additions, qui doivent être la part propre de Baluze.

1. J'omets les titres particuliers, qui prendraient trop de place, et je distingue les articles qui, parfois, sont liés.

2. C'est l'article n° 29 « *Milo domi* »; le texte en a été biffé, et Baluze lui-même a écrit en marge: « Il est de Martial ». En réalité, il était passé indûment sous le nom de Martial, dans les éditions de Junius. On ne le trouve plus dans les dernières éditions critiques; mais SCHEIDEWIN l'a compris dans un appendice de vingt-sept *Suppositia*, à la suite du XIV^e livre: *M. Val. Martialis Epigrammaton libri*, Grimaë (1842), pp. 631-640. Dans ce groupe, il porte le n° 5. Le n° 9, attribué de même à Martial par Junius, est **Hau.** 7.

3. Elle reparait encore dans la dernière partie des papiers de Baluze, au milieu de pièces variées qui suivent les épigrammes bibliques (ff. 371^v-378). On trouve là ensemble: **Misc.** 81²; « *Est ratio* »; **Hau.** 23; « *Ara crucis* » (voir ci-dessus dans la série biblique du ms. *Royal 8 A XXI*: le véritable auteur se trouve désigné dans le manuscrit *Digby 53*, f. 14^v: « *Hermannus Christi pauperum peripsima* »); **Ins.** 45 et 7²; **Hau.** 24; **Misc.** 51 (en partie) et 118 (en partie); **MARBODE Var. I** 25; « *Mundus abit* » (de Serlon); **Misc.** 122 et 75; l'hymne « *Sancta parens* » = **Ins.** 57; **Misc.** 63 et 64; **Hau.** 25. Cette série ne paraît pas être homogène; il n'est pourtant pas impossible qu'elle provienne telle du manuscrit de Jumièges qui, si je ne me trompe, livrait la série mêlée ou quasi-systématique des épigrammes sur les deux Testaments. Je rappellerai cette section dans les listes au moyen du sigle **Z**².

au sujet de ces ouvrages, un cas des plus complexes qui se puissent produire dans l'histoire littéraire, et tel qu'il ne sera probablement jamais possible de l'élucider d'une manière satisfaisante. Il faut bien en prendre d'avance son parti. Au moins est-on renseigné sur les difficultés qui traversent l'enquête.

Mais, ces conditions reconnues et subies en fait comme en droit, il reste que les quinze manuscrits choisis¹ qui viennent d'être étudiés rapidement se laissent ranger sans trop de peine dans les quatre catégories suivantes :

petits recueils originaux des « mélanges » : **A B H** ;

recueils plus étendus, mais encore homogènes, de ces mêmes textes : **K Z** ;

collections plus ambitieuses des œuvres poétiques d'Hildebert, généralement à partir du grand poème eucharistique : **E F I P** ;

enfin, florilèges variés et viciés, plus ou moins vastes, où, par suite d'un filtrage dont les modes précis nous échappent, des poèmes authentiques ont pris place parmi toute sorte de pièces anonymes et déclassées : **C D G L M R**.

Ces espèces, d'ailleurs, ne sont pas tellement tranchées qu'on ne saisisse parfois des liens de l'une à l'autre. Dans les florilèges eux-mêmes, qui sont à première vue le cadre le plus défavorable, l'on peut remarquer soudain de petits groupes de textes, faisant enclave, qui représentent le moyen régulier de la plus authentique transmission. C'est une leçon que nous avons déjà apprise en parcourant le florilège de Saint-Gatien. Il y a lieu, en outre, de noter que chacune des trois premières classes nous fournit des poésies à la suite des lettres d'Hildebert, à savoir dans **BZE** ; c'est là une circonstance assez rare pour qu'on admette sa valeur exceptionnelle, lorsqu'on a chance de la rencontrer.

Dans le prolongement direct de la dernière catégorie se place l'édition de Beaugendre et de Bourassé, dont nous avons pour tâche d'expliquer les parties stables, quelles qu'elles soient, en regard des diverses formes de la tradition.

A moins que nous ne nous abusions étrangement, ces distinctions, qui correspondent en gros aux faits constatés, pourraient, en même temps, donner une idée de ce qui a dû s'accomplir dès l'origine et se poursuivre de proche en proche, mais au milieu

1. Je dois redire ici, plus nettement, que ce groupe ne représente qu'une faible partie, quoique la meilleure à mon sens, du dossier dont j'ai pu recueillir les éléments peu à peu. A Londres, Oxford, Paris et Rome, j'en ai examiné nombre d'autres, sans parler d'exemplaires isolés (Berne, Douai, Saint-Omer, Troyes, etc.) et de ceux qui ont été décrits en d'excellents catalogues (comme celui de Berlin) ou en des périodiques spéciaux (comme le *Neues Archiv*).

d'une complication sans cesse accrue, divers mouvements étant sans doute conjugués. Il nous semble, par suite, que toute étude ultérieure des manuscrits qui mériteraient d'être rapprochés aurait avantage à retenir les mêmes distinctions de principe.

Pour donner une autre conclusion, plus pratique encore, à ces recherches préliminaires, je vais proposer en autant de tableaux les trois séries conjointes des « mélanges » imprimés d'Hildebert, dans la mesure que les manuscrits cités viennent les rejoindre. On verra mieux ainsi, d'une part, dans quel cortège de témoins le florilège de Saint-Gatien (T) s'offre à nous et, d'autre part, comment chacune des pièces que nous avons pu retrouver à sa place propre dans ces divers contextes se trouve attestée par l'ensemble. Afin de guider mieux le lecteur, je me résigne aussi à indiquer clairement, au moyen de l'astérisque, les textes vraisemblablement authentiques, entre ceux qui, avec plus ou moins de raison, doivent être rejetés. Il faut néanmoins réserver que plusieurs cas particuliers pourraient être révisés plus tard après meilleure information, dans l'un ou l'autre sens¹.

I. Série contrôlée des *Miscellanea*.

27. *Astrorum* : CM. 28. **Petre super* : KRTZ. 30. *Dormit in hoc* : CG (I). 31. *Diuisos meritis* : C. 32. *Vir uenerandus* : C (R). 33. *Digne Milo* : CM. 40. **Quem modo miratur* : BGKTZ. 41. *Flos regni* : T. 42. *Occidit ecclesiae* : MR. 44. *Te pater* : C. 45. **Ad superos* : TZ. 46. **Iura tuens* : T. 47. *Hic situs est* : G. 50. *Destituet terras* : C. 51. **Sol cristallus* : CEFMPTZZ². 52. **Adae peccatum* : AEFKLPRTZZ². 53 [= Sup. I. 4]. **Signant tres* : LTZ. 54. **Ad decus* : BDHKT.

1. Il eût peut-être été préférable de faire lire toutes ces indications en colonnes, selon le nombre des manuscrits concurrents ; la crainte d'avoir à laisser souvent trop d'endroits vides nous a décidé à proposer des listes continues. — Remarques pour la lecture des listes : 1° les numéros d'ordre dans chaque série sont ceux que Bourassé et Hauréau ont marqués, et qui permettent donc d'employer leurs éditions ; 2° les listes ne concernent que les pièces éditées ou signalées (par Hauréau) sous le nom d'Hildebert, dans la mesure que le florilège de Saint-Gatien et les quinze manuscrits indiqués les attestent à leur tour ; il s'ensuit, d'une part, que certaines pièces authentiques pourraient souvent être beaucoup mieux documentées par l'adjonction de témoins indépendants (cas typiques : *Misc.* 71 et 79), d'autre part, que ces listes ne comprennent pas tous les « mélanges » authentiques d'Hildebert ; car il en reste probablement à éditer, en particulier des épigrammes, d'après nos propres témoins, peut-être encore conservées ailleurs ; 3° la mention des articles apocryphes ne signifie nullement, dans la plupart des cas, que les manuscrits, notamment les florilèges, livrent ces articles comme des ouvrages d'Hildebert ; leur inscription rappelle seulement que, ayant été imprimés ou signalés sous le nom d'Hildebert (cas typique : *Hau.* 25), ils se présentent matériellement dans le contexte des manuscrits rapprochés. J'aime à croire que ces précisions suffisent à écarter toute apparence d'ambiguïté.

55. **Lacto creatorem*: BMT. 56. **Crux finis*: BT. 57. **Anulus hic*: TZ.
 58. **Quid petis*: ABFIRTZ. 59. **Formula uiuendi*: A^oBGKTZ.
 60. **Moribus arte*: BDGH(I)RTZ. 61. **Non bene discernis*: ABMTZ.
 62. **Augustis patribus*: T. 63. **Par tibi*: DEKMRTZZ². 64. **Dum simulacra*: EMTZZ². 68. *Quaenam summa*: AT. 69. **Est certum*: LT.
 70. *Nescit amore*: T. 71. **Alpha et omega*: EPZZ². 75. **Nuper eram*: ABDEGIKMRTZZ². 77. *Nulli fidus*: M. 78. *Omnia sunt*: Z.
 79. **Melchisedech* (*Ut cognatos, etc.*): AEFIKPT. 81. *Quamdiu rex*¹: L².

1. L'intervalle considérable que l'on remarque dans l'édition, entre **Misc.** 81 et **Misc.** 106 (au sujet de **Misc.** 81² je me suis déjà expliqué) est tout entier rempli par l'apport d'un des plus mauvais témoins dont Beaugendre ait fait usage : son *Colbertinus* 6101. Ce manuscrit, devenu ensuite le *Regius* 4003.5, porte maintenant la cote 1249 dans le fonds latin de la Bibliothèque nationale. C'est un petit volume de quarante-trois feuillets, copié vers la fin du XII^e siècle pour sa partie principale (ff. 1-37), puis complété un peu plus tard. On lit d'abord (f. 1-21^v) un *Liber exposicionis missae* (ainsi désigné dans l'*explicit*), que Beaugendre a publié — on verra tout à l'heure pourquoi — sous le nom d'Hildebert (*P. L.*, CLXXI, 1153-1176), tout en brouillant comme à plaisir ses parties. Voici comment le texte se présente : 1^o *Ordo de uestimentis sacris*, etc. (ff. 1-15^v : *P. L.*, *ib.*, 1155 B-1171 B l. 8 : *concludentis*) ; — 2^o *Agnus dei... per eucharistiam* (ff. 15^v-16 : 1171 Cl. 1-8) ; — 3^o *Qualiter se praeeparare d. s. q. ad conficiendum... manducat et bibit et cetera* (f. 16-16^v : 1153 C-1155 B l. 8 ; — 4^o *Utrum quotidie... debita* (ff. 16^v-17^v : 1175 A l. 10-1176 B) ; — 5^o *Quod non pransi sed ieiuni... hunc locum* (ff. 17^v-18 : 1174 Cl. 11-1175 A l. 9) ; — 6^o *De De communione... petimus* (f. 18-18^v : 1171 Cl. 10-1172 B l. 6) ; — 7^o *Quod septem... a malo* (ff. 18^v-19 : 1174 A-C l. 10) ; 8^o *Cur canon... dixisse* (f. 19-19^v : 1173 Cl. 6-D) ; — 9^o *De ordinibus crucum... scandalum* (ff. 19^v-20^v : 1172 B l. 7-1173 Cl. 5) ; — 10^o *De exaltatione... redeunt* (f. 20^v : 1167-1170, note a) ; — 11^o *De duabus... crucif. est* (ff. 20^v-21 : 1164, note 86¹) ; — 12^o *De eleuatione... sep. domini* (f. 21 : 1165-1166, note 88) ; — 13^o *De praesentia... sunt* (f. 21 : 1165 note 87) ; — 14^o *De corpore domini. Quod corpus Christi... surrexit* (f. 21-21^v : 1171 B l. 8-C l. 1) ; — 15^o *De cruce... rediit* (f. 21^v : 1164, note 86²) ; — 16^o *De corpore... in sepulcro* (f. 21^v : 1171, note 91). Le terme de cette compilation est ici marqué par l'*explicit* (voir plus haut). Elle est suivie de l'*Oratio sancti Ambrosii ep.*, c'est-à-dire : le texte *Summe sacerdos*, que j'ai proposé de restituer à Jean de Fécamp, puis (f. 24^v) des *Responsa Gregorii p. ad Augustinum Anglorum ep. (In illusione...)*. Au f. 25 commence la rédaction augmentée du poème eucharistique d'Hildebert (sans inscription). C'est de là aussi, pour une grande part, que procède la mauvaise édition qui se trouve désormais entre nos mains (*P. L.*, *ib.*, 1177-1194) ; ce manuscrit 1249 présente en effet les distiques surajoutés qui compliquent tant la lecture : *Doctrinam* (1179 A l. 13 sq.) ; *Ista sacramenta* (1180 B-C) ; *Orauit* (1181 sq. : note 4) ; *Dum super* (1186 A) ; *Interea... sedibus ethereis angelicis manibus* (1192 B). Cette dernière addition est fort nette ; la tradition normale, en une multitude d'exemplaires, s'achève constamment : *explet opus* (1192 B l. 9) ; le manuscrit que nous signalons joint trois distiques, intitulés chacun : *Communio, Orationes ad complendum, Ite missa est*. Au contraire, le petit poème « *Tollimur* », qui vient après (ff. 36-37), est un complément bien attesté, avec ce titre : *Quod tres partes hostie offeruntur* (moins l'épigramme « *Ara crucis* », citée déjà plusieurs fois). Le copiste principal a transcrit encore **Misc.** 81 (*Cur dimittimus... : f. 37*). Tout ce qui fait suite (ff. 37-38) est l'œuvre de diverses mains, de la fin du XII^e siècle ou du commencement du XIII^e : **Misc.** 81² (omis par Bourassé dans la série). 82 (*De apparitione domini*). 84 et 83 ensemble (*Circa altare*). — « *Fac bona, feda laua, rege te, cole ius, fuge praua. | Cerne quid es quid eris, modo flos cras fex morieris* » (de même dans Digby 53, f. 67, à la suite de **Misc.** 84-83). — **Misc.** 85. — « *Vul-*

81^a. *In natale sacro : EFGIKLPRTZZ². 86. Nec deus est : T. 105. Parcit peccatis : T. 106. *Trina domus : AB EFGKLZ. 107. *In noctem prandes : DHKRZ. 108. Femina perfida : KRZ. 109. Aufert includit : T. 110. *Plurima cum soleant : ADEIKMPRZ. 110². Glorior elatus : AT. 111. *Iam tot in ecclesias : DKPZ. 112. *Ars asino¹ : AKZ. 113. Languidus accubuit² : KZ. 114. Concilium fecere : KZ. 115. Nocte quadam : C. 116. Si cunctas urbes : R. 118. *Sol hodie : CM(T)Z². 119. Innuba : CPR. 120. Pontus terra : C. 121. *Est aliquando : ABFG. 122. *Prima rubens : AFGIKLPRTZZ². 123. Patre uocante : F. 124. Spernere mundum : A²R. 127. *Vis animae³ : A. 128. *Ruben praecedens : AT. 129 = 69. 130. *Clauditur integra : AG. 131 [= Sup. I. 8]. *Ut capitis : LT. 132. *Vinea culta : A²(1)L²MP. 133. Bis decies : A². 137. Sunt quorum : CM. 138. Dic homo : CM. 139. *Inter opes : BFMT. 140. *Si bene res : BTZ.

II. Série contrôlée des Indifferentia.

1. Roma nocens : CM. 2. *Augusti soboles : BKMTZ. 3. *Qui solet : DHK(T)Z. 4. *Anglia terra : GKZ. 7. *Tempora prisca : BDGHKZ. 11. *Dum mea me mater⁴ : ABDGHKMTZ. 12. Turbat hiems : R. 13. *Si

nera nulla uident, oculi iam puluere tecti | Nec lutulenta manus sordes auferre ualebit ». — « *Crux tua summe pater michi uita salus sit et iter* ». — « *Vir pociens, cunctis tribuens sibi seruat amata, | Sed retinens adhuc et cupiens fugat ipsa parata* ». — « *Magnus in orbe solet uilem contempnere fratrem, | Sed natura pium proferet eademque malignum* ». — « *Christus homo uitululus, leo fortis, auis redimendo, | Nascendo fit homo, deus est uitululus moriendo, | Surgens namque leo celos petit ipse uolando* ». — **Misc.** 86 (*Super crucifixum* = **Ins.** 32). 87 (*Ubi uenit a. ad M.*). 88 (*Ubi fert etc.*, lire : *omnitenentem*, au premier vers). 89 (*Ubi parit etc.*). 90 (*Ubi baptizat...*). 91 (*Ubi intrat Iher.*, etc.). 92 (*Ubi lauat, etc.*, lire : *prebet*, au second vers). 93 (*Ubi traditus Iudeis : Letus letum...*). 94 (*Ubi crucifigitur*). 95 (*Ubi crucifixus est*). 96 (*Ubi sunt mulieres...*, lire : *dixit*, au second vers). 97 (*Ubi resurgit a mortuis*, lire : *Stix patet*, au début du second vers). 98 (*Ubi apparet Marie Magdalene*, lire : *in orto | Magdelene*). 99 (*Ubi Thomas...*). 100 (*Ubi asc. in celum I.*, lire : *anelum*). 101 (*Ubi in sp. ignis d. in ap.*). 102 (*Tit. in cruce*). 105 (*Ubi parcit...*) 104 (*Ubi Simon...*). 103 (*Ubi n. I.*, lire au second vers *gen. genitorem*, et ajouter un sixième : *Rex puer ancille fit et hec uirgo deus ille*). Tous ces derniers textes devaient servir à désigner des images, peintures ou vitraux ; depuis **Misc.** 87, ils forment une série nette, exclu 103. En dépit de la rencontre avec le florilège pour 86 et 105, il n'y a pas la moindre raison de retenir ces épigrammes parmi les « mélanges » d'Hildebert. Beaugendre n'a pas même pris soin de faire une édition complète ni exacte. Les ff. 39-42 du même manuscrit livrent, copiés par une autre main de la fin du XII^e siècle, les « *capitula per omnes horas dicenda* » pour les grandes fêtes de l'année depuis l'Avent.

1. Cette épigramme, dont **K**, par son titre, explique le mystère, est aussi conservée dans le manuscrit de Lambeth 451 (XII^e siècle), comprise là dans une série (ff. 80^v-82).

2. Cette pièce se présente aussi dans le manuscrit Digby 65 d'Oxford (f. 60).

3. C'est un extrait du *De Conflictu* ou *Querimonia*, dont l'authenticité est garantie par de nombreux témoignages de tout genre. On trouve le même morceau (= *P. L.*, CLXXI, 1001 A-D) dans la petite collection du *Reginensis* 60.

4. Il y a d'autres témoins isolés. Je signale, en passant, le manuscrit de Beauvais, n° 11, qui nous a conservé les poèmes de Foulcoie. A deux reprises, on trouve expressément attribués à Hildebert : **Misc.** 111 et **Ind.** 11 (f. 77) ; « *Tollimur* », **Misc.** 40 et 15 (f. 19).

qua mihi scribis : BDHRTZ. 14. **Cum foderet gladio* : BIT. 15. *Pollicitis omnes* : CM. 16. *Copia tres* : CM. 17. *Hactenus o Musae* : CM.

III. Série des poèmes signalés par Hauréau.

1. **Cum peteret* : KZ. 2. **Seruus ait* : BGKZ. 3. **Lumina colla* : DHKZ. 4. **Susceptum semen* : A²BFKPRTZ. 5. **Conquerar an sileam* : DGZ. 6. **Milo domi* : BTZ. 7. **Thura piper* : BDMTZ. 8. **Res male* : TZ. 9. *Federe nupta* : Z. 10. *Vulpe salitur*¹ : Z. 11. **Nullus in aduersis* : KZ. 12. **Virgo seni* : KMZ. 13. **Forma prole* : DGHZ. 14. **Quam tegit* : DGZ. 15. *Et deus et medicus* : Z. 16. *Concilium domino* : Z. 17. *Nullus amicorum*² : DHRZ. 18. **Virgo parens* : Z. 19. *Fertur erat* : Z. 20. *Si tibi Fulco* : HZ. 21. **Hoc tumulo* : Z. 22. **Magne pater* : Z. 23. *Ponitur in pretio* : Z². 24. *Sorde puer* : Z². 25. *Dactyle* : MZ³. 26. **Cum iam purgatis* : AB. 27. **Desipit et peccat* : BMT. 28. **Mors oculis* : BT. 29. **Bona mihi* : B. 30. **Indicat hic uenter*³ : AR. 31. *Pergama flere* : CMR. 32. *Illud pellicium* : F.

1. En outre, dans le manuscrit de Lambeth 451 (voir ci-dessus), et dans celui de Reims 1275 (f. 190^v).

2. On retrouve cette pièce dans le manuscrit 3652 de la Bibliothèque nationale (ff. 20-27 : cahier détaché, écrit au XII^e siècle), à la suite de **Ins.** 2 (f. 25^v) ; le contexte fort interpolé est défavorable à l'authenticité, quoi qu'on lise au commencement le grand poème eucharistique (ff. 20-25), et à la fin **Misc.** 79, des extraits du *Conflictu* et **Misc.** 71. M. RABY a proposé Mathieu de Vendôme (*Secular Latin Poetry*, I, p. 352) ; le prompt succès du morceau, dès le XII^e siècle, ne s'accorde pas très bien avec cette hypothèse.

3. En outre dans Saint-Omer 115 (voir ci-dessus à propos de R).

(A suivre.)

ANDRÉ WILMART.

THE ANAPHORAL FRAGMENT IN THE ROSSANO EUCHOLOGION.

In volume XLVI, pp. 236-237, of the *Revue bénédictine*, Mgr G. Mercati in his paper on the euchologion of S. Maria del Patire by Rossano (Vat. gr. 1970) published for the first time a fragment of an office for the blessing of a vessel (στάμνος) arranged in the form of an anaphora.

For the explanation of such an arrangement we need not have recourse to Latin usage. Among the Maronites, the Nestorians, and the Copts the blessing of the baptismal water is similarly treated as is also the consecration of the chrism among the Copts and Syrian Jacobites, and it is actually the last mentioned ceremony which supplies texts almost identical with that of the Italian euchologion. These are given in Denzinger's *Ritus Orientalium*, the Coptic in vol. I, p. 255, the Syrian in vol. II, p. 538. The two agree more or less among themselves and with the Greek up to τὰ ἐπὶ τῆς γῆς ἁγιάζεται; thereafter the texts differ, the Coptic and the Greek continuing with Ἄγιε ἁγίων, the Syrian with a totally different formula.

The Syrian text also occurs in part in a Jacobite anaphora attributed to Timothy patriarch of Alexandria, either the Cat (457-477) or the third of the name (518-536), found in the British Museum Add. 14520 of the eight or ninth century. This reads (foll. 144, 144 v., 145) : "*and he raises his voice* : Truly, O my Lord, it is fitting that we should praise and glorify and exalt thee ; for thee do praise and glorify and exalt with unsilenced mouths and with ineffable voices the angels, archangels, principalities, powers, thrones, dominions, virtues which are above the worlds, heavenly armies, spirits of the prophets and the righteous, souls of the martyrs and of the apostles, many-eyed cherubim and six-winged seraphim, with six wings to (this) one and six wings to (that) one ; and with two wings indeed do they cover their faces by reason of thy Godhead which can be neither seen nor understood, and with two the feet, and with two they fly one to the other, the hymn of victory of glory (and) of magnificence shouting and crying and saying : *The people* : Holy holy holy *and the rest*.

The priest, bowing down : Truly holy art thou all-holy God the Father ; and holy and all-holy also is thine only-begotten Son our Lord Jesus-Christ, who was born of thee ineffably before the worlds, who holdeth for ever the throne on the right hand of thy majesty ; and holy and all-holy also is thine holy Spirit, by whom all things in heaven and on earth are hallowed and those indeed who in heaven are nigh unto thee send up glory and honour to thine all-honourable name, O king of the ages. And we thine all-sinful servants, answering with the virtues which are on high, praise and glorify and bless, imploring mercies from thee. Have mercy upon us, O God our Saviour, and make the face of thy mercies to appear upon us and we shall be saved. For thou hadst mercy on our race and didst send thine only-begotten Son..."

This anaphora is said in the manuscript to be "recently translated from Greek into Syriac".

A closer parallel to our Greek text, if obvious interpolations are disregarded, is afforded by the Syriac anaphora of St Basil, a translation made from a Greek variant of the Byzantine liturgy of the name and attributed to Thomas of Harkel, who was at work on his revision of the New Testament in Egypt in 616 (J. S. Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, II, p. 92). It has been published by Renaudot. The end of the Preface runs thus : "Thee do worship the angels and archangels, and thee do hymn the thrones and dominions, and thee do glorify the principalities and powers, and thee do hallow the virtues and the heavenly armies ; before thee do stand the two honourable living creatures encircling the holy throne of thy glory, many-faced, many-eyed and six-winged, cherubim and seraphim, who with two wings indeed cover their faces that they may not look upon the invisible hiddenness of thy Godhead, and with two their feet that they may not be burnt by the fire of thy majesty at the least fierceness of whose burning and at the slightest splendour of whose rays all created things discerned whether by the mind or by the senses do tremble, and, with two flying, one crieth to the other with mouths that rest not and with continual theologies the glory of victory and of our salvation singing and crying and saying, Holy holy holy."

There is no reason to suppose that the assimilation of the service for the consecration of the chrism to the anaphora of the Mass was confined to the Monophysites, and our Greek text in its origin may well have been portion of the orthodox formula for this blessing. It cannot, however, have been used for this

purpose as it stands in the Rossano manuscript. The vessel in view of *χρίων* and *χρίσματος* in the last extant prayer presumably contained oil or chrism, but it is a priest and not a bishop, let alone a patriarch, who blesses it.

The question whether the Greek text is immediately Syrian or Egyptian in origin is not easy to decide in view of the strong foreign influence seen in Alexandrian formulae. The three Preface and Post-sanctus texts in the anaphora of Timothy and the two orders for the consecration of the chrism, as we have seen, are intimately connected one with another. The interpolation therein following "they cover their faces" is that found in the Coptic St Mark. The *τὸν ἐπινίκιον ὕμνον τῶν σωτηριῶν ἡμῶν* is common to the Coptic chrism formula and to the Alexandrian liturgy of St Gregory Theologus. As in the Timothy anaphora the intercession undoubtedly is based on Egyptian material, it seems probable that the concluding part of the Preface also is Egyptian. Nearer than this to the existing text of the liturgy of St James are our Greek text and the Syriac St Basil in that they place "thrones dominions" before "principalities and powers" and *ἀκαταπάστοις χεῖλεσιν ἀσιγήτοις θεολογίαις* at the end and not in the middle of the Preface. Yet both after "virtues" mention *δύο τιμιώτατα ζῶα κυκλοῦντα τὸν ἅγιον θρόνον τῆς δόξης σου*, precisely in the same place where we find "thy two living creatures honourable exceedingly" in the St Mark and "thine honourable creatures" in the Ethiopic anaphora of the Apostles. The St Basil, so close to our Greek text, also agrees with the two chrism formularies and with the Timothy in inserting "the heavenly armies" and its interpolation as to the veiled faces of the seraphim resembles that already mentioned; in common with the two Egyptian documents referred to above the triumphal hymn is "of our salvation"; in the epiclesis it also has a rendering of the Egyptian *παμβασιλέως*. The St Basil thus seems to be Egyptian. Attention has been called above to the mention of the heavenly living creatures. Devotion to such seems to be marked among the Copts and Abyssinians; they keep the festivals of the "four bodiless living creatures" and of the four and twenty elders, identified respectively with the cherubim and seraphim, and they make mention of them in their prayers. On the whole, then, prescindng from the question of its ultimate source, we may conclude that our Greek text probably is Egyptian rather than Syrian.

If this be so, we have a third instance of Alexandrian liturgical

influence among the Greek-speaking population of Lower Italy. The first is the use of the liturgy of St Mark, itself contained in the Rossano codex. The second is found in the St Peter, the Latin Mass adapted to Eastern usage found in the same and other manuscripts. In the Greek texts of this liturgy the response after the elevation is not the usual Byzantine formula, but Εἰς πατὴρ ἅγιος, found in no other Greek liturgies than the St Mark and the Alexandrian St Basil and St Gregory, while in the Georgian translation from the Greek the invocation of the Holy Ghost in its Egyptian position immediately following the *Sanctus* appears clumsily interpolated in the opening sentence of the Canon.

H. W. CODRINGTON.

COMPTES RENDUS.

ÉCRITURE SAINTE.

L. DENNEFELD. *Introduction à l'A. T.* — Paris, Bloud et Gay, 1935, 8°, 272 p.

Faisons tout de suite la part des déceptions que causera l'œuvre de M. Dennefeld : beaucoup regretteront qu'elle ne soit pas plus copieuse, car la mode est à ces Introductions où l'auteur déverse ce que chacun peut retrouver dans ses propres lectures ; beaucoup encore déploreront qu'il soit si peu catégorique en ses affirmations, car nous aimons l'optimisme qui tranche les nœuds gordiens.

De vrai, ce livre a un arrière-goût de parcimonie et de réserve, mais peut-être le secret de ne pas ennuyer est-il celui de ne pas tout dire ? et si on dit l'essentiel ?

Les qualités robustes de cet ouvrage sont l'amour enthousiaste de l'auteur pour l'A. T. et sa persuasion forte et raisonnée qu'il renferme la parole de Dieu. C'est encore le sérieux de son information. Si elle est sobre, c'est qu'elle est choisie avec discernement, car M. Dennefeld connaît admirablement ce qu'on a écrit, en Allemagne surtout, à propos de l'Écriture, et il se retrouve sans peine dans le dédale de la critique. C'est un guide.

Et voilà qui explique sa prudence : ayant beaucoup voyagé à travers les contrées où sévit l'esprit de système, il sait combien une hypothèse est éphémère même quand elle fut crue définitive, et il ne se soucie pas d'accorder son appui à une explication transitoire. D'ailleurs, il compte sur le maître qui glosa son texte, d'après ses propres lectures, et il se contente de lui avoir indiqué ce que son expérience de professeur lui enseigna.

Cette introduction n'est pas destinée à qui ne sait rien, mais elle rendra service à tous ceux qui voudront comprendre mieux ce qu'ils savent. H. D.

L. DENNEFELD. *Histoire d'Israël et de l'ancien Orient.* — Paris, Bloud et Gay, 1935, 12°, 218 p. Fr. 12.

Pour étonnant que cela paraisse, c'est un fait que nous n'avions en langue française aucun ouvrage de ce genre qui exposât le point de vue catholique. Les difficultés de l'entreprise étaient bien pour faire reculer maint auteur, mais M. Dennefeld a tous les courages et il accepte les tâches les moins aisées. Nous lui devons déjà une Introduction aux livres de l'A. T., trop sobre peut-être, et il nous donne à présent cette brève Histoire sainte, dont il faut admirer précisément les proportions menues et si justes. Tout y est, de l'essentiel, et jusqu'à l'indication et la discussion des positions adverses, avec une bibliographie substantielle. Le ton est volontairement neutre et un peu terne ; les parties du sujet sont tranchées sans grand relief ; on eût pu insister peut-être plus fortement sur la crise que subit Israël à son entrée en Canaan, mais on comprend que l'auteur aie voulu faire un ouvrage très sûr, très mesuré, pour ne pas égarer un lecteur incompetent. Cette prudence est une forme de charité. Elle permettra à l'*Histoire d'Israel* d'être utile à tout un public qui réclamait, en vain, jusqu'à présent, ce renfort intellectuel. H. D.

LOUIS MARIÈS. *Études préliminaires à l'édition de Diodore de Tarse sur les psaumes*. La tradition manuscrite. Deux manuscrits nouveaux. Le caractère diodorien du commentaire. (Collection d'études anciennes publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé.) — Paris, Les Belles Lettres, 1933, 8°, 184 p. Fr. 30.

Ces *Études préliminaires* nous annoncent comme imminente la parution, depuis longtemps promise, du Commentaire sur les psaumes de Diodore de Tarse et nous livrent des détails du plus haut intérêt sur les résultats de longues et minutieuses recherches.

Dans la première partie consacrée à la tradition manuscrite, L. M. décrit brièvement les trois manuscrits longuement étudiés dans un Mémoire paru en 1924 (Paris, Geuthner), puis fait connaître en détail deux manuscrits nouveaux, le *Messanensis graecus* 38 du XI^e-XII^e siècle et le *Vindobonensis* 8. La comparaison de ces cinq manuscrits permet de résoudre plusieurs problèmes touchant la quantité, la qualité et la transmission du texte. Ainsi, les interpolations, les « scories » du *Coislin gr.* 275, extraites en grande majorité de Théodoret, ne figurent pas dans les quatre autres témoins. Le texte du *Coisl. gr.* 275 apparaît qualitativement isolé en face du texte représenté par les quatre autres manuscrits et par les fragments caténaux *Διοδώρου* ou *Ἀναστασίου* reconnus homogènes. Enfin on nous offre une explication plausible et ingénieuse de la transmission du commentaire. Anastase, probablement Anastase III de Nicée, dicte vers 700 un commentaire sur les psaumes dont il ignore l'auteur et, au cours de la dictée, il y introduit des remarques personnelles, souvent improbatives et des interprétations patristiques, en général opposées à l'exégèse historique. L. Mariès esquisse très habilement une histoire de la transmission et de la transformation du texte antiochien primitif. On se trouve en définitive en face d'un seul et même commentaire anonyme attesté par cinq manuscrits et en face de nombreux fragments de ce même commentaire portant l'attribution *Διοδώρου*.

La seconde partie soumet la légitimité de cette attribution à l'épreuve de la critique interne et met en relief le caractère diodorien du commentaire. L. Mariès étudie longuement — trop longuement peut-être — les thèmes de psaumes d'après le commentaire. Chemin faisant, il fait ressortir la cohérence interne de l'ouvrage ainsi que l'indépendance de jugement et le solide bon sens du commentateur. Quant à l'*ἐρμηνεία* ou l'explication elle-même, elle révèle indubitablement des traits antiochiens : le texte grec du psautier commenté qui est de recension lucianique (laquelle? le sujet n'est qu'ébauché, il est d'importance), le souci constant et unique de la vérité, le littéralisme et en même temps la souplesse de l'interprétation, enfin le fait que le commentateur use abondamment pour la détermination du sens littéral non seulement des versions grecques et de l'hébreu mais surtout de la philosophie, de la grammaire, de la rhétorique et de la lexicologie. Ces pages ne se résument pas, elle-abondent en notations précises et très instructives. De plus le commentateur a peu d'égards pour le livre de Job et fait souvent de violentes sorties contre les allégoristes et leur coryphée, Origène, dont le nom n'est pas prononcé. Quant aux traits spécifiquement diodorien, ils sont nombreux et convaincants. Ils sont établis sur la base des fragments conservés de Diodore. *Θεωρία* et *ἱστορία* et psaumes messianiques, les hérétiques nommés et combattus dans le commentaire, les exégèses juives qui y sont réfutées, les allusions à la psalmodie antiphonique et au monastère d'Antioche, enfin et surtout les

recoupements, en des points typiques, entre le commentaire sur les psaumes et les autres commentaires de Diodore. Dans une note terminale, L. Mariès remarque l'accord, en ce qui concerne les principes et les procédés exégétiques, entre le commentaire sur les psaumes et les nombreux fragments récemment édités par K. Staab du commentaire de Diodore sur l'épître aux Romains.

L'authenticité diodorienne du commentaire découvert par L. Mariès est devenue grâce à lui très hautement vraisemblable. L'édition qu'il nous assure toute proche et les travaux qu'elle suscitera, pourront peut-être trancher la question.

DAVID AMAND.

La Biblia. Tome XIII. D. RAMIR AUGÉ, Isaïas I-XXXIX. — Monastère du Montserrat, 1935, 8°, 329 p.

La Bible catalane aborde les œuvres prophétiques par la première partie d'Isaïe ; non que D. Augé paraisse disposé à appeler à l'existence un auteur anonyme des c. XL-LXVI, il s'en défend au contraire dans l'introduction après avoir parfaitement résumé les arguments qui militent en faveur de cette disjonction. Ainsi la division d'Isaïe en deux tomes est d'ordre pratique et non critique.

Le volume débute par une introduction générale aux écrits prophétiques et au charisme de la prophétie en Israël. C'est un fort bon exposé de la question ; les différentes appellations des prophètes, leur histoire, celle de leur ministère et de leurs écrits sont rapidement retracées sous les yeux du lecteur ; on s'étonne seulement que le livre magistral du P. Van den Oudenryen n'ait pas été cité dans la bibliographie.

L'introduction spéciale à Isaïe, où le problème littéraire de la seconde partie est résolu dans le sens traditionnel, prépare l'édition du livre proprement dit : traduction critique, avec en regard le texte latin de la Vulgate et notes copieuses. Je pense que cette grande œuvre de la Bible du Montserrat se poursuit avec ténacité et un égal bonheur.

H. D.

V. LARRANAGA. *El proemio-transición de A. 1, 1-3. en los metodos literarios de la historiografia griega.* — Rome, Pontificio Istituto Biblico, 1934, 8°, 63 p.

Nous ne pouvons que signaler cette intéressante étude littéraire sur le prologue des A. qui redresse les conclusions des derniers commentateurs Foakes Jackson et Lake sur la nature de ce petit morceau de style. Au delà de la question de terminologie et de stylistique, — l'auteur apparente le prologue de S. Luc à ceux de l'Anabase et des Antiquités juives, — il y a le problème du genre littéraire des A. eux-mêmes, ou tout au moins de leur rapport avec Lc. Cela vaut la peine qu'on le lise. Cette note est tirée des *Miscellanea Biblica*, II, p. 311-74.

H. D.

J. PERK. *Synopsis Latina quatuor evangeliorum.* — Paderborn, Schoeningh, 1935, 8°, 52-160 p., 3 planches.

On a visé à faire œuvre pratique et commode : outre le texte des quatre évangiles selon la Vulgate, le lecteur trouvera dans ce livre les citations de l'A. T. un résumé de la question synoptique avec les documents de la Commission Biblique, les passages communs et propres aux évangélistes, les doublets de Mtth. et Lc. des tableaux chronologiques avec celui des fêtes juives et celui des poids et mesures, un index analytique et un index des péripécies employées dans le Missel. Le clerc à qui ce livre est destiné sera nanti d'un instrument simple et commode pour explorer la lettre de l'Évangile.

Peut-être l'édition du texte même eût-elle gagné à être accompagnée d'un appareil critique indiquant les variantes les plus fameuses du texte original ; de même, la péricope de la femme adultère, et Jo. 5, 4, auraient pu être accompagné de quelque obèle indiquant leur valeur singulière ; l'hypothèse du renversement possible de Jo. 5 et 6 a son importance pour la chronologie ; le plan de Jérusalem met le palais d'Hérode Antipas à l'ancien palais de feu Hérode le Grand, ce qui est erroné.

H. D.

L. PIROT. La Sainte Bible. Tome X. Les saints évangiles. S. Luc et S. Jean. — Paris, Letouzey, 1935, 8°, 540 p., 5 planches.

La Bible entreprise par M. le chanoine Pirot, et qu'il destine au clergé de France, semble devoir se publier rapidement. Peut-être même l'accélération du service est-elle la cause d'un certain nombre de fautes d'impression qui, pour se réfugier dans les notes et les textes de langue étrangères, n'en causent pas moins de désagréables surprises. De ce côté, on pourra faire mieux.

Le tome X^e a été confié à M. Marchal pour Lc., et au P. Braun pour Jo. Ils ont réussi une œuvre excellente et bien adaptée à sa fin. M. Marchal a fait une introduction sommaire, mais dont la première partie qui traite de l'auteur, de la langue et des sources, est parfaitement mise au point ; la partie théologique est un peu sèche, mais sans doute l'espace lui était-il mesuré. Le commentaire proprement dit est soigné et dit l'essentiel sur les points obscurs ou controversés. Le S. Jean du P. Braun se distingue par un brin de coquetterie et le souci d'animer son exposition de l'évangile spirituel. Sur l'épisode des vendeurs chassés du Temple, l'intervention possible des chap. 5 et 6, l'épisode de la femme adultère, il a mis l'accent nouveau sur lequel avait déjà appuyé le P. Lagrange. D'ailleurs, il ressort de la lecture des deux commentaires que l'œuvre exégétique du vénéré fondateur de l'École de Jérusalem sert de plus en plus de guide aux nouvelles générations.

Une synopse évangélique, inspirée elle aussi de celle du P. Lagrange, un index analytique des matières et une note succincte mais précieuse du P. Braun sur les témoins du texte achèvent le double tome consacré aux évangiles.

H. D.

E. FLORIT. Il Metodo della « Storia delle Forme ». — Rome, Pontificio Istituto Biblico, 1935, 8°, 180 p. Lire. 13.

L'auteur nous fournit une bonne contribution à la critique des évangiles en étudiant le mouvement récent et conquérant de la « Formgeschichte ». Il a bien lu les manifestes des chefs de l'école et résume très objectivement leurs tendances. Il ne les critique pas avec moins de justice et de compétence. Pour refuser de les suivre, il ne leur témoigne aucune antipathie, et il reconnaît volontiers le progrès qu'ils ont fait en s'écartant des errements de la vieille critique libérale. Enfin! la tradition a son mot à dire pour éclairer un texte qu'on s'obstinait à interroger, sans tenir compte de ses premiers destinataires. C'est tout de même la communauté primitive qui fut le premier auditoire de la prédication apostolique ; ses besoins déterminèrent le ton et le contenu du message, comme ses exigences ont provoqué les explications ultérieures. Mais M. Florit met le doigt sur l'outrance d'une méthode qui fait de cette masse de fidèles la créatrice de ce qui devrait être le point de départ, et la meneuse de ses chefs. Il a choisi les récits de la Passion comme terrain d'expérience pour démontrer comme sur le vif l'inanité de cette tentative où le connu est expliqué par l'inconnu. Il a été amené à faire la part des choses

et à fixer son choix, au nom des théologiens catholiques, sur ce qu'il a à prendre ou à laisser des théories de la nouvelle école ; à cette occasion, il a émis sur la liberté littéraire des évangélistes quelques principes qui, pour être anciens, n'en seront pas moins les bienvenus car on les perdait parfois de vue. H. D.

C. H. ROBERTS. An unpublished Fragment of the fourth Gospel. — Manchester, Manchester University Press, 1935, 34 p., 1 planche. Sh. 2 et 6.

Il s'agit du papyrus inédit P. Ryl. Gk. 457. qui contient les vv. 31-33 et 37-38 du ch. 18 de Jo. En se basant sur des critères paléographiques qu'il manie avec ingéniosité et prudence, M. Roberts se croit autorisé à en faire remonter la date à la première moitié du II^e siècle. Ce serait donc le plus ancien témoin connu du quatrième évangile. Il est certainement d'origine égyptienne, encore qu'on ne puisse déterminer exactement de quelle localité. M. Roberts en nous présentant ce document précieux a su en faire valoir toute l'importance. Il semble bien que nos évangiles circulèrent sous la forme de livres plutôt que de rouleaux de parchemin ; cela ressort de la comparaison avec le Pap. Chester Beatty et le fragment d'un évangile inconnu édité par M. I. Bell. Il apparaît surtout que leur diffusion fut prodigieusement rapide. Ainsi le quatrième évangile était connu à Rome au temps de Justin et probablement de Papias entre 135 et 165, enfin, au témoignage de notre fragment, en Égypte, avant 150. Le texte atteste son accord avec le Vaticanus contre Sin. et A.

H. D.

CARL H. KRAELING. A Greek Fragment of Tatian's Diatessaron from Dura edited with Facsimile, Transcription, and Introduction. (Studies and Documents edited by Kirsopp Lake and Silva Lake, III). — Londres, Christophers, 1935, 8°, 37 p. et fac-similés. Sh. 7/6.

Au cours des fouilles de Dura-Europos (sur l'Euphrate), on retrouva, en 1933, un fragment de rouleau de parchemin contenant quatorze lignes mutilées d'un texte évangélique écrit en grec. L'éditeur décrit avec un soin extrême le précieux fragment et note ses particularités paléographiques. Le manuscrit a été écrit probablement en Mésopotamie (Edesse?) et certainement dans la première moitié ou le premier tiers du III^e siècle. Des indices archéologiques permettent de conjecturer que cette copie a été faite avant 222. Après quelques notes destinées à élucider un texte mutilé et effacé par endroits, C. Kraeling procède à l'identification de celui-ci. La comparaison entre Dura Pg. 24 et la version arabe, le texte latin de Victor de Capoue (Codex Fuldensis) et le texte vieux-flamand du manuscrit de Liège est décisive : il s'agit bien d'un fragment du Diatessaron de Tatien. K. montre qu'il est hautement vraisemblable de penser que le Diatessaron fut primitivement composé en grec et non en syriaque, même si sa composition eut lieu après le retour de Tatien en Mésopotamie. L'étude la plus approfondie est consacrée au texte conservé du Diatessaron : un examen des témoins indirects cités plus haut fait ressortir leur caractère de recensions fortement remaniées et une revue des leçons caractéristiques du fragment grec met en évidence leur caractère original, dénotant une composition personnelle. Enfin l'éditeur institue une comparaison instructive entre les divers types du texte néo-testamentaire (B, D, Syr. S et texte ecclésiastique) et le fragment de Dura qui représente fidèlement l'état primitif et non encore révisé du Diatessaron.

La lecture ΤΟΝ ΘΤΑ (3^e ligne) interprétée τὸν σταυρωθέντα fait difficulté. Tous les manuscrits évangéliques portent ταῦτα, mais l'explication ingénieuse de l'éditeur reste plausible.

DAVID AMAND.

J. HUBY. S. Paul. *Les Épîtres de la Captivité*. — Paris, Beauchesne, 1935, 8°, 376 p., 2 planches. Fr. 24.

Avec le tome VII, la collection *Verbum Salutis* aborde l'œuvre de saint Paul. On peut donc augurer qu'elle éditera tout le N. T. et s'en réjouir. Cependant le début du P. Huby pouvait inspirer quelque inquiétude. A regret, mais avec décision, il exposait la nécessité où il se voyait de recourir d'une manière plus appuyée à la philologie. En devenant savant, le commentaire eut perdu son caractère inappréciable d'œuvre vulgarisatrice. Heureusement, on en est quitte pour la peur, et une fois franchi le seuil, on retrouve cette facilité de bon aloi, qui sans exclure une préparation approfondie, ne détourne pas les chalandes.

Pour le P. Huby, la captivité pendant laquelle furent écrites les quatre épîtres est celle de Rome que nous racontent les Actes. Il ne s'agit ni d'Éphèse, ni de Césarée, et je pense qu'il a raison, car l'autre hypothèse apporte plus d'inconnues que de solutions. La question des destinataires de l'Épître aux Éphésiens est traitée avec le même souci d'en peser tous les aspects ; le P. Huby préfère l'hypothèse d'une lettre primitivement adressée aux Laodicéens. Introduction et commentaire sont sobres mais très complets ; qui les consultera ne sera pas découragé par la complexité des problèmes, mais aimablement guidé vers l'intelligence du texte. La traduction est excellente.

A propos de Phil. j'ajouterai cette remarque que je n'ai pas encore recontrée dans les commentaires, c'est que la salutation est identique dans sa simplicité familière à celle des épîtres aux Thessaloniens ; c'était donc le privilège des Églises de Macédoine, qu'à des années de distance, l'Apôtre leur écrivit sans protocole et sur le ton de l'intimité.

H. D.

ORIENTALIA.

Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales. Tome III — Bruxelles, Secrétariat de l'Institut, 1935, 8°, 684 p.

Ce magnifique volume, qu'illustrent des planches sans nombre, est dédié à Jean Capart, l'un des plus glorieux élèves de cette Université libre de Bruxelles qui abrite l'Institut oriental. Cet hommage au grand animateur de la Fondation égyptologique et des Musées royaux du Cinquantenaire remplira d'aise tous ceux qui ont bénéficié de son hospitalité intellectuelle et sont restés ses obligés.

Cet annuaire est consacré pour la plus grande partie à l'égyptologie, comme il se devait pour célébrer l'homme qui l'a introduite en Belgique et lui a obtenu droit de cité. Voici, en bref, les principales études qu'il renferme : de W. S. et A. M. Blackman, pp. 91-95, deux planches, la présentation d'une amulette moderne que portent les femmes enceintes et qui doit être l'emblème de l'antique déesse Mshnt, préposée aux accouchements ; de Ch. Boreux, pp. 97-105, cinq planches, la description du chevet E 14333 du Louvre, V-III^e siècle av. J.-C. aux motifs d'ornementation syncrétistes : Isis et Nephtys, vêtues à la grecque, remplaçant les pleureuses traditionnelles ; de E. Chassinat, pp. 107-112, une étude accompagnée d'exemple, pour rectifier le sens douteux, sinon erroné, d'un vocable du dictionnaire de Berlin ; de E. Drioton, pp. 133-140, quelques notes sur un cryptogramme ; de G. Jéquier, pp. 217-225, une tentative d'explication des coupes fleuries représentées en stylisation dans les tombes ; en fait, les coupes auraient été présentées sur la table, ornées de fleurs trempant à même la boisson ou le mets liquide ; de P. Jouguet, pp. 227-

243, quatre planches, des notes épigraphiques, dont la première sur l'épithaphe d'Apion, scribe obscur héroïsé à l'époque romaine est très riche en remarques pénétrantes sur l'apothéose des petits dans l'Égypte gréco-romaine ; très bonne illustration pour Sap. 14,15 ; de I. Lévy, pp. 295-301, une étude intéressante sur un passage de l'Hermès Trismégiste, où il découvre un thème apologetique en faveur de la zoolatrie, thème rare car cette cause ne fut guère défendue, et qui est rapportée par un contemporain de Justinien, Olympiodore, et dénaturée dans Plutarque, au de Iside, 71-76, quoique assez reconnaissable ; de A. Moret, pp. 311-342, une substantielle synthèse sur les rites agraires de l'A. O. où l'illustre Maître jette le pont entre le culte d'Osiris et celui d'Adonis, en utilisant les textes de Ras-Shamra ; la passerelle est ténue et légère, mais elle semble solide ; ainsi le rituel agraire fut commun à tout l'Orient ancien et son naturalisme fut le point de départ d'une évolution religieuse qui, d'un rite populaire, atteignit, à travers les mystères, jusqu'à une doctrine élevée d'espérance et de consolation ; je me permettrai pourtant de chicaner M. Moret sur un point : la prohibition du pain levé, dans le rituel de la Pâque, l'a poussé à établir une équation entre Yahvé et les dieux agraires ; elle me paraît simpliste : tel qu'il est dans la Bible, Yahvé est bien plus qu'une force de la nature amplifiée et personnifiée ; tel qu'on voudrait qu'il eût été à ses origines, le dieu de Qadès, dieu de nomades, dieu du tonnerre et de la pluie, Il ne serait pas un lieu de sédentaires, ni d'agriculteurs. Il faudrait chercher ailleurs comment ce rite agraire pénétra dans l'ordonnance d'une fête pastorale. Par ailleurs, la juxtaposition à Yahvé de deux déesses parèdres dans le sanctuaire excentrique d'Éléphantine, est bien l'exception qui confirme la règle : dans le culte officiel, Yahvé est seul et unique, et la preuve en est qu'en cas de crise idolâtrique on recourt à des *extras*, pris dans les panthéons étrangers. L'étude de M. Moret est trop importante aux yeux de l'historien d'Israël pour qu'il ne relève pas ce qu'il y a d'inadéquat à la religion biblique, comme telle, dans cet apparemment aux dieux naturistes ; de J. Pirenne, pp. 343-362 et 363-386, deux études sur l'évolution des gouverneurs de nomes sous l'A. E. et sur l'administration civile et l'organisation judiciaire en E. sous la cinquième dynastie ; de G. Roeder, pp. 387-402, trois planches, la description de quatre statues des musées de Buffalo et d'Amsterdam ; de M. Strackmans, pp. 509-544, sa biographie d'Ouni, où il renouvelle son sujet et la carrière de son héros ; du P. Suys, pp. 545-562, une étude sur la loi de frontalité qui réjouira le cœur de son maître M. Capart ; de B. van de Walle, pp. 563-574, l'étude d'une stèle du M. E. conservée au musée Curtius, à Liège ; je néglige, à regret, et en dépit de leurs mérites, de belles notices sur des sujets byzantins ou arabes, qui ne sont pas de mon gibier, pour signaler l'essai original de M. Guidi sur quelques problèmes généraux de l'orientalisme, pp. 167-216, et l'article, écourté hélas ! de J. Bidez sur les écoles chaldéennes sous Alexandre et les Séleucides, pp. 41-80 ; une fois de plus, le maître gantois est un défricheur qui s'écarte des chemins battus pour explorer la brousse ; au thème assez connu de l'influence grecque sur l'Orient, il a préféré celui des influences orientales sur l'esprit grec et sur la religion hellénistique ; tout est neuf ici et suggestif ; tout est fait de main d'ouvrier ; que M. Bidez tienne sa promesse de reprendre *in extenso* le sujet en citant tous ses textes, et nous verrons l'hellénisme s'éclairer d'un jour nouveau.

H. D.

A ERMAN. *Die Religion der Aegypter*. — Berlin, de Gruyter, 1934, 8°, xvi-465 p, 10 planches et 186 illustrations, Mk 7,50.

Une synthèse prudente et sobre dans ses généralisations, informée par une analyse minutieuse qui a rempli toutes les heures de sa longue carrière, telle est l'œuvre qu'Erman présente aujourd'hui au public. Seuls les gens de métier pourront mesurer, en lisant ces pages d'un style uni et simple, la somme de menus et obscurs labeurs qu'un pareil exposé réclame. Il n'est peut-être pas très difficile de disserter sur la religion des Égyptiens, et de lancer quelques vues sur l'histoire de leur pensée ; le brio permet tous les raccourcis et le lecteur enchanté d'y voir clair à si bon marché se juge bien servi. Mais la merveille c'est d'avoir pu exposer quatre millénaires de vie religieuse, d'avoir esquissé une suite chronologique de ses différents états, d'avoir esquissé un corps de doctrine, en gardant le souci de ne jamais forcer les faits en faveur de la ligne générale. C'est que ces faits sont légion, et qu'ils sont rebelles aux classifications arbitraires ; l'Égypte immuable est un mythe, mais les étapes de son évolution sont séparées par des zones de silence où toute information fait défaut ; force est de suppléer à cette disette, et chacun peut mesurer le danger de l'entreprise.

A. Erman y a réussi grâce à son information hors de pair et à son expérience. Il suffit de recourir aux notes qu'il a renvoyées à la fin du volume et qui ne sont guère que des citations de textes originaux, ou bien de suivre l'ordre subtil de la table des matières : le monde et ses dieux, voilà pour la mythologie, les grands dieux du pays, voilà pour la religion locale, la première évolution de la religion primitive, voilà pour l'histoire, et ces trois thèmes s'enlacent : légendes divines et théologie, époques religieuses de l'A. E. de l'hérésie d'El Amarna et du N. E., piété populaire et morale, culte enfin, et ici l'histoire mieux assurée reprend les guides de l'exposé jusqu'à la basse époque des Perses, les temps hellénistiques, et jusqu'à la diffusion des cultes égyptiens dans le monde méditerranéen. Le culte des morts, la magie on leur part. Je le répète, la modération est la qualité essentielle de ce livre. On peut se fier à ce guide et il ne faut en le suivant, faire qu'une réserve : l'étude des choses d'Égypte est moins aisée et ses résultats sont moins clairs que ne pourrait le croire un exposé aussi limpide. H. D.

A. A. VASILIEV *Byzance et les Arabes*. (Corpus Bruxellense historiae byzantinae — 1). Tome I. La dynastie d'Amorium (820-867). Édition française préparée par HENRI GRÉGOIRE et MARIUS CANARD, avec le concours de C. NALLINO, de E. HONIGMANN et de CLAUDE BACKVIS. — Bruxelles, Éditions de l'Institut de philologie et d'histoire orientales, 1935, 8°, xv-451 p.

M. Henri Grégoire, l'animateur des études byzantines tant en Belgique qu'à l'étranger, nous offre les prémices d'un très utile instrument de travail : le *Corpus Bruxellense historiae byzantinae*. Ce *Corpus* doit être une nouvelle édition, due à la collaboration de philologues et d'historiens et pourvue de traductions et de commentaires, de tous les textes historiques qui intéressent les annales byzantines.

Le premier et le deuxième tome de la Collection donnent la traduction française de l'ouvrage capital d'A. A. Vasiliev : *Byzance et les Arabes*. (Saint-Petersbourg 1900.) Mais il ne s'agit pas d'une traduction pure et simple d'un livre resté classique et fondamental. Cette nouvelle édition est en réalité une refonte complète et une mise au point de l'actualité scientifique.

Un tel travail exigeait l'étroite collaboration de byzantinistes et d'arabisants. On doit à M. Henri Grégoire la traduction elle-même et une profusion de

notes érudites dans lesquelles il marque nettement l'état actuel des recherches, ou oppose sa solution à celle de Vasiliev, ou discute de menus problèmes de chronologie et de prosopographie. M. Marius Canard a enrichi l'ouvrage de ses précieuses traductions de l'arabe, M. C. Nallino a écrit des notes critiques et bibliographiques et proposé des corrections, enfin M. E. Honigmann a résolu certaines questions d'identifications topographiques.

Dans l'introduction, A. A. Vasiliev esquisse l'histoire politique du califat abbaside au IX^e siècle : les antagonismes ethniques (Arabes, Perses, Turcs) y jouèrent un rôle prépondérant. Les courants religieux et les conflits théologiques, la magnifique efflorescence scientifique et littéraire, la somptuosité de la cour califale, le développement de l'immense trafic dont Bagdad devint le centre, bref toute la brillante civilisation abbaside du IX^e siècle revit en quelques pages suggestives mais trop concises. Une constatation d'importance que fait Vasiliev mais qu'il ne développe pas, c'est le parallélisme qu'offre l'évolution politique, religieuse, sociale et artistique de ces deux puissants États dont les rapports, à part les époques de guerre, étaient plutôt amicaux.

Au cours de son ouvrage, Vasiliev met en relief l'énergique et tenace activité des empereurs de la dynastie amorienne qui, durant quarante-sept ans, malgré les revers et les désastres, repoussèrent sans faiblir les agressions arabes toujours renaissantes et conservèrent, au prix de pénibles efforts, l'intégrité du territoire en Asie Mineure. Toute cette histoire stratégique et tactique des relations byzantino-arabes est narrée avec des détails minutieux et pittoresques. Les figures dures et intelligentes des califes Ma'mûn et de Mu'tasim se détachent en pleine lumière, à la tête de leur état-major si redouté des Byzantins.

L'appendice de ce premier tome contient surtout des traductions de passages choisis d'historiens arabes, parmi lesquels il faut mettre à part Tabari († 923) pour l'abondance et la précision de ses renseignements.

Il me sera peut-être permis de formuler deux critiques. Il aurait été préférable de conserver tel quel le texte de Vasiliev, de ne pas l'interpoler sans avertir le lecteur. Des crochets auraient facilement distingué les additions ou les corrections apportées au texte même. Au cours de la lecture, j'ai remarqué quelques passages dans le texte même qui, à n'en pas douter, ne sont pas des traductions de Vasiliev, ainsi, par exemple, aux pages 59, 70, 71, 90, 144, 174, 251-252. Il en est de même des notes. Impossible de discerner celles du byzantiniste russe et celles de M. Henri Grégoire et de ses collaborateurs. Dans cette œuvre collective, chacun aurait dû prendre clairement la responsabilité des améliorations ou des corrections qu'il ajoute à l'original.

De plus, on peut se demander si le contenu de l'ouvrage répond bien à son titre « Byzance et les Arabes ».

A part les trop rapides indications à peine esquissées dans l'introduction, ce volume ne nous fait connaître que des opérations plus ou moins militaires. Dans les relations byzantino-arabes, de l'aveu de Vasiliev lui-même, il y a eu autre chose que ces combats. Les relations économiques, sociales, religieuses, si étroites entre Bagdad et Byzance, sont laissées dans l'ombre. La note sur la polémique théologique au VIII^e et IX^e siècle (pp. 422-424) est utile mais fort insuffisante. A peine de-ci de-là quelques rares renseignements occasionnels sur le commerce et les influences réciproques en matière de littérature, de science et d'art.

Ces critiques laissent intacte la valeur scientifique du nouveau Vasiliev qui,

bien qu'incomplet, donne le dernier mot des recherches récentes en matière d'histoire politique et militaire, concernant les années 820 à 867.

DAVID AMAND.

A. A. VASILIEV *Byzance et les Arabes*. (Corpus Bruxellense historiae byzantinae — 3) Tome III. *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363 bis 1071 nach griechischen, arabischen, syrischen und armenischen Quellen* von ERNST HONIGMANN... — Bruxelles, éditions de l'Institut de philologie et d'histoire orientales, 1935, 8°, 269 p et 4 cartes en couleur, 20 belgas.

Ce qui constitue le troisième tome du Vasiliev refondu était primitivement conçu comme un vaste supplément géographique qui, à cause de ses imposantes proportions, a du être érigé à la dignité de volume indépendant. On aurait d'ailleurs mauvaise grâce à reprocher d'inutiles longueurs au livre de M. Ernst Honigmann. Tout y est bref, net et précis. Pas de littérature, mais des faits clairement et chronologiquement exposés, mais de précieuses bibliographies et d'érudites discussions topographiques. Ce livre était vraiment nécessaire, car il donne les indications les plus minutieuses et les renseignements puisés aux sources grecques et orientales et soumis à une rigoureuse critique. Les récits des historiens, des chroniqueurs, des annalistes s'éclairent et se situent à la lumière de ces identifications topographiques. Ce travail qui témoigne d'un extraordinaire labeur et d'une érudition peu commune, sera reçu avec empressement et utilisé avec confiance par les historiens de Byzance, de la Perse, de l'Arménie et du califat.

D. A.

THÉOLOGIE HISTORIQUE.

E. PETERSON. *Der Monotheismus als politisches Problem*. — Leipzig, Hegner, 1935, 8°, 158 p. Mk, 4,50.

Ce petit livre est fait de la refonte de deux articles parus dans la *Tueb. Quart.* de 1932 et dans *Hochland* de 1932-1933. Il étudie avec infiniment d'art et d'érudition la fortune d'un argument que Philon adopta et légua aux apologistes chrétiens en faveur du dogme de l'unité divine. La « Monarchie » : thème politique mis à l'ordre du jour par les écrivains grecs qui avaient les yeux fixés sur le « grand Roi et son gouvernement, que beaucoup de bons esprits jugeaient préférable à la démocratie ; les péripatéticiens l'employèrent pour caractériser le gouvernement du monde par un seul Dieu ; l'auteur du *De Mundo* y insista, enfin Philon s'en empara et le développa avec le brio qu'on pouvait attendre d'un Juif tout pénétré de monothéisme. Le thème, chemin faisant, revêtit successivement les divers aspects de la monarchie hellénistique ou romaine, puis, par un retour singulier des choses, il servit à la contre-offensive des païens, vengeurs des vieilles divinités, qui le reprirent en présentant la monarchie divine comme tempérée par un partage d'attributions entre le monarque et ses grands officiers, en l'espèce les dieux locaux. Je résume en mutilant la structure de ces pages si pleines, que des notes substantielles rendent encore plus suggestives.

H. D.

BURTON SCOTT EASTON. *The apostolic Tradition of Hippolytus* translated into English with Introduction and Notes. — Cambridge, University Press, 1934, 8°, xii-112 p. Sh. 7/6.

Il est inutile de rappeler l'extrême importance de la Παράδοσις ἀποστολική

d'Hippolyte (vers 160-235) pour l'histoire de l'organisation de l'ancienne Église de Rome. Le travail de B. S. Easton contribue à une plus plénière intelligence d'un si précieux document.

Dans une introduction concise et nette, l'auteur expose d'une manière peut-être trop simplifiée la genèse de la codification des rites, des coutumes et des usages, la naissance des règlements ecclésiastiques qui marquent la fin de la « période charismatique » et inaugurent « celle de l'organisation juridique et rituelle ». Ensuite il énumère et caractérise brièvement les diverses Constitutions ecclésiastiques, de la *Διδαχὴ* aux Canons d'Hippolyte. Elles sont très réussies les pages dans lesquelles il fait revivre avec un vrai bonheur d'expression la physionomie dure, formaliste et ultra-traditionnaliste d'un homme intelligent mais peu humain et l'oppose à l'évêque Calliste, habile, suave, avant tout pratique et peu féru de spéculation théologique. L'introduction se clôt sur des renseignements touchant les recherches critiques que ce document a suscitées et les diverses versions, latine et orientales, qui en tout ou en partie, en ont conservé le texte.

La traduction repose sur un texte idéal plus ou moins conjectural à base de latin, supplémenté par les fragments grecs et les additions fournies par les versions orientales. Les notes critiques sont brèves, trop brèves. L'auteur ne cite jamais les variantes qu'en anglais.

Dans le commentaire qui fait suite à la traduction, l'auteur a l'occasion d'y développer ses idées sur des sujets importants : par exemple, l'origine de l'épiscopat, celle du sacrifice chrétien, de l'Eucharistie, l'origine et l'évolution du « presbytérat », du diaconat, du catéchuménat, de l'agape, de la cérémonie baptismale. Sur tous ces points, l'auteur dit clairement ce qu'il pense mais ne prouve pas toujours ses affirmations dont quelques-unes paraîtront tranchantes. Son explication de la transformation du repas de communauté en sacrifice n'est qu'une hypothèse non vérifiable, son sentiment touchant la nature de l'Eucharistie primitive est assurément contestable, enfin diverses autres opinions sont avancées comme des faits évidents. Par contre, il a raison de montrer comment le rituel juif a exercé une puissante influence sur les formes primitives du culte chrétien.

DAVID AMAND.

ERICH KLOSTERMANN. *Origenes Werke. Zehnter Band. Origenes Matthaeus-erklaerung. I. Die griechisch erhaltenen tomoi* unter Mitwirkung von. Lic. Dr. ERNST BENZ. (Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, Band 40.) — Leipzig, J. C. Hinrichs, 1935, 8°, iv-304 p. RM. 24.

Après avoir publié, en 1933, la deuxième partie de l'exégèse origénienne de l'Évangile de Matthieu ; E. K. nous donne maintenant la première partie de l'exégèse de Matthieu, les tomoi X à XVII, les seuls qui soient conservés dans la tradition directe grecque.

Ces tomoi X-XVII, nous sont parvenus dans deux manuscrits indépendants mais fort intimement apparentés et relativement récents. Ce sont le *Monaecensis gr.* 191, bombycin du XIII^e siècle et *Cantabrigiensis Coll. S. Trinitatis* 194 = B. 8.10, papier du XIV^e siècle, utilisé par Erasme et par P. D. Huet, le premier éditeur du texte grec.

La tradition manuscrite grecque qui est parfois corrompue mais surtout abrégée et lacuneuse, est heureusement éclairée et complétée par une version latine très littérale datant probablement du VI^e siècle et qui commence au tome XII, 9 et dès lors suit le texte grec.

L'éditeur s'est efforcé non seulement de reconstituer les deux formes de texte dans leur état le plus ancien mais de présenter synoptiquement les deux recensions de façon qu'un simple coup d'œil permette de juger des omissions, des additions de chacun des textes. Erich Klostermann justifie parfaitement cette disposition parallèle dans sa « Vorbemerkung. Le double appareil critique qui figure au bas de chaque colonne est enrichi des corrections et des conjectures de l'éditeur, de son collaborateur E. Benz et d'origénisants de marque comme E. Diehl, W. Eltester, P. Koetschau, sans compter celles des éditeurs précédents : P. D. Huet, Dom Ch. de la Rue et C. H. E. Lommatszsch.

DAVID AMAND.

S. Laurentii a Brundusio. Opera Omnia. Vol. I. *Mariale*, xxiii et 650 p. Lire 90. Vol. II. *Hypotyposis Lutheranismi*. T. I *Hypotyposis Martini Lutheri*, xlv et 525 p. Lire 90. T. II. *Hypotyposis Ecclesiae et Doctrinae Lutheranae*, xviii et 535 p. Lire 90. T. III. *Hypotyposis Polycarpi Laiserii*, xviii et 436 p. Lire 70. Vol. III. *Explanatio in Genesim*, xxvi et 596 p. Lire 90. — Padoue, Typographie du Séminaire, 1928-1935, 4°.

Les Pères Capucins de la province de Venise ont entrepris cette édition des œuvres complètes de saint Laurent de Brindes. Elle doit comprendre en tout treize volumes dont voici les trois premiers : *Mariale* ; *Hypotyposis Lutheranismi* ; *Explanatio in Genesim*. La plus grande partie des œuvres de saint Laurent de Brindes était jusqu'à présent inédite, malgré leur réelle valeur théologique. Cela provient du caractère même de ces écrits : sermons ou ouvrages de polémique directe. L'*Explanatio in Genesim* elle-même était conçue pour aider l'illustre prédicateur dans son apostolat auprès des Juifs. Saint Laurent possédait de remarquables qualités d'exposition qui rendaient sa parole très agréable et très bienfaisante ; nous les retrouverons dans ses écrits.

Un groupe de Pères Capucins a été chargé du soin de cette édition qui réclame un labeur considérable. Ces premiers volumes — splendides in-4° — se présentent sous un aspect très imposant. Les pages d'introduction sont clairement disposées et donnent avec concision toutes les indications souhaitées. On a eu soin de munir chaque volume d'un double index : index synthéti-co-analytique d'abord qui permet de prendre une vue d'ensemble de la doctrine ; puis un index alphabétique où sont reprises sous chaque nom toutes les indications éparses dans le livre. La consultation est ainsi très aisée. De nombreuses planches hors texte (reproduction de manuscrits, de tableaux, fac-similé de documents) enrichissent chaque volume.

Le vol. I contient donc le « *Mariale* ». C'est un recueil de quatre-vingt-quatre sermons prononcés par le Saint à la louange de Marie. On les a classés en deux grandes catégories : paraphrases d'un texte marial et sermons festifs. L'ensemble est un véritable traité de mariologie car tous les points de doctrine sont envisagés par le saint auteur. Sa parfaite connaissance de l'Écriture et des Pères apparaît à chaque page et contribue à faire de ce « *Mariale* » un traité de valeur.

C'est à la période de lutte anti-protestante que se rattache l'*Hypotyposis Lutheranismi*. Durant de longues années (vers 1600) le savant Capucin fut appelé à raffermir la foi catholique en pays germaniques, notamment à Prague où il contrecarra puissamment l'influence pernicieuse de P. Laiserus. Le P. Grisar n'hésite pas à l'appeler un second Canisius. Saint Laurent avait senti la nécessité de dresser une réfutation complète de la doctrine adverse.

Le tome I^{er} combat la personne même de Luther, le II^e sa doctrine ; le III^e tome l'enseignement de Laiserus. Par ces écrits (qui, du reste, ne furent pas publiés en leur temps, à cause surtout du décès de Laiserus), l'auteur voulait fournir des armes aux catholiques et mettre à leur disposition un traité plus maniable que les grands ouvrages de saint Pierre Canisius. Il y aura grand intérêt au point de vue de l'histoire du dogme et des hérésies à étudier ces dissertations de saint Laurent de Brindes. Elles se présentent sous une forme polémique et sont très riches en citations. C'est là une des caractéristiques de saint Laurent et qui fait le prix de ses ouvrages : il cite ses auteurs avec un grand souci d'exactitude et de droiture. En dehors des textes bibliques ou patristiques, plus de cent auteurs sont cités et, en ce qui concerne Laiserus son principal adversaire, avec grande profusion. Les éditeurs ont veillé à identifier tous ces auteurs et textes dont ils ont eu le bonheur de retrouver la justification dans les ouvrages originaux, encore conservés dans des bibliothèques allemandes ou autrichiennes. Tout cet ensemble nous donne un travail consciencieux sur le luthéranisme, rédigé par un contemporain très averti et bien documenté.

Quant au troisième volume : *Explanatio in Genesim*, on y trouve un commentaire littéral sur les treize premiers chapitres de la Genèse. La partie faible (quoique intéressante encore) de ce traité est dans les aperçus philosophiques qu'il contient : de aeternitate mundi ; de principiis rerum, de immortalitate animae. Saint Laurent y oppose, par exemple, aux trois « principes des choses » selon la théorie d'Aristote (matière, forme et privation) ceux que nomme Moïse au premier verset de la Genèse : in principio creavit Deus « coelum et terram ». Son argumentation sur l'immortalité de l'âme est plus solide et, cette fois, aristotélicienne. Mais la valeur de ce commentaire est ailleurs : dans la connaissance que saint Laurent de Brindes avait des langues orientales et qui lui a permis de recourir de première main aux textes hébreu, chaldéen et d'utiliser la vaste littérature rabbinique (talmud, targum, etc.). Du reste, l'interprétation est d'un sain réalisme, retenant les allégories traditionnelles, mais s'attachant surtout au sens littéral et à ses développements logiques. Ici encore les Pères sont abondamment mis à contribution et très judicieusement.

Les volumes qui vont suivre (surtout œuvres de prédication pour les divers temps liturgiques) auront certainement un égal intérêt. Souhaitons qu'au cours de cette publication on arrivera aussi à retrouver un certain nombre des relations diplomatiques que le Saint a rédigées à l'occasion de ses nombreuses et si importantes missions.

B. BECKER.

L. BOUVIER. S. J. **Le précepte de l'aumône chez S. Thomas d'Aquin.** (*Studia Collegii maximi Immaculatae Conceptionis*, fasc. I). — Montréal (Canada), 4250, rue de Bordeaux, 1935, 8°, xvii-200 p. \$ 1,50.

La constitution apostolique *Deus scientiarum Dominus* a encouragé partout l'essor des études ecclésiastiques. Parmi les revues et collections nouvelles qui ont apparû à la suite de cette initiative du Saint-Siège, nous signalons les *Studia Collegii maximi Immaculatae Conceptionis* que commencent les Pères Jésuites de Montréal. Cette publication comprendra une série de travaux scientifiques sur les différentes branches de la théologie et de la philosophie. On veut y mettre un esprit à la fois traditionnel et progressiste, soucieux d'employer les méthodes critiques les plus rigoureuses.

L'histoire scientifique des dogmes est en plein épanouissement. Chose étrange, les vérités morales qui sont d'un usage plus immédiat encore ont

moins attiré l'attention des savants. Depuis peu cependant l'évolution de leur doctrine commence à être mieux étudiée : bon nombre d'entre-elles présentent d'ailleurs un intérêt social toujours actuel. Le R. P. Bouvier s'est attaché à mettre en pleine lumière la pensée de saint Thomas sur l'aumône en montrant comment, du *Commentaire des Sentences* à la *Somme théologique*, ses conceptions se sont perfectionnées en se précisant. Par une comparaison habile et rigoureuse des différents textes l'auteur a pu fixer la position exacte du saint Docteur et son apport personnel dans l'histoire de ce point doctrinal.

Les Pères et les pré-scholastiques avaient généralement tenu sur ce sujet des propos austères et peu nuancés : le riche qui ne donne pas tout son superflu est un voleur. Guillaume d'Auxerre, Alexandre de Halès et saint Albert le Grand avaient fini par constituer une synthèse moins brutale en distinguant les deux déterminations du précepte : l'existence du superflu et l'extrême nécessité. Cependant ils considéraient encore la justice comme fondement dernier du devoir de l'aumône. Tout en conservant les analyses de ses prédécesseurs saint Thomas dissocia plus nettement le double rôle de la justice et de la charité : *ex parte dantis* l'acte d'aumône relève de la justice parce que le superflu à donner est atteint par la justice légale ; *ex parte autem accipientis* il dépend de la charité car c'est l'indigence du pauvre qu'on veut soulager. L'action des deux vertus tout en étant distincte n'est point parallèle, mais dans un rapport de subordination : dans la Somme, saint Thomas affirme nettement le primat de la charité qui est la forme et le couronnement de toutes les vertus.

Les théologiens postérieurs pousseront plus avant encore dans cette voie nouvelle : les circonstances sociales les obligeront sans doute à modifier quelque peu les notions de superflu et d'extrême nécessité, mais ils souligneront de plus en plus le rôle essentiel de la charité indiqué par saint Thomas. L'élément justice lui sera subordonné jusqu'à ne plus viser qu'une condition de l'acte d'aumône, le fait de posséder un superflu.

Outre le mérite d'avoir dégagé nettement la pensée de l'Aquinat en une matière importante, la thèse du R. P. Bouvier possède celui d'être un bel exemple de travail minutieux et d'exégèse érudite des textes anciens.

J. H.

F. HOFMAN. *Der Kirchenbegriff des Hl. Augustinus in seinen Grundlagen und in seiner Entwicklung.* — München, Max Hueber, 1933, in-8°, xx-425 p.

C'est une étude complète de l'Ecclésiologie de saint Augustin que M. H. a entreprise après tant d'autres. Le développement de la pensée du grand docteur est suivie pas à pas, depuis la période neo-platonicienne, jusqu'à l'époque des controverses anti-pélagiennes. L'étude de la période de la lutte contre le donatisme prend la plus grande partie de l'ouvrage : c'est en effet dans les écrits de cette époque qu'Augustin a été amené, par les nécessités de la polémique, à préciser et développer ses conceptions ecclésiologiques.

Le choix de ce cadre chronologique a permis à M. H. de donner une idée nuancée de l'évolution de la pensée d'Augustin. Peut-être a-t-il cependant l'inconvénient de donner un peu trop d'importance, parmi les causes déterminantes de cette évolution, aux facteurs d'ordre extérieur. Augustin était, plus encore qu'un polémiste, un penseur profond et un Saint d'une admirable vie intérieure, pour lequel la réflexion intellectuelle restait toujours en fonction des réalités morales et vivantes. Cet aspect intérieur, pour n'être pas assez souligné par le plan adopté, n'est cependant pas négligé par l'A. Il a bien mis

en relief l'influence de l'expérience personnelle du grand converti sur sa conception de l'autorité et la nécessité de celle-ci. Les années qui suivent la prêtrise sont aussi bien étudiées, et il est intéressant de constater que, pour la doctrine de l'Église, aussi bien que pour celles de la grâce et du péché, ces années consacrées à une étude approfondie de saint Paul, ont eu une importance décisive. C'est alors en effet qu'Augustin se pénétra de la doctrine paulinienne du Corps mystique, et c'est encore un des mérites du travail de M. H. d'avoir bien montré les liens étroits établis par Augustin entre cette doctrine du Corps mystique et l'Église visible, hiérarchique et sacramentaliste. On aurait aimé cependant voir étudiée *ex professo* cette influence de l'étude de saint Paul sur les idées ecclésiastiques du grand Docteur.

Un autre inconvénient du plan chronologique est de rendre difficile la vue de l'ensemble. Cet inconvénient eût pu être racheté par l'esquisse, sous forme de conclusion, d'une brève synthèse de l'évolution analysée au cours de l'ouvrage. Nulle part, cette synthèse n'est faite, et cela n'est pas pour faciliter la lecture d'un ouvrage déjà fort volumineux.

Ces remarques n'enlèvent d'ailleurs rien de sa valeur à l'ouvrage, qui a le grand mérite d'être complet, nuancé, et illustré de nombreuses et belles citations d'Augustin. La bibliographie est abondante. Une table des citations en aurait notablement facilité l'utilisation. c. c.

J. R. GEISELMANN. *Die Abendmahlslehre an der Wende der christlichen Spätantike zum Frühmittelalter*. — Munich, M. Hueber, 1933, 8°, xiv-288 p. RM. 8, 20.

L'A. aurait pu intituler son livre : *Doctrine eucharistique de saint Isidore de Séville*. Ce sujet n'a jamais été bien traité et l'importance n'en a jamais été suffisamment appréciée. Grâce à M. G. on saura maintenant ce qu'il faut en penser.

La première moitié de l'ouvrage est purement négative. La lettre à Redemptus n'est pas de saint Isidore. Elle se rattache aux controverses théologiques qui au XI^e siècle divisèrent l'Orient et l'Occident. On y trouve des traces manifestes d'influence de saint Anselme, des écoles d'Anselme de Laon et de Guillaume de Champeaux et même de Hugues de Saint-Victor. Certaines considérations sur les paroles de l'Institution nous ramènent plus bas encore que le milieu du XII^e siècle. Conclusion : la lettre date au plus tôt des dernières années du XII^e siècle.

Le terrain déblayé, le D^r Geiselmann examine la doctrine de saint Isidore. Elle apparaît plus personnelle qu'on ne s'y serait attendu : cette indépendance relativement surtout à saint Augustin, cette certaine originalité s'expliquent d'ailleurs en grande partie par l'influence de la liturgie. M. G. estime que celle-ci est un élément d'interprétation indispensable. On en trouve chez Isidore les conceptions réalistes et métabolistes (cfr. *Rev. bénéd.* 1927, p. 152) mais non élaborées à la manière de saint Ambroise. Cependant Isidore inaugure déjà d'une certaine façon l'effort de synthèse auquel Pascase Radbert imprimera une nouvelle vigueur. On lira également dans ce livre des pages neuves et intéressantes sur l'enseignement sacramentel d'Isidore et sur le moment, au cours de la liturgie, de la transformation eucharistique. L. C.

J. RIVIÈRE. *Le dogme de la Rédemption au début du moyen âge*. (Bibl. thomiste ; sect. hist. 16.) — Paris, Vrin, 1934, 8°, xii-515 p.

Les dernières études historiques de M. Rivière sur le dogme de la Rédemption ont conduit au seuil du moyen âge. Celle-ci a pour cadre essentiel la première

moitié du XII^e siècle, période capitale à cause de saint Anselme, d'Abélard et de saint Bernard.

Comme précédemment, l'A. a pour objectif principal de réfuter les thèses pseudo-scientifiques de M. Turmel. Ce dernier, on s'en souvient, se plaisait à travestir la doctrine patristique dont les sommets sont marqués du côté latin par saint Augustin, saint Léon, saint Grégoire, en la ramenant, comme à sa clef de voûte, à un « rachat au diable », marché présenté au surplus sous les traits les plus grossiers ; condensé en cette idée centrale, le dogme traditionnel se serait effondré tout entier sous les coups de saint Anselme et d'Abélard ; par malchance, la reconstruction tentée par eux n'aurait pas été moins caduque que ce qu'ils avaient détruit ; il y aurait donc dans le dogme catholique, considéré du point de vue historique, aussi peu de solidité que de continuité.

C'est ce qu'il devenait urgent de soumettre à la critique. M. Rivière ne s'est pas dérobé à ce nouveau devoir.

Le livre a trois parties. La première : *Persistence de l'ancienne théologie* montre comment les thèmes et les cadres patristiques traversèrent le haut moyen âge presque sans modification : les compilateurs et glossateurs du VIII^e au XI^e siècle rattachent principalement le salut du genre humain au sacrifice offert par le Christ à Dieu son Père ; cependant, ils envisagent encore avec faveur certains ménagements dont, en considération de sa sagesse plutôt que de sa justice, Dieu aurait usé envers le démon.

Anselme et Abélard vont mettre en évidence l'inanité de telles préoccupations au sujet de « droits » du démon, mais en même temps ils donneront, le premier surtout, une impulsion décisive à la spéculation théologique sur les éléments essentiels du dogme. C'est l'objet de la seconde partie : *Voies nouvelles*.

Saint Anselme apparaît comme le premier adversaire, et le plus décidé, de toute prétention reconnue au diable dans l'œuvre du salut. D'accord avec ses devanciers il tient compte du démon, mais seulement pour affirmer que l'homme se devait de prendre sur lui sa revanche, pour son propre salut, comme pour l'honneur de Dieu auquel son péché a porté atteinte. Cette victoire ne pouvait être obtenue que par Jésus-Christ, dont seul le sacrifice était capable d'expier le péché et de satisfaire aux exigences de la sainteté divine. Le *Cur D. h.* a excité la verve de M. Turmel, qui voudrait en faire passer les énoncés fondamentaux pour absurdes, incohérents, gravement lacuneux. M. R. remet les choses au point, notamment en ce qui regarde l'impuissance foncière du pécheur à réparer, la vraie nature du péché et de l'outrage qu'il inflige à Dieu, le point précis de la mission rédemptrice et l'application de ses effets.

La critique des droits du démon effectuée par Abélard est beaucoup moins décisive que celle de s. A. et son système constructif n'est nullement dirigé contre celui du grand Docteur. La théorie d'Abélard est du reste suffisamment connue : elle réduit l'efficacité de la mort du Christ à l'amour reconnaissant qu'elle provoque en nous. C'est trop peu aux yeux de l'orthodoxie. Exprime-t-elle cependant toute la pensée d'Abélard ? M. R. ne prône nullement la revision du procès ; il constate du moins qu'« à une conception délibérément toute subjective de l'œuvre rédemptrice Ab. a régulièrement associé... la notion d'un mérite du Christ valable devant Dieu, prévu et préparé par sa providence en notre faveur ».

La troisième partie relève d'abord les traces d'influence de s. Anselme et d'Abélard dès la première moitié du XII^e siècle. Celle du premier se mani-

fieste très tôt et s'étend rapidement. Celle du second se confine dans un petit cercle de disciples, qui tout en s'efforçant de rester fidèles à sa pensée, se montrent beaucoup plus soucieux que leur maître des exigences de l'orthodoxie. Le cri d'alarme jeté par saint Bernard, suivi d'une vive polémique, enleva vite aux idées d'Abélard toute possibilité d'expansion. Par contre le bon accueil que fit l'abbé de Clairvaux à tout ce que le *C. D. h.* contenait de franchement assimilable à la doctrine catholique contribua beaucoup à assurer un succès définitif à l'œuvre d'Anselme.

Les quatre études complémentaires qui font suite au corps du livre occupent près de deux cents pages. La première observe le réveil tardif, mais éphémère et sans portée réelle, tant en Orient qu'en Occident, de la vieille théorie du rachat. La deuxième a pour objet le conflit des « filles de Dieu » (justice et miséricorde) principalement chez les orateurs et les poètes du moyen âge. Les deux dernières études : *Fin du XII^e siècle* et *Dans l'atelier de l'École* ont une particulière importance : elles continuent de suivre à travers la pré-scholastique et la scholastique, spécialement dans saint Thomas et Duns Scot le sort fait aux idées de saint Anselme et d'Abélard ; ici non plus, M. Rivière ne perd pas un instant de vue les élucubrations fantaisistes de M. Turmel.

C. LAMBOT.

LITURGIE

C. CALLEWAERT. *Liturgicae Institutiones*. Tract. I. *De Sacra Liturgia universim*. — Editio III^a. Bruges, Beyaert, 1933, 8°, VIII-192 p.

Les *Institutiones liturgicae* de Mgr Callewaert sont universellement connues et appréciées, et à très juste titre. Aussi nous est-il à peine besoin de les recommander à nouveau. Cette troisième édition du tome I est une preuve nouvelle de leur succès. Elle ne diffère pas, en substance, des précédentes éditions. Seules, quelques améliorations et précisions de détail ont été apportées çà et là, notamment dans la partie historique. La définition proposée de la liturgie est discutable sans doute, car elle semble l'appauvrir et la réduire à l'élément purement extérieur. Mais elle se justifie par le dessein de l'A. de circonscrire l'objet propre de la liturgie et de lui trouver une place distincte parmi les sciences ecclésiastiques. En réalité, la liturgie est-elle une science autonome, ou bien n'est-elle pas plutôt la mise en œuvre de notions appartenant à la théologie dogmatique ou morale, la traduction vivante de la doctrine ? Empressons-nous de dire que Mgr C. ne restreint pas du tout la liturgie à une affaire de rubriques. Un tel reproche est d'ailleurs démenti par la suite de l'ouvrage.

Ce traité réunit en un plan systématique un ensemble de questions assez peu homogènes et présente une réelle unité. On ne peut assez louer le souci de méthode et la clarté de l'exposé, ainsi que la solide érudition qui se révèle à chaque page. Le résumé historique est remarquable : l'A. a su éviter à la fois toute longueur et toute simplification excessive. Signalons, dans le chapitre des sources juridiques, une intéressante solution donnée au problème de la force obligatoire des rubriques.

D'abondantes notes bibliographiques ajoutent encore à l'intérêt de l'ouvrage, dont les qualités, d'ailleurs reconnues de tous, font le manuel tout indiqué pour les cours de liturgie dans les Séminaires. Il sera également de la plus grande utilité aux prêtres et aux laïcs même, qui y puiseront une connaissance plus profonde et un plus grand amour de la prière liturgique, en même temps qu'ils y trouveront de précieuses directives pratiques.

G. N.

E. G. CUTHBERT F. ATCHLEY. *On the Epiclesis of the Eucharistic Liturgy and in the Consecration of the Font.* (Alcuin Club Collection, Vol. XXXI.) — Oxford University Press, Londres, H. Milford, 1935, 8°, 210 p. Sh. 21

La consécration des éléments eucharistiques est réalisée par l'épiclesse. Telle est la thèse que l'auteur de ce livre croit pouvoir appuyer sur le témoignage des Pères et des liturgies. Interrogeant les textes dans leur ordre chronologique, son enquête établit la croyance à l'intervention spéciale du Saint-Esprit dans l'eucharistie, croyance qui se traduit dans les liturgies par une prière demandant au Saint-Esprit de descendre sur les *oblata* (parfois aussi sur les participants). Souvent, l'objet de cette intervention est précisé : opérer la consécration eucharistique. Tout ceci ne nous apprend rien de neuf. L'existence de l'épiclesse est un fait liturgique que nul ne songe à contester. Ce n'est que l'application à l'eucharistie du principe traditionnel : Dieu opère ses œuvres par son Esprit. La conclusion que tire de ce fait M. A. nous paraît inacceptable, car elle procède de deux erreurs : la première est de vouloir trouver dans les anciens documents la réponse à une question qui ne s'est précisée qu'assez tard, à savoir : quel est le moment, quelle est la forme de la consécration ? Les anciens considéraient l'action eucharistique dans son ensemble : le changement s'effectue au cours de l'anaphore, de la *prex*, qui comprend le récit de l'institution, et aussi une prière au Saint-Esprit. Celui-ci a dans la confection du sacrement un rôle important. Mais il n'y a pas d'exclusive. De plus, les mots *ἐπίκλησις*, *invocatio* n'ont pas chez les Pères le sens précis d'épiclesse, mais un sens large, désignant toute l'anaphore. Notons aussi que l'épiclesse demandant explicitement au Saint-Esprit le changement n'est ni primitive, ni universelle. La première trace en est chez Cyrille de Jérusalem (IV^e s.). La présence d'une telle demande n'implique pas que ce soit cette prière-là qui marque le moment du changement.

Si la croyance à la vertu consécrationnelle du Saint-Esprit est incontestable, la présence et l'efficacité des paroles de l'institution ne sont pas moins bien attestées. Or, M. A. n'accorde pas à ces témoignages la valeur qu'ils méritent. C'est le second reproche qu'on lui fera. Qu'il suffise de donner quelques exemples : Chez Justin, il déclare qu'il n'y a rien à trouver ; mais les mots *δι' εὐχῆς λόγου τοῦ πατρὸς τοῦ* (I *Apol.* 66) cités p. 23 sont cependant significatifs. De même, comment affirmer que pour Irénée l'épiclesse est la forme de consécration, alors que dans l'*Adv. Haer.* (4, 18, 4 et 5, 2, 3) le changement est attribué au *λόγος τοῦ Θεοῦ* ? Mais c'est la pensée de saint Jean Chrysostome qui est la plus méconnue : on sait que son enseignement est formel sur l'efficacité des paroles de l'institution. Néanmoins M. A. donne du célèbre passage de l'homélie I de *Prod. Jud.*, 6, une interprétation faisant porter sur les mots *ἐρρέθη μὲν ἅπαξ* la comparaison entre le miracle de la création et celui de l'eucharistie : comme les paroles « croissez et multipliez-vous » ont été dites une seule fois, de même les paroles « ceci est mon corps » prononcées une fois pour toutes à la Cène, demeurent opératives à travers les âges ; mais leur application à chaque messe se fait par l'épiclesse. Cette exégèse est exclue par le contexte : *τοῦτο τὸ ῥῆμα μεταῤῥυθμίζει τὰ προκειμένα* (remarquer le verbe au présent, et plus loin : *ἡ φωνὴ αὐτῇ ἅπαξ λεχθεῖσα καθ'ἐκάστην τράπεζαν... τὴν θυσίαν... ἐργάζεται*). Des textes non moins clairs de saint Ambroise (p. 71-75), de saint Grégoire de Nysse (p. 59), de Sévère d'Antioche (p. 124) sont interprétés de même façon. Même méthode vis-à-vis de saint Augustin. P. 83, il y a, dans le sermon VI inédit, un jeu de mots manifeste sur *verbum*.

Nous ne pouvons, faute de place, relever toutes les assertions discutables, à propos notamment de Césaire, d'Hippolyte, de Sérapion, de Jean Moschus, etc. Dans l'épître 65 de saint Cyprien où il est dit que le prêtre doit posséder le Saint-Esprit, « car l'oblation ne peut être sanctifiée là où n'est pas le Saint-Esprit », M. A. voit la trace probable d'une prière demandant au Saint-Esprit de sanctifier les oblations ! Pareils procédés ne sont guère rassurants !

Au ch. I, les textes du N. T. (Rom., Hebr.) donnés comme des traces de l'épiclèse, en sont plutôt le fondement, semble-t-il. A noter que le texte grec de Rom. XV, 16, traduit ici « hallowed by the Holy Ghost » est ἡγιασμένη ἐν πνεύματι ἁγίῳ. Cette nuance a son importance.

Le caractère tendancieux, le manque d'objectivité nuisent à ce livre qui a, par ailleurs, de réels mérites. Il est en effet, depuis celui de Hoppe, le premier ouvrage traitant *ex professo* la question. Son information est des plus complètes (il y aura lieu d'y ajouter un intéressant passage des sermons catéchétiques de Théodore de Mopsueste). Chaque paragraphe est suivi d'une série de notes très soigneusement rédigées. On trouvera même des vues très exactes et des mises au point qui mettront fin à plus d'une opinion désuète. Une étude détaillée sur la sémantique des termes ἐπικλῆσις, ἐπικάλεω, *invocation*, *invocare*, précède le défilé des textes. On pourra s'étonner de ne voir citer aucun des travaux du P. Salaville, si importants cependant en la matière.

Parallèlement à l'épiclèse eucharistique, M. A. a étudié l'épiclèse de la consécration des fonts baptismaux ; les témoignages qu'il apporte sont pleins d'intérêt et, s'ils ne constituent pas un argument en faveur de sa thèse, ils montrent du moins que l'épiclèse eucharistique n'a pas été, ainsi qu'on l'a prétendu, calquée sur celle des eaux baptismales.

La présentation typographique est de tous points parfaite.

G. N.

Ordo Romanus primus de missa papali, quem e cod. Wolfenbüttel 4175 edidit

R. STAPPER. (Coll. Opuscula et Textus. Series liturgica, R. Stapper et A. Rücker, fasc. I). — Münster i. W., Aschendorff, 1933, 8°, 33 p. RM. 0,85.

La série liturgique de la nouvelle collection Opuscula et Textus a pour but de mettre à la portée des étudiants les sources principales de la liturgie, tant orientale qu'occidentale. Ce premier fascicule répond parfaitement à sa destination, puisqu'il nous livre un document indispensable à qui veut étudier l'histoire de la messe romaine : l'*Ordo primus*, décrivant la messe papale aux VI^e-VII^e s. L'éditeur a choisi les ms 4175 de Wolfenbüttel, qui est un des meilleurs et des plus anciens (IX^e s.). Il comprend le supplément relatif à la concélébration des grandes fêtes (Andrieu, n° III). Cette édition est des plus soignées et est enrichie de notes explicatives. On a donné en apparat les variantes de l'*Ordo* de Mabillon.

G. N.

Ritus Baptismi et Missae, quem descripsit THEODORUS EP. MOPSUESTENUS in sermonibus catecheticis, e versione syriaca in linguam latinam translatus ab A. RÜCKER. (Coll. Opuscula et Textus. Series liturgica, R. Stapper et A. Rücker, fasc. II). — Münster i. W., Aschendorff, 1933, 8°, 44 p. RM. 1.

La récente découverte d'une version syriaque des Sermons catéchétiques de Théodore de Mopsueste est pour les théologiens et les liturgistes une aubaine aussi précieuse qu'inattendue. Le texte grec de ces écrits, connus seulement jusqu'ici par des allusions et citations de Pères, se perdit assez vite, peut-être en raison de la suspicion jetée sur leur auteur lors de l'affaire des Trois-

Chapitres ; heureusement, les Nestoriens, qui avaient ces sermons en grande estime, les ont traduits en syriaque et c'est cette version qui fut retrouvée et publiée par Mingana. Les sermons sont au nombre de seize, les dix premiers traitant du Symbole, les six autres du Pater, du baptême et de la messe. M. R. a eu l'heureuse idée de détacher des cinq derniers les passages exposant les rites du baptême et de la messe et d'en donner une élégante traduction latine. La valeur de ces catéchèses se révèle à première lecture et l'on peut hardiment les comparer à celles de saint Cyrille de Jérusalem. Elles présentent aussi une parenté d'idées avec saint Jean Chrysostôme. La liturgie décrite est à peu près celle des Constitutions apostoliques. L'importance de ce document dépasse d'ailleurs le champ de la liturgie, et la christologie, comme la théologie sacramentaire y trouveront des témoignages autorisés. Ajoutons que M. R. a joint en appendice le symbole de Théodore restitué dans son texte grec.

Expositio antiquae liturgiae gallicanae Germano Parisiensi ascripta, edidit notisque illustravit J. QUASTEN. (Coll. Opuscula et Textus. Series liturgica, R. Stapper et A. Rücker, fasc. III.) — Münster i. W., Aschendorff, 1933, 8°, 31. p. RM. 0,85.

On connaît l'opuscule attribué à Germain de Paris et contenant, sous forme de deux courtes lettres, l'explication mystique des rites de la liturgie gallicane. La première lettre expose le sens des rites de la messe, la seconde celui de divers autres *carismata* : psalmodie, répons, baptême, vêtements sacrés. Il n'en existe qu'un seul ms, celui d'Autun (IX^e s.), publié par Martène et Durand. Il semble aujourd'hui démontré que ces épîtres n'ont pu avoir Germain pour auteur, car elles accusent une dépendance vis-à-vis du *De ecclesiasticis officiis* d'Isidore (écrit vers 620) et des *Dialogues* de saint Grégoire (593). Or, Germain est mort en 576. Mais quel qu'en soit l'auteur, elles n'en gardent pas moins leur valeur, puisqu'elles sont à situer vers le VII^e siècle et constituent dès lors la plus ancienne source sur le rite gallican. La présente édition reproduit simplement le texte de Migne, en mentionnant les leçons proposées par divers critiques. Illustré de nombreuses notes, ce travail nous met entre les mains un document d'importance.

G. N.

Textus antiqui de Festo Corporis Christi. Collegit et notis illustravit P. BROWE, S. J. (Coll. Opuscula et Textus. Series liturgica edita curantibus R. Stapper et A. Rücker, fasc. IV.) — Münster, Aschendorff, 1934, 8°, 56 p. RM. 1,10.

On trouvera rassemblés ici les principaux documents anciens concernant l'institution de la Fête-Dieu : extraits de la biographie de Julienne de Cornillon, bulle du pape Urbain IV, décrets d'évêques, de Synodes, de chapitres généraux, et autres textes sur l'organisation de la fête. Bien qu'aucun de ces textes ne soit inédit, le P. B. a fait œuvre très utile en les réunissant, car il nous permet ainsi de voir comment se fit la diffusion de la nouvelle fête, diffusion qui semble avoir été assez lente. Une remarque : les fragments connus du premier office du Corpus-Christi, composé par le frère Jean et approuvé par Hugues de Saint-Cher, eussent heureusement complété le florilège. G. N.

S. Francisci Assisiensis et S. Antonii Patavini officia rhythmica auctore fratre JULIANO A SPIRA, edidit et notis illustravit H. DAUSEND, O. F. M. (Coll. Opuscula et Textus. Series liturgica edita curantibus R. Stapper et A. Rücker, fasc. V.) — Münster i. W., Aschendorff, 1934, 8°, 52 p. RM. 1.

Les offices rhythmiques sont des offices liturgiques dont non seulement les

hymnes, mais aussi les antiennes et les répons sont en vers. Ce genre de productions, qui prit naissance vers le IX^e s., connut au XII^e s. la plus grande vogue. Le P. Dausend nous livre ici une édition nouvelle de deux de ces offices, composés par Julien de Spire, l'un en l'honneur de saint François d'Assise, l'autre en l'honneur de saint Antoine de Padoue. L'Éd. a pris pour base le texte de l'édition de Felder, en y ajoutant les variantes de divers mss. Il y a joint aussi le verset allél., la séquence et la préface de la messe de saint François, du même Julien de Spire. De mètre iambique ou trochaïque, ces vers sont d'une latinité très décadente et d'une inspiration poétique assez pauvre, mais, dans leur naïve simplicité, ils reflètent bien la mentalité des premiers franciscains.

G. N.

Consuetudines liturgicae in functionibus anni ecclesiastici papalibus observandae, e sacramentario cod. vat. Ottobon. 356 desumpsit et edidit J. BRINKTRINE. (Coll. Opuscula et Textus. Series liturgica edita curantibus R. Stapper et A. Rücker, fasc. VI.) — Münster i. W., Aschendorff, 1935, 8°, 43 p., RM. 1.

On sait qu'après la réforme liturgique d'Innocent III, il s'est constitué à Rome un *Ordinaire*, dérivé des *Ordines romani* du XII^e s. et d'autres éléments, et contenant les rubriques et les coutumes liturgiques. Il n'en existe qu'un ms assez tardif, le cod. latin 4162 de la Bibl. Nat. de Paris, écrit en 1365. Mais cet ordinaire fut dès le XIII^e s. inséré dans les sacramentaires et les missels. Ainsi le cod. Ottobon 356 et le cod. 100 d'Avignon (ce dernier a servi de source à l'Ordo rom. XIV), qui représentent la liturgie papale de la fin du XII^e s. Ces deux mss sont plus anciens que celui de Paris. M. Br. a extrait du sacramentaire Ottob. 356 les *Consuetudines* qu'il édite ici très soigneusement avec notes et les variantes de l'Ordo XIV. Inutile de dire l'intérêt que présente ce document, témoin des usages romains du XIII^e s. On y retrouvera l'essentiel de nos rites actuels, notamment pour le Semaine Sainte et on comprendra mieux leur sens en les voyant dans leur cadre d'origine.

G. N.

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

Ad viros religiosos.. Quatorze sermons d'ADAM SCOT. Texte établi avec Introduction et notes par le R. P. FR. PETIT, O. Praem. — Tongerlo, Librairie Saint-Norbert, 1934, 8°, 254 p.

Dom Wilmart a récemment ramené l'attention sur Maître Adam, qui vivait au XII^e siècle, prémontré à Dryburg, puis chartreux à Wilnam. Ce fut un auteur spirituel fécond dont l'œuvre littéraire n'a pas encore été retrouvée en entier. Le R. P. Petit nous en livre, en un texte complet et bien meilleur que dans l'édition précédente (1901 de Gray-Birch), une partie particulièrement intéressante, à savoir : quatorze sermons spécialement destinés aux chanoines prémontrés. Deux manuscrits ont servi de base : Rouen 618 (XV^e-XVI^e s.), Paris Mazar. 1003 (XIII^e-XIV^e s.).

L'Introduction, très développée, sera la bienvenue. Le R. P. P. y présente tout ce qu'il a pu recueillir d'informations sur la vie, l'activité littéraire d'Adam. Le personnage en valait certainement la peine. Il occupe une place des plus honorables parmi les écrivains et auteurs ascétiques du XII^e s., encore qu'il se soit tenu à l'écart du grand mouvement intellectuel qui devait s'épanouir au siècle suivant. Maître Adam continue l'ancienne tradition ; il s'avance encore dans le sillage de saint Augustin, mais précisément l'inspiration toute

augustinienne de son œuvre lui a permis de mettre en pleine valeur sa propre personnalité, toute vibrante de sensibilité. C. L.

A. THOMAS. *Die Darstellung Christi in der Kelter, eine theologische und kulturhistorische Studie.* (Coll. „Forschungen zur Volkskunde“, Heft 20/21). — Düsseldorf, Schwann, [1935], 8°, 200 p., ill.

Cet ouvrage est consacré au rôle joué par l'industrie vinicole dans la vie et la civilisation médiévales de l'Allemagne, à la place que le symbole de la Vigne et surtout l'image du Messie Vendageur d'Isaïe 63 ont occupée dans la tradition exégétique et théologique du moyen âge. Le Messie Vendageur est devenu le Christ au pressoir. Une fois identifié avec le raisin foulé dans la cuve, le Christ a été reconnu par les mystiques médiévaux dans une foule d'autres textes bibliques. Des commentaires et des spéculations, voire des poésies populaires et des œuvres d'art (abondamment reproduites ici), nés de cette exégèse, R. a dressé ici un inventaire minutieux : les historiens du dogme lui en sauront gré.

Nous nous permettons de regretter qu'il n'ait pas fait mieux que nous livrer les produits d'une méritoire enquête et que sa synthèse finale soit si étriquée (Ergebnisse : 3 pages).

Nous signalons aux historiens des coutumes monastiques l'explication proposée par M. Th. *du vin de la S. Jean*: *Amorem* c'est la *Minne* des anciens Germains, la gorgée que l'on buvait pour l'amour et à l'honneur des dieux païens, rite christianisé dans la suite en l'honneur des saints et maintenu, grâce sans doute à une confusion, jusqu'aujourd'hui pour saint Jean (p.27-28).

Encore un mot pour épinglez cette phrase ingénue : « Gregor der Grosse reicht den germanischen Nationen — klar erkennend dass ihnen die Zukunft gehöre — die Hand. » Était-ce ici, du reste, le lieu de faire du patriotisme?

TH. DELFORGE.

E. LEVESQUE, P. S. S. *Lettres de M. Olier.* Nouvelle édition revue sur les autographes et augmentée d'inédits. 2 vol. — Paris, Gigord, 12°, xxviii-640 et 605 p. Fr. 36.

Le principal intérêt de cette volumineuse correspondance est avant tout d'ordre spirituel. On y constatera la manière propre dont usait M. Olier dans la direction des consciences désireuses de perfection. Ces âmes sont mises en garde contre l'obsession du moi ; elles sont vouées à vivre en esprit de dépendance continuelle vis-à-vis de Dieu, à adhérer aux mystères et aux états de Jésus-Christ, en renoncement à elles-mêmes et en attention contemplative à l'objet divin de leur amour.

Cette édition complète avantageusement celle de Gamon (1885). Elle est riche d'une trentaine de lettres inédites et fut consciencieusement révisée sur les textes autographes. Des notices sur les destinataires et les circonstances propre à chaque lettre et une table analytique bien détaillée complètent la belle présentation de ce volume. Quiconque étudiera la spiritualité française du XVII^e s. trouvera en ces pages un document de première valeur édité dans un texte définitivement fixé.

I. R.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours publiée sous la direction de A. FLICHE et V. MARTIN. 1. *L'Église primitive*, 2. *De la fin du II^e siècle à la paix constantinienne* par J. LEBRETON et J. ZEILLER. — Paris, Bloud et Gay, 1 s. d. 2 : 1935, 8°, 474-510 p. Chaque vol. 60 frs.

Il est difficile aujourd'hui de donner à une Histoire générale de l'Église un caractère distinctif, tant la matière a été traitée, surtout en ces derniers temps. MM. Fliche et Martin y sont néanmoins parvenus. Ne nous attardons pas à l'aspect extérieur de l'œuvre encore que l'ampleur en soit imposante : vingt-quatre volumes d'environ cinq cents pages. Ce qui retiendra davantage l'attention, c'est la longue liste des collaborateurs, personnalités de premier ordre, dont les noms à eux seuls garantissent que le sujet a été étudié en profondeur et avec toute la compétence souhaitable.

Le mode d'exposition sera uniforme d'un bout à l'autre : récit exact, clair et aussi vivant que possible ; large part faite aux facteurs d'ordre spirituel et moral, à la vie intérieure de l'Église ; documentation choisie et commodément utilisable. La disposition matérielle même est réalisée de manière à rendre la lecture aisée : à cet effet, les résumés de chaque paragraphe, bien mis en évidence, constituent une heureuse innovation.

L'esprit qui anime la nouvelle Histoire se caractérise par le respect et l'amour de l'Église, sans lesquels il est malaisé d'en comprendre le développement historique non moins que la nature intime ; il se distingue aussi, faut-il le dire, par le souci scrupuleux de ne trahir en rien la vérité.

Les deux premiers tomes inaugurent brillamment l'entreprise. Bien des lecteurs se réjouiront de ce que la composition en a été confiée au R. P. Lebreton et à M. Zeiller qui, à des titres divers mais également appréciés, ont si bien mérité, déjà, de l'histoire ancienne de l'Église.

Voici comment de façon générale, ils se sont partagé la tâche : M. Zeiller a écrit les chapitres concernant l'histoire extérieure : formation et organisation des églises, hiérarchie, culte, rapports avec le monde païen, avec les pouvoirs publics. La part du R. P. Lebreton n'est pas moindre : elle se rapporte plutôt à l'histoire interne, en particulier aux mouvements d'idées, à l'activité littéraire. Bien qu'en abordant un quelconque chapitre, on puisse deviner presque à coup sûr qui en est l'auteur, et qu'on ait toujours la ressource de consulter la Table pour s'en assurer, il n'aurait pas été inutile, croyons-nous, de le rappeler au commencement de chaque chapitre.

Très à propos, les auteurs remontent dans l'histoire pré-chrétienne aussi haut qu'il est nécessaire pour faire voir avec une parfaite clarté les attaches de la nouvelle religion avec le milieu si complexe d'où elle est sortie : le monde romain et le monde juif. C'est l'Introduction. Le premier chapitre est consacré à Jésus-Christ fondateur de l'Église. En gros, les ch. II à VI exposent la toute première expansion et l'établissement des églises primitives, récit que domine la figure des grands apôtres : Pierre, Paul, Jacques et Jean. Les ch. VII-XIV embrassent la fin du premier siècle et le second tout entier : persécutions, Pères apostoliques, organisation ecclésiastique, vie chrétienne, apologétique.

Le deuxième volume s'étend de la fin du second siècle à la paix constantinienne exclusivement. Les ch. I-III sont d'histoire doctrinale : apparition et développement de la crise gnostique et du montanisme et réaction qu'ils susciterent au sein de l'Église tant au point de vue du canon scripturaire et de la hiérarchie qu'au point de vue proprement théologique (saint Irénée). Le chapitre suivant a pour objet les controverses romaines de la fin du II^e s. et du III^e. Ces pages sont du P. Lebreton. M. Zeiller a écrit les ch. IV-VII sur la propagation du christianisme et les persécutions depuis Septime-Sévère jusqu'à Dioclétien. Dans les ch. VII-XV (J. L.) nous reprenons contact avec l'activité interne de l'Église : littérature d'Afrique et d'Orient, lutte contre le syncrétisme et le néo-platonisme, naissance de l'école d'Alexandrie, fermem-

tation intellectuelle et doctrinale à Alexandrie et à Antioche au III^e s. Parallèlement dans les ch. XVI à XXI (J. Zeiller) se déroulent l'activité extérieure et les institutions : organisation ecclésiastique, primauté romaine, propriété ecclésiastique et situation juridique de l'Église dans l'empire, vie chrétienne, dernière persécution, bilan de la conquête chrétienne à la veille de la paix constantinienne.

Les problèmes critiques que posent les premiers temps de l'Église sont innombrables, difficiles et souvent délicats. Le lecteur qui aura examiné avec attention ces deux volumes n'en ignorera rien. Il peut être assuré que la solution proposée ou suggérée a été longuement mûrie ; s'il n'en est pas satisfait, il lui est loisible, grâce à une bibliographie organiquement disposée, de se faire à lui-même une opinion de son choix. Parmi les questions qui nous paraissent traitées avec bonheur, nous voulons dire avec objectivité et pondération, relevons celles qui ont trait à la fondation de l'Église romaine et la primauté de son chef (il nous semble, à ce propos, que le cas de saint Cyprien [t. II, p. 195 sqq. et 410 sqq.] est traité une fois de trop), l'influence éventuelle du marcionisme et du montanisme sur la constitution du canon et le développement de la hiérarchie, le statut juridique de l'Église dans l'empire. Nous apprécions aussi la part très large faite aux mouvements d'idées et à l'activité littéraire : le R. P. Lebreton, notamment, n'a pas craint de donner de longs extraits des œuvres vénérables laissées par les premiers écrivains chrétiens.

C. LAMBOT.

P. HENRY, S. J. Plotin et l'Occident. Firmicus Maternus, Marius Victorinus, saint Augustin et Macrobe. (*Spicilegium sacrum lovaniense*, 15). — Louvain, rue de Namur, 40, 1934, 8°, 291 p. Belgas 18.

Le but précis et l'objet principal que s'est proposés le R. P. P. Henry a été de définir la dépendance littéraire immédiate qui rattache le quatrième siècle latin à Plotin. L'A. étudie successivement comment Firmicus Maternus, Marius Victorinus, Augustin, Macrobe, Servius, Ammien Marcellin et finalement Sidoine Apollinaire utilisent Plotin. Le livre est très bien présenté et les tables diverses qui le terminent en rendent le maniement et la consultation faciles et fructueux.

Les trois études consacrées à Victorinus, Augustin et Macrobe sont les plus importantes. Le P. Henry, sans exclure de son argumentation les rapprochements doctrinaux, affirme avec une insistance convaincue sa préférence et la valeur critique des témoignages et des preuves littéraires. D'après cette méthode sobre mais sûre il montre, comment les renseignements sur Plotin rapportés par Firmicus Maternus proviennent uniquement de la *Vita Plotini* de Porphyre et non de la rédaction d'Eustochius. Il y a dans ce travail beaucoup de données utiles et intéressantes, nous ne pouvons songer à les noter toutes.

Marius Victorinus s'est pénétré de Plotin, le R. P. Henry le montre bien, mais il paraît n'avoir pas eu connaissance du travail capital en cette matière de Geiger, C. M. V. *Afer ein neuplatonischer Philosoph* (2 Progr.), Metten 1888. Cependant l'A. ne songe pas à dire, semble-t-il, bien que la supposition paraisse le tenter, que Plotin est le seul auteur néo-platonicien dont se soit inspiré Victorinus. Étant donné la décision avec laquelle le pluriel d'auteur des « *platonorum libri* » dont parle Augustin est rapporté au seul Plotin (cfr. pp. 70 et 94) on pourrait s'attendre de voir l'A. persister à étendre cette expression comme « livres écrits par les platoniciens » au lieu de la traduire par « livres utilisés par les platoniciens ». Si saint Augustin a dit que les Ennéades sont

les livres des platoniciens comme les saintes écritures sont les livres des chrétiens, l'argumentation du P. Henry y gagnerait. Les passages parallèles entre Augustin et Plotin sont à tout prendre peu nombreux et brefs. Par ailleurs, ces citations concernent des doctrines et des expressions élémentaires dans la pensée néoplatonicienne. Il semble difficile par conséquent d'en tirer la conclusion que parmi les écrits néo-platoniciens seuls les Ennéades ont été connues ou utilisées par S. Augustin. En restant fidèle au point de vue si précieux de critique littéraire qui préside à ce travail ne pourrait-on pas prendre Augustin à la lettre lorsqu'il dit, Conf. VIII, II, 3 : « .. commemoravi legisse me quosdam libros Platoniorum quos Victorinus... in latinam linguam transtulisset... »? L'A. loin de se demander si Victorinus a traduit les Ennéades en entier, pourrait hardiment s'en tenir au témoignage explicite de saint Augustin disant avoir lu en latin les quelques livres des Ennéades traduits par Victorin.

L'ouvrage du R. P. Henry sera fort apprécié. Si la liste des citations, des paraphrases et des allusions faites par Augustin pouvait être accrue, elle ferait progresser encore la solution d'une question si bien posée et par le fait même si féconde déjà en résultats.

P. B.

G. LAZZATI. Teofilo d'Alessandria. — Milan, Vita e Pensiero (Università del Sacro Cuore), 1935, 8°, 94 p. Lire 10.

Cette courte monographie intéresse l'histoire du dogme grâce aux rapports que Théophile d'Alexandrie entretint avec saint Jean Chrysostome, saint Cyrille d'Alexandrie (son neveu), saint Épiphane et saint Grégoire de Nysse, ainsi que par son attitude à l'égard d'Origène. La question de la suprématie des patriarchats orientaux sera aussi utilement illustrée par ces pages où l'action prépondérante de Théophile est fort bien mise en lumière. Lazzati étudie en appendice les textes qui nous sont restés de Théophile ; il en dresse une liste complète avec références aux manuscrits et aux diverses éditions.

B. B.

F.-X. SEPPELT. Das Papsttum im Frühmittelalter. — Leipzig, S. Hegner, 1934, 8°, 446 p. RM. 12,50.

Ce volume est le deuxième d'une Histoire générale de l'Église. Il commence avec le pontificat de saint Grégoire le Grand pour finir sur le milieu du XI^e siècle. Il embrasse donc une période capitale, qui vit l'établissement du pouvoir temporel des papes.

Les faits rapportés sont ceux que l'histoire a acquis. L'auteur, savant distingué, s'est principalement appliqué à les présenter au public lettré mais non spécialisé en ces matières. Il a donc visé à être clair et animé. En fait son récit simple et sans surcharge est d'une lecture très attachante. On goûtera particulièrement les belles pages sur Grégoire I^{er} et Nicolas I^{er}.

Une abondante bibliographie rejetée en appendice permettra à ceux que la lecture de l'ouvrage aura mis en goût d'entreprendre des études plus poussées.

R. D.

HARRY CAPLAN. Mediaeval Artes Praedicandi. A Hand-list. — Ithaca. New-York, Cornell Univ. Press, 1934, 2 vol., 8°, 52-36 p. Sh. 11/6.

Ce catalogue mentionne la majeure partie des manuscrits d'Europe contenant des Manuels de prédication qui remontent aux XIII^e, XIV^e, XV^e siècles. Encore s'agit-il des « Artes » proprement dites et non de recueils de sermons tout faits, de schémas, d'exemples, etc. Les traités en question sont uniquement des ouvrages techniques.

M. Caplan avertit à bon droit que son livre est un instrument de travail, et non pas le résultat d'une étude sur les «*Artes praecandi* ». Ces sortes d'écrits constituent un sujet embrouillé : il n'est pas toujours aisé de les circonscrire, de les dater, d'en découvrir l'auteur. Le présent ouvrage les signale tels qu'ils se présentent dans les manuscrits ou tels que des études, rarement définitives, les ont qualifiés.

Les trois premières listes comprennent les manuels inédits. M. C. en indique l'*incipit*, le contenu, les mss., éventuellement l'auteur. Pour une quinzaine, il a été impossible de trouver soit le ms. soit l'*incipit*. Suit une liste des traités déjà publiés. Nous trouvons enfin de bonnes tables des noms d'auteurs et des manuscrits.

L'utilité de ce répertoire est évidente surtout pour ceux à qui incombe la tâche de rédiger un catalogue de bibliothèque. R. S.

P. MANDONNET, O. P. **Dante le Théologien.** (Bibliothèque d'Histoire.) Paris, Desclée de Brouwer, 1935, 8°, 331 p. Frs. 15.

On retrouve dans cette belle étude la profonde connaissance du moyen-âge du regretté Père Mandonnet. Il ne nous donne pas seulement ici des éclaircissements partiels mais une véritable clef pour l'interprétation du symbolisme si raffiné de Dante. Le P. M. procède «*per quatuor causas* » à la manière scolastique et sait donner une grande ampleur à son sujet. Les dantologues auront à retenir principalement de cet ouvrage : 1° la preuve de la «*cléricature* » de Dante ; 2° l'influence des préoccupations théologiques sur l'œuvre d'Alighieri. Ces deux points d'ailleurs connexes, paraissent bien établis par le P. M. qui grâce à cette «*clef* » se meut avec une parfaite aisance dans ses analyses textuelles. Les chapitres consacrés à la technique poétique d'Alighieri et toutes les notations sur les courants de pensée de l'époque facilitent beaucoup la compréhension d'une œuvre si hautement humaine. Le but du P. M. est donc parfaitement atteint : introduire ses lecteurs à «*l'intelligence de la vie, des œuvres et de l'art de Dante Alighieri* ». B. B.

B. DE MEESTER. **Le Saint-Siège et les troubles des Pays-Bas, 1566-1579.** — Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1934, 8°, xxiv-166 p. Fr. 40.

Utilisant entre autres documents la correspondance diplomatique entre l'Espagne et le Saint-Siège, éditée par Dom Serrano, M. B. de M. vient de révéler un aspect bien peu connu de la politique des papes Pie V et Grégoire XIII à l'égard des Pays-Bas espagnols. L'attitude du gouvernement vis-à-vis des troubles religieux de la deuxième moitié du XVI^e siècle avait été bien étudiée, notamment dans les travaux de M. van der Essen, qui est du reste l'inspirateur de cet ouvrage, mais on n'avait pas, jusqu'à présent, essayé de voir jusqu'à quel point la politique de Philippe II avait été inspirée par Rome, ni si le Roi avait suivi scrupuleusement les conseils des souverains pontifes. L'A. a bien montré que Philippe II, resté catholique jusqu'au fanatisme, était souvent conduit malgré tout par le souci de ne point laisser porter atteinte à son autorité.

L'A. a le grand mérite de ne redire des événements que les choses essentielles et ainsi de mieux mettre en valeur ce qu'il apporte de neuf sur l'action gouvernementale. G. DAYEZ.

FUNCK-BRENTANO. **Luther.** — Paris, Grasset, 1934, 8°, 351 p. Fr. 25.

M. Funck-Brentano a acquis au cours de nombreuses années d'un travail

ininterrompu, une foule de connaissances sur les sujets les plus variés, et il aime, au soir de sa vie, à livrer au public les réflexions que lui ont suggérées ses abondantes lectures. Il le fait avec un talent toujours jeune qui donne à ses ouvrages un agrément incontestable. Mais un livre sur Luther ne peut guère s'écrire au courant de la plume comme paraît l'avoir été celui-ci. Aussi plusieurs erreurs, d'importance diverse, ont échappé à l'A.

Il en est qui ne s'expliquent guère que par la précipitation, comme celle de faire prononcer les vœux au début du noviciat (p. 38) ou encore de choisir comme unique exemple de saint qui ait dit la messe, saint François d'Assise qui n'était pas prêtre (p. 108). Mais le fond même du livre offre des contradictions. L'A. écrit : « La doctrine elle-même est ce qu'il y a de moins intéressant dans l'histoire de Luther. Ce qui fait du réformateur une puissante figure, c'est l'homme. » (p. 226). Concevable pour un philosophe de cabinet, cette dissociation de l'homme et de sa doctrine l'est moins quand il s'agit d'un réformateur religieux. Elle est tout à fait impossible pour Luther car, comme on le conclut naturellement du livre de M. F.-B., Luther s'est créé une doctrine qui puisse apaiser son âme. L'auteur le dit du reste expressément : « On a dit justement que les idées dogmatiques imaginées par Luther se formaient inconsciemment dans sa pensée pour l'apaiser en ses angoisses nerveuses... que toute sa doctrine s'était alimentée en lui de ses... expériences personnelles. » « La conception qu'il se fit... de la justice divine devait être pour lui d'une vérité d'autant plus... inébranlable qu'il y trouvait l'apaisement... des secousses morales... » (p. 84). Ainsi donc la doctrine de Luther est importante pour son histoire, parce qu'elle est le reflet de son âme ; elle est importante pour l'histoire du luthéranisme, parce que ce fut sa doctrine qui déclancha la révolte (p. 197).

Au reste, l'impartialité de l'A. est évidente. Peu de livres sur Luther savent mettre en lumière une très belle page dans sa vie (son dévouement lors de la peste de 1516), et montrer par ailleurs « que ce qui fait... la dignité de la vie humaine est étranglé dans la théologie luthérienne » (p. 245), que Luther a tenu des propos à effarer des libres penseurs (p. 235), que l'état d'esprit de Luther, pas n'étant besoin de le recommencer, même si Kurth avait été Japonais (p. 118), que tel de ses écrits ne peut se lire sans dégoût (p. 197). J'ai peine à comprendre toutefois comment après un tel exposé, le réformateur allemand soit apparu à M. F.-B. digne d'admiration.

G. DAYEZ.

HISTOIRE PROFANE.

M. M. GORCE. *Clovis* 465-511. — Paris, Payot, 1935, 8°, 366 p.

Faut-il mettre du « nationalisme » jusque dans le choix des sujets qu'on se propose de traiter ? On le croirait en lisant l'Avant-Propos de M. G. Il est inouï, y est-il dit, que Clovis « n'ait jusqu'à présent trouvé comme biographe que le Belge Kurth ». Oui ou non, le livre de Kurth est-il suffisant ? Si oui, pas n'est besoin de le recommencer, même si Kurth avait été Japonais. Mais, disons-le de suite, et plus nettement que M. G., le livre de Kurth a le tort de dater, c'est-à-dire que de nouvelles études ont paru, et que de nouveaux problèmes se sont posés. Autrement, le temps à lui seul, pas plus que la nationalité de l'auteur, ne justifierait de refaire un travail qui eut été bien fait.

En outre, le livre de Kurth a des tendances nettement hagiographiques et il peut être bon de refaire le travail de classement des sources et de leur mise en œuvre. Puisqu'il existe donc des motifs, intrinsèques à la question,

de la remettre à l'étude, félicitons l'A. de s'y être attaché ! Mais son travail présente-t-il une supériorité évidente sur celle de l'historien belge ? On peut en douter.

M. G., pour étoffer sa narration mêle histoire et légende, attribuant à cette dernière une valeur d'évocation. Kurth avertissait le lecteur à chaque pas qu'il lui faisait faire en dehors de l'histoire solidement basée. Par contre, M. G. est bien prompt à mettre dans la légende le vœu de Clovis lors de sa victoire contre les Alamans. De grands érudits ont montré qu'il était possible de concilier le récit de Grégoire de Tours avec les données de la lettre de saint Nizier qui seule fait autorité pour M. G. Il est vrai que l'A. ne semble pas connaître les derniers travaux parus sur la question. Il ne cite ni le livre du R. P. Stracke, S. J., ni l'article de W. von den Steinen : *Clodwigs Uebergang zum Christentum*. Sans doute le public auquel s'adresse la *Collection historique* ne demande pas un grand étalage d'érudition, mais d'excellents ouvrages y ont paru que l'on sent appuyés sur les meilleures bases. Bref, après ce livre on peut redire ce que suggère l'A. dans son Avant-Propos. Clovis attend encore son biographe.

G. DAYEZ.

ERNEST PERROT. *Les institutions publiques et privées de l'ancienne France jusqu'en 1789*. — Paris, Recueil Sirey, 1935, 8°, XII-691 p. Fr. 25.

L'intérêt que les esprits cultivés portent à l'histoire des institutions va grandissant. La preuve en est les nombreux manuels ou précis d'initiation qui paraissent en ce domaine. Parmi tous les ouvrages qui se réclament de cette noble ambition, celui de M. E. Perrot est certainement à recommander : pratique, succinct et clair, suffisamment explicatif et descriptif il l'est tout à la fois. Pour la bibliographie, il renvoie aux ouvrages fondamentaux récents qui nous sont à tous familiers : Viollet, Brissaud, Esmein, Declareuil et Chénon, dont on attend toujours impatiemment l'achèvement. Je regrette cependant qu'il n'ait pas compris parmi ces instruments l'ouvrage de A. Luchaire, qui reste toujours si excellent. C'est à ces mêmes auteurs que P. s'en remet pour guider l'étudiant dans les discussions de détails, tout en ajoutant à ces références quelques indications de travaux ou d'articles particulièrement neufs, importants ou suggestifs. Pas de textes justificatifs : l'auteur se propose, en effet, de publier prochainement un petit volume, en annexe au présent, qui contiendra les textes fondamentaux, avec traduction française au besoin.

L'histoire du droit public en France remplit presque tout le volume (p. 1-559) ; celle du droit privé se réduit à une esquisse (p. 561-616). Deux tables : analytique et alphabétique terminent le manuel.

P. S.

R. BESNIER. *La Coutume de Normandie. Histoire externe*. — Paris, Librairie du Recueil Sinrey, 1935, 8°, 296 p. Fr. 40.

La Coutume de Normandie fournit à l'histoire du droit un de ses chapitres les plus curieux. Outre le goût des aventures, les conquérants normands possédaient, chose plus rare, le génie de l'organisation. C'est ainsi que trouvant en France, dans les Deux-Siciles et en Angleterre des éléments ethniques et juridiques fort disparates, ils parvinrent à établir partout avec une étonnante rapidité un droit original et robuste. Ses traits essentiels se retrouvent à la même époque dans les pays bien différents où ils avaient su à force d'habileté s'installer en maîtres.

Il existe sur l'histoire du droit normand des travaux assez nombreux, mais ils ne touchent en général que des points particuliers et ne sont à la portée

que des spécialistes. M. R. Besnier, professeur de l'université de Caen, a senti mieux que personne la nécessité d'un exposé d'ensemble. Son ouvrage n'est pas une histoire des institutions publiques de Normandie, ni un exposé des sources du droit normand, mais une sorte d'introduction qui en rappelant brièvement les notions indispensables d'histoire générale et d'histoire des institutions, s'efforce de reconstituer le milieu où s'est créée et où a vécu la Coutume de Normandie.

Pour mieux marquer l'influence des événements politiques généraux sur les usages du duché normand, l'auteur, se séparant de ses devanciers, a judicieusement divisé son étude suivant les trois grandes périodes de l'évolution politique et administrative de la province : la première de 911 à la conquête par Philippe-Auguste englobe la formation de la Coutume dans la Normandie ducale ; la deuxième de 1204 à la réformation de la Coutume sous Henri III : c'est l'époque classique de la « Summa de legibus Normanniae » ; la troisième enfin de 1583 à la Révolution. Pour chacune de ces trois périodes on trouve un sommaire des faits, puis un chapitre sur l'expression du droit : les juristes et leurs ouvrages.

Une dernière section retrace l'expansion du droit normand dans les Deux-Siciles et la principauté d'Antioche, au Canada français où il supplanta pendant quelque temps la Coutume de Paris, enfin dans l'archipel anglo-normand qui aujourd'hui encore au sein de l'empire britannique est régi en principe par sa vénérable constitution du moyen âge.

Pour terminer, six Appendices complètent utilement cet instrument de travail en donnant des listes des cartulaires publiés, des manuscrits du Grand Coutumier, des arrêts des Cours normandes, etc. La bibliographie est très abondante et tout ce qui a été écrit en latin, français, allemand et anglais sur la matière a été soigneusement dépouillé.

Par sa richesse de documentation et son caractère synthétique cet ouvrage devient fondamental non seulement pour les étudiants mais pour tous ceux qui au cours de leurs études auront à toucher sur un point quelconque l'histoire du droit en Normandie.

J. H.

PHILOSOPHIE.

Die Fragmente der Vorsokratiker griechisch und deutsch von HERMAN DIELS, 5 Aufl. hrsgb. von WALTHER KRANZ. Band I (Lieferungen 1, 2, 3). — Berlin, Weidmann, 1934-1935, 8°, xvi-482 p. RM., 30.

Les *Fragments der Vorsokratiker* sont une des œuvres capitales qui font le plus d'honneur à l'érudition moderne. Tous les témoignages antiques concernant la vie et les œuvres des présocratiques, tous les fragments de ceux-ci, H. Diels les a colligés, triés, classés, édités et traduits. Que l'on se représente l'effort dépensé lorsque l'on songe qu'il a dû mettre en œuvre des documents dispersés dans les contextes les plus disparates chez plus de cinq cents auteurs différents, de toute époque et dont il n'existe trop souvent que d'insuffisantes éditions. On y saisit l'admirable processus du développement de la pensée philosophique grecque.

Grâce à une longue collaboration avec M. Diels, M. Kranz était tout préparé pour rééditer et mettre à jour cet ouvrage. Celui-ci comprendra trois volumes. Le premier contient : 1. Les débuts : poésie cosmologique de l'époque primitive, poésie astrologique du VI^e siècle, prose cosmologique et gnomique primitive ; 2. Les fragments des philosophes du VI^e et V^e siècle et de leurs successeurs.

immédiats jusqu'à l'école pythagoricienne inclusivement. Le deuxième volume contiendra la suite des fragments des philosophes, d'Anaxagore à la sophistique (inclusivement). Enfin le troisième volume nous donnera les tables. La présentation et la correction typographique sont des plus soignées. Cette cinquième édition diffère des précédentes par la disposition extérieure des matières : conformément au vœu d'H. Diels lui-même, les chapitres 66 à 73^a (ceux qui contiennent les « débuts ») ont été transportés à leur véritable place logique et historique, au commencement du tome I, et portent désormais les n^{os} 1 à 10. Tous les chapitres ont reçu une nouvelle numérotation, l'ancienne est indiquée entre parenthèses, celle des fragments a été conservée. La traduction est entièrement refaite, et s'efforce de suivre du plus près possible la pensée et le mouvement de l'original. Le texte a été soigneusement revu sur les éditions les plus récentes (en particulier celles de Cicéron, de Plutarque, du lexique de Suidas, des fragments des historiens grecs). Les papyri récemment découverts fournissent une importante contribution. Au bas des pages sont signalés, avec indications bibliographiques, les interprétations récentes et même de plus anciennes qui avaient échappé à Diels. Que l'on compare l'annotation de cette nouvelle édition avec celle de 1922 et ses *Nachträge* : on sera étonné de l'extraordinaire abondance de corrections, suppléments, améliorations apportés par W. Kranz.

DAVID AMAND.

M. BLONDEL. *La Pensée. II. Les responsabilités de la pensée et la possibilité de son achèvement.* — Paris, Alcan, 1934, 8°, 558 p. Fr. 60.

La présente notice prend la suite de celle que la *Rev. Bénéd.*, dans son numéro de janvier 1935 (p. 88), a consacrée au premier volume de *La Pensée*.

Envisagé dans son intégralité, l'ouvrage de Mr. B. constitue une des créations doctrinales les plus fortes de la philosophie de notre temps. On y remarquera la richesse des matériaux exploités, la critique souvent aiguë des systèmes, la pénétration des analyses psychologiques, la profondeur et la subtilité de l'esprit métaphysique. Nous aimerions à y louer encore une manière toujours neuve et personnelle d'aborder les questions, la trace partout présente d'une méditation prolongée, et plus encore une fermeté de méthode et une unité qui révèlent dans l'A. un stratège de la pensée. Du plus haut intérêt pour le théologien et l'apologète, comme pour le philosophe, le traité est, en soi, purement rationnel. Il ne met positivement en cause aucun dogme révélé. Toutefois, en faisant prendre conscience par l'incroyant qu'une *place vide* et un *besoin d'achèvement* existent en sa p., en lui rendant admissible et sympathique l'hypothèse d'une intervention divine daignant y correspondre, et en lui montrant enfin qu'il aurait le devoir d'accepter éventuellement le « don de Dieu », il le conduit jusqu'au seuil du christianisme.

Pesés en chacun de leurs termes, les sous-titres des deux vol. caractérisent excellemment le dessein de toute l'entreprise : I. *La genèse de la p. et les paliers de son ascension spontanée* ; II... Le dynamisme de la p. y tient partout le rôle d'animateur. Toutefois la force propulsive du mouvement y est proprement attribuée à un *conflit* intestin qui travaille la p. (dichotomie, diplopie) : conflit dont les multiples aspects se ramèneraient à l'opposition de la p. *abstraite* (universelle, discursive) et de la p. *concrète* (intuitive, visant le singulier et l'existant). Une profonde *fissure* se manifeste entre les deux p. Mais un *appel* interne invite celles-ci à se rejoindre. Déjà au niveau de la p. *réelle* se trahit l'universel effort de la conquête graduelle (les *paliers*) de l'unité. Le drame s'accuse et s'enfièvre dans la p. *pensante*. L'idée de Dieu, à laquelle l'esprit

aboutit, porte au tragique et l'opposition des termes et l'anxiété de les réconcilier : Dieu des syllogismes et Dieu de la prière. Responsable de sa destinée, la p. a le *devoir d'opter* entre deux voies : ou bien un rationalisme satisfait, ou bien la fidélité généreuse « à l'appel d'une vérité qui... assigne comme fin à la p. le seul infini ». Toute la dialectique de Mr. B. est le développement d'un thème qu'il tire du spectacle de l'homme et de l'univers : celui de la *dualité* et de la *tendance à l'unité*, — de la *déficience* et de l'*appel à l'achèvement*.

L'A. de *La P.* a l'inappréciable mérite d'insister sur la contingence des choses (distinction réelle de l'essence et de l'existence) et de rendre quasiment palpable le mystère qui, au dehors et au dedans, nous assiège. Il nous est pénible de ne pouvoir détailler notre hommage. Avouons quelques-unes de nos réserves ou difficultés : 1^o La dialectique de Mr. B., qui ne ressemble qu'en apparence à celle de saint Augustin, s'écarte notablement des points de vue de saint Thomas. Le philosophe thomiste présenterait en termes différents les conditions de la p., et son état de crise dans l'humanité. Il ne caresse pas l'idée de « fissure ». Il distingue et oppose, pour coordonner ; et, allant droit aux causes, il trouve l'unité par *sucrio*. 2^o Nos hésitations porteraient principalement : sur la notion de l'*appel* (analogie, métaphore) ; sur l'*option intellectuelle*, tellement primordiale que les premiers principes eux-mêmes ne lui seraient pas entièrement soustraits ; sur la toute première origine de l'idée de Dieu.

Ne prenons pas congé de *L. P.* sans saluer la publication, toute récente, du livre qui complète la trilogie blondelienne : *L'être et les êtres*.

M. FESTUGIÈRE.

V. FALLON, S. J. *Principes d'Économie Sociale*. — Namur, Wesmael-Charlier, 5^e éd., 1935, 8°, 510 p. Frs. 35.

L'excellent traité du P. Fallon a été mis à jour pour cette cinquième édition, en tenant compte de l'importance toujours plus actuelle de certaines questions (démographie, crises, corporatisme, allocations familiales, impôts, monnaies, dévaluation, etc.).

Maintenant que des cours d'Économie Sociale sont généralement portés au programme de l'enseignement moyen, professeurs et élèves trouveront dans ce manuel une base doctrinale solidement étayée et une grande abondance de données positives.

La clarté des divisions et de la disposition typographique elle-même est une des qualités maîtresses de cet ouvrage appelé à une très ample diffusion.

B. B.

VARIA.

ALBERT DEBRUNNER. *Nachklassisches Griechisch*. (Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen herausgegeben von Hans Lietzmann, 165). — Berlin, Walter de Gruyter et Co, 1933, 200×230, 58 p. RM. 3,50.

A. Debrunner a rassemblé ici des textes caractéristiques qui illustrent l'histoire de la langue grecque, des temps hellénistiques jusqu'à nos jours. Les inscriptions reproduites très variées, proviennent d'Asie Mineure, de Grèce, d'Alexandrie, de Rome. Parmi les innombrables lettres que nous ont conservées les papyri, l'auteur en imprime dix, fort intéressantes par leur contenu, leur orthographe et la prononciation que celle-ci supposait. La langue des Septante est représentée par les deux récits parallèles de IV Rois 18,

17-37 et Is. 36, 2-22. L'ancienne littérature chrétienne est peu représentée ; la littérature grammaticale et atticisme, la langue écrite hellénistique sont mieux partagées. Des spécimens de prose et poésie de l'époque byzantine, des fragments de poèmes en grec moderne, des échantillons de la langue littéraire actuelle et du parler du peuple, des extraits de journaux contemporains nous permettent de suivre la courbe de l'évolution d'une langue qui, quoi qu'en disent certaines gens, n'est pas morte. DAVID AMAND.

D. IUNII IUVENALIS SANTIRAE. Recensuit **Natalis Vianello**. (Corpus scriptorum latinorum Parauianum, n° 61). — Turin, Parauia, 1935, 12°, LXXIX-226 p. L. 21.

Si l'on excepte Jos. Pomba qui n'a fait qu'imprimer le texte de Ruperti (1831), aucun philologue italien n'avait songé à éditer un des poètes les plus vigoureux et les plus incisifs de la Rome impériale. M. V. Vianello a voulu combler cette fâcheuse lacune. Il expose d'abord l'histoire des éditions, marquée par deux faits considérables : l'édition d'Otto Jahn (1851) qui rend sa place hors pair au manuscrit de Montpellier ou de Pierre Pithou et la découverte en 1899 des fragments dits de Winstedt, découverte qui provoqua de vives controverses touchant la composition et l'intégrité de notre recueil des Satires. Ensuite il examine quelques passages reconnus aujourd'hui comme authentiques. Il émet l'hypothèse que certains vers plus particulièrement gaillards ont été omis dans des manuscrits remontant à la fin du IV^e siècle. Cette édition chrétienne expurgée, œuvre de Nicaeus, disciple de Sernius, le scholiaste de Virgile, serait la source du plus grand nombre des *codices* conservés. L'éditeur discute aussi un certain nombre d'interprétations qui ne seraient autres que des titres, des arguments, des gloses ou des notes marginales qui auraient passé dans le texte. La préface contient aussi une description précise et abondante des principaux manuscrits avec l'indication de leur valeur au point de vue de l'ecdotique. Le texte repose sur la collation d'une trentaine de manuscrits importants. L'apparat est soigné et beaucoup plus précis que celui de P. de Labriolle et de Fr. Villeneuve dans la Collection Budé. Dans les notes, on cherchera en vain des explications historiques ou des références à des textes parallèles, par contre on y lira des indications donnant la substance de tout le travail moderne critique sur le texte des Satires. D. A.

Bacchylidis carmina cum fragmentis, post Fredericum Blass et Guilelmum Suess, quintum edidit BRUNO SNELL. (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana, 1115). — Leipzig, Teubner, 1934, 12°, 56-153 p. RM. 5,20.

Les longs et pénibles efforts de F. G. Kenyon, de Blass, de G. Suess, de J. M. Edmonds ont permis à Bruno Snell de donner enfin l'édition la plus parfaite qu'il soit actuellement possible, des chants lyriques du rival de Pindare. La préface contient d'abord une exacte description du papyrus trouvé dans le tombeau de Meir près d'Al-Kassiyah, des indications sur les diverses mains qui ont corrigé le manuscrit, les erreurs graphiques non insérées dans l'apparat, l'accentuation, la notation des titres, les paragraphes, les « coronides » et les astériques. De brèves notes descriptives font connaître trois papyri d'Oxyrhynque qui complètent celui de Meir. Le dialecte de Bacchylide est brièvement, mais suffisamment caractérisé.

L'éditeur consacre dix-sept pages de sa préface à exposer la difficile question des mètres de Bacchylide. Pour ce qui concerne les dactyloépitrites, il s'attache

à la théorie préconisée par P. Maas et se sert des symboles proposés par ce dernier. Peut-être veut-il trop expliquer. L'état du texte, souvent irrémédiablement abîmé, permet-il d'établir, avec autant de certitude qu'on semble le croire, des lois qui, telles celles de Porson et celle de Maas (voir page 25*), comportent nombre d'exceptions difficiles à justifier? Peut-être y a-t-il un peu trop de subtilité à analyser les normes qui régissent les divers types de dactyloépitrises?

Dans la dernière partie de la préface, l'éditeur analyse les poèmes contenus dans l'édition.

Le texte est établi avec une exactitude admirable. Chaque pièce est précédée du schéma de son mètre. L'apparat est largement développé : il permet de se faire une idée exacte de la teneur du papyrus de Meir et recueille toutes les conjectures qui ont été proposées soit pour corriger le texte, soit pour suppléer aux fréquentes lacunes. L'éditeur se tient très près du texte du papyrus et est réservé dans l'introduction des conjectures. C'est fort sage. Les *fragmenta* et les *dubia* achèvent ce recueil de poèmes de Bacchylide.

A la suite des *testimonia*, l'éditeur a joint deux tables : l'une des auteurs et l'autre des mots, celle-ci très précieuse.

D. A.

G. W. P. HOEY. *The use of the optative Mood in the works of St. Gregory of Nyssa*. (Cath. Univ. Amer. Patr. Studies, XXVI). — The Catholic University, 1930, 8°, xviii-127 p. \$ 3.50.

La thèse du P. G. W. P. Hoey est divisée en quatre chapitres où sont traités les divers usages de l'optatif : optatif de souhait, optatif potentiel, optatif des propositions conditionnelles et les autres usages de l'optatif. L'usage classique est rappelé au début de chaque chapitre, puis suit une analyse exhaustive de tous les emplois de cette forme d'optatif dans les œuvres de l'évêque de Nysse. Par exemple, l'optatif potentiel est étudié d'après ce schéma-ci :

1. L'optatif potentiel sans *ἄν* (aoriste, présent).

2. L'optatif potentiel avec *ἄν* lequel est indépendant (aoriste, présent) ou dépendant.

Cette dernière sorte d'aoriste potentiel avec *ἄν* comporte sept constructions. Et chaque construction comporte des combinaisons diverses et attestées, appelées « cas ».

On voit la méthode. Les statistiques, les références, les additions constituent toute la substance de cette étude, où les exemples textuels sont trop rares. Pour ce qui concerne les chiffres, on est servi à souhait. On apprend par exemple que Grégoire a employé dans ses œuvres 3291 fois le monde optatif, que les optatifs aoristes qui sont venus sous sa plume sont au nombre de 1835, que les optatifs présents sont au nombre de 1443 et les optatifs futurs sont exactement 10, pas un de plus.

La conclusion que tire le P. Hoey de ses minutieux calculs est que Grégoire montre une prédilection prononcée à l'égard de l'optatif et qu'il suit fidèlement, concernant son emploi, les règles de la prose attique.

Les cas aberrants se trouvent presque tous dans les textes non critiques de Migne.

Le P. Hoey réagit à plusieurs reprises contre l'idée du déclin de l'optatif dans le grec tardif. Il fait état de statistiques d'optatifs chez les représentants de la seconde sophistique qui se piquaient d'atticiser. Hélas ! à l'époque de

Grégoire, l'optatif est depuis longtemps mort dans la langue populaire et vivante. L'optatif de Grégoire est une imitation artificielle et insincère.

D. A.

SAINT BASIL. *The Letters* with an English Translation by ROY J. DEFERRARI. *Address to Yung Men on reading Greek Literature* with an English Translation by ROY J. DEFERRARI and MARTIN R. P. MC GUIRE. In four vol. IV. (The Loeb Classical Library). — Londres, W. Heinemann, 1934, 16°, xvi-461 p.

DIODORUS OF SICILY with an English Translation by C. H. OLDFATHER. In ten volumes. I. Books I and II, 1-34. (The Loeb Classical Library). — Londres, W. Heinemann, 1933, 16°, xxviii-470 p., 2 pl. relié 10 s. net.

ATHENAEUS. *The Deipnosophists* with an English Translation by CHARLES BURTON GULICK. In seven volumes. V. (The Loeb Classical Library). — Londres, W. Heinemann, 1933, 16°, xii-550 p., 12 p., relié 10 s. net.

M. Roy J. Deferrari veut mettre dans les mains d'un large public anglo-saxon un texte correct des lettres de s. Basile et une version anglaise. Le quatrième volume contient les lettres 249 à 345 d'après la classification de Dom Maran ainsi que la lettre apocryphe 346 éditée par Mai et les lettres 347 et 348 publiées par Mercati. La célèbre correspondance Basile-Libanios est incluse dans ce volume. Une note expose brièvement l'état actuel de la question. Suit l'essai de S. Basile sur la lecture de la littérature profane. Une note liminale assez développée fournit les notions indispensables et donne une bibliographie choisie.

II. Le volume de la *Loeb Classical Library* que j'ai sous les yeux, comprend le livre I de Diodore de Sicile, qui contient l'introduction générale et l'histoire religieuse, juridique et politique de l'Égypte d'après Hécataios d'Abdère, (III^e s.) Agatharchides de Cnide (II^e s.) et le vieil Hérodote, puis le livre II, 1-34 consacré à l'histoire de l'Assyrie, de la Chaldée et de la Médie d'après les *Persica* du habileur Ctésias de Cnide (IV^e s.), Clitarchos et d'autres. Le texte grec est basé sur l'édition Vogel-Fischer, Leipzig (Teubner) et les plus notables variantes sont empruntées aux éditions Bekker (1853-4) et Dindorf (1866-8). Les notes géographiques et historiques sont plutôt rares mais substantielles. Une introduction générale de 20 pages donne les notions indispensables.

III. Le cinquième volume des *Deipnosophistes* dans la *Loeb Classical Library* contient les livres XI et XII. Mais à part certaines digressions et la polémique finale contre la véracité historique de Platon, le XI^e livre est un catalogue alphabétique des vases à boire, ποτήρια : on saisit l'importance de ses renseignements précis et bien classés pour l'histoire de l'art grec. Le XII^e livre, très curieux pour ses détails de mœurs, contient de longues dissertations sur le luxe, la mollesse et la luxure des peuples et des cités et présente une imposante liste des débauchés les plus célèbres. Le volume est orné de douze belles planches reproduisant divers types de vases conservés au Metropolitan Museum de New-York, au Museum of Fine Arts de Boston et au British Museum. Un index des noms propres, copieux et soigné, clôt ce volume. DAVID AMAND.

HANS LIETZMANN. *Zeitrechnung der römischen Kaiserzeit des Mittelalters und der Neuzeit für die Jahre 1-2000 nach Christus.* (Sammlung Goschen). — Berlin, W. de Gruyter, 1934, 12°, MK. 1,62.

C'est un but avant tout pratique que M. L. a voulu atteindre en donnant ce petit manuel de Chronologie. C'est un vrai tour d'adresse que d'avoir

condensé en ces quelque 125 pages la somme prodigieuse de renseignements qui s'y trouvent. Sans doute il faut quelque temps pour s'initier à la méthode du livre, mais après un peu de pratique cela devient un jeu de convertir toute indication faite d'après une ère quelconque en une date précise de l'ère chrétienne, d'établir pour chaque année le calendrier des fêtes chrétiennes, enfin de préciser une date donnée par la fête d'un Saint ou l'introït d'un dimanche.

Tous ceux qui ont à faire le travail souvent fastidieux de recherches chronologiques, sauront gré à l'A. de leur avoir donné un instrument à la fois si réduit et si complet.

G. DAYEZ.

Répertoire pratique de Droit civil et ecclésiastique par un groupe de professeurs et de jurisconsultes. I : Abjuration-Avortement. II : Bail-Bureaux de placement. (Éditions de la Documentation Catholique). — Paris, Bonne Presse, 1935, 8°, 550 p. et 553 p. Fr. 15 le volume. Prix de souscription aux dix volumes : 125 fr.

La « Documentation catholique » réunit en une sorte de dictionnaire un grand nombre d'articles parus dans ses colonnes. Ils fournissent des renseignements précieux à tous ceux qui par leurs fonctions doivent résoudre des problèmes actuels où interviennent le droit civil et ecclésiastique.

L'ouvrage comprendra probablement une dizaine de volumes. Le premier contient vingt et une études, le second dix-neuf : Abjuration, Adoption, Affichage, Allocations familiales, Appel..., Assurance des Églises..., Aumôneries, etc.

On s'est assuré la collaboration de juristes éminents afin de donner à ce répertoire un caractère de précision scientifique rigoureuse.

Le droit civil dont il est question est évidemment celui de la République Française. Cet ouvrage ne peut donc à l'étranger être d'utilité courante.

J. H.

BURCHARDUS DE BELLEVAUX. Apologia de barbis. Nunc primum... edidit E. PH. GOLDSCHMIDT. — Cambridge, University Press, 1935, 8°, x-98 p. Prix : 17/6.

« Il est rare, dit l'éditeur au début de sa préface, de découvrir de nos jours un ouvrage totalement inconnu, car toutes les bibliothèques, grandes et petites, ont été fouillées en tous sens ; plus rare encore de rencontrer un texte inédit, que son âge, son auteur ou le sujet traité rendent particulièrement intéressant. » M. G. se félicite d'avoir eu cette chance. Il a trouvé chez un antiquaire de Genève un manuscrit, qui a passé depuis au Br. Mus. (add. 41997), contenant une nouvelle œuvre de Burchard de Belvaux, abbé cistercien de Balerne, puis, en 1156, de Belvaux, et ami de saint Bernard. Cette pieuse facétie que nous pourrions lire, aux heures moroses, dans un texte luxueusement édité, nous édifiera sur le genre de distractions qu'un cistercien des premiers temps pouvait se permettre. Philologues et historiens du monachisme y trouveront aussi leur compte. Burchard avait bien de l'érudition et, ce qui ne gâte rien, de l'humour. Il méritait d'avoir un Anglais pour éditeur.

M. Goldschmidt s'est fait illusion, croyons-nous, en prenant le dessin du fol. 53^b pour l'image d'un rasoir : c'est simplement un index comme on en voit si souvent dans les mss. Mais, ici, la main sort d'une manche tailladée ce qui donne à la figure un aspect insolite.

L. E.

UN PSAUME ABÉCÉDAIRE INÉDIT DE S. FULGENCE DE RUSPE CONTRE LES VANDALES ARIENS.

Le manuscrit de Leyde *Voss. lat.* 8^o 69, de la première moitié du IX^e siècle¹, contient, folios 74^v-80^v, transcrit immédiatement après le psaume abécédaire de s. Augustin, un opusculé de même nature que ce dernier, mais attribué à s. Fulgence de Ruspe et dirigé contre les ariens.

Cette pièce inédite reproduit toutes les particularités littéraires du « *Psalmus contra partem Donati* » : elle est intitulée *abecedarium*² ; la première lettre de chaque strophe suit l'ordre de l'alphabet ; chaque verset se partage en hémistiches de huit syllabes³ et finit en *e* ou *ae*, ce qui produit un effet de rime ; outre les strophes alphabétiques, il y a refrain, prologue et épilogue : manifestement, le psaume de s. Augustin a servi de modèle⁴.

Cependant, le contenu diffère du tout au tout. S. Augustin cherchait à éclairer le peuple sur les véritables origines de la secte des donatistes ; notre psaume, au contraire, s'en prend à l'arianisme. Cette hérésie y est décrite à l'état crû : elle apparaît sous une forme plus étendue encore que celle du concile de Rimini, car elle dénie ouvertement au Saint-Esprit, non moins qu'au Fils, la divinité au sens propre⁵. Ce n'est donc plus l'arianisme du temps des grandes luttes théologiques, mais bien celui qui florissait chez les peuples barbares installés dans l'empire romain.

Il est même possible de préciser : les ariens en question sont les Vandales d'Afrique qui, de 437 environ à 523, sévirent contre les catholiques avec une extrême violence et presque sans répit.

1. Voir *Rev. bénéd.*, 47, 1935, p. 314.

2. Sur ce mot, lire le travail de E. WÖLLFLIN dans *Archiv f. lat. Lexicogr. u. Gramm.*, 4, 1887, p. 103 et suiv.

3. Les vers 47 a, 66 a, 72 b, 82 a, 90 a, 117 a, 127 a, 240 a n'ont plus que sept syllabes, les vv. 55 a et 209 a six, le v. 187 b cinq, mais on peut aisément les compléter par conjecture. Le v. 176 a, qui compte neuf syllabes, est régularisé par la syncope du mot *sp(i)ritu* ; de même le v. 251 b par l'élision *s(e)habet* et le v. 256 b par la syncope *ge(he)nnae*. Seuls les vv. 65 b (7 syll.) et 274 b (9 syll.) restent anormaux.

4. C'est le seul exemple, croyons-nous, d'une influence exercée par le Psaume de s. Augustin. L'*Hymnus abecedarius* de SECUNDINUS sur s. Patrice (P. L. 53, 837) n'a qu'une ressemblance purement fortuite.

5. Vers. 12-231 et, spécialement, v. 65 sqq.

Le psaume décrit en effet les hérétiques susdits de la même manière que les documents de la persécution vandale : ils détiennent solidement le pouvoir séculier et, forts de leur puissance matérielle, ils s'acharnent sur leurs sujets orthodoxes¹. Ils les privent de leurs églises², les écartent de l'armée³, les dépouillent de leurs biens⁴, les rebaptisent de force après leur avoir arraché un prétendu aveu de paganisme⁵. Promesses et menaces, tout sert à ces fanatiques pour pousser les fidèles à l'apostasie⁶. Au reste, ils ne regardent pas à la qualité des recrues qu'ils ravissent à l'Église : ils vont jusqu'à admettre des criminels dans les rangs de leur clergé et dans les hautes charges⁷.

Ce dernier trait — faveurs accordées aux criminels — est aussi celui par lequel l'historien Procope caractérise l'état de choses sous le règne de Trasamond⁸ (496-523).

1. Vers. 290-292 : *Infideles arianos non debemus formidare, qui nunc positi videntur in saeculi potestate et catholicos adfligunt perseverantes in fide.*

2. Le fait est supposé dans l'istante recommandation donnée aux fidèles de ne pas s'aventurer dans les églises ariennes (vers. 294-295), ce dont ils n'auraient pas eu la tentation s'ils avaient encore joui de leurs propres églises. Cf. VICTOR TONNENSENSIS, *Chron. Anast. Aug. II Cons.* (ann. 497) : « Gunthamundo Wandalorum rege Carthagine mortuo Trasamundus regnat annis XXVII, mens. IV, et hic arriana insania plenus catholicos insectatur, catholicorum ecclesias claudit. » (MGH. Auct. ant. XI, p. 193.)

3. Vers. 249 : *Fideles non permittunt militare.* Cf. VICTOR VIT. *Histor. pers. afric. prov.* II, 23 : « Censet primo tyrannus (Huniricus) iussione terribili ut nemo in eius palatio militaret neque publicas ageret actiones nisi sese Arianum fecisset. Quorum ingens numerus, vigore invicti, ne fidem perderet, militiam temporalem abiecit. » (CSEL, VII, p. 32.)

4. Vers. 246 : *Noxio dant res alienas quas tollunt ab innocente.* Je ne sais au juste à quelles violences l'auteur fait allusion, vers. 247-248 : *Naucleriis tollunt naves qui illas solent gubernare et perditis illas tradunt per quos possint naufragare.* VICT. VIT. raconte (I, 15) que Quotvultdeus, évêque de Carthage, et avec lui une foule de clercs, furent abandonnés à la mer sur des navires démâtés (CSEL, VII, p. 8) Peut-être notre auteur pense-t-il à des faits semblables.

5. Vers. 67-72 : *Baptismum sanctum non metuunt iterare ; catholicos iam fideles compellunt Christum negare ; docent falsum confiteri si quos valent inretire ut qui fuit christianus paganum se dicat esse...* Cf. par exemple le baptême forcé de l'évêque Habetdeum dans VICT. VIT. III, 46-48 (CSEL. VII, p. 94).

6. Vers. 235-240 : ... *Quos possunt seducunt donis, frangunt alios terrore...* Cf. VICT. VIT. I, 48 : « Promittuntur honores et divitiae multae si faceret (i. e. si fieret Satorus arianus), praeparantur supplicia dira si nollet » (CSEL. VII, p. 21). FERRAND. *Vita Fulg.* 40 : « Interea Trasamundi regis adversus religionem catholicam mens implacabilis et ira terribilis... catholicos nunc terroribus cogeabat, nunc promissionibus invitabat (éd. LAPEYRE, p. 99). PROCOPE, *De Bello Vandal.* I, 8 : Τὸς μέντοι χριστιανοὺς ἐβιάζετο (Τρασαμουῦνδος) μεταβαλέσθαι τὴν πάτριον δόξαν... τιμαῖς τε καὶ ἀρχαῖς μετιῶν καὶ χρήμασι μεγάλοις δωρούμενοι (éd. J. HAURY [Teubner] I, p. 347).

7. Vers. 241-242 : *Suscipiunt criminosos et provehunt in honore et incestos ac pollutos arae faciunt servire.*

8. PROCOPE, *loc. cit.* : Εἰ δὲ τινες λάβοι μεγάλοις ἀμαρτήμασιν ἐνόχους ἢ τύχη

On ne sera donc pas surpris de ce que le Psaume porte le nom de saint Fulgence. Docteur de la foi traditionnelle, le grand évêque de Ruspe fut, précisément à l'époque de Trasamond, l'âme de la résistance catholique. Il est vrai que ses écrits non contestés ont surtout en vue l'élite des fidèles, mais peut-on douter que sa sollicitude ne soit allée aussi, de façon pratique, à ses plus humbles ouailles ? Une œuvre comme celle-ci, adaptée à l'intelligence des simples, n'aurait de sa part rien d'étonnant.

Cependant, la doctrine assez banale et le style plutôt vulgaire du psaume ne doivent-ils pas nous faire hésiter à le lui attribuer ? Tout tributaire qu'il soit de la pensée augustinienne, l'évêque de Ruspe compte encore parmi les grands théologiens et il manie ordinairement la plume avec plus d'élégance.

La réponse à cette objection se trouve dans le caractère essentiellement populaire de l'écrit. S'il voulait réellement atteindre la masse, l'auteur devait se mettre à son niveau intellectuel et lui parler sa langue. S. Augustin avait eu cette condescendance ; s. Fulgence, son émule, ne faisait que l'imiter.

Ni Ferrand, biographe du saint¹, ni Isidore de Séville dans son « De viris illustribus »², ne parlent d'un psaume abécédaire de Fulgence. Ce silence ne doit pas non plus nous mettre en défiance, car de leur propre aveu, leurs renseignements d'ordre littéraire ne sont pas complets : après avoir énuméré les principaux ouvrages de Fulgence, ils se bornent à dire qu'il en écrivit encore beaucoup d'autres³.

Nous ajoutons donc foi au témoignage explicite du manuscrit : ABECEDARIUM DOMNI FULGENTI EPISCOPI ECCLESIAE RUSPENSIS⁴, témoignage si heureusement confirmé par les circonstances historiques que le psaume évoque clairement. Cette pièce est bien

ἡ γνώμη γεγεννημένους, τοῦτοις δὲ μεταβαλλομένοις τὴν δόξαν μισθὸν προὔτιθαι μὴ δοῦναι τὴν δίκην ὧν ἤμαρτον (éd. HAURY, I, p. 347).

1. Passages de la *Vita* où il est fait mention des œuvres de Fulgence (éd. G. G. LAPEYRE), c. 18 (p. 91), c. 21 (p. 103, 105), c. 25 (p. 119-120), c. 27 (p. 133).

2. Ch. 27 (éd. G. VON DZIALOWSKI, *Isidor und Ildefons als Litterarhistoriker*, Munster-en-W., 1898, p. 45-46).

3. FERRAND, ch. 27 (p. 133) : *alia... multa digessit quae si quis scire voluerit in eius monasterio veraciter scripta reperiet*. — ISIDORE, ch. 27 (p. 46) : *Plurima quoque feruntur ingenii eius monumenta ; haec tantum ex pretiosis doctrinae eius floribus carpsimus ; sors melior cui delicias omnium librorum eius praestiterit dominus*. Observons qu'Isidore ne dépend pas de la « Vita Fulgentii ».

4. On ne pourrait cependant pas faire état de l'épithète DOMNUS pour dire que cette inscription fut rédigée du vivant de s. Fulgence ou peu de temps après sa mort, car aussi bien dans les œuvres littéraires que dans les textes épigraphiques, *domnus* revêt plus d'une fois le sens de *sanctus* alors même que le personnage est honoré comme saint depuis longtemps (H. DELEHAYE, « Sanctus ». *Essai sur le culte des saints dans l'antiquité*, Bruxelles 1927, p. 59-64).

une œuvre authentique de l'évêque de Ruspe. C'est aussi la première, après un sermon retrouvé par le Cardinal Mai¹, qui soit publiée depuis la grande édition de J. Mangeant (Paris, 1684).

A la manière dont il adjure les fidèles et se recommande à leurs prières, on voit que Fulgence était évêque lorsqu'il écrivit le psaume, par conséquent après l'an 507 environ, et, sans doute, à une époque où il jouissait de tout son prestige. A peine promu à l'épiscopat, il fut exilé en Sardaigne avec soixante collègues, bannissement qui prit fin seulement en 523 à la mort de Trasamond². Toutefois, avant même le retour définitif, il séjourna en Afrique de 515 à 517, à l'occasion d'une joute théologique à laquelle le roi l'avait convié. Il se pourrait que le psaume fût une forme de l'apostolat intense qu'il exerça au cours de ces deux années³, pendant lesquelles il put personnellement se rendre compte combien la situation des catholiques, privés de leurs chefs, était navrante et dangereuse.

* * *

Nous avons dit que le psaume se trouve associé, dans le manuscrit de Leyde, au « *Psalmus contra partem Donati* » de saint Augustin. Il est naturel que l'on ait songé à opérer cette juxtaposition, car l'aspect extérieur des deux écrits est le même. Cependant, elle n'a pu s'effectuer qu'en un pays où le psaume de s. Augustin était suffisamment connu et où l'on pouvait assez facilement s'en procurer un exemplaire. Or, en Europe, dès le haut-moyen âge, le « *Psalmus contra partem Donati* » était une rareté⁴. En Afrique au contraire il dut avoir grand succès puisque s. Fulgence jugea profitable de l'imiter. Ce fut donc, croyons-nous, en cette région et antérieurement aux invasions arabes, que l'un et l'autre psaume furent joints ensemble : peut-être même par les soins de s. Fulgence, car à l'époque vandale, les Donatistes n'avaient pas encore entièrement disparu, et généralement ils s'étaient faits les alliés des ariens.

Il importe de remarquer aussi la manière dont, par deux fois, le titre du psaume désigne le siège épiscopal de s. Fulgence : EPIS-

1. *Nova Patrum Bibl.* I, Romae 1852, p. 497-499. Depuis, A. SOUTER (*Journ. of theol. St.* 14, 1913, p. 481-488) et A. D'ALÈS (*Rech. Sc. rel.*, 22, 1932, p. 304-316) crurent avoir retrouvé le *Commonitorium de spiritu sancto* dont parle le biographe de Fulgence ; mais ce fut, chez l'un comme chez l'autre, par l'effet d'une méprise (cf. *Rev. bénéd.*, Bull. anc. litt. chr. lat. II, n. 511).

2. *Vita*, ch. 17. G. G. LAPEYRE, *Saint Fulgence de Ruspe*, Paris 1929, p. 157 et suiv.

3. *Vita*, ch. 20. LAPEYRE, p. 160 et suiv.

4. *Rev. bénéd.* 47, 1935, p. 312.

COPUS ECCLESIAE RUPENSIS. Elle est en effet exceptionnelle. Des formules du type : *N. episcopus ecclesiae n.* se rencontrent fréquemment parmi les souscriptions aux actes conciliaires, assez souvent aussi dans les notices que les histoires littéraires comme le « De viris illustribus » de Jérôme et celui d'Isidore consacrent aux évêques écrivains. Au contraire, les titres et autres indications externes qui dans les manuscrits encadrent les œuvres elles-mêmes n'en fournissent que de très rares exemples¹.

Or, ces derniers se rapportent presque tous à s. Fulgence de Ruspe : 1. ms. de Leyde : ABECEDARIUM DOMNI FULGENTI EPISCOPI ECCLESIAE RUPENSIS ; 2. Vatic. lat. 641 X^e s., explicit du *De fide ad Petrum* : LIBER SANCTI FULGENTII ECCLESIAE RUPENSIS EPISCOPI ; 3. Paris B. N. lat. 1796 IX^e-X^e s., le meilleur manuscrit de la *Vita* : VITA SANCTI FULGENTI EPISCOPI RUPENSIS ECCLESIAE.

En dehors de s. Fulgence, pareille formule n'accompagne de façon caractérisée que le *Liber Etymologiarum* d'Isidore de Séville².

Vraisemblablement, cette rencontre de Fulgence et d'Isidore est purement fortuite. Il resterait alors à expliquer comment, malgré sa singularité, la formule *N. episcopus eccl. n.* se retrouve jusqu'à trois fois avec le nom de s. Fulgence, dans des œuvres de nature diverse et transmises par des manuscrits indépendants les uns des autres. Ne dériverait-elle pas, en définitive, de ce « scriptorium » africain spécialisé dans la transcription des Œuvres de s. Fulgence³ et où, contrairement aux habitudes d'outre-mer, la manière susdite de mentionner un siège épiscopal aurait été d'usage courant ? Transportés en Espagne, en Gaule, en Italie, la plupart des manuscrits issus de cet atelier auront, chemin faisant, laissé tomber ces titres devenus insolites, et ceux-ci ne subsistent plus que dans les copies du Vatican, de Paris et de Leyde.

1. Résultat d'une enquête effectuée sur les catalogues de bibliothèques et les éditions critiques du Corpus de Vienne.

2. Voici les manuscrits : ESCURIAL & I 3 (XI^e s.), P I 7 (IX^e s.), Q. II. 24 (VIII^e-IX^e s.), MADRID B. N. Tol. 15. 8 (VIII^e-IX^e s.), Real. Acad. d. l. Hist. S. Millan 25 (anc. 8) (X^e s.), tous mss. d'origine wisigothique. Je ne sais s'il y a lieu de faire état de MADRID B. N. A. 115 : *liber beati Leandri hispalensis ecclesiae episcopi de institutione virginum*.

3. Le monastère de Junca en Byzacène (cf. G. G. LAPEYRE, *o. c.* p. 140) auquel appartenait Fulgence au moment de son élection épiscopale. Le futur évêque s'y était signalé par son talent de copiste (*Vita*, c. 12, éd. LAPEYRE, p. 65). Cette maison possédait les exemplaires authentiques de toutes les œuvres du saint (*Vita*, c. 27, p. 133). Nul doute qu'on ne les y transcrivit activement. Il dut en être de même de la Biographie composée par Ferrand, grâce auquel nous possédons ces précieuses informations.

Le texte que livre le Vossianus est, tout considéré, en excellent état. On n'y remarque qu'un petit nombre de fautes et d'omissions, faciles d'ailleurs à corriger grâce au mètre, au contexte et aux endroits parallèles. Peu d'intermédiaires, assurément, séparent cette copie de l'original.

Les conjectures émises pour obtenir le nombre voulu de syllabes sont, dans l'apparat, marquées d'un astérisque.

fol. 74^r INCIPIT ABECEDARIUM DOMNI FULGENTI
 EPISCOPI ECCLESIAE RUSPENSIS

Domine redemptor noster quod rogamus tu concede
ut in catholica fide nos digneris custodire.

5 Omnes qui uultis regnare cum domino saluatore
quae de fide sancta audistis toto corde retinete.
Res est enim ualde magna bene de deo sentire,
quia deus loquens nobis | fol. 75 | per os Habacuc prophetae,
euidenter iustum suum uiuere dicit ex fide.

10 Qui ergo tenet rectam fidem habet uitam sine morte,
nam qui sectatur errorem si nolit inde redire
ibit in ignem aeternum cruciandus sine fine.
Tales sunt haeretici omnes qui peccant in trinitate,
qui diabolum sequentes perituri sunt in igne.

15 Nolunt enim unum deum sicut concedet tenere
peiores paganis facti qui deuiauerunt a fide.

Audite me fratres mei praedicantem cum tremore
et cum mihi praebetis aures cor ad dominum leuate.

20 Sint in corde fletus magni, gemitus cum oratione,
unanimiter ploremus coram deo saluatore,
ut ipse qui nos redemit de maligni potestate
et fecit nos filios lucis ut iam non simus tenebrae
intra catholicam matrem dignetur nos custodire
quam maligni persequuntur et uolunt exterminare.

25 Oderunt filios dei et fremunt dentibus ualde.
Oues quas agnus redemit lupi quaerunt deuorare
ne cum torquebuntur ipsi sanctos uideant regnare,
quos sibi pater caelestis dignatus est adoptare.

Beati homines dei quos odiuit mundus iste
30 quos ipse Christus armauit et fecit bene certare!

3-4 In codice hypopsalma sine ullo scripturae discrimine iungitur prooemio.
Ceterum, omnes versus continuae scripti sunt usque ad finem uniuscuiusque strophae.

6 audistis] s¹ eras. perperam 8 os] hos cod., h. dein del. 13 tales]
s manu 1^a inter lin. scr. 16 paganis] s al. manu sup. lin.

8 HAB. II, 4; HEBR. X, 38.

12 MATTH. XVIII, 8.

21 GAL. III,

13.

22 EPH. V, 8; 1 THESS. V, 5.

23 De hac voce « catholica » cf.

O. ROTTMANNER, *Rev. bénéd.* 17, 1900, p. 1-9 et TURNER, *Ecclesiae occid.*
Monum. Iuris antiq. I, 1, ii, p. 151.

26 IOH. X, 12.

- Isti sacerdotes sancti — repleti sunt uera luce
 qui meditantes in lege die semper atque nocte
 legerunt testimonia de scripturis hinc et inde,
 scripserunt libros de fide et de sancta trinitate,
 35 et haereses | 75^v | designantes prope centum dicunt esse
 inter quas unam dixerunt peiorem caeteris ualde.
 Hos uocarunt arrianos nomen dantes ab auctore
 qui substantias diuersas faciunt in trinitate.
 Horum nefandos errores dispono uobis referre,
 40 ut plenius cognoscatis quod debeatis horrere.

- Caeci sunt duces caecorum nec possunt lumen uidere
 qui de maiestate summa quam nemo potest narrare,
 tamquam de rebus terrenis ita uolunt iudicare.
 Naturam patris et filii unam nolunt acceptare.
 45 Separant a patre filium et minorem dicunt esse.
 Ponunt initium filio quem negant semper fuisse,
 <et> unigenitum patris creaturam dicunt esse
 quem se protestatur pater ex utero genuisse.
 Ipsum uero filium dei quem negant deum de patre
 50 nec saltem hominem totum pro nobis credunt sumpsisse.
 Narrant enim filium dei solam carnem suscepisse,
 et negant prorsus in Christo naturam animae nostrae.

- Dicunt et aliud peius dum non cessant blasphemare,
 quod aures christianorum non ualeant tolerare.
 55 Ipsam deitatem <Christi> passibilem firmant esse,
 et quod misericors deus pro nobis sensit in carne :
 tristitiam famem sitim uel quod pendit in cruce,
 ipsam deitatem Christi omnia dicunt sensisse,
 et quem testantur scripturae uitam et uirtutem esse
 60 isti retribuentes Christo iniurias pro honore,
 uirtutem dicunt infirmam et uitam ponunt in morte,
 | 76 | et impassibilem deum non agnoscunt in uirtute
 cuius potuit maiestas tres pueros custodire
 ut in caminum proiecti non tangerentur ab igne.

- 65 Etiam spiritum sanctum non cessant blasphemare,
 quem negant <es> esse deum addicunt in seruitute.
 Insuper baptismum sanctum non metuunt iterare,
 catholicos iam fideles compellunt Christum negare,
 docent falsum confiteri si quos ualent iniretre

31 repleti sunt] *scripsi* ; repleuerunt *cod.* 32 Hic versus comparet, *prisca*
manu scriptus, in margine inferiore ; locus eius remansit erasus. die] *conieci* ;
 Christi *cod.* 40 horrere] *h inter lin. prisca manu* 42 quam] *scripsi*,
 quem *cod.* 47 et] *con.* * 50 saltem] *al. m. scr. i sup. e.* 54 non]
 n² *int. lin.* 55 Christi] *supplevi **, cf. *infra v. 58.* 62 impassibilem *cod.*
 agnoscunt *cod.* 66 negantes] *supplevi **; negant *cod.* 68 compellunt *cod.*

32 Ps. I, 2. 41 MATTH. XV, 14. 50-52 FULG. *Ad Monimum* III,
 7. 55-64 ID. *Ad Trasimund.* III, 9. 59 IOH. XIV, 6 ; ROM. I,
 16. 67-72 VICT. VII, III, 46-48. 64 DAN. III.

- 70 ut qui fuit christianus paganum se dicat esse,
et baptismum quem accepit cum esset in uera fide
ad perfidiam seductus asserat <se> non habere,
ut rebellis contra deum cum ipsis possit perire.
Hoc agunt ergo cum istis quos potuerint deprauare
75 ut baptismo perdant uitam per quam saluati sunt ante,
et miseros quos retingunt, per aquam faciant ardere.

Fidelis est deus noster et est misericors ualde,
qui dignetur ori nostro uitae sermonem donare.
Oratio ergo uestra dignetur nos adiuuare.

- 80 Solemus enim audire, scriptura sancta narrante,
de sapientia dei, quem filium scimus esse,
qui<a>, cum uellet, os mutum aperuit in sermone,
sed et infantium linguas diserte fecit sonare.
Nunc iam contra pestes ipsas incipiam disputare,
85 non in mea sapientia, sed in domini uirtute.
Adiuuat enim me pater, quem blasphemant sub honore,
adiuuat filius dei, quem |76*| non timent minorare,
adiuuat spiritus sanctus quem deum non credunt esse.

- Gestatis fratres in corde quod consuetis audire
90 quod et<iam> nunc cum auditis potestis uerum probare.
Paulus, uas electionis factus ex persecutore,
omnium gentium doctor in fide et ueritate,
postquam conuersus ad Christum lumen percepit in corde,
unum deum, unam fidem, baptismum unum dicit esse.
95 Sed et patriarchae omnes apostoli uel prophetae
quicquid cantatur in psalmis uel recitatur in lege
nouum et uetus testamentum unum deum dicunt esse.
Quis autem sit unus deus debent fideles audire
ut apostolicam fidem semper tenentes in corde
100 haereticorum uenena caute possint deuitare.

- Hoc quod dicturus sum fratres non potest quisquam negare :
in nomine trinitatis nos baptismum percepisse.
Ergo trinitas est deus et alter non potest esse,
in quo nec maius nec minus quisquam potest inuenire.
105 Pater est qui genuit filium, filius est natus de patre
ibi est et spiritus sanctus, totus procedens de patre.
Has tres personas fatemur unam naturam habere,
et istam unam naturam in tribus personis esse.
Ibi posterior non est cui praescribas de priore,

70 ut] *ex et al. m.* 72 se] *supplevi* * 76 faciant] *ex faciunt al*
m. 82 quia] *supplevi* * mutum] *mutuum cod. dein ras. corr.*
83 disserte *cod.* 89 consuetis] *man. al. sed antiqua scr. is super e.*
90 etiam] *suppl. ** auditis] *ex audistis (s¹ eras).* 93 conuersus] *ada.*
est cod. 105 genuit] *-uit al. m. sup. lin.*

77 I COR. I, 9. 78 PHILIPP. II, 16. 82-83 SAP. X, 21.
91 ACT. IX, 15. 92 I TIM. II, 7. 94 EPH. IV, 5. 103-112 FULG.
De incarn. Filii Dei, 3 ; De Fide I, 4.

- 110 nec est inter illos maior quem debeamus praeferre.
Unitas enim naturae tres unum demonstrat esse,
sed personas non confundit quas iungit in deitate.
- Intente fratres audite testimonium prophetae,
ubi se uoluit deus fidelibus intimare,
115 ut unitas trinitatis agnoscatur | 77 | manifeste,
Quando uidit Esaias dominum in excelsa sede,
uidit<et> duos seraphim cum senis alis adstare
qui uolabant et dicebant ad inuicem cum clamore
tertio : sanctus, sanctus, sanctus, quod est trinitatis sanctae,
120 domine deus sabaoth conlaudabant una voce.
Dicant nobis arriani qui uolunt uera sentire :
si prorsus credenda non est unitas in trinitate,
quid est quod seraphim audent sanctus tertio clamare
et dominus deus sabaoth semel tantum nominare ?
- 125 Karitas non est in illis nec ista possunt uidere
quomodo personae tres sint in una diuinitate :
propterea neque illud recognoscunt manifeste
quod scriptura sancta dicit de filii aeternitate,
quem sine ulla distantia semper coniungit cum patre.
- 130 Nam si cognoscentes fidem uellent ad deum plorare,
statim filium cognouissent semper aeternum cum patre,
quem Paulus dei sapientiam et uirtutem dixit esse.
Fuit insipiens deus, aut fuit sine uirtute ?
At si sapiens et fortis, per filium coepit esse
- 135 si et initium coepit paternitatis habere.
- Laudes domino cantemus incessanter toto corde,
qui nobis in sanctis libris ostendit iter caeleste,
per quod ad aeternam uitam ualeamus peruenire.
Duo enim testamenta dignatus est nobis dare
- 140 quae ab inuicem non possunt in aliquo discrepare.
Nouum testamentum | 77^v | dicit sapientia<m> Christum esse.
Vetus testamentum dicit splendorem lucis aeternae,
in luce patrem designans et filium in splendore.
Qui ergo non possunt lumen spiritaliter uidere,
145 istam lucem corpoream considerent sano corde
et ibi prorsus agnoscant quid debeant cogitare
de illa superna luce quam nemo potest narrare.

117 et con. * senis alis] *correx*i; senas alas *cod.* 118 qui] *scripsi*,
quae *cod.* uolabant] *ex* uolebant *corr. al. m.* 123 quid est] *quedē*
cod., *postea corr.* seraphim *cod.* 127 neque] *scripsi* *; nec *cod.*
128 quod] *corr.*; quae *cod.* 134 at] *ac postea mutatum* 141 sapien-
tiam] *supplevi*, sapientia *cod.*

116-120 IS. VI, 1-3. FULG. *De Fide* I, 6. 132-141 I COR. I. 24.
142 SAP. VII, 26 (Similiter FULG. *Ad Trasim.* I, 5 et II, 9; *De Incarn. Filii*
Dei 49; VULGATA autem : *candor est lucis aet.*). 143 FULG. *Ad Trasim.*
II, 9; *Contra Fab.* fragm. XIX.

- Magnum mysterium deus ostendit in ista luce
 quam simul nobiscum uident serpentes aues et ferae.
 150 Si quis ergo istorum ualet splendorem tollat a luce
 ut sic possit deum patrem a filio separare,
 aut inter patrem et filium interstitium monstrare.
 Quodsi in luce creata nullus hoc ualet temptare,
 cur non timent ueram lucem blasphemare caeco corde ?
 155 Semper lux est in splendore et splendor semper in luce.
 Sic semper pater in filio et filius semper in patre,
 aeternus et coaeternus permanet semper in patre.
 Hoc habet natura dei ubi non est post et ante,
 in quo totum semper manet sine initio et fine.
- 160 Nunc iam de spiritu sancto pauca dignamini audire,
 quem haeretici infelices nolunt deum nominare,
 quum uideant sanctum Petrum Annaniam increpare
 qui pecuniam fraudauit conscia sibi uxore,
 quod Actus | 78 | apostolorum continent in ueritate,
 165 et quisquis hoc forte nescit ibi potest recensere.
 Inuenitur ergo Petrus ad Annaniam dixisse :
 Annania, cur Satanas cor tuum uidetur implere,
 ut coram spiritu sancto mendum uelles nuntiare ?
 Scito te non hominibus sed deo mentitum esse.
 170 Quis ergo spiritum sanctum audeat deum negare,
 quem primus apostolorum deum praedicat in fide ?
- Ostendit et sanctus Lucas qualis sit spiritus iste :
 ipse est qui Christum impleuit speciem sumens columbae
 quando dominus a seruo baptizatus est in carne.
 175 Hoc denique euangelista sic inuenitur narrare :
 Iesus plenus spiritu sancto regressus est a Iordane.
 Rogo quid peruersi possunt in hoc loco respondere
 qui spiritum sanctum dei separant a deitate ?
 Si filius et spiritus non sunt unius naturae,
 180 aut si spiritus putatur naturae seruilis esse,
 exponant qualiter potest maiorem minor implere,
 aut quomodo potuit seruus super dominum uenire
 cuius maiestatem nunquam scriptura potest tacere.
- Paulus namque hunc spiritum profitetur deum esse
 185 cuius templum membra nostra non dubitat appellare,
 et idem corpora nostra membra Christi dixit esse.
 Qui ergo spiritum sanctum <deum uerum> audent negare,

151 sic] *al. m. sup. lin. scr.*157 permanet] *rasura inter e et t*165 recensere] *i sup. e^a scr.*166 ad] *al. m. in marg.*

169 scito te]

scitote *cod.*171 primus] *corr. ex prius al. m.*184 hunc] *in marg.**inf. al. m.*spiritum] *add. sanctum cod.*187 deum uerum] *coni. sup-**plevi **

164 ACT. V.

167 ACT. V, 3.

172 LUC. III, 21-22. FULG. C. Fab.

fragm. XXVIII.

176 LUC. IV, 1.

184-189 FULG. C. Fab. fragm. XVII.

185 I COR. VI, 19.

186 I COR. VI, 15.

- |78*| uideant quia si non posset filio spiritus aequare
nunquam posset minor templum membra maioris habere.
- 190 Christus quoque cum misisset apostolos praedicare
et doceret unum nomen sanctae trinitatis esse,
discipulos suos iussit illud baptisma caeleste
nomine patris et filii et spiritus sancti dare.
Iam si quis a patre et filio spiritum uult separare,
195 taceat spiritum sanctum et audeat baptizare.
- Quam uirtutem sacramenti si nossent considerare,
non coegissent fideles quod acceperunt negare
cum ipsi alterum deum nunquam possint inuenire
in cuius nomine possint baptisma melius dare.
- 200 Sufficit enim fideli datum semel in salute,
quod qui repetit secundo reus est animae suae.
Hoc nobis spiritus sanctus dignatus est demonstrare.
Nam cum discipulis uellet pedes dominus lauare
et ingratus tanti boni Petrus uellet repugnare,
- 205 Saluator illum confestim terruit diuina uoce :
Amen, amen, dico tibi, quod interpretatur: uere,
non habebis partem mecum si non uis pedes lauare.
- Rursus cum Petrus pauescens in huius uerbi terrore
<simul> cum pedibus uellet caput et manus offerre,
210 sic illi uerus magister dignatus est respondere :
Non habet necessitatem iam semel lotus lauare.
Contra istam domini uocem quid respondis arriane ?
|79| Quomodo retinguis tinctum cum hoc non possit licere ?
Baptismum enim habenti baptismum uis rursus dare
- 215 et factus praeuicator perseueras in errore,
hoc uolens aedificare quod uideris destruxisse.
Rogo si diuina uerba uobis non possunt placere,
saltem ipsis creaturis intellectum commodate,
ut ibi uos agnoscatis in quanto sitis errore.
- 220 Salem unusquisque uestrum consideret toto corde
ut saltem sic discedatis a uestra fatuitate.
Sal enim ex aqua fiet et solis huius uapore,
quod si forte quis ad aquam uelit rursus reuocare,
sic dissoluitur in aqua ut sal iam non possit esse,
- 225 perdit uirtutem quam ante sumpsit de solis calore.
Simile est et sacramentum natiuitatis secundae.
Dum ex aqua et spiritu renascitur unusquisque

188 spiritus] sanctus *add. in marg.* 189 templum] *add. et cod.*
193 nomine] *praemittit in cod.* 203 discipulis] *add. suis cod.* 206 in-
terpraetatur *cod.* 209 simul] *coni. ** 213 quomodo] -do *sup. lin*
retinguis] *ex retingues al. m.* 217 uerba] *sup. lin.* 221 saltem] *al.*
m. scr. i sup. e. 223 uellit *cod.* 225 sumpsit *cod.*

- sal efficitur ex aqua et spiritali feruore,
 qui si postmodum subuersus uelit ad aquam redire,
 230 simul in aqua solutus manebit sine uirtute,
 quam illi spiritus sanctus dignatus erat conferre.
- Tanta iam dicta sunt fratres sed illis nihil est prode
 quia quos putrefecit error remanserunt sine sale.
 Propter hoc fideles Christi persequuntur cum liuore.
 235 Miseris inferunt mortem gemina calliditate.
 Quos possunt seducunt donis frangunt alios terrore,
 ut in ipsis agnoscamus illum prorsus habitare
 qui leo est | 79^v | dictus et draco pro sua malignitate.
 Fingunt ergo uerba blanda si quos possunt deprauare,
 240 <et> diuitias promittunt positis in paupertate.
 Suscipiunt criminosos et prouehunt in honore,
 et incestos ac pollutos arae faciunt seruire,
 ut sine metu committant quidquid mali potest esse.
- Voluntas in illis mala nunquam poterit cessare,
 245 nec desinit arbor mala fructus malignos proferre.
 Noxio dant res alienas quas tollunt ab innocente.
 Naucleriis tollunt naues qui illas solent gubernare
 et perditis illas tradunt per quos possint naufragare.
 Sapientes et fideles non permittunt militare,
 250 et illos sibi coniungunt qui discesserunt a fide.
 Qualis ergo est ista fides aut quid in se habet caeleste,
 ad quam pro terrenis rebus faciunt miseros uenire ?
 Signemus cor nostrum fratres et stemus fortes in fide.
 Qui enim uolunt pro deo terrena nobis auferre
 255 non nobiscum merebuntur caelestia possidere.
- Xenia haereticorum arras accipite gehennae :
 qui uendit animam suam inlectus cupiditate
 quam Christus sanguine suo cognoscitur comparare,
 ipsum ergo Christum uendit a quo redemptus est ante
 260 ac sic in tali peccato complex tenebitur Iudae,

228 spiritali] *al. m. scr. in ras.* 229 uellit *cod.* 233 quia] *a eras.*
 error remans.] errore mans. *cod. al. m. add. r inter r et e.* 234 persecuntur
cod. 238 dracho *cod.* 240 et] *coni. ** 241 prouehunt] -hent *cod.*
 242 arae faciunt] arifaciunt *cod., dein e sup. i¹ scr.* 246 dant] *dans cod.*
 256 xenia] *xenii cod., al. m. scr. a sup. ii.* hereticorum *cod.*
 257 uendit] *al. man. sup. lin. mutauit in* -unt animam suam] *s al. m.*
sup. m eras. inlectus] *rasura mutauit in inlecti* 258 quam] *mut. al.*
m. in quas. 260 tale *cod.* complex *cod.*

232 Locutio « prode esse » saepe occurrit in versionibus Bibliorum praehieronymianis (RÖNSCH, *Itala und Vulgata*, p. 468), item apud Augustinum in Sermonibus (MORIN, *Sermones post Maur. reperti*, Index verborum, p. 834).

235-240 VICT. VII. I, 48; FERRAND. *Vita*, xx; PROCOP. I, 8. 238 I PETR. V, 8; DAN. XIV, 22; APOC. XII, 3. 241-243 PROCOP. I, 8. 245 LUC. VI, 43. 249 VICTOR VII. II, 23. 253 I PETR. V, 9. 256 Verbum « accipite » audiendum est pro « aestimate ». 259 MATTH. XXVI, 14-16.

- qui Christum uendens iudaeis et aurum uolens | 80 | habere,
 animam perdidit miser separatus a salute,
 sed et aurum quod dilexit non meruit possidere.
 Si quis ergo sequens lupos separatus est a grege,
 265 cito paenitentiam gerat cum lacrimis et dolore
 ne subito rapiatur ad illas poenas gehennae
 ubi nec moritur uermis nec ignis cessat ardere.
- Ymnis trinitatem deum conlaudemus cum tremore,
 et quos uidemus deceptos de ecclesia discessisse,
 270 sicut apostolus iussit hortemur miti sermone.
 Recogitent cum est tempus quomodo iacent in morte,
 qui terrena diligentes terra meruerunt esse,
 quam serpens diuino iussu praeceptus est manducare.
 Ergo redeant ad matrem quae illos nutriuit in fide,
 275 et prorsus ueniam sperent de dei benignitate,
 quia iustus et bonus deus illos condemnat in fine
 qui nolentes paeniteri pro sua iniquitate
 in peccatis usque in finem permanserint duro corde,
 nam cunctis ad se conuersis largitur regnum caeleste.
- 280 Zelo dei sancti fratres fortiter euigilate
 de animarum salute
 figant in uobis radicem ut possint fructificare.
 Fructus sunt opera bona quae fiunt in uera fide.
 Euangelium audistis quid uobis solet clamare
 285 | 80^r | de dilectione dei et proximi caritate :
 in his duobus praeceptis tamquam in thesauro uitae
 totam legem et prophetas saluator dicit pendere.
 Ut ergo fides seruetur quae nos poterit saluare,
 et prodesse nobis possit quicquid operamur bene
 290 infideles arrianos non debemus formidare,
 qui nunc positi uidentur in saeculi potestate
 et catholicos adfligunt perseuerantes in fide.
 Immo magis gaudeamus in omni tribulatione.
 De ceteris autem fratres caute uos ipsos seruare,
 295 ut in ecclesiis illorum numquam intretis orare.
 Non sunt ecclesiae dei sed sunt latronum speluncae.
 Macellus est animarum et introitus gehennae.
 Omnes ergo filii dei qui uolunt heredes esse,
 intra sinum matris suae debent patrem postulare
 300 et non eant ad nouercam quae cupit omnes necare.

274 nutriuit] t² sup. lin.

294 ceteris] caeteris mut. in cetero

298-300 In codice hi versus perspicue seiuncti sunt a reliqua strophā, forsan, utpote longiore ceteris.

300 necare] negare cod., al. m. c sup. g. scr.

261-263 MATTH. XXVII, 3-5.

267 MARC. IX, 43.

270 GAL. VI, 1.

273 GEN. III, 14.

287 MATTH. XXII, 40.

295 VICTOR TONN. Chron

Anast. Aug. II cons.

296 MATTH. XXI, 15.

Nos seminauimus uerbum, uos fructus bonos proferte
et coram domino deo semper pro nobis orate
ut pariter mereamur cum saluatore regnare

Amen.

305

EXPLICIT PSALMUS ABECEDARIUS
SANCTI FULGENTI EPISCOPI ECCLESIAE RUSPENSIS

306 Fulgentij *add. al. m. alterum i*

LE FLORILÈGE DE SAINT-GATIEN.

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DES POÈMES D'HILDEBERT ET DE MARBODE.

FIN DE LA SECONDE PARTIE ¹

III. — LES MÉLANGES POÉTIQUES DE MARBODE.

L'étude des ouvrages de Marbode est un peu moins difficile et ne requiert pas un si long développement. Nous avons cependant à éprouver, avec la même vigilance, la valeur de l'édition reçue, en lui opposant les indications fournies par le florilège de Saint-Gatien et les autres principaux manuscrits qui se laissent encore ressaisir. Ce n'est pas prétendre que, par ces procédés, tout ce qu'elle nous offre sera irrévocablement jugé. Du moins saurons-nous, à peu près, ce qui tient bon dans cette construction vague et complexe ; car Beaugendre n'a pas instruit clairement ses lecteurs des moyens dont il disposait², ni même des raisons qu'il a pu avoir de partager la matière qui lui était livrée. Il indique surtout qu'il lui a fallu dégager les compositions de Marbode d'entre celles d'Hildebert, et voilà un aveu inquiétant ; il n'aurait donc employé que des florilèges ou des recueils mêlés, remplis de pièces anonymes ou mal désignées. Or, son insuccès démontré concernant l'héritage poétique de l'évêque du Mans ne peut rien faire présager de bon quant à sa méthode, au cours de la nouvelle entreprise. Malheureusement pour nous, les exemplaires qui subsistent, capables de permettre un contrôle serré, paraissent être, au total, peu nombreux. Ce fait n'allège pas la tâche de la critique ; loin de là.

Selon la distribution définitive, établie par Bourassé, les petits poèmes de Marbode se présentent en deux séries parallèles, mais inégales, de *Carmina Varia*, comprenant l'une soixante articles, l'autre quarante-cinq. Ces groupes sont séparés, non seulement par le *De ornamentis uerborum*, sorte d'art poétique, sous forme d'exemples, dont la tradition manuscrite est surabondante (dans

1. Voir les numéros de Janvier et d'Avril. Ce nouveau morceau termine l'étude.

2. En un endroit, il parle bien de « cinq manuscrits », mais pour l'ensemble des œuvres, c'est-à-dire prose et vers (*P. L.*, CLXXI, 1461 sq.).

notre florilège n° 2), mais, de plus, par un *Liber decem capitulorum*, qui n'est pas autre chose lui-même qu'un recueil de dix poèmes assortis¹. Quoique cet ouvrage n'ait laissé, à notre vif regret, aucune trace dans le florilège, il en faut dire quelques mots, en raison de sa ressemblance évidente avec les séries distinctes des *Varia*. Il porte sans doute le cachet de l'authenticité, et pourrait être ce que Marbode, dans son genre sévère, a composé, sur le tard, de meilleur et de plus soutenu². Mais est-il réellement homogène? Beaugendre l'a repris expressément de l'édition « principes », parue à Rennes en 1524. Il n'en avait donc pu trouver aucun texte manuscrit. Maintenant encore, les dix chapitres ensemble sont hors de portée, sinon dans cette édition de 1524. A ma connaissance, l'on ne peut citer que cinq témoins partiels : le manuscrit d'Angers 309, qui nous offre, au XII^e siècle, le premier chapitre avec ce titre : *Versus domni Marbodi Redonensis* (f. 36^v) ; le manuscrit de Douai 372, qui insère les chapitres VIII et X parmi des mélanges d'Hildebert (ff. 144^v et 146^v)³; le manuscrit de Saint-Omer 115, qui livre semblablement le seul chapitre VIII (f. 100) ; enfin, nos deux témoins **GK**, qui produisent tous deux ensemble le chapitre X, le second, en outre, les chapitres III et IV, dans un contexte assez favorable, comme on verra mieux ci-après. Bornons-nous à constater cette déficience de la tradition matérielle. La moitié de l'ouvrage n'est plus représentée; même si les dix chapitres doivent passer pour authentiques, comme ils méritent de l'être, leur ordre de succession n'est pas

1. *Ib.*, 1693-1716.

2. Noter le premier vers du premier chapitre (celui-ci matériellement authentifié par le manuscrit d'Angers) : « Quae iuuenis scripsi, s e n i o r, dum plura retracto... » (*ib.*, 1693 A), et le premier vers du second chapitre : « Post d e c i e s s e x t u m currit mihi s e p t i m u s a n n u s... » (1694 B). La date est donc marquée : environ 1102, si Marbode est né, selon l'opinion admise, vers 1035. Par suite, il était alors évêque de Rennes depuis six ou sept ans. Le premier chapitre, à la fin duquel il s'adresse très vraisemblablement à Hildebert, son métropolitain (« Haec spectanda tibi, p r a e s u l d o c t i s s i m e, mitto, / Cuius iudicium falli uel fallere nescit »), se présente clairement comme un prologue. Le chapitre V est intitulé : *De senectute* ; les deux derniers traitent des fins dernières : *De bono mortis* ; *De resurrectione mortuorum*. Les parties semblent donc se tenir et progresser. Au surplus, la facture de l'hexamètre est uniforme. Si grave que soit le ton d'un bout à l'autre, ces dix poèmes gardent de l'agrément auprès des autres ouvrages poétiques de Marbode, dont le vers léonin, sans cesse ronronnant, lasse bien vite le lecteur le plus calme. Du point de vue intrinsèque, il faut reconnaître que le *Liber decem capitulorum* ne soulève aucune objection, tel qu'on l'a édité. Il n'est pas moins fâcheux que l'authenticité ne puisse être prouvée matériellement que pour quelques chapitres détachés.

3. Bien plus, le chapitre VIII est audacieusement déclaré : *Versus domni Hildeberti Cinomannensis episcopi de uera et honesta amicitia*.

tout à fait assuré au regard d'une critique exigeante. L'unique garant reste l'éditeur de 1524, J. Mayeux.

En même temps que les « dix chapitres », Beaugendre avait déjà sous les yeux, dans le cadre tracé par son prédécesseur, deux séries distinctes, mais fort modestes, de « mélanges » proprement dits¹. Dans leur nouveau contexte, ces groupes devinrent, respectivement :

I	1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 10.
I	8. 25. 26 ¹ . 26 ² . 27. 9.

Réordonnés et fondus, ils constituaient donc une partie notable de la première grande série qui fut organisée par Beaugendre ; c'est-à-dire :

I	I-10. 25-27.
---	--------------

D'où il paraît, en outre, ressortir que le Mauriste dut commencer par former, au moyen de la vieille édition, et par accroître, selon ses propres ressources, cette même série, puis, qu'ayant recueilli un surplus de textes, il se crut obligé d'établir une série complémentaire ou parallèle de *Varia*². C'est probablement la plus simple manière d'expliquer sommairement cette étrange distribution bipartite qu'il nous faut maintenant subir. Il se peut, d'ailleurs, que le nouvel éditeur ait tâché, par la suite, de donner un caractère particulier à chacun de ses groupements, le premier étant peut-être religieux davantage et le second profane ; mais leur différence reste assez peu sensible et l'on a, de prime abord, l'impression de l'arbitraire. Le florilège et les autres témoins vont nous servir à montrer plus précisément que les deux séries proposées et opposées sont bien irréelles.

L'écolâtre de Saint-Gatien a fait à Marbode, dans son recueil, la part belle,—plus encore qu'à Hildebert,—si l'on prend garde à l'étendue des morceaux reproduits. Il a en effet admis plusieurs grands ouvrages de l'ancien maître d'Angers : l'art poétique, dès

1. Voir la description faite par G. DREVES, *Analecta Hymnia*, t. L (1907) p. 388 sq. J'indique tout de suite que ce recueil offre, sous le nom de Marbode (*ib.*, p. 389-403), treize pièces qui correspondent à **Var. I** 1-8, 10, 25, 34, 41 ; en outre une hymne en l'honneur des saints Félix et Adauctus (cf. *P. L.*, CLXXI, 1635 sq.), et deux hymnes nouvelles pour les Confesseurs, qui semblent liées à l'hymne **I. 10**. Mais l'authenticité de cette hymne-ci est subordonnée exclusivement au témoignage de l'édition « princeps ». Autant qu'il a pu, Drevès a cité quelques manuscrits, notamment le florilège de Saint-Gatien pour les morceaux **I. 25, 34, 41** ; le tout n'a qu'une valeur d'exemple.

2. Plus exactement, il composa deux séries supplémentaires, la seconde étant formée exclusivement au moyen des pièces du florilège, qui, par suite, reçurent dans le compte final de Bourassé les derniers numéros : 36-45.

le début (n° 2) ; puis, successivement, dans la section VI, les hagiographies sur Thaïs (n° 255), sur saint Victor (n° 266) et sur la légion Thébéenne (n° 267), — la première revendiquée ouvertement par une note : *Marbodus* ; enfin, dans la section VIII, les hagiographies pareilles sur les frères Machabées (n° 314)¹ et sur saint Maurille (n° 344)², — ce dernier récit terminant le recueil original. Le compilateur connaissait donc bien l'œuvre de Marbode, l'appréciait, en faisait le sujet de son enseignement, et tenait à posséder le texte des parties principales.

Mais, si satisfaits que nous soyons de rencontrer ces divers poèmes incontestés dans le florilège, son véritable intérêt est ailleurs, et le crédit qu'il accordait ainsi à Marbode se montre mieux encore dans le choix des « mélanges » qu'il réunit. Ceux-ci donnent l'occasion de vérifier de nouveau l'importante remarque faite à propos d'Hildeberrt. La section VIII, qui contient deux des récits hagiographiques, est presque tout entière formée par une collection des petits poèmes de Marbode, son nom étant même rappelé neuf fois³. Sans deux brèves ruptures (nos 318-320 et n° 335), qui peuvent être interprétées comme l'effet d'une distraction dans la mise au net d'un brouillon surchargé, la suite des articles serait continue⁴, du n° 300 jusqu'au n° 342. Notons, aussi bien, que le nom de l'auteur est mentionné au point de départ avec insistance (nos 300-302), puis, de nouveau, lors de la reprise (n° 321), c'est-à-dire après la plus longue interruption. De cela, il convient de conclure, sans tergiverser, que nous avons affaire à une enclave, comme c'est le cas plusieurs fois pour les « mélanges » d'Hildeberrt. Le compilateur a dû trouver ensemble cette quarantaine de pièces, qui se présentent à nous maintenant en trois parts :

1. En fait, ce poème fait suite au poème sur Ruth, placé par l'éditeur dans la première série des *Varia*. Les deux récits sont de même nature, et le premier est revendiqué par un hexamètre qui sert de titre. Il aurait mieux valu faire le même sort à l'un et à l'autre.

2. Le florilège révèle, à propos de ce même morceau, son caractère de compilation. Une partie détachée du récit, qui figure également en d'autres manuscrits, est déjà donnée parmi les premiers articles de la section VIII.

3. Nos 300, 301, 302, 313, 315, 321, 323, 324, 325.

4. Au sujet du n° 342 (= I. 20), je dois avouer quelque hésitation de ma part ; c'est le concours des manuscrits d'Angers qui me décide à lever le doute. Mais, pour l'article suivant (n° 343), qui introduit une satire assez grossière (= II. 44), il me paraît nécessaire de prononcer contre. Je regrette d'autant plus d'avoir à m'y opposer que, sans cette interpolation, la série rejoindrait la Vie de Maurille, et le recueil se poursuivrait vraiment lisse et parfait, jusqu'au supplément.

1^o : n^{os} 300-317.

I. 34. 6. 46. II. 37. I. 45. II. 8. « *Stabat*¹. » II. 29.
I. 44. 29. 30. 31. 35. 47. *Machabaeorum*. I. 26¹. 26². 27.

2^o n^{os} 321-334.

I. 48. 14. II. 2. 33. 34. « *Mens mea*². » I. 28. 12.
II. 27. 28. I. 32. II. 30. 26. I. 26.

3^o n^{os} 336-342.

I. 37. 39. 40. 41. 43. II. 17. I. 20.

L'on aperçoit en même temps, grâce à cet exemple irrécusable d'une tradition bien déterminée, que le partage des « mélanges » en deux séries disjointes est purement factice. Puisque les éditeurs ne pouvaient se recommander d'aucun exemplaire faisant autorité, il eût été beaucoup plus sage de prendre pour point de départ cette même partie du florilège de Tours.

Les sections précédentes nous livrent trois autres articles authentiques. Deux se présentent dans la première section : I. 25 et 59 (n^{os} 30 et 42), l'un et l'autre aussi bien, attribués formellement : *Marbodus*. Au sujet du troisième : I. 13, inséré parmi les petites pièces de la section III (n^o 183), on pourrait à la rigueur discuter; il n'est même pas invraisemblable que son appartenance à Marbode ait été ignorée du compilateur; c'est en effet un morceau qui a librement circulé, à tel point qu'on a fini par oublier, à cause de ce succès même, le véritable auteur; néanmoins, il y a plusieurs raisons matérielles de croire qu'il est bien à sa place au milieu des « mélanges ».

1. C'est l'extrait particulier de la Vie de saint Maurille que j'ai signalé plus haut.

2. Poème, certainement authentique, que ni Beaugendre ni Bourassé n'ont su distinguer. Le texte a été publié tout d'abord par J. WERNER en 1890, dans le *Neues Archiv* (p. 398 sq.), en même temps que celui d'un autre poème, non moins authentique : « *Audi fex iuuenum* » (*ib.*, p. 397), que Th. WRIGHT avait déjà fait connaître dès 1872 sous le nom de Serlon (*The Anglo-Latin satirical Poets...*, II, p. 257). Werner ne s'est d'ailleurs pas aperçu que les deux compositions devaient être restituées ensemble à Marbode. Le contexte de son manuscrit (voir ci-dessous R) met pourtant la chose hors de doute, et nous avons une attestation formelle, pour « *Audi fex* », dans le manuscrit de Vienne (G). Bien plus, une troisième pièce, livrée seulement par le florilège de Zurich, et que Werner a encore éditée : « *Sordidus et foedus* » (*op. laud.*, p. 397 sq.), s'accorde si bien avec les deux précédentes qu'il n'est pas moins juste, à mon avis, de la rendre elle aussi à Marbode. Par ce côté, nous ajoutons donc aux « mélanges » de Marbode trois articles qui ont été méconnus. On retrouvera ces données, sous leur forme matérielle, dans les brèves notices relatives à G R W. — Les trois poèmes reparaissent dans les *Beiträge...* de J. WERNER (1905) : « *Audi fex* » (p. 5 : n^o 6), « *Sordidus* » (p. 6-9 : n^o 9), « *Mens mea* » (p. 89 sq. : n^o 201). — Voir plus loin, dans G, la petite pièce « *Culta mihi...* », qui doit être également authentique.

Tout le reste que les éditeurs ont prétendu restituer à Marbode, à savoir une trentaine de pièces¹, la plupart très médiocres, est presque certainement apocryphe. Rien ne donnait prétexte à cette revendication, sinon un zèle intempérant. Mais il est vain désormais de se plaindre. Le seul devoir est dénoncer les tromperies de l'édition. Nous pouvons donc récrire clairement, en correspondance avec le florilège, les deux séries complémentaires des « mélanges », soit authentiques soit apocryphes, que les éditeurs nous ont proposées ensemble, sous le nom de Marbode. Comme pour l'œuvre d'Hildebert, les distinctions faciles de l'astérisque et du caractère italique permettront au lecteur de faire, d'un coup d'œil rapide, le départ du vrai et du faux en cette double liste. Du reste, les éléments condamnables se présentent, en majorité, groupés à la fin de chaque série ; ce qui, tout à la fois, montre comment l'édition fut agencée peu à peu², et dispense d'énumérer ces mêmes articles, désormais conjoints.

Varia I 6* † 12* 13* 14* (19) 20* † 25* 26¹* 26²* 27* 28*
29* 30* 31* 31* 32* † 34* 35* 36* 37* † 39* 40* 41* † 43*
44* 45* 46* 47* 48* † 49-58 59*

Varia II 2* † 8* † 12-13 † 17* [18* = I 6] † 24-25 26*
27* 28* 29* 30* † 33* 34* 35-36 37* 38-45.

Auprès de ce témoignage, primordial, il reste seulement à indiquer et réunir les renseignements donnés par les autres recueils que nous pouvons encore consulter utilement pour reconstituer l'œuvre poétique de Marbode. Six sont déjà connus, comme garants, à divers titres, des « mélanges » d'Hildebert ; six autres seront joints, sous des sigles nouveaux, qui contribuent, pour quelque part, à l'enquête ; puis enfin, très sommairement, un dernier groupe d'une douzaine de manuscrits, où de rares pièces éparses peuvent être signalées. Reconnaissons d'avance que, pour l'ensemble, toute cette documentation, rassemblée à grand'peine,

1. § I : n^{os} 9-10, 18, 23-25, 33-34, 43. — § II : n^o 60 (dernier article). — § IV : n^{os} 126, 133-134, 142, 144, 148, 150. — § V : n^{os} 202-203. — § VI : n^{os} 247, 261, 263, 268, 269. — § VIII : n^{os} 297, 299, 318, 319, 320, 343. Au sujet de ce dernier article, qui rompt la série finale, voir plus haut.

2. Je rappelle encore que les derniers articles de la première série, depuis le n^o 49, ont été introduits ensemble par Bourassé (cf. *P. L.*, CLXXI, 1457 sq. : § 3 de la Préface), et que, pareillement, toute la fin de la série courante des **Varia II**, à partir du n^o 38, formait une sorte de supplément dans le système construit par Beaugendre, pour représenter le groupe des textes livrés par le florilège (dans l'édition de 1708, col. 1625-1634 : *Marbodi Carmina Varia Ex Manuscripto S. Gatiani Turon.*, n. 164).

est peu abondante ; mais nous n'avons rien de mieux ni de plus à mettre en regard de notre florilège, témoin principal, afin de le contrôler et renforcer de quelque façon.

C [PARIS, B. N. 5129 (voir ci-dessus)]. — C'est le grand recueil de Saint-Amand (Elnone), duquel Beaugendre a fait si grand cas, à propos d'Hildebert. Il n'a maintenant à nous offrir que le célèbre petit poème **Var. I. 13**, déclassé parmi diverses compositions de l'évêque du Mans (f. 105^v). Mais, un peu plus loin, il groupe aussi plusieurs grands ouvrages de Marbode, c'est-à-dire les hagiographies sur Victor (f. 106^v), Maurice (f. 109^v) et Laurent (f. 111)¹ ; la première est expressément désignée (*Prologus Marbodi Andegauensis*).

E [PARIS B. N. 14867 (voir ci-dessus)]. — Ce manuscrit de Saint-Victor, employé par J. Hommey, n'apporte qu'une seule pièce de Marbode, au milieu même d'ouvrages d'Hildebert : **Var. I. 11** ; mais « Marbode » est désigné, comme je l'ai indiqué dans la première notice, et ce titre est d'autant plus précieux que, sauf une référence de Baluze, le poème ne se présente dans aucun autre contexte. On comprend, au reste, pourquoi il a pris place dans une collection concernant l'évêque du Mans : c'est une lettre en vers qui lui est adressée, selon la teneur expresse du titre.

G [WIEN 2521 (voir ci-dessus)]. — Voici l'un des exemplaires les plus importants qu'on puisse produire, à côté du florilège de Saint-Gatien. Mais plusieurs références d'Endlicher, grâce auquel il est permis d'en parler, restent vagues et sujettes à caution. Sous cette réserve, il y a lieu de signaler, successivement : 1^o pour mémoire, **Var. I. 51**, dans une série, fort mêlée, d'épigrammes (f. 34^v sq.) ; — 2^o une enclave de trois pièces attribuées chacune expressément (ff. 40^v-41) : **I 13** (*Versus Marbodonis Andegauensis*). **II 23** (*Marbodus Epitaphium cuiusdam iuuenis submersi*)². **I 59** (*Marbodus [De uase e sapphiro]*);

1. Ce dernier récit, édité dès 1524, fut repris par Beaugendre, avec le concours de ce même manuscrit de Saint-Amand et du manuscrit, perdu, d'Auxerre (P. L., CLXXI, 1607-1614 : 243 hexamètres). Le manuscrit d'Auxerre attribuait l'ouvrage à Hildebert. Beaugendre allègue justement une référence de Sigebert († 1112), favorable à Marbode : « Scripsit metricè passionem s. Laurentii » (P. L., CLX, 584 A : cap. 158). Il est vrai qu'aucun des manuscrits qu'on puisse maintenant citer ne met en évidence le nom de Marbode ; mais d'autre part le contexte peut être parfois invoqué, tel celui du florilège **C** ; ceci peut suffire pour écarter l'objection faite par Hauréau. J'ai noté en outre : BERLIN, *Phillip*, 1685 (f. 167), recension brève, composée de 88 hexamètres (dans son catalogue, V. Rose a imprimé les quatorze derniers) ; BERLIN, *Phillip*, 1694 (f. 111^v) = **I** ; BERNE 710 (ff. 55^v-60^v : 256 hexamètres = **V**²) ; LONDRES, Br. Mus. Cotton *Titus D. XXIV* (ff. 112-118^v), recension prolixe, composée de 324 hexamètres) ; LONDRES, Br. Mus. *Add. 24199* (f. 62^v) = **K** ; OXFORD, Bodl. L. *Bodl. 603* (ff. 22-27) ; PARIS B. N., *Lai. 16699* (ff. 125^v-127) ; WIEN 2521 (ff. 124^v-131^v) = **G**. Il y a donc d'assez graves différences dans la tradition. Une édition critique devrait être tentée.

2. Le titre ne convient proprement qu'à **II. 23**, et l'on n'a même que la seconde partie de cette pièce factive, : *Nutrit Andegavis*... Ci-dessus, j'ai omis de faire observer que cet hexamètre, passé premier, expliquait le n^o 27 du florilège de Saint-Gatien. Suivant, l'édition de Beaugendre, dont la source nous échappe, les épitaphes **II. 22-23** n'ont d'autre connexion que l'homonymie des défunts. Il faut donc maintenant distinguer trois textes, et tenir le dernier seulement pour garanti.

— 3^o pour mémoire encore, II 40 (f. 43 : *Fabula de lupo pastore et monacho*) ; — 4^o de même, II 41 (ff. 64-65 : *Versus cuiusdam de ordine monastico*) ; — 5^o après la vie de Thaïs (f. 68v), I 28 et 29 (f. 72-72v)¹ ; — 6^o une enclave considérable de treize pièces, attribuées à part une seule (ff. 77v-85) : II 7 (*Versus domni Marbodoni ad quendam amicum suum*). I 35 (*Item Marbodus ad monachum detractorem*). II 33 (*Item Marbodus ad amicum*). 30 (*Item Marbodus ad discipulum*). — « *Culta mihi...* » (*Item eiusdem de sterilitate uinee*)². — « *Audi fex* » (*Item uersus Marbodoni contra emulum*)³. — I 31 (*Item uersus Marbodoni de paradiso domini*). 40 (*Item Marbodus de Lazaro resuscitato*). — « *Stabat Calonne* » (*Item uersus Marbodoni de sancto Maurilio ep.*)⁴. — I 41 (*Item Marbodus pro quodam abbate defuncto*). — II 32 (*Item Marbodus*). — I 17. 34 (*Item Marbodus*) ; — 7^o après la vie de Marie Égyptienne, ouvrage certain d'Hildebert, des *Versus de resurrectione* (ff. 105v-107), qui sont le chapitre X du *Liber decem capitulorum*, édité en 1524 ; — enfin 8^o I 46 (ff. 123-124 : *De Iona propheta et Niniuitis uersus*)⁵, suivi du grand poème sur saint Laurent. Le compilateur bavarois qui organisa ce remarquable spicilège avait donc à portée de la main des matériaux divers, mais parfois excellents. Il est intéressant de constater, en particulier, que les ouvrages de Marbode s'offraient à lui en même temps que ceux d'Hildebert.

I [BERLIN, *Phillip*. 1694 (voir ci-dessus)]. — L'incurie de Bourassé a privé les lecteurs de la Patrologie Latine d'une longue rédaction versifiée du Cantique des Cantiques, que Beaugendre avait remarquée dans ce même manuscrit (ff. 78-89)⁶, et pris soin de placer dans un appendice de son édition⁷ ; ce poème, qui se présente anonyme, peut être en effet restitué avec confiance à Marbode sur la foi de Sigebert, son contemporain⁸. En poursuivant l'examen du florilège messin, on y trouve de plus, en divers endroits : **Var. I** 13 (f. 100v : *De uirtutibus et uiciis*) ; les hagiographies sur Laurent (f. 111v) et Maurice (f. 113v) ; **Var. I** 29 (f. 121 : *Descriptio uite presentis*), complété par quelques

1. Mais ces textes doivent être incomplets, et la référence ne paraît pas très sûre.

2. ENDLICHER a publié ces deux distiques (*op. laud.*, p. 76) : « *Culta mihi nullas mea uinea protulit uuas / Protulit incultus plurima poma rubus.* // *Ergo quid est fructum domino quod non damus ullum / Cum simus domini uinea culta dei.* » J'ai retrouvé les mêmes vers dans le *Vespasian D. V* du British Museum, parmi des épigrammes anonymes et inédites (f. 131).

3. Voir plus haut sur ce poème qui manque dans l'édition, comme aussi bien dans le florilège de Tours.

4. C'est notre n° 306 : extrait de la vie de Maurille.

5. Mais le texte serait mutilé ou incomplet.

6. Le florilège apparenté (Reims 1275) donne également cet ouvrage (ff. 137v-146v) : « *Quem sitio uotis nunc oscula porrigat oris...* », jusqu'à la fin : « *In quibus ipse habitas sponsam dilecta reuisas* ». C'est donc bien une paraphrase toute en hexamètres léonins.

7. A la fin du volume in-folio, seize pages pleines (marquées : *Titt-Zzzz*), sous un titre général : *Addenda*. Après un *Monitum*, qui remplit la première page, commence le texte, ainsi défini : *Liber in Canticum Cantocorum auctore Marbodo Redonensi episcopo incipiunt cantica canticorum*.

8. Cf. *P. L.*, CLX, 584 A : « *Marbodus Redonensis episcopus Cantica Canticorum ad integrum exposuit metrico lepore, et litteram et allegoriam exornans* ».

vers de I 30¹; puis (f. 122), un premier groupe net, qui prolonge des « mélanges » d'Hildebert : Var. I 12 (*De laude uirginitatis*). — II 7 (*Versus cuiusdam ad amicum*). — I 59. — II 4 (*Satyra in am. pueri*, etc.)²; et un autre encore, après des morceaux de Pierre Riga (f. 126^v) : Var. I 17. — II 3. — I 40 (*Consolatio lugentium*). Tout le recueil est d'une extrême complexité.

K [LONDRES, B. M. Add. 24199 (voir ci-dessus)]. — Ce recueil anglais fut construit sur un plan tout autre que celui du précédent. Après la partie relative à Hildebert que nous avons décrite, et qui correspond au début du volume, s'ouvre celle qui concerne Marbode (ff. 56-68^v). Elle donne principalement une belle suite des grandes compositions : le poème sur les pierres précieuses, seul garanti par une inscription (*Incipit liber Marbodi de lapidibus*), puis l'art poétique, les hagiographies sur Laurent, Maurice, Thaïs. Alors sont livrés des « mélanges », aucun titre n'étant jamais donné : Var. I 29. 31. 13. 46. 59. — II 32. 33. 34. 14. — I 12. 30. 36. 34. Cette série si ferme cesse soudain, pour laisser place à des poèmes anonymes sur André et Agnès, et à un autre que je ne connais pas davantage³. Suit une masse confuse de pièces d'une étendue variable, plus de cinquante au total, où j'ai pu seulement distinguer : Var. II 44 (f. 71) ; les chapitres III et IV, d'ailleurs incomplets, du *Liber decem capitulorum* (f. 74) ; Var. I 21 (f. 78) ; le chapitre X du livre susdit (f. 78^v). Mais, plus loin, proche du terme, on a la surprise de rencontrer deux nouveaux petits groupes homogènes, qui achèvent ainsi la collection : d'un part (ff. 81^v-82), « *Stabat Calonne* », c'est-à-dire l'extrait connu sur Maurille, puis Var. I 44. 32. 33 et II 7 ; d'autre part (f. 89)⁴, Var. II 27. 28. 29 et I 42. Cette fois encore, un riche fonds des ouvrages de Marbode a été mis à profit.

R [ZURICH, Zb. C 58/275 (voir ci-dessus)]. — Voici, très probablement, le témoin le plus instructif après le florilège de Saint-Gatien. Comme pour Hildebert, l'édition partielle donnée par J. Werner facilite beaucoup les références. Le début même du recueil est un exemple frappant des moyens qu'employaient souvent les compilateurs. Nous lisons sans coupure (nos 1-9) : Var. I 30. 29. — II 27. — I 32. 33. — « *Audi fex* ». — I 30 (de nouveau rappelé par ses deux derniers vers). — II 4 (sous ce titre : *Satira in amatorem pueri sub assumpta parabola*). — « *Sordidus et fedus* » (de même sous un titre : *Obiurgatio amatoris puerorum*). Ce petit ensemble est du pur Marbode, démarqué et déclassé, y compris les deux poèmes que les éditeurs de ses « mélanges »

1. « *Lingua facundi — minor patientum* » (v. 28-32).

2. Suit une pièce intitulée : *De contemptu seculi*, et qui commence : *O genus humanum seclum iam respice uanum* (21 hexamètres léonins, que WATTENBACH a publiés, *Neues Archiv*, XVII, 1892, p. 361). Il est fort possible que Marbode en soit aussi l'auteur.

3. Sur André, cent hexamètres léonins (les deux derniers exceptés) : « *Ingressus Patras urbem proconsul Egeas...* » (f. 68^v) ; sur Agnès, cent-sept distiques : « *Rome uirgo fuit serie sullimis auorum...* » (f. 69^v) ; puis une pièce de quarante hexamètres léonins : « *Scripturas ueterum ueras probat actio rerum...* » (f. 71).

4. Dans l'intervalle, on a, d'abord, l'épigramme, imitée tant d'Ovide que de Martial : « *Viueri non possum sine te...* » (éditée par ENDLICHER, *op. laud.*, p. 174, J. WERNER, *Beiträge*, p. 27, R. ELLIS, *Anecdota Oxon. Class. Series*, p. 17) ; puis, le grand poème d'Embricho sur Mahomet (ff. 82-89).

n'ont pas connus¹. La suite, au contraire, n'offre plus, pour longtemps, qu'un petit nombre de textes épars, bons ou mauvais ; il suffit de les indiquer : **Var. I** 49 et 50 (nos 70-71^a). — **Var. I** 56 (n° 103^a). — **Var. I** 30 (vers 12-16 et 19 : n° 127^a). — **Var. II** 45 (n° 157). — **Var. I** 45 (n° 178). Mais, de nouveau, l'on distingue une large enclave assez nette (nos 182, 184-190, 192, 194-201)², ainsi composée : l'art poétique, complet sous son titre traditionnel : *De ornamentis uerborum*³. — **Var. II** 7. 10. 31. — **I** 31 (*Quod non sit mors corporis metuenda*)⁴. 35 (*Ad monachum detractorem*, etc.)⁵. 12 (*Commendatio uirginitatis et castitatis*). — **Var. I** 15 (n° 192 : *Ad uirginem deuotam*). — **Var. I** 42 (n° 194 : *Oratio pro animabus defunctis*). 40 (*Consolatio lugentium*). — **II** 17 (*Item c. l.*). 2 (*Descriptio*, etc.). — **I** 16 (*Dissuasio u. a.*). 17 (*Penitudo*, etc.). 33 de nouveau⁶ (*Dissuasio concubitus in uno tantum sexu*). — « *Mens mea* » (*Dissuasio... parabola*)⁷. Ainsi s'achève, vraisemblablement, la section. Après trois petites pièces, au sujet desquelles il est difficile de se prononcer⁸, Marbode ne reparait plus qu'avec des extraits de **Var. II** 32 (n° 205)⁹, puis encore avec **Var. I** 39 (*De bubone quod sit nuncius mortis* : n° 209), enfin avec **Var. I** 59 (n° 216). Les indications déjà

1. J. WERNER a imprimé tous ces morceaux dans sa notice (*Beiträge*, etc., pp. 1-7) ; on peut donc contrôler le détail des autres éditions. Au sujet d'*Audi fex* et de *Sordidus*, voir précédemment.

2. Il se pourrait, du reste, que les trois articles intermédiaires, et qui paraissent constituer une interpolation du groupe, appartenissent réellement à Marbode. Comme nous ne les connaissons pas autrement et qu'ils se présentent là sans référence, une certaine suspicion pèse sur eux, à première vue. Les voici, d'après WERNER (*op. laud.*, p. 83, 86) : « *Viue memor memoris, preciosi gemma decoris, / Hisque nota ceris qualia mente geris* » (n° 183 : l'éditeur fait remarquer que ce distique léonin définit et célèbre une table à écrire) ; — « *Nulla meos hostes similis fortuna sequatur ; / Siquis amicus erit hac prosperitate fruatur* » (n° 191) ; — « *Mundi saluator, celi terraeque creator / Qui regnat summi diues in arce poli, // Annuat hic requiem patri uitamque perhennem / Et faciat sanctis associare suis, // Necnon et nostri pociantur luce perhenni* » (n° 193). Rien n'empêche finalement de reporter ces petits morceaux, même les *caudati*, à l'écolâtre d'Angers ; le contexte plaide en leur faveur.

3. Mais, à la fin, on lit cette intéressante variante : *Expliciunt rhetoricae flores*.

4. Les quatre derniers vers (*Sic non est igitur...*) sont détachés avec cette note : *Palea* (n° 188) ; et, vraiment, l'on a peine à croire que cette grosse plaisanterie fasse corps avec le morceau qui précède, d'une tout autre inspiration. voir, d'ailleurs, le n° 254 de Saint-Gatien. — Au lieu de *Brito*, le manuscrit de Zurich fait lire : *Bruno* ; ce doit être une faute. Tous nos témoins, cependant, livrent **Var. I**. 31 sous cette forme ; l'étrange interpolation fut donc faite de bonne heure dans quelque archétype, duquel la tradition manuscrite dépend complètement.

5. Titre comme dans l'édition. De même ci-après, plus ou moins. J'indique dans tous les cas ce qu'il importe de remarquer, ces références intéressant beaucoup la tradition littéraire.

6. Mais avec un complément de six vers (*Ergo concubitus...*), qui reparait dans le manuscrit de Berne 702 (f. 29).

7. Voir ci-dessus notre n° 326.

8. « *Nam cibus et potus uix esse potest mihi notus / Nec dormire queo, ludere nec ualeo* » (n° 202). — « *Ars simulat uerum mutatque uocabula rerum / Quemque...* » (trois distiques : n° 203). — « *Me non ex libris, sed totis dilige fibris* » (n° 204).

9. « *Cum uobis dederit...* » : vers 8-9, 11-16, 20.

données relativement aux « mélanges » d'Hildebert qui sont compris dans ce même florilège montrent dans quelle mesure Hildebert et Marbode se trouvent, là encore, étroitement associés.

S¹. — ANGERS, Bibliothèque de la Ville, n° 287. Ce premier manuscrit de Saint-Aubin nous apporte, en quelques pages remplies au XII^e siècle (ff. 172^v-174), une série irréprochable d'onze pièces : **Var. I** 26². 48 (*De raptu Dinæ*). 39 (*Ad nuntium mortis*). 40 (*Consolatio lugentium*). 36 (*De lapsu primi hominis*). 37 (*De uita et morte*)¹. — « *Stabat Calonne* » (*De euerione fani apud Calunnam*). — 41 (*Oratio pro fidelibus defunctis*). 43 (*Quod non sit*, etc.) 13. 20. Observons seulement que tous ces morceaux, qui se laissent replacer dans la première série des « mélanges », reparaissent également, dans le florilège, mais selon une distribution différente²; par suite, la relation n'est pas étroite entre les deux recueils. Il faudra dire même chose quant au suivant.

S². — ANGERS, n° 303. C'est un second manuscrit qui provient de Saint-Aubin et peut être encore rapporté au XII^e siècle. A la suite de l'art poétique et de la vie de Thaïs, une partie des textes énumérés tout à l'heure est reproduite (ff. 5^v-7^v), mais selon un autre ordre : **Var. I** 48. 37. 13. 20. 26². 40. 36. 41. A propos de cette série commune, pour le fond, aux deux exemplaires, on peut noter que l'authenticité des deux poèmes 13 et 20 de la première série se trouve désormais suffisamment garantie.

V¹. — BERNE, Stadtbibliothek, n° 702 (ff. 22-29) : fragment ou plutôt cahier complet, qui doit être le reste d'un manuscrit copié à Fleury-sur-Loire vers la fin du XII^e siècle³. On y lit tout d'abord l'hagiographie sur le patron commun d'Angers et de Tours : *Passio sancti Mauricii et sociorum uersifice composita*, ensuite douze poèmes qui se rangent ainsi : **Var. I** 28. 29. 31. 35. 12. — **II** 27. 28. 29. — **I** 44. 33. 34.

V². — BERNE, n° 710. Ce manuscrit, qui provient de Notre-Dame du Pré, prieuré du Bec à Rouen, et paraît avoir été composé par diverses mains vers le début du XIII^e siècle, est un florilège très varié ; nous le connaissons exactement grâce aux travaux de Hagen, qui en a tiré divers textes⁴, et de J. Werner, qui l'a décrit ensuite, sommairement, mais méthodiquement⁵. Après des extraits d'Horace, d'Ovide et de Virgile (Géorgiques), la vie de saint Laurent est proposée (f. 55^v) ; font suite, immédiatement (f. 61) : **Var. I** 29. 30 (extrait)⁶.

1. Ce début est donné : « *Exsilium nobis est tellus...* »

2. N^{os} 316, 321, 337, 338, 334, 336, 306, 339, 340, 183, 342.

3. H. HAGEN, qui a publié ces treize morceaux (*Carmina medii aevi*, 1877, pp. 152-177 : n^{os} xciii-cv) sans paraître se douter que Marbode était en cause, donne pour date à cette transcription : XI-XII^e. Je dirais tout au contraire : XII^e-XIII^e. Tout le manuscrit 702 n'est qu'un recueil de fragments divers ; mais il semble avoir été ainsi formé à Fleury dès le XIV^e siècle. Sur le feuillet initial, on voit l'*ex-libris* de Pierre Daniel.

4. *Op. laud.*, p. 95 sq. : n^{os} xcv-xcvi, cv-cvi, cxxvii-cxxviii.

5. *Beiträge...*, pp. 189-197. La distinction en trois parties pourrait faire croire qu'il s'agit de plusieurs manuscrits distincts, groupés tardivement. Au contraire, tout le volume, que j'ai étudié soigneusement, m'a paru être l'œuvre d'une seule main cursive.

6. « *Linguis facundi — destruit una* » (v. 28-29, 31-37). Comparer le morceau donné de même (après 29) par le manuscrit de Berlin (**I**), mais plus bref.

35 ; interviennent deux morceaux particuliers : « *Angelicam uitam* » (inédit), « *Legislatores* » (publié par Hagen), plusieurs « mélanges » d'Hildebert : **Misc.** 60 (extraits) et 121, **Hau.** 4, **Misc.** 68, puis deux autres morceaux : « *In matutino* » (très fréquemment copié), « *Precipue sathanas* » (publié par Werner). On retrouve ici Marbode (f. 63) avec **Var.** I 34 et 13. Tout le reste est complexe et ne nous concerne plus directement : Chèvre d'Or, grands ouvrages de Pierre Riga, Bernard Silvestris, Gautier de Châtillon, escortés de petites pièces. On peut voir le détail dans la notice rédigée par J. Werner.

W. — LONDRES. British Museum, fonds Cotton, *Vitellius A. XII* (f. 120 sq.). C'est encore un florilège de la fin du XII^e siècle, si bigarré que l'analyse en est presque impossible. Je me borne à relever, sans garder l'ordre réel, plusieurs « mélanges » de Marbode, que Thomas Wright en a extraits, tout en les faisant passer pour des ouvrages anglais ou anglo-normands, notamment sous le nom de Serlon¹ : « *Stabat Calonnae* » (*De euersione pani apud Calonnam*), c'est-à-dire, encore une fois, l'extrait de la vie de Maurille. — **Var.** I 44 (*Reprehensio superfluitatis*, etc.). 32 (*Non esse mutandum*, etc.). 33 (*Dissuasio concubitus*). — II 7 (*Ad am. hospitem*). 27 (*Dissuassio*, etc.). 28 (*Contra uulgu seditiosum*). 29 (*Commonitorium inu. ad oppressos in castro*). — D'autre part : **Var.** I 14 (*Ad uirginem deo dicatam uersus*). 28 (*Versus*). — II 3 (*Ad amicum absentem*). — « *Audi faex iuuenum* » (*Inuectio in mordacem cinaedum*).

Y. — OXFORD, Bodleian Library, *Digby 65* : florilège du même genre que le précédent, employé encore par Th. Wright², d'autre part par G. Dreves³. Il mérite d'être mentionné à cause des « mélanges » suivants de Marbode ou à lui attribués, qui sont transcrits en diverses places : **Var.** II 44 (f. 10). — II (14 (f. 12^v). — I 8 (f. 28^v). — II, et I. 12. 36. 13 (ff. 60, 61, 70).

Les ouvrages d'Hildebert ayant été beaucoup lus et copiés, il n'était loisible que de présenter les manuscrits les plus complets ou les plus significatifs. Au contraire, quoique Marbode ait été entraîné dans l'orbite de son ami, ses poèmes probablement jugés trop graves, ou peut-être monotones, ont connu un moindre succès. C'est pourquoi il semble utile, à son sujet, de relever les moindres traces capables de guider l'histoire littéraire ; de là, ce supplément de références et de brèves mentions, recueillies au cours de recherches assez longues ; je les groupe maintenant d'une manière toute mécanique, pour ne pas avoir à encombrer de multiples sigles les tableaux qui suivront, réservés aux témoins réguliers⁴.

ANGERS, Bibl. de la Ville, n° 241 (f. 20 : XII^e siècle ?) : **Var.** I 58.

BERLIN, *Phillip. 1732* (XII^e siècle, Saint-Denis de Reims) : **Var.** I 45 (f. 23^v), parmi les ouvrages d'Hildebert.

1. La question a été reprise, à propos de ce même manuscrit, par H. BOEHMER, *Neues Archiv*, XXII (1897), pp. 701-738. C'est une étude si embrouillée qu'on n'en saurait recommander la lecture. — D'autre part, Th. WRIGHT, *The Anglo-Latin satirical Poets and Epigrammatists of the twelfth century*, II (1872), pp. 156-160 (*Epigrammata miscellanea*), 240 sq., 255-258 : *Serlonis poemata*.

2. *Ib.*, pp. 213-218 (*Anonymi uersus*).

3. *Analecta Hymnica*, t. L (1907), p. 393.

4. Voir plus haut au sujet d'ANGERS 309 et de DOUAI 372, témoins de morceaux détachés du *Liber decem capitulorum*.

BERLIN, *Theol. Oct.* 94 (après 1150, Hautmont en Hainaut) : **Var.** I 34 (f. 110^v : *Oratio*). — **Var.** I 8 (f. 135^v : *Versus de sancta Maria*).

LONDRES, B. M. *Vespas. B.* XIII (XIII^e siècle) : **Var.** I 29 (f. 127 : *De breuitate uite*). — I 25 (f. 129 : *In illo tempore. Missus est angelus Gabriel et reliqua*).

PARIS, B. N. *Lat.* 3761 (fin du XII^e siècle)¹ : **Var.** I 13 (f. 63) précédant des parties de l'art poétique sans nom d'auteur. — **Var.** II 35¹ (f. 72^v), c'est-à-dire le premier distique seulement, en tête d'un groupe d'épigrammes.

PAGIS, B. N. *Lat.* 8433 (XII^e siècle, Saint-Aubin d'Angers) : **Var.** II 40, introduisant de même une longue suite de petites pièces déclassées.

PARIS, B. N. *Lat.* 14193 (XII^e et XIII^e siècle) : **Var.** I 33 (f. 7), dans un cahier détaché, parmi des poésies diverses².

PARIS, B. N., Papiers de Baluze 120 (f. 372^v) : **Var.** I 25, sans nom d'auteur, au milieu de « mélanges » d'Hildeberty qui représentent peut-être un manuscrit de Jumièges³.

REIMS, Bibl. de la Ville, n° 1275 (fin du XIII^e siècle, Chapitre), dans un vaste supplément décrit par Wattenbach : **Var.** I 34 (f. 187^v). — **Var.** I 30 (f. 189 : extraits)⁴.

ROME, Vat. *Reg. lat.* 585 (fin du XII^e siècle) : **Var.** I 45 (f. 9^v), entre des extraits du *De conflictu* d'Hildeberty et *Misc.* 52.

ROUEN Bible de la Ville, n° 39 (XIII^e siècle, Jumièges) : après l'art poétique dûment attribué, on lit **Var.** I 36 (f. 38 : *Marbodi de lapsu primi hominis*).

ROUEN, n° 1419 (fin du XII^e siècle, Capucins de Mortagne) : de même et sous le même titre, **Var.** I 36 (f. 135^v, dernière page) ; tout à la suite : deux « mélanges » d'Hildeberty (*Hau.* 4 et *Misc.* 122), puis « *In matutino* ».

SAINT-OMER, Bibl. de la Ville, n° 115 (XII^e-XIII^e siècle, Clairmarais). On peut relever, épars dans ce grand florilège : **Var.** I 25 (f. 4). — **Var.** I 13 (f. 33). — **Var.** I 40 (f. 84^v : *De resurrectione Lazari*). — **Var.** II 40 (f. 89^v). — « *Quae sit amicitia...* » (f. 100 : chapitre X du *Liber decem cap.*). — **Var.** I 36 (f. 104).

Tous ces faits notés, et après tant d'efforts pour en garantir l'exactitude, il semblerait légitime de tâcher à voir clair dans les courants de la tradition qui nous apporte les poèmes variés

1. Voir ci-dessus D.

2. HAURÉAU les a indiquées rapidement (*Notices et extraits de quelques manuscrits...*, II, 1891, p. 351). Il remarque d'une manière ambiguë, à propos des vers de Marbode : « ...Beaugendre nous laisse ignorer ce qui les lui a fait attribuer à Marbode ». Cette réflexion démontre que B. Hauréau n'avait pas rencontré beaucoup de manuscrits renfermant les ouvrages de l'écolâtre. Tout à la suite (f. 7), le même érudit signale, sous ce titre : *Puella amico promittenti nec danti*, une petite pièce de treize hexamètres léonins, qui rappelle fort la manière de Marbode : « *Gaudia nymphae uiolas floresque rosarum...* ».

3. Voir ci-dessus Z. Baluze a lui-même noté dans la marge, en regard de cette pièce : « Non est Hildeberty ». Il donne aussi, à part (f. 349), une copie de **Var.** I 11 ; mais je crains qu'il ne tienne simplement son texte de notre manuscrit E (voir ci-dessus).

4. « Qui misere cenat... » (vers 12-15 et 17) ; voir l'édition de WATTENBACH, *Neues Archiv*, XVIII (1893), p. 514. Le même texte à peu près se présente dans notre R (voir plus haut).

de Marbode. Elle est plus simple, assurément, que celle des « mélanges » d'Hildebert, mais, surtout, parce qu'elle coule avec moins d'abondance, et que l'édition où elle a fini par prendre forme présente, même imparfaite, des limites mieux marquées. Au fond des choses, une grande incertitude demeure, touchant le mode original de publication ; car, dès le XII^e siècle, nous n'atteignons que des groupes relativement peu compacts, et toujours divers, même lorsque les mêmes éléments s'y laissent reconnaître. L'apparence est, comme au sujet des poèmes d'Hildebert, que ceux de Marbode furent divulgués peu à peu, par l'intermédiaire des personnes amies auxquelles ils furent adressés ou qui voulurent y prendre intérêt. Par suite, autant que nous puissions entrevoir cette organisation à travers les séries homogènes qui nous sont parvenues, des groupes particuliers et assez nombreux, mais peu considérables quant à leur étendue, doivent s'être constitués de bonne heure et trouvés en concurrence. Nos meilleurs manuscrits pourraient correspondre encore, dans une certaine mesure, à cette étape, première ou non, de la transmission.

D'aucun côté, en tout cas, l'on n'arrive à constater la présence d'un archétype unique, émanant de l'auteur et gardant autorité, qui eût été plus tard démembré, de manière à survivre sous certaines formes persistantes. Si cet exemplaire a jamais existé entre les mains de Marbode et par ses soins, il a péri peu après, sans laisser de traces appréciables. Il faut donc renoncer, dorénavant, à l'espoir d'en recouvrer même l'équivalent. Ainsi en est-il, nous l'avons vu, pour l'héritage d'Hildebert.

Nous sommes réduits, pour reconstituer l'œuvre poétique de l'un et de l'autre, à rapprocher des témoignages multiples et, matériellement, incohérents. Au stade des florilèges proprement dits, qui devinrent rapidement le véhicule ordinaire de cette tradition multiforme, c'est en effet, le plus souvent, pure incohérence, dans l'éparpillement des textes de toute espèce et sous les conditions de l'anonymat, voire des faux titres. Quel surcroît de lumière alors, devant les pas du chercheur, si les poèmes, parfois groupés encore, plus rarement désignés, se recommandent les uns les autres, sans que la raison, pourtant, apparaisse de cette mutuelle et merveilleuse conservation au sein même du désordre.

En définitive, de cet examen, aussi minutieux que possible, des manuscrits signalés, l'excellence du florilège de Saint-Gatien ressort de nouveau. S'il est représenté dans l'édition par des

pièces insignifiantes ou indignes, c'est que les éditeurs en ont mal usé. Par sa vertu propre, il mérite de rester un centre de ralliement. Autour de lui, les autres témoins déclarent mieux chacun sa valeur particulière, et l'on a, par tout ce concours, le moyen d'indiquer, en face des différents articles de l'édition, la nature exacte des ressources qui permettent de la juger ou de l'amender.

En deux listes régulières, conformes à la double série de l'édition, je vais donc présenter encore, avec les mêmes distinctions que pour Hildebert, l'état des « mélanges » publiés sous le nom de Marbode. Cette mise au point, commode, de la tradition manuscrite a l'avantage de montrer clairement de quelle façon les cadres convenus, mais périmés, pourraient être transformés ; elle signifie, en même temps, jusqu'où est parvenue l'enquête, et de quels côtés il conviendrait de poursuivre les recherches.

A côté de **T** et même, s'il y a lieu, indépendamment de ses données, on trouvera, toutes les fois qu'ils sont appelés à intervenir, les autres documents désignés¹ ; c'est-à-dire : **CEGIKRS**¹ **S²V²WY** ; en outre, à cause de son importance particulière, l'édition « princeps » de 1524 : **X**.

Cette édition : **X**, figure seule dans le premier tableau, pour garantir la plupart des premiers articles. Son témoignage restant isolé et incertain, malgré les efforts de Dreves pour le corroborer², j'ai préféré, faute de renseignements sérieux, ne pas dénoter comme authentiques ces mêmes articles. Il se peut qu'on doive, un jour, les reconnaître valables ; mieux vaut attendre ce moment-là avec patience.

L'absence complète de quelques autres pièces produites par Beaugendre est surprenante et, peut-être, regrettable³. Beaugendre a donc employé des exemplaires — un à tout le moins —

1. De plus, exceptionnellement, **D** et **Z**, puisque ces sigles ont été mis en usage à propos des mélanges d'Hildebert.

2. DREVES a pu citer des hymnaires où reparaissent les trois compositions en l'honneur de sainte Madeleine : **Var. I. 1-3**, une composition mariale : **Var. I. 8**, enfin l'hymne des confesseurs : **Var. I. 10** (cf. *Analecta Hymnica*, t. L, p. 395 sq. : n^{os} 307-309, 306, 310). Il a même ajouté deux autres hymnes pour les confesseurs. Tous les nouveaux manuscrits sont récents ; j'en ai moi-même rencontrés. La plupart proviennent de la région de Tours, d'Angers ou de Rennes. C'est ce qui nous fait craindre précisément que l'éditeur de 1524 se soit contenté d'employer quelque bréviaire sans véritable autorité, afin de maintenir peut-être une tradition locale, mais équivoque. Nulle part, en effet, le nom de Marbode n'est appelé expressément.

3. Certainement regrettable pour le groupe **Var. I. 22-24** ainsi que pour **Var. II. 1** dont l'authenticité me paraît à peu près assurée. Il suffit d'observer que **Var. I. 21**, qui n'est pas moins authentique et appartient sans doute au même groupe, ne se laisse retrouver maintenant que par hasard dans le manuscrit de Bury (**K**), et même là, au milieu d'un contexte qui n'est pas fort bon.

au sujet desquels nous ne pouvons plus rien dire. S'en est-il servi judicieusement? Ce ou ces recueils méritaient-ils la confiance qu'il leur a accordée et qui s'est traduite dans l'édition? On ne saurait le nier absolument. Constatons seulement ces lacunes de notre propre inventaire, et gardons le désir de pouvoir les combler, le cas échéant.

Au contraire, les deux fins de série, composées l'une par Beaugendre, l'autre par Bourassé, sont décidément condamnées, quoiqu'il ait été possible de mentionner çà et là des témoins de surcroît, mais également sans valeur.

Première série des *Varia*.

1-3. *Maria mater domini* : X. 4-5. *Uniuersae creaturae* : X. 6. **Cum recorde* : TX. 7. *O sancta uirgo uirginum* : X. 8. **Stella maris*¹ : XY. 9. *Confessor uel laus* : X. 10. *Dum sacerdotum* : X. 11. **Dum tua scripta* : EZ. 12. **Ut flos in pratis* : IKRTV¹Y. 13. **Virginitas flos est*² : CDG IKS¹S²TV²Y. 14. **Pro corruptibili* : TW. 15. **Splendidior stella* : R. 16. **Egregium uultum* : R. 17. **Strictus eram loris* : GIR. 19. *Non patris* : (T)³. 20. **Felix grex* : S¹S²T. 21. **Inuidet antiquum* : K. 25. **Missus ad egregiam*⁴ : TXZ. 26¹. **Inter festa dei* : TX. 26². **Scribere delectat* : S¹S²TX. 27. **Destructor mortis* : TX. 28. **Rus habet* : (G) TV¹W. 29. **Vitae praesentis*⁵ : GIKRTV¹V². 30. **Vos qui diligitis*⁶ : (I)KRTV(V³). 31. **Ligna uoluptatis* : KRTV¹. 32. **Quidam mente* : GKRTW. 33. **Daemonis inuentum*⁷ : KRV¹W. 34. **Me miserum*⁸ : GKTIV². 35. **Nec te uelle* : GRTV¹V². 36. **Morte grauatur*⁹ : KS¹S²TY. 37. **Exilium tellus* : S¹S²T. 39. **Bubo ferum* : RS¹T. 40. **Auxilium Christi*¹⁰ : IRS¹S²T. 41. **Christus rex magnus* : GS¹S²T. 42. **Summe pater Christi* : KR. 43. **Nos quibus est* : S¹T. 44. **Quod multis annis* : KTV¹W. 45. **Caelum terra*¹¹ : KRT. 46. **Vos qui nescitis* : GT. 47. **Iudicis unius* : T. 48. **Discite claustra* : S¹S²T. 49. *Cum sine doctrina* : RT. 50. *Quisquis eris* : RT. 51. *Gallus erat* : GT. 52. *Consilium populi* : T.

1. En outre, BERLIN *Theol.* 94.

2. En outre, SAINT-OMER. J'ai noté, d'autre part : ANGERS 241 (f. 20^v) ; BERNE 704 (f. 10^v : les trois premiers vers) ; MUNICH *Clm.* 19488 (p. 120) ; OXFORD, *Digby* 53 (f. 25^v) ; REIMS 431 (f. 205).

3. De cette pièce, qui paraît être factice, T nous donne les deux premiers vers sous son n° 299 ; d'autre part, les vers 7-8, sous son n° 34, les vers 9-10 sous son n° 44, les vers 11-12 sous son n° 33. Or les trois dernières épigrammes ont été reprises par Bourassé, qui en a fait ses « Inscriptions » 6, 48¹ et 44, dans la série factice attribuée à Hildebert.

4. En outre, *Vesp. B. XIII* de LONDRES, et SAINT-OMER.

5. En outre, *Vesp. B. XIII*.

6. En outre, REIMS 1275 (extrait).

7. En outre, PARIS 14193.

8. En outre, BERLIN, *Theol.* 94, et REIMS 1275.

9. En outre ROUEN 39 et 1419, et SAINT-OMER.

10. En outre, SAINT-OMER.

11. En outre BERLIN *Phillip.* 1732 et ROME *Reg.* 585.

53. *Nec leo* : I. 54. *Arta domus* : T. 55. *Mos est* : T. 56. *Summus Aristoteles* : RT. 57. *Mundo Guarmundus* : T. 58. *Altus mons*¹ : T.
59. **Porticus est* : GIKRT.

Deuxième série des *Varia*.

2. **Moribus esse* : RT.Y 3. **Siquid in urbe* : IW. 4. **De puero quodam* : IR. 7. **In partes istas* : GIKRW. 8. **Improba* : T. 10. **Dum pedes* : R. 12. *Rumpitur invidia* : T. 13. *Parcius elimans* : T.
14. **Dicunt Guillelmo* : KY. 17. **Sicut ad ima* : RT. 18 [= Var. I 6].
23². **Nutriit Andegavis* : G. 24. *Princeps doctorum* : T. 25. *Francia quae totum* : T. 26. **Carceris augusti* : T. 27. **Qui vult scire* : KRTV¹W.
28. **Ex quo caelestem* : KTV¹W. 29. **Si circumcirca* : KTV¹W. 30. **Si praeceptum* : GT. 31. **Qui puero* : R. 32. **Veri lucra* : GK(R).
33. **Assuetam turbis* : GKT 34. **Per cantus dulces* : KT. 35. *Tutor opum* : (D)T. 36. *Archiepiscopi* : T. 37. **Urbs Redonis* : T.
38. *Cum nummo* : T. 39. *Heu cur lex* : T. 40. *Saepe lupus*² : GT.
41. *Ordo monasticus* : GT. 42. *Iudicii signum* : T. 43. *Serpens uxor* : T.
44. *Res monet* : KTWY. 45. *Utilibus monitis* : RT.

Pour rester fidèle à la vérité des faits, il avait fallu, au cours de l'enquête et jusqu'à son terme, insister sur la grande complexité de la tradition. Devant les résultats derniers, le lecteur qui aura été assez patient pour les attendre éprouvera, croyons-nous, un sentiment de réconfort. Les parties majeures de l'œuvre poétique de Marbode demeurent debout et doivent être déclarées fermes. Un coup d'œil donné aux deux listes qui précèdent suffit à établir cette conviction. Presque toujours, les manuscrits sont là, pour garantir la validité des différents poèmes : le florilège de Saint-Gatien plus souvent que d'autres, mais les autres également, lorsqu'il fait défaut. Beaugendre avait donc le moyen de produire une excellente édition, supérieure certainement à celle qu'il transmet à Bourassé³, lequel n'y sut ajouter presque rien de bon

1. En outre, ANGERS 241.

2. En outre, PARIS 8433 et SAINT-OMER, ainsi que BERLIN *Phillip*. 1694 (f. 185) et *Digby* 26 (f. 96^v).

3. Son plus grave tort n'est sans doute pas d'avoir fait imprimer sous le nom de Marbode une composition avérée du poète Martial : « *Rumpitur invidia* » (= Var. II. 12). Il y a des risques auxquels un éditeur ne peut échapper, ni même le plus précautionneux des érudits. En ce domaine, les pièges et chausse-trapes sont innombrables ; qui ne le sait ? Pourtant, l'on voudrait connaître, à ce propos, le contexte d'où il a tiré ces distiques. Il est vrai que nous les trouvons de même dans le florilège de Tours (n° 10), mais isolés. Or Beaugendre a produit et rapproché, dans cette seconde série, plusieurs autres poèmes élégiaques qui ont également un air d'antiquité : 6 (« *Cyclopus Liparis* »), 9 (« *Dum partem Faustine* »), 11 (« *Tu maiora jeras... Scaeuola* »). Les chances sont très faibles que l'évêque de Rennes puisse être l'auteur de ces petites pièces, qui ont plus de grâce qu'il n'a coutume d'en mettre dans les siennes. Aucun de nos

et parvint à la gâter davantage. Mais après tout, hormis les deux suppléments factices et, peut-être, les articles placés au commencement de la première série, l'ensemble des « mélanges » imprimés est sauvegardé par le concours des exemplaires manuscrits, réunis de toutes parts. On y peut même ajouter trois ou quatre morceaux qui avaient échappé aux éditeurs. C'est en ce sens, principalement, que les ouvrages attribués à Marbode résistent mieux que ceux d'Hildeberty à l'examen critique, et que leur étude, donnant au bout du compte plus d'agrément, peut être dite aussi plus aisée.

IV. — RÉPERTOIRE DES PETITS TEXTES.

Le florilège de Tours est rempli, pour une part considérable, de menues pièces de tout genre. J'ai essayé d'expliquer quel put être le dessein du compilateur qui les recueillit.

Nombre de ces petits vers paraissent être inédits. Quelques-uns pourtant ne sont que des extraits de morceaux déjà connus, profanes ou religieux ; il en est même, parmi eux, qui proviennent d'auteurs classiques. Les remarques auxquelles j'ai été conduit peu à peu à leur sujet, parfois grâce à un pur hasard, me font croire que toute cette matière amorphe mériterait d'être étudiée, et qu'elle réserve encore beaucoup de surprises. Qu'on veuille bien m'excuser de n'avoir pas poussé la recherche plus avant. D'autres, sans nul doute, qui voudront s'y appliquer feront mieux.

Selon mes moyens, j'ai indiqué aussi les textes qui se laissent identifier en des florilèges semblables. A mesure que l'on examinera davantage ces recueils, trop délaissés, il est probable que l'occasion y sera donnée de retrouver une part importante de cette curieuse littérature qui dut faire le tour des écoles médiévales, beaucoup plus activement que nous ne pouvons l'apercevoir maintenant.

D'autre part, à l'exemple de Beaugendre, qui avait compris dans les « mélanges » d'Hildeberty des épigrammes sacrées de Pierre Riga (= *Misc.* 9-26)¹ et d'autres épigrammes de même nature

témoins ordinaires n'intervient non plus en leur faveur. Comme je l'ai fait observer au sujet d'autres textes de son édition qui ne se laissent plus atteindre, Beaugendre a dû employer, outre le florilège, un manuscrit important, parfois très bon, duquel nous ignorons proprement la forme. Au contraire, on peut concéder à Marbode sans difficulté les deux brèves épigrammes 10 et 31 de la même série, qui sont attestées par le florilège de Zurich (R), écrites aussi bien en vers léonins.

1. Les premiers articles des « mélanges » proviennent aussi, tous ensemble, du *Floridus Aspectus* ; mais ce sont des poèmes étendus, très différents du genre épigrammatique.

provenant du manuscrit de Paris 1249 (= *Misc.* 82-105)¹, Bourassé eut la fâcheuse idée de composer, au moyen, principalement, des petites pièces que lui offrait le florilège, tout un « livret d'inscriptions chrétiennes » qu'il couvrit du nom d'Hildebert sans l'ombre d'une raison sérieuse². Dans l'ensemble de l'édition commune, cette nouvelle partie, dont le second collaborateur porte seul la responsabilité, est incontestablement la plus mauvaise. C'est le lieu de la faire connaître plus clairement, afin que personne ne soit tenté dorénavant de lui accorder le moindre crédit.

Entièrement factice, cette série ambitieuse, qui part de l'éternité divine et du péché d'Adam pour aboutir par grandes étapes jusqu'au jugement dernier, n'a que l'apparence de l'unité. Pour lui donner probablement plus grand air, l'éditeur y fit passer plusieurs pièces développées qui ne ressemblent en rien à ce qu'on peut appeler une « inscription » ; on distingue en effet, en approchant de la fin, deux poèmes développés, l'un formé d'onze hexamètres, l'autre de cinquante-neuf, une sorte d'hymne, l'apocalypse dite de saint Jérôme, déjà signalée³. De surcroît, quelques textes ne sont pas même chrétiens, mais des préceptes banals, venus de l'antiquité païenne.

Tout cela se présente donc ensemble, désormais, comme neuf et mémorable, garanti par l'autorité de l'évêque du Mans, dans une suite de soixante articles environ⁴. A regarder de plus près, l'on découvre que cinq au moins de ces épigrammes avaient été déjà publiées par Beaugendre en d'autres contextes : une, de bon aloi, provenant du groupe des épigrammes bibliques, mais détachée dans un supplément⁵ ; deux, qui se trouvaient jointes par accident, comme il semble, à des « mélanges » authentiques, mais elles-mêmes apocryphes ; une quatrième, partie intégrante du groupe homogène, entièrement apocryphe⁶, qui était livré par le manuscrit 1249 et fut inséré en plein milieu des « mélanges⁷ » ; la

1. Voir ci-dessus concernant cette série et leur source ; j'ai décrit le contexte entièrement, pour faire voir comment Beaugendre avait accru, par endroits, sa série des « mélanges ».

2. *P. L.*, CLXXI, 1281-1288 ; et cf. 35-38.

3. Articles 54 et 56-58 ; dans le florilège n° 249 = *Ins.* 54, n° 270 = *Ins.* 56, n° 46 = *Ins.* 58. — Comme j'aurai à le rappeler, *Ins.* 57 demeure en dehors du florilège.

4. Expressément cinquante-huit ; mais l'éditeur a distingué lui-même *Ins.* 7^a, et compris deux épigrammes sous la référence *Ins.* 48. Il y a lieu de remarquer aussi que deux articles sont bipartites : *Ins.* 33 et 45.

5. *Sup. I.* 2 : n° 87 du florilège.

6. *Ins.* 7^a se présente à la suite de *Misc.* 118 ; *Ins.* 18 de même à suite de *Misc.* 110. De là, les distinctions *Misc.* 118^a et 110^a, respectivement.

7. *Ins.* 32 = *Misc.* 86.

cinquième, rattachée en certains manuscrits, on ne sait comment, à une épigramme sur l'Ancien Testament, et que le nouvel éditeur ne voulut pas sacrifier¹. La qualité de ce dernier texte reste encore fort douteuse, pour ne rien dire de plus ; dans sa situation originale, il a tout l'air d'un intrus, et nulle part ailleurs on ne réussit à le rencontrer². Car il est exact que, cette même épigramme et l'hymne mariale exceptées³, Bourassé a tiré du florilège de Saint-Gatien toute la matière de son précieux « livret ». Si des scrupules, apparemment, ne l'avaient retenu, c'est la masse complète des petits vers et des autres pièces inédites qu'il aurait dû produire, afin de ne laisser dans l'oubli aucune parcelle de cette vague littérature⁴. Son seul embarras eût été de choisir alors, entre Hildebert et Marbode, le patronage le moins invraisemblable ; mais on ne voit pas, quant au reste, les raisons qu'il put avoir de préférer l'un à l'autre, lorsqu'il prit le parti de marquer la part de chacun.

La grande majorité des « inscriptions » qui devinrent, par cette audacieuse manœuvre, le lot d'Hildebert se trouve à peu près groupée dans la section V du florilège. La distribution originale apparaît nette, si l'on donne un regard à la notice descriptive⁵. Les autres textes sont diversement répartis⁶. L'artifice du choix est manifeste, de part et d'autre, et sans excuse. En fin de compte, n'appartiennent sûrement à l'évêque du Mans que deux petites pièces, extraites de la série des épigrammes bibliques, c'est-à-dire transportées hors de leur véritable contexte ; l'une avait été négligée par Beaugendre⁷, l'autre insérée par lui déjà, comme il a

1. **Ins.** 10. J'ai mentionné ce cas particulier en étudiant les épigrammes bibliques. Le texte était adjoint à **Vt.** 45 dans l'édition de Beaugendre, conformément à ses manuscrits ; ce que nous pouvons, d'ailleurs, contrôler encore. Bourassé a reconnu lui-même le déplacement auquel il procédait (cf. *P. L.*, 34 sq.). — En outre **Ins.** 6, 44 et 48¹ étaient déjà publiées sous le nom de Marbode : **Var. I.** 19 (voir les nos 33-34 et 44 du florilège).

2. Voir plus haut, à propos des épigrammes bibliques. Deux autres « inscriptions » : **Ins.** 6 et 48¹ se présentent de la même façon, en quelques manuscrits ; mais on les tient à part dans le florilège, à la différence d'**Ins.** 10.

3. L'hymne provient directement du manuscrit *Lat.* 3550 de la Bibliothèque nationale (f. 147, XIII^e siècle). Bourassé reconnaît lui-même sa dette envers les nouveaux éditeurs de l'*Histoire Littéraire* (cf. *P. L.*, 37 sq., 1286 B).

4. Il s'est borné à signaler le texte relatif à la prise de Jérusalem (*ib.*, 37 sq. : n° 256 du florilège).

5. Nos 204-216, 218-227, 230-235, 242-244 du florilège : soit trente-deux textes.

6. Sept dans la section I, deux dans la section III (celle des épigrammes bibliques : nos 87 et 89), treize dans la section IV, cinq dans la section VI, un seul dans la section VIII.

7. **Ins.** 3 (n° 89 : voir la note précédente).

été dit tout à l'heure, dans un supplément particulier et, d'ailleurs, mal conçu¹.

En vertu des mêmes caprices, Marbode reçut, outre ce qu'il tenait déjà gratuitement de Beaugendre, un reliquat de dix morceaux qui gisaient encore dans l'abandon. Il n'avait droit, certainement, sur aucun d'eux, et n'a rien gagné à en être pourvu. Il suffit de savoir que ces textes apocryphes furent placés ensemble à la fin de la première série des **Varia**², comme ceux qu'avait prélevés Beaugendre, plus étendus, formaient le complément de la seconde série.

Au terme de cette lente étude, dans laquelle il a fallu beaucoup débroussailler, il semble que la conclusion la plus juste et la plus utile soit de réunir, sous la forme d'une table alphabétique, dûment contrôlée, tous les petits textes, sans distinction, qui se trouvent compris dans le florilège. Plus complète, cette table ferait souvent double emploi avec les listes particulières concernant les « mélanges » soit d'Hildeberty soit de Marbode, et ne pourrait rappeler les détails vraiment significatifs. Il était encore moins question de relever l'ensemble des poèmes qui ont été imprimés sous le nom des deux auteurs, ni les morceaux divers qu'il a fallu citer encore d'occasion. Nous souhaitons seulement que l'inventaire méthodique des florilèges permette d'éditer quelque jour, indépendamment des textes mêmes, un recueil d'*initia* ; c'est une tâche immense et fort longue, qui ne s'accomplira que de proche en proche, par le concours des érudits intéressés à cette littérature et doués de patience. En attendant cette réussite, l'on reste, hélas, exposé à d'incessantes déconvenues, aux erreurs, oublis, distractions, redites, ignorances, qui sont l'effet de l'humaine infirmité. On peut s'efforcer, néanmoins, de limiter la part de l'inévitable par des précautions redoublées. C'est à quoi peuvent servir les répertoires, même restreints et modestes.

Dans celui-ci, je me suis contenté de grouper les références de plus de deux cent quarante textes qui entourent, dans le florilège de Saint-Gatien, les poèmes déterminés ou étendus ; à savoir, tous les petits vers anonymes qui sont ou paraissent inédits, la cinquantaine d'« inscriptions » brèves attribuées à Hildeberty³, la dizaine de pièces semblables placées sous le nom de Marbode⁴,

1. **Ins.** 55 = **Sup. I.** 2 (n° 87, voir de même ci-dessus).

2. **Var. I.** 49-58 (n°s 18, 126, 133-134, 142, 144, 148, 150, 202-203 du florilège).

3. C'est-à-dire les dernières exclues, qui ont été qualifiées plus haut : **Ins.** 54 et 56-58.

4. Exclu **Var. I.** 58, qui est un poème proprement dit. En revanche, j'ai introduit les trois petits textes réunis par Beaugendre, désignés par **Var. II.** 35.

en outre, telle qu'on a pu la définir, la collection complète des épigrammes bibliques dont Hildebert est l'auteur certain. L'astérisque, d'ailleurs, permet de distinguer ce qui demeure authentique. Les numéros d'ordre renvoient aux articles successifs du recueil. Les signes d'équivalence rendent facile le recours à la notice ou à l'édition.

A nostro pago 199. A terra sterili 160. Ablue pectē 195. *Abner presbiteros 111 = **Vt.** 32. *Absorbet fluuium 119 = **Vt.** 39. *Acceptit fruges 107 = **Vt.** 51 = **Nt.** 12. *Accinctus gladio 96 = **Vt.** 19. Accolat et pugnat 173. Accusatiuus Romam 273. Ad festum Thomae 198. Ad praesepe dei 242 = **Ins.** 12. *Ad plus octo 120 = **Vt.** 50 = **Sup.** I 9. Ad simplum uitae 163. *Aegyptus mundus 72 = **Vt.** 17. Aes sonat 22. Alba bidens. 188. *Angelus in cultu 114 = **Nt.** 10. Anno milleno centeno 256. *Antiquus serpens 89 = **Ins.** 3. Arbor inest 191. *Arca Noe sursum 112 = **Vt.** 4. Arcus fiscalis 149*. Arduus est callis 230 = **Ins.** 19. Arta domus 142 = **Var.** I 54. *Aurea pontificis 95 = **Vt.** 22. Aurelianus habet 28. *Axa Caleph 78 = **Vt.** 6.

Balsama uasorum 180. Barbatum mentum 236. Bis silicem 34 = **Ins.** 6 = **Var.** I 19 (v. 7-8). Bristo modo 182.

*Caelum factum 86 = **Vt.** 1. Christi maiestas 193 = **Ins.** 43. Clerus Blesensis 262. Coniurauerunt 143. Coniux per terras 4. Consilium populi 41 = **Var.** I 52. Contra naturam 170. *Coram pennatis 84 = **Vt.** 47. Corde patris 215 = **Ins.** 41. Corduba me genuit 240. Cum pater augustus 176. *Cum pecudes multas 97 = **Vt.** 25. *Cum poscunt solui 100 = **Sup.** I 12. Cum sine doctrina 133 = **Var.** I 49. *Cum sponsum Rebecca 101 = **Vt.** 11. Cur homo miraris 178 = **Ins.** 35-36, 30. *Cur uoluit de desponsata 65 = **Nt.** 1.

*Dauīd per citharam 66 = **Vt.** 31. Dīi melius 237. Discipuli bis sex 34 = **Ins.** 44 = **Var.** I 19 (v. 11-12). *Doctrinam per aquam 123 = **Vt.** 44. Dum dubitat natura 128. Dum licuit 24 = **Var.** II 35². Dum mihi Maurinus 159. *Dum staret Moyses 115 = **Vt.** 20. Dum te plasmaui 156 = **Ins.** 37. Dux in aquis 211 = **Ins.** 4.

Ecce parata 132. Ecce tacent 7. Ecclesiam totam 156. Empturus pueros 29. Eole rex fortis 136. *Est Abrahae dictum 77 = **Vt.** 6. Est animal paruum 190. *Est certum quod 75 = **Misc.** 69. Est tua uel cuius 177. Et neglecta solent 233 = **Ins.** 51. Et tamen et quoniam 229. Excorians Iesum 168. *Exiit de Iericho 74 = **Nt.** 5¹. *Exiit ignotas 90 = **Vt.** 14. Expaueat tellus 172. *Exploratores Iericho 98 = **Vt.** 24. *Exprimitur per tympana 106 = **Vt.** 46. Exul homo 155 = **Ins.** 2.

Fert pira 161. Filius Euandri 166. Fingebas et credidimus 18. Flet deus 220 = **Ins.** 23. Fons est de petra 44 = **Ins.** 48¹ = **Var.** I 19 (v. 9-10). Forfice fila 194.

Galba mihi pater 13. Gallus erat 18 = **Var.** I 51. Galo Leonensis 154. Glis animal 184. Glorior elatus 226 = **Ins.** 18 = **Misc.** 110². Grus mea 177².

Hac in piscina 218 = **Ins.** 21. Haec caro quam 41 = **Ins.** 47. Hanc hydriam uetus 158. Hermofili miseri 20. Hic ego pernacto 145. Hic

equus hanc 130. Hic in pane datur 222 = **Ins.** 25. Hoc non est mirum 254. Hos ego uersiculos 239² *Hostia turturis 117 = **Nt.** 14. Hunc pes uelocem 185.

Imperii rector 259. *In base sunt 92 = **Vt.** 21². In cruce languores 225 = **Ins.** 34. *In mensa domini 91 = **Vt.** 21¹. *In Syon est ignis 190 = **Vt.** 41. In uestimentis 235 = **Ins.** 53. Indigeo bobus 335. Infans exultat 205 = **Ins.** 17. Innumeras aedes 200. *Iob Daniel Noe 104 = **Sup.** I 11. *Israel est Moyses 113 = **Vt.** 16. *Iudicium per aquam 82 = **Vt.** 5. Iusticiae sedes 250.

Kafara per nares 187.

Lacteo lac sugo 197². Landricus medicus 8. Laus tibi sit Iesu 169. Lausduni rector 25 = **Var.** II 35³. Lingonis in uilla 21. *Loth fugit 94 = **Vt.** 9.

*Mactatam uitulam 108 = **Vt.** 23. Maiestas domini 152 = **Ins.** 1. Mala mali 250. Maria natus 212 = **Ins.** 38. Mater quid nate 265 = **Ins.** 33². Matris textrinum 15. Me uetat unda 149. *Mens mala mors 125 = **Nt.** 23 = **Nt.** 25. *Mentis in excessu 76 = **Vt.** 43. *Mons fumat 80 = **Vt.** 18. Morsus Adae 224 = **Ins.** 42. Mortem morte 213 = **Ins.** 39. Mos est abbatum 144 = **Var.** I 55. Mundo Guarmundus 203 = **Var.** I 57. Musa rogo 11.

Nate dies 127. Nec deus est 181 = **Ins.** 32 = **Misc.** 86. Nec leo nec pardus 150 = **Var.** I 53. Nec pinguis pullus 192. Neuole non amo te 5. Neuole tu cenas 6. Nocte pluit 239. Non bene te noram 228. Non patris haec forma 299 = **Var.** I 19 (v. 1-2). Non quia sim raptor 271. Non semper feriet 234 = **Ins.** 52. Non uia terrarum 217. Nos deus ipse 214 = **Ins.** 40. *Nutriit Andegaui¹ 27.

O si sic et adi 164². Omne manu factum 232 = **Ins.** 50. Omnibus exutos 157 = **Ins.** 45. Omnipotens marcus 153.

Pande precor 264 = **Ins.** 33¹. *Panis quinque 121 = **Nt.** 21. *Panis significat 81 = **Nt.** 18. Papa iubet 175. Papa guibertizas 154². Parcit peccatis 257 = **Misc.** 105 = **Ins.** 20. Parcius elimans 9 = ***Ind.** 3 (d. 4-5) = **Var.** II 13. *Patrem significat 110 = **Vt.** 10². *Peccatum sanies 73 = **Vt.** 38. Pendeo suspensus 197. *Per Iacob patrem 71 = **Vt.** 15. *Per Nabuzardan 103 = **Vt.** 37. *Petra capit 118 = **Nt.** 3. Petra ferit 251. Pictaui aurea 196. *Plenus ager 70 = **Vt.** 13. Pocula do uitae 45 = **Ins.** 48². Porcus per taurum 141. Portant unguentum 243 = **Ins.** 29. Praebes uerba 137. Pro uanis uerbis 246.

Quando facit 87 = ***Sup.** I 2 = **Ins.** 55. *Quare ter Samuelem 64 = **V.** 30. Quatuor aede mea 38. *Quatuor esse reum 62 = **Sup.** I 7. Qui bonis est 252. Qui clipeo tegeris 147. *Qui res mundanas 79 = **Nt.** 13. Quid de communi 135. Quintilius celare 14. Quisquis eris 134 = **Var.** I 50. Quod caret alterna 231 = **Ins.** 49. Quod uolo Carnotum 129. *Quomodo suscepit 122 = **Vt.** 49.

Regem caelorum 210 = **Ins.** 15. Reges exlegem 209 = **Ins.** 14. Res noua lactatur 216 = **Ins.** 11. *Respexit deus 83 = **Vt.** 3. Retia tendit 12. Rex per te 219 = **Ins.** 22. Roma caput mundi 174.

I. Sur ce vers de Marbode, déclassé, voir la notice de **G** concernant Marbode.

Salve stirps 204 = **Ins.** 16. *Samson significat 68 = **Vt.** 29. Sancte meas Gatiane 167. Si fari scimus 189. Si iubeat Niobe 39. Si lupus est agnum 253. Si natura perit 201. Si uideas Flacci 16. Sicut Pictavis 131. Soluit et occidit 139. *Spelunca duplici 102 = **Vt.** 12. *Stulta decensque 85 = **Vt.** 48. Sub pacis signo 146 = **Ins.** 27. Subdita Normannis 130². Summe pater Romam 258. Summus Aristotiles 202 = **Var.** I 56. *Sunt hydriae 69 = **Nt.** 19. Sus moritur 26.

Temporibus renouare 3. *Ter dominus Petrum 63 = **Nt.** 24¹. Ternum fit munus 208 = **Ins.** 13. *Terram Mifiboset 99 = **Vt.** 34. Testiculis oculis 171. *Traduntur seruis 105 = **Nt.** 7. Turba redemptorem 221 = **Ins.** 24. Turmas pastorum 206 = **Ins.** 8. Tutor opum 23 = **Var.** II 35¹.

Urbibus et burgis 241. Urbs succensa 272. *Ut capitis rasura 124 = **Sup.** I 8 = **Misc.** 131. Ut doluit Iuno 151. *Ut fertur salices 116 = **Vt.** 45. Ut mammas pueros 140.

Venit abr 164. Versificos ego 17. *Vestem contextam 88 = **Vt.** 26. *Vicit Adam 61 = **Sup.** I 6. Vincula sputa 223 = **Ins.** 28. *Vinea culta dei 67 = **Nt.** 4. Vir fuit in terra 144 = **Ins.** 5. Virga parit florem 35 = **Ins.** 7. Virgilius magno 238. Virgineum partum 207 = **Ins.** 9. Virginitas peperit 138 = **Ins.** 7² = **Misc.** 118². Viuificum funus 179 = **Ins.** 31. Viuit propter me 297 = **Ins.** 26. Viuitur in caelo 227 = **Ins.** 46. Vos qui transitis 165. Vuasconis est ritus 40. *Vult intrare 93 = **Vt.** 8.

ANDRÉ WILMART.

LE MANUEL DE PRIÈRES DE SAINT JEAN GUALBERT.

A diverses reprises au cours des siècles passés¹, il a été question d'un « manuel de prières » — *Manuale precum* — conservé à Vallombreuse, auquel une certaine tradition attache le nom de saint Jean Gualbert, fondateur de l'ermitage toscan († 1073).

Quels que soient le nom mis en cause et l'objet accrédité, faisons tout de suite observer, que pareille attribution, sans cesser d'être exacte et recevable, demeure dans l'équivoque et nous y retient. Il faudra, l'admettant fondée, en préciser la valeur. Le personnage désigné peut, en effet, avoir simplement possédé ou employé le volume que son souvenir a sauvé de la ruine. Il peut aussi avoir écrit le texte de sa main, c'est-à-dire l'avoir reproduit d'après un modèle existant ; rien de plus. Enfin, il peut être véritablement l'auteur de l'ouvrage, mais de deux manières fort différentes : soit qu'il l'ait tiré, substance et termes, de son propre fonds ; soit qu'il en ait seulement arrangé les parties, les ayant prises ailleurs plus ou moins. Hormis cette dernière modalité, les trois sens, bien distincts, ne s'excluent pas, au reste ; rien n'empêche que l'auteur ait été copiste et usager, en même temps.

Telle est donc la théorie. Mais l'histoire n'est remplie que de cas particuliers, et tout le travail de l'historien consiste à saisir la réalité des faits qu'il voudrait faire revivre sans les fausser. Grâce à la piété de Dom Alfonso Salvini O. S. B., nous avons le moyen, désormais, de porter un jugement circonstancié sur le Manuel ou livret dit de saint Jean Gualbert. Une édition intégrale des fragments qui subsistent, même si elle n'est pas entièrement conforme aux règles fixées par la critique moderne, offre, en fin de compte, une base assez solide pour supporter la plus minutieuse

1. Cf. P. L., CXLVI, 969-980 (qui reproduit le texte des *Acta Sanctorum*, juillet, t. III, pp. 322-326) ; l'introduction des Bollandistes rappelle que Mabillon avait pu voir ledit Manuel, lors de son passage à Vallombreuse en 1686 (cf. *Museum Italicum*, I, 1687, p. 83).

discussion¹. A défaut d'une description technique des cahiers, et de renseignements certains sur l'aspect de l'écriture², les précieux textes sont là qui, même disjoints, révèlent leur nature.

Matériellement, à savoir dans l'état où il fut retrouvé en 1663, le livret, de dimension moyenne (24 × 16 c.), comprend 46 feuillets dont la succession laisse apercevoir à première vue quatre, peut-être cinq lacunes, plus ou moins étendues³. Les premières pages notamment font défaut ; en revanche, la fin du volume est encore intacte, présentant en effet un feuillet libre, sauf une note en partie grattée, de laquelle cependant deux lignes sont tout à fait claires : *Iste liber fuit D. Ioannis Prioris Abbatis huius monasterii Vallis Umbrosae*.

L'éditeur ne fait pas difficulté de reconnaître que cette inscription est postérieure au texte original ; peut-être, dit-il, de plus d'un siècle. Il constate, d'autre part, que la copie n'est pas absolument homogène et porte des corrections ; que certaines formes y ont été introduites au pluriel, indiquant une intention de communauté ; enfin, que plusieurs prières accusatrices ne sauraient exprimer directement les propres sentiments du fondateur. Au

1. D. ALPHONSUS SALVINI, *Manuale Precum Sancti Joannis Gualberti*, Romae, 1933, in-8°, XVIII-102 pp.

2. Une expression, toutefois, dont se sert l'éditeur, ne laisse pas d'être fâcheuse : « Est autem Codex characteribus r<ot>undis scriptus (scriptura *italica* vel *cassinensi*) atramento nigro, praeter initiales cujuslibet precationis... » (p. xi). Si le terme *cassinensis* devait être entendu au sens propre : « style du Mont-Cassin », le manuscrit proviendrait nécessairement de la zone « bénéventaine » (terme préféré désormais par les paléographes). Or la limite septentrionale de ce style est formée par une ligne Veroli-Sora-Sulmona-Chieti ; c'est à dire qu'elle se place nettement au sud de Rome et du Lazio (cf. E. A. Lowe, *The Beneventan Script*, 1914, p. 48). Au temps de son plein développement, à savoir au XI^e siècle, jamais l'écriture bénéventaine n'a dépassé cette frontière ; ni Subiaco ni Farfa ne l'ont adoptée. A plus forte raison serait-elle étrangère à l'Ombrie ou à la Toscane ; par suite, l'association du Manuel avec Jean Gualbert et Vallombreuse rencontrerait de sérieuses difficultés, si la rédaction principale correspondait aux usages du Mont-Cassin. Mais, probablement, « cassinien » est-il dit là sans intention précise, sinon par inadvertance, la vraie définition du style étant donnée par le premier terme : écriture « italienne », celle-là même qui avait cours en Toscane au XI^e siècle. C'est aussi bien ce que la situation laisse prévoir. Le moindre facsimilé eût coupé court à ces questions, et garanti de la meilleure manière l'âge du livret.

3. Il y en a davantage, en réalité ; si l'éditeur avait été versé dans cette littérature un peu particulière, il se serait aperçu que les « *Gratiarum actiones* » commencées page 2 (dans l'édition) ne se terminent pas à la page suivante ; le *sic*, qui distingue une conclusion boiteuse, ne sauve rien ; plusieurs feuillets sont tombés là encore, et l'on passe du texte imprimé dans *P. L.*, CI, 469 D. l. 12, inintelligible dans l'état présent du Manuel, à la dernière partie d'une « *Postulatio* » qui se laisse retrouver de même *P. L.*, 473 C l. 2. L'analyse qu'on pourra suivre tout à l'heure fera mieux percevoir le contexte dont il s'agit, maintenant rompu.

surplus, les notes que nous avons encore de la main de Jean Gualbert¹ ne ressemblent en rien, paraît-il, à la rédaction du livret.

Il nous semble néanmoins, à nous aussi, que l'on peut faire droit, dans un sens général, aux titres de la tradition. Peu importe que ceux-ci n'aient été revendiqués que postérieurement, s'il est vrai que le manuscrit lui-même remonte aux débuts du monastère. Or Mabillon, qui l'a vu, ainsi que le psautier pareillement réclamé pour le fondateur², les mentionne l'un et l'autre et rappelle l'opinion courante à leur sujet, sans protester ; c'est donc que ce bon connaisseur estimait que leur date apparente convenait bien aux exigences de la situation.

Des trois solutions prévues, nous écartons ainsi, discrètement, tout d'abord celle qui a été énoncée en second lieu en disant que Jean Gualbert, s'il n'est pas le copiste du Manuel, a pu le faire copier. En revanche, nous accepterions à peu près la première comme probable : Jean Gualbert n'a peut-être pas eu le Manuel à son usage exclusif ; pourtant, il a pu le lire, plus ou moins souvent, assez pour que son nom y ait été ensuite attaché, sur la foi des contemporains ; en tout cas, la rédaction paraît remonter à son temps. Nous rejetons enfin résolument la troisième réponse, sauf pour la part impliquée par la seconde : l'abbé de Vallombreuse n'est pas l'auteur, ni même le compilateur ; mais il a pu procurer cet ouvrage à la communauté.

1. D. SALVINI cite en particulier une charte pour Passignano, datée de 1072, que Jean Gualbert a soussignée (*op. laud.* p. XIII).

2. De ce psautier, qui remonte donc très probablement au XI^e siècle, D. SALVINI, a tiré quelques prières et une litanie, publiées en appendice, à la suite des fragments du Manuel (*op. laud.*, pp. 85-97). La litanie porte sa date ; saint Placide est joint à saint Maur, dans le groupe des confesseurs, ou plutôt des moines. On rencontre à la fin de ce même groupe le nom de saint Maieul, abbé de Cluny († 994) ; cette inscription s'entend parfaitement, Maieul ayant répandu les observances de son « Ordre » dans l'Italie septentrionale. Mais il y a plus : les patrons de Cluny sont représentés largement dans cette formule : Taurin, Philibert, Florentia, Consortia etc. Par suite, ces mêmes litanies paraissent être une rédaction clunisienne, plus ou moins modifiée. Quant aux prières, ce sont celles aussi que les psautiers de cette époque joignent aux psaumes d'ordinaire, dans une sorte de supplément ; mais plusieurs ont quelque antiquité. Les trois formules relatives à la Trinité (p. 88) et la formule complémentaire (p. 89) sont habituellement liées au IX^e siècle (cf. *P. L.* CI, 1399 B-D). L'*Oratio post psalmos* (p. 95 sq.) donne le texte complet de la *Postulatio* que j'ai rappelée tout à l'heure, mutilée dans le Manuel (*P. L.*, CI, 472 sq.) ; l'éditeur aurait pu, à tout le moins, reconnaître les dernières phrases, qui coïncident avec le morceau imprimé p. 3. La dernière *Oratio*, définie « *pro salute uiuorum et mortuorum* », n'est rien d'autre que la grande collecte qui sert de terme à la litanie des saints dans la plupart des bons psautiers du XI^e siècle (voir par exemple, Paris B. N. *Lat.* 11550, f. 315) ; elle devient ainsi très claire ; l'éditeur l'a vraisemblablement dissociée de son contexte.

Aussi bien, toutes ces distinctions ne tirent guère à conséquence, pour parler rondement. L'intérêt est uniquement de savoir de quoi est fait le recueil. Et cela, nous sommes capables de l'établir clairement. Dans la même mesure, nous avons le moyen de combler les lacunes, qui ont causé tant de chagrin à l'éditeur, et d'effroi ou d'ennuis peut-être à ses lecteurs¹ ; car, finalement, il est aisé de produire des substituts, qui sont intacts et parfaitement lisibles. Loin d'être original, le Manuel n'est pas autre chose, en effet, que la réplique d'un recueil de prières assez répandu, dont existent encore trois exemplaires semblables ou comparables. Or deux de ces manuscrits sont évidemment plus anciens ; ils nous ramènent même jusqu'au IX^e siècle, et c'est le temps précisément, où l'on peut croire que le recueil, comme tel, a dû être composé. J'ajoute dès maintenant que les textes récemment imprimés étaient, en très grande partie, déjà connus, et faciles à consulter.

En décrivant donc l'ouvrage complet, et en analysant la suite de ses prières, nous réussirons à présenter un assez juste image de ce qu'il est réellement, et, tout de même, de ce que devait être, avant qu'on l'eût mutilé, le livre qui garde le souvenir de saint Jean Gualbert. Les modernes Bollandistes nous ont invité très aimablement à dissiper l'obscurité qui entoure ledit Manuel² ; nous espérons pouvoir ainsi leur donner satisfaction.

Qu'on veuille bien excuser la sécheresse de ces notes, qui ne différeront pas beaucoup d'un strict inventaire. Incidemment, l'on tiendra la clé de deux importants ouvrages, imprimés fort malheureusement sous le nom d'Alcuin, à savoir le *Liber de*

1. Depuis lors, D. A. SALVINI a eu l'idée de s'adresser à un public plus étendu : *Le Preghiere di S. Giovanni Gualberto*, Alba-Roma-Messina, Pia società S. Paolo [1935], xvi, 200 p., in-16. Toutefois, le contenu ne correspond pas exactement au titre, puisque des prières de sainte Gertrude y paraissent. Dans la préface « *Al devoto lettore* », on peut lire : « ... Or questo libretto non è roba moderna. Tutt' altro ! Sone le stesse preghiere che S. Giovanni Gualberto, l'eroe del perdono, il grande riformatore benedettino e fondatore di Vallombrosa, recitava da sé e con i suoi fratelli, la bellezza di 900 anni or sono ! Anzi queste preghiere sono, in buona parte, anche più antiche : alcune (per es. quelle di S. Agostino e di altri Padri, che vi sono riportate) risalgono ai primi secoli della Chiesa. Come si vede, per l'antichità non c'è da desiderare di meglio. Ma anche per la competenza si può stare tranquilli. I santi Padri ed i grandi asceti del Medio Evo, che raggiunsero le vette della santità fino ad esserne additati come esemplari, sono certo competenti in materia... » (p. viii) ; — et encore (p. ix) : « L'idea di questo libretto mi nacque spontanea fin da quando pubblicai il *Manuale Precum Sancti Joannis Gualberti*, rimasto sconosciuto al pubblico fino ad ora... » — La présente étude montrera peut-être ce qu'il y a d'exagéré ou d'inexact dans ces propos, dictés par l'enthousiasme.

2. Cf. *Analecta Bollandiana*, LIII (1935), p. 183 sq.

*psalmorum usu*¹ et les *Officia per ferias*², qui sont proprement des recueils méthodiques de « *preces* », autour d'une certaine distribution des psaumes — particulière de part et d'autre — pour les besoins de la dévotion privée. Ces ouvrages accablent de leur masse, depuis trop longtemps, l'étude de l'euchologie qu'on peut dénommer extraliturgique. La lettre à Charlemagne mise de côté³, Alcuin n'est responsable que d'une sorte de bref directoire, réglant de même la récitation des psaumes hors du chœur⁴.

1. *P. L.*, CI, 465-508. Le texte fut édité en 1571 à Cologne : *Alcuinus de Psalmorum usu, hominum necessitatibus quotidie emergentibus accommodato, una cum uariis precandi formulis, nunc recens per Hadrianum Aerntsbergium in lucem productus* ; de nouveau en 1572 (même lieu). A. Duchesne, dans son édition des œuvres d'Alcuin (1617), aurait repris une édition de Douai, que je n'ai pas vue. Froben, plus tard, dont on retrouve le propre texte dans Migne, a cru devoir modifier l'ordre des parties (cf. *P. L.*, *ib.*, 485, note a). Jusqu'à présent, l'on ne connaissait donc aucun manuscrit ; ceux que j'ai fini par trouver à Rome, provenant de Nonantola, ont fait pour moi la lumière. Bien longtemps auparavant, pourtant, j'avais remarqué les fragments du manuscrit Barberini, qui sont exactement comparables à ceux de Vallombreuse.

2. *P. L.*, *ib.*, 509-612. Duchesne est responsable de l'édition ; mais il faut distraire la fausse préface *Beatus igitur* ; car ce fut le sort de l'un et l'autre ouvrage de se présenter sous de brefs textes qui ont donné et donnent encore le change sur leur véritable nature (voir ci-après au sujet de la susdite préface, qui est bien une lettre). Duchesne employait le manuscrit *Regius 4381.22 a*, coté maintenant *Lat. 1153* ; il semble avoir été écrit vers 850, et provient de Saint-Denis. Le premier cahier fait défaut ; d'où la lacune pour la première férie (*P. L.*, *ib.*, 510), où est tombée la partie relative à l'*Usus tertius* (*ib.*, 466 C-D). Dans le temps même que j'identifiais cet exemplaire, WILHELM MEYER en publiait une description dans les *Nachrichten* de Goettingen (*Phil.-Hist. Klasse*), 1912, pp. 48-108, à propos de la prière de Gildas.

3. *P. L.*, CI, 509 sq. : *Beatus igitur David*... ; le texte imprimé a l'appui d'un *Regius*, découvert malencontreusement par Duchesne, et du *Liber precationum* de Charles le Chauve. Les deux références sont exactes, et la nouvelle édition de DÜMMLER (1895), parmi les lettres d'Alcuin sous la date 801-804 ? (*Ep.* 304, p. 462 sq.), n'en a pas d'autres. Il s'agit du manuscrit *Lat. 2731 A* de la Bibl. Nationale, X^e-XI^e s. (f. 40), qui a égaré Duchesne, en lui donnant l'idée de joindre la pièce au recueil de *preces* du manuscrit 1153 ; — et du célèbre livret de l'année 858, plus fidèle à la vraie tradition, qui est passé au Schatzkammer de Munich (édition de FELICIANUS, Ingolstadt 1583, description méthodique de WILHELM MEYER dans les *Sitzungsberichte* de Munich, 1883). Il y a, cependant, d'autres témoins de valeur, qui rappellent sans doute le vrai sens de l'épître : COLOGNE 106, IX^e s., f. 1^r ; — OXFORD, *D'Orville 45* (voir ci-dessous), f. 26^v, avec ce titre : « *Scriptum Alcuini ad Karulum imperatorem* » ; — PARIS B. N. *Lat. 5596*, IX^e in., f. 119^v, et 11550, XI^e s., f. 1 (psautier) ; — Vercelli 149 (voir ci-dessous), f. 155^v. Le morceau est précieux, il va sans dire ; mais il n'a pas de rapport direct avec l'emploi du psautier ; c'est plutôt un guide pour la sanctification de la journée, depuis le réveil ; il en existe plusieurs autres pareils, pour l'époque carolingienne, où les gens du grand monde avaient de ces soucis qu'il fallait calmer (voir notamment *P. L.*, CI, 1412 sq.).

4. *P. L.*, CI, 465-468 : *Prophetiae spiritus*... J'indique tout de suite les manuscrits qui attestent la libre circulation de ce texte : ESCURIAL *f. II. 12*, XV^e s. ff. 3-4 ; — LONDRES, B. M. *Add. 37768*, IX^e s. (psautier de Lothaire), f. 1 (le

Ce morceau remarquable explique directement la disposition des *Officia per ferias*, Alcuin n'étant cependant lui-même pour rien dans l'application ou le développement du système¹. D'autre part, joint de bonne heure au second recueil de prières, qui suit de fait une marche toute différente², le même morceau en a imposé assez aux éditeurs pour qu'ils en aient tiré le titre désormais reçu : « *De psalmorum usu* ». Ceux-ci, sans aucun doute, avaient connaissance d'un manuscrit semblable à ceux que je vais présenter et, tout autant, au Manuel de Jean Gualbert. Pour en finir avec ces indications préliminaires, les *Officia per ferias* et les ouvrages similaires ont pu être conçus en France dès la première moitié du IX^e siècle³, en des milieux fidèles au souvenir et aux exemples

début manque : || *in psalmo confiteris* = *P. L.*, 465 D l. 9) ; — OXFORD Bodl. L. D'Orville 45, début du XI^e s. (psautier de Moissac), f. 34 (*Quia prophetiae spiritus...*) ; — PARIS, Sainte-Geneviève 1177, XIV^e s. (bible), f. 281 (?) ; — ROME, Vatican, Palat. Lat. 39, XI^e s. (d'Heidelberg), f. 39^v : « *De virtutibus psalmorum sancti dicta Augustini* » : *Quia etiam prophetiae sp.* ; — Regin. Lat. 140, IX^e s. (première moitié), f. 106^v : « *Sententia cuiusdam de laude psalmodiae* » : *Quia etiam prophetiae sp.* ; — Vatic. Lat. 12958, XI^e s. (bible de S. Maria ad Martyres), f. 185 : *Quia etiam* etc. ; — VORAU, 215 (f. 187^v), 279 (f. 11), 320 (f. 1), tous manuscrits du XIV^e ou du XV^e siècle, attribuant plus ou moins nettement à saint Augustin. En outre, on distingue un écho net dans le Manuel de Dhuoda, c. LXXIV (éd. BONDURAND, p. 243-247). Mais, d'autre part, il y a une abondante tradition, surtout dans les psautiers, des *Usus* seuls (sans la petite préface) : *Si uis pro peccatis...* (*P. L.*, *ib.*, 466 B⁹) ; noter surtout la présence de ce morceau dans le psautier de Vercell 149, IX^e siècle, à la suite de *Beatus igitur...*

1. La preuve en est que, dans le manuscrit 1153 de Paris, qui a fourni à Duchesne le texte imprimé, les « usages » prévus par Alcuin (*P. L.*, CI, 466 B sq.) se succèdent ainsi, ou du moins se succédaient, quand le volume était intact : *tertius* (féerie I) ; *primus* (féerie II¹), *sextus* (féerie II²), *secundus* (féerie II), *quartus* (féerie IV¹), *septimus* (féerie VI¹), *quintus* (féerie VII¹) ; je néglige les intermèdes divergents (féerie IV², féerie VI « de festis Domini », féerie VII² « de sanctis »). Il suffit de transcrire ainsi l'ordre des parties pour apercevoir combien le développement est factice ; et le rédacteur a omis les deux derniers usages qui complétaient le cycle établi par Alcuin à bon escient.

2. Les éditeurs l'ont eux-mêmes reconnu, en notant fort à propos : « *Haec praefatio non cohaeret cum Libello sequenti, sed cum altero : Officia per ferias* » (*P. L.*, *ib.*, 465). Quant au dernier point, nous savons déjà ce qu'il en est (et voir encore ci-dessous) ; mais autant dire que la préface n'est nullement à sa place et ne peut servir qu'à égarer le lecteur. La description montrera clairement que le livret comporte dix-sept groupes ou, si l'on veut, « usages ».

3. Voir ci-dessus au sujet du manuscrit 1153. Il existe une autre collection fériale, dont le dessin suit les mêmes grandes lignes ; c'est le manuscrit 512 de la Bibliothèque Mazarine (Carmes de Paris), qui ne doit pas être daté du XI^e siècle, comme l'a indiqué Molinier dans le *Catalogue* officiel, mais bien du IX^e (vers 850 encore). L'exemplaire est lacuneux, mais on s'y retrouve ; or la distribution des psaumes selon les fêtes n'est plus celle des « usages », d'aucune manière ; les groupes suivent l'ordre du psautier ; par exemple, pour féerie II : Ps. 16, 21, 24, 26, 27, 29, 30 ; pour féerie III : Ps. 33, 34, 38, 39, 41, 42, 53 ; la ressemblance n'est plus que dans l'emploi des *Preces* réunies après chaque groupe férial. Mais, d'autre part, nous avons bien deux autres témoins des « usages », qui sont pareille-

du conseiller de Charlemagne, à Tours, à Saint-Denis, ailleurs encore. L'état de sa tradition manuscrite laisse supposer que le *De psalmorum usu*, au contraire, a été composé en Italie¹, vers l'année 850, pour des moines². L'influence de ce livre de piété sur les propres écrits de Jean de Fécamp, originaire de Ravenne et disciple de Guillaume de Volpiano, est notable, à tel point que j'avais d'abord songé à lui en attribuer la rédaction, avant d'avoir identifié les exemplaires romains du IX^e siècle³. Il reste que, par là, des liens inaperçus ont été noués entre le IX^e siècle et le XI^e, entre la France et l'Italie, entre Alcuin et les guides spirituels qui le remplacèrent⁴ ; le moyen âge dévot forme une ligne variée, mais continue.

*
* * *

Le manuscrit Sessorien 71 de la Bibliothèque Nationale à Rome⁵, comprenant 112 feuillets de moyen format, a été composé,

ment des recueils, plus ou moins étendus, de *Preces* : Paris B. N. 2731 A, employé par Duchesne (voir plus haut), où l'on constate cet ordre : *primus, secundus, sextus, quartus, quintus, septimus*, puis, après la prière « *Adesto lumen* », *tertius* : — B. N. 13388, copié vers l'année 850 à Tours, et par suite fort important (je tâcherai d'en donner l'édition complète) ; on y peut distinguer, entremêlés par endroits à des prières liturgiques ou privées, les usages *primus, septimus, secundus, tertius, quartus, sextus, quintus*. Il est possible que d'autres combinaisons aient été formées ; jusqu'à présent, aucune ne coïncide parfaitement avec la lettre du directory qui sert de préface au *De psalmorum usu*.

1. Outre la provenance des trois manuscrits déterminés, il faut tenir compte de ce fait, assez remarquable, que l'auteur est fidèle aux particularités du psautier « romain » ; par exemple, il dira : « *Sicut desiderat ceruus* » (Ps. 41) ; « *Miserere mei domine* » (Ps. 55) ; « *Quam amabilia* » (Ps. 83).

2. Voir surtout les sections XVI et XVII (P. L., CI, 489-492), et noter l'aveu explicite : « *Concede mihi fragilissimo dilecti tui patris mei Benedicti sequi et imitari uestigia...* » (*ib.*, 473 C).

3. Cf. *Auteurs spirituels*, pp. 129, 144 n. 1, 146 n. 2-3. On peut remarquer en effet des relations étroites entre diverses prières du *De psalmorum usu* et les développements de la *Confessio fidei* ; voir celle-ci I § 5, 15, 20 (P. L., CI 1031 C, 1037 C, 1041 A-B), en regard de Ps. § 5 ; — I § 14, 16 (P. L., 1037 C, 1038 D), et Ps. § 12 ; — II § 6-8, 10 (P. L., 1051 sq.), et Ps. § 4² (P. L., 473 D sq.) ; — II § 8-9 (P. L., 1052), et Ps. § 4¹ (P. L., 472 D sq.). En outre, il paraît bien que Jean de Fécamp a lu et retenu les prières de Ps. § 1 (468 B-C), § 2 (469 C-D), § 3 (471 C-D). Ce sont tous ces mêmes textes que j'avais cru pouvoir revendiquer pour lui.

4. Il faudrait dire davantage ; car, par l'entremise de la France, des textes d'origine insulaire sont passés dans ce grand courant de piété.

5. Cette désignation et cette cote sont encore en usage ; une autre — 1349 — remplace le manuscrit dans la série générale de la Biblioteca Vittorio Emanuele, où il est passé après la spoliation des maisons religieuses de Rome. Vers la fin du XVIII^e siècle, à Sainte-Croix de Jérusalem, ce même manuscrit était encore désigné : *Codex 239*.

semble-t-il, par deux mains italiennes¹, vers la fin du IX^e siècle. Il porte, au commencement, cette inscription contemporaine : « *De adquisito Leopardi abbatis* ». Ce Leopardus fut abbé de Nonantola près Modène, de 895 à 907 ; l'on sait, d'ailleurs, que presque tous les *Sessoriani* les plus anciens proviennent de Nonantola. L'ouvrage a donc été fait, vraisemblablement, dans ce monastère, sinon aux environs. Graphiquement, on pourrait le dater des années 860-880 ; mais il est prudent de laisser libre une certaine marge.

Une première partie (ff. 4-31) présente divers textes relatifs au psautier, entre autres les préfaces habituelles de saint Jérôme². Alors commence le recueil de prières (ff. 32-108^v), que je vais analyser le plus brièvement possible, et qui donne son sens au Manuel de Jean Gualbert.

Un second *Sessorianus*³, le n° 95 (190 feuillets), fait également et plus sûrement encore pour Nonantola⁴, mais probablement un peu plus ancien (v. 850), livre le même recueil substantiellement (depuis f. 50)⁵, tout en y entremêlant quantité de formules liturgiques ; il serait beaucoup trop long de le faire connaître maintenant en détail, tant son ordonnance est compliquée. Au contraire, un troisième manuscrit, le *Barberinianus* Lat. 497 du

1. La seconde main aurait pris la tâche au feuillet 32, pour la conduire presque jusqu'à son terme (f. 108^v) ; ce sont aussi les limites du recueil principal des *Preces*. Noter que ce même f. 32 sert de point de départ à un nouveau compte des cahiers. Quelques prières de supplément (ff. 108^v-111^v) semblent avoir été ajoutées par le premier copiste.

2. Soit : 1° la lettre aux deux Goths ; 2° la préface *David filius Iesse* ; 3° la lettre *Psalterium Romae* ; 4° la lettre *Scio quosdam putare* ; 5° « *De dictis b. Hieronimi ita excerptum est* » : Qui psalmi proprie ad singulos dies... ; 6° « *Sermo s. H. de psalterio uel de litteris...* » : Psalterium dicitur ob psallentium... ; 7° *It. u. s. cuiusdam doctoris* » : Psalterium inquirendum est in cuius linguae dicitur... (cf. *Bibliotheca Casinensis, Flores I*, p. 215).

3. Nouvelle cote officielle (voir ci-dessus) : 2081 ; autre cote ancienne : 10.

4. Le patron principal du monastère est invoqué dans une prière appropriée : « *Oratio ad sanctum Siluestrum* » (f. 122^v) ; Silvestre et les autres patrons de Nonantola sont aussi nommés dans une litanie de la première partie (f. 40), où l'on peut même lire : « ... ut congregationem sancti Siluestri conseruare digneris » (f. 41^v).

5. Presque toute la première partie qui correspond à un rituel complexe pour la pénitence (ff. 1-50) a été éditée par J. MORIN, *Commentarius historicus de disciplina in admin. sacram. poenitentiae* (Bruxelles 1685), Appendice pp. 11-22 ; c'est en effet le manuscrit qui fut communiqué à l'Oratorien par Hilarion abbé de Sainte-Croix ; malheureusement, l'éditeur arrêta sa copie au f. 39^v. Dans ce cadre, l'on retrouve déjà d'une manière inattendue les sept formules de confession qui composent les § IX et X de la seconde partie du *De psalmodum usu* (P. L., CI, 498-502 A). Seuls les deux premiers textes de Morin peuvent être rapportés à Egbert (cf. WASSERSCHLEBEN, *Die Bussordnungen der abenländischen Kirche*, 1851, pp. 231-233).

XI^e siècle, au Vatican¹, correspond, en dépit de graves pertes², aux parties principales du *Sessorianus* 71. Enfin, l'édition du *De psalmorum usu*, produite au XVI^e siècle sous le nom d'Alcuin³, fournit un dernier terme de comparaison ; ce texte, plus réduit, comprend deux parties inégales, qui reparaissent encore intégralement dans notre *Sessorianus* typique. Il serait difficile de faire connaître ensemble et en regard du Manuel ces quatre congénères. Je m'attacherai seulement au manuscrit de l'abbé Léopard, mais l'entourerai de références le plus possible⁴. On aura devant soi, faute de mieux, un témoin net et complet.

Le manuscrit S, en tant que recueil de dévotion, c'est-à-dire pour la partie distinguée tout à l'heure (ff. 32-108^v), se laisse définir ou décomposer de la façon suivante :

I (f. 32). une préface artificielle qui met Alcuin en cause et lui appartient en effet à l'exclusion du reste, comme j'ai essayé déjà de l'expliquer ;

II (f. 34). un directoire détaillé et justifié pour la récitation du psautier et selon les besoins ou états d'âme du récitant ; à ce titre, dix-sept circonstances sont prévues, et le groupe de psaumes qui conviendrait à chacune d'elles est proposé d'une façon explicite ; suivent des versets, habituellement, et une ou plusieurs prières dévotes appropriées, constamment ;

III (f. 57^v). une première et longue série de prières privées ou censées traditionnelles, suivant un certain ordre hiérarchique : prières adressées successivement à la Trinité, à la Croix, à la Vierge, aux anges, aux apôtres, aux confesseurs ;

IV (f. 75). une deuxième série de prières d'inspiration mona-

1. Ancienne cote XI. 140 : 91 feuillets de format moyen ; l'écriture, évidemment italienne, pourrait être rapportée au début du XI^e siècle ; mais ne précisons pas trop. On remarqua un signe d'interrogation, marqué au-dessus même de la particule interrogative, comme dans l'usage bénéventain. Au XVII^e siècle, des définitions ont été esquissées sur la première page : *Omelie* ; — *Orationes* ; — *S^u Hieronymi pr.*

2. Manquent : tout le premier cahier, les deux *bifolia* extérieurs du second, un feuillet après l'actuel fol. 11 (c'est-à-dire à la fin du troisième cahier), tout le cahier neuvième ; les cahiers complets sont signés jusqu'à XIV ; après quoi fait encore défaut un quinzième cahier, mais peut-être rien de plus.

3. Voir plus haut, au sujet de cette édition et de la réimpression.

4. Pour la commodité, les sigles suivants seront répétés : **S** (le *Sessorianus* qui fournit le type décrit) ; — **S²** (le grand recueil *Sess.* 95) ; — **B** (le manuscrit du fonds Barberini) ; — **Ed** (l'édition de Cologne, reproduite dans *P. L.*, CI, 465 sq.), en distinguant les deux parties, soit **Ed¹** **Ed²**, et leurs articles (17 dans **Ed¹** : col. 468-492 ; 15 dans **Ed²** : col. 495-508), et en subdivisant ces mêmes articles, autant qu'il est nécessaire, selon le nombre de leurs éléments) ; — **M** (l'édition du Manuel de Jean Gualbert, avec renvoi aux pages, à l'occasion).

stique, ayant pour termes les intentions ou besoins personnels du récitant ;

V (f. 89). une dernière série, complémentaire et complexe, principalement sous le nom des anciens Pères.

Pour rendre l'examen et la comparaison plus aisés, j'établirai une suite numérique de toutes ces prières qui remplissent les trois dernières sections.

S² nous restitue à peu près tout cela, mais pêle-mêle ; j'imagine que son rédacteur avait sous les yeux la même collection complète, mais d'autres recueils encore et, de plus, des livres proprement liturgiques, et qu'il a rebrassé toute la matière à sa guise. B, malgré ses lacunes, offre un équivalent assez exact des sections II, III et IV, jusqu'aux premiers articles de la section V. Ed ne donne que la préface, puis les sections II et IV, celle-ci étant faiblement interpolée ; avec la section III, l'on aperçoit un seul point de contact. M se trouve privé de la préface, probablement à cause des pertes qu'il a subies ; mais, comme B, il livre presque toute la suite jusqu'au début de la section V ; après quoi, il présente un surplus de prières mal agencées, principalement pour l'adoration de la Croix.

Tout le détail sera reconnaissable, si je ne m'abuse, dans les tableaux suivants, qui représenteront le développement des parties et articles de S.

Auparavant, le cas de la préface (I), c'est-à-dire, selon moi, du propre directoire d'Alcuin — le vrai et authentique « *De psalmorum usu* » — doit être réglé rapidement ; car il est inutile, pour l'enquête présente, de s'y arrêter davantage, les droits d'Alcuin ayant été déjà établis. Nous n'avons plus ce morceau ni dans B ni dans M. Dans S², il ne porte aucun titre (f. 50). S, au contraire, le livre exactement comme Ed, hormis, d'une part, un titre ou sous-titre général, qu'il ajoute, et d'autre part, les titres particuliers des neuf « usages », qu'il omet. S propose donc tout d'abord ce distique¹ : *Hoc opus hoc carmen quod cernis tramite lector / Alcuinus domini fecit honore sui* / ; puis il ajoute : *De laude psalmorum*. Il est difficile de donner au distique lui-même une valeur définie. A-t-il même quelque valeur, au sens propre ? C'est-à-dire : peut-on l'associer raisonnablement au directoire qui fait suite dans le manuscrit, ainsi que dans l'édition ? Sans doute se trouvait-il déjà dans le type premier du recueil ; mais le

1. Tracé entièrement en onciales rouges, ainsi que le titre connexe. Mais, probablement, le copiste ne s'est pas aperçu qu'il transcrivait des vers ; il a coupé en fin de ligne : *tra* | *mite*...

directoire n'a rien d'un « poème ». S'il introduisait la fameuse incantation : « *Adesto lumen uerum* »¹, qui fut bien adressée par Alcuin à Charlemagne avec le *De trinitate* en trois livres, aucune objection ne devrait lui être faite. Tel qu'il se présente, on ne peut le justifier qu'en prêtant au premier rédacteur l'intention d'exprimer par ce moyen l'autorité d'Alcuin, quant au morceau sur les neuf « usages ». D'autre part, c'est un fait que les deux vers reparaissent quelque peu changés, dans une petite pièce de Pierre de Pise le grammairien († av. 799), un autre ami de Charlemagne ; ils introduisent, en ce contexte particulier, la dédicace d'un ouvrage indéterminé². Notre distique aurait-il été construit, ou reconstruit, par Pierre de Pise ? Ce détail serait des plus importants, en relation avec nos *Preces* et leurs annexes. Mais on peut croire tout aussi bien qu'il est la reprise servile d'un imitateur et, j'ajoute, maladroite, par rapport au morceau sur les « usages », lequel, encore une fois, ne saurait passer pour un *carmen*, à aucun titre. Enfin, il est aussi loisible de supposer que ce distique est maintenant déclassé, et que le compilateur, l'ayant remarqué au début d'un poème d'Alcuin pour l'empereur, se l'est approprié pour en faire une sorte de titre.

Quant au rattachement du directoire lui-même à celui qui vient après, beaucoup plus développé, j'ai déjà indiqué et je me borne à répéter qu'il implique une contradiction foncière : le morceau « *Prophetiae spiritus...* » déclare neuf « usages » déterminés ; le livret qui fait suite dans l'ensemble de nos manuscrits en énumère dix-sept, qui sont tout différents et, en raison même de leur nombre, beaucoup plus restreints ; très souvent, le groupement de trois psaumes suffit, pour atteindre le but. On peut donc passer maintenant à l'examen méthodique des autres sections, sans se soucier davantage de la préface factice. Celle qui se présente aussitôt (II), et que je viens d'annoncer, est pourvue de longues rubriques qu'on peut se contenter de rappeler, à l'aide des premiers mots, aussi longtemps que l'édition (Ed¹, Ed²) les reproduit exactement. Du reste, cette même édition dispense d'entrer en beaucoup de détails matériels au sujet de cette section et de la section IV.

1. *P. L.*, CI, 54 sq. ; en outre *ib.*, 1409 C ; de plus, XCIV, 529 sq. (sous le nom de Bède). On en a des témoins fort anciens, notamment dans les recueils de *Preces*.

2. « Hoc opus exiguo quod cernis tramite lector / Iam Petrus domini fecit amore sui... » (éd. DÜMMLER, *Poetae Latini aevi carolini*, I, 1881, p. 73). — On peut comparer diverses pièces qui avaient la même raison d'être, par exemple les *Versus libris adiecti*, édités par K. STRECKER (*ib.*, IV, 2, 1923, p. 1109-1112).

II

1. (f. 34) *Abbreuiatio furtiuæ orationis...* Imitemur sanctam ecclesiam...
Item oratio. Domine d. o. aeterne et ineffabilis — peruenire uisionem ¹. Ed.¹ I
2. (f. 34^v) *Quod bonum sit...* laudare deum diebus singulis. Hortatur nos — te decet laus.
Post dom. or. uersus. Benedicat nos... Ed.¹ II [M (p. 1-3)]³
Sequitur gratiarum actio. Gratias tibi ago infinita misericordia... ²
3. (f. 36) *Penitentia...* Legimus de domino... Ed.¹ III
Post dom. or. uersus. Ego dixi... ⁴
Seq. confessio peccatorum. Tibi domine deus confiteor — et s. sp. unia in deitate... ⁵
Item alia oratio de confessione peccatorum. O. et m. deus solus essentialiter... ⁶

1. Cette même formule de prière est reprise dans la section **III** (n° 4) ; elle se présente en effet souvent dans les recueils réguliers de *Preces*, depuis la fin du VIII^e siècle. J'aurais à citer, outre le livret de Fleury, c'est-à-dire Orléans 184, IX^e s. première moitié (*P. L.*, CI, 1399 D), le psautier de Nonantola, *Vatic. Lat.* 84, f. 287^v et f. 289^v (d'où l'édition de BIANCHINI, *Thomasii opera*, 524², 526¹), le missel de Léofric, Cambridge C. C. C. 270 (éd. WARREN, p. 296¹) : Florence, Ashb. 54, f. 147^v (psautier de Beauvais, IX^e s.) ; Londres, Arundel 155, f. 171^v ; Harley 863, f. 115 ; Titus D. XXVII, f. 78^v ; Paris B. N. 2731 A, f. 61^v ; Saint-Gall 27, p. 73 ; Troyes 1742, f. 61^v. On retrouve le début dans l'*oratio XXXVI* du recueil anselmien du XIV^e siècle (*P. L.*, CLVIII, 927).

2. De nouveau dans notre S², tout à la fin (f. 186^v), sans titre.

3. Le premier fragment de **M** commence à la fin du directoire : < *lau* > || *datio David*... (*P. L.*, 468 D l. 12), et se termine parmi les dernières phrases de la prière : ... *impendere dignatus es* || < *perfice*... > (*ib.*, 469 D l. 12). Voir aussi bien ci-avant, sur la forme de l'édition.

4. L'édition de ces versets est fort incomplète par rapport à **S**, qui distingue douze versets et donne la réponse propre à chacun d'eux.

5. Même conclusion dans S² (sauf *substantiae*) ; comme tout à l'heure S² répète cette prière (f. 187^v).

6. Quelques variantes dans **S**, en regard de l'édition : *quia manet* † *omnibus* (*P. L.*, CI, 471 D l. 1) ; — *certum est enim* † *salutem* (l. 8).

4. (f. 37^v) *Item ordo* ¹. Pollicetur S² (f. 60^v) Ed.¹ IV [B]³ [M(p. 3-5)] ⁴
nobis...
Post dom. or. uersus. Custodi...
Seq. *postulatio* ². Praesta mihi domine primum...
Seq. *al. or. ad patrem in nomine filii*. Deus ineffabilis et incircumscripae naturae...
5. (f. 40) *Pro contemplatione*... Ad- S² (f. 66) ⁵ Ed.¹ V B M (p. 5-8)
monet nos...
Post dom. or. uersus. Te decet...
Seq. *confessio p. et f. et sp. sancti*. Confitebor tibi domine rex caeli et terrae...
6. (f. 41^v) *Pro custodienda humilitate* ⁶... [S² (f. 68)] ⁷ [Ed.¹ VI] ⁸ [B] ⁹ M (p. 8-11) ¹⁰
Reuocat nos...

1. Même rubrique dans S². Le dernier éditeur reconnaît avoir inventé la rubrique imprimée ; celle-ci peut désormais disparaître.

2. Dans la marge de S², une main contemporaine a inscrit ces mots : *Satis congrua monachis iuxta mortem* ; pareillement, en face de la prière suivante : *optima multis rebus utile*.

3. B donne seulement (f. 1) la seconde partie de la dernière formule : || *in fatigualde biliter legam*... (P. L., 474 B l. 2).

4. M reprend, avec son deuxième fragment réel : || *meae. Summa*..., c'est-à-dire vers la fin de la première prière (P. L., 473 C l. 2). A noter que ces prières dévotes, comme la plupart de celles qui accompagnent le directoire, sont originales, en ce sens qu'on ne les rencontre qu'exceptionnellement dans les recueils de *Preces* ; par suite, elles pourraient avoir été composées en Italie en même temps que le directoire et pour lui, et n'être jamais sorties de ce contexte ; ne pas oublier, d'autre part, la relation que j'ai marquée avec Jean de Fécamp.

5. S² souffre d'une lacune entre f. 67 et f. 68 : soit (normalement) six feuillets perdus ; son texte du § 5 prend fin peu après le début de la « Confession » : ... *in personis ternionem* || (P. L., 475 C l. 4).

6. Dans cette rubrique, le copiste de S a écrit ensuite (en onciales) : *cogpuntione* (au lieu de « cognitione »).

7. Après sa lacune, S² rejoint le texte de la prière « *Auctor omnium* » tout à la fin : || *consuetudinem mentiendi*... (dans l'éd. SALVINI, p. 11 l. 13).

8. Ed.¹ ne peut être indiqué comme témoin régulier ou complet, parce qu'il remplace la prière « *Auctor omnium* » par une autre très longue prière : *Domine I. Christe qui in hunc mundum uenisti*... (P. L., CI, 476 D-479), qui pourrait donner lieu à une assez longue étude. Comme elle est nous livrée par Ed.¹ j'incline à la croire factice ; on y distingue en effet trois parties assez nettes : 1^o tout le début jusqu'aux mots *nisi mihi concedere digneris*, soit la prière XXIII de Cerne (éd. KUYPERS, 1902, p. III-III4) ; 2^o *Auxiliatrix sit mihi*... (477 C l. 15), soit la prière XXII du même recueil (p. 119 sq.) ; 3^o la fin depuis : *Memento domine Daujd*... (477 D l. 13). Les deux premières parties sont liées déjà en plusieurs manuscrits fort anciens, et complétées différemment ailleurs. Il y a aussi d'autres variétés.

9. B est lacuneux : il garantit le premier morceau et les premiers versets : ... *substantia non* || (P. L., 476 C l. 5) ; puis, il reprend au milieu de la prière : || *et non aliorum delicta*... (éd. SALVINI, p. 10 l. 20).

10. Noter la variante dans la rubrique initiale : *uilitatis*, au lieu de *fragilitatis* (476 A).

Post dom. or. uersus. Memento domine...

Seq. oratio. Auctor omnium inuisibilis creator qui es <in> substantia summa una diuinitas — perduc me Christe Iesu saluator meus q. u. et r. ...¹

7. (f. 43) *In temptationibus inmundorum spirituum.* Consolatur nos... [S² (f. 69)]³ Ed.¹ VII B M (p. 11-15)

Post dom. or. uersus. Exaudi deus...

Seq. oratio. Praesta mihi domine profectum...²

8. (f. 45) *In tribulationibus quae ab hominibus inferuntur.* Inuoca me ait dominus...

Seq. oratio et uersus ut supra. Christe fili dei uiui, uirtus et una discreta maiestas...⁴

9. (f. 65^v) *Optimum deo quinque psalmorum post tribulationem de percepto gaudio sacrificii* 7. S² (f. 76^v) Ed.¹ IX [B]⁸ M (p. 17-20)

1. Cette grande prière, comme telle, était inédite avant la publication de **M** ; mais noter que presque toute la seconde partie (*Deus cuius omnia — et medicina tua sana* : éd. SALVINI, p. 10 § 2, jusqu'à p. 11 l. 16) reparait dans une autre formule très connue, courante sous le nom de saint Augustin : « *Deus iustitiae te deprecor...* », et doit dépendre directement de ce texte (cf. *P. L.*, CI, 598 D l. 3-599 A l. 13, et pareillement 1384 sq.) ; on le retrouvera d'ailleurs plus loin, dans le dernier groupe des *Preces* : **V** n° 85). **Ed.**, à tort ou à raison, fait lire une prière différente (voir ci-dessus) ; mais la propriété de cette formule « *Auctor omnium* » est garantie par l'accord de **S**¹-**S**²-**B**-**M**. J'indique d'avance qu'on la rencontrera elle aussi de nouveau dans la suite du recueil : **III** n° 22.

2. Deux répliques indépendantes existent : la première, dans les *Officia per ferias* (*P. L.*, CI, 611 sq.), où manque seulement la dernière phrase de notre collection ; mais il importe d'ajouter que dans l'original (Paris B. N. 1153, f. 98), c'est une addition du IX^e siècle, étrangère à cette compilation ; — la seconde se présente dans le psautier de Verceil 149, f. 149, et conclut autrement : *festinat* (481 A l. 12) et nos ab illa tua potentia liberemur in hoc saeculo ut in futuro cum sanctis tuis gaudere mereamur in caelo per te Christe Iesu q. c. patre.

3. Le feuillet 70 a été arraché presque tout entier, de telle sorte que les deux premiers articles subsistent à peine ; la reprise se fait avec la prière.

4. Sous le nom de saint Ambroise, dans les *Officia per ferias* (*P. L.*, 549 D sq.), et dans le précieux petit recueil de Cologne 106, f. 64, avec ce début de part et d'autre : *Christe summa dei uirtus...*

5. **S**² garantit la rubrique imprimée : *tribul. uariis...*

6. Les versets sont annoncés comme dans **M** : *Versus superiores...*

7. Rubrique quelque peu faussée dans **Ed** : *sacrificii* est attesté d'accord par **S** et **S**² ; au contraire, **B** et **M** font lire ensemble *sacrificium*, qui paraît redresser le titre.

8. **B** ne fournit que le commencement du texte explicatif : ... *tuis promisi non* || (*P. L.*, 483, A l. 12).

Igitur cum pius dominus dixisset...

Post dom. or. uersus. Cum inuocarem te...

Seq. oratio. Benedictum nomen tuum...¹

10. (f. 47) *Quod satis sit utile praeuenire deum orationibus in ipso die*². Docent nos sancti prophetae...
- S² (f. 79) Ed.¹ X [B]⁴ M (p. 20-22)

Post dom. or. uersus. Conserua me domine...

Seq. oratio. Gratias tibi ago o. pater qui me dignatus es in hac nocte...³

11. (f. 47v) *Laus psalmi centesimo octauo decimo*... Legi praeterea in cuiusdam monachi uisione...
- S² (f. 82v) Ed.¹ XI B M (p. 22-23)

Post kirieleison et or. dom. dicant uersus superiores qui initio diei, post uersus seq. oratio. Pie exaudibilis domine I. Christe exaudi me...⁵

12. (f. 48) *Pro seruantia silendi* S² (f. 87v) Ed.¹ XVII B M (p. 24-26)
 <loquendi>que discretione⁶.

1. Cette prière reparait deux fois dans le psautier de Farfa n° 4, f. 68 et f. 75 ; nous sommes donc bien en Italie, et le texte y a circulé.

2. Ainsi dans S et S² ; de même Ed et M s'accordent : *dominum or. in ipso diei initio*. Suit dans M, pour la première fois (suivant l'édition), un numéro d'ordre qui confirme l'exactitude de notre analyse, à savoir : X ; et désormais, jusqu'à la fin, le compte sera fait, excepté pour § 16.

3. A part encore dans le psautier de Nonantola (*Vatic. Lat. 84*, f. 289), éditée par BIANCHINI (sous le nom de Tommasi, 525²) ; la prière y fait suite à une sorte d'office (Symbole, *Te deum*, etc.), dont manque le début.

4. Le début de la section manque dans B, jusqu'à || *domino deus meus es tu*... (*P. L.*, 483 D l. 9) ; c'est-à-dire qu'on rejoint la suite du premier verset.

5. Prière ancienne et très répandue sous le nom de saint Isidore, dont existent aussi plusieurs répliques ; voir les textes imprimés d'après les *Officia per ferias* (*P. L.*, 556 A-B), et le livret de Fleury (*ib.*, 1387 D sq.). Je l'ai trouvée dans les psautiers de Beauvais (à Florence), f. 147, et de Verceil 62, f. 164, 149, f. 145 ; en outre, dans les recueils de Saint-Gall 214, IX in., p. 360, et de Zurich C. 171, f. 49v ; dans Angers 19, f. 89, Arras 636, f. 77, Londres Harley 863, f. 114, et jusque dans de tardifs livres d'heures, par ex. le Reginensis 180, f. 188v. Sous la forme : *Deus pie exaudibis clemens et benignus suscipe*..., ce morceau servait dès le IX^e siècle à conclure la psalmodie : ainsi déjà dans le psautier d'Angers 18, f. 168, avec ce titre : « *Consumatio psalmodiae* » ; de là une formule, qu'on trouve en beaucoup de psautiers, par ex. celui de Bury (*Regin. 12*, f. 145).

6. S et S² révèlent une fois de plus leur commune origine en proposant d'accord, mais par erreur : *silendique* ; leur archétype pouvait donc remonter au début même du IX^e siècle. — Je fais remarquer dès maintenant que Froben s'est évidemment trompé, en déplaçant ce chapitre ; toute la tradition contredit la nouvelle distribution des parties.

Scriptum est affirmante apostolo...

Post dom. or. uersus. Deus exaudi orationem meam...

Seq. oratio. Domine deus noster credimus te patrem...¹

13. (f. 49^v) *Laus hymni trium puero- [S² (f. 89^v)]² Ed.¹ XII B M (p. 26-28)*

rorum... frequentandum sit. Oportet nobis...

Post dom. or. uersus. Benedictus es...

Seq. confessio et laus sancte trinitatis. Laudo et benedico te, iuste et bone deus...

14. (f. 50^v) *Quod orandum nobis sit S² (f. 101) Ed.¹ XIII B M (p. 28-30)*

cotidie... Quia uidemus nos... Post dom. or. uersus. Ego dixi domine...

Seq. oratio. Oramus te, pie exaudibilis...³

15. (f. 51) *Quod secundum praeceptum apostoli orandum sit... S² (f. 111) Ed.¹ XIV B M (p. 31-33)*

Precipit nobis sermo apostolicus... Post dom. or. uersus. Ego dixi domine...

Seq. oratio. Propitiare domine quaeso...⁴

Alia oratio. Tribue quesumus domine...

16. (f. 52) *Quod bonum sit orare pro Ed.¹ XV B M (p. 34-35)*

1. Ce morceau célèbre et admirable, qui termine le *De trinitate* de saint Augustin (l. XV § 51), a été recueilli d'autre part dans plusieurs recueils de *preces* : les *Officia per ferias* (P. L., 608 sq.), le livret de Fleury (*ib.*, 1395 sq.) ; il est même passé sous le nom de Bède (P. L., XCIV, 529).

2. S² a omis la « Confession », par mégarde ou non. Le compilateur accumule en effet, à chaque fois, les oraisons liturgiques et d'autres morceaux divers ; dans ce contexte du § 13, il est particulièrement abondant ; f. 97^v-99 il a introduit une homélie sur les martyrs (pour la fête de saint Alexandre), puis une longue « *Oratio sancti Alexandri martyris* », qui tient lieu, peut-être, de la « Confession » : *Benedictus es omnipotens creator omnium rerum qui te digne colentibus bona largiris aeterna...* ; et ce début engage une série de « *Benedictus es* », placés dans la bouche du martyr. En marge, une main du IX^e siècle a noté : *VII kl. septembris in nat. sancti Alexandri mar(tyris)*.

3. Doublet de la prière « *Pie exaudibilis* » (ci-dessus § 11). La première moitié reparaît dans le psautier de Nonantola (*Vatic. Lat. 84, f. 47*), à la suite du premier psaume (*Beatus uir*).

4. Tous nos manuscrits (M compris) séparent donc la demande finale (dans Ed : *Tribue quaeso*, fautivement : 488 D) ; comparer le § 16.

defunctis fidelibus. Arguit
sanctus apostolus...¹

Post dom. or. uersus. Anima
mae morientium fratrum no-
strorum...

Seq. oratio. Ne reputes piis-
sime domine...²

Alia oratio. Da quesumus
domine...

17. (f. 53) *Quod orandum sit in dor-
mitoria cellule...* Post decur-
sum uero totius dici spatium..

Ed.¹ XVI B M (p. 36-38)

Post dom. or. uersus. Mitte
nobis domine...

*Oratio in dormit(oria) cel-
lule.* Benedic domine quesu-
mus cellulam...

Item oratio. Huic cellulae...

Alia oratio. Deus quem
nec spatia...

Alia. A facie impiorum...

Alia oratio. Gratias tibi ago
domine... qui me dignatus es
in hac die custodire...

*Oratio sancti Hieronimi pr.
pro custodia diei sequentis.*
Mecum esto domine sabaoth..
sacrificium uespertinum³.

1. Le compilateur de S^a n'a peut-être pas reçu ce § 16 ni le suivant, qui pouvaient ne pas s'accorder avec son plan ; toutefois, je croirais plutôt que les deux articles ont disparu dans une lacune qui suit le f. 117^v ; tout un cahier, pour le moins, a dû tomber là. La reprise se fait avec une série de prières pour les différents apôtres, plus précisément au milieu d'oraisons visant saint Pierre (f. 118). Nous retrouverons d'ailleurs S^a de temps à autre encore ; mais, tandis que son texte de nos parties I et II est continu, en dépit des interpolations, les autres éléments de notre recueil se présentent chez lui en ordre dispersé. Il faudrait l'analyser séparément, pour faire voir sa physionomie précise ; je me bornerai donc désormais à une référence, qui, au besoin, permettrait la consultation du manuscrit.

2. Cette formule et la suivante ne diffèrent pas des oraisons liturgiques qui étaient composées encore au IX^e siècle ; c'est juste le temps où beaucoup de messes pour les défunts furent élaborées. — Les cinq premières formules du § 17 pour le repos nocturne, au terme de la journée de travail, ont le même caractère, nettement monastique au surplus.

3. Cette prière, que je crois de tradition celtique, est bien connue (cf. *Auteurs spirituels*, p. 575 n. 1) et devrait être étudiée à part. Le texte de M est un très mauvais résumé, comme on s'en apercevrait vite en prenant le texte imprimé (*P. L.*, 490 D sq.) pour point de comparaison. S nous fait bien lire la rédaction insulaire de Cerne (éd. KUYPERS, p. 89 : n° 6) ; le même texte est livré dans les très anciens manuscrits Harley 7653 (f. 2^v), VIII-IX^e (de Mercia, la région du Midland), et Paris B. N. 5596, IX in., f. 123^v (*Or. matutinalis*) ; mais ces deux témoins s'arrêtent aux mots : *qui habitas in celo* (491 B. C. 1). L'autre rédaction

III

- | | | |
|--|---|---------------------------|
| 1. (f. 54 ^v) <i>Ad patrem</i> . Domine d. pater omnip. qui consubstantialem et coeternum tibi... ¹ | B | M (p. 38-39) ^a |
| 2. <i>Or. ad filium</i> . Domine I. Christe filius dei uiui qui es uerus et omnip. deus splendor et imago patris... | B | |
| 3. <i>Or. ad spiritum</i> . Domine s. spiritus d. omnip. qui coequalis et coeternus... | B | |
| 4. (f. 55) <i>Or. ad sanctam trinitatem</i> . Domine d. o. eterne ineffabilis... ³ | B | |
| 5. <i>Or. ad patrem</i> ⁴ . Domine s. p. o. eterne d. precamur te in nomine dilecti filii tui domini n. I. Christi per quem facta | B | |

ancienne, livrée par le recueil de Fleury (*P. L.*, *ib.*, 101, 1385 B sq.): *Mane cum surrexero*..., a de même l'appui d'un autre manuscrit mercien, peut-être plus ancien (VIII^a), le Royal 2 A. XX du Musée Britannique (f. 22); voir l'éd. KUYPERS, p. 209. Sur ces importants recueils anglo-saxons, cf. *Ephemerides Liturgicae*, 1936, p. 139.

1. Cette courte invocation et les deux suivantes, qui sont pareilles, probablement aussi le n° 4, qui pouvait servir à résumer les autres, sont depuis longtemps connues (cf. BIANCHINI, *Thomasii opera*, 525; *P. L.*, CI, 1399 B-D, d'après le livret de Fleury, publié par Martène); elles doivent avoir le même auteur. J'en ai déjà dit un mot en mentionnant le psautier de Jean Gualbert (d'où l'édition de SALVINI, p. 88 sq.). On les atteint (ensemble, sauf parfois le n° 4) dans les plus anciens recueils carolingiens (Troyes 1742, f. 60^v, Orléans 184), dans les psautiers du même temps (celui de Beauvais à Florence, celui d'Angers n° 18, f. 178, celui de Saint-Gall, n. 27, p. 712, celui de Zurich *Car. C.* 161 f. 185), et de là dans quantité de recueils postérieurs, voire dans le sacramentaire d'Epternach (Paris B. N. 9433). L'énumération servirait à peu de chose; je rappelle seulement Paris B. N. 2731 A, f. 61^v, indiqué plus haut à propos des *Officia per ferias*.

2. Par suite d'une grande lacune, **M** disparaît comme témoin direct juste avant la conclusion de la première formule: ... *et ne despicias me opus* || (*P. L.*, CI, 1399 C l. 2); il n'est pas moins certain désormais qu'il contenait tous les articles suivants jusqu'au n° 20.

3. Déjà ci-dessus **II** n° 1 (voir la note, où j'ai relevé quelques témoignages à travers la littérature manuscrite). Il ne fait plus doute que le rédacteur du directoire a emprunté le texte aux recueils de *Preces* signalés, et dont notre partie **III** est un représentant.

4. Ce texte et les deux suivants sont encore liés; peut-être, comme tout à l'heure, convient-il de leur adjoindre le n° 8. Ce sont de très belles et longues prières, encore inédites, qui proviennent, croirais-je, du fonds insulaire; car je ne les ai pas trouvées ailleurs, d'autre part, que dans un psautier anglo-saxon, conservé à Londres, B. M. *Arundel* 60 (vers 1060), de Newminster à Winchester; toutefois, il y a là des différences de rédaction et même des lacunes (ff. 143-145). En attendant l'édition, je donnerai quelque idée de ces compositions par des extraits allongés du début et de la conclusion.

sunt omnia in celis et in terra, uisibilia et inuisibilia. In quo solo tibi complacuit. In quo solo princeps huius mundi non inuenit quicquam. Qui solus quod non debuit soluit... — suscipere dignare preces serui tui per I. Christum f. t. dom. n. de cuius sancta incarnatione, passione et resurrectione et in celis ascensione tibi cotidie gratiarum actiones refero, et de s. spiritus consolatoris nostri aduentu, qui tecum una cum filio tuo dilecto u. et r. (*etc.*)

6. (f. 56) *Or. ad filium.* Domine I. Christae filius dei uiui creator et restaurator generis humani, per quem deo patri reconciliati sumus, qui es inuisibilis et propter nos uisibilis factus et, qui es impassibilis et propter nos passus es, qui es immortalis et propter nos mori dignatus es, sacerdos magne qui solus eterno patri hostiam puram et immaculatam teipsum obtulisti pro nobis... — ut in die magni aduentus tui, cum ueneris iudicare uiuos et mortuos, sine obprobrio et confusione, liberatus a malis omnibus atque ad dexteram positus, audire merear benedictam uocem, et simul cum omnibus iustis perfrui merear eterna benedictione, quod oculus non uidit nec aures audiuit nec in cor hominis ascendit : per te Christe I. cui est cum p. et sp. s. aequalis maiestas, par gloria in s. s. a.

B

7. (f. 57) *Or. ad s. spiritum.* Domine sanctae spiritus coaeternae et consubstantialis patri et filio, qui super Iesum Chr. dominum n. in columbe speciei et super sanctos apostolos in linguis igneis descendi-

B

sti, et cum eodem deo patre et filio eius omnia cooperaris quae in celis et quae in terra sunt, cuius dona sancta ecclesia catholica repleta est, sine quo cor omnium hominum stultum repperitur et alienatum et stupidum adque ad creatorem cognoscendum et querendum pene mortuum : precor te, qui es a patre et filio ad nostram salutem missus es... — effunde super me misericordiam tuam ut et ego et hi qui diligunt te regni tui effitiamur heredes, et uidentes gloriam tuam adoremus bonitatem tuam et dicamus pariter, cum uiderimus inestimabilem pulchritudinem tuam gloriam patri qui fecit nos et gloriam filio qui saluauit nos per infinita s. s. a.

8. (f. 58) *Or. ad sanctam trinitatem*¹. Domine d. omnip. rex regum et dominus dominantium, qui sedes super cherubin et profundum habissi intueris, qui filium tuum uerum et dominum nostrum I. Christum misisti per misterium incarnationis in uterum beate uirginis Mariae ut hunc mundum de peccato redimeret et humanum genus liberaret de morte... — Suscipe clementissime pater preces meas ut perueniant ad aures misericordiae tuae quas pro me peccatore effundo coram te in hac ora.

B

9. f. (58v) *Or. ad dominum I. Christum pro uirginitate et continentia*². Domine I. Christe

B

1. Autre témoin, le *Vatic. Lat.* 84, XI^e s., f. 250 sq. ; on demeure ainsi à Nonantola.

2. Dans *P. L.*, CI, 1400 A, d'après Orléans 184 ; le texte est commun à l'époque carolingienne : Troyes 1742 f. 62 ; psautier de Beauvais f. 148 ; psautier de Wurzburg (Oxford, *Laud Lat.* 96 f. 253) ; Arras 636 f. 77 ; Paris B. N. 2731 A f. 62. De là, un très grand nombre de copies en tous lieux ; je me contente de

rex uirginum integritatis amator munda cor meum...

10. *Or. ad postulandum spatium penitendi sancti Geronimi* ¹. Domine I. (Christe) qui celum et terram fecisti uniuersum mundum pugillo conclusisti... — ut possim hostem uisibilem atque inuisibilem uincere per caritatis uinculum amen. B
11. (f. 59) *Or. sancti Augustini ad sapientiam postulandam* ². Domine d. omnip. qui consubstantialem tibi filium qui uera et aeterna est sapientia genuisti... — ut quod seruo tuo largitus fueris ualeam ad aliorum erudicionem patienter et humiliter proferre. Per eundem dom. I. Chr. (*etc.*) B
12. (f. 59^v) *Or. sancti Effrem ad S* ³ (f. 104) ⁴ *postulandam fontem lacrimarum*. Deus altissime qui solus sine peccato es... ³ B
13. *Or. pro seipso* ⁵. Fiat mihi queso B

signaler : Paris B. N. 15497 f. 207 (psautier méridional), Londres *Add.* 18859 f. 19^v (en écriture bénéventaine), le missel de Léofric (éd. WARREN, p. 296), un livre d'heures tardif (*Regin. Lat.* 180, f. 167). Un doublet fréquent fait lire *muni* (au lieu de *munda*).

1. Dans la rubrique, lire peut-être *penitentie* (*S* offre une contraction) ; *B* (qui a bien *penitendi*) écrit *Iheronimi*. Le même texte (sans titre) se présente dans le psautier carolingien de Zurich *Car. C.* 161 f. 188^v ; en outre, dans le psautier de Farfa, pour l'adoration de la Croix (cf. *Ephemerides liturgicae*, 1932, p. 39, où *S* est collationné). Enfin, un autre exercice de la Croix, dans le psautier de Nonantola, propose un doublet, publié déjà par Bianchini et que j'ai eu l'occasion de reprendre (cf. *ib.*, p. 50).

2. Courte formule, qui a été comprise (sans la mention de s. Augustin) dans le recueil bénéventain du Musée Britannique, *Add.* 18859 f. 91 (avec quelques différences).

3. On rejoint déjà ce texte dans le petit recueil anglo-saxon *Harley* 7653 f. 6^v (d'où l'édition WARREN, avec l'antiphonaire de Bangor, II, 1895, p. 86). Je l'ai identifié dans le précieux livret tourangeau de Troyes 1742 f. 60, qui remonte presque au temps d'Alcuin, et dans le psautier de Tegernsee (Oxford, *Rawl. B. N.* 163 f. 250) ; à citer en outre : Orléans 116, IX^e s., f. 26 ; Paris, Mazarine 714, n° 32, et B. N. 11748, IX^e (Saint-Maur des Fossés), f. 4. La rédaction sessorienne est un peu plus développée à la fin. L'origine de la pièce paraît être insulaire.

4. *S* ² donne la même prière une seconde fois (sans titre), tout à la fin (f. 184^v).

5. Pas de titre dans *B*. La pièce est ancienne et a été imprimée plusieurs fois : avec les *Officia per ferias* (*P. L.*, CI, 553 C), dans le *Liber precationum* de Charles le Chauve (éd. 1583, p. 114 : seconde partie d'une formule factice, qui commence ainsi : « *Confiteor tibi domine...* »), parmi les prières de Cerne (éd. KUYPERS, p. 132 : *Or. sancta*). J'ai retrouvé ce texte, sans doute insulaire (car c'est bien

- domine fides firma in corde...
14. (f. 60) *Or. sancti Augustini*. S² (f. 131) B
 Salua me domine rex aeternae
 gloriae qui solus potes sal-
 uare...¹
15. *Item or. sancti Augustini*. Auxiliatrix esto mihi trinitas sancta domine d. saluator omnium...² B
16. (f. 60^v) *Or. sancti Geronimi*³. S² (f. 144^v) B
 Benedictus es domine d. patrum nostrorum et laudabilis, et gloriosum nomen tuum in eternum... — Conuerte me deus ad te, clarifica nomen tuum in me miserum et peccatorem, et per misericordiam tuam aspice in me, qui es benedictus in s. s. a.
17. (f. 61) *Or. sancti Augustini*. Domine d. qui non habes dominum, sed omnia tua sunt...⁴ B

une « *Lorica* » dans les psautiers de Saint-Gall n° 27 (p. 730), de Vercelli n° 62 (f. 167^v), de Wurzbourg (à Oxford, Laud. Lat. 96, f. 253) ; de plus, dans l'importante série de Paris B. N. 5596 f. 130 (début du IX^e siècle) : *Or. ad deprecandum dominum* (avec une conclusion particulière).

1. Édité par MARTÈNE d'après le livret de Fleury (*P. L.*, CI, 1398 C-D), en outre, pour une part, avec la messe dite de Flacius (*De ant. ecclesiae ritibus*, I, 1788, 179¹ et 181¹) ; d'autre part, par BIANCHINI (*Thomasii opera*, 542²), d'après le *Vatic. Lat.* 84, f. 288. J'ai identifié le même texte dans Saint-Gall 27, p. 731 ; Paris B. N. 11748, f. 3^v (Saint-Maur), et 15497 f. 207^v (psautier méridional) ; Londres Arundel 155, f. 1 (addition du XIV^e s.), et f. 182 (forme particulière) ; ainsi que dans les psautiers de Beauvais (f. 148^v), et de Wurzbourg (f. 253^v). Rapprocher une référence de D. MORIN concernant un recueil anselmien (*A travers les manuscrits de Bâle*, 1927, p. 206). Il y a quelques rédactions divergentes, qui s'expliquent par le passage dans les missels au XI^e siècle (par ex. celui de Lesnes, f. 77^v, au musée de South Kensington).

2. Très importante formule, déjà rappelée à propos de la prière **Ed** de II 6 (cf. *P. L.*, CI, 477 C 15). Il en existe de nombreuses rédactions : voir une forme prolixe de BIANCHINI, *Thomasii opera*, 484¹, d'après le *Regin.* 334, f. 52^v, et les textes beaucoup plus traditionnels du Royal 2 A. XX et de Cerne (éd. KUYPERS, pp. 119 et 221). Cette prière est sans doute insulaire en effet et appartient au plus ancien fonds des *Preces*, témoin sa présence dans les livrets de Paris 5596 f. 129 et Troyes 1742 f. 58. J'ai encore noté : Einsiedeln 27, fin du VIII^e s., f. 19 ; Munich 14248 f. 168^v ; Paris 2731 A f. 64 et 9433 (sacramentaire d'Epternach). Comparer aussi *P. L.*, XL, 914 et CI, 601 D l. 14 ; noter enfin que nos articles 14 et 15 sont liés dans S² (c'est donc bien la tradition qui nous arrive pure dans S).

3. Aucun autre témoin que le psautier de Farfa du XI^e siècle, f. 73^v ; le texte se termine là : ... *aspice in me et miserere mei (qui es...)*.

4. Le début normal est : *Domine d. meus qui...* (*P. L.*, CI, 1399 A, d'après le livret de Fleury) ; autres textes publics : Cerne n° XX (éd. KUYPERS, p. 117), Nunnaminster f. 35 (éd. BIRCH). J'ai identifié Londres Arundel 155, f. 181^v

18. (f. 61^v) *Or. sancti Cypriani*. Deus S² (f. 149) B
 patrum nostrorum, deus Ha-
 braam deus Isaac deus Iacob
 deus angelorum deus patriar-
 charum... — Tu es adiutor
 meus, defende a maligno ani-
 mam meam, qui es benedi-
 ctus in s. s. a. ¹
19. (f. 62^v) *Or. sancti Geronimi*. S² (f. 145^v) B
 Ego te domine I. Christe uere
 credo uere fateor quia uere
 redemisti me... ²
20. *Or. sancti Gregorii*. Dominator S² (f. 123) B [M (p. 39-40)]
 domine d. omni p. qui es trini-
 tas una, pater in filio et filius
 in patre... ³
21. (f. 64) *Item eiusdem*. Da mihi S² (f. 124) B M (p. 40-41)
 domine peccatori confessio-
 nem... ⁴
22. (f. 64^v) *Item or. sancti Gregorii*. S² (f. 125) B M (p. 41)
 Auctor omnium inuisibilis
 creator... ⁵
23. (f. 65^v) *Alia oratio*. Omnip. sem- S² (f. 126^v) B M (p. 41-42)
 pit. d. rex regum et dominus
 dominantium creator om-
 nium... ⁶

(forme particulière) et Paris 5596, f. 127 (*Oratio sancta*) ; en outre, dans le psautier de Beauvais, à Florence (f. 149). L'origine est sans doute insulaire.

1. Il y a quelque relation avec l'*Oratio s. Cypriani des Officia per ferias* (P. L., CI, 567-569), qu'aucun autre recueil de *Preces* ne renferme, à ma connaissance ; mais au total, la rédaction, plus courte, est différente.

2. D'autre part dans les *Officia per ferias* (P. L., 603 C), et la compilation de BIANCHINI (*op. laud.*, 479^a, d'après le Regin. 334, f. 38^v) ; je ne connais pas d'autres témoins de ce court morceau.

3. Cf. P. L., CI, 589 sq., 1400 sq. ; BIANCHINI, *op. laud.*, 538 ; KUYPERS, p. 102. J'ai énuméré dans *Auteurs spirituels* p. 573 n. 1 les plus anciens témoins de cette célèbre composition, très probablement celtique. On retrouve donc ici le Manuel de Jean Gualbert, après la grande lacune qui commence à la fin du n° 1 : || *semper uirgo sancta Maria* (cf. P. L., 590 D l. 3) ; les patrons désignés sont les mêmes pour l'ensemble. S et S² inscrivent en outre *Zenone* (après *Gregorio*) et *Rufino* (après *Donato*) ; de plus S² porte *Siluestro* (en tête de la série) de première main, S par addition (du XI^e siècle ?) ; de même S insère dans l'interligne *Geminiano* (le patron de Modène). B concorde avec M en tous points.

4. Déjà dans l'édition du *Vatic. Lat. 84* par BIANCHINI (*op. laud.*, 522^a), et dans P. L., CI, 1387 A (livret de Fleury). Je ne connais pas d'autres exemplaires ; toutefois, le texte reparait, un peu abrégé, dans une *Missa s. Augustini* (P. L., *ib.*, 446 D sq.), qui a pour témoin notre S², f. 65.

5. C'est la grande prière, déjà comprise dans II. 6. Le copiste de M s'est borné à renvoyer au texte transcrit précédemment ; ceux de S et S² n'ont pas hésité à reproduire une seconde fois, mais un lecteur de S² a noté en marge : « *retro est scripta* ».

6. Avant l'édition du Manuel, j'avais pu faire connaître cette prière d'après

- | | | | |
|---|---------------------------------------|------------------|--------------|
| 24. (f. 66 ^v) <i>Alia oratio</i> . Deus deorum rex regum et dominus dominantium qui habitas lucem inaccessibilem... ¹ | S ² (f. 127 ^v) | B | M (p. 42-43) |
| 25. <i>Laus patris magestatis ingenite</i> ² . Benedico te atque glorifico, summe bonitatis et totius deitatis principium... | | B | M (p. 43-44) |
| 26. (f. 67). <i>Laus unigeniti</i> . Omnip. patris genite ³ , uirtus et sapientia patris per quem facta sunt omnia cum non essent... | | B | M (p. 44-45) |
| 27. (f. 67 ^v) <i>Laus procedentis</i> ⁴ <i>spiritus sancti</i> . Domine sancte uiuificator spiritus, patri et filio coaeternus et coessentialis... | | B | M (p. 45) |
| 28. (f. 68). <i>Confessio peccatorum</i> . Deus inaeestimabilis misericordiae, deus, immensae pietatis... ⁵ | S ² (f. 146) | [B] ⁶ | M (p. 45-47) |
| 29. (f. 69 ^v) <i>Ad crucem adorandam</i> . Domine I. Christe Nazarene rex angelorum et sanctorum qui es ante secula... ⁷ | | | |

le psautier de Bury (cf. *Downside Review*, 1930, p. 212 sq.: n° XVIII), et donner les variantes de **S**; aux témoins indiqués, ajouter le psautier de Farfa f. 52^v. Une rédaction divergente se présente dans Orléans 184, p. 241-243. Peut-être notre texte se trouve-t-il dans le psautier de Compostelle, sommairement décrit par M. FÉROTIN, *Liber Mozarabicus sacramentorum*, c. 934. — Dans la marge de **S**², on lit ce titre : *ad lacrimas postulandas pro peccatis*.

1. Cette formule, maintenant éditée, est propre à notre tradition. Dans la marge de **S**², on lit : *Or. post letaniae*.

2. Ce texte et les deux qui font suite composent évidemment une série homogène ; de même, ils n'ont pas d'autre attestation que le groupe de nos manuscrits.

3. Dans **S** (que je corrige ici) : *genitae*.

4. Dans **S**, *precedentis* ; ensuite : *sanctae*. Cette même invocation reparait dans **M**, presque en dernier lieu (p. 83), dans une sorte de supplément factice.

5. Ainsi est clos le cycle des prières adressées à Dieu directement ou à la Trinité. Sur cette prière, l'une des plus connues et des plus caractéristiques dans les recueils de *Preces*, cf. *Downside Review*, *ib.*, p. 211, n° XVII, pour l'indication des principaux témoins (ajouter : Zurich *Car. C.* 161, f. 192^v ; Saint-Gall 27, p. 707 ; *Vatic. Lat.* 82, psautier milanais, f. 256^v, et le psautier de Farfa n° 4, f. 53^v) ; dans *Reg. Lat.* 121, f. 105, XIV^e s., on lirait une recension développée et modernisée. L'attribution à Alcuin lui-même est assez ferme ; on peut l'accepter sans discussion (cf. *R. Bénédicte*, 1922, p. 241 l. 51). Longtemps avant l'édition de **M**, on avait imprimé le texte (d'où *P. L.*, CI, 524-526 et 1404 A sq.).

6. **B** fait défaut vers la fin de la formule, mais par suite d'une mutilation de son modèle ou, peut-être par la faute d'un copiste distrait ; car la rupture se présente en pleine page (f. 4 5^v) : *sed etiam in ceteris membris in omni* ; (cf. *P. L.*, CI, 1405 l. 2) ; la phrase conjointe se rattache réellement à notre n° 33, relatif à la Croix ; toutes les pièces intermédiaires ont donc été sautées, et la tradition représentée par **S** se trouve tout de même confirmée.

7. Cf. *P. L.*, CXLV, 928, sous le nom de Pierre Damien (n° XXIX) ; à ce sujet,

30. (f. 70). *Item alia or. ad crucem adorandam*. Domine I. Christe gloriosae conditor mundi qui cum sis splendor gloriae...¹ M (p. 79)
31. (f. 70^v) *Item alia oratio*. Christae qui pro nobis crucis et mortis patibulum subiisti...² Ed.² XIII¹
32. *Item alia oratio*. Domine I. Christe qui es et qui eras cum patre ante secula genitus...³ Ed.² XIII²
33. (f. 71) *Item alia*. Domine I. Christe lux uera, aeternus amor, spes unica mundi...⁴ [B]
34. (f. 71^v) *Item alia*. Domine I. Christe adoro te in cruce ascendentem, deprecor te ut ipsa crux liberet me de angelo percutiente...⁵ M (p. 82)
35. (f. 72) *Or. ad sanctam Maria(m)* Singularis meriti sola sine B M (p. 48)

cf. *Auteurs spirituels*, p. 146 ; voir aussi *Ephemerides liturgicae*, 1932, p. 51, où j'ai reproduit le texte du *Vat. Lat. 84*, f. 502^v. — Noter que cette formule introduit dans notre contexte une nouvelle série de *Preces* et tout d'abord un groupe de textes pour l'adoration de la Croix (cf. *ib.*, p. 30), où les six prières sont mises en relation soit avec le psautier de Farfa soit avec celui de Nonantola (dans lequel tout le groupe figure, distribué autrement) ; voir enfin *ib.*, p. 59.

1. M réunit à part, dans une sorte de supplément, les prières pour la Croix (pp. 79-82), soit neuf formules, dont deux seulement proviennent réellement de notre tradition. Il est possible que celle-ci n'ait pas été absolument fixe ; toutefois, la présence du n° 33 dans B paraît confirmer la composition de S. — Notre n° 30 a été publié sous le nom de Pierre Damien (*P. L.*, CXLV, 929 : n° XXX) ; c'est pourtant un texte beaucoup plus ancien, certainement carolingien, et qui a été beaucoup copié (cf. *Ephemerides*, *ib.*, p. 33 sq., 50, 56).

2. Cette pièce et la suivante ont été introduites dans Ed., à la fin du recueil de *Preces* qui correspond à notre III (soit Ed²). Sous le nom de Pierre Damien, elle est dans *P. L.*, CXLV, 929 (n° XXXI) ; voir aussi *Ephemerides*, pp. 37 et 53. M (p. 81) propose une formule qui commence de même, mais se poursuit différemment.

3. Sous le nom de Pierre Damien, n° XXXIII (*P. L.*, CXLV, 929 sq.). Voir la nouvelle édition des *Ephemerides*, p. 52, n° 7, dans le cadre du psautier de Nonantola.

4. Cf. *ib.*, p. 50. B produit la seconde partie (voir ci-dessus au sujet du n° 28) : *† morte miserere misero michi...* (dans l'édition des *Ephemerides*, *ib.*, l. 5). Le texte était compris dans le recueil de Paris B. N. 2731 A, f. 64 : « *Or. quando pro amicis cantatur* » ; la fin manque. — S ajoute une curieuse invocation, probablement distincte à l'origine, que je n'ai pas notée dans le tableau, afin de ne pas en compliquer l'ordonnance : « Alma trina deitas ueneranda est, unitas, maiestas, crucifixum dominum uerum atque unicum. Pater est hic omnium cunctarumque gentium, preces meas suscipe pater admirabile, crucem tuam seruulum ante te prostratum amen » ; à la rigueur, on pourrait discerner là une composition rythmique.

5. Cf. *Ephemerides*, p. 24 sq., 37, 51, pour l'origine, les témoins et les diverses formes.

- exemplo mater et uirgo... ¹
36. *Item alia oratio.* Flos mundi
deus generis humani, splen-
didissima uirgo, beata Ma-
ria... ² B M (p. 48)
37. *Item alia oratio.* Te supplico
uirgo sancta mater Christi
immaculata puerpera grata
Maria... ³ B M (p. 48-49)
38. (f. 72^v) *Or. ad sanctum Michael-*
lem. Obsecro te gloriosissime
Michael princeps exercitus
angelorum... — percipiam re-
gnum in quo cum tuis sotiis
ineffabiliter gaudes et exultas
per omnia s. s. a. ⁴ B M (p. 49-50)
39. (f. 73) *Or. ad priuatum angelum.*
Precor te et suppliciter rogo
spiritus angelici nominis... ⁵ B
40. (f. 73^v) *Or. ad sanctum Iohan-*
nem. Beatissime Iohannes ba-
ptista precursor et martyr
Christi uirgoque sanctissime
optime... ⁶ B
41. (f. 74) *Or. ad sanctum Petrum.*
Sanctissime Petrae princeps
apostolorum, pastor et nutri-
tor meus... ⁷ B

1. Texte dans *P. L.*, CI, 1400 A. C'est l'un des plus authentiques témoignages de la piété privée envers Notre-Dame ; on trouve déjà cette prière dans le livret de Troyes 1742, f. 62^v ; j'indique, à titre d'exemple : le psautier de Beauvais, f. 148 ; Londres, *Arundel* 60, f. 136, et *Titus D. XXVII*, f. 82 ; Paris, Mazarine 274 f. 209^v, et B. N. 2731 A, f. 62. Le développement par Maurille, passé sous le nom de saint Anselme, est bien connu (cf. *Auteurs spirituels*, p. 324 et p. 430).

2. Hors de notre tradition, je n'ai rencontré ce gracieux morceau que dans le psautier de Vercelli 149, f. 158^v (à savoir addition du XI^e siècle) ; il peut donc avoir été composé en Italie.

3. Déjà publié par BIANCHINI, *Thomasii opera*, 526^a (d'après le *Vatic. Lat.* 84, f. 291). Le texte reparaît dans le psautier de Farfa, f. 51^v. **M** fait lire une référence, qui serait fort importante, si elle était appuyée d'autre part : « *Oratio Pauli diaconi* » ; malheureusement, ce n'est jusqu'à présent qu'une indication isolée, dès lors bien suspecte ; on peut craindre l'intervention d'un lecteur téméraire.

4. Texte propre à nos manuscrits ; **M** n'en donne que la première partie ; le reste est tombé dans une lacune qui s'étend jusqu'au n^o 42.

5. Édité par BIANCHINI, *op. laud.*, 527^a, d'après le *Vatic. Lat.* 84, f. 293 ; j'ai reproduit ce texte dans *Auteurs spirituels*, p. 540. Dans **S**, le copiste avait d'abord écrit *numinis* (corrigé ensuite).

6. De même, dans la collection de BIANCHINI, 527^v (*Vatic. Lat.* 84, f. 293) ; mais on atteint d'autres copies, dans le psautier de Wurzburg, f. 242, les recueils de Vercelli 62, f. 166 et de Zurich C. 171, f. 34.

7. Deux fois chez BIANCHINI, *op. laud.*, 482^a (lacuneux, d'après *Regin. Lat.* 334, f. 49), 527^a (*Vatic.* 84, f. 294) ; mais déjà dans Saint-Gall 27 p. 713 ; en outre, dans le psautier de Wurzburg, f. 242^v, et Zurich C 171, f. 34^v.

42. *Or. ad sanctum Paulum.* Beatis- S¹ (f. 118^v) B [M (p. 50)]
sime Paule uas electionis
quem dominus I. Christus
uocare dignatus est...¹
43. *Or. ad sanctum Andream.* Obse- S² (f. 119) B M (p. 50)
cro te beatissimae Andrea
apostolae et martyr Christi
postula ad dominum d. tuum
pro me...²
44. (f. 174). *Or. ad omnes apostolos.* S² (f. 120) B M (p. 50-51)
Sanctissimi apostoli domini
mei I. Christi, beatissime Pe-
tre, Paule, Andrea, Iacobae...³
45. *Or. ad sanctum Martinum.* Bea- S² (f. 122) B M (p. 51)
tissime Martine confessor et
sacerdos domini postula pro
me...⁴
46. *Or. ad sanctum Stephanum.* Ob- S² (f. 121^v) B M (p. 51)
secro te beatissime leuita et
protomartyr Christi ora pro
me...⁵
47. *Or. ad sanctum Be<ne>dictum.* S² (f. 129) B M (p. 51-52)
Obsecro te beatissime Bene-
dicte dilecte dei intercede pro
seruo tuo ill(o) abb(ate) et
omni sancta hac tua congre-
gatione...⁶
48. (f. 75) *Or. ad sanctum Cassia-* S² (f. 150) B M (p. 52)
num. Obsecro te sanctissime
et deo dilecte martyr cassia-
ne...⁷

1. BIANCHINI, *ib.*, 483¹ et 527² (mêmes sources) ; pareillement, dans Saint-Gall 27, le psautier de Wurzbourg, Vercelli 62, f. 166. M reprend ici : || *celsitudinem perduxit*. On retrouve maintenant S², qui nous aurait fourni sans doute aussi la plupart des invocations qui précèdent, s'il n'avait perdu un ou plusieurs cahiers après f. 117^v. Au f. 118, on lit en effet la fin d'une oraison liturgique relative à saint Pierre ; le système de sa rédaction consiste à grouper des textes liturgiques, parfois très nombreux, à la suite des formules dévotes.

2. BIANCHINI, *ib.*, 431¹, 528¹ ; dans Vercelli 62, f. 166, avec ce début : *Oro te beate Andrea apostole...*

3. Formule commune dans les recueils carolingiens ; *libellus* de Fleury (d'où P. L., CI, 1400 B) ; Troyes 1742, f. 63 ; Paris B. N. 2731 A ; Harley 863, f. 116, du Musée Britannique ; psautiers de Beauvais, f. 148, et de Wurzbourg, f. 242^v ; Zurich C. 171, f. 35 et f. 112^v. Par conséquent, ce texte doit avoir une autre origine que la plupart de ceux qui l'entourent dans notre collection italienne.

4. BIANCHINI, *op. laud.*, 483², 528 ; aucun autre témoignage.

5. *Ib.*, 483², 528¹ ; en outre, dans Vercelli 62, f. 166 (avec une conclusion particulière).

6. *Ib.*, 484¹, 528² (plus développé) ; mais l'on retrouve les recueils carolingiens d'ancienne tradition, avec P. L., CI, 1400 B : les psautiers de Beauvais, f. 148, et de Saint-Gall, p. 713 ; Londres *Add.* 18859, f. 100, et *Arundel* 155, f. 187^v ; Paris B. N. 2731 A, f. 63.

7. Cette formule est entièrement propre à notre tradition ; on est bien en Italie,

49. *Or. ad confessores*. Obsecro uos **S**² (f. 122) **B** **M** (p. 52)
beatissimi confessores Christi
atque doctores...¹

IV

50. *Or. abbati uel congreg(ationi)* ². **S**² (f. 130) **Ed.**² **IV**¹ **B** **M** (p. 52-53)
Domine d. aeternae et incom-
prehensibilis, tu solus nosti
corda filiorum hominum...
51. (f. 75^v) *Item alia*. Dominator ³ **S**² (f. 130^v) **Ed.**² **IV**² **B** **M** (p. 53)
domine d. omnip. in uolun-
tate tua uniuersa sunt posi-
ta...⁴
52. *Or. pro familiaribus et in oratio-
ne commend(a)tis et pro omni-
Christianis* ⁵. Domine d. om-
nip. qui ecclesiam tuam toto
orbe terrarum in cunctis gen-
tibus dilatare dignatus es... **Ed.**² **V** **[B]** **M** (p. 54-55)
53. (f. 76^v) *Or. pro elemosinariis* ⁶. **Ed.**² **VI** **M** (p. 55)

et même assez proche de Nonantola, avec le martyr et patron d'Imola (34 kil. sud-ouest de Bologne).

1. De nouveau, très nombreux témoins depuis l'époque carolingienne. Outre les deux textes de BIANCHINI, *op. laud.*, 483^a et 529¹, cf. *P. L.*, CI, 1400 C; on pourrait citer : Troyes 1742, f. 63; Londres, *Arundel* 155, f. 188^v; Paris B. N. 2731 A, f. 63; les psautiers de Beauvais, f. 148^v, et de Wurzburg, f. 243^v. La liste fondamentale du livret de Fleury revient partout; il y a cependant des différences, sous la forme d'additions; ainsi **S** et **S**² ramènent leurs patrons Silvestre, Zénon, Rufin (voir ci-dessus n° 20); **S**² donne même ce titre à la prière : *Or. ad sanctum Siluestrum*; *Arundel* a toute une suite de saints anglais; le *Regin.* 334 de Bianchini (processional de Sora), f. 50^v, introduit : Corneille, Nicolas, Maur, Séverin, Blaise, Dominique.

2. Titre plus correct dans **B** et **M** : *or. pro abbate uel congregatione*. Dans **S**², on lit seulement en marge : *pro amore fraternitatis*. — Je n'ai retrouvé la prière que dans un recueil bénéventain de Londres, *Add.* 18859, f. 97^v : *Oratio pluralis*. Ceci s'accorderait avec l'origine italienne de la série. L'édition de Cologne, reprise par Duchesne et Froben, redevient donc un témoin régulier, selon un ordre un peu différent.

3. *Donator*... dans **M**, probablement par erreur (voir ci-dessous n° 54).

4. J'ai identifié seulement cette prière dans *Regin. Lat.* 13, f. 125, ouvrage bénéventain très tardif (XII^e siècle). On pourra lire le texte, imprimé comme inédit, dans *Miscellanea Cassinese*, I (1897), n° 3, p. 1, d'après le manuscrit 446 du Mont-Cassin, rapporté au X^e siècle. D'autre part, il était passé dans un formulaire du missel de Saint-Denis, du XI^e siècle, que Martène a reproduit dans son *De ant. ecclesiae ritibus*, I, c. 4, art. 12, ordo v (éd. 1788, I, 188); il s'agit du manuscrit de Paris 9436.

5. Dans la rubrique, **S** fait lire : *commenditis*. — Aucun témoin à signaler. — Nous perdons le concours de **B** quelques lignes après le début : ... *clericis uirginibus* || (*P. L.*, CI, 495 A l. 2), le cahier suivant ayant été enlevé.

6. Dans **M** *elemosinantiibus*, suivant l'édition; c'est un détail suspect. On retrouve cette prière dans le *Vatic.* 4928, f. 193, psautier du Mont-Cassin (prière après les psaumes), et dans Paris B. N. 5497, f. 207, psautier méridional, sous ce « Qualiter orandum sit pro elemosinariis uiuis atque defunctis ».

Domine d. omnip. magnae et
interne medice...

- | | | | |
|---|--------------------------|-----------------------|--------------|
| 54. <i>Or. pro patre et pro matre et pro omni parentela</i> . Dominator domine d. omnip. qui mirabiliter cuncta condidisti... ¹ | S ² (f. 110) | Ed. ² III | M (p. 55-56) |
| 55. (f. 77) <i>Or. quando pro aliis ps(almi) decantantur</i> ² . Domine d. omnip. creator caeli et terrae, exaudi propitius orationem meam... | | Ed. ² II | M (p. 56-57) |
| 56. (f. 77v) <i>Or. ad canendo<s> psalmos pro seipso</i> . Liberатор animarum et mundi redemptor. I. Christe domine d. aeternae rex immortalis... ³ | | Ed. ² I | M (p. 57) |
| 57. <i>Confessio majestatis et postulationis uenie</i> . Domine exaudi orationem meam, auribus percipe uerba oris mei. Deus, intret in conspectu tuo oratio mea... ⁴ | S ² (f. 150) | Ed. ² VII | M (p. 57-60) |
| 58. (f. 79v) <i>Or. pro agnitione dei et pro indulgentia delictorum et</i> | S ² (f. 102v) | Ed. ² VIII | M (p. 60-62) |

1. D'autre part, édition de BIANCHINI, *op. laud.*, p. 477² (d'après *Regin. Lat.* 334, f. 33v), et texte du pseudo-Anselme, *Oratio XIII* (P. L., CLVIII, 887 B-D). J'ai identifié de plus : Londres, *Add.* 18859, f. 89v ; — Orléans 116, f. 11 (rédaction quelque peu divergente : « Omnip. deus qui mirabiliter... », avec ce titre : « Quali(ter) orandum est pro patre et matre et fratribus uel etiam omnis parentele » ; — Paris, B. N. 15497, f. 209 (même début que dans l'exemplaire d'Orléans, et titre à peu près semblable). La formule n'est donc pas exclusivement propre à l'Italie ; il y a là un petit problème, qui tient à l'existence même du manuscrit orléanais, lequel est bien un ouvrage du IX^e siècle et provient sans doute de Fleury (cf. DELISLE, dans *Notices et extraits...*, XXXI, 1, p. 306, et XXXII, 1, p. 39).

2. Titre mal transcrit dans **S** : ... *pro aliis psalmis ps(almi)*... ; et dans **M** : *pro alio psalmo decantatur*. D. SALVINI indique (p. 56, n. 1), que les articles 55 et 56 se présentent également dans le psautier de Jean Gualbert. — Dans **S**, le n° 55 revient encore plus loin (n° 101) et trouve alors un texte correspondant dans **S**². La formule, du reste, paraît bien être italienne ; elle est incluse en trois recueils bénédictins : Londres, *Add.* 18859, f. 86v ; Paris, Mazarine 364, f. 131 ; Rome, *Vatic.* 4928, f. 192v ; on s'en servait, semble-t-il, pour terminer la psalmodie.

3. De nouveau dans **S** (et **S**²), tout à la fin (n° 99). C'est d'ailleurs une formule répandue surtout dans les psautiers. Outre les témoins de la tradition italienne ou bénédictine (Mazarine 364, f. 132 ; Londres *Add.* 18859, f. 87v ; Rome *Vatic.* 7018, missel-bréviaire, f. 218), je puis citer : Angers 19, f. 88v ; Arras 636, f. 77 ; — Londres, *Add.* 16975, psautier de Lyre, f. 8v, *Arundel* 60, f. 134v, et 155, f. 191v ; *Harley* 863, f. 108 ; — Orléans 116, f. 24 ; Oxford, *D'Orville* 45, psautier de Moissac, f. 154 ; Paris, Mazarine 714 ; Paris, B. N. 13381 (= P. L., XCIV, 529) ; Vatican, *Regin.* 121, f. 110.

4. Aucun autre témoin que ce *Regin.* 121, compilation faite au XIV^e siècle (tout d'abord par un chanoine de Rouen), et seulement pour la première partie (P. L., 495-496 D) ; le n° 56 fait suite dans ce contexte.

pro ereptione diuersarum tribulation(um) ¹. Miserere domine, miserere Christe, tu misericordia mea miserere mihi... ²

- | | | | |
|---|-------------------------------------|--------------------------------------|----------------|
| 59. (f. 80 ^v) <i>Confessio peccatorum.</i> | S ² (f. 6) | Ed. ² IX ¹ | M (p. 62-63) |
| Quando uolueris confessionem facere peccatorum tuorum ³ , uiriliter age... | | | |
| 60. <i>Alia</i> ⁴ . Confiteor coram deo omnipotente creatore caeli et terrae... | S ² (f. 6 ^v) | Ed. ² IX ² | M (p. 63) |
| 61. <i>Alia</i> . Confiteor quia peccauimus in sermonibus uanis et immundis et turpibus... | S ² (f. 7) | Ed. ² IX ³ | M (p. 63) |
| 62. <i>Alia</i> . Confiteor quia propter corporis mei suauitatem et delectationem dei praecepta postposui... ⁵ | S ² (f. 7 ^v) | Ed. ² IX ⁴ [B] | [M (p. 63-64)] |
| 63. (f. 82) <i>Item alia confessio.</i> Consecrata dei ministeria et sanctas reliquias et sanctos codi- | S ² (f. 7 ^a) | Ed. ² IX ⁵ B | [M (p. 64-66)] |

1. Dans **S** et **S**² : *tribulacione* ; c'est une nouvelle preuve que les deux recueils sont liés, en dépit des excentricités, si l'on peut dire, de **S**², en revanche plus ancien.

2. L'un des morceaux les plus importants de l'euchologie privée, et composition garantie d'Alcuin ; on la trouve jointe en effet, avec « *Adesto lumen* », pièce non moins caractéristique (*P. L.*, CI, 54) et plusieurs autres textes (*P. L.*, CI, 56 et 59, 648, 649, 650), soit au *De trinitate* (*ib.*, 11 sq.), soit au *De ratione animae* (*ib.*, 639), dans les meilleurs manuscrits ; par exemple : Angers 279, Londres Harley 4980, Montpellier 404, tous exemplaires qui datent du commencement du IX^e siècle. Pour le reste, il y a une tradition à part dans les *Officia per ferias* (d'où *P. L.*, CI, 537 [forme abrégée], et 545), et le livret de Fleury (d'où *P. L.*, *ib.*, 1409 D sq.) ; en outre, dans Angers 18, f. 175^v et 178, et Valenciennes 195, f. 90 (addition du IX^e siècle). On connaissait donc en Italie dès le IX^e siècle ce texte capital, et l'on s'en servait pour s'édifier dans les milieux monastiques.

3. Ce début certain a été faussé dans **Ed** : « Sub confessionem tuam futuram uiriliter... » Sur le contexte de **S**², et l'édition de Jean Morin sous le nom d'Egbert, voir ci-dessus la brève notice relative au manuscrit **S**². Tout cet ensemble de textes, jusqu'au n° 64 inclusivement, est de la première importance, si l'on désire connaître les usages monastiques relativement à la « confession » des péchés.

4. Dans **M**, ou du moins dans l'édition, les articles 60-62 ne sont pas distingués ; il semble en effet que le discours lui-même n'ait aucune coupure, du n° 60 jusqu'au n° 63 (inclusivement) ; c'est un grand développement introspectif, où l'on aperçoit seulement quelques haltes pour la respiration, et selon le mouvement naturel des parties. Cependant, tous nos témoins, **M** excepté (?), portent des sous-titres. Pour le reste, il n'y en a pas d'autres, à ma connaissance, pour ces articles 59-63 ; on peut donc croire que cet *ordo* pour la pénitence privé a été composé dans un monastère de l'Italie centrale, tel qu'était Nonantola. A remarquer surtout les aveux exprimés dans le n° 63 au sujet du culte liturgique (*P. L.*, CI, 499 C).

5. **B** réparait, avec son cahier X (f. 52) : || *et somnolentiam meam expleui...* (*P. L.*, 499 A l. 4) ; au contraire, **M** disparaît pour un moment, un seul feuillet sans doute ayant été arraché : ... *solle(m)pnitates et sanctorum* || (*ib.*, 499 A l. 14).

ces et sancta uasa indignus et
pollutus tetigi... ¹

64. (f. 84) *Item alia confessio*. Susci- S² (f. 11^v) Ed.² IX⁶ B M (p. 67)
pe confessionem meam domi-
ne d., unica spes salutis
meae... ²
65. (f. 84^v) *Item alia confessio*. Do- S² (f. 12) Ed.² X B M (p. 66-67)
mine d. te credo omnipoten-
tem, inuisibilem, incircum-
scriptum... ³
66. (f. 85) *Oratio monachorum* ⁴. Do- S² (f. 153) Ed.² XI B M (p. 67-71)
mine quicquid errans, sciens
atque contemnens, quicquid
uoluntate...
67. (f. 87) *Alia oratio*. Magnus es S² (f. 157) Ed.² XII B M (p. 71-74)
domine et laudabilis ualde... ⁵

V

68. (f. 89) *Oratio sancti Ysidori* ⁶. S² (f. 160) B [M (p. 75-78)]
Succurre (mihi) deus meus,

1. La reprise de **M** n'est pas moins aisée à noter : || *bonum et mendacium...* (*ib.*, 500 A l. 6).

2. Ce morceau est certainement déplacé dans **M** ; or, la même inversion : § 63 § 65 § 64 § 66, se présente dans **B** ; il y a donc aussi un lien assez étroit de ce côté, en regard de la paire **SS**². — Cette brève formule de « confession » doit être distinguée des précédentes ; elle est carolingienne et continentale (cf. *P. L.*, CI, 1407), et paraît avoir été reçue partout jusqu'au XII^e siècle et au delà. Je l'ai relevée en particulier dans les psautiers de Beauvais, f. 148^v, et de Saint-Gall (n^o 27), p. 711, dans Londres *Arundel* 155 f. 1 (addition du XIV^e siècle), Paris B. N. 2731 *A*, f. 63^v, et 9433, f. 14^v ; elle se présente dans un très grand nombre de missels (cf. *P. L.*, LXXXVIII, 241 D, 246 D, et *De ant. ecclesiae ritibus*, I, 1788, p. 187^a) ; une forme développée se trouve dans le *Regin.* 121, f. 197.

3. « Confession » de foi analogue à celle que j'ai éditée et commentée dans *Auteurs spirituels*, p. 60 sq. Son rattachement aux « confessions » de pénitence, qui précèdent, dans l'*ordo* construit de **S**², semble bien indiquer que cet *ordo* est factice. — Aucun témoin à signaler hors de notre groupe.

4. **B** et **M** ajoutent à la rubrique : *propriae* (d'où, dans **M** : « orationes ») ; **S**² a cette note marginale : *Or. monachorum satis congrua*. C'est encore un texte propre ; et il en faut dire autant du suivant.

5. Toute la première partie (*P. L.*, CI, 504-505 B l. 8) n'est qu'un décalque des premières pages des *Confessiones s. Augustini*. Jean de Fécamp a pu trouver là un modèle pour ses propres remplois, qui ne sont pas davantage dissimulés. — En égard à la composition de **BM**, on pourrait inclure dans la partie IV les deux prières n^{os} 68 et 69 ; mais d'autres difficultés surgiraient. Au reste, nous atteignons maintenant un groupe incohérent de prières variées, souvent banales. Le petit recueil monastique, assez particulier, que forme la suite des n^{os} 50-67, trouve donc une meilleure conclusion avec le développement personnel des *Confessions* de saint Augustin. Tout le surplus que nous avons à énumérer vite, à seule fin de faire connaître complètement le principal manuscrit de Nonantola, peut être regardé comme un appendice dont les lignes n'étaient sans doute pas arrêtées d'avance. Je me contenterai désormais de renvoyer aux éditions et de marquer la concordance de **S**².

6. C'est bien un centon tiré des *Synonymes* de saint Isidore (cf. pour le début

antequam mors me preueniat... — Munda me antequam ab hac uita egrediar, solue priusquam moriar peccatorum meorum uincula, trinitas sancta qui u. et r. in unitate deitatis per omnia s. s. a.

69. (f. 92) *Oratio sancti Augustini*¹. S² (f. 135^v)

B [M (p. 78-79)]

Recordari uolo domine transactas feditates meas et carnales corruptionis anime meae non quod eas amem, sed ut amem te deus meus...

70. (f. 93^v) *Alia oratio*². Obsecro S² (f. 136^v)

domine dignare mihi concedere diligere te ex toto corde tota anima tota uirtute, deinde proximum meum amare tamquam meipsum, deinde non occidere, non adulterare, non facere furtum... — cum discordantibus ante solis occasu<m> in pacem redire et de tua misericordia numquam desperare, saluator mundi qui u. et r. in s. s. a.

71. (f. 95). *Alia oratio*. Deus omnip. pater et filius et spiritus sanctus, unica trinitas in tribus personis...³

72. (f. 96). *Or. ad sanctum Michaellem*. Sanctae M. archangele qui uenisti in adiutorium populo dei...⁴

P. L., LXXXIII, 841); la fin manque dans **M**. D'assez nombreuses répliques existent, sous le même début; mais, nulle part, il n'y a coïncidence. Par suite, chacun des cinq textes que je note ci-après vaut pour lui-même : 1° les *Officia per ferias* (P. L., CI, 605); 2° le psautier de Bury (*Regin.* 12, f. 174^v, cf. *Downside Review*, 1930, p. 208 : n° xv); 3° celui de Wurzbourg (Oxford, *Laud. Lat.* 96, f. 251); 4° Paris B. N. 11550, f. 315 (« *or. sancti Effrem* »); 5° Cerne n° L (éd. KUYPERS, p. 148); ce dernier morceau est inclus dans la messe dite de Flacius (*De ant. ecclesiae ritibus*, I, I, c. 4, art. 12, ordo iv).

1. **M** est privé de la plus grande partie de ce morceau, mais fournit la conclusion. C'est un autre centon, formé d'extraits des Confessions : pour le début, cf. *Confessiones* II § 1; pour la fin, cf. II § 18, IV § 31, IX § 1. — Après ces textes, **M** propose dix courtes prières pour l'adoration de la Croix (éd. SALVINI, p. 79-83), parmi lesquelles nos articles 30 et 34, et prend fin (p. 83) en répétant le n° 27, que suit l'amorce de quelques psaumes avec versets et collecte. — **B**, d'autre part, introduit la série des collectes propres au psautier, interrompues au milieu de celle qui concerne le psaume XXXV (ff. 71^v-91^v).

2. **S**² en marge : *or. monachorum*; ce n'est pas autre chose en effet que le chap. iv de la Règle de saint Benoît, sur « les instruments des bonnes œuvres », transformé en prière, grâce à un léger artifice.

3. Cf. P. L. CI, 585 sq., d'après les *Officia per ferias*, sous le nom de saint Grégoire; aucun autre témoin n'est à indiquer.

4. Voir l'édition dans *Auteurs spirituels*, p. 212 sq. (seconde colonne).

73. *Or. peculiarum*. Peccauī domini peccauī, miserere mei et, quia pondus peccatorum meorum me pregrauat, non ualeo surgere, nisi tu pius et misericors iuueris, exurge d(omine) adiuua me et libera me propter nomen tuum¹.
74. (f. 96^v) *Alia oratio*. Largire mihi domine munditiam labiorum puritatem et innocentiam cordis...².
75. *Alia*. Deprecor misericordiam tuam et pietatem tuam d. p. in nomine I. Christi saluatoris n. ut per merita omnium caelestium uirtutum saluas animam meam de peccatis meis ... — dona mihi domine bonum finem et bonam perseuerantiam in uitam eternam³.
76. *Gratiarum actio*. Tibi ago laudes et gratias deus meus misericordia mea, qui me ad tuam agnitionem perducere... dignatus es...⁴
77. (f. 97) *Confessio*. Miserator et S² (f. 164^v)
misericors, patiens et multum
misericors, magne et terribilis
deus, tibi confiteor delicta
mea...⁵
78. (f. 98). *Alia*. Quo fletu mala mea S² (f. 165^v)
flere incipiam...⁶
79. (f. 98^v) *Alia sancti Augustini*. S² (f. 138)
Tu es deus meus uiuus et

1. J'ai transcrit toute cette « prière ». L'étrange titre reçoit, sans aucun doute son explication d'un intéressant formulaire, livré par le manuscrit 184 (161) d'Orléans, s. IX¹, p. 240-243. Ce formulaire, qui introduit une rédaction particulière de notre n° 23 (voir ci-dessus la note), est présenté au moyen d'une longue rubrique fort suggestive): « Primitus enim insinuat et docet eum qui peculiaris uoluerit orare et furtiuas orationes quaesierit quem admodum acere debeat... » C'est bien le mode des prières « privées » qui est défini en ces termes, et ce genre de dévotion recommandé (pour l'expression *furtiuas*, cf. ci-dessus II, n° 1). Or on trouve exactement l'invocation de S dans ce contexte : « Peccauī domine peccauī u.s... » ; noter que, dans les derniers mots, le copiste de S a hésité entre *me* et *nos*, à chaque fois.

2. Cf. *P. L.*, CI, 569 B-C, c'est-à-dire parmi les *Officia per ferias* ; autres témoins : Angers 18 f. 186^v ; Saint-Gall 124 (début du IX^e s.), p. 3 ; psautiers de Beauvais, f. 146^v, et de Wurzbourg, f. 252 ; en outre, dans le missel de Saint-Denis, Paris B. N. 9436 (cf. MARTÈNE, *De antiquis eccl. ritibus*, I, 1788, 1882).

3. Texte inédit.

4. Cf. *P. L.*, CI, 555 C-D, 1386 B-C ; de plus, BIANCHINI, *Thomasii opera*, 524¹ ; la première moitié paraît dans l'*Oratio XII* du recueil anselmien (*P. L.*, CLVIII, 885 C-D). J'ai noté encore : Saint-Gall 124, p. 4 ; le psautier de Beauvais, f. 146^v.

5. Cf. *P. L.*, CI, 546 A-C, 1386 C sq. La tradition est abondante : Angers 18, f. 185^v ; Arras 636, f. 77 ; Florence, *Ashb.* 54 (psautier de Beauvais), f. 146 ; Londres *Add.* 15749, f. 27^v ; Royal 2 A. XXII, f. 198 ; Munich 14248, f. 165^v ; Oxford *Laud Lat.* 96 (psautier de Wurzbourg), f. 252 ; Rome, Vatican, *Regin.* 121 f. 100, et 153, f. 519^v ; Saint-Gall 27, p. 729, et 124, p. 3 ; Zurich C. 171, f. 21^v.

6. Cf. *P. L.*, CI, 604-605 B l. 4 (— *super iniquitatem meam*) ; l'édition fautive en effet la teneur du manuscrit (B. N. 1153) ; la phrase qui suit (*Et nunc summae clementiae...*) est un raccord noté au XIV^e siècle ; pour rejoindre une autre prière, réellement indépendante, qui commence : *Misericordiam tuam deprecor...* (*ib.*, 605 B l. 7). La tradition de Nonantola confirme cette remarque, sauf que nous y trouvons une phrase de surplus : « Delictum meum cognitum tibi feci et iniustitias meas non abscondi » ; pareillement dans Londres, *Arundel* 60, f. 137^v, avec un nouveau supplément : « Exaudi me domine s. p. o. aet. d. ut deprecatio mea ad te sit digna... »

uerus, pater meus sanctus,
pius rex meus, magnus iudex
meus...¹

80. (f. 98^v). *Alia oratio*. Domine S² (f. 138^v)
I. Christe qui mundum proprio sanguine redemisti exaudi me peccatorem cotidie peccantem et in peccatis meis iacentem... — Orate pro me omnes angeli atque archangeli ut dominus I. Christus illuminet fatiem suam super me et misereatur mei omnip. d. qui c. patre (*etc.*)²
81. (f. 99) *Confessio*. Misericordiam tuam domine deprecor, misericordiam tuam imploro...³ S² (f. 139)
82. (f. 99^v) *Oratio sancti Effrem*. Domine d. omnip. sancta trinitas et unitas, deus unus et uerus pater et filius et spiritus s., omnip. per omnia, inuisibilis, incomprehensibilis, inenarrabilis, ineffabilis, immensus, gloria mea, exultatio mea... — dulcedo mea, te benedico, te adoro, te laudo, te magnifico, tibi gratias ago, miserere mihi sicut uis et sicut scis hic et in futuro, domine d. meus⁴. S² (f. 166)
83. *Oratio sancti Columbani*. Domine d. destrue et quicquid in me plantat aduersarius eradica...⁵ S² (f. 139^v)
84. (f. 100). *Oratio sancti Augustini*. Oro uos angeli, archangeli, uirtutes, potestates, principatus, dominationes, cherubin et seraphin, patriarchae, prophetae, apostoli, martyres, confessores, uirgines, atque omnes sancti, intercedatis pro me misero peccatore... — et post finem uitam aeternam apud deum mereamur

1. Rien autre chose que la conclusion de l'*Oratio sancti Gregorii* (P. L., CI, 601 D l. 15-602 A).

2. On retrouvera encore ce texte ci-après (f. 107^v). On pourrait le donner comme inédit, s'il n'était entré dans la messe de Flacius (cf. MARTÈNE, *De antiquis eccl. ritibus*, I, 1788, p. 180^a). Je l'ai remarqué aussi dans le psautier de Wurzburg, f. 241^v, le *Regin.* 121, f. 96^v et f. 100^v (c'est-à-dire deux fois), et dans Tours 89, f. 100 (avec une conclusion particulière).

3. Cf. P. L., CI, 605 B l. 7-C (voir ci-dessus au sujet du n° 78), et 1387 C ; dans la rédaction originale des *Officia per ferias*, on lit bien un titre : « *Item ejusdem* ». Pas d'autres témoins.

4. Texte inédit, sans autre appui.

5. Cf. BIANCHINI, *op. laud.*, 523¹, et P. L., CI, 604 B ; rien de plus.

habere in celis per ipsum qui cum patre (etc.)¹

85. (f. 100^v) *Alia*. Deus iuste te deprecor, deus misericordiae, deus inuisibilis, deus inenarrabilis, deus aeternae...² S² (f. 87^v, f. 140^v)
86. (f. 101^v) *Confessio*. Omnip. sempit. d. tibi summo sacerdoti pontifici aeterno sacerdoti domino meo Iesu Christo confiteor peccata mea quia debitor sum tibi non tantum decem milium talentorum criminum meorum, set totis diebus uite meae rationem tibi debeo... — foramen euadendi inueniamus in spiritualis lupi faucibus et penitentiam et spem indulgentiae dei domini n. Iesu Christi³. S² (f. 142)
87. (f. 103) *Alia confessio*. Suscipe = IV. 64 confessionem meam...
88. *Pro iter agentibus*. Domine s. p. omnip. eterne d. propiciare digneris supplicationibus nostris et mitte angelum tuum...⁴
89. (f. 103^v) *Oratio pro inimicis*. S² (f. 117)
Domine I. Christe fili dei uiui, si aliqui mihi mala uolunt aut fatiunt et inimici mei sunt ac mihi contrarii et persequentes sunt, domine da illis indulgentiam... — ut amicum possim diligere in te et inimicum propter te. Domine dirige in conspectu tuo uiam meam. Exaudi orationem me-

1. Tradition isolée.

2. On retrouvera encore plus loin avec ce même début, qui reparait dans S² la seconde fois (f. 140^v) ; en cet endroit, le copiste a remarqué : « *Dimitte quia retro est* ». Cependant, sa première transcription (f. 87^v) est voisine de la tradition normale : « *Deus iustitiae te deprecor...* » (cf. P. L., CI, 588 sq., et 1384 C sq. ; en outre KUYPERS, *The Book of Cerne*, p. 145 et p. 222, c'est-à-dire tant pour Cerne que pour le manuscrit Royal). La formule est capitale, et doit avoir une origine insulaire. Je l'ai déjà mentionnée à propos de II. 6 ; cf. aussi *Auteurs spirituels*, p. 575 n. 3. J'ajoute un témoin peu connu : le *Vallicellianus B. 82*, f. 208.

3. Autre forme dans le psautier de Nonantola (*Vatic. Lat. 84*, f. 281) ; d'où BIANCHINI, *op. laud.*, 521¹. Dans S², on lit en marge : « *optima penitentibus congrua* ».

4. Cf. P. L., CI, 1414 C ; sur cette prière quasi liturgique, qui se trouve en effet en plusieurs sacramentaires, cf. W. MEYER, *Nachrichten* de Göttingen, 1912, p. 74, n° 4.

am, Christe I. qui cum patre
(etc.) ¹

90. *Confessio*. Confiteor tibi domine rex celi et terrae quia peccavi in lege tua, in cogitationibus in uerbis in factis, et multa sunt peccata mea, et negligens sum de opere dei et de ordine meo. Peccavi enim de uana gloria, de superbia... — Veniam inde peto domine quia culpabilem me recognosco. ² S² (f. 166^v)
91. (f. 104) *Alia confessio*. Domine da mihi ut intelligam peccata mea et ut ueram confessionem fatiam et ueram penitentiam agam, et da mihi remissionem omnium peccatorum meorum. S² (f. 166^v)
92. *Alia confessio*. Confiteor tibi domine omnia peccata mea quaecumque feci... — ueniam peto pro omnibus peccatis meis que commisi. Tu scis domine omnia occulta mea... — ideo precor te parce mihi domine deus meus. ³ S² (f. 166^v)
93. *Prima ora hac oratione orandum est*. Domine d. qui ad principium huius diei nos peruenire fecisti... Ed.² XIV
— *Ad completa*. Pacem tuam domine da nobis de caelo... ⁴

1. Outre S et S², Cologne 106, IX^e s., f. 63^v : « *Or. quod pro inimicis orare debemus* » : « Domine si aliqui... », et *Regin. Lat.* 214, f. 8^v (addition du XI^e siècle) : « Domine I. Christe f. d. u. si aliquid mihi uolunt... »

2. Tradition isolée, de même pour le n^o 91.

3. La première partie correspond à celle de la formule des *Officia per ferias* (P. L., CI, 553 A l. 1-15) ; cette formule est d'ailleurs courante (cf. BIANCHINI, *op. laud.*, 478¹, d'après *Regin.* 334, f. 34) ; on l'a dans Montpellier 409, f. 345^v (addition faite en la première moitié du IX^e siècle). Mais elle a donné lieu à des doublets variés : tel notre texte de SS², particulier pour la seconde partie, tels encore Orléans 116, f. 24 (IX^e siècle), et d'autre part Londres Arundel 155, f. 180, et Vatican *Regin.* 121, f. 99^v.

4. Cette suite de prières pour les heures diurnes, de prime à complies, se présente dans l'édition de Cologne du *De psalmorum usu* ; il est à craindre que, dans le manuscrit, elle ne se soit trouvée que par addition. Mais la tradition de ces oraisons est fort ancienne ; je n'hésite pas à en rendre Alcuin responsable. Ce même « *cursus* » est en effet compris : dans le livret de Troyes 1742, ff. 73-75, lequel provient de Tours et remonte au début même du IX^e siècle ; dans le livret

94. (f. 105) *Oratio an<te> communionem*. Domine I. Christe fili dei unigenite, qui es et qui eras cum patre et spiritu sancto unius essentiae deus... ¹ Ed.³ XV¹
95. (f. 105^v) <*Alia oratio.*> Domine I. Christe qui ex uoluntate patris, cooperante spiritu sancto, per mortem tuam mundum uiuificasti... ² Ed.² XV²
96. *Alia post communio<nem>*. Domine I. Christe fili dei uiui, creator et restaurator generis humani, qui ex uoluntate aeterni patris, cooperante sancto spiritu, et carnem nostram suscipere et mortem pro nobis subire dignatus es... ³ Ed.³ XV³
97. (f. 106) *Oratio sancti Gregorii quam ante altare debes orare*. Domine exaudi orationem meam quia iam agnosco quod tempus meum prope est... ⁴ S² (f. 170)

de Paris B. N. 5596, f. 119^v, joint à une rédaction de la lettre « *Beatus igitur David* » (la fausse préface des *Officia per ferias*), qui pourrait bien être authentique elle aussi ; dans le livret de Charles le Chauve (éd. FELICIANUS) ; enfin dans le recueil B. N. 2731 A, f. 60, et le psautier de Zurich C. 161, f. 184. Je reviendrai quelque jour à ce sujet, en publiant les plus anciens livrets, contemporains d'Alcuin. — La première formule est demeurée en usage, pour l'office de Prime.

1. Dans le psautier de l'abbé Odérise pour la communion (Paris, Mazarine 364, n° 7 de l'ordo, cf. *Ephemerides liturgicae*, 1929, p. 320 sq.) ; en outre, dans le missel de Saint-Denis, Paris B. N. 9436 (cf. *De antiquis eccl. ritibus*, I, 1788, 190¹).

2. Ce texte est familier à tous les catholiques ; une rédaction peu différente a été reçue dans notre *Ordo missae*, étant sans doute partout récitée, lorsque celui-ci fut formé définitivement dans le missel de la Curie romaine. Mais, par ses origines, évidemment, c'est une formule de prière privée ; ce que j'ai tâché d'expliquer, quant à l'*Ordo missae* lui-même, dans *Auteurs spirituels*, p. 18 sq. Aussi bien, on l'atteint dans les recueils de cette catégorie au IX^e siècle : outre P. L., CI, 1408 A (livret de Fleury), voir Arras 636, f. 77 ; le psautier de Beauvais, f. 148^v (même titre que dans le susdit livret : « *Or. ad eucharistiae perceptione <m>* » ; Saint-Gall 27, p. 270, et p. 731 (« *Or. ad eucharistiam accipiendam* ») ; Zurich C. 161, f. 188 (même titre), et C. 171, f. 151. Noter le emploi dans le recueil anselmien, *Oratio XXXV* (P. L., CLVIII, 927 C-D, 1035 sq.

3. Je n'ai rencontré qu'un doublet partiel, dans le psautier de Bury (*Regin.* 12, f. 168^v) ; cf. *Downside Review*, 1930, p. 205 : n° VII. Le texte de Bury omet la fin : — *ac sanguinis participem fieri. Per dominum nostrum* (soit P. L., CI, 508 D l. 7) ; néanmoins, par suite de ce rapprochement inattendu, il y a lieu de se méfier quant au point de départ de la première rédaction.

4. BIANCHINI (*op. laud.*, 529³) a édité tout d'abord ce long texte, d'après le *Vatic.* 84, f. 297^v ; je l'ai redonné, dans le cadre des *preces* de Bury, *Downside Review*, p. 208 sq. : n° XVI ; la prière est sûrement d'origine celtique. Aux témoins anciens, indiqués là, ajouter : Saint-Gall 27, p. 722 ; Zurich C. 12, f. 169^v (addition

98. (f. 107) *Cognoscatis <quia> qui or(ationem) hanc orauerit quod nec malus homo ne<c> diabol(us) nocere non potest.* Om-nique die sicut sanctus Grego-rius dixit quod nec malus ho-mo nec diabolus umquam ac-cipit ipsam animam si cotidie istos psalmos cantat ante al-tare regis celestis. Beatus uir. Domine quid multiplicati sunt. Cum inuocarem. Verba mea. Confitebor tibi domi-ne... — Deus auribus nostris. Eructauit. Deus noster refu-gium. Magnus dominus. Mi-sere mei deus ¹.
99. *Liberator animarum...* = IV. 56 S² (f. 172)
100. (f. 107^v) *Oratio pro temetipso.* = V. 80 S² (f. 172^v)
Domine I. Christe qui pro-prio sanguine me redemisti... — et misereatur mei. Gloria patri et filio ².
101. *Oratio cui uoluerit uiuorum.* Do- = IV. 55 S² (f. 173)
mine d. omnip. creator... — uitam aeternam habere me-reatur per te Christe.
102. (f. 108). *Alia.* Domine d. omnip. S² (f. 173)
suscipere digneris hoc sacrifi-cium laudis meam psalmo-diam quam offero tibi pro salute famulorum tuorum il-l(orum) uel famularum illa-rum, ut ex tua pietate sani-tate<m> illis restituas, ut ueniam <et> indulgentiam de peccatis suis percipere me-reantur, et elemosine illorum et oratio mea pro eis ascen-dant in conspectu tuo cum

du IX^e siècle), et C. 171, f. 54 (texte abrégé) ; Regin. 176, f. 1^v (XV^e-XVI^e s.) ; le psautier de Compostelle (cf. FÉROTIN, *Le liber mozarabicus sacramentorum*, 934) ; le livret de l'empereur Henri, Pommersfeld 2940, f. 38^v (cf. *Festschrift... des Deutschen Campo santo*, 1897, p. 303).

1. Soit une chaîne de trente psaumes ; force est de remarquer que l'intention d'une prière de cette sorte est dangereuse, voire même superstitieuse ; l'abus était inévitable.

2. Il y a des variantes par rapport au n^o 55, et dès les premiers mots. Noter la concordance de S² pour tout ce groupe des n^{os} 97-103 ; j'expliquerais ce parallélisme par le recours au même archétype.

odore suauitatis per dominum nostrum¹.

103. *Oratio pro defunctorum hominum*. Domine d. omnip. suscipere digneris hoc sacrificium laudis meam psalmodiam quam offero tibi pro animabus famulorum famularumque tuarum qui defuncti sunt ut dones eis requiem sempiternam, ut ueniam et indulgentiam de peccatis suis percipere mereantur et elemosine illarum... cum odore suauitatis.
104. *Confessio peccatorum breuissima* = IV. 64
intra missarum sollemnia dicenda. Suscipe confessionem meam...
105. (f. 108^v) *Oratio sancti Iohannis euangelistae*. Domine I. Christe, te obsecro per misericordiam et clementiam tuam, ut praestes mihi ueniam delictorum meorum...²
106. *Oratio sancti Ambrosii*. Largire mihi domine, pater pie et sancte, intellectum qui te intelligat...³
- S^a (f. 173^v)
- S^a (f. 120)
- S^a (f. 128^v)

1. Les n^{os} 102 et 103 se correspondent exactement. Le premier texte revient tel dans le psautier de Vercelli 149, f. 147^v ; une rédaction analogue se trouve aussi dans Orléans 116, IX^e s., f. 24^v. Voir aussi l'usage ambrosien (*Auctarium Solesmense*, 1900 : sacramentaire de Bergame, n^{os} 806 et 808).

2. Cf. *P. L.*, CI, 607 D sq., et 1383 D ; en outre, BIANCHINI, *op. laud.*, 528^v (*Vatic.* 84, f. 294^v) ; d'autre part, moins la première phrase, dans la tradition insulaire, qui explique l'origine « apocryphe » : Cerne n^o LX, et *Harl.* 7653, f. 7^v (cf. KUYPERS, p. 156 ; WARREN, *Antiphony of Bangor*, II, p. 95) ; et cf. le pseudo-Bède (*P. L.*, XCIV, 562 A).

3. Cf. *P. L.*, CI, 1384 C ; aucun autre témoin, que je sache. — Le n^o 106 est aussi le dernier article du grand recueil de *Preces*, qui commence f. 32 avec l'opuscule d'Alcuin. Sur les dernières pages, le premier copiste, celui qui s'était chargé de la partie préliminaire, relative aux préfaces du psautier, a transcrit quatre prières ou morceaux, formant un supplément net : 1^o (f. 108^v) une très longue « *Oratio plangentis ac reuertentis ad deum* » : « Deus infinitae misericordiae et maiestatis immensae erige corda nostra ad te et da nobis ea quae sur<sum> sunt sapere non quae super terram... — Animabus quoque famulorum famularumque tuarum qui in tua deus fide quieuerunt ab omnibus absolute peccatis, ut te largiente ad indulgentiam et refrigerium sempiternum peruenire mereantur » ; — 2^o (f. 110^v) une courte « *Oratio* » semi-liturgique, qui se présente ainsi : « Deus omnip. qui indulgentiae tuae munere diabolicam destruis uoluntatem dona membris nostris continentiae castitatem... — mundi corde et corpore tibi redemptori nostro gratias referamus » ; — 3^o (f. 110^v) un doublet de l'*Oratio VII* comprise



Cette analyse, ces références et ces chiffres pourraient se passer d'une conclusion ; ils se suffisent, réellement, et gardent leur valeur propre, étant d'eux-mêmes assez clairs, pour qui sait voir. Si cependant l'on ne craint pas les redites, je puis rappeler que le Manuel de prières, qui porte le nom du fondateur de Vallombreuse, conservé en piteux état, et devenu presque illisible en raison de tout ce qui lui manque, reparaît, à peu près intact, dans les tableaux qui viennent d'être tracés ; ses fragments épars y reprennent forme et consistance. Bien plus, on en atteint les parties dans leur état de jeunesse, au IX^e siècle, quand le recueil en fut fait pour la première fois en pleine Italie, à Nonantola ou aux environs.

Alcuin servait de couverture, pour ainsi dire, avec un bref directoire typique, destiné sans doute à son maître Charlemagne¹, pour la récitation du psautier hors du chœur et de ses contraintes ; au lieu de la ronde habituelle des heures prescrites, réclamant chacune sa portion invariable de psalmodie, ce sont les besoins directs de l'âme et les circonstances qui dirigent le choix des louanges ou des supplications. Un autre exercice du même genre, beaucoup plus développé, faisait suite, à l'intention des moines. Piqué au jeu peut-être par son prédécesseur et modèle, le disciple de saint Benoît qui a conçu cet ouvrage, avec le pur dessein de se sanctifier davantage, lui et ses frères, s'est appliqué à proposer en même temps des formules de prière nouvelles qui pussent exciter la dévotion. Le même écrivain ou, à son défaut, un émule a renchéri. A ce premier essai, trop limité pour une part, un groupe de prières bien distribuées a été tout d'abord conjoint, pour atteindre le même but, qui était de prier librement et largement, avec plus d'aisance que n'en permettent les étroits formulaires de la liturgie, Dieu invisible et présent, les trois personnes éter-

dans le recueil anselmien (cf. *P. L.*, CLVIII, 875 D) ; noter la relation avec l'Apologie bien connue « *Si ante oculos tuos domine...* » (*P. L.*, LXXVIII, 229 C) ; — 4^o (f. III-III^v) une sorte d'office, en grande partie effacé : « *Oramus te pro omnibus qui se in nostris orationibus commendauerunt...* »

1. Précédemment, des explications, quelque peu différentes, du distique initial ont été indiquées. Après y avoir davantage réfléchi, j'incline à croire qu'il est plutôt de la main même d'Alcuin, sa signature, plus exactement l'expression de l'offrande et envoi à l'empereur du petit ouvrage. « *Carmen* » pouvait s'entendre, par figure, des psaumes de David, c'est-à-dire du programme suivant lequel il fallait les réciter. Un simple distique suffisait, pour présenter un morceau si peu étendu. Alcuin et Pierre de Pise s'étaient sans doute rencontrés à Aix, et liés ; ce tour poétique leur était familier ; ils savaient comment plaire au souverain.

nelles, mais aussi et surtout le Christ, exemplaire et sauveur, de célébrer sa mort sanglante, d'appeler l'aide de la Vierge Marie, des apôtres et de tous les saints patrons. A cet effet, des textes déjà courants étaient employés, venus même sans bruit de très loin, de ces îles brumeuses du septentrion où une ardente piété personnelle s'était déjà donné cours ; mais, s'il convenait, d'autres morceaux tout neufs étaient rédigés et réunis. Après quoi, un nouveau groupe, parallèle, mais différent, de prières abondantes a été agencé, principalement pour satisfaire aux besoins de l'observance monastique, et d'une communauté avide de perfection ; notamment, afin de rendre au Seigneur un hommage plus pur, en se débarrassant de toutes les poussières soulevées par l'effort de la vie journalière. Il n'est pas impossible, semble-t-il, que la main à qui l'on doit ce groupe particulier de prières d'inspiration monastique soit la même dont nous pouvions admirer déjà le zèle dans le guide relatif à la récitation privée du psautier ; là encore, des textes originaux se mêlent à des textes venus d'ailleurs et déjà fameux, ou encore tirés des œuvres des anciens Pères, dont le nom seul donnait confiance. Enfin, pour terminer, un supplément varié d'autres prières du même genre, débordant les cadres déjà tracés, a été disposé, en tout cas dans le recueil total et complet qui nous vient de Nonantola.

Cette riche tradition de libre piété — de prières secrètes (*furtivae*) et personnelles (*peculiares*) — a donc été constituée, et dans une certaine mesure codifiée, au IX^e siècle. La plupart des textes qu'elle nous apporte ensemble sont depuis longtemps connus, mais dispersés. Le Manuel, dit de saint Jean Gualbert, n'est qu'un témoin partiel, au XI^e siècle, de cette littérature dévote, négligée jusqu'à présent par les historiens, qui reflète pourtant un puissant idéal religieux et, davantage, a nourri jadis des âmes innombrables.

ANDRÉ WILMART.

ZUR ENTSTEHUNGSGESCHICHTE DER HANDSCHRIFTLICHEN SAMMLUNGEN DER BRIEFE DES HL. ANSELM VON CANTERBURY.

I. DER ARCHITYP DER SAMMLUNGEN DES II. TEILES DER BRIEFE.

Unter den grossen Briefsammlungen, deren Entstehungsgeschichte hier untersucht werden soll ¹, steht der Bedeutung nach an erster Stelle das grosse Register von Canterbury, Cod. *Lambeth.* 59 (= *L*) ².

Getreue Abschriften von *L* sind:

a) Cod. Paris. B. N. *Lat.* 2478 (= *P*), geschrieben bald nach Fertigstellung von *L*, bevor noch die Nachträge in *L* gemacht wurden, die — bis auf den ersten, *Ep.* IV, 41, — nicht in *P* enthalten sind.

b) Cod. Cambr. *Corpus Christi* 135 (= *E*) im zweiten Teile (= *E*²), das heisst vom lib. II in *L*, der die Briefe aus der Canterbury-Zeit — in den Ausgaben lib. III und IV — enthält. Der erste Teil (= *E*¹) ist, wie wir sehen werden, von *L* unabhängig. Doch finden sich hier Korrekturen, die später nach *L* gemacht wurden. Die Hs. stammt aus Edmundsbury und ist wohl noch in der ersten Hälfte des XII. Jh. verfasst ³. Die Briefe des Anhangs von *L* sind an die ihnen zukommende, von *L* durch Zeichen angegebene Stelle eingerückt. Da *P* und *E*², wie ein eingehender Vergleich ergibt, direkte Abschriften von *L* sind, brauchen wir uns im Folgenden im allgemeinen nur mit ihrer Vorlage *L* zu befassen.

Zwei weitere Briefsammlungen, die inbezug auf den I. Teil der Briefe (d. i. lib. I und II) wesentlich von *L* abweichen, lassen sich im II. Teile auf *L* als gemeinsame Quelle zurückführen. Es sind

1. Diese Arbeit knüpft an die Untersuchungen von Dom A. WILMART, *Revue Bénédict.* 1931, S. 38-54 und meine Ergänzungen dazu ebendort, S. 224-238, an.

2. Näheres über die im Folgenden behandelten Hss. siehe bei WILMART, a. a. O., S. 39 ff.

3. Die Vermutung legt sich nahe, dass sie auf Veranlassung des Abtes Anselm, des Neffen des hl. Anselm (1120 Abt von Edmundsbury, gest. 1148 als Bischof von London), geschrieben worden ist.

a) der Cod. Paris. B. N. *Lat.* 14762 (= *V*) aus dem XII. Jh. ¹
Der eigentlichen Sammlung gehen f. 1-23 eine Reihe von Briefen in gekürzter Form voraus, die wir hier nicht berücksichtigen.

b) der Cod. Lond. Br. Mus. Cott. *Claud.* A. XI (= *C*) aus dem XIII. Jh. ²

Diese Ueberlieferung der Briefe ist nach *V* als Vorlage durch Picard (1612) in unsere Druckausgaben gekommen.

C geht im ersten Teile (bis *Ep.* III, 28) mit *V*, dessen direkte Kopie *C* wahrscheinlich darstellt, zusammen. D. h. es folgen sich lib. I (ganz); II, 1-51; III, 1-28; II, 52-53 ³; dann noch einmal III, 7-9, 11-13, 28 ⁴. Bei der Wiederholung einzelner Briefe des lib. III gehen beide Hss. gleichen Weges mit dem Cod. *L*, der nur die aufgezählten Briefe vom Anfang des lib. III hat ⁵. Während nun aber in *V* die Briefe des heutigen lib. IV, 2-101 fehlen, geht *C* Schrift für Schritt weiter mit *L*, wo die Briefe des lib. IV unter die des jetzigen lib. III verteilt sind ⁶. Die Stücke, die in *L* später eingefügt sind, sind auch in *C* vertreten ⁷. Cod. *C* wird in diesem Teil eine direkte Copie von *L* sein. Der letzte Brief von *C*, III, 156, der in *L* fehlt, ist aus *V* herübergenommen. So erklärt sich *C* leicht als eine Verschmelzung von *V* und *L*. Originell gegenüber *L* ist in *C* nur die Aufnahme der *Epistola de incarnatione verbi* nach *Ep.* III, 15 und die Gliederung der Briefe in solche vor und nach der Konsekration. Cod. *C* hat also keinen eigenständigen Wert, wenn-

1. Die Hs. wird mit Anfang des XIII. Jh. datiert, wie man sie tatsächlich auf den ersten Blick einschätzen möchte. Doch wird man sie, wenn man sich länger mit ihr beschäftigt, ohne Zögern dem XII. Jh. zusprechen. Die vielen späteren « Ausbesserungen » von der Hand Picards, der die Hs. offenbar für den Setzer zurechtgestutzt hat, namentlich die Anbringung von i=Punkten, geben ihr ein anderes Gesamtgepräge. Für mich ist namentlich die 2. Schrift (von fol. 169^v an mitten in *Ep.* III, 89 bis zum Ende fol. 204^r, mit neuer Lagenzählung, die eine Canterbury-Hand verrät, für die frühe Datierung ausschlaggebend.

2. WILMART (a. a. O., S. 40), nimmt an, dass diese Hs. von Bischof John Grandisson (gest. 1369) kompiliert worden ist; doch weiss ich nicht, worauf er sich stützt; die Hs. selber zeugt nur von ihrer testamentarischen Vermachung durch diesen Bischof an die Erzbischöfe von Canterbury im Jahre 1364. Der Schriftcharakter weist auf das XIII. Jh. hin.

3. In *V* ist von der zweiten Hand am Rande bemerkt: *Due iste epistole in superioribus scribi debuissent.*

4. *Ep.* III, 19 findet sich in *C* ² *V* ² wie in *L* erst nach *Ep.* III, 46.

5. Dazu *Ep.* III, 2, die in *L* den I. Teil der Briefe beschliesst.

6. Der lib. IV (bis 101) ist bekanntlich nach einer Abschrift der im lib. III nicht enthaltenen Briefe von *C* durch Gerberon in die Druckausgaben gekommen.

7. *Ep.* III, 41 steht auch in *C* erst am Schluss, die andern Anhangsstücke von *L* finden sich an ihrem durch Hinweise in *L* angegebenen chronologischen Platze.

gleich er unter allen Hss. die vollständigste Sammlung der anselmianischen Korrespondenz enthält.

V im zweiten Teil (= *V*²) folgt in der Anordnung der Briefe wiederum *L*. Im Uebrigen weicht *V* in dem gemeinsamen Teile von *L* nur durch die Auslassung der Briefe des lib. IV¹ und die Anfügung der *Ep.* III, 156 ab, für die ich noch eine Erklärung geben werde.

So haben wir also in *L* den Archityp aller bisher besprochenen Hss. bezüglich des II. Teiles der Briefe zu sehen.

II. ZWEI VERSCHIEDENE TRADITIONEN DES I. TEILES DER BRIEFE.

Anders steht es mit dem I. Teile der Briefe, d. h. in diesem Falle bis *Ep.* III, 28. Hier begegnen uns zwei verschiedene Traditionen: die eine vertreten durch *L*, die andere durch *V*². Die beiden Gruppen unterscheiden sich teilweise durch die Verschiedenheit der aufgenommenen Briefe und zum Teil durch die verschiedene Anordnung der gemeinsamen Briefe im lib. I (bis 62) unserer Ausgaben.

Wie erklären sich die beiden verschiedenen Sammlungen? Die Lösung fällt nicht schwer, wenn wir die Adressaten der in *V* hinzukommenden Briefe näher in Augenschein nehmen: Während *L* die Tradition von Canterbury darstellt, zeigt uns *V* die Ueberlieferung von Bec.

Von denjenigen Briefen aus der Reihe II, 52-53, III, 1-28, die in *L* fehlen, haben zu Adressaten: die Mönche von Bec: III, 1, 3 (von Bischof Gundolf von Rochester), 4, 15-17; Abt

1. Den Grund für diese Auslassungen haben wir wohl in der Zweckbestimmung des Codex *V* zu suchen: er war zum öffentlichen Vorlesen, wahrscheinlich bei der Collatio, bestimmt. Das geht aus den Zeichen, die sich bei den einzelnen Briefen finden, hervor. Nicht der ganze Brief wurde gelesen, sondern nur Teile, die sich eigneten. Am äusseren Rande zeigen die Buchstaben .a. mit einem, und .t. mit zwei Punkten darüber die Zeilen an, bei denen die Lektüre zu beginnen und zu schliessen hatte. Im Text ist das erste zu lesende Wort mit einem, das erste der zu übergelassenen Stelle mit zwei Punkten gekennzeichnet. Diese Zeichen sind von der Hand, der wir den zweiten Teil der Hs. verdanken, angebracht worden. Wie nun einzelne Teile von Briefen für die Lektüre ausgeschaltet wurden, so sind ganze Briefe als ungeeignet oder als bar eines besonderen Interesses für die Klostergemeinde weggelassen worden. Die Auslassungen setzen erst nach *Ep.* III, 37 ein.

2. Dazu durch *E*¹; wir können uns aber zunächst auf *V* beschränken, da in *E* die Briefe II, 52-53 und III, 1-28, die in *V* den mit *L* gemeinsamen Briefen vorangehen, fehlen. *Ep.* I, 48 geht durch ein Versehen des Kopisten in die *Ep.* I, 62 über, sodass auch die Briefe I, 49-61 ausgeblieben sind.

und Mönche von Bec : III, 21, 26 ; den Prior Baldricus von Bec : III, 27 ; den Mönch Boso von Bec : III, 22, 25. *Ep.* III, 6 ist ein Schreiben der Mönche von Bec an Anselm. *Ep.* III, 10 ist an Bischof Giselbert von Évreux¹, in dessen Nähe Bec liegt, gerichtet ; *Ep.* III, 23 an Rudolf, den Abt der benachbarten Abtei St. Martin in Séez. Im Briefe III, 14 an Eudo² geht es um die Wahl des neuen Abtes von Bec. *Ep.* III, 18 wendet sich an die Gräfin Ida von Boulogne, die mit Bec befreundet ist ; II, 52 an einen Abt Ernulph aus der nahen Diözese Bayeux.

So bleiben noch *Ep.* III, 5, das ist ein Brief des Mönches Osbern von Canterbury an Anselm, geschrieben zu einer Zeit, da Anselm noch nicht als Erzbischof eingeführt war ; *Ep.* III, 24 an den Erzbischof von Lyon, in der Anselm erstmals seine Schwierigkeiten mit dem König darlegt, und die ihren Weg über Bec genommen hat, und so dort bekannt geworden sein mag ; schliesslich *Ep.* III, 20, an den Bischof Osbern von Exeter, in dem sich Anselm für die Mönche des Priorats von St. Nikolaus einsetzt. Dass diese 3 Briefe in Bec bekannt wurden, braucht keiner weiteren Erklärung. Der Zufall spielt in diesen Dingen auch eine Rolle. Als weiterer Beweis dafür, dass *V* die Briefsammlung von Bec verkörpert, tritt hinzu, dass der einzige Brief im II. Teil von *V*, der gegenüber *L* als Sondergut auftritt (= III, 156, als letzter angefügt), ebenfalls an Abt und Mönche von Bec gerichtet ist. Schliesslich ist es auffallend, dass von der Briefen des lib. IV, die in *V* fehlen, kein einziger das Kloster Bec zum Adressaten hat.

So ist die Entstehung von *V* geklärt. Die Briefe bis III, 28 stellen die Sammlung der Briefe, die in Bec gemacht wurde, dar, ehe man das Register von Canterbury zur Verfügung hatte. Dieses wurde unverändert übernommen und an die eigene Sammlung angefügt ohne Rücksicht auf etwaige Doppelstücke oder auf die Notwendigkeit einer chronologischen Einreihung von Briefen aus der eigenen in die Sammlung von Canterbury. Ein Brief, III, 156, wohl aus späterer Zeit, wurde noch angefügt. Daraus ergibt sich die für die Chronologie wichtige Folgerung, dass einzelne Briefe der ersten Serie später als die *Ep.* III, 28 verfasst sein können. Für *Ep.* III, 22, die in die

1. Die Hss. haben *Ebroicensi* (= von Évreux), nicht *Eboracensi* (= von York) *episcopo*.

2. Sic ! nicht Eudo. Ob es sich hier um den späteren dapifer des Königs Heinrich handelt, der sich in *Ep.* IV, 64 unterschrieb ?

Zeit der ersten Verbannung fällt ¹, gilt das mit ziemlicher Sicherheit. So besteht auch kein Bedenken mehr, den andern Brief an Boso, III, 25, derselben Zeit zuzurechnen. Damit ist auch das literarische Problem ² um diesen Brief gelöst. Er ist wohl in Lyon entstanden, nach der Rückkehr aus Rom im Sommer 1099, also nach der endgültigen Abfassung von *Cur deus homo*, von dem hier die Rede ist, und vor der Niederschrift des Werkes *De conceptu virginali*, das noch nicht genannt wird ³.

III. DIE GEMEINSAME QUELLE DER BEIDEN TRADITIONEN.

Wenn wir sagten, dass für die Briefe des I. Teiles von *L* und *V* zwei verschiedene Ueberlieferungen anzunehmen sind, so ist das von ihrer endgültigen Gestalt, samt den Sonderstücken und Auslassungen, zu verstehen. In ihrem Hauptbestandteil gehen auch sie auf eine gemeinsame Quelle zurück. Und zwar umfasst diese m. E. lib. I und II, 1-51 ⁴ und einige andere Stücke, die jetzt als Anhang zum lib. IV figurieren ⁵. Sie hat sich dann in Bec und Canterbury verschieden fortentwickelt. In Bec ist das dazugekommene Material reicher als in Canterbury, wie wir schon gesehen haben.

Aber auch innerhalb dieses Gemeingutes machen sich in beiden Sammlungen Besonderheiten geltend, sei es durch Hinzufügung oder Auslassung von Briefen oder durch ihre verschiedene Anordnung. In *L* fehlen ⁶: *Ep.* I, 54-56; II, 33-34. In *V* dagegen sind weggeblieben: *Ep.* IV, 120-125 (von IV, 122 ist die zweite Hälfte an I, 19, dessen zweiter Teil fehlt, angefügt); ferner die Briefe Avesgots und Johannes' an Anselm ⁷ und der

1. Der Satz: *Mirari potest homo forsitan... cur tanto tempore absens eum dolentem de mea absentia aliqua per litteras visitatione non sim consolatus* kann kaum bloss von der Abwesenheit Anselms von Bec verstanden werden.

2. Siehe *Rev. Bénéd.* 1932, p. 345 ff.

3. So behält die Lösung der Frage durch J. RIVIÈRE (*Rev. des sciences religieuses*, 1934, p. 353, Anm. 4) auch von dieser Seite her Recht.

4. Die Briefe II, 52-53 sind versprengte Stücke, die in Bec wohl erst später gefunden wurden, wie aus der schon zitierten Bemerkung in *V* hervorgeht. *Ep.* II, 52 geht an Ernulph, einen neugewählten Abt eines Klosters in der nahen Diözese Bayeux. *Ep.* II, 53, ein Kondolenzschreiben an den kranken Erzbischof Lanfranc, ist möglicherweise durch den Tod desselben überholt worden und daher in Bec geblieben.

5. Siehe weiter unten.

6. Wir berücksichtigen zunächst nicht den Anhang am Schlusse der ursprünglichen Briefsammlung in *L*.

7. Nicht in Gerberon's Ausgabe; veröffentlicht in Steph. Baluz. *Miscell.* II

2. Teil des von Wilmart unter N° II veröffentlichten Briefes (= W II). Soweit es möglich ist, möchten wir die wahrscheinlichen Gründe für die Auslassungen bzw. Einschiebungen angeben. Dabei müssen wir zuweilen auf das Vorhandensein oder Fehlen der Briefe in einer noch früheren Sammlung, Cod. Brit. Mus. Cott. Nero A. VII (= N), von der wir noch zu sprechen haben, Rücksicht nehmen.

Zunächst zu den Auslassungen in L bzw. Hinzufügungen in V.

Ep. I, 54 könnte aus Pietät gegen Lanfrank, dessen Charakter hier nicht im besten Lichte erscheint, in der Canterbury-Hs. L weggelassen worden sein. *Ep.* I, 55, an den Mönch Mauritius von Bec, der damals in Canterbury weilte, ist vielleicht in Bec zur Sammlung V dazugekommen¹. Er fehlte wohl schon in der gemeinsamen Quelle und dürfte zu den Briefen gehören, die Anselm von Mauritius² noch erwartete. *Ep.* I, 56, schon in N vorhanden und auch sonst weitverbreitet, behandelt heikle Fragen und ist vielleicht aus diesem Grunde weggeblieben. Einfacher wäre die Auslassung von *Ep.* I, 54-56 mit einem Versehen des Kopisten zu erklären. Sowohl *Ep.* I, 54 wie 57 beginnen mit: *Domino et patri...*

Dagegen haben wir es bei *Ep.* II, 33-34 (und dazu dem Schlussteil von II, 35) bestimmt mit absichtlichen Auslassungen zu tun. Es geht hier um die für Anselm äusserst peinliche Affäre mit dem Bischof Fulco von Beauvais, früheren Mönche von Bec. In dem Schreiben *Ep.* II, 34, in dem Anselm sich gegenüber Papst Urban rechtfertigt, bittet er diesen am Schluss: *Soli vestro conspectui hanc epistolam notam esse, si vobis placet, quidquid vobis de illa videatur, desidero et flagito*. So ist es begreiflich, dass dieser Brief und der damit zusammenhängende, *Ep.* II, 33, nicht in den Cod. L aufgenommen wurde. Für diese Annahme der vorsätzlichen Unterdrückung haben wir den Beweis in der Hs. L selber. Die Briefe hätten auf fol. 54 ihren Platz haben müssen. Nun ist aber gerade das Blatt zwischen dem jetzigen fol. 53 und 54 herausgenommen worden. Hier ist also bei der Abschrift der Briefe eine Korrektur vorgenommen worden.

Nun zu den Briefen, die in V weggeblieben sind. Die Briefe von Avesgot und Johannes fehlten wohl schon in der gemein-

(1761), p. 174; ersterer auch in P. L. 143, 1431; letzterer auch in meiner Ausgabe von Anselm's *Ep. de incarnat. verbi* (1931), p. 37.

1. Vgl. weiter unten.

2. Siehe *Ep.* II, 51.

samen Quelle, weil sie eben nicht von Anselm waren. Wieviel mehr wüssten wir von Anselm und seiner Zeit, wenn uns alle Briefe an Anselm erhalten wären! Aber leider herrschte, wenigstens für die Zeit in Bec, das Prinzip, nur ausnahmsweise solche Briefe zu überliefern. Nur 5 Briefe anderer haben in den lib. I und II Eingang gefunden: je ein Brief von Papst Gregor VII. (II, 31) und Papst Urban II. (II, 32), zwei Briefe Lanfranks (I, 22 und 23) und ein Brief des Abtes Durandus (I, 61), der ein Lob der Betrachtungen des hl. Anselm enthält. Nur einem besonders günstigen Umstande werden es die Briefe des Avesgot — die Verse Anselms in I, 16 sind unverständlich ohne die Verse in Avesgots Briefe — und des Johannes, der inzwischen zur Kardinalswürde erhoben worden war, verdanken, dass sie ihren Antwortschreiben (I, 16 und II, 35) in *L* vorangestellt werden konnten.

Die *Ep.* I, 19 in *V* ist nach dem Befund in *L* (und *N*) zusammengeschweisst aus dem 1. Teil der *Ep.* I, 19 und dem 2. Teil der *Ep.* IV, 122¹. In den beiden fehlenden Teilen² ist die Rede von der Suche nach einem Abschreiber des *Liber moralium* des hl. Gregor für den Erzbischof Lanfranc. Da Bec hier keine ehrenvolle Rolle spielt — man fand unter seinen Mönchen keinen, der das umfangreiche Werk gut und schnell genug hätte schreiben können, — wurden diese Stellen in der Beccer Sammlung gestrichen³. *Ep.* IV, 120, an Hernostus (Ernst), den nachmaligen Bischof von Rochester, der zur Zeit in Canterbury aushalf, ist wohl später in Canterbury gefunden worden (fehlt in *N*!). *Ep.* IV, 121, der für die Entstehungsgeschichte der Meditationen und Orationen so bedeutungsvolle Brief an die Prinzessin Adelis, findet sich nur in *L* (und *P*) und zwar als nächster Brief. Er stammt aus einer sehr frühen Zeit — in *L* steht er an 11. Stelle, — da man offenbar noch nicht an eine Sammlung der Briefe Anselms dachte. Durch einen glücklichen Umstand wurde er in einer späteren Zeit in Canterbury zugänglich (fehlt in *N*!). *Ep.* IV, 123, in der dem Beccer Mönch Heinrich, z. Z. Prior in Canterbury, ein Vorwurf gemacht wird, ist wohl erst in *V* unterdrückt worden (schon in *N* vorhanden!). *Ep.* IV, 124 und 125 bilden in *L* einen Anhang zum I. Buch

1. In *L* geht IV, 122 sachgemäss I, 19 voraus.

2. Hierher gehört auch *Ep.* Wilmart III, die auch in *L* fehlt.

3. Zuerst hatte man wohl den ganzen Brief IV, 122 weggelassen, dann aber doch den Passus über Gerard, ohne den eine Lücke (cf. *Ep.* I, 13) entstanden wäre, einfach an den verstümmelten Brief I, 19 angefügt. So ist dieses Gebilde entstanden.

(d. i. = lib. I. u. II). Sie stehen vor der *Ep.* III, 2, dem letzten Briefe, und zwar ausser der chronologischen Reihe, die in *L* sonst durchweg herrscht. Diese Briefe, die schon in *N* vorhanden waren, sind vielleicht in der gemeinsamen Quelle als belanglos weggelassen worden.

Eine verschiedene Anordnung der Briefe in *L* und *V* macht sich nur innerhalb des lib. I (bis Brief 62) geltend. Im Wesentlichen gehen sie indes auch hier Hand in Hand. *V* hat, wie schon gesagt, die Anordnung der Druckausgaben. In *L* folgen sich: *Ep.* I, 1, 3, 2, 10, 4-8; IV, 120-121; I, 9, 11-18; IV, 122-123; I, 19-35, 52, 36-43, 49, 59, 44, 51, 45, 57-58, 50, 60-62, 53, 46-48. Von I, 63 an stimmen *L* und *V* überein. Die ursprüngliche Anordnung dürfte, wenn ich eine Vermutung aussprechen darf, die der Beccer Tradition sein¹. Anselm selber wird für die Aenderung der Anordnung in *L* verantwortlich sein.

So wären der gemeinsame Fond und die Aenderungen daran ungefähr — allerdings in manchem mehr hypothetisch als apodiktisch — festgelegt. Unter dieser Voraussetzung ist der reinste uns erhaltene Vertreter des ursprünglichen Fonds Cod. *E*¹. Er deckt sich mit *V* sowohl in der Auswahl der Briefe (abgesehen von der versehentlichen Auslassung I, 49-62) als auch in ihrer Anordnung und Textgestalt im einzelnen. Es fehlen jedoch die Zutaten von *V*: *Ep.* II, 52-53; III, 1-28. An II, 51 fügt sich unmittelbar *L*² in getreuer Abschrift an².

Für die Annahme eines solchen gemeinsamen Stammgutes, die durch den Bestand der handschriftlichen Ueberlieferung nahegelegt wird, bestehend aus lib. I und II (bis 51) und einigen anderen Briefen, fehlt glücklicherweise nicht eine äussere Bezeugung. Sie ist uns im letzten dieser Briefe erhalten geblieben. In *Ep.* II, 51 schreibt Anselm im Winter 1092-93 von England aus an seinen Prior Baldricus:

Mittite mihi orationem ad sanctum Nicholaum, quam feci, et epistolam, quam contra dicta Roscelini facere inchoavi; et si quas de aliis epistolis nostris habet dominus Mauritius, quas non misit.

Die Stelle wird verständlicher, wenn wir eine andere aus einem früheren Briefe danebensetzen. In dem Briefe II, 14 an

1. Welche von beiden Sammlungen die chronologisch genauere Reihenfolge aufweist, das im Einzelnen darzutun, muss der Untersuchung über die Chronologie der Briefe vorbehalten bleiben.

2. Von III, 7 an; *Ep.* III, 2, die in *L* noch unter dem I. Buch geht, fehlt.

die Mönche des Beccer Tochterklosters Conflans in der Pariser Diözese (gegründet 1080) lesen wir am Schlusse :

Epistolas nostras, quas domnus Mauritius nobis mittere debuit, adhuc expectamus.

In beiden Briefen verlangt Anselm von Mauritius seine eigenen Briefe ; Briefe, die er selber ihm einst geschrieben. Im ersten Schreiben wird vorausgesetzt, dass Anselm trotz des Auftrags noch keine Briefe erhalten hat. Aus den anderen ist zu entnehmen, dass Mauritius sie bereits gesandt hat ; es wird nur noch der etwaige Rest verlangt ¹.

Zu welchem Zwecke hat Anselm seine Briefe zurückverlangt ? Es ist kein Zweifel : Anselm hat seine eigenen Briefe gesammelt und zwar in zwei Etappen. Das Ergebnis der zweiten Sammlungsaktion, die Anselm in der Musse des unfreiwilligen Aufenthalts in England unternommen, ist die gemeinsame Quelle für die beiden verschiedenen Ueberlieferungen, die mit der besprochenen *Ep.* II, 51 abschliesst. Ihr verhältnismässig reiner Vertreter ist, wie schon gesagt, die Hs. *E*¹. Ein gütiges Geschick hat uns aber auch einen Textzeugen der ersten Sammlung in der schon erwähnten Hs. Brit. Mus. *Nero A. VII* erhalten, den wir nun behandeln wollen.

IV. DIE FRÜHESTE BRIEFSAMMLUNG.

Diese Hs. (= *N*) von kleinem Format setzt sich aus folgenden verschiedenartigen Teilen zusammen :

F. 1-39^v : die Korrespondenz Lanfranks aus seiner Erzbischofszeit ². Es ist das die einzig bekannte grössere Sammlung der Briefe des Erzbischofs, der D'Achery auch seine Edition zugrundegelegt hat. Von Blatt 40 ist die obere Hälfte weggeschnitten. Die Vorderseite enthält von einer späteren Hand (um 1200) ein Epitaphium Lanfranks : « *Hic tumulus claudit... orando iuvate* », das wegen der Verstümmelung des Blattes unvollendet vorliegt ; die Rückseite einen Text : « *Si vis vermiculum facere...* », der durch das Ende der Seite abgebrochen wird.

F. 41^r-112^v : die Korrespondenz des hl. Anselm. Dieser Teil der Hs. ist unvollständig, er bricht mitten in einem Briefe ab.

1. Zu diesem gehört wohl *Ep.* I, 55, von der oben die Rede war.

2. Bekanntlich besitzen wir keinen Brief aus seiner früheren Lebenszeit.

F. 113-131: *Liber fratris Henrici de Salteria super paena purgatoria.*

F. 132-157: ein Traktat über die Kirche in irischer Schrift und Sprache.

Die Briefe Lanfranks und Anselms sind offenkundig von ein- und derselben Hand geschrieben¹. Sie haben aber nicht von Anfang an einen einzigen Band gebildet, denn die ff. 41-112 weisen Lagenzählung auf, und zwar in Maiuskelbuchstaben von A bis I, während die 5 Lagen mit den Lanfrankbriefen ohne Custoden sind².

Der Wert dieser Hs., soweit sie die Korrespondenz des hl. Anselm betrifft, kann nicht hoch genug eingeschätzt werden. Vor allem wegen ihres selten hohen Alters. Bisher wurde sie dem XII. Jh. zugeschrieben³. Sie reicht aber in Wirklichkeit bis ins XI. Jh. zurück. Die Hs. selber gibt uns sichere Anhaltspunkte für den terminus ad quem ihrer Entstehung. Die Titelfrubrik zu den Briefen (f. 41^r), die ursprünglich ist, lautet:

Incipit LIBER EPISTOLARUM DOMNI ANSELMI ABBATIS.

Daraus geht eindeutig hervor, dass zur Zeit der Abfassung von N⁴ Anselm noch Abt zu Bec war⁵.

Ähnlich finden wir (f. 94^r) nach dem liber I, der hier ungefähr dem lib. I der Ausgaben entspricht, folgende Rubrik vor:

Hactenus continentur epistole domni Anselmi abbatis, quas fecit donec prior Beccensis fuit. Quae vero iam deinceps sequuntur, egit postquam abbatis nomen et officium suscepit.

Wieder ist Anselm als Abt, nicht als Erzbischof bezeichnet. Diese zweite Rubrik ist zwar auf radiierter oder verblasster Stelle, die Reste von roter Farbe der ersten Schrift erkennen lässt, in einem frischen Rot geschrieben, dürfte aber doch auch vom ersten Schreiber stammen. Jedenfalls kennt der Rubrizist

1. Auch inhaltlich stehen sie in Einklang miteinander: Die Briefe I, 22 und 23 finden sich nicht unter der Korrespondenz Anselms, da sie unter Lanfranks Briefen stehen.

2. Wenigstens auf dem bis jetzt noch verbliebenen Rande.

3. Dom Wilmart, der zuerst auf die Bedeutung von N für die Ueberlieferung der anselmianischen Korrespondenz hingewiesen hat, gibt den Anfang des XII. Jh. an.

4. Wir verstehen unter N von jetzt ab natürlich den Teil mit der Korrespondenz Anselms.

5. In Anbetracht des alten Schriftcharakters brauchen wir unsern Schluss nicht etwa auf die Vorlage einzuschränken, zumal es keinem Schreiber unbekannt geblieben sein dürfte, als Anselm Erzbischof von Canterbury wurde. Hierzu kommt noch der vorzügliche Text, der erst durch eine spätere Hand an manchen Stellen verdorben wurde.

den hl. Anselm noch nicht als Erzbischof, wenn man nicht annehmen will, dass er ganz mechanisch die ältere Schrift erneuert hat, was für die Festsetzung der Abfassungszeit von *N* auf dasselbe hinauskommt.

Somit ergibt sich auf Grund der Titel der beiden Brief-Bücher als Endzeitpunkt der Abfassung von *N* der 6. März 1093.

Weitere Schlüsse ergeben sich aus der Zusammensetzung der Briefsammlung.

N enthält folgende Briefe, wiedergegeben in der Reihenfolge der Hs: *Ep.* I, 1, 3-8, 14, 30, 12, 13, 10, 11, 9, 15; *W* I¹; I, 16-18, 21; IV, 122; I, 19, 20; IV, 123; I, 24-26, 28, 27, 6 (doppelt!), 43, 42, 36, 33, 32, 30, 31, 57, 37, 2, 52, 41, 49, 59, 38; *W* III; I, 50; *W* IV; I, 40, 45-47, 62, 48, 67, 53, 58, 29, 69, 44, 71-76, 56, 77; IV, 69; II, 1-6; III, 116; II, 19, 10, 12, 8 (in der Gestalt von *W* V), 11, 13, 16; IV, 125; II, 20, 21, 15, 24, 25, 9, 14, 18; IV, 124; II, 26, 27, 17, 30, 39.

Auf den ersten Blick fällt die von der gewohnten verschiedene Anordnung der Briefe auf. Aber bei näherem Zusehen kann man doch schon das Gerippe der späteren Ordnung erkennen. Vom lib. II gilt das mehr als vom lib. I. Leider ist *N*, wie schon bemerkt, nicht vollständig. Mit dem Ende der Lage, mitten in *Ep.* II, 39, bricht die Hs. jetzt ab, sodass wir nicht wissen, wieviele und welche Briefe noch gefolgt sind. Wir werden weiter unten den Versuch einer wenigstens teilweisen Rekonstruktion mittels Vergleiches mit einer Hs. machen, von der *N* als Teilvorlage benutzt wurde.

Aus dem uns bekannten lib. I fehlen in *N*: *Ep.* 34, 35, 39, 51, 54, 55, 60, 61, 63-66, 68, 70, abgesehen von I, 22 und 23, die sich in *N* unter Lanfranks Briefen finden. Unter den 14 Briefen nun, die fehlen, befinden sich alle 8, die an Mauritius gerichtet sind².

Dieser Umstand versetzt uns in die Lage, festzustellen, dass *N* ein Vertreter einer ersten in Bec veranstalteten Briefsammlung ist, von der uns die oben zitierte *Ep.* II, 14 die erste Kunde bringt. Dass in *N* gerade alle Briefe an Mauritius fehlen, beweist uns, dass wir hier eine Sammlung vor uns haben, die veranstaltet

1. Ausgabe WILMART, a. a. O. n. I.

2. Im lib. II findet sich allerdings ein Brief an ihn, *Ep.* II, 8 in der Gestalt von Wilmart V. Ich halte ihn indes für eine Rekonstruktion aus dem Gedächtnis durch Anselm selber. So erklären sich am besten die beiden Rezensionen dieses Briefes. In der zweiten konnte die Abhandlung *De malo*, die sich anschloss, wegleiben, da diese inzwischen in das Werk *De casu diaboli* aufgenommen worden war.

wurde, ehe Mauritius die verlangten Briefe geschickt hat ; d. h. also nicht nach dem Winter 1092/93, wo Anselm in *Ep.* II, 51 um Zusendung des Restes der Briefe (*si quas de aliis epistolis nostris habet dominus Mauritius, quas non misit*) ersucht.

Wenn wir sagen, dass *N* ein Vertreter der ersten, in Bec veranstalteten Sammlung ist, haben wir damit noch nicht gesagt, dass *N* selber im ersten Stadium dieser Sammlung geschrieben ist. Denn diese Sammlung ist, wenn sie frühzeitig erfolgt ist, naturgemäss weitergeführt worden, d. h., die Briefe Anselms wurden nun laufend angefügt.

Das genaue Stadium nun dieser Sammlung sicher festzustellen, dessen Wiedergabe *N* ist, ist nicht leicht. Die *Ep.* II, 14 selber ist 1085 geschrieben. Denn sie ist um dieselbe Zeit wie *Ep.* II, 16, wo von derselben Krankheit Anselms wie in *Ep.* II, 14 die Rede ist, verfasst worden. *Ep.* II, 16 aber ist das Glückwunschsreiben an Gisbert von Westminster zu seiner Erhebung zur äbtlichen Würde im Jahre 1085.

Einen späteren terminus a quo erhalten wir noch, wenn wir die in *N* noch folgenden Briefe aus der Abtszeit des hl. Anselm in Betracht ziehen. Aus ihnen lässt sich zwar kein bestimmtes Datum für den chronologisch letzten Brief feststellen, jedoch haben wir allen Grund anzunehmen, dass die Briefe des lib. II, wie sie uns in den Druckausgaben vorliegen, einigermassen chronologisch geordnet sind. So müssen wir, da noch *Ep.* II, 39 aufgenommen ist, für die Entstehung der Sammlung *N* ein paar Jahre später als *Ep.* II, 14 (bzw. 16) ansetzen. Dazu treten noch die in *N* heute vermissten Briefe, unter denen sich nach meiner Berechnung (s. weiter unten) die Briefe II, 38, 40, 50; *W* VII und IV, 68 befanden. Zwei von diesen, II, 50 und *W* VII, dürften nicht vor 1089 geschrieben sein¹, sodass wir als Zeitpunkt der Entstehung von *N* etwa das Jahr 1090 annehmen können.

Das bedeutet zwar keinen grossen Zeitunterschied gegenüber der zweiten Sammlung, die Anselm in England 1092/93 veranstaltete. Doch unterscheiden sich die beiden Sammlungen wesentlich: Die erste kennt noch nicht die strenge chronologische Anordnung der Briefe, während die spätere Ausgabe sichtlich die chronologische Reihenfolge der Briefe im einzelnen

1. Der eine der beiden Briefe (*W* VII), die miteinander Beziehung haben, ist wahrscheinlich an Rudolf von Sééz, dessen Vorgänger am 15. I. 1089 starb, gerichtet; im anderen wird ihm ein Gruss gewidmet.

berücksichtigt ¹. Die Einteilung der Briefe in die der Priors- und Abtszeit ist eine weitere Eigenart von *N*, die in der 2. Sammlung nicht mehr erscheint. Dazu kommt, dass die erste Ausgabe noch unvollständig ist. So haben wir in *N* den zeitlich ersten Kronzeugen für die Entstehung der anselmianischen Briefsammlung zu sehen.

V. DIE ELEMENTE DER VON WILHELM VON MALMESBURY VERANSTALTETEN SAMMLUNG.

Einer Aufklärung bedarf noch das Zustandekommen einer Gruppe grösserer alter Briefsammlungen, die untereinander verwandt sind, aber scheinbar wenig mit den bisher besprochenen Sammlungen gemein haben.

Sie ist vertreten durch

a) Cod. *Lambeth*. 224 (= *M*), von der Hand Wilhelms von Malmesbury († 1143) geschrieben ²;

b) Cod. Corpus Christi College, Cambridge 299 (= *B*), um 1200 verfasst ³;

c) Cod. University College, Cambridge, *Dd.* IX. 5 (= *U*), um dieselbe Zeit geschrieben.

An diesen Sammlungen fällt einmal die eigenartige Anordnung der Briefe auf, die auf den ersten Blick nur insoweit chronologisch erscheint, als die Briefe der Beccer Zeit von der der Canterbury Periode voneinander geschieden sind; zum andern eine stereotype Kürzung vieler Briefe. Oft fehlt der Anfang, noch öfter der Schluss, oft auch beides. Wir werden zunächst als offenbaren Archityp dieser Sammlung *M* allein behandeln und dann mit *B* und *U* vergleichen.

Die häufige Kürzung der Briefe hat *M* gemein mit einer anderen Hs., die zuerst zu charakterisieren ist, da sie zum Teil den Schlüssel für das Zustandekommen von *M* enthält. Es ist der Cod. Brit. Mus. *Reg.* 5. *F.* IX (= *F*), noch in der 1. Hälfte des XII. Jh. geschrieben.

F ist nichts anderes als ein Auszug aus dem Cod. *L*, und zwar sind 162 Briefe aus ihm entnommen. Briefe, die *L* nicht aufweist, hat auch *F* nicht. Ihre Reihenfolge ist ebenfalls die

1. Der ins einzelne gehende Nachweis wird in einer späteren Arbeit über die Chronologie der Briefe erbracht werden.

2. Näheres darüber s. bei WILMART, a. a. O., S. 41.

3. Siehe ebendort.

von *L*¹. Aus der Reihe fallen nur einzelne Briefe des lib. III und IV. So *Ep.* III, 36; IV, 11; III, 53 (diese Briefe stehen hintereinander, die beiden letzten sind nur umgestellt), 67; IV, 44; III, 121, 169, 95, 97; IV, 45; III, 111, 44, 45. Doch sind das unwesentliche Aenderungen.

Ein genaues Studium des Cod. *M*, der 214 Briefe enthält², ergibt eine dreifache Quelle:

1. Den Cod. *F*, von dem namentlich die Kürzung der Briefe herrührt, für beide Teile der Briefe.

2. Den Cod. *N* (oder ein Duplikat dieser Hs.) für den I. Teil der Briefe.

3. Die *Historia Novorum* Eadmer's für den II. Teil der Briefe. Dazu kommen einige Sonderstücke.

Aus dieser Zusammensetzung erklärt sich zum grossen Teil die eigenartige Verteilung der Briefe.

Wir fassen zunächst die Briefe der Beccer Zeit ins Auge, die denen der Canterbury-Periode geschlossen gegenüberstehen³, während innerhalb dieser Gruppe die Briefe des lib. I und II durcheinanderstehen. Das Kernstück dieses Teiles, von n. 18 an, ist *N* entnommen. Ausser einer weitgehenden Uebereinstimmung in den einzelnen Lesarten des Textes⁴ ergibt das vor allem die Auswahl und Anordnung der Briefe.

Vorerst ein Wort über die Zusammensetzung der 17 Briefe, die vorausgehen. Die ersten 3 Briefe sind Sondergut von *M*. Der 1. Brief, *Ep.* II, 31 (Brief Gregors VII. an Anselm), fehlt in *N* und *F*; dann folgt *Ep.* II, 12⁵; dann die I. Rezension der *Epistola de incarnatione verbi*, die sich in keiner anderen Hs. mehr findet. Die Briefe 4-17 sind *F* entnommen. Sie folgen, wie sie der Reihe nach in *F* stehen, sind also eine Auswahl oder Ergänzung aus *F*. Das zeigt auch die mit *F* gekürzte Gestalt eines Teiles dieser Briefe, nämlich der *Ep.* I, 23, 41; II, 29, 41, 42. Von diesen Briefen sind n. 5-8 (*Ep.* I, 21, 52, 41, 53) auch in *N* vertreten, n. 4 (*Ep.* IV, 120) und 9-17 (I, 64;

1. So kommt wie in *L* *Ep.* I, 52 vor I, 41; *Ep.* III, 118 und IV, 72 sind wie in *L* umgestellt.

2. Die Hs. selber (Originalhand!) zählt 217, da die Briefe II, 30 (wie in *N*!), II, 7 (wie in *L*!) und III, 7 je 2 Nummern aufweisen. Wir geben im Folgenden die richtigen Zahlen an.

3. Ausgenommen ist nur die *Ep.* II, 28, die hinter den ersten beiden Briefen der Canterburyperiode, III, 7 und III, 1, zu stehen kommt.

4. Der Nachweis hierfür muss der textkritischen Ausgabe der Briefe vorbehalten bleiben.

5. In *N* enthalten, aber wohl aus anderer Quelle, vielleicht dem Original, bekannt.

II, 23, 29, 41 ; I, 23 ; II, 42, 45, 49, 22) aber fehlen dort. Die Briefe der letztgenannten Reihe gehören fast alle dem lib. II an¹ und zwar sind sie nachweislich chronologisch spät abgefasst.

Vom 18. Briefe an ist *M* ein Auszug aus *N*. *M* will offenbar nicht eine vollständige Sammlung bieten, sondern nur eine Auswahl von Briefen geben. Im Anfange (etwa bis *Ep.* I, 70) ist sie spärlicher ; von da an fallen weniger Briefe aus². Es tritt hier im grossen ganzen dieselbe Anordnung wie in *N* auf, abgesehen von einigen Umgruppierungen und Umstellungen, die in *M* meist daraus entstanden sind, dass gleiche Adressaten zusammengestellt wurden³.

Um ein konkretes Bild von der Anordnung zu geben, wollen wir die Nummern der noch nicht aufgezählten Briefe von *M* in der Reihenfolge von *N* wiedergeben : 18-20, 22, 21, 23-25, 71, 26, 28, 27, 29-30, 45, 69, 39, 59, 31, 60, 61, 32, 63, 65, 64, 66, 67, 70, 33, 34, (2), 35-38, 40-42, 44, 48, 49, 43, 50-55.

Wir sehen hier mehrere Serien von Briefen sich deutlich hervorheben. Die Hauptserie n. 18-55 ist als ganzes eine 1. Auswahl aus *N*. Es folgen dann in *M* unter n. 56-58 die Briefe II, 40, 38 ; IV, 68, die sich in *N* in seiner jetzigen unvollständigen Gestalt nicht finden. Ich bin aber überzeugt, dass sich in ihnen die 1. Auswahl aus *N* fortsetzt, dass also diese Briefe in dem verlorengegangenen Teil von *N* standen. Dann folgt eine 2. Auswahl aus *N* in der Briefreihe n. 59-70. *Ep.* I, 48 ist aus irgend einem Grunde erst als n. 71 nachgeholt worden⁴. Die nächsten beiden Briefe, die letzten des I. Teiles, *Ep.* II, 50 und *W* VII, dürften wieder die Fortsetzung dieser 2. Auswahl aus *N* sein. So können wir auf Grund dieses Vergleiches mit ziemlicher Sicherheit wenigstens auf einen Teil der Briefe schliessen, die in *N* noch vorhanden waren. Umgekehrt können wir annehmen, dass die Briefe n. 9-17 nicht in *N* folgten, daher aus *F* genommen wurden, zumal sie, wie erwähnt, meist späteren Datums sind.

1. Die Stellung von *Ep.* I, 23 erfolgte mit Rücksicht auf den folgenden Brief, II, 42, der wie I, 23 an Lanfrank der Jüngeren geht. — *Ep.* I, 64 konnte aus Rücksicht gegen Lanfrank, der hier in ungünstigem Lichte erscheint, in *N* nicht aufgenommen werden. Lanfrank, der 1089 starb, war vielleicht noch am Leben.

2. Während *N* allein, trotzdem diese Hs. vorzeitig abbricht, 96 Briefe hat, weist *M* im lib. I und II im ganzen nur 76 Briefe auf.

3. Im II. Teil der Briefe zeigt sich diese Tendenz noch weit mehr, wie wir sehen werden.

4. Vielleicht waltete hier schon dasselbe Missverständnis des Briefes vor, das sich später durch eine irrige Bemerkung Picard's einbürgerte. Der Anfangsbuchstabe .a. bedeutet nicht *abbas*, sondern *anselmus*.

Innerhalb dieser Serien sind einige Abweichungen zu verzeichnen. So ist n. 45 (*Ep.* I, 73) aus der Ordnung in *N* um der gleichen Adressatin (Gräfin Ida)-willen zu II, 24 gezogen worden, n. 39 (*Ep.* I, 75) aus demselben Grunde (Adressat: Giselbert) zu *Ep.* II, 16. Was noch an Abweichungen übrig bleibt, ist für das Ganze von keiner Bedeutung; ihren zufälligen Grund aufzuspüren, wird nicht notwendig und auch kaum möglich sein.

So verrät *M* als Hauptquelle des I. Teiles der Briefe die früheste Briefsammlung *N*. Dazu tritt *F*, die Auswahl aus *L*, und dann noch Sondergut, das an die Spitze gestellt wurde.

Die Briefe des II. Teiles setzen sich zusammen aus Briefen, die in der *Historia Novorum* Eadmer's stehen, und aus den Briefen, die *F* aufweist. Die Quelle einiger weniger Briefe ist nicht geklärt. An der Spitze stehen zunächst 6 Briefe, von denen 4 in *F* stehen, und daher aus dieser Hs. genommen sein könnten, während für *Ep.* III, 1 und IV, 104 (fehlen auch in *L*) eine andere unbekannte Quelle angenommen werden muss. Ich denke, dass alle 6 Briefe dieser Quelle entstammen.

Dann folgen die Briefe aus der *Hist. Novorum*, die sich um den Investiturstreit (n. 80-98) und den Suprematsstreit zwischen Canterbury und York (n. 99-107) bewegen. Und zwar genau in derselben Reihenfolge wie dort. Am Anfang sind 6 Briefe in *M* ausgelassen, am Schlusse wieder zwei (*Ep.* III, 152, 188)¹. Innerhalb der ersten Gruppe ist *Ep.* IV, 128 (n. 82) eingefügt, an einer Stelle, wo sie tatsächlich hingehören dürfte. In die zweite Gruppe ist *Ep.* III, 52 untergebracht worden (weil an Gerard von York). Für beide Briefe, die nicht in *F* stehen, muss wieder eine unbekannte Quelle angenommen werden². Im übrigen besteht volle Uebereinstimmung mit den Briefen der *Hist. Nov.*, sodass die Herkunft dieses Teiles der Briefe jeden Zweifel ausschliesst. Eine andere Sammlung, speziell *F* oder *L*, die neben anderer Anordnung auch einen Teil dieser Briefe vermissen lassen, kommt nicht in Frage.

Alle übrige Briefe, die in *M* nun folgen, haben *F* zur Vorlage.

1. Für *Ep.* III, 188 ist mir ausser der *Hist. Nov.* kein Textzeuge bekannt, Vielleicht ist sie erst in eine der späteren Redaktionen der *Hist. Nov.* hineingekommen, die Wilhelm von Malmesbury nicht bekannt war.

2. Die *Ep.* IV, 128 war in einer stereotypen kleinen Sammlung anselmianischer Briefe weit verbreitet. *Ep.* IV, 104, die in anderen Sammlungen fehlt, an Prior und Mönche von St. Alban wohl während der Sedisvakanz 1093-1097 gerichtet, ist dem Kompilator jedenfalls direkt im Original bekannt geworden. In *L* fehlt dieser Brief wie so manche andere aus der Zeit vor dem I. Exil.

Die Briefe in *M* und *F* decken sich bis auf drei, die *M* nicht aufgenommen hat: *Ep.* III, 135 (Brief des Walerammus an Anselm), IV, 99 und 101 (beide aus dem Suprematsstreit)¹. Die Anordnung ist zum Teil die von *F*, zum Teil geschieht sie nach sachlichen Gesichtspunkten, namentlich sind gleiche Briefempfänger bzw. Briefsender zusammengestellt. Das Anordnungsprinzip des Restes der Briefe ist mir nicht durchsichtig.

Im einzelnen ergibt sich folgendes Bild:

- n. 108-137: Anordnung von *L*²;
- n. 138-148: an oder von Paschal II³;
- n. 149-151: an König Heinrich;
- n. 152-161: an oder von Königin Mathilde;
- n. 162-169: Anordnungsprinzip nicht ersichtlich;
- n. 170-195: Anordnung von *L* zugrundeliegend;
- n. 196-208: Anordnungsprinzip nicht ersichtlich;
- n. 209-212: an Frauen;
- n. 213-214: an Walram von Nauenburg.

Noch ist das Verhältniss der beiden anderen ähnlichen Hss. *B* und *U* zu *M* aufzuzeigen. *B* ist von dem älteren *M* abhängig. Unter anderem beweist das beispielsweise das Fehlen der *Ep.* II, 17, die in *M* von der Originalhand am Rande die Bemerkung trägt: *Hanc praeteri*⁴. Die Briefe von *M* und *B* decken sich, von wenigen Ausnahmen abgesehen: In *B* fehlen ausser der genannten *Ep.* II, 17 noch *Ep.* II, 4-6 (ein Versehen?), *W* VII und die 1. Rezension der *Ep. de incarnatione verbi*. Dagegen hat *B* die Briefe III, 45 (steht in *F L*), 151 (nicht in *F*, aber in *L*), 160 (nicht in *F L*) und IV, 89 (in *F L*) mehr, für die daher eine andere Quelle in Betracht kommt⁵. Auch die Verteilung der Briefe ist im Wesentlichen identisch mit der von *M*. Doch

1. Vom ersten Teil ist nur *Ep.* I, 30 nicht von *F* übernommen worden, vielleicht nur durch ein Versehen.

2. Nur drei Briefe sind hier aus der Reihe genommen und einer eingeschoben worden, fast alle, um gleiche Adressaten zusammenzubringen. Eingeschoben ist n. 137 (*Ep.* III, 118), nach *Ep.* IV, 21; Adressat in beiden Elfer und die anderen Mönche von Canterbury. Aus der Reihe genommen: n. 123 (*Ep.* III, 36), weil er gleiche Adressaten trennte; n. 112 (*Ep.* III, 33) und n. 113 (*Ep.* IV, 109) an den Mönch Richard. N. 148 (III, 44) an Paschal ist zu den Briefen an Paschal gezogen worden. Der Grund der Umstellung von n. 169 (*Ep.* III, 72) ist mir nicht ersichtlich.

3. Dazwischen stehen n. 146 und 147: *Ep.* IV, 39 von Gerard v. York und IV, 65 an diesen.

4. Grund der Bemerkung ist wohl der Inhalt, der rein literarisches Interesse hat.

5. Ausserdem das von Wilmart unter No XVI wiedergegebene Brieflein des hl. Fulbert.

sind eine Reihe von Umstellungen vorgenommen worden, die im einzelnen zu ergründen und aufzuzeigen von wenig Interesse ist, nachdem einmal die, wohl direkte, Abhängigkeit von *M* feststeht.

Der Cod. *U*, der nach den Werken des hl. Anselm unter der Rubrik *Epistolae sancti Anselmi archiepiscopi* 49 Briefe ¹ bringt, geht wiederum auf *B* zurück. Abgesehen von den Auslassungen ist im grossen ganzen die Anordnung von *B* bewahrt. Unter den Werken Anselms in der Hs. befinden sich die beiden Briefe an Waleramnus, daran anschliessend unter dem Titel *Epistolae quaedam* 4 der letzten Briefe, die in *M B* den Briefen an Walram vorangehen ². Vor *De concordia* steht gesondert *Ep.* II, 17, die in *B* ausgelassen worden ist.

So ist *M* mit seinen Abkömmlingen, als Ganzes gesehen, keine selbständige Sammlung, die unabhängig von den in Bec und Canterbury veranstalteten Sammlungen gemacht worden wäre. Das Neue daran ist die Benutzung der *Historia Novorum*, die aber wiederum in Canterbury entstanden ist.

Es stellt sich noch die Frage, ob *M* das Original dieser Gattung ist. In Anbetracht des Schreibers, des bedeutenden Historikers Wilhelm von Malmesbury, und damit des hohen Alters der Hs. dürfte das unbedingt zu bejahen sein, zumal sich keine Spur einer Vorlage mehr erhalten hat.

FR. SAL. SCHMITT.

1. Im letzten bricht die nicht mehr vollständige Hs. ab.

2. *Ep.* III, 130, 125, 127, 133.

EIN WEITERER TEXTZEUGE FÜR DIE I. REZENSION VON DE CONCORDIA DES HL. ANSELM.

Bei der Herausgabe einer frühzeitigen Rezension des Werkes *De concordia* des hl. Anselm¹ war ich im wesentlichen auf das Zeugnis zweier Münchner Hss., *Clm.* 22273 (= *M*¹) und 22291 (= *M*²) angewiesen, die, jede für sich schlecht, nach meinem Eindruck doch zusammen einen verhältnismässig guten Text ergaben. Inzwischen ist mir eine weitere Hs. und zwar von guter Qualität bekannt geworden, die es uns ermöglicht, den von *M*¹ *M*² gebotenen Text zu revidieren.

Es ist die Hs. 533 der Nationalbibliothek zu Wien (= *V*)², die mir in entgegenkommender Weise zur Benutzung in unserer Abteibibliothek zur Verfügung gestellt worden ist. Sie enthält 80 Pergamentblätter von der Grösse 22,5 × 14 cm. Die schöne, zierliche Schrift von *einer* Hand möchte ich noch der 1. Hälfte des XII. Jh. zuweisen. Die Hs. dürfte ziemlich sicher aus Frankreich stammen. Ihre genauere Herkunft wird einst am oberen Rande der früher freien, jetzt von mehreren späteren Händen beschriebenen ersten Seite, wo geschabt worden ist, angegeben gewesen sein.

Inhaltlich deckt die Hs. sich der Hauptsache nach mit *M*²³. Die Fol. 1^v-75^v nehmen Briefe Ivo's von Chartres ein⁴. Jetzt folgen f. 75^v-77^v mit etwas dunklerer Tinte, aber von derselben Hand Briefe, die in *M*² fehlen, und zwar zwei Briefe Paschals II. an Anselm (*Ep.* III, 44 und 74) und ein Brief Anselms an Paschal (III, 73). Ihnen schliesst sich f. 77^r an der Brief des Kardinals Iohannes aus Rom, den Dom Wilmart nach zwei anderen Hss. bekannt gemacht hat⁵ und nach ihm nochmals W. Holtzmann⁶,

1. *Rev. Bénéd.*, 1936, p. 41 ss.

2. Durch die Bemerkung im Hss. Katalog *Excerpta ex De Concordia* und den Konnex, der an *M*² erinnerte, bin ich auf sie aufmerksam geworden.

3. *S. Rev. Bénéd.*, l. c., p. 44.

4. Unter ihnen habe ich zwei noch nicht bekannte gefunden, die ich gelegentlich veröffentlichen werde.

5. *Rev. Bénéd.* 1928, p. 262.

6. *Papsturkunden in England*, I (1930), S. 222-224.

der noch zwei weitere Hss. heranzog. Dann folgen wie in M^2 f. 77^v die *Ep.* II, 8 und f. 78^v-80^v die Teile der I. Rezension von *De concordia*:

F. 78^v : SENTENTIA ANSELMI ARCHIEPI DE P̄SCIENTIA D̄I et libero ARBITRIO. (V)identur praescientia ... de libera descendit voluntate.

F. 79^r : (S)ummae (veri)tati (*Rasur!*) ... rectitudo voluntatis propter se.

F. 80^r : DE VOLUNTATE. (V)oluntas namque equivoce ... per libertatem arbitrii.

F. 80^v : DE LIBERO ARBITRIO.

Mit dieser Ueberschrift bricht der Schreiber leider ab. Das letzte Drittel der Seite ist unbeschrieben.

Der Text der I. Rezension von *De concordia* ist in *V* bedeutend besser als in den Münchner Hss. M^1 und M^2 , wenn auch eine Anzahl Fehler unterlaufen sind. Vor allem verrät sich ein geübter Schreiber, der nicht wie die von M^1 und M^2 mit dem Lesen und Schreiben der Sigeln zu kämpfen hat.

Das hauptsächlichste Ergebnis des Vergleiches von *V* mit M^1 M^2 ist, dass alle wesentlichen Lesarten der I. Rezension, wie wir sie auf Grund von M^1 M^2 festgelegt haben, bestätigt werden. Weiterhin können im Text der I. Rezension einige unbedeutende Abweichungen von der endgültigen Redaktion, die wir wegen der Einstimmigkeit von M^1 und M^2 stehen liessen, gestrichen werden. Da *V* hier mit dem endgültigen Text zusammengeht, ist ohne weiteres klar, dass die Abweichungen in M^1 und M^2 nicht ursprünglich sind. Es sind folgende Stellen, an denen *V* mit der endgültigen Redaktion übereinstimmt :

Text I, Z. 13 : praescientia dei ; Z. 62 : Et ; Z. 63 und 64 : peccaveris ; Z. 93 : Sciendum est ; Z. 151 : prohibet ; Z. 158 : quia si ; Z. 182 : velle hominem ; Z. 183 : Et ; Z. 224-225 : illi est.

Einige zweifelhaft gebliebene Stellen werden durch *V* geklärt. So heisst es in Text III, Z. 149-150 : secundum sanae mentis voluntatem, eine Lesart, die keine Schwierigkeit mehr bietet. Das von mir ergänzte non in Text I, Z. 130 steht auch in *V* : et cum non vult peccare ; im Text III, Z. 137 hat *V* richtig cum labore discere. Einige wenige Lesarten hat *V* mit M^1 oder M^2 gemeinsam, dürfte also in diesen Fällen im Recht sein ; ich nenne Text I, Z. 122 secundum mit M^1 anstatt propter in M^2 . In Text II geht *V* in den meisten Lesarten mit M^1 oder M^2 gegen den Cod. 652 von Troyes (= *T*). Die übrigen, der Wiener Hs. eigentümlichen und wohl unrichtigen Lesarten auf-

zuzählen, besteht an dieser Stelle wohl keine Notwendigkeit.

Trotz der offensichtlichen Verwandtschaft von V mit M^1 und M^2 sind diese Hss. doch nicht gegenseitig abhängig, sondern weisen auf eine entferntere gemeinsame Quelle zurück.

FR. SAL. SCHMITT.

LE PONTIFICAL D'APAMÉE ET AUTRES TEXTES LITURGIQUES COMMUNIQUÉS À DOM MARTÈNE PAR JEAN DESLIONS.

Dans son grand recueil *De antiquis Ecclesiae ritibus*, Dom Edmond Martène a publié de nombreux extraits d'anciens documents liturgiques dont il devait la communication à Jean Deslions, Doyen du Chapitre de Senlis. Ce dernier avait joui d'une demi-célébrité, dans le monde des théologiens et des savants. Il fut un de ces ecclésiastiques austères, laborieux, d'intelligence étroite et ferme, disputeurs inlassables, qui formèrent, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, le noyau solide du parti janséniste. Personnages de second plan, mais grâce auxquels les doctrines et surtout l'esprit de Port-Royal prirent racine dans les provinces du royaume. Jean Deslions¹, né à Pontoise en 1615, avait fait ses études à l'Université de Paris. Nommé Doyen et théologal du Chapitre de Senlis en 1638, il fut reçu deux ans plus tard Docteur en théologie. Mais il se fit exclure de la Sorbonne, en 1656, pour avoir refusé de souscrire à la condamnation du grand Arnauld. Il vécut à Senlis, très attentif aux devoirs de sa charge, qu'il exerça pendant plus d'un demi-siècle, et partageant son temps entre l'étude, la prédication et les querelles théologiques. Il résigna le décanat en 1692 et, après avoir soutenu une dernière et vigoureuse polémique contre son successeur, qui avait introduit « la simphonie et les instrumens » à la Cathédrale, à l'office des ténèbres, il mourut plein de jours le 26 mars 1700.

Très sévère pour lui-même, il l'était aussi pour autrui. Ses prédications, qu'il fit souvent imprimer, pourchassaient infatigablement la « morale laxiste ». S'il s'était constitué une collection d'anciens textes liturgiques, c'était sans doute pour demander à la « vénérable antiquité » des armes contre les dévotions et pratiques nouvelles. Il a laissé plusieurs écrits, où il combat

1. Cf. Abbé P. FÉRET, *La Faculté de théologie de Paris et ses Docteurs les plus célèbres. Époque moderne*, t. IV, Paris, 1906, p. 394-404 ; *Nouvelle biographie générale*, t. XIII, col. 838-839 ; A. INGOLD, art. *Deslions*, dans le *Dictionnaire de théol. cath.*, t. IV, col. 630.

des innovations liturgiques : jeûnes supprimés, prescription du rituel romain touchant la sépulture des clercs, exposition fréquente du Saint-Sacrement¹. La candeur de Dom Martène sut gagner les bonnes grâces de cet homme redoutable. Les anciens livres liturgiques qu'il obtint de lui, en original ou en copie, sont au moins au nombre de sept. Ils remplissent de nombreuses pages dans le *De antiquis Ecclesiae ritibus*.

Mais, pour la clarté de ce qui va suivre, il ne sera pas inutile de nous arrêter quelques instants à l'histoire du célèbre recueil et à l'examen rapide de ses éditions successives.

Dom Edmond Martène publia, en l'année 1700, chez le libraire Guillaume Behourt, à Rouen, deux volumes *in-quarto*, sous le titre général :

De antiquis Ecclesiae ritibus Libri quatuor, collecti ex variis insigniorum Ecclesiarum libris Pontificalibus, Sacramentariis, Missalibus, etc.

Liber Primus complectens Historicum de Disciplina in Sacramentorum administratione Tractatum.

Le premier a comme sous-titre :

Pars prima, in qua de Baptismo, Confirmatione et Eucharistia agitur.

Et le second :

Pars secunda, in qua de Poenitentia, Extrema-Unctione, Sacris Ordinibus et Matrimonio agitur.

Ces deux volumes ne sont point distingués par l'auteur en tome I et en tome II. J'userai cependant de ces appellations, ainsi qu'on le fait communément.

Martène projetait donc dès lors un ouvrage en quatre livres dont les deux volumes de 1700 ne donnaient que le premier. En 1702, chez le même libraire rouennais, il faisait paraître une première continuation, en un volume présenté cette fois comme tome troisième :

De antiquis Eccl. ritibus. Tomus tertius, complectens Librum secundum et tertium, in quibus Ritus ad sacras benedictiones atque ad disciplinam ecclesiasticam spectantes, Commentariis illustrati, repraesentantur.

Il n'indique plus ici que l'ouvrage complet comprendra quatre livres : il se borne à marquer que le deuxième et le troisième sont contenus dans ce tome III.

1. P. FÉRET, *op. cit.*, p. 401-404.

Quatre années plus tard (1706), à Lyon, chez Anisson et Jean Posuel, il donnait un

Tractatus de antiqua Ecclesiae Disciplina in diversis celebrandis officiis, varios diversarum ecclesiarum ritus et usus exhibens, etc.

Le sujet traité ici embrasse l'ensemble des fêtes du cycle liturgique annuel. Martène n'établit d'abord aucun lien entre ce volume et les précédents.

Mais, en 1736-1738, il rassembla ces publications et quelques autres en quatre volumes *in-folio*, imprimés à Anvers et portant, en tête des deux premiers, ce titre général :

De antiquis Eccl. ritibus. Ex variis insignorum Ecclesiarum Pontificalibus, etc.

Editio secunda ab eodem Auctore tertiam ultra partem aucta...

Cette 3^e partie désignait le livre III, qui figurait dans le Tome III de l'année 1702 et dans le tome II (1736) de la présente édition. Les additions annoncées apparaissent, dans cette dernière, dès le tome III (1737), qui est ainsi intitulé :

De ant. Eccl. rit. Tomus tertius complectens Tractatum de antiqua Ecclesiae disciplina in divinis celebrandis officiis.

C'est la réédition du volume publié à Lyon en 1706¹. Ce dernier peut donc, pour la commodité des références, être cité comme tome IV de la première édition. Je le ferai dorénavant dans les pages qui suivent.

L'édition d'Anvers, ou deuxième édition, fut plusieurs fois reproduite, en Italie, au cours du XVIII^e siècle. La réimpression la plus répandue est celle de Venise-Bassano, de 1788, en quatre volumes qui correspondent un par un à ceux d'Anvers. Mais le titre général est « *De ant. Eccl. rit. Libri tres* », bien que le t. III, celui qui reproduit le *Tractatus de antiqua Ecclesiae disciplina...*, porte ce titre particulier : « *De ant. Eccl. rit. Liber Quartus* ». — Cette anomalie n'est pas la seule imperfection qu'on pourrait relever. Je me suis servi, pour le présent travail, de la première édition, car c'est celle qui est en rapports immédiats avec les manuscrits employés.

Revenons maintenant aux documents communiqués par Jean Deslions.

Dom Martène les énumère dans le « *Syllabus librorum ... ex quibus haec sacrorum rituum Collectio compacta est* », dressé en tête

1. Quant au tome IV (1738), il contient le *De monachorum ritibus*, que Martène avait une première fois donné au public dès 1690, en deux volumes imprimés à Lyon.

de son ouvrage¹. Ce sont d'abord un Ordinaire et un Pontifical de Senlis :

Silvanectensis ecclesiae vetus Ordinarium annorum circiter 400 communicavit V. Cl. Johannes Deslions eiusdem ecclesiae Decanus.

Pontificale Petri de Triniaco episcopi ab eodem communicatum.

Puis la copie de quatre pontificaux, désignés comme ayant appartenu aux Églises d'Amiens, Cambrai, Poitiers et Troyes. Enfin, un pontifical d'Apamée en Syrie, de l'année 1214.

Or il se trouve qu'une copie du XVII^e siècle nous présente ces cinq derniers livres, réunis dans l'actuel ms. 570 de la Bibliothèque de Lyon. Ce volume ne serait-il pas celui que J. Deslions avait prêté à Dom Martène ? L'hypothèse se fortifie à mesure qu'on avance dans l'examen du manuscrit et finit par devenir une certitude.

*
* *

Le *Lugdunensis* 570 est formé de l'assemblage de gros cahiers de papier et comprend 411 ff. numérotés, plus un f. 318bis et 5 ff. blancs après le f. 411. Les feuillets mesurent 320×205 mm. La surface écrite (230×120 mm.) est encadrée de vastes marges, marquées à l'avance par un pli du papier sur les quatre côtés de la page. La reliure, en veau plein, a l'aspect habituel des reliures des XVII^e et XVIII^e siècles. Sur le dos, orné de dorures au petit fer, on lit un titre qui ne convient guère au contenu du livre : MARTYROLOGIUM ROMANUM. Simple bévue du relieur, fort probablement.

Le volume est une collection de copies, constituée au XVII^e siècle. Les ouvrages transcrits sont les suivants :

- I. *Pontificale vetus ecclesiae Trecensis.*
- II. *Pontificale vetus ecclesiae Ambianensis.*
- III. *Pontificale Cameracense.*
- IV. *Pontificale vetus Apamiense.*
- V. *Pontificale vetus Pictaviense.*

Chacune de ces copies avait d'abord formé un fascicule séparé, avec sa pagination particulière. Le texte commence toujours à la première ou à la troisième page du premier cahier. La transcription achevée, il est resté chaque fois, à la fin du fascicule, un certain nombre de feuillets en blanc.

Le tout me semble être l'ouvrage d'un même copiste profession-

1. Non paginé dans le t. I de la première édition. — Dans l'édition de Venise-Bassano, il occupe les pages XIX-XXIII du tome I.

nel. L'écriture est aisée, ferme, régulière et d'une grande clarté. Malheureusement l'encre a souvent corrodé le papier. Les cinq pontificaux n'ont pas été transcrits d'un seul jet : on remarque, de l'un à l'autre, des changements dans le papier, la qualité de l'encre, l'espacement de l'écriture, la dimension des marges.

La dernière copie terminée, les cinq fascicules furent réunis en un volume et le possesseur traça au début, dans le haut du f. 1^r, ce titre général :

Codex selectus et singularis Librorum Pontificalium Antiquorum ex variis Galliarum ecclesiis et Bibliothecis Exscriptus.

Ce titre, se rapportant à l'ensemble de nos textes, suppose évidemment que ceux-ci ont déjà été rassemblés en un seul tout¹. Le même personnage ajouta aussi, en tête de chaque pontifical, un titre particulier et une notice sur la nature et la provenance du document. Dans les marges du volume, il inscrivit çà et là de brèves annotations, soit pour rectifier le travail du copiste, soit pour exprimer une réflexion inspirée par le texte.

L'écriture de ces diverses additions, titres, notices et annotations marginales, tranche sur celle du contexte : à la fois compliquée et hésitante, elle est irrégulière, souvent imprécise dans les détails. La forme de la lettre *r* est caractéristique : on dirait un *n* réduit à la seconde courbe. Le *d* se présente tantôt avec la haste droite (la seule que connaisse le copiste du corps de l'ouvrage), tantôt avec la courbe onciale. Les deux formes voisinent parfois dans le même mot. Les lettres *i* et *s* sont souvent prolongées très bas au-dessous de la ligne. L'encre s'est généralement conservée plus noire que celle du copiste ; elle a aussi été moins corrosive.

Est-il possible d'identifier ce premier possesseur et annotateur de notre manuscrit ?

Au XVIII^e s., le volume appartenait à la Société lyonnaise des Missionnaires de saint Joseph. Dans la marge inférieure du f. 2^r, une bande de papier porte cet *ex-libris* imprimé : *Ex Biblio. Miss. Sti Joseph. Lugdun.* Plus haut, dans la marge de droite, une signature paraphée : *La Croix*. L'écriture, assez large, n'est ni celle du copiste ni celle de l'auteur des notices liminaires. J'ignore quel était ce personnage et à quelle époque il a possédé le volume. Une seule chose est certaine : ce n'est pas lui qui l'a exécuté ni fait exécuter.

Si l'on parcourt les notices insérées au début des cinq documents,

1. Mais peut-être pas sous la reliure actuelle. Cf. ci-dessous, p. 327, note 3.

on voit que leur rédacteur, lié avec plusieurs notables érudits de la seconde moitié du XVII^e siècle, se piquait de science sacrée. Les annotations marginales révèlent aussi la préoccupation de justifier, par les textes anciens, la résistance qu'on opposait, dans les milieux jansénistes, à certaines dévotions ou pratiques contemporaines¹.

Ce théologien, collectionneur de documents liturgiques, était évidemment un ecclésiastique. J'ajouterai qu'il appartenait à l'Église de Senlis. Très souvent en effet, pour des oraisons ou autres formules, dont le début seul est reproduit, le lecteur est renvoyé aux livres, *Manuale*, *Missale*, *Pontificale*, *Breviarium*, en usage dans ce diocèse². Parfois aussi, en marge de l'un ou de l'autre des ouvrages transcrits, notre inconnu fait observer que les usages décrits dans le texte sont pareillement en vigueur à Senlis³. Les livres et les coutumes liturgiques de cette Église lui étaient donc également familiers.

Comment, dès lors, ne pas penser à Jean Deslions et ne pas

1. Ainsi, au f. 333^r, en marge d'une rubrique indiquant que le viatique doit être apporté au mourant « *si non communicaverit ipso die* », on lit : *Nota contra devotos hodiernos qui sacerdotes, moniales et virgines, sive quotidie communicantes, si forte morbus gravis inopinato accessivit, statim et iterum eodem die eucharistiae sacramento muniri volunt*. Sur le même feuillet, en regard de la rubrique de la communion des malades, laquelle est administrée après les onctions, la même plume a écrit : *Hic manifestum est extremam unctionem more veteri praecessisse sacrum viaticum*. Ce point tenait fort à cœur aux ecclésiastiques jansénisants du XVII^e siècle. Ils taxaient de nouveauté la rubrique du *Rituel romain* prescrivant de donner aux malades le viatique avant l'Extrême-Onction. Qu'on lise, par exemple, les pages consacrées par J. Grancolas à démontrer, d'après « l'ancienne Pratique de l'Église », que « l'on regardoit l'Extrême-Onction comme le supplément ou la perfection de la pénitence ; et c'étoit pour cela qu'elle servoit de disposition à l'Eucharistie, et qu'elle la précédoit comme fait la pénitence » (J. GRANCOLAS, *L'Ancien Sacramentaire de l'Église*, Première partie [Tome II], Paris, 1699, p. 253-276).

2. Ex. : ... *ut in Missali Sylvanectensi* : ff. 34^r, 49^r, 61^v, 62^v (2 fois), 63^r (3 fois), 63^v (2 fois), 64^r (3 fois), 68^r, 75^r, 81^v, 91^v, 141^v, 142^r (2 fois), 142^v (2 fois), 143^r (2 fois), 143^v, 144^r, 144^v (3 fois), 145^r (3 fois), 145^v, 146^r, 146^v (4 fois), 147^r (2 fois), 147^v (3 fois), 148^r (2 fois), 148^v (2 fois), 149^r, 149^v (2 fois), 150^r (2 fois), 150^v (2 fois), 151^r (3 fois), 151^v, 152^r (3 fois), 152^v (2 fois), 153^r (2 fois) ; — ... *ut in antiquo Missali Sylvanectensi* : ff. 35^v, 49^r (2 fois), 49^v, 52^r (2 fois), 59^r (2 fois), 59^v, 60^r, 61^r ; — ... *ut in Pontificali Sylvanectensi* : ff. 230^v, 231^r, 231^v (2 fois), 235^r, 291^r (2 fois), 293^r, 293^v, 336^v (3 fois), 337^r (2 fois), 337^v, 341^v, 342^v (8 fois), 351^r (2 fois) ; — ... *ut in Manuali Sylvanectensi* : ff. 119^r (4 fois), 119^v, 122^v, 329^r, 333^r, 333^v, 334^v (3 fois), 335^r (5 fois), 335^v (4 fois), 336^r (2 fois) ; — ... *ut in Breviario Sylvanectensi* : ff. 83^v, 393^r.

3. Ainsi au f. 371^r, en marge des *Versus Flavii episcopi ad Mandatum in Coena domini* (« *Tellus et astra iubilant...* »), il donne ce renseignement : « *Canitur adhuc in Ecclesia Sylvanectensi hymnus iste a pueris symphoniis, dum peragitur mandatum* ». — En marge du f. 372^v, il fait des corrections à une pièce de chant d'après l'usage de Senlis.

avoir le soupçon que les copies ainsi annotées sont celles que le savant Doyen mit à la disposition de Dom Martène?

La vérification est d'ailleurs possible, grâce au « Pontifical de Poitiers » et au « Pontifical de saint Prudence », dont les originaux sont heureusement venus jusqu'à nous. J'en ai comparé d'assez longs passages avec la copie contenue dans le *Lugdun.* 570. Or, chaque fois que celle-ci est infidèle à l'original, l'erreur réapparaît dans l'édition de Martène¹. Le manuscrit de Lyon est donc bien le recueil des copies que Martène déclare avoir reçues du Doyen de Senlis.

L'écriture des titres et notices ajoutés par le possesseur du volume nous fournit d'ailleurs une preuve qui, à elle seule, serait suffisante. Le manuscrit 216 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, exemplaire de la *Cité de Dieu*, fut un temps la propriété de Jean Deslions, lequel inséra deux feuillets de papier en tête du volume et coucha sur le premier cette brève description :

Manuscriptum vetustissimum, sed imperfectum De Civitate Dei, ex ruinis Bibliothecae Capituli Sylvanectensis erutum et collectum per me Joannem Deslyons Theologum et Decanum.

J'ai pu confronter cet autographe avec les titres, notices et annotations marginales du *Lugdun.* 570². Aucun doute n'est possible : c'est la même main, ici et là, qui a tenu la plume. Les particularités graphiques relevées plus haut dans les titres et notices du manuscrit de Lyon apparaissent au premier coup d'œil dans l'autographe signé. Presque tous les mots de ce dernier reviennent dans l'une ou l'autre des notices anonymes. De part et d'autre leur physionomie est identique, et elle est trop originale pour que l'observateur le moins exercé puisse hésiter un instant à la reconnaître. Les majuscules B, C, D, M, T, par leurs courbes caractéristiques, constitueraient à elles seules un indice signalétique irrécusable.

Le premier possesseur du *Lugdunensis* 570, nous étant désormais connu³, passons à l'analyse du manuscrit, en notant au passage les pièces qu'il a fournies à Dom Martène.

1. Cf. ci-dessous, pp. 329-330, 335-336.

2. MM. les Conservateurs des Bibliothèques de Lyon et de Sainte-Geneviève ont bien voulu m'envoyer simultanément les deux manuscrits à Strasbourg. Je les prie d'agréer mes sincères remerciements.

3. Mais je n'oserais affirmer que la reliure actuelle du *Lugdunensis* remonte à Jean Deslions. En effet, l'ouvrier, en rognant les marges, a mutilé quelques annotations marginales écrites par Deslions (f. 91^r, 329^r). De même, les petites croix tracées par Deslions au-dessus des titres, dans le haut de la page, ont souvent été coupées (f. 178^r, 289^r, 348^r). La reliure est donc postérieure aux annotations de notre Doyen. Les copies ne sont pas rangées dans l'ordre où elles

*
*
*

I. — F. 1^r : Titre général, de la main de Deslions, rapporté plus haut : *Codex selectus et singularis, etc.*

f. 1^v : en blanc.

f. 2^r : Le copiste a commencé sa transcription après le premier tiers de la page : *Incipit Liber sacramentorum a Sancto Gregorio Papa Romano editus. Qualiter missa romana celebratur. In primis dicat Introitum...*

Au-dessus, dans l'espace laissé libre, le Doyen de Senlis écrivit après coup la notice suivante :

Pontificale vetus Ecclesiae Trecensis. Descriptum ex antiquissimo Ms. Codice Bibliothecae Illmi Dni Caroli Saussei Tullensis Episcopi; et quem acceperat ipse a doctissimo Nicolao Camusat Tricassino. Hunc codicem possidet nunc Sapientissimus M. N. Jacobus de Sainte Beuve doctor Sorbonicus et Regius Theologiae professor, qui et mihi probavit olim fuisse conscriptum et concessum Monasterio Adremari Abbatis, quod nunc vulgo dicitur Monstierender, a S. Prudentio Tricassino pontifice; unde post in Ecclesiam Trecentem transiit.

Le livre dont nous avons ici la copie, laquelle se poursuit jusqu'au f. 154^v, a été identifié par Dom Wilmart dans une Étude mémorable¹. C'est l'actuel *Cod.* 818 de la Bibliothèque Nationale, écrit vers le milieu du XI^e siècle². Il n'a aucun titre à être appelé Pontifical, encore moins Pontifical de saint Prudence († 861). Sur tout cela, la démonstration de Dom Wilmart est aussi claire que décisive. Le titre « Pontifical de saint Prudence » était cependant bien entré dans la tradition, grâce surtout à Dom Martène, qui l'avait répété à maintes reprises, en tête des extraits accueillis dans le *De antiquis Ecclesiae ritibus*. Dans le *Syllabus* où il énumère ses sources, il décrit ainsi le pseudo-pontifical :

Trecensis ecclesiae vetus pontificale, quod dono datum fuit Arremarensi monasterio a S. Prudentio Trecenti episcopo, qui ante

furent exécutées. Le Pontifical d'Apamée (n° IV) contient des renvois, non seulement aux Pontificaux d'Amiens (n° II) et de Cambrai (n° III), mais aussi à celui de Poitiers (n° V). Il a donc été transcrit après ce dernier. Cf. f. 327^r, quatre renvois au « *Pontificali Pictav.*, p. 120 » : cette p. 120 correspond au f. 409^v du *Lugdunensis*, où on trouve en effet les pièces en question.

1. Le vrai Pontifical de Prudence de Troyes, *Revue Bénédictine*, XXXIV, 1922, p. 282-293.

2. Cf. V. LEROQUAIS, *Les Sacramentaires et les Missels manuscrits*, t. I, 1924, p. 151-154.

*annos 840, eamdem regebat ecclesiam. Eius apographum mecum communicavit V. Cl. Johannes Deslions*¹.

Cette notice dépend évidemment de celle du *Lugdunensis*. On comprend sans peine que Martène ait adopté le titre « Pontifical, de saint Prudence » et n'ait pas songé à démentir son prêteur, lequel s'appuyait lui-même sur l'autorité du savant Sainte-Beuve. Par le même canal, il a appris que l'original avait jadis été donné par saint Prudence au *monasterio Arremarensi*.

L'original, c'est-à-dire l'actuel *Parisin*. 818, était propriété, au moment où fut rédigée la notice du *Lugdun*. 570, du docteur Jacques de Sainte-Beuve (*Hunc codicem possidet nunc Sapientissimus M. N. Jacobus de Sainte Beuve*). Mais il avait appartenu auparavant à l'évêque de Toul, André du Saussay², décédé le 8 sept. 1675. Jacques de Sainte-Beuve devait mourir le 14 déc. 1777. C'est donc entre ces deux dates que fut composée la notice, peu de temps sans doute après l'achèvement de la copie. J. Deslions était de longue date l'ami du célèbre professeur. Ils avaient lutté ensemble et avaient encouru la même disgrâce, en 1656, par fidélité à leur grand homme³.

Voici les passages de la copie du pseudo-pontifical qui se retrouvent dans l'ouvrage de Martène⁴.

I. — f. 2^v-3^v : *Memento, domine, famulorum famularumque tuarum... ad remedium vitae aeternae. Amen.*

= MARTÈNE, L. I, c. IV, art. XII, ordo VI ; t. I, p. 531-533 (éd. de Venise, t. I, p. 192).

2. — f. 14^v-23^r : *Antequam sacerdos induat albam ... peccatorum et vitam aeternam. Qui cum Deo.*

= MARTÈNE, *ibid.* ; t. I, p. 525-531 (éd. de Venise, t. I, p. 190-192).

Martène ne donne que les premiers mots de la dernière oraison.

Le ms. (f. 14^v) a cette rubrique : *Deinde ponens amictum...* L'édition de Bassano porte : *Deinde ponat*⁵. Mais la première édition avait, comme le ms. : *Deinde ponens*⁶. Or l'original offre :

1. *De ant. eccl. rit.*, t. I, Rotomagi, 1700 (Introduction non paginée) ; dans l'éd. de Venise, p. XXIII.

2. Et non Charles. Voy. *Nouv. biogr. gén.*, t. XLIII, col. 370-371. Ainsi que le remarque Dom A. Wilmart (*op. cit.*, p. 287, note 3), l'auteur de la notice semble avoir confondu ce personnage avec Charles de la Saussaye, doyen de l'Église d'Orléans. Cf. *Nouv. biogr. gén.*, t. XXVIII, col. 734-735.

3. Cf. P. FÉRET, *op. cit.*, p. 346-355.

4. Je cite ce dernier d'après l'édition de Rouen, en ajoutant entre parenthèses les références à l'édition de Venise-Bassano.

5. T. I, p. 190.

6. T. I, p. 526.

*Deinde deponens*¹. Martène est donc d'accord, contre l'original, avec le ms. de Lyon.

Même constatation un peu plus loin, où le ms. de Lyon (f. 16^v) et Martène² ont : *humiliata cervice*, au lieu de la leçon de l'original : *Humilia te cervice*³.

M. Leroquais, analysant le *Parisin*. 818, note que là où Martène a écrit : *Suscipe, quaesumus, de manibus nostris peccatoribus*⁴, on lit dans le manuscrit : *peccatricibus*⁵. Mais le *Lugdun*. 570 (f. 21^r) a déjà la faute « *peccatoribus* ». Les erreurs commises par le copiste de ce manuscrit se retrouvent donc dans l'édition de Martène.

3. — f. 25^r-25^v : *Ad nocturnum sexta sabbati vel VII sabbati... communicantibus omnibus expleta sunt omnia*.

= MARTÈNE, L. IV, c. XXIII ; t. IV⁶, p. 371-372 (éd. de Venise, t. I, p. 133.)

4. — f. 25^v-30^r : *Sabbato sancto Paschae agitur primum letania... Ad compl. Spiritum nobis, domine, etc.*

= MARTÈNE, L. IV, c. XXIV ; t. IV, p. 425-428 (éd. de Venise, t. III, p. 153-154).

5. — f. 110^r-116^v : *Ordo ad visitandum infirmum. Cum ingreditur sacerdos ad visitandum... et confortare dignetur. Qui tecum vivit.*

= MARTÈNE, L. I, c. VII, art. IV, ordo II ; t. II, p. 121-125 (éd. de Venise, t. I, p. 303-305).

Dans l'original (*Paris*. 818), cet ordo et le suivant occupent les ff. 176^v-181^v et 183^r. J'en ai comparé une photographie avec la copie du *Lugdun*. 570 et l'édition de Martène. Ici encore toutes les fautes du *Lugdunensis* sont reprises par Martène. Elles ne sont d'ailleurs ni graves, ni nombreuses (*e cinere*, pour *ex cinere*; *famulus tuus N.*, pour *famulus tuus ill.*; *attraxit*, pour *adtraxit*; *affuerit*, pour *adjuerit*, etc.). La plus considérable est le titre « *Oratio ad communicandum* (*Lugd.* 570, f. 113^r ; MARTÈNE, l. c., p. 123), pour *Oratio ad communionem dandam* (*Paris*. 818, f. 179^r). — Le scribe de J. Deslions avait donc accompli sa tâche avec beaucoup de soin et d'exactitude. Martène a malheureusement ajouté à cette copie son propre lot de coquilles⁷.

1. WILMART, *op. cit.*, p. 289, n. 3.

2. T. I, p. 527.

3. WILMART, l. c.

4. MARTÈNE, t. I, p. 530 (éd. de Venise, t. I, p. 192).

5. LEROQUAIS, *op. cit.*, p. 151.

6. Sur ce tome IV de la première édition du *De ant. Eccl. ritibus*, cf. ci-dessus, p. 323.

7. Voici une oraison particulièrement maltraitée. J'en donne le texte d'après

6. — f. 118^{r-v} : *Si autem infirmus ita in lecto detentus est ... aestimari. Sequitur oratio post communionem.*

= MARTÈNE, L. I, c. III, art. I, n. 16 ; t. I, p. 272 (éd. de Venise, t. I, p. 100).

7. — f. 118^r-123^r : *Cum autem in agone sui exitus... humano hostiam obtulit.*

= MARTÈNE, L. III, c. XV, ordo II ; t. III, p. 603-605 (éd. de Venise, t. II, p. 384-385). Le début de ce morceau reprend la fin du précédent¹.

La copie du « Pontifical de S. Prudence » se termine au f. 154^v.

f. 155^{r-v} : *Tabula contentorum...* — f. 156^r-177^v : reste du cahier. En blanc.

II. Les ff. 178-179, laissés en blanc par le copiste, appartiennent à un nouveau fascicule. Sur le f. 178^r, J. Deslions a tracé de sa main une courte notice, en forme de titre, sur le document transcrit aux pages suivantes :

Pontificale vetus Ambianense, exscriptum ad fidem codicis quem commodavit mihi S. M. N.² Godefridus Hermant Doctor Sorbonicus et Canonicus Bellovacensis.

G. Hermant, chanoine de Beauvais depuis 1643 et docteur en Sorbonne depuis 1650, était lui aussi un notoire disciple de Port-Royal. Il fut exclu de sa stalle, en 1658, par décision du

le *Lugdunensis* 570 (f. 114^v) et je mets en note les bévues de Martène (l. c., p. 124) :

Per istam unctionem et Dei benedictionem mudentur ab omni sorde et contagione¹ peccati ac² sanctificentur manus et os, cor quoque et³ tactus, odoratus, sensus, visus, auditus et gustus totumque⁴ corpus et anima tua, ut idoneus efficiaris ad invocandum nomen eiusdem Dei nostri. Reddat tibi dominus letitiam salutaris sui et spiritu principali confirmet te. Spiritum sanctum innovet in visceribus tuis et ne auferat illum a te, sed iuxta⁵ magnam pietatem suam nunc et in aeternum consoletur te. Benedictio Dei patris et filii et spiritus sancti descendat super te, quae copiosa supra defluat et in interiora⁷ totius corporis tui descendat, interius exteriusque te repleat atque circumdet ac⁸ sit semper tecum permanens⁹ in secula seculorum. Amen.

1) et contagione] *om.* — 2) ac] *et.* — 3) et] *om.* — 4) totumque] *totum.* — 5) nomen] in nomine. — 6) iuxta magnam pietatem... consoletur te] *om.* — 7) interiora] extrema. — 8) ac] *et.* — 9) permanens in s. s.] *om.*

Le *Lugdunensis* concorde parfaitement avec le *Parisinus* 818.

1. Dans le *Paris.* 818 (f. 183^v), on lisait, presque au début de cet ordo : *Libera, domine, animam eius sicut liberasti Loth de Sodomis de communi morte mundi et sicut liberasti Loth de Sodomis et de flamma ignis, etc.* La première mention « *Loth de Sodomis* » était évidemment fautive. Aussi un correcteur l'a-t-il grattée, mais sans la remplacer. Le copiste du *Lugdunensis* (f. 118^v) a rétabli la vraie jeçon « *Enoch et Eliam* », et Martène l'a reprise (l. c., p. 604).

2. Il faut lire : *Sapientissimus Magister Noster*. Voy. ci-dessus, p. 328, où, devant le nom de Sainte-Beuve, le mot *Sapientissimus* est écrit en toutes lettres.

Chapitre, pour avoir refusé de signer le fameux Formulaire. Il ne mourra qu'en 1690 (16 juillet)¹.

Martène désigne ainsi la copie d'où il a tiré quelques extraits de ce pontifical :

Ambianensis ecclesiae pontificale ms. cuius apographum mecum perhumaniter communicavit Cl. V. Johannes Deslions insignis ecclesiae Silvanectensis Decanus, non minus virtute quam editis libris notus.

Le nombre et la valeur des textes communiqués par le Doyen de Senlis valaient bien ce petit compliment.

Les passages donnés par Martène figurent aux ff. suivants dans le *Lugdun.* 570 :

I. — f. 200^v-202^r : *Feria Quinta in Coena Domini post horam sextam ... te auxiliante perveniant. Quod ipse praestare dignetur, etc.*

= MARTÈNE, L. IV, c. XXII, ordo v ; t. IV, p. 236-238 (éd. de Venise, t. III, p. 85-86).

2. — f. 205-207^r : *Ordo ad visitandum infirmum. Conveniant sacerdotes et clerici et alii fideles ... etiam ipsos peccatores iustificare. Qui solus in Trinitate perfecta vivis, etc.*

= MARTÈNE, L. I, c. VII, art. IV, ordo XXIV ; t. II, p. 219-221 (éd. de Venise, t. I, p. 341-342).

3. — f. 211^v-213^v : *Incipit ordo Sponsalium a sanctis Patribus institutus. Unde primo sacerdos debet inquirere... omnes habitantes in hoc habitaculo. Per Christum d. n.*

= MARTÈNE, L. I, c. IX, art. v, ordo IX ; t. II, p. 632-635 (éd. de Venise, t. II, p. 133-134).

Le texte du pontifical se termine au f. 217^r. Le f. 217^v est demeuré en blanc.

f. 218^{r-v} : *Tabula contentorum in hoc volumine Pontificali.*

f. 219-227 : Reste du cahier, en blanc.

III. f. 228^r : *Pontificale Cameracense.*

Ce titre est de la main du copiste. Aucune notice supplémentaire n'a été ajoutée après coup.

C'est encore d'après la copie de J. Deslions que Martène a connu ce pontifical :

Cameracensis ecclesiae pontificale annorum uti conjicere licet minimum 500. cuius apographum mihi commodavit V. Cl. Johannes Deslions.

Le *Lugdun.* 570 contient aux pages suivantes les morceaux édités par Martène :

1. Cf. FÉRET, *op. cit.*, p. 227-247.

1. — f. 228^r : *Ad confirmandos infantes. Omnipotens sempiterna Deus qui regenerare ... pacem super Israel.*

= MARTÈNE, L. I, c. II, art. IV, ordo X ; t. I, p. 255 (éd. de Venise, t. I, p. 94).

2. — f. 230^r-231^v : *Consecratio altaris gestatorii. Asperges me, domine, hyssopo ... et votorum obtineantur effectus. Per.*

= MARTÈNE, L. II, c. XVII, ordo I ; t. III, p. 351-352 (éd. de Venise, t. II, p. 291).

3. — f. 235^r-239^v : *Missa ad omnia Iudicia facienda Panis et Casei, Ferri, Aquae calidae, Aquae frigidae. Ad Missam. Introitus. Justus es, domine,... et veritatem Dei irritare.*

= MARTÈNE, L. III, c. VII, ordo X ; t. III, p. 479-480 ; (éd. de Venise, t. II, p. 339-340).

4. — f. 239^v-246^r : *Ordo ad visitandum infirmum. In primis faciant sacerdotes aquam benedictam ... in hoc saeculo et in futuro. Qui vivit.*

= MARTÈNE, L. I, c. VII, art. IV, ordo XVI ; t. II, p. 186-190 (éd. de Venise, t. I, p. 330-332).

5. — f. 260^v-266^v : *Psalmista, id est cantor, potest absque scientia episcopi ... capiamus et moribus* (ordinations, du psalmiste au prêtre inclusivement).

= MARTÈNE, L. I, c. VIII, art. XI, ordo XIII ; t. II, p. 445-449 (éd. de Venise, t. II, p. 68-69).

6. — f. 267^r-275^r : *Ordo ad Ecclesiam benedicendam. In primis erunt praeparata in ecclesia ... sicut consuetudo est in solemnitatibus.*

= MARTÈNE, L. II, c. XIII, ordo VIII ; t. III, p. 294-298 (éd. de Venise, t. II, p. 272-273).

7. — f. 277^r-279^v : *Ordo consecrandarum Virginum. Sanctimonialia cum ad consecrationem suo episcopo offeruntur ... et offerant et communicent.*

= MARTÈNE, L. II, c. VI, ordo VII ; t. III, p. 128-129 (éd. de Venise, t. II, p. 193).

f. 282^r : Serment d'obédience d'un Abbé : *Ego Wilbodo Abbas ordinandus secundum praeceptum sanctorum Canonum et Regulam Beati Benedicti tibi, Pater N., Cameracensis Episcopus tuisque successoribus ... propria manu confirmo.*

f. 282^v-283^v : en blanc.

f. 284^r-v : Table des matières du pontifical.

f. 285^r-288^v : en blanc.

IV. Du f. 289^r au f. 344^v : *Pontificale Apamiense*. Voy. ci-dessous, p. 337-348.

f. 345-349 : en blanc.

V. Dans le haut du f. 348^r, J. Deslions a écrit le titre du pontifical dont la copie commence au f. 350 : *Pontificale vetus ad usum ecclesiae Pictaviensis*.

Le copiste avait laissé libre le quart supérieur du f. 350^r. Jean Deslions utilisa cet espace pour présenter le document reproduit :

Ex veteri Ms. Codice, qui partim Missalis, partim Pontificalis est, et cuius usum habui a S. M. N. Ioannes de Launoy doctore Theologo Parisiensi; a quo etiam didici se Codicem hunc accepisse, tamquam Ecclesiae Pictaviensis. Sic incipit.

Jean de Launoy mourut le 10 mars 1678¹. Notre copie est donc antérieure à cette date². Launoy laissait aux Pères Minimes de la Place Royale la majeure partie de ses livres, notamment les livres liturgiques imprimés et manuscrits³. Parmi ces derniers, se trouvait le « Pontifical de Poitiers ». Martène le savait, mais il ne semble pas qu'il se soit préoccupé d'atteindre ce manuscrit, bien qu'il eût résolu d'en donner des extraits. Il avait à sa disposition la copie de Deslions et cela lui suffisait⁴. Voici la notice qu'il a insérée dans son *Syllabus* :

*Pictaviensis ecclesiae pontificale vetustissimum, annorum circiter 800, cuius apographum mecum communicavit V. Cl. Johannes Deslions decanus ecclesiae Silvanectensis; autographum vero extat in Parisiensi bibliotheca conventus RR. PP. Minimorum*⁵.

Ce pontifical, devenu célèbre parmi les liturgistes, est l'actuel n° 227 de la Bibliothèque de l'Arsenal. Dom A. Wilmart a fait bonne justice de l'appellation « Pontifical de Poitiers »⁶. C'est bien Martène qui est responsable de sa diffusion. Mais il n'en est pas l'inventeur. Ici, comme pour le « Pontifical de S. Prudence », il fait simplement écho au Doyen de Senlis. En tête de la copie que lui avait prêtée ce dernier, il lisait que l'ancien propriétaire du manuscrit original, Jean de Launoy, « l'avait reçu comme

1. P. FÉRET, *La Faculté de théol. de Paris, Époque moderne*, t. V, 1907, p. 29.

2. Ceci concorde avec l'observation faite plus haut, p. 00, au sujet du Pontifical appartenant à Sainte-Beuve. L'ensemble de nos copies a donc dû être exécuté vers l'année 1676.

3. FÉRET, *l. c.*, p. 30, note 1 ; FRANKLIN (Albert), *Les Anciennes Bibliothèques de Paris*, t. II, Paris, 1870, p. 325.

4. Cf. ci-dessous, p. 335-336.

5. éd. de Venise, p. xxii. Même texte, en tête de la 1^{re} édition.

6. A. WILMART, *Notice du « Pontifical de Poitiers »*, dans le *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, IV, 1924, p. 48-81 ; *Note sur le « Pontifical de Poitiers »*, *ibid.*, V, 1925, p. 159-163.

étant de l'église de Poitiers ». Cela lui parut suffisant et il mit sur ses extraits l'étiquette « *e Pontificali Pictaviensi* ».

De la copie de Deslions, voici les passages imprimés par Martène:

1. — f. 355^v-363^r : *Denuntiatio scrutinii quod tertia ebdomada, etc. Scrutinii diem, dilectissimi fratres ... et renatos custodias. Per.*

= MARTÈNE, L. I, c. I, art. XII, ordo III ; t. I, p. 102-109 (éd. de Venise, t. I, p. 37-40).

2. — f. 363^v-364^v : *Dominica Indulgentiae, quod est dies Palmarum ante horam tertiam... Et ibi morabatur cum discipulis suis.*

= MARTÈNE, L. IV, c. XX, ordo I ; t. IV, p. 200-202 (éd. de Venise, t. III, p. 74).

3. — f. 365^r-366^v : *Feria quinta quae est Coena Domini octava hora ... cuius perfectio in solemni officio percompletur.*

= MARTÈNE, L. IV, c. XXII ; t. IV, p. 282-284 (éd. de Venise, t. III, p. 101-102).

4. — f. 366^v : *Hora secunda archidiaconus, etc. <Impressa reperies in Lib. P. Morini qui inscribitur Antiqui poenitentiales, pag. 64, usque ad illa verba inclusive : « quae tali ordine ante horam tertiam a Pontifice solemniter peragenda est » >.*

Par les mots que je mets ici entre crochets, le copiste de J. Deslions avertit qu'il arrête là sa transcription, la suite de ce texte se trouvant déjà imprimée dans l'ouvrage bien connu de Jean Morin sur la Pénitence¹. Or Martène donne l'ordo intégralement, aux pp. 284-295 de son tome IV (à la suite du précédent ; éd. de Venise, t. III, p. 102-105). Sur quel modèle l'a-t-il copié ? Sur le manuscrit original du « Pontifical de Poitiers », qu'il savait être dans la bibliothèque des Pères Minimes ? Nullement. Il s'est simplement conformé à l'indication que lui donnait ici le scribe du *Lugdun.* 570. Il a ouvert le livre de Jean Morin, aux pp. 60-64, et il y a pris la suite de son texte. J'ai collationné, sur le ms. original (*Arsenal* 227, f. 133^v-152^v) l'édition de J. Morin et j'en ai noté les inexactitudes. Nombreuses, et parfois assez graves, elles se retrouvent toutes dans l'édition de Martène. — Ce recours à l'ouvrage de J. Morin, conformément à la suggestion du *Lugdun.* 570, serait une preuve nouvelle, s'il en était besoin, que ce dernier manuscrit a bien été employé par Martène.

5. — f. 366^v-368^v : *Ad Introitum. Sitientes venite ad aquas... et*

1. J. MORIN, *Commentarius historicus de Disciplina in administratione sacramenti Poenitentiae*, Antverpiae, 1682, Pars II, p. 60-64. Morin reproduit ici les ff. 133^v-152^v du manuscrit de l'Arsenal, lequel appartenait alors à l'archevêque de Toulouse, Charles de Montchal, et n'était pas encore appelé « Pontifical de Poitiers ».

post haec ingrediuntur ad missas, ordinata omni decore et plenitudine processione.

= MARTÈNE, *ibid.*, à la suite ; t. IV, p. 295-298 (éd. de Venise, t. III, p. 105-106).

6. — f. 368^v : *Sane observandum est, ut in his tribus stationibus, quae hac die peragenda sunt, etc. <Impressa reperies in Lib. P. Morini qui inscribitur Antiqui Poenitentiales, usque ad illa verba inclusive « tangit reverenter cum manu paginam apertam ». Sequitur in Manuscripto : « in qua ipsa illatio scripta est, et tunc respiciente Pontifice ad eum levat ipsum librum et legit Pontifex eandem illationem ita se habentem ».>*

Ici encore, Martène obéit à l'indication que lui donne notre manuscrit et il en complète le texte d'après Jean Morin, *op. cit.*, p. 65-68 (= *Arsenal* 227, f. 156^v-167^v). Toutefois il omet les litanies (MORIN, *op. cit.*, p. 65-66 ; *Arsenal* 227, f. 160^r-164^r).

= MARTÈNE, à la suite du précédent ; t. IV, p. 298-302 (éd. de Venise, t. III, p. 106-107).

7. — f. 368^v-371^r (suite du précédent) : *Infra actionem. Communicantes et diem sacratissimum celebrantes quo dominus noster ... et peracta sunt omnia.*

= MARTÈNE, *ibid.*, à la suite ; t. IV, p. 302-304 (éd. de Venise, t. III, p. 107-108).

8. — f. 372^r-375^r : *Feria sexta quae est Parasceve. Statio in Suxurio, hoc est in Basilica Jerusalem. Officium istius diei ... moriem superavit in aeternum. Finit de Parasceve.*

= MARTÈNE, L. IV, c. XXIII ; t. IV, p. 372-376 (éd. de Venise, t. III, p. 133-134).

9. — f. 375-384 : *Incipit de sabbato sancto. Ordo Baptisterii. Orationes ad catechumenum faciendum. Omnipotens sempiterne Deus, Pater domini nostri ... consepulti Christi fide renati.*

= MARTÈNE, L. IV, c. XXIV ; t. IV, p. 428-436 (éd. de Venise t. III, p. 154-157).

10. — f. 384^r : *Ordo ad consignandos infantes. Omnipotens sempiterne Deus qui regenerare ... et respondet : Et cum spiritu tuo.*

= MARTÈNE, *ibid.* ; t. IV, p. 437 (éd. de Venise, t. III, p. 157).

Cet ordo avait déjà été imprimé par Martène (L. I, c. II, art. IV, ordo IV ; t. I, p. 251 (éd. de Venise, t. I, p. 93), d'après la même copie.

11. — f. 384^v-386^r : *Laetania terna ad Introitum. Kyrie eleison ... ante tribunal domini nostri Jesu Christi. Amen.*

= MARTÈNE, *ibid.* ; p. 437-438 (éd. de Venise, p. 157).

12. — f. 386^{r-v} : *Ad Cathecumenum faciendum ex Pagano.*

Gentilem hominem cum acceperis ... servire mereatur. Per.

= MARTÈNE, L. I, c. I, art. VII, ordo III ; t. I, p. 38-39 (éd. de Venise, t. I, p. 15).

13. — f. 389^{r-v} : *Item de Sabbato sancto. Si quis nondum catechumenus sabbato sancto ... pro ipsis et communicent. Finit ordo Baptisterii.*

= MARTÈNE, L. I, c. I, art. XVIII, ordo IX ; t. I, p. 181 (éd. de Venise, t. I, p. 68) et L. IV, c. XXIV ; t. IV, p. 438-439 (éd. de Venise, t. III, p. 157-158).

14. — f. 390^r-391^v : [*Antiphonae, Lectiones et Responsoria super Nocturnos*] *In Invitat. Antiph. Alleluia. Surrexit dominus ... in Albarum depositionem observatur.*

= MARTÈNE, L. IV, c. XXV ; t. IV, p. 495-496 (éd. de Venise, t. III, p. 177-178).

La copie s'achève au f. 409^v. Elle est suivie de la table des matières (f. 410^r-411^r). Le f. 411^v est demeuré en blanc ainsi que les 5 feuillets suivants, appartenant au même cahier et non numérotés, qui terminent le volume.

* * *

En raison de son importance particulière et afin de pouvoir m'y attarder un peu plus longuement, j'ai réservé en dernier lieu l'étude du « Pontifical d'Apamée ». La transcription de ce livre et des pièces annexes occupe dans notre volume les ff. 289^r-344^v. Le Pontifical lui-même se termine au f. 337^r. Suivent aussitôt, et sans titre général, du f. 337^r au f. 343^r, les formules des bénédictions épiscopales pour les principales fêtes de l'année liturgique. Immédiatement après, sur ce même f. 343^r, se lit une sorte d'*Explicit* : *Normandus scripsit hoc opus*. Il sert de titre à une courte pièce de vers : *Missus ego venio...*, dont il sera question plus loin. La moitié de la page est demeurée en blanc. La première moitié du f. 343^v est occupée par une formule de serment : *Ego N. electus Valan[ensis]...*, que nous aurons également à considérer. Le bas de la page n'a pas été écrit. Enfin, la *Tabula contentorum in hoc Pontificali* a été dressée sur le f. 344^r et le premier tiers du f. 344^v. Les ff. 345-349 sont demeurés en blanc.

Tout au début, dans la partie supérieure du f. 289^r, une notice de J. Deslions donne quelques renseignements sur le pontifical dont le texte suit immédiatement. Elle a été écrite une fois le travail du copiste achevé, car les lignes se resserrent et les caractères deviennent plus menus à mesure qu'on se rapproche du titre « *In nomine domini, etc.* », par lequel commence la transcription.

En voici la teneur :

Pontificale vetus descriptum ex Codice Ms. Caroliloci et videtur manifeste fuisse ad usum ecclesiae Metropolitanae Appamiensis. Est autem metropolis Syriae Secundae, cui olim subierant episcopatus sex : Arethusanus, Epiphaniensis, Larissenus, Maciamensis, Raphaneensis, Seleuciensis pene Belum. Sed in noticiis recentioribus et in Romano ecclesiarum provinciali, Philippus Labbe, S. J. Conciliorum novissimus Editor¹, ait mutata et corrupta esse omnia quae spectant ad Graeciae, Asiae, Aegyptiae et Africae Metropoles.

L'original, reproduit par le copiste de Deslions, appartenait donc à l'abbaye cistercienne de Chaalis.

Martène, qui donne de nombreux extraits du Pontifical d'Apamée, designe ainsi, en l'année 1700, le document d'où il les a tirés :

Apamiensis ecclesiae in Syria pontificale optima notae anno 1214 scriptum, cum Latini ecclesiam illam occuparent, suosque usus ac ritus in eam invehissent. Cuius usu perfrui licuit Cl. V. Johannis Deslions beneficio².

A s'en tenir aux termes assez vagues de la phrase finale, on pourrait croire que le Doyen de Senlis avait communiqué à Martène le Pontifical d'Apamée lui-même, c'est-à-dire l'original³. Mais dans le *Syllabus librorum* dressé au début du *Tractatus de antiqua Ecclesiae disciplina* (ou t. IV de la première édition), imprimé à Lyon en 1706⁴, la même notice présente une modification, que nous pouvons tenir pour correction intentionnelle. Comme dernière phrase, au lieu de « cuius usu perfrui licuit... », nous lisons : « Cuius apographum olim mecum communicavit Cl. V. Joannes Deslions decanus ecclesiae Silvanectensis ». Il est regrettable que, lorsque le *Tractatus de antiqua Ecclesiae disciplina* fut incorporé au *De antiquis Ecclesiae ritibus*, on ait, dans le *Syllabus librorum* général, conservé l'ancienne notice, sans tenir

1. L'édition des Conciles du P. Labbe avait paru en 1671-1672.

2. *Syllabus librorum*, en tête du t. I de la 1^{re} édition, non paginé. Dans l'édition de Venise-Bassano, t. I, p. xix, on lit : « anno 1114 scriptum ». C'est une des nombreuses fautes qui déparent malheureusement cette réimpression. Dans le corps de l'ouvrage, la date est rectifiée.

3. Interprétation qui n'irait pas sans soulever aussitôt une difficulté. L'original du Pontifical d'Apamée appartenait, non à J. Deslions, mais à l'abbaye de Chaalis. A la rigueur, on pourrait supposer que le Doyen de Senlis, s'étant fait prêter à lui-même ce volume, l'aurait mis à la disposition de Martène. Mais, en ce cas, ce dernier ne se serait pas borné à mentionner l'obligeant intermédiaire : il aurait indiqué, selon son habitude, en quelle bibliothèque était conservé le document d'où il avait tiré ses extraits. Sa coutumière courtoisie lui aurait d'ailleurs fait un devoir de ne pas oublier, dans ses remerciements, les propriétaires véritables.

4. Cf. ci-dessus, p. 323.

compte du renseignement complémentaire que donne la deuxième version¹.

Cet « apographe » est évidemment celui qui nous est parvenu, annoté de la main de Jean Deslions, dans le *Lugdun.* 570, en compagnie des quatre autres copies également prêtées à Martène par l'érudit chanoine².

1. Que la première notice (celle de 1700, reproduite dans la 2^e édition et les suivantes) ait négligé de préciser qu'il s'agissait, non d'un document original, mais d'une copie, cela ne doit pas, de la part de Martène, nous surprendre outre mesure. Dans le *Syllabus* du *Tractatus*, en 1706, les Pontificaux « de Poitiers » et « de S. Prudence », dont nous savons que Martène ne connut que les copies de Deslions (voy. ci-dessus, p. 335-336, la preuve que nous en donne, pour le « Pontifical de Poitiers », ce même volume de 1706), sont pareillement présentés comme s'ils eussent été les originaux eux-mêmes :

Pictaviensis ecclesiae Pontificale vetustissimum annorum circiter 800, quod nunc exstat in Parisiensi bibliotheca conventus RR. PP. Minorum.

Trecensis ecclesiae vetus Pontificale quod dono datum fuit Arremarensi monasterio a Prudentio Trecensi episcopo, qui ante annos 840 ecclesiam Trecensem regebat (Syllabus librorum non paginé, en tête du Tractatus de antiqua Ecclesiae disciplina, Lyon, 1706).

Rien, dans ces notices, ne ferait soupçonner au lecteur que les livres en question sont de simples copies.

2. La dépendance directe de Martène, à l'égard du *Lugdunensis*, se révèle parfois dans un détail. Ainsi, dans l'*ordo* du couronnement impérial, le copiste du *Lugdunensis* (f. 324^r) renvoie à l'*Ordo romanus* (c'est-à-dire à HITTORP, *De divinis catholicae Ecclesiae officiis et mysteriis*, selon l'édition parisienne de 1610) dans les termes suivants, que je mets entre crochets : *Oremus. Deus inenarrabilis auctor mundi, <etc. ut in Ordine Romano, pag. 148, usque ad illa verba inclusive : « ut semper maneant tripudiantes in pace victores. Quod ipse praestare dignetur » >.* Et Martène (t. III, p. 178), au même endroit : *Deus inenarrabilis auctor mundi <etc. ut in Ordine Romano, usque ad illa verba inclusive : « ut semper maneant tripudiantes in pace victores. Quod ipse praestare dignetur » >.* L'emprunt est évident.

J'ai attentivement comparé les extraits de Martène à la copie de Deslions. Les variantes constatées peuvent s'expliquer par la façon hâtive avec laquelle le laborieux bénédictin menait sa tâche. Quelques indices m'inclinent à croire que, pour maintes formules courantes, il s'est borné, en dépouillant le *Lugdunensis*, à noter les *initia* (ainsi que le fait parfois le copiste de Deslions) et qu'il a plus tard complété le texte d'après d'autres documents. Exemple : Dans le rituel des ordinations (t. II, p. 453), il donne l'allocution « *Commune votum communis oratio prosequatur, ut hi... quia (pour qui) in diaconatus ministerio preparantur, etc.* » La même formule, dans le *Lugdunensis* (f. 292^r) ne prévoit qu'un seul ordinand : « ... *ut hic... praeparatur, etc.* » Or le copiste de Deslions était très attentif à ces détails. A la même page, après les premiers mots de l'oraison « *Adesto, quaesumus, omnipotens Deus, honorum dator...* », il arrête sa transcription et ajoute simplement : « *et cetera, ut in Sacramentario S. Gregorii, pag. 189, excepto quod in Sacram. dicuntur in plurali quae in hoc Pontificali dicuntur in singulari* ». Autres renvois semblablement précis ceux ff. 289^r, 290^r, 290^v, 291^r, etc. Nous devons donc croire qu'il n'est pas trompé, en copiant la formule *Commune votum...*, et que celle-ci, dans l'original, était libellée avec le singulier. Martène par conséquent n'a pris son texte au pluriel ni dans l'original du Pontifical d'Apamée, ni dans la copie du Doyen de Senlis. Il n'avait sans doute emprunté à celle-ci que les premiers mots et il a rétabli la suite du texte d'après une autre source, manuscrite ou imprimée.

Dans le *Syllabus librorum* de la 2^e édition (Anvers 1736), après la notice du Pontifical d'Apamée dont il vient d'être question, Martène ajoute celle-ci :

Aliud [Pontif. Apam.] annor. 500 circiter.

Il aurait donc employé, pour cette deuxième édition, en plus du document de 1214 communiqué par le Doyen de Senlis, un second Pontifical d'Apamée, remontant lui aussi au commencement du XIII^e siècle. A vrai dire, je ne vois pas quel parti il en aurait tiré. En fait d'extraits « Apaméens », la deuxième édition n'en contient qu'un de plus que la première : la *Benedictio viduae*¹. Mais cet *ordo* figure tel quel dans l'« apographe » de Deslions, que Martène avait en mains, lorsqu'il préparait sa première édition. Entre le texte du *Lugdun.* 570 (f. 303^r-304^r) et celui de Martène, on constate le plus parfait accord : même titre et mêmes rubriques ; mêmes oraisons, les unes reproduites en entier (les mêmes de part et d'autre : la secrète et les deux postcommunions de la messe), les autres simplement représentées par les premiers mots, avec renvois identiques à l'*Ordo Romanus* ou à l'*Ordo* de la consécration des vierges. Dans le manuscrit de Lyon, l'épître et l'évangile sont donnés en entier, tandis que Martène se borne à indiquer les premiers mots et les derniers. Il n'y a donc aucune raison de supposer que, pour cette *Benedictio viduae*, Martène ait disposé d'une autre source que du *Lugdunensis* 570. Je suis très porté à croire que la courte notice : « *Aliud Pontificale...* » est due à une simple inadvertance².

Toutes les recherches que j'ai pu faire pour retrouver le manuscrit original du Pontifical d'Apamée sont demeurées infructueuses. M. l'abbé V. Leroquais ne l'a rencontré dans aucune des bibliothèques de France qu'il a maintes fois explorées, et tout récemment encore, en préparant le répertoire des pontificaux manuscrits qu'il nous donnera prochainement. Les manuscrits de l'antique abbaye de Chaalis ont pour la plupart disparu. Il est bien regrettable qu'ils n'aient pas été acquis, en 1727,

1. Éd. de Venise, t. II, p. 200 : *Ex ms. Pontificali metropolitanae ecclesiae Apamiensis in Syria.*

2. Lorsque Martène donnait au public sa 2^e édition (1736), il y avait une quarantaine d'années, peut-être davantage, qu'il avait fait ses prélèvements dans les copies du Doyen de Senlis († 1700). La *Benedictio viduae* était un de ces extraits. Pour une raison quelconque, il l'omit dans la première édition. La retrouvant plus tard dans ses papiers, avec l'étiquette « *E Pontificali Apamiensis ecclesiae* », il décida de la publier. Peut-être ses souvenirs n'étaient-ils plus très précis et prit-il ce « Pontifical d'Apamée » pour un document différent de celui de 1214. Cela expliquerait l'insertion de la brève notice « *Aliud Pontificale...* »

pour la Bibliothèque du Roi, ainsi qu'il fut un instant projeté¹. Martène, qui les vit sur place au début de novembre 1713, ne dit rien de leur nombre et n'en signale aucun en particulier². Léopold Delisle en a identifié une quarantaine à la Bibliothèque Nationale³. La Bibliothèque de Berlin en possède un⁴. Un fragment d'un autre, le début d'un pontifical du XIV^e siècle, est conservé au Musée Jacquemart-André, à Chaalis. Déjà incomplet, il avait été donné à notre Jean Deslyons par les religieux de l'abbaye, ce qui semble indiquer qu'ils n'avaient pas pour leur bibliothèque un attachement exagéré⁵.

Si nous n'avions, pour garantir l'authenticité du « Pontifical d'Apamée », que l'acceptation par Martène du jugement formulé par le Doyen de Senlis, dans la notice qu'on a lue plus haut, nous devrions nous tenir sur la réserve. Nous avons vu, à propos du « Pontifical de S. Prudence » et de celui « de Poitiers », que le bon Bénédictin n'aimait pas infliger de démenti aux obligeants propriétaires de manuscrits qui l'aidaient dans sa tâche.

Ici cependant nous sommes sur un terrain ferme et nous pouvons, en toute sûreté, ratifier l'état civil du manuscrit disparu. Au f. 296^r du *Lugdun.* 570, parmi les interrogations posées par le prélat consécrateur à l'évêque ordinand, figure celle-ci : *Vis ecclesiae Apamiensi, mihi meisque successoribus fidem, obedientiam et reverentiam exhibere ?* — C'est donc le métropolitain d'Apamée qui est censé faire l'ordination.

Au f. 343^v est transcrite la formule du serment d'obédience que devait prêter, entre les mains de ce prélat, l'évêque nouvellement élu au siège suffragant de Valanée :

Ego N. Electus Valan[ensis] ab hac hora in antea fidelis et obediens ero sanctae Apamiensi ecclesiae et domino meo N. eiusdem ecclesiae Archiepiscopo suisque successoribus canonice intrantibus.

1. L. DELISLE, *Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. II. 1874, p. 349.

2. [EDM. MARTÈNE et URSIN DURAND], *Voyage littéraire de deux Religieux bénédictins*, t. I, deuxième partie, Paris, 1717, p. 258.

3. DELISLE, *l. c.*

4. Valentin ROSE, *Verzeichniss der Lateinischen Handschriften der königl. Bibliothek zu Berlin*, t. I, 1893, p. 274 : *Cod. Phillip.* 125.

5. *Catalogue général des Manuscrits des bibl. publ. de France. Paris. Bibliothèques de l'Institut*, 1928, p. 365-366 : Musée Jacquemart-André à Chaalis, ms. n. 15 : Fragment de pontifical. F. 1 : *Incipit ordo de sacris ordinibus. Psalmista id est cantor...* Au bas de la 1^{re} page on lit : *Hic codex imperfectus mihi datus fuit ex bibliotheca Caroliloci. Deslyons decanus ecclesiae Silvanectensis.* — Le début de ce pontifical n'est pas celui du Pontifical d'Apamée.

Non ero in consilio aut in facto ut vitam perdant, aut membra, aut capiantur mala captione. Consilium vero quod mihi creditum fuerit per se aut per nuntios suos sive per litteras nulli manifestabo ; ad eorum damnum me sciente nunquam ero. Pontificatum Appamiensis ecclesiae et possessiones et iura eiusdem manutenebo et adiutor ero ad retinendum et defendendum, salvo meo ordine, contra omnem hominem. Nuntios eorum in eundo et redeundo honorifice tractabo et in suis necessitatibus adiuvabo. Vocatus ad synodum veniam nisi praepeditus fuero canonica praepeditione. Possessiones Valeriensis ecclesiae non vendam, neque donabo, neque impignorabo, neque in feudo de novo vel aliquo modo alienabo inconsulto archiepiscopo metropolitano meo Appamiensi. Male alienata pro posse meo requiram et recuperabo. Sic me Deus adiuvet et haec sancta Dei Evangelia.

Anno domini 1214. Sexta die.

Ce serment est tout à fait conforme au formulaire officiel élaboré à Rome dès le temps de Grégoire VII¹. Le pontifical, à la suite duquel il a été transcrit, appartenait-il à l'archevêque d'Apamée ou à son suffragant de Valanée ? Peut-être, si nous disposions de l'original, quelque indice négligé par le copiste nous permettrait-il de nous prononcer. L'absence de noms propres, pour désigner l'un et l'autre de ces prélats, montre que cette formule n'est pas un document réellement souscrit par un personnage déterminé, mais plutôt un modèle officiel, destiné à servir dans une circonstance prévue. La date de 1214 doit sans doute se rapporter au sacre d'un évêque de Valanée accompli en cette année. Le pontifical existait antérieurement, selon toute vraisemblance. Mais on ne saurait l'affirmer : à défaut de l'écriture originale, nous n'avons aucun moyen de reconnaître avec certitude si le serment est une pièce rapportée, ajoutée après coup. On pourrait en effet concevoir qu'un scribe, exécutant un pontifical à l'intention d'un évêque de Valanée, ait lui-même transcrit, à la fin du livre, la formule du serment qu'auraient à prêter, avant leur sacre, les nouveaux titulaires de ce siège. En ce cas la date *Anno domini 1214. Sexta die* ||, malheureusement laissée en suspens par le copiste du *Lugdun.* 570, aurait marqué l'année et le jour où le travail fut terminé.

Cette façon de voir semble avoir été celle de Martène, lorsqu'il

1. Cf. *Liber Censuum*, n° CXLV : *Juramentum archiepiscoporum de obedientia beato Petro et suis successoribus*; n° CXLVII : *Juramentum episcoporum vel abbatum qui a Romano pontifice consecrantur* ; éd. FABRE-DUCHESNE, t. I, p. 415, 416. Pour le XIII^e s., les formules analogues abondent dans le *Liber Censuum*. Nous retrouverons alors ce serment dans le pontifical romain.

cite le « *Pontificale Apamiense anno 1214 scriptum* »¹. Je la crois cependant peu probable. Si le scribe avait voulu dater son ouvrage, il aurait eu une excellente occasion de le faire ailleurs. Au f. 343^r de la copie de Lyon, avant par conséquent la formule du serment, nous lisons une pièce de vers, sorte d'*envoi* qui annonce l'arrivée du pontifical au prélat pour lequel il a été transcrit. C'est à la fin de ce morceau, qui semble bien marquer le terme du livre, qu'un *Explicit* daté eût été à sa place.

Voici ces quelques distiques :

Normandus scripsit hoc opus.
Missus ego venio, vereor tamen ipse venire
Ne videar tardus, sicque placere minus.
Perfectum volui non imperfectus adire
Unde mihi ratio, non mora, causa morae.
Munus amicitiae vobis me misit amicus.
Optabit ut faciam, quod minus ipse facit.
Qui servire cupit vobis, ut serviat in me
Me serviturum tempus in omne dedit.
Si gratus fuero, nihil illi gratius, a quo
Missus ego, cuius gloria, vestra salus.

Nous apprenons d'abord que le scribe s'appelait *Normandus*. Puis le livre lui-même prend la parole et s'adresse à son nouveau maître : Voici qu'on m'achemine vers vous, mais je crains de faire figure de retardataire et ainsi de vous plaire moins. Destiné à une personne parfaite, j'ai voulu n'aller vers elle qu'après avoir atteint toute ma perfection : c'est donc pour une bonne raison, et non pour m'être retardé, que je suis en retard. Je suis l'offrande de l'amitié que vous envoie un ami. Il souhaitera que je fasse ce qu'il fait trop peu par lui-même. Lui qui désire tant vous servir, veut vous servir par moi : il me donne à vous, pour que je vous serve sans fin. Que j'aie l'heur de vous plaire, et rien ne sera plus agréable à celui qui m'envoie et qui met sa gloire en votre conservation.

De qui est ce poétique madrigal et à qui était-il destiné ? Le prélat auquel s'adressaient de si bons sentiments était-il un évêque de Valanée ou le métropolitain d'Apamée ? Nous savons trop peu de chose sur l'histoire de ces deux sièges pour pousser bien loin notre enquête. Valanée (Balanée, Valénie, aujourd'hui Bâniyâs) était située au bord de la mer, entre Tripoli au sud et

1. Cf. sa notice du *Syllabus librorum* et les titres de ses extraits.

Laodicée au nord. Au cours du XII^e siècle, un évêque latin, dépendant de la métropole d'Apamée, y avait été installé¹. Il résidait habituellement au château-fort de Margat, qui était, depuis la chute de Jérusalem (1187), le principal établissement des Hospitaliers. Il semble même avoir été habituellement choisi parmi les religieux de cet Ordre². On ne saurait nommer avec certitude celui qui occupait le siège en 1214. Les archevêques latins d'Apamée n'ont pas laissé, pour cette période, beaucoup plus de traces. En 1215, le titulaire du siège s'appelle Othon, ou Odon³. En 1198, un certain Lao, ou Laurent, avait été transféré d'Apamée à Tripoli⁴.

L'expéditeur du Pontifical demeure aussi mystérieux que le destinataire. Peut-être le copiste *Normandus* était-il un Français du nom de Lenormand. Peut-être (seconde supposition, moins étayée encore que la première) vivait-il à Antioche, siège du patriarcat et capitale de la principauté, où il a pu trouver le livre qui a servi de modèle à sa transcription. Celui-ci était un pontifical purement romain, conforme de tous points à l'édition la plus récente, élaborée dans les dernières années du XII^e siècle par quelque cérémoniaire de la cité apostolique. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'il ait si tôt émigré en Syrie. Je ne saurais parfaitement concilier les divers auteurs qui ont tenté de dresser la liste des patriarches latins d'Antioche, pour la fin du XII^e siècle et le début du suivant⁵. De 1209 à 1217, le siège fut occupé par un italien, le patriarche Pierre II, cardinal de Sainte-Marie *in via Lata* depuis 1193 et nommé à Antioche par Innocent III, dont il fut aussi le légat⁶. Cardinal et légat du pape, on ne concevrait guère qu'il eût emporté avec lui un autre pontifical que le ponti-

1. Le Provincial d'Albinus ne le mentionne pas encore. Mais, sur celui de Cencius (1192), il figure comme unique suffragant d'Apamée. Cf. *Liber Censuum*, éd. FABRE-DUCHESNE, t. I, p. 239 ; t. II, p. 106.

2. DU CANGE, *Les Familles d'Outre-Mer* (publié par E. G. REY, Paris, 1869), p. 814 ; E. REY, *Les Colonies franques de la Syrie aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris, 1883, p. 120-125 ; 355 ; RÖHRICHT, *Syria Sacra*, dans la *Zeitschrift des Deutschen Palaestina-Vereins*, X, 1887, p. 34 ; EUBEL, *Hierarchia cathol.*, t. I, 1878, p. 541.

3. RÖHRICHT, *op. cit.*, p. 11.

4. EUBEL, *op. cit.*, p. 94. Il avait auparavant confirmé l'élection d'un évêque de Valanée. (INNOCENT III, *Epist.* I, 50 et 51 ; P. L., CCXIV, 45, 46).

5. RÖHRICHT, *Syria Sacra*, p. 3-4 ; L. DE MAS-LATRIE, *Les Patriarches latins d'Antioche*, *Revue de l'Orient chrétien*, II, 1894, p. 192-205 ; E. REY, *Les dignitaires de la principauté d'Antioche, grands officiers et patriarches*, *ibid.*, VIII, 1900-1901, p. 116-157 ; EUBEL, *op. cit.*, p. 93 ; C. KARALEVSKIJ, article *Antioche*, dans le *Dictionn. d'Histoire et de Géogr. ecclés.*, t. III, col. 622-624.

6. Cf. L. DE MAS-LATRIE, *op. cit.*, p. 194-196 ; E. REY, *op. cit.*, p. 139.

fical romain alors en usage. D'ailleurs, et sans mettre en cause de personnages particuliers, l'intervention constante des papes, d'Innocent III notamment, dans l'organisation religieuse et l'histoire mouvementée des établissements latins d'Orient¹, le va-et-vient des légats, l'envoi fréquent d'ecclésiastiques ou de religieux occidentaux, souvent italiens, pour occuper les évêchés nouvellement créés, suffisent à expliquer que le pontifical de Rome ait pris de bonne heure le chemin d'Antioche et de Constantinople². Il n'est donc pas invraisemblable que le copiste Normandus ait transcrit à Antioche même, d'après un exemplaire du patriarcat, le pontifical d'Apamée.

Quoi qu'il en soit des diverses suppositions que la pénurie des documents m'a contraint de multiplier, les résultats positifs de la seconde partie de cette étude peuvent se résumer dans les conclusions suivantes :

1. Le « Pontifical d'Apamée » n'est pas un mythe analogue au « Pontifical de S. Prudence ».

2. L'original, possédé au XVII^e siècle par l'abbaye de Chaalis, avait été transcrit dans les premières années du XIII^e siècle.

3. Le *Lugdunensis* 570 nous en a conservé une copie exécutée par les soins de Jean Deslions.

4. Pour reconstituer le texte original, les extraits publiés par Martène ne sont d'aucune utilité, car ils sont eux-mêmes tirés du manuscrit de Lyon.

5. Mais ce dernier mérite confiance, car, pour d'autres textes, où nous avons pu le confronter avec les originaux reproduits, nous avons constaté sa remarquable exactitude.

6. Le « Pontifical d'Apamée » reproduisait un modèle romain, de la fin du XII^e siècle, lequel se place entre les premières éditions

1. Cf. E. REY, *op. cit.*, p. 133-139.

2. Martène cite parmi ses documents un « *Constantinopolitanae ecclesiae pontificale vetus ad latinis ritus accommodatum cuius character ad annos 500 accedit, scriptum proinde eo tempore quo, Urbe a Gallis occupata, latinis ritibus serviebat* » (*Syllabus* ; éd. de Venise, t. I, p. xx). Ce livre, l'actuel ms. 536 de la Bibliothèque Mazârine, est un des bons exemplaires du pontifical romain du XIII^e siècle. — Cependant Rome ne suffisait pas à fournir de livres liturgiques tous les évêques latins d'Orient. L'empereur de Constantinople avait demandé à Innocent III d'envoyer au moins des modèles qui puissent être reproduits : celui-ci transmet la requête à l'épiscopat de France (25 mai 1205) : *Postulavit missalia, breviaria, coeterosque libros in quibus officium ecclesiasticum secundum instituta sanctae Romanae ecclesiae continentur, ad partes illas faceremus transmitti... Memoratos quoque libros, quibus non solum abundare sed superabundare vos novimus, ad partes illas, saltem pro exemplaribus, mittere procuretis* (Innoc. III *Epist.* VIII, 70 ; P. L., CCXV, 637). Sans doute le pape avait-il envoyé lui-même, avant de s'adresser aux évêques français, les manuscrits liturgiques dont il pouvait disposer.

romaines du pontifical romano-germanique et le pontifical romain du XIII^e siècle¹.

Ce dernier point demanderait à être plus développé. Je le ferai en décrivant les documents sur lesquels je fonde l'édition du Pontifical romain du XII^e siècle². On trouvera dans ce livre le texte entier du Pontifical d'Apamée, en connexion avec les documents analogues du même temps. Je me contenterai donc d'indiquer ici, pour terminer cet article, les passages du *Lugdun.* 574 qui correspondent aux extraits imprimés par Dom Martène.

1. — F. 289^r-300^v : *In nomine domini incipit ordo de septem ecclesiasticis gradibus. In primis praeformatio ad clericum faciendum. Oremus, dilectissimi fratres intra in gaudium domini tui* (série des ordinations, jusqu'au sacre épiscopal inclusivement).

= MARTÈNE, L. I, c. VII, art. IV, *ordo* XXIII (avec des omissions) ; t. II, p. 449-462 (éd. de Venise, t. II, p. 69-74).

2. — f. 300^v-303^r : *Ordo ad consecrandam sacram virginem quae in dominicis diebus, etc. Ipsa igitur virgo quae sanctimonialis fieri ... tua consolatione percipiat. Per.*

= MARTÈNE, L. II, c. IV, *ordo* V ; t. III, p. 124-127 (éd. de Venise, t. II, p. 191-192).

3. — f. 303^r-304^r : *Benedictio viduae quae fuerit castitatem professsa, etc. Vidua quae est soluta a lege viri ... plenitudine gloriatur. Per.*

= MARTÈNE, L. II, c. VII, *ordo* III, éd. de Venise, t. II, p. 200 (Manque dans la première édition).

4. — f. 304^r-305^r : *Ordo ad abbatem benedicendum vel abbatissam. Consimilis est enim utriusque benedictio ... ordine suo, missam proseguatur.*

= MARTÈNE, L. II, c. I, *ordo* VII ; t. III, p. 39-40 (éd. de Venise, t. II, p. 158).

5. — f. 305^r-311^v : *Incipit ordo ad benedicendam ecclesiam. Primitus decet episcopum cum clericis ... accendantur luminaria et incipit cantor introitum.*

= MARTÈNE, L. II, c. XIII, *ordo* XI ; t. III, p. 299-304 (éd. de Venise, t. II, p. 274-276).

1. Cf. M. ANDRIEU, *Les Ordines Romani du haut Moyen-âge*, t. I, p. 524.

2. J'éprouve quelque confusion à annoncer ce travail (*Le Pontifical romain au moyen-âge*, comprenant l'édition du Pontifical romain du XII^e siècle, du Pontifical romain du XIII^e s. et du Pontifical de Guillaume Durand) alors que j'en ai d'autres en suspens, au sujet desquels on aurait le droit de me demander des comptes. Qu'on veuille bien me permettre d'assurer qu'aussitôt libéré du côté du Pontifical (et je n'en suis plus très loin), rien ne me distraira des *Ordines romani*.

6. — f. 311^v-312^r : *Reconciliatio violatae ecclesiae. Primitus veniat episcopus ... de omnibus finibus mundi congregatam, etc.*

= MARTÈNE, L. II, c. XV, ordo III ; t. III, p. 335 (éd. de Venise, t. II, p. 285-286).

7. — f. 312^v-313^v : *Benedictio altaris itinerarii. In primis aspergatur aqua benedicta ... Omnipotens semp. Deus altare hoc nomini tuo dicatum, etc.*

= MARTÈNE, L. II, c. XVII, ordo II ; t. III, p. 353-354 (éd. de Venise, t. II, p. 291-292).

8. — f. 314^v-315^r : *In Purificatione beatae Mariae virginis secunda hora diei ... agatur missa ordine suo.*

= MARTÈNE, L. IV, c. XV, ordo III ; t. IV, p. 121-122 (éd. de Venise, t. III, p. 47).

9. — f. 317^r-318^{bisr} : *Feria quinta maioris hebdomadae dies solemnis est, id est coena domini ... in lampadibus ibi comburantur.*

= MARTÈNE, L. IV, c. XXII ; t. IV, p. 318-320 (éd. de Venise, t. III, p. 115-116).

10. — f. 318^{bisr}-319^r : *Feria sexta Parasceves, pulsata tabula hora sexta ... ait latro ad latronem.*

= MARTÈNE, L. IV, c. XXIII ; t. IV, p. 370-371 (éd. de Venise, t. III, p. 132-133).

11. — f. 319^r-320^v : *Magno vero diei sabbato sancto ac solemnisimo, primo mane ornetur ecclesia ... letaniam septenam, quinam et ternam.*

= MARTÈNE, L. IV, c. XXIV, t. IV, p. 442-443 (éd. de Venise, t. III, p. 160).

12. — f. 320^v-322^r (suite du précédent) : *Sed et illud quoque non est ignorandum quod hac die post tertiam ... deinde cum letaniis revertitur ad altare.*

= MARTÈNE, L. I, c. I, art. XVIII, ordo XIV ; t. I, p. 196-198 (éd. de Venise, t. I, p. 74-75).

13. — f. 322^{r.v} (suite du précédent) : *Ordo ad consignandos infantes hic est : Infantes quidem in brachiis dextris ... et Filius et Spiritus Sanctus. Amen.*

= MARTÈNE, L. I, c. II, art. IV, ordo XVII ; t. I, p. 259-260 (éd. de Venise, t. I, p. 95-96).

14. — f. 322^v (suite du précédent) : *Illud autem de parvulis providendum est ... et in sabbato Pentecostes celebretur.*

= MARTÈNE, L. I, c. I, art. XVIII, ordo XIV, in fine ; t. I, p. 198 (éd. de Venise, t. I, p. 75).

15. — f. 322^v-323^r (suite du précédent) : *Ubi vero baptismus*

non celebratur, hora congrua ... Ite missa est, secundum ordinem romanum.

= MARTÈNE, L. IV, c. XXIV ; t. IV, p. 443 (éd. de Venise, t. III, p. 160-161).

16. — f. 323^{r-v} : *Incipit ordo qualiter romanus pontifex apud basilicam beati Petri Apostoli debeat ordinari. Primicerius cum schola inchoat antiphonam ... peragitur missa ordine suo.*

= MARTÈNE, L. I, c. VIII, art. XI, ordo XIV, versus finem ; t. II, p. 462 (éd. de Venise, t. II, p. 74.)

17. — f. 323^v : *Item benedictio papae de episcopo facti. Orationem primam dat episcopus Albanensis ... archipresbyter tertiam dat orationem.*

= MARTÈNE, à la suite du précédent ; t. II, p. 462-463 (éd. de Venise, t. II, p. 74).

18. — f. 323^v-325^r : *Incipit ordo qualiter rex Teutonicus Romam ad suscipiendam coronam imperii venire debeat, ibique per manum romani pontificis imperatorem coronari. Postquam enim a principibus suis electus fuerit ... turbetur tempestate bellorum. Per.*

= MARTÈNE, L. II, c. IX, ordo VI ; t. III, p. 178-180 (éd. de Venise, t. II, p. 211-212).

19. — f. 329^r-333^r : *Incipit ordo visitationis infirmorum. Quando ingreditur sacerdos ... ad salutem tam animae quam corporis.*

= MARTÈNE, L. I, c. VII, art. IV, ordo XX ; t. II, p. 200-203 (éd. de Venise, t. I, p. 335-336).

20. — f. 333^r-336^r : *Cum vero infirmus ad exitum appropinquerit ... beata Maria cum omnibus sanctis.*

= MARTÈNE, L. III, c. XV, ordo IX ; t. III, p. 636-638 (éd. de Venise, t. II, p. 397-398).

21. — f. 336^r-337^r : *Benedictio cimiterii. In primis ubi episcopus ad locum venerit ... defensionis suae auxilium sentiatur. Per.*

= MARTÈNE, L. II, c. XX, ordo III ; t. III, p. 363-364 (éd. de Venise, t. II, p. 295).

Strasbourg.

MICHEL ANDRIEU.

UN BILLET LITTÉRAIRE

SUR LE RETOUR DU PRINTEMPS

DANS UN MANUSCRIT DE SAINT-VICTOR.

L'un des recueils épistolaires qui nous viennent de Saint-Victor de Paris¹, celui-là même qui renferme la correspondance du chancelier du roi Louis VII, Hugues de Champfleury, évêque de Soissons († 1175)², se termine par une lettre tout à fait singulière, qu'il serait fâcheux, semble-t-il, de laisser dans l'oubli. André Duchesne l'a publiée avec tout le recueil³, mais avec moins d'exactitude qu'il n'a coutume, sautant même plusieurs mots⁴. Depuis lors, Martène ne l'ayant pas comprise, ni sans doute retrouvée, parmi les « anciens monuments » relatifs à l'abbaye de Saint-Victor⁵, et Brial, d'autre part, ayant repris

1. Sur ces recueils, cf. A. LUCHAIRE, dans *Université de Paris : Bibliothèque de la Faculté des Lettres*, VIII (1899), pp. 31-79.

2. Cf. *Histoire littéraire de la France*, XIII (1814), pp. 536-541 (notice de BRIAL); et A. LUCHAIRE, *Études sur les actes de Louis VII* (1885), p. 57 sq., 61. Cet historien établit d'une manière définitive que l'ancien archidiacre d'Arras, promu au siège de Soissons en 1159, tint la chancellerie royale depuis 1150 (probablement en novembre), jusqu'en 1172 (après le 16 avril, certainement avant le 11 novembre). Il se retira pour lors chez ses amis les Victorins et décéda parmi eux le 4 septembre 1175, leur faisant un legs important (cf. FOURIER BONNARD, *Histoire de l'abbaye royale et de l'Ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris*, I, s. d., p. 250.) — Migne (*P. L.*, CXCVI, 1583-1588) a reproduit la notice du *Gallia christiana*, et huit lettres adressées par Hugues à divers (d'après les textes de Duchesne); le recueil épistolaire se présente beaucoup plus complet, avec les lettres reçues par Hugues, — en tout 47 pièces, — dans le *Recueil des Historiens des Gaules*, t. XVI (1813), pp. 201-208, grâce aux soins de BRIAL, qui a reclassé selon l'ordre chronologique, conformément à sa méthode habituelle, tous les articles signalés jusque-là de part et d'autre. Voir surtout les touchantes lettres adressées de Saint-Victor *in extremis*, d'une part au roi Louis VII (*P. L.*, ib., 1588), d'autre part à l'archevêque de Reims, Henri, frère du roi (*Recueil...*, ib., p. 206).

3. *Historiae Francorum Scriptores ab Hugone et Roberto regibus usque ad Philippi Augusti tempora*, t. IV (1641), pp. 557-762 : série continue de 569 lettres, suivant l'ordre de notre manuscrit, le *Reginensis Lat. 179* de la bibliothèque Vaticane, qui faisait alors partie de la collection d'Alexandre Petau. En attendant la notice détaillée que nous avons rédigée pour le premier volume du catalogue des *Reginenses Latini* (pp. 419-430), voir LUCHAIRE, *Université* etc., p. 31 sq.

4. *Op. laud.*, p. 762 : « Epistola DLXIX »; dans le ms. 179, ff. 273^v-274^v.

5. *Veterum Scriptorum... Amplissima collectio*, t. VI (1729), 217-280. Voir d'autre part la section consacrée par MIGNÉ aux abbés de Saint-Victor (*P. L.*, CXCVI, 1365-1418), qui coïncide principalement avec la documentation réunie par Martène.

toutes les pièces du même contexte qui intéressent directement l'histoire¹, il est très vraisemblable que ce morceau privé d'adresse et purement littéraire a trouvé peu de lecteurs.

Le voici donc tel que le copiste victorin l'a transcrit environ l'année 1200, c'est-à-dire une génération, probablement, après sa composition. Il avait pu le trouver en effet, sous cette forme, parmi les papiers de l'ancien ministre, retiré après sa disgrâce à Saint-Victor, où il acheva ses jours. C'est du moins l'hypothèse qui me paraît la plus séante dans les circonstances données, à savoir de regarder Hugues lui-même, encore chancelier, comme le destinataire de la lettre². L'auteur serait évidemment un ami, plus jeune et de moindre rang, duquel il n'y a aucune chance désormais de lever l'anonymat ; ce que notre curiosité regrette fort³. Il faudra, en bref, se contenter d'inscrire en regard du texte une date approximative : troisième quart du XII^e siècle, et le nom douteux du destinataire : Hugues de Champfleury. Pour qu'on en apprécie mieux la saveur et le tour, je proposerai, aussitôt après, un sommaire aussi exact que possible, dans le style direct. A noter, dès le principe, que la note chrétienne ou simplement religieuse ne résonne nulle part clairement, à tel point que, n'était la dernière phrase, il serait loisible de se demander si l'écrivain vivait encore durant l'antiquité ; nous dirons donc que ce billet représente le divertissement d'un lettré.

Nuper stilum arripui, ut tibi aliqua denotarem⁴ ; et, cum languit animus, cecidit manus, nichil huic dignum occurrit quod scriberet, nichil illi quod pingeret. Dimisso seorsum proposito, conuersus sum ad contemplandum hanc impotentiam, et ex causis cepi coniectare effectus.

- 5 Volueram⁵ tibi aliquid certi significare ; sed comperi tandem ex animo elici non posse quod in animo non erat. Turbe siquidem rerum nundinantur in cerebro ; et, dum uariis fluctibus periclitatur mens naufraga,

1. *Recueil des Historiens des Gaules*, t. XV (1808) et XVI (1813) ; la plupart des pièces reparaissent dans ce t. XVI sous le nom de Louis VII, pp. 1-170 (soit 500 lettres, celles qu'avait publiées Duchesne formant la trame) ; suivent la correspondance d'Henri, frère du roi, moine à Clairvaux, puis évêque de Beauvais et archevêque de Reims (pp. 171-200), et celle d'Hugues de Champfleury (voir ci-dessus).

2. Ceci se laisse surtout déduire, à moins que je ne m'abuse, des termes mêmes de la salutation finale : ... *pater mundi oculus, uitalis spiritus, pater optime rerum*. La vraisemblance serait beaucoup moindre en faveur d'un abbé de Saint-Victor.

3. Je dois remercier M. le Professeur A. Souter, l'éminent philologue et lexicographe d'Aberdeen, d'avoir bien voulu s'intéresser à cette lettre ; je l'avais prié en particulier, de dissiper mes doutes touchant l'origine médiévale du morceau.

4. A prendre au sens d'*indicare* (« signifier ») ; voir, aussi bien, ci-dessous : *significare* (l. 5).

5. Duchesne a imprimé : *Nolueram* ; si c'est là une correction délibérée, elle introduit réellement un non-sens.

quot sententias de uiuendi modo concipit diuersas, tot peruersas.

Non ¹ hic exquiras exquisita uocabula ; non mireris orationem, sed orantem ².

Sedebam nouiter sub anni renascentis infantia ³ in orto pubescentium arborum, ubi rebus fetis arridebat aprica formositas ⁴.

Humus hyemi maritata ⁵, uerno iam tepore ⁶ respirans, conceptaque parturiens semina post duos coniugis amplexus, ueris tamquam paranimphi placidum testabatur aduentum. Vernabat ⁷ desuper celi crispantis reformata temperies ; et ad celsiora signiferi sol festinus euadens, quamuis nouo diademate foret insignitus, tamen iuratus in nostrum obsequium, pro terre fetibus nature ⁸ supplicabat. Hec ⁹, insensibiliter in istis sensibilibus queque suis locis distinguens et ordinans, de secretis recessibus terre gremio instillabat gratiam educandi.

Mirabar bestias et aues, que in certis regionibus, in locis scilicet ascriptis, floridis, consitis, sationalibus ¹⁰, in aere, in aquis, fluuiialibus et marinis, plurimo ¹¹ tempore diuersis uocibus naturam salutabant.

Nam rugit leo, rudis asinus, mugit bos, hinnit equus ¹², murmulat

1. Nu(m) Ms. ; mais, aussitôt après, n(on) régulièrement ; par suite, la correction s'impose, et Duchesne l'a faite justement, cette fois.

2. Au sens classique : « discours », « discoureur ».

3. Dans le ms. *infantiam*, mais la dernière lettre est exponctuée. Pour le reste, on rapprochera une phrase d'Ennodius, dans sa première *Dictio* (pour l'anniversaire de l'archevêque de Milan, Laurentius, vers 505) : « libet ... cum anni renascentis infantia florulenta, si ualeo, dictione uernare » (éd. HARTEL, 1882, p. 424 l. 24 éd. VOGEL, 1885, p. 2 l. 2 ; pour la date de ce discours, voir *ib.*, p. XIV, et p. XXVIII).

4. Rapprocher de nouveau Ennodius, même contexte : « ... cum mutuis palmitum brachiis uinearum textitur aprica formositas » (HARTEL, p. 425 c. 8 ; VOGEL, p. 2 l. 10).

5. Ennodius : « ... alius sicci fomitis amore maritata » (HARTEL, p. 425 l. 1 ; VOGEL, p. 2 l. 4). « Maritare » appartient au lexique d'Ennodius (huit autres exemples relevés dans l'*index* de VOGEL, p. 393).

6. Ennodius : « uita segetum glebis sepulta hiemalibus... tepore fota concipitur » ; « eneruata tepore uentorum ferocitas migrat in deliciis nauigantis » (HARTEL, p. 425 l. 6 et 12 ; VOGEL, p. 2 l. 8 et 12).

7. Voir ci-dessus la première citation d'Ennodius, où, toutefois, l'emploi est métaphorique.

8. En vertu des rapprochements qui précèdent, autorisés tous par le même contexte, il y a lieu d'indiquer encore : « ... quae intra tunicam natura artauerat frondium decora soluuntur » (HARTEL, p. 425 l. 3 ; VOGEL, p. 2 l. 6). De tout ceci, il ressort sans le moindre doute que notre auteur avait lu Ennodius, dont le recueil de lettres, discours et poèmes était fort répandu au moyen âge ; mais, si sa mémoire en est pour ainsi dire imprégnée, il ne copie pas la susdite *Dictio* et sait rester beaucoup plus clair.

9. Hoc Duchesne ; ce qui rend la phrase inintelligible ; car ce *haec* sujet représente sûrement « natura », exprimé à la fin de la phrase précédente.

10. « Ensemencés », terme médiéval (comme me l'a fait remarquer M. Souter) ; voir DU CANGE : *Satio, Sationalia* ; un document relatif à Chartres en 1186, oppose *sationalis terra* à *uineis consita*. Notre passage paraît donc distinguer : parterres, vignobles, champs ou labours.

11. Strictement, le manuscrit fait lire : *plurim(um)*.

12. Ainsi dans le manuscrit.

- 25 mula, grunnit sus, gratit¹ catulus, mintit² hircus, balat ouis, ululat lupus, uulpes³ gannit ; pardus ferit⁴, tigris rauca, honager mugilat ; barrit elephantus ; friguciant⁵ passerres, pubant⁶ uultures⁷ ; milui lupiunt, turtures gemunt ; crocitant corui, garriunt graculi⁸, gligunt⁹ anseres, densant¹⁰ olores.
- 30 Rogo ne dedigneris hec. Vobis¹¹, pater reuerende, pater mundi oculus, uitalis spiritus, pater optime rerum, mea paruitas transmittit uini propinatam manu Ethiopis¹² sumere potionem.

« J'ai voulu vous écrire naguère. J'ai dû renoncer à l'entreprise, rien ne me venant à l'esprit. Je me mis alors à rechercher les raisons de cette incapacité. Quand mille choses se pressent dans la tête, qui chavire, impossible d'en tirer quoi que ce soit, relatif à la conduite, sinon des absurdités.

« Et maintenant ne prenez pas garde aux termes du propos, mais à celui qui le tient.

« Je siégeais, en ce renouveau de l'année, dans un riant et tiède

1. Duchesne omet ce groupe et les deux suivants. — Il faut entendre probablement : *glatit*, selon le texte du fragment de Suétone et les listes apparentées ou dérivées (le tout réuni commodément par Reifferscheid, voir ci-après) ; on trouve en effet presque uniformément, pour ce cas : *glattire*, *glative*, *glatillant*, *glattillant*, *glactilant*, *glaucauit* ; il n'y a qu'une exception : *gratulant*, dans le glossaire D. Semblablement, dans le *De Philomela*, attribué jadis à Ovide : *Glatittat et catulus*... (éd. BAEHRENS, *Poetae Latini minores*, V, 1883, p. 366 : n° LXI, v. 60). Ici, comme dans toute la suite, je crois que la meilleure méthode est de s'en tenir à la leçon livrée, sauf à l'expliquer, quand elle fait difficulté.

2. Dans Suétone : *hircorum miccire* ; de même les autres textes : *capri micciunt* ou *mictiunt*, *caprae mucciunt* etc., et le *De Philomela* : *At miccire caprae*... (ib., v. 58).

3. *Wlpes* Ms.

4. Dans Suétone : *pardorum felire*, de même la plupart des autres, et le *De Philomela* : ... *pardus hiando felit* (v. 50) ; mais *pardi peliunt*, dans les séries CDE.

5. Suétone et les autres textes correspondants diffèrent ici : *passerum titiare*, *passeres titiant* ; et d'autre part ils proposent : *graculorum fringulire*, ou *fringulire*, *galuae fringilliunt* etc. ; dans le *De Philomela* : ... *fringulit et graculus* (p. 365 v. 28).

6. Suétone et les autres, constamment : *uulturum pulpae* ; dans le *De Philomela* : ... *uultur pulpae probatur* (p. 365, v. 27).

7. *Wltures* Ms.

8. Le « babillage » des geais est propre à notre lettre (voir ci-dessus, à propos de *passeres*).

9. Suétone et les autres : *anserum gliccire vel sclingere* ; cependant, dans la liste K : *anser glingit*.

10. Suétone et presque tous les autres : *olorum drensare*, *olores drensitant* ; de même, dans le *De Philomela* : ... *cygni prope flumina drensant* ; mais plusieurs listes offrent : *desitant*.

11. Il n'y a aucune distinction dans notre manuscrit : ... *hec uobis pater*...

12. Dans le résumé, j'entends, selon le sens général du passage : esclave, c'est-à-dire l'auteur lui-même, votre serviteur. Le contexte ne permet pas en effet qu'on fasse intervenir le diable et sa noirceur. Mais il y a peut-être là une reprise discrète du verset : « Aethiopia praeueniet manus eius Deo » (Ps. LXVII, 32) ; cet écho s'accorderait assez bien avec la traduction proposée.

« verger. L'hiver cédant la place au printemps, le sol manifestait
 « enfin sa fécondité. L'air était devenu doux, dans un ciel qui
 « moutonnait. Le soleil s'élançait rapide, comme paré de neuf,
 « adressant en notre faveur ses hommages à la nature. Celle-ci
 « réglait insensiblement tout l'ordre sensible, donnant aux forces
 « cachées de la terre le pouvoir de produire.

« Et moi j'évoquais les saluts divers que les animaux adressent
 « de toutes parts à la nature. Car chaque bête emploie son langage
 « propre, depuis le lion jusqu'aux oies et aux cygnes.

« Pardonnez ces remarques, père vénérable, qui êtes l'âme et
 « la providence du monde ; acceptez la coupe de vin remplie
 « par votre humble serviteur.

Le plus grave défaut de cette fantaisie printanière, qui souffre, pour le reste, d'une incohérence probablement voulue, est de s'achever d'une manière trop brusque. La prière finale ne suffit pas à lui donner une conclusion. Il aurait au moins fallu une phrase explicative, après la suite des divers cris, laquelle reste en suspens.

S'il était besoin d'ajouter un commentaire, il y aurait lieu de s'arrêter successivement aux trois thèmes que le sommaire indique, correspondant aux parties principales : le curieux examen de conscience qui sert de préface, sorte d'exercice introspectif ou psychanalytique, pour employer le jargon moderne ; le renouvellement de la nature sous les tièdes effluves du printemps ; le langage varié des bêtes.

Remarquons seulement que la description du printemps, si factice qu'elle puisse être, est expressément justifiée par un événement précis. Au contraire, dans la *Dictio* d'Ennodius qui a servi de modèle incontestablement, tout en étant d'une rhétorique beaucoup plus prétentieuse et compliquée, le thème du renouveau n'est introduit que par métaphore, pour célébrer l'anniversaire de l'évêque de Milan. Entre les deux écrivains, c'est encore celui du moyen âge, l'imitateur, qui dépeint avec le plus de force et de vérité le réveil des forces naturelles.

Mais c'est sans doute à l'énumération des *Voces animantium* qu'on prendra garde, et il se peut en effet que l'auteur, voulant amuser, voire éblouir son correspondant, ait eu surtout pour dessein de le faire assister à ce défilé inattendu¹. Là encore,

1. L'appel des bêtes de toute espèce, des oiseaux à tout le moins, s'accorde avec le printemps, et n'est donc pas hors de propos dans une description proluxe ; mais le défilé, comme tel, est insolite. Ennodius, dans la *Dictio* mentionnée, en vient lui aussi, à noter : « ... cum auium cantilena comitur sapore modulato »

il se montre érudit, sinon davantage plagiaire, mais sans qu'on puisse désigner exactement la source où il a puisé. Le travail de comparaison, cependant, est facile pour nous. Le fragment de Suétone *De naturis animantium*, qui est au principe de cette littérature animale¹, a été édité avec un soin admirable par Reifferscheid, tout le cortège des textes secondaires y étant subjoint². De ceux-ci, plusieurs ne sont que des séries didactiques selon l'ordre de l'alphabet³. Notre inconnu s'en est mieux tiré. Suétone a été capable d'aligner une cinquantaine de cris ; dans ses *Différences*, saint Isidore n'en connaît plus que quatorze, tout en partant du vagissement de l'enfant nouveau-né⁴. L'anonyme a réuni et classé, non sans art, vingt-trois espèces. Réserve faite des déformations dont le copiste peut être coupable, son développement se distingue de la liste fournie par Suétone par l'addition de deux articles : *murmulat mula* (n° 5), *turtures gemunt* (n° 19), en outre par les transpositions ou changements que j'ai notés dans l'apparat : *friguciunt passerres* (n° 16), *garriunt graculi* (n° 21). La meilleure preuve que le chapitre relatif aux cris des bêtes, véritable aubaine pour les lexicographes, était bien connu au moyen âge, c'est qu'on le retrouve à peu près tel dans le joli poème élégiaque *De Philomela*, autrefois attribué à Ovide : *Dulcis amica ueni, noctis solatia praestans / Inter aues etenim nulla tui similis...*⁵. Mais il n'est pas moins certain qu'il provient de l'antiquité profane.

ANDRÉ WILMART.

(HARTEL, p. 425 l. 4 ; VOGEL, p. 2 l. 7) ; mais il n'en dit pas davantage. Il se pourrait, d'ailleurs, que l'idée d'énumérer les *uoces* soit venue à notre auteur, en relisant ou se rappelant le brillant morceau du diacre milanais.

1. Ceci ne veut pas dire que Suétone, auteur peu original, n'ait pas eu des devanciers qui lui auraient fourni plus ou moins sa nomenclature.

2. *C. Suetoni Tranquilli praeter Caesarum libros Reliquiae*, Lipsiae (1860), pp. 247-254.

3. Noter que, dans les autres, les mêmes articles se présentent fréquemment dans le même ordre ; en tout cas retrouve-t-on des groupes, et le lion commande la série. Il y a donc bien là une tradition compacte, nonobstant sa complexité ; notre auteur n'a rien dû inventer.

4. *Differentiarum lib. II* § 607 (*P. L.*, LXXXIII, 70 A).

5. Ce poème, en 35 distiques, apparaît tout d'abord au XI^e siècle, dans une dizaine de manuscrits (cf. Aem. BAEHRENS, *Poetae Latini Minores*, V, p. 363 sq.) ; leur concours pourrait indiquer une origine germanique. Au contraire, l'autre *De Philomela*, plus court (14 distiques), qui commence : *Sum noctis socia, sum cantus dulcis amica*, est attesté depuis le IX^e siècle (ibid., p. 368 sq.).

COMPTES RENDUS.

BIBLIOGRAPHIE, SCIENCES AUXILIAIRES, ETC.

SEYMOUR DE RICCI et W.-J. WILSON. *Census of Medieval and Renaissance Manuscripts in the United States of America and Canada.* — New York, The H. W. Wilson Company, 1935, 4^e, xxiii-1098 p.

Les Américains caressent le projet de fournir en quelque vingt volumes un catalogue général succinct des manuscrits du monde entier. Plusieurs essais partiels ont déjà été tentés. Nous avons ici le premier tome d'un relevé des codices qui se trouvent aux États-Unis et au Canada. Il répond aux instances et aux directives de l'*American Council of Learned Societies*, appuyé de l'aide financière du *General Education Board*. Jusqu'ici les dépôts de manuscrits en Amérique n'avaient guère vu l'inventaire de leurs fonds livré à l'impression. Ils ne se sont d'ailleurs enrichis vraiment que depuis ces dernières trente années et se trouvent encore, dit-on, en période de pleine croissance. Sans attendre davantage, les institutions susdites ont marché de l'avant et ont chargé M. Seymour de Ricci de l'exécution de l'œuvre. Celui-ci, depuis 1918 déjà, s'était occupé du recensement des manuscrits de certaines collections américaines. Aidé de M. W. J. Wilson, il s'est mis au travail en 1929 et peut aujourd'hui nous fournir le résultat de ses recherches, dans l'ordre alphabétique des États, de *Alabama* à *Massachussets*.

M. Seymour de Ricci expose dans la préface le but poursuivi : donner rapidement un premier aperçu général des codices, aperçu qui serait une base pratique des futures recherches. Il eût été impossible d'être complet. Quant au *terminus ad quem*, on a hésité entre 1500 et 1600 ; finalement c'est cette dernière date qui a été choisie. J'ajoute cependant qu'on rencontre des écrits du plein XVII^e siècle. On a exclu du recensement les manuscrits orientaux et les papyrus. On y a inclus les chartes et les lettres. Six mille pièces sont ainsi décrites sommairement. M. Seymour de Ricci a insisté particulièrement sur les provenances. Il ne donne pas les *incipit* ; ce qui est regrettable, surtout quand il s'agit de morceaux anonymes. Les renvois bibliographiques sont plutôt rares.

Le contenu de ces manuscrits est évidemment très disparate. Certaines bibliothèques sont plus ou moins spécialisées. Celle de Harvard Law School abonde en ouvrages de droit. Celles de Chicago sont plus riches que les autres en œuvres patristiques et liturgiques. A signaler plusieurs mss. du XV^e siècle de l'*Imitation de Jésus-Christ* à la Harvard College Library ; un fonds intéressant, à l'abbaye des trappistes de Gethsémani, qui possède de bons manuscrits de saint Bernard et des us et statuts des Cisterciens.

Ce catalogue rendra les plus grands services aux travailleurs. On pourra regretter qu'il ne soit pas plus complet, plus détaillé, plus fini. A vouloir tout avoir, on aurait pu attendre encore quelque quarante ans ou plus. Typographiquement, il se présente sous les aspects les plus séduisants.

PH. SCHMITZ.

JEAN DESTREZ. *La Pecia dans les manuscrits universitaires du XIII^e et du XIV^e siècle.* — Paris, Éditions Jacques Vautrain, 16, avenue de Breteuil, in-4^o jésus, 1935, 104 p. Album de 36 pl. Fr. 275 (relié, fr. 315 ; l'album seul, fr. 180.)

Le nom de M. Jean Destrez sera désormais attaché à celui de la *Pecia*, qui était restée presque ignorée jusqu'à nos jours. Il avait déjà publié sur elle plusieurs travaux. Il les reprend aujourd'hui et les complète, réservant à un plus volumineux ouvrage les preuves détaillées de la magnifique synthèse qu'il nous offre ici.

La vie intellectuelle, en se concentrant au XIII^e siècle dans les Universités, a causé dans l'histoire du livre une véritable révolution. La multiplication des livres, désormais nécessaire, exigeait des procédés nouveaux et rapides. La *Pecia* y répondit. Une première copie officielle (*exemplar*) de l'ouvrage est livrée sur des pièces indépendantes numérotées (*pecia*), ou cahiers de quatre folios. Ces pièces sont empruntées l'une après l'autre par plusieurs copistes. Telle est, en bref, l'institution, qui jusqu'ici avait passée à peu près inaperçue et dont M. D. va nous donner la description et le fonctionnement ; il nous montrera ensuite les répercussions de cette « découverte » sur l'étude paléographique des manuscrits dès XIII^e et XIV^e siècles ainsi que sur la critique textuelle et médiévale.

La *pecia* se reconnaît dans un manuscrit soit à une indication (généralement un chiffre en marge) soit à un changement dans l'encre ou dans l'écriture (le copiste ayant dû interrompre son travail pour aller quérir chez le stationnaire (libraire) la *pecia* suivante. A son retour, il taille de nouveau sa plume et refait son encre), soit à la répétition des mots de la « réclame ». Le copiste marquait sa copie des numéros successifs des *peciae* pour éviter toute lacune et parce qu'il était payé d'après le nombre de pièces copiées.

Les indications de *peciae* ne se trouvent que dans les manuscrits universitaires (dont le contenu correspondait aux matières enseignées dans l'une ou l'autre des quatre facultés) des XIII^e et XIV^e siècles ; elles sont plus rares au XV^e siècle. La méthode cependant, qui consistait à diviser un manuscrit en plusieurs parties copiées simultanément par plusieurs copistes, était déjà en usage au IX^e siècle. Perfectionnée et réglementée, elle aboutit au procédé de la *pecia*, qui devait rester à la base de l'industrie du livre jusqu'à la découverte de l'imprimerie. C'est, semble-t-il, dans le milieu scolaire parisien qu'elle reçut sa première réglementation, au début du XIII^e siècle (entre 1210 et 1238). Elle a fonctionné jusqu'à ce que les livres imprimés soient d'un usage courant. Mais elle tombait en désuétude au fur et à mesure que les mss se multipliaient.

Cette institution a été réglementée de bonne heure par les statuts des Universités, quelquefois minutieusement. Ces statuts étaient appliqués sous le contrôle d'une commission de *peciarii*. Ils concernaient notamment l'*exemplar*, sa correction, sa mise en circulation et sa taxation ainsi que les copies elles-mêmes, le fonctionnement des pièces, durant lequel des accidents pouvaient survenir (pièce manquante ; mss faits de pièces et de morceaux). L'étude de ce fonctionnement de la *pecia* est très profitable dans ses conséquences.

Le manuscrit écrit dans un centre universitaire est l'œuvre de professionnels qui créent pour chaque Université un type uniforme. Ceci permet de situer chaque ms dans l'espace. L'évolution du type servira à le situer dans le temps. M. D. dégage donc les caractéristiques paléographiques de chacune des plus grandes Universités de l'époque : Paris, Bologne, Oxford et Naples. Elles

concernent le parchemin utilisé (plus épais et plus jaune à Paris et à Oxford qu'à Bologne et à Naples), le format du ms qui a tendance à diminuer, le nombre des folios de chaque cahier (douze folios ; à Bologne dix folios), le genre de lettre employée, (la minuscule gothique écrite avec une plume d'oiseau), la couleur de l'encre, la mise en page, la signature remplacée bientôt (elle se rencontre rarement après 1260) par la réclame, l'indication des pièces et leur longueur (généralement quatre folios), l'indication de la correction, l'ornementation.

Dans son dernier chapitre, M. D. montre la place que doit tenir la *pecia* dans la critique textuelle médiévale. Pour le classement des mss, universitaires tout au moins, les mss portant des indications de pièces pourront être classés du premier coup, d'une manière très objective. Une étude détaillée de la documentation qu'il a recueillie permet à M. D. de croire qu'en principe il n'y avait pas, pour un même ouvrage, dans une même université, plusieurs *exemplaria* mis en location en même temps. Les *exemplaria* des divers ouvrages étaient répartis au mieux entre les stationnaires moins nombreux que les libraires. Quelquefois il n'y eut qu'un *exemplar* dans deux ou plusieurs universités différentes. Il arrivait qu'un stationnaire eût à refaire un *exemplar* : les pièces dans ce cas sont souvent écrites beaucoup plus largement ; le copiste gagnera davantage. Le nombre de *peciae* permettra donc de fixer l'ordre chronologique des *exemplaria* successifs, et les rapports qu'ils ont entre eux.

A noter que des pièces ont pu être refaites : ces accidents (*peciae corruptae*) compliqueront la critique textuelle. Ceci et d'autres raisons encore montrent qu'un ms, portant indication des *peciae*, ne représente pas nécessairement le meilleur texte.

Ce résumé aura montré, je l'espère, l'intérêt de première valeur de la *Pecia*. L'histoire du livre aux XIII^e et XIV^e siècles est complètement à refaire. La critique textuelle des livres universitaires de cette même époque doit être révisée, de même que les connaissances paléographiques que nous en avons.

L'ouvrage admirablement imprimé sur papier de luxe et en caractères spéciaux, est accompagné d'un album de trente-six planches en phototypie. Aucun album de paléographie n'a jamais donné autant de planches pour deux siècles.

PH. SCHMITZ.

ÉCRITURE SAINTE.

J. RENIÉ. *Manuel d'Écriture sainte*, t. V. — Lyon, Vitte, 1936, 12^o, 420 p. avec cartes et gravures. Fr. 20.

Ce volume du *Manuel*, le cinquième de l'ensemble, traite des Actes, des épîtres catholiques et de l'Apocalypse. L'auteur traite les choses avec agrément et clarté. Il met bien au point les questions controversées et discute sans âpreté les opinions qu'il conteste. Que peuvent demander de plus les étudiants en théologie ? Ils se sentiront bien guidés. En outre, le P. Renié a eu l'aimable idée de résumer copieusement les livres inspirés dont il traite, et d'en donner une idée par l'intérieur. A l'occasion de la 2^a Petri, il a négligé de signaler que Vogels la considérait comme un écrit pseudépigraphe.

H. D.

A. G. BARROIS. *Précis d'Archéologie biblique*. — Paris, Bloud et Gay, 1935⁷ 208 p. Fr. 12.

Le titre du livre est à la fois modeste et exact ; ce sont deux grandes qualités ; elles renseignent le lecteur sur le but et les proportions de l'ouvrage qu'il

achètera à bon escient. Précis, le P. Barrois l'est à chaque ligne de son exposé et il emploie le mot propre comme il détermine sans lyrisme la portée des constatations faites dans les champs de fouilles. On ne pouvait résumer plus succinctement et avec autant de justesse le chaos des hypothèses contradictoires ou fantaisistes qui forment le *mare magnum* de l'archéologie biblique. Il est moins aisé de condenser l'essentiel et de conclure, que d'étaler un vaste appareil d'érudition en prenant congé du lecteur au moment où il réclame un guide. Ceci n'est pas pour détourner le P. Barrois de reprendre en grand ce qu'il a si bien réussi, au contraire, mais pour inviter le public à se servir de ce petit livre, qui, sous des apparences chétives, contient tant de faits et touche tant de questions de doctrine.

Deux distractions relevées au hasard de la lecture : pp. 41 et 88 : l'identification de la porte de Damas avec celle des Poissons du temps de Néhémie ; ce n'est tout de même pas une hypothèse nouvelle sur l'emplacement de la troisième enceinte ! et, p. 77 : le poème de la femme forte attribuée au Siracide. *Cuique suum !*

H. D.

F. X. KORTLEINER. *Commentationes biblicae Fasc. X. Quo tempore codex sacerdotalis extiterit.* — Innsbruck, Rauch, 1935, 8°, vii-95 p. Mk. 3.

Il ne faut pas se laisser égarer par le titre ; dans la pensée de l'auteur P. n'a jamais existé, en aucun temps, à l'état séparé ; les morceaux qu'on pense en avoir retrouvé sont en réalité à leur place primitive et originale et, depuis le premier jour, font partie de l'œuvre de Moïse. La question traitée est, on le voit, d'importance, et l'auteur y a dépensé son érudition et sa logique coutumière, l'une nuisant à l'autre peut-être. Je n'éprouve aucune envie de défendre P qui m'a bien l'air d'un être de raison, mais pourquoi mener contre lui une attaque si complète, en mobilisant tous les arguments, même les moins bons ? Pourquoi encore ne pas admettre plus de jeu dans l'élaboration du texte qui est le nôtre ? Il est symptomatique de constater l'absence du livre de Stoderl dans la bibliographie ; ses arguments plus nuancés, au service de la même cause pourtant, n'ont pas retenu l'attention du P. Kortleiner. On pouvait miner en sous-œuvre la vieille thèse de Wellhausen en recourant à l'histoire, mais sans en tirer de ces conclusions péremptoires qui dépassent leurs prémisses. Je crois d'ailleurs que cette intransigeance du distingué polémiste est un effet de perspective et trahit sa pensée ; car j'ai été surpris à la première lecture de lui voir faire si grand état en faveur des influences égyptiennes sur le culte israélite de sa thèse. Il me semblait moins accommodant ou syncrétiste dans son opuscule sur *l'Aegyptiorum auctoritas*. Sans doute me trompai-je, et le P. Kortleiner est-il conséquent avec lui-même, mais c'est le ton qui fait la chanson. Je crois bien que P, son existence, son origine, faussent la suite de l'histoire d'Israël, mais je ne sais si cette histoire concorde avec un Pentateuque écrit dès l'origine dans l'état où nous le tenons aujourd'hui.

H. D.

W. EICHRODT. *Theologie des A. T.*, 2 vol. — Leipzig, Hinrichs, 1933-35, 8°, viii-292, viii-122 p.

Cet ouvrage important n'est pas à lire d'un trait mais à manier fréquemment pour le consulter. Très bien documenté, il contient une mine de renseignements menus, dans un texte très dense, mais que la pensée de l'auteur conduit et mène jusqu'à la synthèse définitive. L'intérêt que cette théologie présente pour l'exégète catholique tient dans ce fait que Eichrodt ayant accepté les

positions communément reçues du partage littéraire des sources, se montre singulièrement plus réservé dans ses conclusions critiques que la plupart des auteurs indépendants et reste en deça du rationalisme historique sur la ligne de la révélation. Il est donc conservateur et respecte dès lors des traditions religieuses dont maint autre a fait depuis longtemps bon marché.

La première partie de cette théologie est consacrée à l'étude de l'alliance entre Dieu et Israël. Cette alliance, Eichrodt la tient pour réelle et très ancienne sinon primitive ; en tout cas, il la fait remonter à Moïse. Le choix de cette introduction est heureux, car le fait de l'alliance, religieux à la fois et expérimental, donc historique est un terrain solide pour dessiner l'évolution d'Israël. La matière par ailleurs qu'elle régit est riche : le culte, les noms divins, la théodicée, les truchements de l'alliance : prophètes, prêtres, chefs, la valeur légale de l'alliance, voilà autant de thèmes qui se prêtent à la comparaison avec les religions apparentées par le voisinage ou la chronologie, et voilà autant d'occasions de mesurer les progrès religieux d'Israël.

La seconde partie reste provisoirement inachevée : elle traite de Dieu et du monde. La pensée biblique s'élève au-dessus d'Israël pour contempler Dieu en lui-même, dans ses attributs et ses hypostases, enfin dans ses œuvres. Il reste à parler de Dieu et de l'homme dans leurs rapports intimes. On possèdera alors une Somme précieuse de la théologie inspirée, présentée avec un réel souci d'en montrer la valeur religieuse, et comme telle digne d'être mise à contribution par ceux-là mêmes qui seraient disposés à y chercher davantage.

H. D.

F. X. KORTLEINER. Religio a Patriarchis Israelitarum exercitata. — Innsbruck, Vereinsbuchhandlung, 1936, 8°, vii-183 p. Mk. 3,50.

Cet ouvrage a toutes les qualités et aussi les défauts que nous avons signalés à propos des autres productions de leur très sympathique auteur. Le personnel des écoles, maîtres comme élèves, saura gré au P. Kortleiner d'avoir traité une fois de plus une de ces questions que les introductions esquivent et que les commentaires négligent. C'est toute la Genèse qu'on est invité à parcourir en travers pour y rechercher les traces de la religion patriarcale. Le P. Kortleiner a organisé cette excursion savante avec toutes les ressources de son érudition ; il met en œuvre une bibliothèque dont il a lu plus et mieux que les titres et les tables des matières. On peut dire qu'on aura fait, en sa compagnie, le tour de tout ce qui fut imprimé sur ces questions scabreuses.

Les positions adoptées par notre auteur veulent être sûres ; elles le seraient davantage si sa dissertation était assaisonnée du sel de la critique et s'il parvenait à dessiner ses théories en tenant compte de la perspective historique.

H. D.

Die Heilige Schrift des A. T. — P. HEINISCH. *Das Buch Leviticus.* 1935, p. xii-132. Mk. 4,50. — K. A. LEIMBACH. *Die Buecher Samuel.* 1936, xiii-234p. Mk. 7,80. — H. HERKENNE. *Das Buch der Psalmen.* 1936, xiv-466 p. Mk. 14,50. — Bonn, Hanstein, 8°.

Le grand mérite de Heinisch dans son commentaire du Lv. est la netteté. A l'ordinaire, les auteurs catholiques se contentent d'affirmer que la Thorah est bien de Moïse, et qu'elle doit avoir subi quelques remaniements accidentels, mais ils se refusent à faire le bilan exact de cette évolution, encore moins d'en retracer l'histoire. Il n'y a guère que Stoderl qui s'y soit essayé dans ces derniers temps.

Heinisch a posé le problème sans en rabattre les angles : dans Lv. quelle est la part de Moïse, quelle des générations subséquentes? De deux lois enfermées dans un même contexte, quel est l'âge respectif? Les titres des lois les attribuent généralement à Moïse ; soit, mais certaines oscillations du texte permettent difficilement de les croire, c'est le cas pour 21-22 et 11-15, seulement, quand le contenu du texte ne contredit pas à l'attribution pourquoi la rejeter? De même, quand une ordonnance suppose le désert, le camp, la vie nomade, de quel droit la renvoyer au delà de l'exil? On le voit, c'est toute la théorie consacrée des sources que H. refuse d'admettre, mais il la remplacera par celle de l'évolution du droit mosaïque, en fonction de Moïse, législateur suprême des Hébreux. De fait, son énumération des lois proprement mosaïques est impressionnante, seulement il admet qu'il fallut les adapter à des situations nouvelles et imprévues. C'est parfaitement sage, car on ne légifère pas au futur. Dès le temps de l'installation en Canaan, les prêtres furent obligés de faire de la casuistique ; ils le firent en se réclamant de Moïse, et légitimement, car Moïse était à la source du droit nouveau ; cfr. Lv. 25, 1-7 et Ex. 23, 10, 11. Longue est la liste des « nouvelles » introduites au temps des Juges. Cependant H. se garde de toucher à la question brûlante des influences cananéennes. Salomon lui semble avoir été le réformateur du calendrier et par conséquent des fêtes. Lv. 23 serait de son temps. Je lui signale, sur l'activité chronologique de Salomon, l'hypothèse ingénieuse de Montgomery sur l'institution d'un prêtre chargé de la fixation de l'année nouvelle, cfr. *Journ. of Bibl. Lit.* 49, 1930, pp. 311-319. Enfin Ézéchias a joué un rôle dans les remaniements de la Loi. Le livre fut composé de pièces et de morceaux. Les conclusions de 18 et de 22 montrent qu'il y eut des collections fragmentaires circulant à l'état libre. Ézéchias fut le principal collecteur de ces textes. Lv. 17-26 entre autres, ou la loi de sainteté aurait été colligée de son temps, tandis que 1-16 daterait de Salomon. Le texte de Lv. fut travaillé encore après l'exil. Le commentaire essaie fort diligemment de raconter l'histoire de chaque loi et d'en fixer la date.

Le Dr Leimbach a fait des livres de Sm. un commentaire diligent et conforme au plan général de la collection qui est une vulgarisation de bon aloi. On pouvait souhaiter cependant quelque chose de mieux saisi, avec un accent personnel, qu'on attend en vain. Rien de plus objectif, de plus complet, et cependant de moins net que le chapitre sur les sources du livre inspiré et sur l'accord des doubles récits. Les opinions que d'autres avancèrent y sont très exactement résumées, on peut deviner sans peine vers quelle solution penche l'auteur, et c'est tout. Aussi certains expédients assez misérables comme l'harmonisation entre 1 Sm. 10, 12 et 19, 24, auraient-ils pu nous être épargnés.

La traduction et l'établissement du texte, par contre, présentent de réelles qualités. Le commentaire est clair et sans surcharge. L'auteur s'est bien informé. On s'étonne qu'il est négligé une étude de la valeur de celle de A. Alt sur *Die Staatbildung der Israeliten in Palaestina*, Leipzig, 1930, ou l'*Histoire d'Israël* de Desnoyers, qui a tant ruminé les livres de Sm. A propos du maschal sur Saül et les prophètes, il ne s'est pas servi de la menue étude de van Hoonacker dans l'*Expositor* 9, 1915, p. 459, de même qu'il n'a pas cité, ne fut-ce qu'à titre documentaire, l'opinion de Vincent sur le *sinnor* à propos de 2 Sm. 5, 8.

On devra désormais à M. Herkenne un commentaire magistral sur les Psaumes et qui apporte quelque nouveauté au sujet. La pensée de l'auteur est traditionaliste et conservatrice mais très bien informée ; aussi n'est-ce pas du côté de l'Introduction au psautier qu'on trouvera des théories nouvelles, mais du

côté de l'établissement du texte. H. a fort étudié cet aspect de son commentaire et il a mis le plus grand soin à émonder son texte pour le rendre à la fois intelligible et, selon le calcul des probabilités critiques, plus fidèle à l'original. Au cours de son introduction c'est le point sur lequel il s'est étendu avec le plus de complaisance, décrivant l'état des versions anciennes et s'inspirant des fragments hébreux du Siracide pour formuler quelques-unes des lois de la paléographie hébraïque. Elles ne sont pas bien neuves, et telle d'entre elles a déjà été utilisée avec virtuosité par Melville Scott entre autres, mais H. s'est promis de les mettre en pratique et s'y est tenu.

Les grands thèmes de l'Introduction sont classiques ; H. tient pour une formation sporadique du Psautier qui fut définitivement colligé vers 200 a. C. Il est fort sceptique sur la date macchabéenne de certains psaumes ; il insiste sur les additions qui les ont rajeunis. H. est à son ordinaire peu enclin à recevoir les théories modernes ; il repousse celle de Gunkel sur les genres poétiques où celui-ci avait classé les psaumes ; de même le messianisme du ps 45 est direct et non typique ; ps. 109, 6-9, contrairement à Stummer, il croit à un réquisitoire divin et prophétique, ce qui revient d'ailleurs à dire qu'il faut éviter de mettre ces propos atroces dans la bouche du psalmiste ; ps. 110, il rejette la thèse émise par Duerr sur le sacre royal. Même son esquisse de la théologie des psaumes a un aspect négatif plutôt qu'édifiant ; c'est une défense contre des objections courantes sur les anthropomorphismes, l'aspect intéressé des demandes de biens temporels, le ton du ps. 40 apparemment opposé aux sacrifices. Ici vraiment il y avait moyen de voir les choses du dedans pour les faire admirer davantage. Après avoir réduit à peu de chose l'influence littéraire de Babylone, H. absorbe la question cruciale : quel fut le but de cette collection qu'est le Psautier ? Il a déjà préparé sa réponse, qui est la plus sage en même temps que la plus sobre, en décrivant, au début, la formation accidentelle des collections partielles. Dès lors, le Psautier ne fut pas le livre liturgique du second Temple, mais une collection de pièces qu'on voulait sauver de l'oubli. *Colligite fragmenta...* On pourrait ajouter que ce fut ce qu'on regardait comme l'héritage de David et de son entourage qu'on voulait préserver.

H. D.

L. DESNOYERS. *Les Psaumes*. — Paris, Desclée, De Brouwer, 1935, 8°, 470 p.

Ce livre a été composé puis édité dans des sentiments de piété. L'auteur a cherché dans son travail une consolation aux horreurs de la guerre et la force pour faire face à la mort qui le terrassa en pleine carrière ; les éditeurs ont voulu réalisé le vœu du jeune maître trop tôt disparu, et transmettre aux âmes pieuses, à qui il le destinait, ce legs d'un savant au cœur de prêtre. C'est dans un sentiment mis à l'unisson de ces pensées touchantes qu'il faut accueillir et feuilleter cet ouvrage.

Tout l'effort a porté sur la traduction française des psaumes ; ce qu'on a voulu c'est livrer au public un texte qui réalisât cette gageure : serrer de près l'hébreu jusqu'à en respecter les tournures les plus étrangères au génie de notre langue, et faire cependant œuvre de poète français. Délibérément, la critique textuelle a été réduite au minimum, tandis qu'on poursuivait avec assiduité, et souvent avec bonheur, l'expression rare et difficile à saisir qui satisferait notre goût français sans trahir les libertés de la poésie orientale. Tout lecteur assidu de l'A. T. hébreu a esquissé ce rêve et en a tenté un jour ou l'autre la réalisation ; M. Desnoyers a été jusqu'au bout, en dépit des difficultés. Il a réussi, certes, et plus d'un psaume, dans sa traduction revêt

une réelle beauté, ce charme ambigu fait de littéralisme fidèle et d'adaptation heureuse. Cependant, on peut se demander s'il n'eût pas mieux fait de conduire son effort vers un but plus aisé, en même temps que plus utile. Il a dû faire trop de sacrifice à la lettre, et peut-être rebutera-t-il des lecteurs qu'une traduction plus coulante eût conquis. Il y a des inversions qui ne sont plus hébraïques et ne sont pas françaises ; elles entravent la pensée, sans aucun profit.

Une introduction précède le psautier, dont il faut admirer la sobre concision. On a rarement mis autant de choses dans si peu de pages, en les exprimant avec tant de clarté. Bien des lecteurs les parcourront sans se douter de la somme de connaissances qu'elles renferment, tant leur exposé est simple et facile. Évidemment, on a fui de propos délibéré les disputes d'école, et on a simplifié les grandes lignes. Le problème de l'origine davidique des psaumes, par exemple, évite les subtilités ; la thèse traditionnelle est défendue presque sans nuance et avec un rien de nervosité qui semble trahir l'agacement d'un auteur obligé de faire gros. On regrettera de voir traîner, à ce propos, l'argument misérable, qu'en fait d'authenticité, la possession vaut titre ; cette *factio juris* étant précisément la négation de la critique, au nom du bien commun intéressé à accepter l'erreur. Heureusement, les pages qui décrivent les richesses du Psautier rendent un autre son.

Le commentaire des psaumes est réduit à peu de chose, mais il est substantiel. On est étonné que le ps. 45 soit présenté seulement au sens littéral, sans plus. Le ps. 109 est encore un réquisitoire du psalmiste contre son adversaire ; M. Desnoyers n'a pas accepté l'hypothèse moderne qui met dans la bouche d'un accusateur inique le terrible passage des malédictions.

H. D.

J. S. VAN DER PLOEG O. P. Les Chants du Serviteur de Jahvé. — Paris, Gabalda, 1936, 8°, xx-223 p.

Ce livre a été utile d'abord à son auteur ; lui il a fourni l'occasion d'étudier de près la foule bigarrée des opinions que les critiques ont émises sur la seconde partie du livre d'Isaïe et singulièrement sur les chants où figure le serviteur de Jahvé. C'était là un bon exercice préparatoire à la présentation d'une thèse de théologie. Il sera utile encore au lecteur. Ce n'est pas qu'il soit fort original ; l'auteur en convient, on pourrait même dire qu'il s'en défend, mais rien ne vaut, de temps à autre, un inventaire systématique de ce qu'on a pu imprimer sur une question pour éliminer les non-valeurs et dissiper les fantômes. L'essentiel est que l'enquête soit menée à fond et dans le calme.

C'est le cas pour le présent ouvrage. Le P. van der Ploeg a bien présenté les opinions qui s'agitent autour de ces textes et dans sa marche il a retenu que les quatre chants avaient une réelle unité d'inspiration, qu'ils traitaient d'un individu qui ne pouvait être que le Messie, que les idées qu'ils émettaient étaient d'inspiration divine ; enfin il a exposé le progrès doctrinal que ces pages faisaient faire à la doctrine messianique. Ce chapitre de la doctrine et celui des origines sont les plus personnels et les plus rémunérateurs pour qui l'aura suivi jusque-là.

H. D.

F. CEUPPENS O. P. De Prophetiis messianicis in Antiquo Testamento. — Rome, Collegio Angelico, 1935, 8°, 562 p. L. 36.

L'auteur a nettement délimité lui-même l'objet de son livre : fournir un répertoire des principales prophéties que la tradition chrétienne tient pour

des présages inspirés du Messie. Il le destine à des étudiants en théologie, et par conséquent c'est à des conclusions théologiques qu'il aboutira. Seulement, il a mis dans sa méthode tant de clarté, de bonne foi et de souci d'atteindre le vrai qu'il réconcilierait avec la théologie l'esprit le plus défiant. Il ne marchande pas d'ailleurs ni avec les décisions de l'autorité doctrinale, ni avec la tradition des Pères, ni avec l'enseignement commun des théologiens ; on ne doit craindre aucun tour de passe-passe et comme par surcroît l'auteur s'adresse à de jeunes clercs, il a le souci de conclure ferme et net, dans le sens le plus conforme à éclairer la théologie de l'École.

Cependant son livre n'a rien de routinier ; d'abord par le soin qu'il met à lire ses textes d'une façon critique, en recourant aux ressources de la philologie et des versions ; puis par l'étendue de ses enquêtes sur l'enseignement ecclésiastique. Une explication d'exégèse peut devenir traditionnelle à si bon marché pour des esprits enclins à la précipitation. Dans le travail du P. Ceuppens toutes les opinions sont discutées et il apporte à cet examen la rigueur terminologique des disputes scolastiques. L'éloquence y perd, mais la clarté y trouve son profit. Ce traité a sa place tout indiquée dans la bibliothèque des étudiants et des professeurs d'écriture sainte. et aussi, pourquoi pas, dans celle des critiques qui veulent se renseigner sur les progrès qu'on a fait dans les écoles conformistes et même sur ceux qu'on ne s'est pas résigné à tenter. H. D.

La Biblia. Isaïas II cap. 40-66. — Abbaye du Montserrat, 1936, 4^e, 290 p.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur, causé par l'angoisse fraternelle, qu'on présente au public ce volume de l'édition montserratine. Conçue aux jours de prospérité, elle fut menée, on sait avec quel élan patriotique et quels soins studieux, par les moines catalans soucieux d'élever ce monument religieux à la fois et littéraire à la gloire de leur langue maternelle. On peut craindre aujourd'hui, que la folie des hommes empêche ce grand œuvre d'arriver à son terme et que cette traduction qui a déjà coûté tant de veilles, de labeurs et de vies humaines, reste interrompue et demeure comme le témoin d'une culture et d'un zèle aujourd'hui méconnus.

Dom Ramir Augé, en publiant la seconde partie d'Isaïe, a rencontré le problème de critique que d'aucuns estiment depuis longtemps résolu. Il ne se dissimule point les difficultés de sa tâche ; conservateur par docilité comme par conviction intime, il a bien exposé les données historiques du problème. Cependant l'exposé de la ruine de Ninive est trop maigre, et presque inexact à force de concision. Il pense trouver une solution sortable aux objections courantes en insistant sur le caractère compilatoire d'Isaïe II. Le reste de l'introduction est consacré au Serviteur de Jahvé. Pussions-nous recevoir encore d'autres volumes de la Bible catalane ! H. D.

A. CONDAMIN. Le livre de Jérémie (3^e édit. corrigée). — Paris, Gabalda, 1936, 8^e, XLV-380 p.

Corrigée, soit ! encore ne faut-il pas se laisser hypnotiser par ce qualificatif, car enfin, il y a peu de chose de changé dans cette édition, sauf une page de notes additionnelles et quelques numéros de la bibliographie. Sans doute n'y avait-il pas de grandes améliorations à faire aux éditions précédentes. Cependant le document que Gadd a publié et qui fixe la date de la prise de Ninive à 612 méritait d'être pris en considération, car il a jeté un jour nouveau sur l'intervention de Néchao en Syrie et sur la catastrophe de Megiddo, et pourtant à la page VIII on est resté sur des positions ruineuses que l'on abandonne

à la page XXI. A cette déception près, l'ouvrage est resté égal à lui-même et digne de son succès comme de sa réputation. L'éloge n'est plus à faire de cette traduction élégante et docte tout ensemble, où la critique textuelle est circonspecte autant que décidée. Les notes sont parfois un peu maigres, mais peut-être est-ce pour éviter l'ennui de tout dire. Bref, ce livre sur Jérémie a trouvé le secret de prendre de l'âge sans vieillir.

H. D.

J. DILLERSBERGER. *Der neue Gott*. — Salzburg, Pustet, 1935, 16°, 208 p. Mk. 4,50. — *Das Wort vom Logos*. — Au même, 1935, 8°, 224 p. Mk. 4,90.

Ces deux beaux ouvrages, fort éloquentes et d'un ton chaleureux bien fait pour gagner le lecteur, traitent du N. T. Le premier est une étude par les sommets de l'Épître aux Éphésiens, considérée comme la charte du mystère de la Trinité, le second expose les profondeurs du prologue de saint Jean. La dévotion y prend le pas sur la critique, et l'auteur vise à l'édification dans le meilleur sens du mot. Il cherche à atteindre les âmes et ne peut manquer de les toucher car il est habile à faire jaillir du texte inspiré les sources d'eaux vives. Il faut ajouter pourtant, que le Dr Dillersberger n'est pas toujours bien servi par ses admirateurs et qu'ils le compromettent en appuyant si fort sur ce qui le sépare de l'exégèse minutieuse des textes qui pour être austère n'en est pas moins indispensable. Je ne saurais souscrire à toutes les propositions de son introduction, et je ne crois pas que jamais l'Église ait cru mieux comprendre l'Écriture que Paul ou Jean qui l'écrivirent en esprit.

H. D.

ORIENTALIA.

C. WATZINGER. *Denkmaeler Palaestinas*. Tomes I et II. — Leipzig, Hinrichs, 1933-1935, 8°, VIII-117 et VIII-169 p., 40 et 40 planches. Mk. 7 et 9.

Le sous-titre de cet ouvrage est d'une modestie exagérée ; il se présente comme une introduction. Soit ! mais faite de main de maître, par un archéologue de métier et qui fut, dès avant 1914, un des pionniers des fouilles palestiniennes.

Le livre suit l'ordre chronologique et non pas celui des matières ; c'est donc une histoire des monuments de la Palestine à travers les siècles et ceci est si vrai que les débris recueillis ou découverts par les chercheurs ne sont pas les seuls qui soient décrits, mais que l'auteur met à contribution les données de Josèphe et des autres écrivains.

L'étude de la Palestine monumentale est conduite jusqu'à l'invasion arabe ; elle est donc fort complète pour ce qui regarde l'antiquité jusqu'aux temps byzantins et, de fait, il est tels cantons, jusqu'à présent assez négligés dans les vues d'ensemble, et qui sont étudiés ici avec assez de soin pour paraître neufs. C'est le cas du chapitre sur les temps hellénistiques avant Hérode, ou celui sur la Palestine romaine avant Constantin. Avec l'époque perse, c'est une des premières fois que les découvertes fragmentaires de ces derniers lustres soient mis en œuvre.

L'ouvrage est richement illustré ; près de deux cents gravures dans le texte et sur les quatre-vingt planches des appendices. Par contre, la mise en valeur des matériaux bibliographiques et archéologiques, au moyen de tables, est maigre ; il est vrai que le titre courant porte, dans une certaine mesure, remède à ce défaut. L'ensemble est fort complet ; cependant je n'ai pas trouvé d'allusion aux ostraka de Samarie ni au tombeau dit de la fille de Pharaon. Les

textes épigraphiques sont d'ailleurs plus souvent analysés que textuellement cités.

W. admet une céramique « philistine » à l'encontre du P. Vincent, 1, p. 80 ; il situe au sud du Temple l'Acra syrienne, 2, p. 21, c'est, dit-il, l'opinion reçue ; p. 32 il nous promet de publier l'assiette de l'Antonia, d'après les fouilles qu'il fit en 1916, et ce ne sera pas celle qu'a dessinée le P. Vincent dans la R. Bibl. de 1933 ; p. 56, le troisième mur, soit celui d'Agrippa, est celui dont les restes subsistent près du tombeau des Rois ; p. 57, l'Arc de l'Ecce Homo est du premier siècle de notre ère ; les fouilles les plus récentes sont utilisées dans la description de la Basilique de Bethléem ; p. 125-126, l'hypothèse des PP. Vincent et Abel sur l'âge de la basilique d'Emmaüs lui paraît trop belle pour être vraie. On voit sans peine la quantité des sujets que l'auteur aborde et qu'il renouvelle.

H. D.

A. J. FESTUGIÈRE et P. FABRE. *Le monde gréco-romain au temps de N. S.* Tome I : Le cadre temporel. Tome II : Le milieu spirituel. — Paris, Bloud et Gay, 1935, 8°, 190 et 208 p.

Quiconque a lu le *Socrate* de la collection « les Grands Cœurs » ou l'*Idéal religieux des Grecs et l'Évangile* sait tout le charme que le P. Festugière peut mettre dans ses analyses de l'âme antique. C'est une bonne fortune qu'on lui ait confié le soin de faire revivre le monde où se propagea l'Évangile. Nul n'était capable autant que lui d'animer une érudition de bon aloi par les riches souvenirs de ses courses archéologiques et par la finesse de sa psychologie. Ajoutez-y le clair rayon d'une grâce juvénile et vous comprendrez pourquoi ce livre, qui pouvait devenir morose et pesant, a des ailes.

L'auteur a été heureusement inspiré en le fourrant de références. Ce n'eût été, sans elles, qu'un discours sur la civilisation gréco-romaine ; grâce aux rappels continus à Dittenberger et aux autres collections de textes, c'est un instrument de travail qui permet, selon ses goûts, de contrôler les dires du P. Festugière ou de pousser sa pointe jusqu'au document, pour l'étudier à loisir. C'est ainsi que cette excursion autour de la Méditerranée peut servir de point de départ à des investigations personnelles.

Le programme de cette représentation est bien conçu : l'empire romain y est dessiné comme une expression géographique d'abord, puis politique avec un fondement social composite où Grecs, Barbares et Romains ont apporté leur part. Une fois contemplées la force et la majesté de la Paix romaine, on peut aborder le tableau des forces spirituelles : la religion impériale, les religions locales, celles de l'Orient et les mystères, enfin la morale païenne. C'est à propos de la religion impériale et des mystères que le P. Festugière a écrit ses meilleures pages sur la révolution radicale qu'était, dans un tel milieu, le christianisme.

Il est impossible de tracer pareille esquisse et de résumer une matière aussi dense sans courir le danger de quelque omission ou de quelque raccourci hasardeux. Je n'ai pas goûté, pour ma part, l'exposé qu'on a fait, p. 68 et sq., de l'état d'âme d'Antiochos IV à l'endroit des Juifs ; je prendrais moins facilement mon parti de sa politique forcenée où il y a pire qu'un malentendu de Grec à Sémite de province. Dans le chapitre consacré à la religion impériale, le départ des influences diverses est excellent, mais il eût été bon de noter le *crescendo* de la déification chez les Lagides et surtout chez les Séleucides ; Kornemann s'en est acquitté à merveille, ap. Klio 1, 1901, p. 51-146. Je ne partage pas, au sujet du culte d'Attis, l'étonnement manifesté p. 162, n. 2

et p. 163, n. 7, sur les théories du P. Lagrange ; elles me semblent cohérentes sans être plus divinatoires ou aventureuses qu'aucune autre. Qu'on me passe quelques vétilles ; elles feront la preuve du soin que j'ai mis à lire ces pages si pleines : p. 61, n. 3, il ne faut pas mettre saint Benoît au nombre des fonctionnaires romains, car il ne fut qu'étudiant puis sans désenparer ermite ; p. 97, l'étendue de Syracuse est devenue problématique depuis l'étude de K. Fabricius qui l'a fort réduite, à bon escient semble-t-il. Cfr. R. H. 175, 1935, p. 176.

H. D.

THÉOLOGIE HISTORIQUE.

J. MADOZ. *El Concepto de la Tradición en S. Vincente de Lerins*. Estudio historico critico del Commonitorio (Analecta Gregoriana V). — Rome. Univ. Grégorienne, 1933, 8°, 213 p.

Cette monographie ne prétend pas donner une Introduction littéraire et doctrinale complète du *Comm.* Elle réunit quelques articles précédemment parus dans les *Estudios Eclesiasticos* en les groupant autour d'une étude — celle-ci neuve en grande partie — du concept de la Tradition qu'y expose le moine de Lérins. Cette origine des différents chapitres explique l'aspect un peu disparate du plan et la faiblesse du lien qui les rattache entre eux.

Après une introduction, qui résume rapidement l'idée qu'on se faisait de la Tradition antérieurement à Vincent, viennent deux études, l'une d'Introduction générale au *Comm.*, l'autre, particulièrement intéressante, sur le but anti-augustinien de l'œuvre. Les chapitres qui suivent ont tous trait à la tradition : exposé du canon lérinien et interprétation des fameuses notes : universalité, antiquité, unanimité (ch. 3), les organes de la tradition ; les *magistri probabiles* (ch. 4), enfin les rapports, très faibles, mis par V. entre l'idée de tradition et celle de succession apostolique (ch. 5).

La méthode du R. P. M. est en tout point digne d'éloges. La documentation est complète ; l'interprétation des textes conforme aux exigences critiques ; les jugements portés sont dictés par l'exposé objectif des faits. Ainsi, le R. P. n'hésite pas à rejeter comme contraire à la pensée de Vincent l'interprétation du chapitre 23 donnée par les théologiens modernes à l'appui de leurs théories sur l'évolution des dogmes et il n'a pas de peine à démontrer l'exclusivisme et la fixité du canon lérinien. Très convaincante aussi, la démonstration nouvelle sur le caractère anti-augustinien du *Comm.* ; cette étude aurait encore gagné en intérêt si les propres vues d'Augustin sur la tradition avaient été exposées et comparées à celles de Vincent. Les pages consacrées aux rapports entre Écriture et Tradition sont, elles aussi, intéressantes, car elles montrent en Vincent un précurseur de la future distinction, précurseur car il semble bien avoir encore cherché tout le rôle de la Tradition dans l'interprétation de l'Écriture.

R. D.

MARTIN JUGIE. *Theologia dogmatica christianorum orientalium ab Ecclesia catholica dissidentium. Tomus V. De theologica dogmatica Nestorianorum et Monophysitarum*. — Paris, Letouzey et Ané, 1935, 225×148, 818 p.

Ce cinquième tome qui expose la théologie dogmatique nestorienne et monophysite, couronne l'œuvre considérable entreprise par le savant Assomptionniste. Les sources mises en œuvre ne représentent qu'une faible part de la littérature théologique nestorienne et monophysite qui ou bien a péri ou bien n'a pas encore été éditée. Seules les versions en langues européennes

ont été utilisées. Mais l'inconvénient est de peu d'importance, car, si l'on met à part trois ou quatre grands esprits dans chacune des deux Églises, les théologiens, polémistes ou exégètes pour la plupart, répètent en termes très souvent identiques les doctrines de leurs prédécesseurs.

En traitant de l'histoire et la théologie de l'Église nestorienne, le P. Jugie, selon son habitude apologétique, rassemble tous les textes (liturgiques, synodaux, etc.) qui affirment ou insinuent la primauté de Pierre à l'égard des autres apôtres et la primauté du pape dans l'Église (touchant ce point les textes sont naturellement rares : canons arabes 37 (?), 44 et 70, et d'interprétation délicate)

La pièce de résistance de ce traité est évidemment la christologie nestorienne, car la théologie nestorienne est conditionnée par le problème christologique. Le P. Jugie détermine clairement la foi actuelle de l'Église catholique, caractérise l'arianisme et l'apollinarisme et expose en seize points le concept nestorien de l'incarnation. Cinq pages seulement sont réservées à la doctrine de Diodore de Tarse. Théodore de Mopsueste reçoit un traitement plus généreux : nous avons de sa christologie une présentation complète et basés sur les textes, — les plus récemment édités y compris. La doctrine de Nestorius est aussi largement expliquée à partir du principe philosophique qui la commande. Ensuite l'auteur disculpe de toute erreur nestorienne les écrits de Jean Chrysostome, prouve l'orthodoxie de Jean d'Antioche et d'André de Samosate et montre que Théodore est toujours ou presque toujours orthodoxe de pensée et d'intention, malgré ses fréquentes formules nestorienne. On lira aussi avec intérêt les pages où sont comparées avec le concept nestorien la doctrine christologique de Cyrille d'Alexandrie, celle des Occidentaux représentée par le tome de Léon, et la définition dogmatique de Chalcédoine.

Le chapitre suivant : « De Nestorianismo post Nestorium », apporte du nouveau : doctrine des synodes et théologiens des V^e et VI^e siècles, christologie de Babai le Grand († vers 628), qui systématisa et formula définitivement la doctrine de l'Église, etc. La théologie trinitaire a peu évolué. Même conservatisme en ce qui concerne la création, l'angélogologie, le péché originel et la grâce. Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste et Nestorius sont lavés de tout reproche de pélagianisme. La sotériologie reste embryonnaire. Le culte marial et la reconnaissance des prérogatives de la *Χριστοτόκος* sont largement attestés tant par les enseignements des théologiens que par la pratique liturgique. Sur les sacrements, le P. Jugie a écrit des pages instructives et curieuses. Il s'efforce en particulier de prouver chez les Nestoriens l'existence de la confirmation comme sacrement distinct du baptême. Quant à l'extrême onction, il écrit : « Sacramento extremae unctionis vix unquam usi sunt Nestoriani » (p. 322).

La théologie dogmatique monophysite est exposée dans la seconde partie du volume. Dans le premier chapitre, l'auteur esquisse l'histoire et l'état actuel des Églises monophysites, indique les sources de la révélation reconnues par elles et rassemble tous les témoignages plus ou moins probants en faveur de la primauté de Pierre et du pape. Dans le deuxième chapitre, il étudie l'origine, les espèces et les sectes du monophysisme. A propos du sévrianisme, il prouve que les sévériens ont été de vrais hérétiques et que s'ils furent fidèles à la lettre de la doctrine cyrillienne, ils n'imitèrent pas la largeur d'esprit et la conduite du maître dont ils se réclamaient. Un troisième chapitre nous met au fait de la littérature théologique chez les Coptes, les Jacobites et les Arméniens. On y trouvera de précieuses indications bibliographiques. Le

chapitre capital, le quatrième, est consacré à l'exposé de la christologie monophysite. Le monophysisme verbal est largement expliqué d'après le magistral travail de M. J. Lebon. Notons que concernant l'interprétation de l'aphthartodocétisme de Julien d'Halicarnasse, le P. Jugie maintient son sentiment contre l'interprétation proposée par M. R. Draguet. Les autres chapitres : sotériologie, mariologie, théologie de la Trinité, de la grâce, des sacrements, de novissimis, abondent en aperçus intéressants et révélateurs de la psychologie religieuse des peuples orientaux.

DAVID AMAND.

VILLIEN. *Histoire des commandements de l'Église*. 3^e édit. entièrement revue. — Paris, Gabalda, 1936, 12^o, XII-357 p. Fr. 16.

L'histoire des commandements de l'Église est, à première lecture, bien affligeante. Il semble que depuis l'ascétisme héroïque du début ce ne soit qu'une longue décadence où l'on voit la législation s'adoucir graduellement, comme à regret, en suivant d'assez loin la pratique sur la pente du laxisme. C'est ainsi que l'exposé le plus objectivement froid des mitigations successives apportées par exemple à la discipline du jeûne (p. 253) prend inévitablement un tour humoristique.

Pour corriger cette impression fâcheuse, l'auteur a parsemé son exposé de réflexions très justes qui rendent à l'esprit du lecteur une sérénité compréhensive. Le droit « commun » est la chose la plus relative du monde : observé ici, inconnu dans la province voisine, il s'efforce partout de suivre le fait. Le processus est généralement celui-ci : une bonne coutume s'établit spontanément, puis, comme tout s'use ici-bas, elle commence d'être battue en brèche. L'autorité s'en émeut, édicte pour la première fois des lois protectrices, les renforce de sanctions, parvient à freiner quelque peu le mouvement descendant, ferme longtemps les yeux, puis un jour, d'un geste décidé, canonise l'usage nouveau.

L'ouvrage est objectif, bien documenté, et d'une lecture facile. L'auteur a profité de cette troisième édition pour ajouter à son exposé les modifications apportées par le Code, et y insérer également plusieurs notes et textes nouveaux.

J. H.

Aus der Geisteswelt des Mittelalters (Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters). Festschrift Mgr Grabmann. — Münster i. W., Aschendorff, 1935, 2 vol., xxxv et 1475 p.

Ce très beau Festschrift est offert à Mgr Grabmann à l'occasion de son soixantième anniversaire. Il prouve la haute estime que toute l'Europe intellectuelle a pour le savant professeur de Munich et montre le courant positif, historique, qui entraîne aujourd'hui tous ceux qui s'occupent de scolastique. Des soixante-dix-sept travaux offerts, la plupart s'occupent de manuscrits ou publient des textes. La division en six parties facilite la consultation :

I. Handschriften und Bibliothekskunde (7 études) ; II. Allgemeine Geistesgeschichte (2 études) ; III. Patristik und Frühmittelalter (11 études) ; IV. Hochscholastik (34 études) ; V. Spätscholastik und Neuzeit (17 études) ; VI. Byzantinische und abendländische Theologie (3 études).

Faute de pouvoir parler en détail de tous ces objets (la place et la compétence nous manqueraient), contentons-nous de signaler quelques études.

M. DESTREZ fait connaître deux instruments des copistes des XIII^e et XIV^e siècles. Cette étude est entièrement nouvelle et sera sûrement remarquée. Il faut dire que D. fait commencer la foliotation des ms. au XV^e siècle (contre l'indication de REUSSENS, *Éléments de paléographie*, p. 460).

En 1924, J. MERCATI avait dressé une liste d'une cinquantaine de mss. d'Assise, conservés au Vatican; il en fait connaître maintenant vingt-quatre nouveaux.

P. RUF énumère les mss. qui formaient le fonds primitif de la Faculté des Arts à Ingolstadt.

D. MORIN publie le traité inédit d'Achard de Saint-Victor, *De discretione animae spiritus et mentis*.

D. LOTTIN recherche dans les écrits d'Albert le Grand les citations de l'Éthique à Nicomaque grâce auxquelles il peut apporter certaines précisions chronologiques sur les premiers ouvrages du saint Docteur. Il ajoute la publication *in extenso* du fragment du livre VII de l'Éthique découvert par Mgr Pelzer.

Mgr NOEL fait l'exégèse de quelques passages de S. Thomas. Il maintient son point de vue personnel de la nécessité d'un retour à l'expérience pour la justification critique des premiers jugements. On ne voit pas très clairement comment il met S. Thomas de son côté. Mgr Noel reconnaît que pour les premiers principes, les « relations sont trouvées dans l'expérience mais ne dépendent pas d'elles »; faut-il admettre avec lui qu'elles en dépendent critique-ment?

VANSTEENBERGHE publie un *Libellus conscientiae* (tractus devotus, Ms. Liège 389) de Pierre d'Ailly. Certaines considérations lui font proposer d'identifier ce traité avec le *De exercitio proficientium* du même auteur, dont on ne connaissait jusqu'à ce jour que le titre. Enfin, dans la dernière section: DÖLGER *Die zwei Fahnen in Halberstädten Domschatz* (avec de belles illustrations); RACKL, *Thomas von Aquin im Werturteil eines byzantinischen Theologen*, contenant des notations très intéressantes sur les traductions grecques des œuvres de S. Thomas, et MOHLER, *Bessarionis De Sacramento Eucharistiae*, publiant pour la première fois le texte grec de Bessarion de ce traité si important pour la controverse sur l'épiclese.

B. BECKER.

Somme Théologique de S. Thomas d'Aquin. (Édition Revue des Jeunes.) La Loi 1-2^{ae}, Qu. 90/97), trad. par M. LAVERGIN, O. P. — L'Au-delà (Suppl. Qu. 69/74), trad. par J. FOLGHERA O. P.; notes par J. WÉBERT, O. P. — Paris, Desclée et Cie, 1936.

Les RR. PP. Dominicains continuent la publication de cette traduction de la Somme et bientôt cette œuvre de longue haleine sera achevée. Voici encore deux fascicules. Celui qui traite de la Loi comprenant l'étude de la Loi en général et de la Loi éternelle, naturelle, humaine. On a judicieusement développé les notes doctrinales en cette matière qui intéresse plusieurs domaines du savoir humain. Note sur la Loi et le Droit; sur la nature rationnelle de la Loi; sur le Droit positif humain, etc.

Les problèmes de l'au-delà sont traités dans le second fascicule, en rapport avec quelques questions du Supplément. Les notes y ont moins d'étendue mais donnent substantiellement les indications traditionnelles sur les Limbes, le Purgatoire, les Suffrages pour les défunts.

THOMAS DE VIO CARDINALIS CAIETANUS. *Scripta theologica*. Vol. I: De compactione auctoritatis Papae et Concilii, cum Apologia eiusdem tractatus. — Rome, Collège Angélique, 1936, 8°, 354 p. L. 18.

Il n'existait aucune édition complète des œuvres de Cajetan. Après avoir publié ses traités philosophiques, les maîtres de l'*Angelico* entreprennent main-

tenant les *Opera theologica*. Ils commencent, comme l'ont fait les anciennes collections, par ces deux ouvrages de controverse.

On se rappelle leur origine : la politique vénitienne de Jules II lui avait aliéné à la fois le roi de France Louis XII et l'empereur Maximilien, qui exigèrent la réunion d'un concile. Le Pape n'était pas homme à se laisser intimider, mais cinq cardinaux organisèrent contre lui le synode de Pise-Milan. C'est contre ce conciliabule que Cajetan, alors Maître Général des Prêcheurs, rédigea le *De comparatione auctoritatis Papae et Concilii*. L'ouvrage fut déferé à l'université de Paris, où un jeune docteur, Jacques Almain, composa une réfutation. L'*Apologia* est la réponse de Cajetan à cette attaque.

Sans être strictement une édition critique, le texte qui nous est offert est établi d'après les toutes premières éditions : celles de Rome 1511 et de Cologne 1512 pour le premier traité, celle de Venise 1515 pour l'*Apologia* ; les variantes sont d'ailleurs indiquées en note. Pour faciliter les comparaisons, on a indiqué en marge gauche du texte de l'*Apologia* les passages parallèles du premier ouvrage, et en marge droite ceux du libelle de Jacques Almain. Des tables des chapitres, des citations bibliques, des sources littéraires, des noms propres, enfin un Index analytique achèvent de doter cette belle édition de toutes les commodités désirables.

J. H.

THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

E. MERSCH, S. J. **Le Corps mystique du Christ**. 2 vol, 2^e édit. — Bruxelles, Édition Universelle, 53, rue Royale, 1936, 8^o, 551 et 498 p. Fr. 90 les deux vol.

Nous avons eu l'occasion ici-même (*R. Bén.* 1933, p. 354) de dire notre admiration pour le si beau livre du P. Mersch. La présente édition suivant rapidement la première, montre assez que l'ouvrage a rencontré le très vif succès qu'il méritait. Comme le fait remarquer l'auteur, « la vérité du corps mystique n'est pas située en une partie de l'enseignement chrétien, elle y est partout » (II, 372). Les pages de ce livre sont riches de tout l'essentiel des dogmes de notre foi. Mieux encore que dans la première édition, le P. M. précise l'enseignement de chacun des évangiles. Il a ajouté aussi de nombreuses citations ; chacun des deux volumes s'est enrichi ainsi de plus de cinquante pages. Le P. Mersch nous fait espérer la parution dans un avenir encore lointain d'un ouvrage de grande envergure, sorte de synthèse doctrinale s'élargissant à partir du dogme central du corps mystique du Christ. Tous ses lecteurs s'en réjouiront.

B. BECKER.

THOMAS GRAF, O. S. B. **De Subjecto Psychico gratiae et virtutum**. P. I, 2. (*Studia Anselmania* 3/4). — Rome, Herder, 1936, VIII, 272 et 159 p.

Voici le deuxième tome de la Pars Prima de ce grand ouvrage du P. Graf. Il étudie la doctrine du sujet des vertus cardinales chez S. Thomas et chez les scolastiques post-thomistes.

L'auteur prend soin de situer la position de S. Thomas par rapport à ses devanciers et de retracer l'évolution interne de sa doctrine. Dans sa conclusion générale, D. Graf fait remarquer que, sous une apparente diversité, tous les auteurs étudiés sont généralement d'accord sur plusieurs points fondamentaux : la vertu de Prudence est unanimement située dans la raison ; la Justice dans la volonté (chez les anciens, cependant, on la plaçait partiellement dans la

raison). Les divergences apparaissent surtout à propos des deux vertus de Force et de Tempérance, suivant qu'on les attribue (comme chez les thomistes) aux puissances sensibles elles-mêmes, soit qu'on fasse intervenir davantage la volonté.

Un « appendix » de plus de 140 pages, publie une série de questions inédites (attribuées à une douzaine d'auteurs médiévaux) : traitant du sujet des vertus morales. On peut voir dans cette abondance le signe non équivoque de l'intérêt que le sujet abordé par le P. Graf présente pour la pensée philosophique et théologique.

Quelques index complètent l'ouvrage, le rendant aussi maniable que le tome précédent.

B. BECKER.

H. S. MAYER O. S. B. *Benediktinisches Ordensrecht*. Bd III, I. Teil. Die Abtei. 2. Abschn. Personenrecht. — Beuron, Kunstverlag, 1936, 8°, 393 p.

L'A. continuant son traité du droit des Réguliers en relation spéciale avec la discipline de la Congrégation bénédictine de Beuron, en arrive aujourd'hui à la seconde partie du volume concernant « l'Abbaye », alors que la première (parue en 1933), considérait l'abbaye comme telle, celle-ci expose le droit des personnes constituant l'Abbaye : il y sera donc question d'abord de la *vocation*, qui conditionne les étapes de la vie religieuse à étudier successivement : postulat, noviciat, profession ; ensuite, sous un nouveau titre, vient le traité des devoirs et des privilèges des moines, enfin celui du passage d'un Ordre à un autre, ou de la sortie de l'état religieux.

Non seulement le droit actuel, mais aussi l'histoire des institutions monastiques sont exposés avec autant de clarté que de compétence ; toujours appuyé sur les sources du droit, l'ouvrage cependant révèle un travail personnel bien caractérisé. Donnons-en quelques exemples. A propos de la vocation religieuse, à laquelle d'ailleurs l'A. a consacré un opuscule spécial (*Der Klosterberuf*, 1935), il limite la controverse, telle qu'elle se présente de nos jours. Au chapitre du noviciat, il s'arrête quelque peu à une discussion sur l'origine et la propriété de la dot des moniales : selon l'opinion défendue par l'A., contre d'autres, la propriété de la dot appartient à la moniale. La formule et la signification des trois vœux selon S. Benoît peut se résumer dans ces mots : « par la stabilité, le moine se lie à la communauté, par la conversion (plus authentiquement « conversatio ») des mœurs, il s'oblige à l'observation de la Règle et des Constitutions (p. 149), par l'obéissance il se soumet aux ordres de l'Abbé ». L'histoire du rite de la profession et des vicissitudes par lesquelles il a passé est fort intéressante (p. 188-194), la Congrégation de Beuron a adopté un rite, originellement dérivé, paraît-il, de celui du Mont-Cassin : l'A. discute très impartialement la question du point de vue historique, ainsi que celle de la « consécration » monastique. Il n'a que peu de lignes sur la consécration des vierges. Bien d'autres chapitres du livre : dispositions concernant les biens temporels, administration des paroisses, office divin, etc., seraient à signaler. Nous croyons cependant dans les lignes précédentes, avoir donné quelque idée des nombreux mérites de ce traité et en même temps laissé prévoir les services qu'il est appelé à rendre.

R. PROOST.

MATTEO CORONATA, F. M. Cap. *Le Tiers-Ordre franciscain*. (Trad. française par le P. Alfred de Molières.) Législation canonique V. — Turin, Marietti, 1936, 8°, VIII-484 p. Fr. 20.

Ainsi que l'indique son sous-titre, cet ouvrage n'est ni un livre d'histoire,

ni un manuel de piété : c'est la cours, très sûr et très clair, d'un professeur de droit canon sur ce sujet particulier qu'est le Tiers-Ordre franciscain. De là une grande abondance de divisions et de subdivisions : c'est bien un manuel, prêt à être appris.

Ses cinq parties traitent successivement des origines et des variétés du Tiers-Ordre ; de l'admission de ses membres, de leurs obligations, de son gouvernement, des privilèges, des grâces.

L'auteur a compulsé nombre de traités, et son ouvrage s'enrichit d'abondantes notes et références. Sans rien modifier de la substance du livre, le traducteur français s'est attaché avec succès à en améliorer la présentation. Ce sera le manuel indispensable de tous les directeurs du Tiers-Ordre. J. H.

LITURGIE.

MORETTI A. Caeremoniale iuxta Rituum Romanum, seu De Sacris Functionibus, Episcopo celebrante, assistente, absente, in partes septem digestum. Vol. I : De quibusdam notionibus sacram liturgiam respicientibus. — Turin, Marietti, 1936, 8°, VIII-260 p. L. 12.

Bien des cérémoniaux ont été publiés déjà, et chaque année en voit paraître de nouveaux. Les uns veulent être complets, certains se soucient avant tout de logique, d'autres sont érudits, plusieurs visent simplement à être pratiques. Celui-ci cherche à la fois toutes ces qualités et sera, après achèvement, une œuvre de grande envergure. C'est une sorte de vaste Code liturgique : la matière est exposée sous forme de « canons » numérotés, qui par leur style rappellent ceux du Code canonique ; toutefois, ils sont souvent beaucoup plus longs. Cette disposition convient particulièrement au premier volume qui traite des notions et règles générales ; il sera curieux de constater comment on la maintiendra dans la partie descriptive des cérémonies elles-mêmes.

Le deuxième volume traitera de l'Office divin et de la Messe ; le troisième des cérémonies particulières à certaines fêtes et des fonctions extraordinaires ; le quatrième enfin des Sacrements et des Sacramentaux.

L'auteur a dépouillé tous les livres liturgiques, le Code de droit canonique, les décrets, réponses et déclaration de la S. Congrégation des Rites, tout ce qui dans les décisions des autres Congrégations regarde le culte divin, enfin une liste imposante d'Auctores probati, italiens pour la plupart. Le sous-titre : *Episcopo celebrante, assistente, absente*, indique le « point de vue formel », mettant en évidence le principe, parfois oublié, que l'évêque reste toujours le pontife principal de son église. Les sources sont clairement indiquées dans le texte et dans les tables. Des graphiques indiquant la fonction de chaque ministre dans les différentes cérémonies, ainsi que des tableaux d'ensemble à l'usage des cérémoniaires sont promis dans les prochains volumes.

Cet ouvrage se recommande dès à présent par ses qualités de précision et de clarté. J. H.

DENYS BUENNER, O. S. B. L'Ancienne Liturgie Romaine. Le Rit Lyonnais. — Lyon, Paris, E. Vitte, 1934, 8°, 342 p., Fr. 30.

L'antique métropole de Lyon a conservé jusqu'à nos jours une liturgie particulière, peu connue encore et dont l'origine surtout a souvent été bien mal interprétée. On a voulu voir dans le rit lyonnais un héritage oriental : nul n'ignore en effet les liens étroits qui rattachent à l'Asie-Mineure l'Église

de Lyon. Écartant cette séduisante généalogie, D. Buenner démontre en cet ouvrage l'origine romaine et grégorienne du vieux rit. La messe lyonnaise, telle qu'elle est célébrée aujourd'hui encore dans la Primatiale de Saint-Jean, représente dans ses lignes principales la liturgie romaine des VI^e-VIII^e siècles, décrite par les *ordines romani*. C'est par la voie d'Aix-la-Chapelle qu'elle s'introduisit à Lyon sous l'évêque Leidrade, vers l'an 800, alors que Charlemagne s'efforçait d'implanter dans ses États les usages et les livres de Rome. Tandis qu'ailleurs cette liturgie se chargeait d'éléments locaux et même retournait à Rome contaminée d'ajoutes franques et germaniques, Lyon garda jalousement le cadeau de Charlemagne, grâce à la ténacité du puissant Chapitre de Saint-Jean. Après de multiples vicissitudes où elle faillit disparaître complètement, elle fut restaurée au XIX^e siècle par les soins du cardinal Fesch et de ses successeurs.

C'est le détail de cette histoire que nous retracent ces pages qui, tout en témoignant d'une connaissance approfondie des choses liturgiques, sont au surplus d'une lecture vivante et agréable. Elles nous découvrent tout un aspect de l'intense vie religieuse qui a toujours animé la vénérable *prima sedes Galliarum*.

Ajoutons que le livre est enrichi de notes et d'une bibliographie abondantes, ainsi que d'un grand nombre de planches en texte et hors-texte et de photographies récentes représentant les cérémonies principales de la messe pontificale. G. N.

V. LEROQUAIS. **Un livre d'heures manuscrit à l'usage de Mâcon.** (Collection Siraudin.) (Extrait des Annales de l'Académie de Mâcon, t. XXX, 1935.) — Mâcon, 1935, 8^o, 69 p., 18 pl.

Le manuscrit qui fait l'objet de cette étude, pleine de charme et d'érudition, comme tout ce qu'écrit M. Leroquais, appartient à M. Jehan Siraudin. Il se distingue de la plupart des livres d'heures par son texte et par son iconographie. Le texte, en effet, s'écarte de l'ordre habituel des pièces et présente des éléments nouveaux, notamment les Heures de sainte Anne, des prières à Jésus-Christ, à la Vierge et aux Saints. Son iconographie, vivante et pittoresque, est encore plus neuve, dans les sujets traités, dans la façon, et dans la présentation. On suivra avec intérêt l'analyse détaillée qu'en donne M. L., en s'aidant des dix-huit planches qui terminent le volume.

Tout concorde à prouver que le manuscrit est un livre d'heures à l'usage de Mâcon (avec litanies « clunisiennes »). Il sort d'un atelier français, atelier probablement bourguignon, peut-être mâconnais travaillant sous l'influence de Cluny. Il est l'œuvre de plusieurs mains. Le nom du « maître de l'œuvre » demeure inconnu. On peut le dater des alentours de 1480. P. S.

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

TANQUEREY et GAUTIER. **Pour ma vie intérieure.** Abrégé de théologie ascétique et mystique à l'usage des pieux fidèles et des militants de l'Action Catholique. Édition augmentée d'une Étude sur la Sainte Messe. — Paris. Desclée, 1936, 12^o, 664 p. Fr. 15.

Voici une nouvelle édition, perfectionnée, du manuel très répandu de feu M. Tanquerey : *Précis d'ascétique et de mystique* et de l'*Abrégé* qu'en donna plus tard M. Gautier. Il comprend deux parties : Les principes généraux qui formulent la vie intérieure ; les trois voies classiques, la voie purgative de

l'âme, la voie illuminative, la voie unitive. Un Épilogue, très utile marque les rapports de ces voies avec les mystères célébrés au Cycle liturgique ; un supplément donne une courte et substantielle étude sur la sainte Messe, qui faisait défaut à l'*Abrégé*. L'ouvrage est d'une clarté dans la méthode qui sera singulièrement utile aux militants de l'Action Catholique. Tout est bien dogmatique, appuyé aux meilleures traditions de l'ascèse et mystique chrétiennes. On y insiste sur la doctrine essentielle de l'incorporation au Christ. Qui veut se faire le disciple de *Pour ma vie intérieure* ne peut manquer de rayonner ce Christ, lumière et amour : et n'est-ce pas là le véritable apostolat du chrétien?

E. V.

CHRYSOLOGI (R. P. a Jesu Sacram. Carmelita Disc.) *Asceticae et Mysticae Summa* a R. P. Joseph Antonio a Puero Jesu, eiusdem Ord., studiorum humanitatis praelectore ex originali hispano in latinum fideliter translata. — Turin, Marietti, 1936, 8°, VIII-470 p. L. 10.

En cet ouvrage, facile et dès lors encourageant, rien de trop, rien de trop peu. C'est méthodique, précis, sûr ; et le traducteur sait son latin, ce qui n'est pas peu dire. Cette *Summa*, le meilleur résumé, croyons-nous, d'ascétique et de mystique, doctrine fidèle de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse, est très claire, nonobstant la matière, naturellement obscure, où l'expérience personnelle peut faire défaut. L'auteur a su négliger les *à-côté*, sans omettre le renseignement utile, *ad rem*. Elle se divise en quatre parties. D'abord, les *Principia vitae supernaturalis*, sa nature, son évolution, sa perfection. Puis, l'*Ascetica*, avec ses trois périodes, la purificative, l'illuminative, l'unitive. Enfin, la *Mystica*, avec ces trois mêmes périodes. Dans une dernière partie, l'auteur nous donne un *Compendium historicum Asceticae et Mysticae* excellent, très utile et suffisant pour ceux qu'il vise.

L'on peut se demander, simple remarque, si, traitant à la fois d'ascèse et de mystique, l'auteur a bien fait de répéter, dans l'étude de l'une et de l'autre, la distinction des trois périodes classiques. Cette distinction est-elle bien traditionnelle? Les théologiens, en général, aiment plus souvent à exposer la pénétration, assez naturelle dans le surnaturel, de l'ascèse et de la mystique sous l'action de la grâce et des dons de l'Esprit-Saint. L'auteur a urgé son besoin de clarté ; affaire aussi de méthode, sans doute? Mais n'insistons pas. Nous croyons que cet ouvrage deviendrait, très utilement, un *Manuel d'Ascèse et de Mystique*, dans les séminaires. Nous ne pouvons mieux apprécier ce travail, qu'en émettant ce vœu.

E. V.

PLACIDUS GLOGGER. *Die grosse Antwort. Behandlung wichtiger Fragen unserer hl. Religion*. — Nuremberg, Sebaldis Verlag, 1935, 8°, III-391-xII p.

« La grande réponse » de l'homme à l'appel de Dieu ; « la grande réponse de Dieu » à l'homme qui le cherche. Tel est le sujet de ce beau livre. Pages de dogmatique et de morale qui rappellent à notre humanité desaxée que Dieu doit « être tout en nous ». La science théologique de l'auteur, son expérience des âmes, font de cet ouvrage un manuel très sûr de vie chrétienne. Le style dans lequel il est écrit en rendent la lecture agréable et facile. A recommander chaudement.

P. S.

JOSEPH ANDREAS JUNGMAN, S. J. *Die Frohbotschaft und unsere Glaubensverkündigung*. — Ratisbonne, Fr. Pustet, 1936, 8°, VII-240 p. RM. 4,50.

L'éminent professeur d'Innsbruck expose ici clair et net le résultat d'une

enquête hélas ! trop objective, en un langage « que personne n'avait plus osé parler depuis longtemps » comme l'écrit un censeur allemand.

Connaissant merveilleusement son histoire du Dogme et toute la littérature théologique, le P. Jungmans se livre à une critique perspicace de la catéchèse et de la piété posttridentines ; mais là ne s'arrête pas son labeur : il saisait des signes avant-coureurs d'un renouveau catholique et il veut indiquer les éléments de reconstruction : surtout remettre le Christ au centre de l'enseignement catéchétique, retourner à la liturgie comprise et vécue par tous et à l'Antiquité chrétienne.

Ce livre est riche d'idées justes. Hostile à bien des idées vulgairement reçues il n'en est pas pour autant révolutionnaire : sa partie constructive et pratique nous paraît même plus conservatrice que ne semblaient le postuler ses prémisses.

THOMAS DELFORGE.

A. VONIER, O. S. B. **La Victoire du Christ**, traduit par le Chanoine Louis Lainé. — Paris. Desclée, De Brouwer, 1935, 12°, 9-205 p. Fr. 10.

L'Abbé de Buckfast, contemplateur inlassable de la Beauté du Christ, nous offre comme une quintessence du Dogme de Jésus en Gloire. Il expose *la Victoire du Christ* avec une science si pleine ; il met en un relief saisissant les conséquences de ce triomphe, générateur de la sainteté. Les chapitres qui décrivent *la supériorité du Christ, la destruction du péché, la victoire sur la mort, la victoire sur Satan*, et *l'Eucharistie, monument de la victoire du Christ*, sont de vrais chefs-d'œuvre de doctrine. L'Auteur rencontre nécessairement l'objection principale : « Et tant d'hommes, qui, nonobstant cette victoire, se perdent !... » Il la réfute magistralement par des pensées très fortes, comme celles-ci : « La Rédemption accomplie par le sang d'un Dieu a plus de prix pour nous que le salut de tous les hommes », encore que Dieu veuille les sauver tous. La victoire du Christ, c'est la nôtre en Lui : « Les chrétiens, si grande que soit leur sainteté individuelle et sociale, ne font jamais que participer à la victoire du Christ. » A lire ce livre, le chrétien se sent si grandi, si fort, si certain de sa propre victoire en le Christ. Il se sent en l'âme des dispositions inconnues ; il ne désire plus se regarder ; il ne voit plus que son Chef couronné ; il expérimente que l'effort de la vertu se simplifie par ce regard.

E. VANDEUR.

PAUL WOLFF. **Vom Sinn der Ehrfurcht**. — Munich, Kösel et Pustet, 1936, 8°, 125 p. RM. 2,50.

RICHARD EGENTER. **Das Edle und der Christ**. — Munich, Kösel et Pustet, 1936, 8°, 143 p. RM. 2,80.

Ces deux ouvrages se présentent dans la même collection sous une forme très agréable pour le lecteur.

Selon Wolff, l'attitude révérentielle de l'homme est celle qui convient à sa nature en face de Dieu, en face de l'être objet de sa connaissance, en face du monde dans son ensemble. Il étudie cette notion du « respect » dans un esprit très compréhensif. Il s'efforce d'envisager toute la richesse du concept et pour cela nous amène à approfondir le sujet et à parcourir avec lui les divers domaines de la pensée : recherche philosophique, scientifique, religieuse. Tout cela est très équilibré et bien représentatif de la mentalité d'un intellectuel allemand catholique, très averti des problèmes philosophiques et théologiques de son temps.

Cherchant à donner au concept de « noblesse » son sens plénier, le Dr Egenter

en précise l'étymologie puis critique les diverses acceptions du mot dans la pensée allemande (Lietzche, Scheler, Hartmann). Il fait ensuite la description idéale de l'homme vraiment noble et de ses qualités.

L'auteur consacre une seconde partie à « La noblesse dans le christianisme », qui n'est pas la moins intéressante de l'ouvrage et où il traite son sujet avec une grande hauteur de vues.

B. B.

P. L. LANDSBERG. *Essai sur l'expérience de la Mort*, trad. de l'allemand. (Coll. Questions Disputées). — Paris. Desclée, De Brower, 12^e, 104 p. Fr. 8.

Malgré les difficultés qu'offre pour le lecteur un vocabulaire très abstrait et un excès de spéculations verbales (par exemple la discussion sur l'espoir et l'espérance, p. 45), ce petit livre contient des pages très bienfaisantes et très originales. Signalons spécialement le chapitre où il est question de l'expérience de la mort chez saint Augustin, celui aussi (le dernier) sur l'expérience chrétienne de la mort. Le chapitre IX : Intermezzo tauromachique, est d'une évocation très puissante et rempli d'une profonde poésie.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

D. FRANCES, O. F. M. *Radicalisme in de eerste eeuwen der Kerk*. (Coll. franc. neerlandica III, 5). — s'Hertogenbosch, Teulings u. m. 1936, 4^e, blz. 61, fl. 2.

Dans ce nouveau fascicule des « Collectanea » édités par les RR. PP. Franciscains néerlandais, le Dr Désiré Frances répond à certains critiques, catholiques de tendance pharisienne, qui dénigrent le catholicisme d'aujourd'hui en le comparant désavantageusement à ce qu'il appelle le « radicalisme » des premiers temps. Se plaçant sur le terrain ferme de la critique historique, l'A. développe fort bien sa comparaison entre le catholicisme des temps primitifs et celui de nos jours. Dans son premier chapitre, il prend argument d'une institution particulière, l'esclavage, et fait voir que saint Paul et l'Église de son temps se sont montrés tolérants à l'égard de l'esclavage ; on ne pouvait le supprimer radicalement tout d'un coup. Dans les chapitres suivants (2 à 5) il prouve 1^o qu'il régnait assez souvent des vices et des abus notables parmi les premiers chrétiens, 2^o que les hérétiques rigoristes, ultraradicaux (Encratistes, Montanistes, Tertullien) ont voulu exiger de tous les chrétiens ce que l'Église ne demandait qu'au petit nombre, 3^o que l'Église constamment depuis l'antiquité jusqu'à l'heure actuelle a travaillé à défendre son dogme et sa discipline, et 4^o que l'état religieux, dans plusieurs de ses formes à présent pratiquées, exige autant et plus de sacrifices que le monachisme primitif.

R. PROOST.

GUSTAVE SCHNÜRER. *L'Église et la civilisation au moyen-âge*. Tome II. Trad. française de G. Castella. — Paris, Payot, 1935, 8^e, 810 p. Fr. 50.

Nous avons rendu compte de ce même volume lorsqu'il parut en allemand (*Revue Bén.*, 1928, p. 283). Il nous est agréable de redire encore une fois les éloges particuliers que mérite cette synthèse aussi suggestive que sûre, aussi riche que brillante. La librairie française a été bien inspirée en la traduisant. Il faut relever que la bibliographie de la traduction non seulement a été mise au jour, mais est notablement plus riche que celle de l'édition allemande. C'est ainsi que contre quatorze ouvrages mentionnés dans l'introduction au Livre III, la traduction en signale une trentaine, où la production en langue française occupe la place qui lui revient.

PH. S.

JOS.-M. CANIVEZ. *Statuta capitulorum generalium ordinis Cisterciensis ab anno 1116 ad annum 1786*. Tomus III. — Louvain, Bureaux de la Rev. d'hist. eccl. ; ou : Forges-lez-Chimay, Abbaye N.-D. de Scourmont, 1935, 8°, xvi-758 p. 36 belgas. (20 % aux souscripteurs à tout l'ouvrage).

Dom Canivez continue avec entrain et succès la publication de l'ouvrage monumental qu'il a entrepris. Les textes des statuts contenus dans ce troisième volume, pour la plupart encore inédits, couvrent la période qui s'étend de 1262 à 1400. L'historien pourra y puiser à foison des détails intéressants sur les grands événements qui ont marqué ces cent cinquante années : la septième croisade et la mort de saint Louis (1270), le concile œcuménique de Lyon (1274), le conflit entre Boniface VIII et Philippe le Bel († 1314) qui se vengea sur les abbayes cisterciennes et les ruina, le concile de Vienne (1312), la première partie de la guerre de Cent ans, le séjour des papes en Avignon et les débuts du grand Schisme. Pareils bouleversement devaient amener le relâchement dans l'ordre, malgré la bulle de Benoît XII et les efforts des chapitres généraux.

Inutile de redire que l'édition est faite avec tout le soin dont le P. Canivez a déjà donné les preuves dans ses précédents volumes. Cette fois, les notes ont été réduites au minimum et l'identification des noms reportée aux tables qui suivront de près le dernier volume, cela afin de donner un plus grand nombre de textes.

PH. SCHMITZ.

EDW. ORTVED. *Cistercieordenen og dens Klostre i Norden*. II. Sveriges Klostre. — Copenhague, J. H. Schultz, 1933, 4°, 544 p. Cour. 11.50.

Le 30 novembre 1930, le pasteur M. Edw. Ortved mourait, laissant inachevé la grande histoire qu'il avait entreprise sur l'ordre de Cîteaux en Scandinavie et dont, seul, le premier volume, l'introduction, avait paru (1927). Trois autres volumes devaient traiter des monastères cisterciens en Suède, en Danemark et en Norvège. Heureusement les pages relatives aux monastères suédois se trouvaient achevées. Grâce à des dévouements éclairés, elles ont pu être imprimées : elles constituent le volume que nous avons sous les yeux. Après une introduction, l'Auteur donne une monographie de chacune des maisons. Pour les moines, ce sont Alvastra, Nydala, Varnhem, Saba (Julita), Gutnalia (Ruma), Gudsberga (Husaby) ; pour les moniales : Askeby, Byarum, Gudhem, Riseberga, Sko, Solberga, Vreta, Varfruberga (Fogdö).

L'ouvrage, construit sur des recherches nombreuses dans les dépôts d'archives, illustré de photographies et de plans, présente un intérêt tout particulier non seulement au point de vue de l'histoire de l'ordre cistercien, mais encore de l'histoire de l'art. On regrettera qu'il n'ait pas été publié dans une langue accessible à un plus grand nombre de lecteurs.

PH. S.

TH. SCHIEFFER. *Die päpstlichen Legaten in Frankreich (870-1130)*. Historische Studien Heft 263. — Berlin, E. Ebering, 1935, 8°, 243 p. Mk. 9.50.

L'A. de ce livre nous donne un exposé systématique de l'action des légats pontificaux envoyés en France depuis le temps du conflit de pouvoirs entre Charles le Chauve et Louis le Germanique (Traité de Meersen, 870) jusqu'à l'époque d'Innocent II (Schisme de Pierre Léon).

Si la synthèse de l'A. a le mérite de bien relever, d'après les sources, la succession des légats occupés en France pendant ces trois siècles, les faits auxquels se rapportent ces diverses légations ont cependant déjà occupé beaucoup d'historiens, notamment en ce qui concerne le pontificat si important

de S. Grégoire VII et de ses successeurs Victor III, Urbain II, Pascal II. L'A. apprécie sincèrement la grande personnalité de S. Grégoire VII et son action réformatrice, de même celle du principal légat de Grégoire VII, Hugues de Lyon, dans laquelle cependant certains points, tels la succession de Victor III mériteraient des études ultérieures ; on ne voit pas en tout cas ce que pourrait être la peine de suspension infligée au roi Philippe I.

Au point de vue canonique, l'A. constate avec quelque étonnement l'ampleur qu'a prise le pouvoir des légats depuis Léon IX, et surtout sous Grégoire VII, qui d'ailleurs ne manquait pas de suivre de près l'action de ses légats, de confirmer, au besoin de révoquer leurs décisions. Sous Pascal II la légation est devenue aussi une dignité attribuée d'une façon permanente à quelques prélats, dignité nouvelle issue du primat pontifical, dit l'auteur ; il n'y a rien à objecter à cela du point de vue catholique, le primat du Pape, qui lui est essentiel, peut s'exercer selon la nécessité du temps, de diverses manières.

R. P.

JEAN GUIRAUD. Histoire de l'Inquisition au moyen âge. * Origines de l'Inquisition dans le Midi de la France. Cathares et Vaudois. — Paris, Picard, 1935, 8°, XLVIII-428 p., 3 cartes, 11 p. Fr. 55.

M. Guiraud, à coup sûr l'historien le mieux préparé à écrire sur l'Inquisition, aborde en outre son sujet avec l'esprit le meilleur : Ne se faisant ni le défenseur, ni le détracteur d'une institution ou d'un temps, il s'efforce de comprendre et de faire comprendre, y mettant d'autant plus d'application et de soin que l'objet de son étude semble plus opposé à la mentalité de notre temps.

Que l'A. soit resté fidèle à cet idéal exposé dans son Avant-Propos, nous le constatons dès l'abord dans sa précieuse bibliographie critique, où il nous montre ce qu'on peut trouver dans chacune des principales sources et avec quel esprit il faut les lire. En outre, ce premier volume en entier n'est, peut-on dire, qu'une introduction par laquelle l'A. fait de ses lecteurs comme des contemporains qui ont connu l'inquisition. Il leur fait connaître les origines de l'hérésie (ch. I), les doctrines et l'organisation des sectes cathares (ch. II-III) et vaudoise (ch. VIII), l'extension de l'hérésie et les motifs de cette vogue (ch. IX-XI). Ensuite il leur montre l'Église devant cette marée montante, ses déficiences déplorables (ch. XII) et ses premières tentatives de réaction (ch. XIII). Enfin le dernier chapitre raconte sommairement la croisade contre les Albigeois et les négociations qui amenèrent la création de l'Inquisition.

Tout cela est exposé avec une grande sobriété, mais complètement. M. G. ne cache pas les problèmes qui restent à résoudre et ne prétend pas faire admettre comme définitivement acquises les hypothèses les mieux fondées.

Plusieurs de ces chapitres ne sont guère qu'une réédition de l'Introduction que M. G. donna voilà quelque trente ans au cartulaire de Notre-Dame de Pronille.

La rareté de ce premier ouvrage justifiait pleinement une réédition, mais peut-être aurait-on pu la retravailler davantage. Néanmoins on trouverait difficilement meilleure introduction aux deux volumes qui restent à paraître et dans lesquels l'A. se propose de nous montrer le fonctionnement de cette juridiction créée par le traité de Paris de 1229 sur lequel se termine ce premier volume.

G. DAYEZ.

OTTO RAHN. **La croisade contre le Graal. Grandeur et chute des Albigeois.**

Trad. par R. Pétrou. — Paris, Stock, 1934, 8°, 287 p.

A côté du livre précédent, clair à souhait, que nous procure le patient travail de M. Guiraud, voici une fantaisie assez curieuse, où se mêlent d'une façon inextricable, l'histoire et la poésie.

M. Rahn veut prouver, si j'ai bien compris sa pensée fort diffuse, que la croisade contre les Albigeois a inspiré le *Parsival* de Wolfram d'Eschenbach. Certes, tout n'est pas connu de la vie intime des Albigeois ni de l'influence que leurs idées et leurs luttes ont exercée sur la littérature médiévale ; mais plus ce domaine reste mystérieux, plus il est requis de prudence pour s'y aventurer. M. Rahn semble avoir remué énormément de documents et d'ouvrages. On regrette qu'il n'en ait extrait qu'un roman, plein de charme sans doute et d'ardeur mystique, mais dont il est bien difficile de discerner ce qui peut être retenu comme conclusion certaine. On est étonné de ne pas voir mentionnées dans la bibliographie la thèse de M. Anitchkof parue dans *Romania* (1929), qu'on nous dit être fertile en rapprochements, et sa réfutation par M^{me} Lot-Borodine.

G. DAYEZ.

L. PASTOR. **Histoire des Papes.** Tomes XVII et XVIII, traduits de l'allemand par A. Poizat et W. Berteval. — Paris, Plon, 1935, 8°, 366 et 379 p. Fr. 40 le vol.

Ces deux tomes de la traduction française du grand travail de Pastor correspondent au volume VIII de l'édition allemande paru en 1920. Ils embrassent le règne court mais fécond de Pie V (1566-1572). L'application des décrets du concile de Trente, entreprise avec vigueur tant à l'égard de la Curie que des ordres religieux, est l'œuvre qui fait l'importance du règne de ce saint pape. Il a du reste été dit ici-même (*R. B.*, t. 34, p. 179) par le regretté D. Berlière toute la richesse de ce travail. Peut-être pourrait-on souhaiter, comme pour les autres œuvres de Pastor, plus de méthode dans la composition.

Mais c'est la traduction qu'il faut présenter au lecteur. C'est devenu presque un lieu commun de dire l'utilité, ou mieux la nécessité de cette traduction et en même temps d'en relever les déficiences. On ne peut guère pour ces volumes que renouveler cette remarque. Certaines erreurs de traduction ne sont explicables que par une hâte inconsidérée, notamment celle qui fait « minuit » de « Mittwoch » (p. 5 de la traduction). Par contre à cette même page (lignes 18-20), le respect scrupuleux de la construction allemande rend la phrase incorrecte. On sait qu'un des résultats des critiques faites aux premiers volumes de la traduction, a été la publication dans les suivants, des documents donnés dans l'édition allemande. Malheureusement cette publication n'est pas moins défectueuse que la traduction. Ainsi le document 7, déjà curieux par la juxtaposition dans la même phrase de résumés en allemand et de mots en latin tirés de l'original, devient tout à fait inintelligible par l'omission d'une ligne entière puis d'une demi-ligne. De même dans ce même document, *ustissimis* (sic) remplace *lectissimis*. Dans le document 21, l'unique terme « angeschlagen » est traduit deux fois d'abord par promulgué, puis par frappées, qui n'a aucun sens dans la phrase. D'autres fautes qui paraissent menues quand on peut confronter les deux éditions, ne manqueront pas d'embarrasser les lecteurs démunis de l'original.

Bref, si on peut toujours se féliciter de ce que la traduction du grand ouvrage de Pastor ait été entreprise, il est vraiment regrettable que tant de critiques restent à faire.

G. DAYEZ.

ERNESTINE LE COUTURIER. **La Visitation.** (Collection Les Grands Ordres monastiques et Instituts religieux). — Paris. Grasset, 1935, 12°, 278 p. Fr. 15.

Après tout ce qui a été écrit, publié, touchant l'Ordre de la Visitation, sur ses Fondateurs, les Visitandines elles-mêmes, leur esprit, leur formation, leur développement, on eût pu croire qu'il n'y avait plus rien à dire ; et c'était vrai. Mais l'on pouvait encore attendre une synthèse de tout cela, en un tableau très vivant, très clair. C'est fait. Nous n'avons rien lu, sur le chapitre, de plus captivant, de plus admirable : on ne passe pas une ligne, un mot. Tout parle, tout porte. Et l'on se surprend à penser : « Quelle sagesse qu'une telle Œuvre, la Visitation ! » Jamais, croyons-nous, Ordre religieux n'a incarné, à ce point, la personnalité de son principal Fondateur, François de Sales. On a l'impression, et elle s'impose, que son Ordre est une École tout à fait supérieure de spiritualité chrétienne et de sainteté. Désormais, à l'âme qui y aspire, la plume, très fine en même temps que très avertie, de l'auteur révèle ce qui en est. On sait à quoi s'en tenir. Et on lui saura gré de nous avoir révélé, mais à fond, le secret d'un Ordre religieux, qui, depuis plus de trois cents ans et à raison d'un organisme étonnement fort dans la souplesse et la douceur de sa loi, n'a pu, malgré les hommes et les temps, dévier d'un pas et sans réformes, sur la route lumineuse et ferme, dans laquelle un saint François, si bien aidé d'une sainte Jeanne, qui le réalisa, l'avait engagé. Cela, excessivement rare, ne tient-il pas du prodige?

D. E. V.

MYRIAM DE G. **Louyse de Ballon**, parente de S. Bernard de Menthon et de S. François de Sales, Réformatrice des Bernardines. — Paris. Desclée, De Brouwer, 1935, 8°, xxxviii-560 p. Fr. 25.

L'auteur apporte à l'histoire monastique du XVII^e siècle une contribution dont les spécialistes et les érudits lui sauront gré. Louyse de Ballon était une « dérobée » ; M. de G. a « retrouvé » cette grande réformatrice, vraie fille de S. Bernard. Le récit de la fondation de Rumilly (Annecy), premier monastère de la réforme, est un vrai chef-d'œuvre littéraire, autant qu'historique. L'étude en est des plus fouillées, très suggestive ; elle révèle ce que peut être et faire une moniale, quand l'Esprit de Dieu l'envahit de sa force. Ce n'est pas peu de chose, en effet, que de fonder dix-sept monastères, d'y établir une discipline nouvelle, grave pour l'époque, et cela, malgré les idées du temps, au milieu de contradictions invraisemblables, toujours en lutte avec les classiques et inextricables difficultés d'une réforme, fût-elle, comme celle-ci, conseillée, dirigée par un S. François de Sales, appuyée par les avis d'une sainte Jeanne de Chantal. On est forcé à l'admiration. Louyse de Ballon — et ceci soit dit sans prévenir le jugement de l'Église — est une sainte authentique : l'ouvrage de Myriam de G. contribuera, nous l'espérons, à soutenir cette cause quelque jour.

Le R. P. Garrigou-Lagrange, en sa belle *Introduction*, appelle ce livre « un *vade-mecum de la vie religieuse, utile aux supérieures, comme aux inférieures* ». Il a parfaitement raison. On ne le lira pas sans se persuader que la *vie d'oraison* est le levier de tout apostolat et l'âme des grandes entreprises dans l'Église. Louyse de Ballon est une réalisation concrète et combien vivante de cette pensée : *Faire tout en esprit d'oraison*.

E. VANDEUR.

RENEE ZELLER. **La Société de Marie Réparatrice et sa fondatrice Émilie d'Oultremont, baronne d'Hooghvorst, en religion Mère Marie de Jésus.** — Paris, Desclée De Brouwer, 8°, 208 p. Fr. 12.

Qui fera cette lecture saura ce que voulait M^{me} d'Oultremont en fondant la *Société de Marie Réparatrice* : « Une réparation envers l'Amour méconnu de Jésus-Eucharistie, en union avec Marie et comme la remplaçant près de l'autel ». L'histoire de cette Société, sa merveilleuse extension, son esprit, sa formation, sa vie, son apostolat : tout est là, exposé en grande clarté, avec un intérêt croissant ; le tableau est séduisant.

L'auteur, profondément initié aux secrets de la vie spirituelle et fin psychologue, nous laisse surtout une étude d'âme, très attachante, en la personne de la Mère Marie de Jésus, dans chacun des états de vie que celle-ci traverse. Ici perce à jour la noble grandeur unie à l'attraitante simplicité de la sainteté : quelque chose de très calme, un repos immuable face à Dieu, au milieu des rudes épreuves que, nécessairement, provoquent le long et douloureux enfantement d'un Institut, le martyre continu d'un cœur maternel, et surtout la nuit affreuse d'un abandon, de la part d'un Dieu, qui éprouva son amour. Ce récit est des plus captivant, et l'on a peine à déposer le livre : nous l'avons lu d'un trait. A coup sûr, il sert à grandir le renom de la *Société de Marie Réparatrice* et, sans prévenir le jugement de l'Église, il laisse l'impression que la Mère Fondatrice est une sainte authentique.

E. VANDEUR.

FR. VENNEKENS. *Geschiedenis der parochie van Sint-Martens-Lennik*. — Abbaye d'Affligem, 1935, 12^e, 213 p.

Pendant de longues années, M. l'abbé Vennekens avait recueilli tous les documents nécessaires à la monographie de sa paroisse. Retiré à Affligem, il espérait pouvoir la mettre sur pied. La mort le surprit. Un moine d'Affligem s'est chargé de réaliser le pieux désir du vénérable curé. Cette monographie d'une vieille église, fondée peut-être par un missionnaire venu de Nivelles, et qui resta jusqu'au XVI^e siècle à la collation de l'abbesse, est riche de renseignements variés, classés méthodiquement, selon qu'ils concernent le diocèse (Cambrai, puis Malines), le décanat, la paroisse, les curés, les vicaires, les prêtres auxiliaires, le culte, les confréries et gildes, l'enseignement, l'église, ses autels et ses chapelles, les revenus et l'administration.

P. S.

HISTOIRE PROFANE.

JOH. SPÖRL. *Grundformen hochmittelalterlicher Geschichtsanschauung*. — Munich, Max Hueber, 1935, 8^e, 148 p. RM. 4,80.

L'A. de ce livre, Privatdozent à Fribourg en Br., juge insuffisante la méthode selon laquelle les historiens modernes traitent l'histoire du moyen âge. Au lieu de se borner à y relever des faits, il faudrait faire plus attention à la mentalité des historiens de ce temps-là, il faudrait écrire une histoire de la mentalité historique. Il ne suffit pas, par exemple, d'affirmer que tous les historiens qui ont écrit au M. A. étaient dominés par une fin transcendante (théologique), qui les empêchait de tenir compte de la valeur des événements ; non, il faut examiner avec soin l'idéal (le Weltbild) de chacun d'eux. Il faudra voir dans quelle mesure les diverses institutions religieuses, politiques, telles l'Église, l'État, les Ordres religieux influent sur leur jugement, afin de constituer pour chacun l'histoire de sa pensée historique (*die Geschichte seines Geschichtsdenkens*).

Quatre exemples remarquables, développés avec beaucoup de talent, précisent la pensée de l'auteur. Anselme de Havelberg, Othon de Frisingue, Orderic Vital, Jean de Salisbury : voilà quatre historiens du XII^e siècle, mais combien leur idéal historique est différent !

Anselme de H. étudie le progrès continu qu'il voit se manifester dans l'histoire de l'Église, en le rattachant aux prophéties de l'Apocalypse ; Othon de Fr. est hanté par la querelle des investitures, c'est le *Reich* des Hohenstaufen qui est comme la *catégorie* dans laquelle se renferment ses jugements : les Germains prennent la place des Romains dans la *civitas Dei*. Orderic Vital, au contraire, voit dans l'alliance de la culture monastique avec les monarchies normandes de l'Ouest le secret de la marche de la civilisation ; Jean de Salibury prend une direction beaucoup plus moderne vers la scolastique et l'humanisme.

Il faut le concéder, une histoire exécutée selon les normes de l'A. aidera à faire connaître mieux la vie intellectuelle du M. A., mais elle rencontrera des difficultés et présentera des incertitudes dans l'application aux événements concrets.

R. PROOST.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE. *Histoire de l'Artois*. — Paris, Boivin, 1935, 8°, 277 p. Fr. 20.

Ce livre n'enrichit pas la collection *Les vieilles provinces de France*, qui possède plusieurs monographies excellentes. L'A. raconte, il n'explique pas, et cependant l'Artois est une de ces provinces frontières dont les vicissitudes méritent tout de même quelques commentaires. M. M. de P. s'est le plus souvent contenté de citer des extraits — fort pittoresques, j'en conviens — de chroniqueurs ou d'historiens, et de décrire les fêtes et cortèges qui se déroulaient à Arras. En outre le livre fourmille d'erreurs : p. 64-65, ce n'est pas le père d'Isabelle mais son frère Baudouin VIII qui s'empara de la Flandre en 1191 ; p. 87, Robert II d'Artois n'est pas le beau-père de Philippe le Bel, mais de Henri de Navarre, dont Philippe est le gendre ; pp. 8 et 109, Louis de Male est mort en 1384 et non en 1383 ; p. 112, Jean sans Peur n'a jamais été comte de Hainaut, de Hollande et Zélande, car sa femme Marguerite avait des frères, parmi lesquels le comte Guillaume, père de Jacqueline. En revanche il possédait en sus du duché de Bourgogne, le comté du même nom et la distinction est d'importance puisque le comté d'Artois suivit le comté de Bourgogne de 1302 à Louis XIV, et ne fut uni au duché que de 1316 à 1361 et de 1384 à 1477. N'y a-t-il pas enfin quelque anachronisme à parler de « domination étrangère » pour Arras qui retombe en 1493 au pouvoir de Maximilien (comme mambourg de son fils l'archiduc Philippe), p. 170 : L'Artois était une des dix-sept provinces et Philippe le Beau n'y était nullement un étranger.

Bref, ce livre peut servir de passe-temps aux oisifs ; il n'apprendra rien aux historiens, même amateurs.

G. DAYEZ.

A. KLEINCLAUSZ. *Charlemagne*. — Paris, Hachette, 1934, 4°, xxxiv-407 p.

Le livre de M. Kleinclausz répond à un besoin pressant. Si l'on excepte l'étude d'Abel et Simeon, rédigée d'ailleurs sous forme d'annales dans la collection des *Jahrbücher*, il n'existait jusqu'aujourd'hui sur Charlemagne aucun livre qui satisfît aux exigences de la science contemporaine. Et cependant Charlemagne n'est-il pas un de ces rares hommes dont on a le droit de dire que, s'il n'avait pas existé, l'avenir du monde aurait été changé ? Mais on reculait, sans doute, devant les difficultés nombreuses dont se trouvait hérissée l'approche d'un personnage aussi discuté que légendaire. Un long commerce avec les sources carolingiennes préparait merveilleusement M. K. à cette tâche. Désormais nous possédons, grâce à lui, un exposé scientifique sur Charlemagne, son règne et son temps.

On ne s'attend pas à trouver ici un résumé, nécessairement pâle, d'une œuvre aussi considérable. Contentons-nous de relever quelques points, de présenter quelques remarques.

La critique des sources (p. xi-xxxiv) est, à juste titre en ce cas-ci, plutôt conservatrice : l'histoire de Charlemagne est connue dans l'ensemble et solidement fondée. La méthode d'exposition se recommande par sa clarté et le groupement heureux des faits en des chapitres qui épuisent chaque fois tout le sujet. Le portrait de Charlemagne (c. 2), dessiné après ses premières expériences politiques qui l'ont formé (c. 1), est particulièrement bien réussi et suggestif. L'action envahissante de Charlemagne dans l'Église est exposée avec toute l'ampleur que réclame un sujet aussi important. Mais, ici comme partout, M. K. ne voit que les « beautés du régime », dirions-nous. Nulle ombre à ce tableau ; et cependant ? Les lignes consacrées au concile de Nicée de 787 ne sont pas tout à fait exactes. J'ai peine à me rallier à ce que pense M. K. du *Constitutum Constantini* dans les affaires d'Italie. Sur l'attitude et la politique d'Hadrien I^{er}, compléter par E. CASPAR *Das Papsttum unter frankischen Herrschaft* (*Zeitschrift f. Kirchengeschichte*, 54, 1935, p. 132-264). C'est dans le chapitre sur « l'ordre dans l'Église » que l'auteur nous parle de la Renaissance carolingienne. Ce thème n'aurait-il pas mérité un développement particulier ? Peut-être aussi l'auteur aurait-il pu s'étendre plus longuement sur la vie économique de l'État franc, traitée assez rapidement en même temps que « l'ordre dans l'État ». On complètera ce qui est dit des *Libri Carolini* par les études de M. von den Steinen (*Neues Archiv*) et de D. De Bruyne (*Revue Bénédictine*). La thèse de H. Pirenne sur la situation créée par l'Islam à l'État franc et le contraste économique en résultant n'a pas séduit M. K., qui n'y voit guère autre chose qu'un « brillant paradoxe ». Signalons le dernier chapitre plein d'intérêt sur « la légende de Charlemagne ».

Bien imprimé, enrichi de nombreuses illustrations, pourvu de dix-neuf cartes (sur la première, de 754, on devrait rencontrer Quierzy), cet ouvrage de valeur occupera une place de choix sur les rayons de la bibliothèque de quiconque s'occupe de haut moyen âge.

PH. SCHMITZ.

H. WAGNON. **Concordats et Droit international.** Fondement, Élaboration, Valeur et Cessation du droit concordataire. (Universitas catholica lovaniensis. Dissertationes ad gradum magistri in Facultate theologica vel in Facultate Juris canonici consequendum conscriptae. Ser. II, tom. 29). — Gembloux, Duculot, 1935, gr. in-8°, xxviii-441 p. Fr. 75.

Le progrès constant des communications à grandes distances permet des relations de plus en plus étroites entre les peuples. Ces rapports multipliés requièrent le développement parallèle d'une législation commune, et le droit international qui a vécu jusqu'à présent de quelques règles coutumières générales et assez simplistes est entré dans une période de vaste développement. Les progrès sans doute ne se feront pas sans heurts ni reculs partiels, mais ils sont d'une nécessité inéluctable. Parmi les sociétés qui se disent souveraines il en est une qui domine toutes les autres par son double caractère international et spirituel : l'Église catholique cependant, parce que les sujets de sa juridiction sont aussi ceux des États territoriaux, a senti depuis longtemps la nécessité de négocier avec les gouvernements temporels. On est surpris de constater à quelles théories excessives et parfois saugrenues l'existence des concordats a donné naissance. Des théologiens idéalistes d'une part et des partisans de la souveraineté absolue et illimitée des États de l'autre doivent

en poussant à fond leurs principes arriver à des conclusions opposées. Que dire encore des partis-pris, de l'ignorance des faits et de leur portée exacte : des événements absolument étrangers au problème, comme la création de la cité du Vatican, ont pris aux yeux de certains une importance considérable.

Au milieu de cette cohue, M. Wagnon a voulu reprendre la question par la base et en étudier tous les aspects, tenir compte des travaux anciens sans négliger les données les plus récentes. Son étude est d'un bon sens juridique remarquable, elle recourt constamment aux faits historiques et aux textes : les traités sont ce que les parties ont voulu qu'ils fussent, ni plus ni moins.

Dans une première section l'auteur précise la nature du concordat et bien des questions se posent : est-ce l'État comme nation ou son gouvernement actuel qui traite ; pourquoi les accords doivent-ils être négociés avec le Pape et non avec les évêques du territoire ; quelle est la condition internationale de l'Église, du Saint-Siège ; les concordats sont-ils assimilables aux traités internationaux, etc ? Une deuxième partie s'occupe de l'élaboration et de la conclusion définitive de ces pactes. Il faut examiner ensuite l'étendue des obligations contractées, et mettre notamment en évidence la primauté du droit international sur le droit interne, car sur ce point également bien des théories s'opposent. On trouvera en quatrième lieu une étude sur la cessation des concordats pour des motifs divers. L'interprétation de la fameuse clause « *rebus sic stantibus* » dont le maniement est particulièrement délicat est soigneusement déterminée.

Pour terminer par un exemple pratique, l'auteur étudie en détail la survivance du concordat de 1801. La Belgique, la Hollande et le Grand-Duché de Luxembourg se sont trouvés pour des raisons différentes dans des situations ambiguës, mais finalement le concordat fut considéré comme abrogé par consentement mutuel. Il se maintient par contre aujourd'hui encore en Alsace-Lorraine.

Nous souhaitons que ce livre d'une impartialité sereine soit lu et médité par les spécialistes de la grande politique, il pourrait exercer ainsi une action efficace. La foi est une lumière qui même dans la gestion des affaires de ce monde est d'un grand secours, elle aide à comprendre plus profondément les intérêts divers : c'est le fondement indispensable d'une paix équitable.

J. H.

L. GALLET. Les traités de pariage dans la France féodale. — Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1935, 8°, 236 p. Fr. 40.

Les traités de pariage sont des conventions qui établissent entre deux parties une co-seigneurie indivise sur une même terre. Ce genre d'association inauguré au XI^e s. a connu son apogée au XII^e ; beaucoup de ces contrats sont restés en vigueur jusqu'à la fin de l'ancien régime. Malgré son importance, cette institution de l'ancien droit féodal n'a pas encore fait l'objet d'une étude d'ensemble. M. Gallet a voulu réaliser au moins en partie cette synthèse. Il recherche les motifs qui ont déterminé la conclusion de semblables traités, puis il examine l'organisation interne de ces indivisions.

Il est intéressant de remarquer ici que ce sont les abbayes qui les premières ont essayé ce système : les protecteurs, gardes et avoués, qu'elles s'étaient donnés à l'époque carolingienne avaient profité du caractère peu défini de leurs fonctions pour devenir de véritables tyrans : il fut souvent avantageux de leur concéder la co-propriété des biens et des droits seigneuriaux. C'était abandonner la moitié du temporel, mais les moines étaient au moins assurés

de ne pas perdre davantage. Dans le midi de la France surtout, les évêques eurent souvent recours au même procédé en sollicitant le secours des princes contre leurs sujets rebelles. Outre le besoin de protection, des motifs d'ordre économique amenèrent également la conclusion de traités de pariage : exploitation commune de moulins, défrichements, fondation de bourgades. Bientôt les laïques eux aussi recoururent à cet expédient qui se montrait avantageux. Au XIII^e s. ces contrats furent recherchés par les hauts seigneurs et surtout par les rois de France pour des fins politiques et militaires : c'était une façon discrète de s'installer partout sans déranger l'ordre établi et en améliorant même la condition des anciens titulaires. La pénétration des Capétiens dans le Languedoc a été due principalement aux traités de pariage qui devinrent pour la royauté un procédé habituel d'administration.

Dans la seconde partie de son ouvrage l'auteur examine la technique juridique de ces conventions : conditions de capacité, formes diverses. Les biens mis en indivision étaient d'abord la justice avec les profits pécuniers qui en dérivent, ainsi que les droits seigneuriaux (tailles, péages, etc.) ; venaient ensuite les droits féodaux et droits de propriété. Il fallait dans chaque cas particulier déterminer l'extension du pariage : c'est précisément ce qui faisait la souplesse et l'intérêt de ce genre de traité.

Ces contrats étaient onéreux de part et d'autres : le seigneur associé pouvait compenser la renonciation partielle de l'ancien propriétaire de multiples façons : protection, travaux divers, indemnité pécuniaire ou autre. L'administration de la seigneurie indivise était assurée soit par l'un des contractants soit par une double hiérarchie d'officiers nommés par chacune des parties ; les conflits qui devaient naître inévitablement de cette seconde méthode firent mettre au point un troisième procédé : l'administration était confiée à des agents nommés en commun par les associés. Bien d'autres points sont examinés encore. On trouvera en appendice six spécimens de traités de pariage typiques.

M. Gallet a dépouillé une masse considérable de documents ; il reconnaît que la France est un territoire trop vaste pour qu'on puisse se flatter d'avoir achevé un examen exhaustif des textes en un sujet aussi considérable. Il s'est contenté des plus accessibles qui suffisaient d'ailleurs amplement à son dessein. On regrettera peut-être qu'une table analytique ne permette pas d'exploiter plus facilement cette riche documentation.

J. H.

J. MARQUÈS-RIVIÈRE. La Chine dans le monde. La révolution chinoise de 1912 à 1935. — Paris, Payot, 1935, 8°, 284 p. Fr. 20.

De plus en plus, malgré les rivalités des peuples, le monde ne forme plus qu'un seul tout et les événements d'un continent influent sur l'évolution des autres. Mais à cette interdépendance des pays et des races ne correspond malheureusement pas une compréhension réciproque ni même une connaissance mutuelle suffisante. En outre, chez les Européens en particulier on rencontre trop fréquemment l'idée que le monde est devenu « un » parce qu'il s'est européenisé. Pour remédier à ces ignorances et à ces incompréhensions, rien ne vaut la lecture de livres comme celui de M. J. M.-R. sur la Chine.

Cette histoire contemporaine de la Chine n'est pas un simple relevé de faits ; l'auteur s'efforce de nous expliquer les événements en nous faisant pénétrer dans ce qui nous est le plus étranger : la mentalité chinoise.

Le livre est abondamment pourvu de cartes qui faciliteront grandement l'intelligence des problèmes de la Chine contemporaine.

Au moment où l'on sent l'Extrême-Orient en travail et où l'on peut prévoir que l'Europe subira un jour les contre-coups de ce qui passe là-bas, on ne peut trop recommander la lecture d'un livre si rempli d'explications. G. DAYEZ.

PHILOSOPHIE.

J. DONAT, S. J. *Summa Philosophiae Christianae*. I. Logica, 235 p. RM. 3. — III. Ontologia, 299 p. RM. 3,60. — VII. Ethica generalis, 306 p. RM. 4. — VIII. Ethica specialis, 375 p., R. 4.50. — Innsbruck, Rauch, 1934. et 1935, 8°.

Sans égaler l'ampleur des *Institutiones Philosophiae Lacensis*, la *Summa* du R. P. Donat est un des plus considérables parmi tous les traités récents destinés à l'enseignement ecclésiastique. On l'appréciera non seulement pour l'abondance des questions qui y sont abordées, mais aussi pour la clarté et la simplicité de l'exposé. Encore que les ouvrages de langue française ne soient guère pris en considération, la *Summa* est bien au courant des problèmes de notre époque.

C'est surtout les deux volumes d'Éthique que l'auteur paraît avoir eu à cœur de mettre au point. Rien n'y est oublié. Les thèses sont fort bien nuancées ; ce qu'il y a de bon dans les systèmes rejetés a su être apprécié à sa juste valeur. On regrettera seulement que les chapitres relatifs au droit international n'aient pas été plus développés. Le changement apporté au début de l'Éthique générale ne plaira certainement pas à tous. Le point de départ est-il assez objectif ? On découvre dans les deux premières thèses une certaine gêne, qui se traduit, par exemple, dans cette petite phrase : « A quaestione autem, unde haec norma sive lex realis ultimo derivetur, interim abstrahimus. » N'est-ce pas précisément par ces questions fondamentales qu'il eût plutôt fallu commencer ?

Quant au traité de Logique, le R. P., sans se perdre dans d'interminables discussions purement théoriques, n'y a rien omis qui fût de quelque utilité pratique. L'auteur a pris soin de préciser les diverses acceptions d'un même terme chez les différents philosophes, ce qui sera d'un grand secours aux étudiants novices. Les théories de l'induction scientifique et de l'hypothèse sont exposées d'une façon remarquable. Tout n'est pourtant pas parfait. Au n. 120, le tableau des distinctions n'est pas assez complet ; l'explication des divers cas de subalternation des sciences manque de précision ; au n. 291 l'auteur semble dire que toute démonstration *a priori* est toujours une démonstration « propter quid ». Dans l'ensemble, cependant, il n'y a que très peu d'*inaccurate dicta*. Lire : *propositions coordonnées, subordonnées*, et non : *coordinées, subordonnées* (pp. 101 et 125).

Avec l'Ontologie (t. III) nous arrivons sur un terrain plus scabreux. Dans l'introduction, l'auteur donne un bref mais substantiel aperçu de l'histoire de la Métaphysique, des tendances antimétaphysiques de la pensée moderne, et du mouvement de retour qui s'accroît de plus en plus parmi les contemporains. Aux articles « de Bonitate » et « de Malo », auxquels il a donné très heureusement un développement plus grand que celui que l'on trouve d'ordinaire dans les manuels, le R. P. a ajouté quelques considérations fort opportunes sur les théories récentes des « valeurs », ainsi que sur l'idéal et sur l'ordre. Il traite d'une manière remarquable des principes de causalité et de raison suffisante ; ainsi que du sens de l'adage : « Omne agens agit propter finem » lorsqu'il est appliqué aux agents qui ne sont pas doués de connaissance. Il

insiste à bon droit sur la nécessité de rejeter le principe de la « geschlossenen Naturkasualität ». Enfin, dans un appendice d'une vingtaine de pages, ajouté à la fin du volume, il expose, sous le titre de « Commentarium aestheticum », l'essentiel des notions relatives au beau et à l'esthétique. En ce qui concerne le principe d'individuation, le R. P. rejette la théorie thomiste et se rallie à celle de Suarez. L'auteur rejette également la théorie thomiste de la distinction réelle entre l'essence et l'existence dans les créatures. Libre à lui. Ce qui est grave, c'est que l'auteur, dans sa critique du thomisme, impute aux thomistes des doctrines qui ne sont pas les leurs, au n. 77 par ex., quand il s'en prend au P. Jos. Gredt, O. S. B. Nous aurions encore d'autres lacunes et défauts à relever dans la *Summa* du R. P. Donat. Il n'empêche que nous croyons sincèrement que celle-ci mérite les plus vifs éloges, et que c'est toujours avec le plus grand profit qu'elle sera consultée ou employée aussi bien par les professeurs que par les élèves. Si le R. P. pouvait, dans les prochaines éditions, indiquer, en tête des chapitres ou des articles, les principaux ouvrages récents à consulter pour une étude plus approfondie, il rendrait à tous un service signalé.

R. R.

HANS WILLMS. EIKON. Eine begriffsgeschichtliche Untersuchung zum Platonismus. I. Teil : Philon von Alexandria. Mit einer Einleitung über Platon und die Zwischenzeit. — Münster i. Westf., Aschendorff, 1935, 8°, VIII-124 p. RM. 6.

Le sujet ici traité est difficile mais séduisant. « Εἰκὼν » est un concept protéiforme et fuyant mais un des plus représentatifs du platonisme. Une histoire de cette idée coïncide avec celle du platonisme vu sous un biais particulier. Dans l'introduction, on nous expose l'usage du mot chez Platon et dans la philosophie hellénistique. L'analyse des textes de Platon est très poussée et touche à de grands problèmes : le mythe, la vérité et l'opinion, la théorie de la μέθεξις et du monde des Idées, l'antinomie intelligible-sensible, la démiurgie du Timée, la vue du monde développée par ce dialogue. En gros, Εἰκὼν signifie le monde de l'apparence. L'aristotélisme, l'ancien stoïcisme n'accordent plus à Εἰκὼν une valeur métaphysique. Il faut attendre Poseidonios d'Apamée et le courant intellectuel qu'il a déclenché pour voir l'homme « microcosme » investi de la dignité d'image des dieux célestes.

Avant de retracer l'histoire de l'idée Εἰκὼν dans la pensée philonienne, Hans Willms précise la signification de cette idée dans l'Ancien Testament (Gen. 1, 26-27 ; Sirach 17, 3 ; Sagesse 7, 24-28), dans la littérature hermétique (d'après R. Reitzenstein), et dans S. Paul. Les textes philoniens les plus notables reçoivent une copieuse et intelligente interprétation. Le chapitre suivant synthétise et systématise les résultants de l'analyse sous les trois chefs : Logos, Kosmos, Anthropolos. On peut dès lors dessiner le schéma métaphysique de la doctrine et caractériser, dans les termes mêmes du philosophe juif, sa méthode allégorique destructrice et constructive à la fois. Le dernier chapitre nous fait parcourir la route « pneumatique » ou la montée de l'âme à la recherche de Dieu : transcendant les images sensibles, les apparences et les passions, elle s'élève vers le monde divin par la contemplation et, par le secours du λόγος, s'approche du Dieu ineffable auquel elle s'unit dans l'extase divinisante. M. Willms a écrit un travail bien pensé, personnel malgré la très large dette qu'il paie à Émile Bréhier, et il l'a mené avec une méthode objective et prudente.

Quoiqu'écrite en une langue assez pénible, cette étude contribue à élucider

une métaphysique assez nébuleuse et déconcertante mais dont l'influence fut profonde.

DAVID AMAND.

J. STUFLEER, S. J. *Gott, der erste Beweger aller Dinge* (Philosophie u. Grenzwissenschaften. VI Bd. 3 Heft). — Innsbrück, Rauch, 1936, 8°, 187 p. RM. 6.

L'auteur de cette étude publiée aujourd'hui dans l'intéressante Collection philosophique des professeurs de l'Université d'Innsbrück, y reproduit, quant aux idées essentielles, celle qu'il avait mis au jour en 1923 dans son livre : *D. Thomae Aquinatis doctrina de Deo operante*, etc., ouvrage qui a suscité de vives controverses entre thomistes et molinistes. Il a remanié et complété son argumentation, il élimine aussi de son exposé le point de vue strictement théologique, qui est en dehors du programme de la Collection susdite. Il s'est efforcé de maintenir un ton toujours modéré dans la controverse et évite même autant que possible de citer nominalement ses adversaires. Quant au fond de la question, à savoir quelle est la vraie pensée de S. Thomas concernant le concours divin, il soutient que ni les molinistes ni les thomistes (bannésiens) ne peuvent se réclamer du patronage de S. Thomas qui n'a admis ni la science moyenne ni la prédétermination physique. Dans ces termes, plusieurs théologiens récents seraient assez disposés à donner leur adhésion au P. Stufler, moins pourtant, pensons-nous, quand il écrit : « Thomistes et molinistes admettent un influx immédiat de Dieu sur toutes les activités des causes secondes. S. Thomas, au contraire, ne connaît d'autre influx que la création et la conservation des êtres. » (p. 181-182.)

R. PROOST.

Dr ANTON ANTWEILER. *Der Begriff der Wissenschaft bei Aristoteles*.

Dr JOS. BROSCHE. *Das Wesen der Häresie* (Grenzfragen zwischen Theologie und Philosophie, I et II). — Bonn, P. Hanstein, 1936, 8°, 120 p. RM. 80 le vol.

Nous avons ici les deux premiers volumes d'une nouvelle collection que le prof. Rademacher, de Bonn, et le Dr Söhngen entreprennent de publier sous le titre : « Grenzfragen zwischen Theologie und Philosophie ». La première de ces études : *Le concept de la science chez Aristote*, se tient nettement dans la perspective de cette collection. La notion de science y est en effet mise au point en fonction de préoccupations théologiques. Après avoir discuté la nature de la connaissance scientifique d'après Aristote, Antweiler transpose ses considérations dans le domaine de la théologie : science des réalités spirituelles. On ne voit pas très nettement comment se justifie pour la théologie une notion de la science qui veut atteindre son objet « de façon concrète ». Il nous paraît que la pensée de l'auteur aurait pu s'exprimer ici avec plus de développements.

L'étude du Dr Brosch aborde la question de l'hérésie d'un biais très naturel : en se cantonnant sur le terrain historico-dogmatique des débuts de l'Église. Il élabore une définition très complète de l'hérésie au terme de ses analyses : *Die Häresie ist eine aus mangeln (Zweifel) dem Glauben entspringende, zum völligen Unglauben hinzielende, durch Loslösung einer Einzelwahrheit aus dem Organismus des Offenbarungsgutes entstandene Absonderung von der Kirche Christi, mit der Tendenz selber Kirche zu werden.*

B. B.

M. GRABMANN. *Mittelalterliches Geistesleben*. Bd. II. — München, Max Hueber, 1936, 8°, ix-649 p. Pour l'étranger : RM. 15,75.

Il y a dix ans, Mgr Grabmann publiait sous le titre : *Mittelalterliches Geistesleben*, t. I, un volume composé d'études relatives à la vie intellectuelle du moyen âge (cf. *Rev. Bén.* 1927, p. 289) ; aujourd'hui paraît le t. II de cet ouvrage. Il traite surtout des questions concernant l'augustinisme, l'aristotelisme, l'averroïsme du M. A., l'influence qu'y a exercée S. Albert le Grand, l'histoire de l'école thomiste. La plus grande partie des dix-neuf articles qui constituent le volume sont des reproductions amplifiées et mises à jour de conférences, rapports, collaborations à plusieurs revues théologiques et philosophiques ; six autres cependant sont complètement inédits. Nous devons nous borner ici à de courtes indications ; elles pourront cependant, pensons-nous, donner quelque idée de l'intérêt qui s'attache à ces études, et de l'érudition si étendue que l'éminent professeur de München y manifeste. Voici par exemple le premier article (inédit) : il étudie l'influence de S. Augustin sur l'utilisation des documents antiques au M. A. Conclusions : 1° Les écrits de S. A. ont été une source abondante de doctrines que le M. A. a fait siennes, telles les idées de Platon, les raisons séminales, la politique, etc. ; 2° l'attitude que S. A. a adoptée à l'égard de la civilisation antique a servi de norme : on répètera à satiété que les sciences des anciens sont les vases précieux de l'Égypte que les Israélites ont eu l'ordre d'emporter, que Platon est supérieur à Aristote, etc. Mais (article IV : *Aristoteles im Werturteil des Mittelalters*) un changement dans l'estime pour Aristote s'est bientôt manifesté quand le Philosophe a été mieux connu : plusieurs, il est vrai, ont continué à le juger homme comme les autres, sujet à l'erreur, mais d'autres, par un enthousiasme excessif le proclament le juge de toute science, et veulent même le classer parmi les chrétiens et les saints. Les historiens modernes, conclut M. G. avec une critique plus objective, n'ont d'ailleurs rien enlevé à la vraie gloire d'Aristote.

L'article le plus étendu du livre (p. 324-412) expose l'influence de S. Albert le Grand sur la pensée médiévale et principalement sur la scolastique allemande : il y a quelques années on avait écrit que la scolastique n'est pas une philosophie conforme au génie allemand, et que si on invoquait en sa faveur Albert le Grand, celui-ci n'était pas une grande autorité, compilateur et encyclopédiste plutôt qu'esprit original. Mgr G., au contraire, avait répondu en insistant sur le caractère personnel des travaux du « doctor universalis », « doctor teutonicus », etc. ; il a développé ce travail antérieur, en insistant sur l'influence qu'a exercée S. Albert sur les différentes branches de la théologie aux diverses époques du M. A. et jusqu'à la Renaissance, sur des esprits même tels que Dante, Nicolas de Cuse et Denys le Chartreux : d'ailleurs, tout en mentionnant les nombreux écrits de nos contemporains sur Albert le Grand, il signale les travaux qui seraient encore à faire pour compléter nos renseignements concernant la personne et la doctrine du docteur de l'Église, récemment canonisé. Tout en exaltant les mérites d'A., le Dr G. n'entend aucunement diminuer ceux de S. Thomas et de l'école thomiste ; la tradition thomiste, on le sait, a été plus attentive à la doctrine qu'à l'histoire des maîtres qui l'ont développée. Aussi lira-t-on avec intérêt les monographies ou esquisses dédiées à quelques-uns d'entre eux, tels que Gilles de Lessines, fra Remigio de' Girolami, précepteur de Dante, Bernard d'Auvergne, Guill.-Pierre de Godine, Helwic Teutonicus, Jacques de Liebenstein, et au-dessus de tous, Cajétan et sa place dans l'histoire du thomisme.

A. PROOST.

E. ROLLAND. *La loi de réalisation humaine dans saint Thomas. Sur un point de vue moral de continuité.* — Paris, Vrin, 1935, gr. 8°, 112 p. Fr. 18.

On se propose de montrer que l'éthique de S. Thomas est singulièrement une et cohérente, qu'elle garde constamment le contact avec le réel, qu'elle respecte la continuité de la vie, et que ni le fondement cherché pour la loi du bien dans une autorité transcendante, ni l'adjonction à la nature de l'élément surnaturel n'y portent atteinte à la spontanéité véritable de l'activité, à l'autonomie de la raison et à l'immanence de la vie morale.

La démonstration est conduite avec beaucoup de méthode et de clarté. Après avoir fortement marqué, selon le docteur angélique, la *rationalité* de l'ordre pratique, la *continuité* de l'agir humain et l'*intérieurité* de l'acte moral, l'A. retrace en bons termes la synthèse thomiste de la loi et fait voir dans la norme du bien le plus haut « instinct » de l'être humain ; puis il aborde le problème du surnaturel, et prouve que le don gratuit de Dieu « loin d'être en opposition avec la nature, permet à celle-ci de pousser (son développement) à l'infini dans sa ligne originale ». Mais il est indispensable de situer l'éthique de S. Th. par rapport à celle d'Aristote, à laquelle elle doit tant. S'inspirant de travaux récents, — notons, sans insister, qu'il accorde beaucoup à l'autorité de M. J. Chevalier, — M. R. caractérise les immenses progrès, d'essence rationnelle, que la Parole révélée a déterminés chez les docteurs chrétiens, et grâce auxquels la morale devait se transformer : Dieu personnel, libre, créateur, transcendant et immanent à la fois, personne humaine... fin dernière et amour. C'est l'insuffisance de sa théodicée qui empêchait le stagirite de définir exactement les relations de l'homme à Dieu. L'idée de *création*, notamment, a été pour l'esprit humain une idée-clef, une idée-lumière. L'ouvrage s'achève par un chapitre, rehaussé de suggestions intéressantes, qui traite des conditions subjectives de la moralité : la conscience, l'erreur morale. L'A. s'est abstenu de toucher à la question des passions et des vertus, — sinon incidemment quant à la vertu de prudence.

A l'hommage que nous nous plaisons à rendre à un travail substantiel et assez personnellement pensé il ne nous sera pas interdit de joindre quelques observations ou critiques. 1° L'A. interprète au sens fort les textes de S. Th. qui énoncent le « désir naturel » que l'homme éprouve de la vision de Dieu ; 2° Il désapprouve en termes vifs, et même un peu inattendus (p. 71, l. 31 ; p. 72, l. 4), la solution intellectualiste que le thomisme donne de la béatitude ; 3° « La liberté, dit-il, signifie pour l'homme le pouvoir de créer moralement son activité... La liberté est essentiellement une causalité créatrice » (82-83 ; cf. 89). L'assimilation paraîtra forcée ; 4° Au désir de montrer que le thomisme sauvegarde l'unité et la continuité de la vie psychique se lie, chez l'A., la préoccupation d'éliminer, au nom même d'une psychologie qui se donne pour le pur rajeunissement de celle de S. Th., les prédéterminations de Banez et, plus généralement, les motions divines, multiples, de la volonté. C'est à la psychologie et à la cosmologie bergsoniennes qu'il est fait appel (15-18) pour moderniser l'Aquinate. Nous pensons que M. R. va beaucoup trop loin dans le sens de l'empirisme phénoméniste. Quant à un grave problème qui essentiellement ressortit à la métaphysique et à la théologie, nous doutons qu'on approuve la tentative faite pour le poser et le résoudre uniquement sur le terrain empirique, et, plus encore, qu'on loue la méthode d'ingénieuse sélection qui permet en l'occurrence de dégager et de publier la pensée « authentique » du saint Docteur, sans avoir tenu compte ni de ses principaux textes, ni des exigences logiques de l'ensemble de son système.

Quelques impropriétés ou incorrections ; p. ex. : p. 78, l. 30, *réflexion* ; 91, 8, *personnel* ; p. 30, l. 29, lire : 7^e.

M. FESTUGIÈRE.

ALBERT MITTERER. *Das Ringen der alten Stoff-Form Metaphysik mit der heutigen Stoff-Physik.* — Innsbrück, Tyrolia-Verlag, 1935, 8^o, 160 p.

Ce volume se présente comme faisant partie de la collection : « Wandel des Weltbildes von Thomas auf heute ». Il étudie la doctrine hylémorphique de la matière inanimée, laissant pour un volume suivant celle qui concerne les vivants et pour un troisième les questions biologiques traitant des rapports entre l'Homme et la Femme.

L'auteur distingue le point de vue « scientifique » des théories de la composition des corps du monde physique et le point de vue philosophique. Est-il exact d'ajouter (69) : « sie befassen mit demselben Gegenstand ». La considération philosophique de la composition des corps du monde physique qui aboutit chez Aristote à la distinction Matière et Forme a une portée tout autre que les doctrines scientifiques proprement dites. On est un peu étonné de lire dans la conclusion (table p. 164) : « Der physikalische Hylomorphismus des hl. Thomas ist tot. » De fait, il faut abandonner la transposition que faisaient les scolastiques de la théorie générale (materia et forma) dans la science des corps matériels ; historiquement cette transposition a permis une regrettable stagnation dans la recherche scientifique. Mais il n'en reste pas moins que la théorie aristotélicienne-thomiste reste parfaitement applicable au niveau très général que retient la pensée philosophique. Dans le monde des êtres vivants, la composition hylémorphique se démontre plus facilement, il est vrai, mais ne doit-on pas concéder à la métaphysique la démonstration qu'elle apporte de la composition hylémorphique de tous les êtres matériels, chaque fois qu'il y a pluralité d'êtres dans l'intérieur d'une même essence spécifique ?

B. BECKER.

P. GLORIEUX. *La Littérature Quodlibétique. II.* (Bibliothèque Thomiste XXI.) Paris, Vrin, 1935, 8^o, 388 p.

Dès 1925, P. Glorieux avait publié le premier volume sous le même titre. Il contenait également une Introduction suivie d'une série d'études monographiques sur les maîtres quodlibétiques. Ici cependant, l'Introduction ne retient que les principales notions exposées dans le premier volume. Très clairement, Glorieux fait voir dans le Quodlibet, le vrai miroir des préoccupations des théologiens ou des philosophes d'une époque. La partie essentielle de l'ouvrage, l'énumération des auteurs et de leurs Quodlibets est cette fois très développée. En 1925, on ne s'occupait que de 31 Maîtres parisiens de 1250 à 1300, avec mention de 138 disputes. Le présent volume cite 117 Maîtres, de quelque provenance qu'ils soient et de toute époque. Aussi le nombre des disputes mentionnées est-il de 348. Le plan est resté le même : courte notice biographique suivie de l'énumération des Quodlibets (incipit, explicit, mention des ms.). Il faut se féliciter de voir maintenant ce travail arrivé à une forme relativement parfaite. P. Glorieux aura sans doute l'occasion d'ajouter encore de ci-de là quelque complément mais dans l'ensemble, le relevé est complet.

B. B.

LIVRES REÇUS.

- ABELARDO (P.). *Epistolario completo*. Trad. e note di C. Ottaviano. — Palerme, Industrie R. E. Siciliane, 1934, 8°, 310 p. Lire 10.
- ANDRÉ (Marie). *La divine Mère des petits enfants*. — Paris, Desclée, De Brouwer 1936, 12°, 146 p. Fr. 5.
- BARNIKOL (E.). *Forschungen zur Entstehung des Urchristentums, des Neuen Testaments und der Kirche*. III. *Personen-Probleme der Apostelgeschichte : Johannes, Markus, Silas und Titus*. Kiel, W. G. Muhlau, 1931, 8°, 32 p. R. M. 1.60. — IV. *Römer 15. Letzte Reiserziele des Paulus : Jerusalem, Rom und Antiochien. Eine Voruntersuchung zur Entstehung des sogenannten Römerbriefes*. 1931, 31, p., RM. 1.20. — V. *Der nicht paulinische Ursprung des Parallelismus der Apostel Petrus und Paulus (Galater II, 7-8)*. 1931, p. RM. 1.60. — VI. *Mensch und Messias. Der nichtpaulinische Ursprung der Präexistenz-Christologie. Prolegomena zur neutestamentlichen Dogmengeschichte I*. 1932, XII-224 p. RM. 7. — VII. *Philipper II. Der marcionitische Ursprung des Mythos-Satzes Philip. II, 6-7. Prolegomena zur neutestamentlichen Dogmengeschichte II*. 1932, 136 p. RM. 4. — VIII. *Die Entstehung der Kirche in zweiten Jahrhundert und die Zeit Marcions*. Zweite Auflage. 1933, 30 p. RM. 1.50. — *Zurück zum alten Glauben Jesus der Christus. Ein evangelischer Ruf an deutsche Theologen und Laien*. Halle, Akademiker Verlag, 1933, 68 p. RM. 1. — *Behm, Lietzmann und Opitz als Rezensenten. Abwehr und Antwort*. Halle, Akademiker Verlag, 1934, 32 p.
- BEILLIARD (Jean). *Directoire pratique de chant liturgique précédé des instructions pontificales*. — Paris, Desclée, De Brouwer, 1935, 32°, 84 p.
- BENSON (R.-H.). *Initiation*, 2 vol. — Paris, Desclée, De Brouwer, 1936, 12°, 241 et 408 p. Fr. 18.
- BRENON (A.). *Celui qui nous aime*. — Paris, Bonne Presse, 1935, 12°, 212 p. Fr. 6. « Mois du Sacré Cœur » prêché à Nice.
- CALLEWAERT (C.). *De exsequiis quaestiones liturgicae*. — Bruges, Barbiaux-Philips, 1935, 8°, 63 p.
- CALLEWAERT (C.). *De Jerusalemsche oorsprong van den Zondag*. Extrait de *Ons liturgisch tijdschrift*, s. l. n. d., 8°, 32 p.
- CALMEYN (J.). *Origines de l'Anglicanisme*. — Bruxelles, Édition Universelle, 1936, 12°, 34 p. Fr. 4.00.
- CARPENTIER (Paul). *Vierges sages ; vierges folles*. (Coll. « Paroles de vie »). — Paris, Desclée, De Brouwer, 1936, 32°, 207 p. Fr. 7.
- CARRIÈRE (Victor). *Les épreuves de l'Église de France au XVI^e siècle (sujet d'histoire diocésaine). La Persécution huguenote*. Extrait de la *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1930, in-8°, 64 p.
- CARRIÈRE (Victor). *Guillaume Farel, propagandiste de la Réformation*. Extrait de la *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1934, in-8°, 44 p.
- CAYRÉ (Fulbert). *La méditation selon l'esprit de Saint Augustin*. — Paris, Desclée De Brouwer, 1934, 12, 94 p. Fr. 4.
- CAYRÉ (F.). *Les sources de l'amour divin. La divine présence d'après S. Augustin*.

Préface de Jacques Maritain. — Paris, Desclée, De Brouwer, 8°, 271 p. Fr. 12.

La divine présence est l'âme de l'amour divin. L'amour divin a donc pour principe Dieu lui-même et les sources les plus fécondes en sont les divines Personnes, car chacune d'elles contribue à le produire et à l'aviver selon son mode propre. Dans cette étude l'auteur s'inspire de S. Augustin, le docteur de la grâce, par laquelle se réalise le mieux cette présence divine.

CHARLES (Madeleine). *Celui qui revient. Étude biblique sur la seconde venue du Christ*. — Avignon, Aubanel, 1935, 12°, 272 p.

Thèse nouvelle, écrit dom Cabrol dans sa préface, sur un sujet très ancien. Toutes les prophéties sur le royaume de Dieu ne sont pas encore accomplies. Le Christ reviendra ; il règnera ; les signes avant-coureurs de son retour.

Continuité (La) pontificale. Conférences prononcées à l'Institut Pie XI (VI^e session) par S. Exc. Mgr Suhard, le R. P. L. Merklen, MM. P. Chanson, L. Le Flur, Mgr Vanneufville, le R. P. P. Dudon. — Paris, Bonne Presse, 1935, 12°, 284 p. Fr. 10.

Étudie le problème de la continuité pontificale, en particulier sous les quatre derniers papes, sur le plan doctrinal, apostolique, politique, social et international.

DELCOURT (Joseph). *Deux saints anglais. John Fisher. Thomas More*. — Paris, Bonne Presse, 1935, 12°, 128 p. Fr. 3.

DOBENECKER (Otto). *Regesta diplomatica necnon epistolaria historiae Thuringiae*. 4, Bd, 2. Teil (1279-1288). — Iena, Fisher, 1935, 4°, p. 241-430.

DU COLOMBIER, S. J. (H.). *A la gloire de Marie*. — Paris, Lethielleux, 1936, 8°, 176 p. Fr. 10.

DUSSAULT (E.). *Sept ans d'examen particulier à la suite de saint Thomas d'Aquin*. (Conférences aux Ursulines.) — Paris, Lethielleux, 1935, 8°, xii-190 p. Fr. 12.

ENGEL (Andréas). *Le Christ et le monde moderne*. — Paris, Lethielleux, 1935, 8°, 96 p. Fr. 8.

Examens particuliers à l'usage des prêtres vivant en communauté par plusieurs membres des communautés paroissiales de France. — Paris-Bruges, Desclée De Brouwer, 12°, xii-276 p. Fr. 10.

Ces examens sont le produit d'une expérience vécue par de nombreux prêtres de paroisse, animés du désir d'une vie intérieure plus intense, dans le cadre tout moderne du temps présent.

FERLÉ (T.). *La ligue des droits de l'homme*. — Paris, Bonne Presse, 1936, 8°, 222 p. Fr. 10.

Documents qui dévoilent les pensées secrètes de la Ligue, ses vrais dessous, sa nocuité redoutable.

FRANÇOIS (Michel). *Les sources de l'histoire religieuse de la France au Vatican*. — (*Revue de l'histoire de l'Église de France*, 1933, p. 305-347.)

GARNIER (Chan. Adrien). *Notre-Dame de mai*. — Paris, Desclée, de Brouwer, 1935, 8°, 320 p. Fr. 12.

Ce nouveau mois de Marie enseigne comment la dévotion à Marie doit

« s'intégrer » dans chacun de nos actes. Chaque lecture est suivie d'une courte prière et d'un récit des grandes apparitions de la Vierge, en France.

GOOSSENS (Albert). *Ton grand Ami. Méditations pour les jeunes sur les Évangiles*. III. *Vie publique de Jésus. Seconde année*. — Tournai (et Paris), Société St.-Jean l'Évangéliste, 1936, 16°, 126. p. Fr. 2.75.

GOOSSENS (Albert). *Pour les jeunes. Directives*. III. *Formation de la volonté*. — Id., 16°, 194 p. Fr. 4.00.

HANOZIN (Pierre). *La geste des martyrs*. — Paris, Desclée, De Brouwer, 1935, 12°, 268 p. Fr. 12.

Partant des conclusions des meilleurs travaux actuels, l'auteur présente en traduction dans ce volume les documents authentiques touchant les souffrances et la mort des martyrs.

HÉBERT (L.). *Leçons de liturgie à l'usage des séminaires*. I. *Le Bréviaire et le rituel*. 20^e édition revue et mise à jour par A. Fayard. — Paris, Berche et Pagis, 1935, 8°, VIII-419 p. Fr. 15.

Hitler et Rosenberg ou Le vrai visage du national-socialisme, par l'auteur de : *Ce qui se passe en Allemagne*. — Paris, Bonne Presse, 1936, 12°, 164 p., 13 ill. Fr. 5.

Déposition d'un témoin impartial et d'un observateur très averti, qui se trouve sur place. La philosophie de l'hitlérisme, ses desseins, ses dangers.

HÖPFL (H.). *Introductionis in sacros utriusque Testamenti libros compendium*. II. *Introd. specialis in libros V. T. (editio quarta)*. — Rome, Anon. libraria catholica italiana, 1935, 8°, 407 p.

La Revue a dit et redit les mérites du manuel du R. P. Höpfl. Le regretté professeur d'Écriture sainte au Collège Saint-Anselme à Rome corrigeait la quatrième édition de cet ouvrage quand la mort l'enleva à ses élèves et à la science. Le présent volume reproduit le texte corrigé tel que l'a laissé le P. Höpfl.

HUMEAU (G.). *Les plus beaux sermons de saint Augustin. Tome III*. — Paris, Bonne Presse, 1934, 8°, 436 p. Fr. 15.

La Revue a déjà rendu compte des premiers volumes de cet ouvrage et du choix excellent fait par le chanoine G. Humeau parmi les sermons de saint Augustin. A signaler que ce tome dernier contient 41 sermons et une table analytique des trois volumes.

ISAMBERT (F.). *Le catéchisme en mots très simples*. — Paris, Éditions Spes, 1935, 12° 112 p. Fr. 4.

JAMMES (Francis). *Le crucifix du poète*. — Paris, Lethielleux, 1936, 8°, 96 p. Fr. 10.

Journée (Une) chez les moines. (Coll. « Pax »). Dixième mille. — Paris, Desclée, De Brouwer, 1935, 12°, 160 p. Fr. 12.

LAMA (V.). *Une vierge aux larmes de sang. Dix années de stigmatisation. Thérèse Neumann de Konnersreuth*. — Paris, Édit. Alsatia (1, rue Garancière), 1936, 12°, 213 p. Fr. 12.

LANG (Berthold). *Katholische Männer. Eine Apologie in Lebensbildern*. — München, Kösel et Pustet, 1934, 8°, 186 p.

« Un savant, vrai fils de l'Église vaut à lui seul plusieurs volumes d'apolo-

gétique », disait O. von Hertling. Ce livre répond à ce programme en nous donnant vingt biographies de laïques, éminents en différents domaines et grands chrétiens. Ils appartiennent tous à l'Allemagne et aux XIX^e et XX^e s.

LANGEAC (Rob. de). *Conseils aux âmes d'oraison suivis d'un Chemin de croix.* — Paris, Lethielleux, 1936, 12^o, 96 p. Fr. 7.

LEKEUX (R. P.), O. F. M. *Sainteté et bonne volonté.* — Paris, Lethielleux, 1935, 8^o, 160 p. Fr. 8.

LELIÈVRE (Pierre). *Papa et maman catéchistes.* — Paris, Bonne Presse, 1935, 8^o, 224 p., 26 ill. Fr. 12.

Magistri Eckardi opera latina auspiciis Instituti sanctae Sabinae ad codicum fidem edita. I. *Super oratione dominica*, éd. Raymundus Klibansky. — II. *Opus tripartitum prologi*, éd. H. Bascour. — Leipzig, Meisser, 1934 et 1935, 8^o, xviii-17 p. et xii-40 p.

MAIRE (ÉLIE). *Le vrai visage d'Eve Lavallière.* — Paris, Bonne Presse, 1936, 12^o, 208 p. Fr. 5.

Le « cas » d'Ève Lavallière passionne le grand public. Nombreux sont les écrivains qui s'en occupent. L'auteur du « vrai visage » a puisé des renseignements nouveaux dans la correspondance de l'illustre convertie et dans des témoignages et documents inédits.

MAYER (H. Suso). *Der Klosterberuf.* Ein Ratgeber für solche die ins Kloster gehen wollen, für Ordensobere und Seelenführer. — Beuronener Kunstverlag, 1935, 12^o, 54 p. RM. 0.75.

MÉDAN (Pierre). *Vie abrégée de la vénérable Benoîte Rencurel, la voyante du Laus (1647-1718).* — Paris, Gabalda, 1936, 16^o, 112p. Fr. 8.

Résume et situe les faits d'après les manuscrits du XVII^e et du XVIII^e siècles conservés aux archives de Notre-Dame-du-Laus.

MÉDAN (Pierre). *Nos raisons de croire aux merveilles du Laus. Étude critique des fondements de la dévotion de Notre-Dame du Laus (Hautes-Alpes).* — Paris, Gabalda, 1935, 12^o, 128 p. Fr. 8.

Essai tendant à démontrer que la dévotion à Notre-Dame du Laus, dont le sanctuaire a été pendant deux siècles un véritable Lourdes provençal, se fonde sur des raisons valables.

MENTHON (B.) *Une terre de légendes. L'Olympe de Bitynie. Ses Saints, ses couvents, ses sites.* — Paris, Bonne Presse, 1935, 8^o, p. 256, 2 cartes.

MERCATI (Angelo). *Gregorio XI e i moti del Frignano nel 1371.* (Estratto da « Lo Scoltenna » Atti e Memorie, Série III, fasc. 2, 1934-1935, p. 9-29.) — Pievepelago, 1935, 8^o, 20 p.

MISAINÉ (Henry). *Celles qui peuvent choisir.* — Genval, De Lannoy, 12^o, 300. Fr. 10.

MANACORDA (Guido). *La selva e il tempio. Studi sullo spirito del Germanesimo.* 2^a ed. riveduta e cresciuta su la Luce del Nord. — Florence, Bemporad, 1935, 8^o, 300 p.

MUCKERMANN (Hermann). *Von den sieben Sakramenten. Grundsätzliches zu den religiösen Fragen der Gegenwart.* — Fribourg-en-Brisgau, Herder, 8^o, 188 p. RM. 2.

MUGNIER (F.). *La compassion de Marie*. — Paris, Lethielleux, 1935, 8°, 216 p. Fr. 15.

OBERTYNSKI (X. Zdzislaw). *Pontificale Halickie Zwane Pontyfikalem Boryszewskiego*. — Lwow, Nakladem Autora, 1930, 4°, 34 p.

O'RAHILLY (Alfred). *Le père William Doyle, s. j. Apôtre et ascète (1876-1917)*. (Coll. « Apôtres d'aujourd'hui »). Nouv. édition. — Paris, Lethielleux, 1935, 8°, 477 p. Fr. 18.

Cette nouvelle édition, due au P. A. Lemaire, offre de profondes modifications. Elle reste un document psychologique de première valeur ; avec les notes intimes du P. Doyle elle constitue, en quelque sorte, une démonstration du « mécanisme intérieur » de la sainteté.

PAREDI (Angelo). *Due sacramentari ambrosiani*. (Estratto da « La scuola cattolica », 1934, aprile.) — Milan, tip. pontificia San Giuseppe, 1934, 8°, 13 p.

Pie XI et la presse. (Documents pontificaux 1922-1936) par C. Boulesteix, Th. d'Hoste et L. Meyer (Coll. « Documentation catholique »). — Paris, Bonne Presse, 1936, 12°, xvii-334 p. Fr. 12.

Ce volume contient 175 documents de S. S. Pie XI tous consacrés à la presse. Classés méthodiquement sous sept rubriques, ils constituent une sorte de « Somme » des enseignements du Pape sur la presse.

PIERAZZI (Rina Maria). *Santa Chiara di Assisi*. — Turin, Paravra, 1935, 12°, 254 p. L. 9.50.

PIRAT (Yvonne). *La petite-fille d'une grande sainte, Madame de Sévigné, sa spiritualité*. — Avignon, Aubanel, 1936, 8°, 236 p.

Ce livre nous présente la célèbre épistolière du XVII^e siècle sous un aspect encore peu connu jusqu'à présent, celui de sa spiritualité, telle que la révèle sa correspondance ; nombreuses et charmantes citations.

POGLIANI (L.). *S. Giovanni Bosco educatore per i maestri e gli studenti degli istituti magistrali*. — Turin, Paravia, 1936, 12° 61 p. L. 3.25.

QUÉNARD (Gervais). *L'Évangile du Royaume de Dieu*. — Paris, Bonne Presse, 1936, 8°, 420 p. Fr. 15.

QUINARD (Claude). *Saint Joseph*. — Paris, Éditions Spes, 1935, 8° 221 p. Fr. 7.50.

RAMAIN (Marie GEORGES-). *L'expérience maternelle et la vie* (Coll. « Problèmes d'éducation »). — Paris, Desclée, De Brouwer, 1935, 12, 258 p. Fr. 12.

RENAULT (J.). *Nos adolescents. Les comprendre, les aimer, les guider*. (Coll. « Psychologie et éducation. ») — Paris, Lethielleux, 1936, 8°, vii-140 p. Fr. 8.

Saint (Un) pour chaque jour du mois. 2^e série. 1 vol. par mois. — Paris, Bonne Presse, 1936, 8°, 258 p.

SALVAGNIAC (Th.). *Jésus de Nazareth roi des Juifs*. — Paris, Lethielleux, 8°, 1935, xii-532 p. Fr. ...

Server's (A) Manual giving complete directions for one server at the Holy Communion according to the use of the Church of England (1662 and 1928). Issued for the Alcuin Club. — Londres, Mowbray, 8°, 30 p. Sh. 1.9.

Manuel du servant dans l'église protestante d'Angleterre.

SOUBIGOU (L.). *Pages d'Évangile pour notre temps*. — Paris, Desclée, De Brouwer, 1935, 198 p., 26 planches. Fr. 10.

TARDIVEAU (Robert). *Le sacerdoce intérieur*. (Coll. « Paroles de vie ».) — Paris, Desclée, De Brouwer, 1935, 12°, 107 p. Fr. 5.

THONE (Paul). *Sur le Cœur de Notre-Sauveur*. — Paris, Desclée, De Brouwer, 1934, 12°, 272 p.

Deux idées dominent l'œuvre du Christ-Rédempteur : l'immolation et la charité. Ce double tourment du Cœur de Jésus doit être l'idéal de notre vie chrétienne.

Trilogie. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus considérée comme amante de la Bible, Docteur de la voie d'enfance spirituelle, et Séraphin d'amour, par un moine bénédictin. — Bruges, Beyaert, 8°, 1934, viii-272 p. Fr. 25.

L'ensemble de ces trois caractéristiques de la sainte offre, dans ses grandes lignes, la synthèse psychologique intégrale et le tableau complet de sa vie si extraordinaire.

Väterlesungen (Die) des Breviers. Uebersetzt, erweitert und kurz erklärt von Chorfrauen der Abtei St. Hildegard O. S. B. Eibingen im Rheingau. Vierte Abteilung : Sommer- und Herbstteil. II. Proprium Sanctorum. (Coll. Ecclesia orans.) — Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1936, 12°, xxiv-444 p. RM. 6.40.

VERKADE (Willibrord). *Das neue Gertrudenbuch. Geistliche Uebungen der hl. Gertrud. Auszüge und Gebete aus dem « Gesandten der göttlichen Liebe »*. — Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1936, 12°, xii-188 p. RM. 1.80.

WÖHRMÜLLER (Bonifaz). *Mannhaftes Christentum. Nachdenkliche Kapitel für Männer und Frauen*. — München, Kösel et Pustet, 1934, 12°, 322 p.

Quarante considérations sur les vertus fondamentales et les idéals du christianisme. Elles démontrent combien celui-ci répond, en réalité, au goût de l'homme moderne.

YVER (Colette). *La vie secrète de Catherine Labouré*. — Paris, Éditions Spes, 1935, 12°, 256 p. Fr. 7.50.

Quelle fut l'âme de cette humble religieuse qui donna au monde la dévotion de la Médaille Miraculeuse, vécut dans le plus modeste office de charité, ne révélant à personne, hormis son confesseur, les visions dont elle était favorisée.

ZUNDEL (Maurice). *Le poème de la sainte liturgie*. 3^e édition. — St. Maurice (Suisse) ; en Belgique, l'Édition Universelle, 1936, 16°, 400 p. Fr. b. 30.

Le succès de ce beau livre, qui chante les merveilleuses et fécondes réalités de la Messe, s'affirme toujours plus. Cette troisième édition est conforme à la seconde sauf quelques retouches de style.

TABLE DES MATIÈRES

I. ARTICLES

ANDRIEU (M.).	Le pontifical d'Apamée et autres textes liturgiques communiqués à dom Martène par Jean Deslions	321
CODRINGTON (H. W.).	The Anaphoral Fragment in the Rossano Eucharologion	182
FAIDER (P.).	Note sur un manuscrit provenant de l'abbaye de Saint-Ghislain	80
GRIERSON (PH.).	The Early Abbots of St Peter's of Ghent ...	129
LAMBOT (C.).	Sept sermons inédits de saint Augustin dans un homélaire du Mont-Cassin	113
»	Un psaume abécédaire inédit de saint Fulgence de Ruspe contre les Vandales ariens	221
MORIN (G.).	Lettres inédites des papes Alexandre II et saint Grégoire VII	117
SCHMITT (FR. SAL.).	Eine fruehe Rezension des Werkes <i>de Concordia</i> des hl. Anselm von Canterbury	41
»	Zur Entstehungsgeschichte der handschriftlichen Sammlungen der Briefe des hl. Anselm von Canterbury	300
»	Ein weiterer Textzeuge für die 1. Rezension von <i>de Concordia</i> des hl. Anselm	318
WILMART (A.).	Le florilège de Saint-Gatien. Contribution à l'étude des poèmes d'Hildebert et de Marbode	3, 147, 235
»	Textes attribués à saint Anselme et récemment édités	71
»	Le Manuel de prières de saint Jean Gualbert ...	259
»	Un billet littéraire sur le retour du printemps dans un manuscrit de Saint-Victor	349

A cette année sont joints avec pagination spéciale :

SCHMITZ (PH.).	Bulletin d'histoire bénédictine. Tome IV ...	169*-220*
LAMBOT (C.).	Bull. d'ancienne littérature chrét. lat., II	[209]-[228]

II. COMPTES RENDUS

ADAM SCOT. <i>Ad viros religiosos</i> ... 206	DESTREZ. <i>La Pecia</i> ... 356
<i>Annuaire Inst. Philol. orient.</i> ... 191	<i>Dict. de spiritualité</i> , 3-5 ... 96
ANTWEILER. <i>Wissenschaft bei Aristoteles</i> ... 388	DIELS. <i>Fragm. der Vorsokratiker</i> ... 214
ARENDT. <i>Predigten d. Konst. Konzils</i> ... 90	DILLERSBERGER. <i>Der neue Gott. — Das Wort von Logos</i> ... 364
<i>Aus der Geisteswelt des M. A.</i> ... 368	DONAT. <i>Summa philos.</i> ... 386
<i>Bacchylidis carmina</i> , éd. Snell ... 217	EASTON. <i>Hippolytus</i> ... 195
BARROIS. <i>Archéol. biblique</i> ... 357	EGENTER. <i>Das Edle</i> ... 375
BERNARD. <i>Mystère de Marie</i> ... 99	EICHRODT. <i>Theol. des A. T.</i> ... 358
BESNIER. <i>Coutume de Normandie</i> ... 213	ERMAN. <i>Relig. der Aegypter</i> ... 192
<i>Biblia (La) (Montserrat)</i> ... 188, 363	FALLON. <i>Écon. sociale</i> ... 216
BIHLMAYER. <i>Kirchengesch.</i> 3 ... 103	FESTUGIÈRE. <i>Monde gréco-romain</i> ... 365
BLONDEL. <i>La Pensée II</i> ... 215	FLORIT. « <i>Storia delle Forme</i> » ... 189
BLIEMETZRIEDER. <i>Adelh v. Bath</i> ... 99	FRANSES. <i>Rad. en de eerste eeuwen</i> ... 376
BOOM (DE). <i>Marg. d'Autriche</i> ... 106	FREUDENBERGER. <i>A. Stenchnus</i> ... 105
BOUVIER. <i>L'aumône chez S. Th.</i> ... 198	FUMET. <i>Léon Bloy</i> ... 97
BOYER. <i>Catéchisme vivant</i> ... 98	FUNCK-BRENTANO. <i>Luther</i> ... 211
BRINKTRINE. <i>Cons. liturgicae</i> ... 206	GALLET. <i>Pariage</i> ... 384
BROSCH. <i>Wesen der Härese</i> ... 388	GEISELMANN. <i>Abendmahlslehre</i> ... 200
BROWE. <i>Textus de Festo corp. Xⁱ</i> ... 205	GLOGGER. <i>Die grosse Antwort</i> ... 374
BUCHBERGER. <i>Lex. Theol. VII</i> ... 89	GLORIEUX. <i>Litt. quodlibétique</i> ... 391
BUENNER. <i>Le rit lyonnais</i> ... 372	GORCE. <i>Clovis</i> ... 212
BURCHARDUS. <i>Apol. de barbis</i> ... 220	GRABMANN. <i>Mitt. Geistesleben</i> ... 389
CALLEWAERT. <i>Liturg. instit.</i> I ... 202	GRAF. <i>Subj. psych. gratiae</i> ... 370
CANIVEZ. <i>Stat. capit. gen.</i> III ... 377	GREDT. <i>Philosophie</i> ... 98
CAPÉLAN. <i>Salut des infidèles</i> ... 90	<i>Grosse Herder (Der) IX-XII</i> ... 84
CAPLAN. <i>Artes praedicandi</i> ... 210	GUIRAUD. <i>Inquisition</i> ... 378
CARTON DE WIART. <i>Marg. d'Autriche</i> ... 106	GUMMERSBACH. <i>Unsündlichkeit</i> ... 95
<i>Cathedra Petri</i> ... 98	<i>Heil. Schrift (Bonn)</i> ... 359
CEUPPENS. <i>Prophet. mess. in A. T.</i> ... 362	HENRY. <i>Plotin</i> ... 209
CAIETANUS. <i>Scripta theol.</i> I ... 369	<i>Hist. Église (Flèche) 1, 2</i> ... 207
<i>Card. T. Gaetano</i> ... 101	HÖEG. <i>Mon. mus. byz.</i> 1 ... 109
CONDAMIN. <i>Jérémie</i> ... 363	» <i>Notation phonét.</i> ... 111
<i>Congrès (4^e) lect. franç.</i> ... 92	HOEY. <i>Optative mood</i> ... 218
CHRYSOGONI. <i>Ascet. et myst. Summa</i> ... 374	HOFMAN. <i>Kirchenbegriff</i> ... 199
CUTHBERT. <i>Epiclesis</i> ... 203	HUBY. <i>Ép. de la captivité</i> ... 191
DAVID. <i>Sources hist. Pologne</i> ... 85	<i>Indirizzi della filos. italiana</i> ... 101
DAVIS. <i>Moral Theol.</i> ... 96	JOLIVET. <i>Intuition intell.</i> ... 102
DEBRUNNER. <i>Nachkl. Griechisch.</i> ... 216	JUGIE. <i>Theol. oriental. S.</i> ... 366
DELOCHE. <i>Un frère de Richelieu</i> ... 104	JULIANUS. <i>S. Fran. Ass. officia</i> ... 205
DENNEFELD. <i>Hist. d'Israël</i> ... 186	JUNG. <i>Mag. de l'Église</i> ... 92
» <i>Introd. à l'A. T.</i> ... 186	JUNGMAN. <i>Frohbotschaft</i> ... 374
DESCOQS. <i>Théodicée</i> ... 93	JUVENALIS. <i>Satirae (Vianello)</i> ... 217
DESMARAIS. <i>Albert le Grand</i> ... 91	KEHR. <i>Karlom. et Ludov. diplom.</i> ... 108
DESNOYERS. <i>Psaumes</i> ... 361	KLEINCLAUSZ. <i>Charlemagne</i> ... 382
	KLOSTERMANN. <i>Origenes Werke 10.</i> ... 196

KORTLEINER. <i>Creat. ex nihilo?</i> — <i>Codex sacerdot. — Relig.</i> <i>Patriarch.</i> 87, 358, 359	QUASTEN. <i>Expos. liturg. gallic.</i> 205
KRAELING. <i>Tatian's Diatesseron</i> 190	RAHN. <i>Croisade contre le Graal</i> 379
LAGARDE (DE) <i>Esprit laïque</i> ... 104	REALLEX. <i>Kunstgeschichte</i> , 1-6 85
LANDSBERG. <i>Expér. de la mort</i> ... 376	RENIÉ. <i>Manuel Écrit. Ste, V</i> ... 357
LARRANAGA. <i>Proemio-transición</i> 188	<i>Répert. droit civil</i> , 1-2. ... 220
LAURENTII (S.). A BRUNDUSIO <i>opera</i> 197	RICCI (DE). <i>Census of med. mss</i> 355
LAZZATI. <i>Teofilo d'Aless.</i> ... 210	RIVIÈRE. <i>Dogme de la rédemption</i> 200
LE COUTURIER. <i>La Visitation</i> ... 380	ROBERTS. <i>Fragment of 4. Gospel</i> 190
LEROQUAIS. <i>Livre d'heures</i> ... 373	ROLLAND. <i>Loi de réalisation</i> ... 390
LETOUZEY. <i>L'Évangile</i> 98	RUBBENS. <i>Éd. Ducpétiaux</i> ... 112
LEVESQUE. <i>Lettres de M. Olier</i> 207	RUSSELL. <i>Function of the N. T.</i> 87
LIETZMANN. <i>Zeitrechnung</i> ... 219	SARGENT. <i>Thomas More</i> ... 106
Loeb class. Library : <i>St Basil,</i> <i>Diod. of Sicily, Athenaeus</i> ... 219	SCHIEFFER. <i>Päpstl. Legaten</i> ... 377
MABILLE. <i>L'Artois</i> 382	SCHNÜRER. <i>L'Église au M. A., 2</i> 376
MADOZ. <i>Conceptes de la Tradi-</i> <i>tion</i> 366	<i>Scientia sacra.</i> 93
MALLOWAN. <i>Prehist. Assyria</i> ... 112	SEPPELT. <i>Das Papsttum</i> 210
MANDONNET. <i>Dante</i> 211	SERVIENT. <i>Esthétique</i> 91
MARIÈS. <i>Diodore de Tarse</i> ... 187	SPÖRL. <i>Hochm. Geschichts-</i> <i>schauung</i> 381
MARQUÈS-RIVIÈRE. <i>La Chine</i> 385	STAPPER. <i>Ordo rom. primus</i> ... 204
MATTEO CORON. <i>Tiers ordre</i> ... 371	STUFLEER. <i>Gott</i> 388
MAYER. <i>Bened. Ordensrecht</i> , 3. 371	SUYS. <i>Sagesse d'Ami</i> 88
MEESTER (DE). <i>Saint-Siège</i> ... 211	TANQUEREY. <i>Vie intérieure</i> ... 373
MERSCH. <i>Corps mystique</i> ... 370	THEOD. MOSUEPST. <i>Ritus baptis-</i> <i>mi</i> 204
MITTERER. <i>Stoff-Form</i> 391	THOMAS. <i>Christus in der Kelter</i> 207
MONVAL. <i>Sulpiciens</i> 105	THOMAS D'AQ. <i>Somme</i> 369
MORETTI. <i>Caeremoniale</i> 372	TILLYARD. <i>Byz. mus. notation</i> 110
MYRIAM DE G. <i>Louyse de Ballon</i> 380	VAN DER PLOEG. <i>Chants du serv.</i> <i>de Jahvé</i> 362
<i>Œuvre... du P. Lagrange</i> ... 86	VASILIEV. <i>Byzance et les Arabes</i> 193, 195
ORTVED. <i>Cisterciordenen</i> 377	VENNEKENS. <i>S. Martens-Lennik</i> 381
PARÉ. <i>Renaiss. du XII^e s.</i> ... 103	VILLIEN. <i>Command. de l'Église</i> 368
PASTOR. <i>Hist. des Papes</i> , 17, 18 379	VONIER. <i>Victoire du Christ</i> ... 375
PERK. <i>Synopsis lat. Evang.</i> ... 188	WAGNON. <i>Concordats</i> 383
PERROT. <i>Instit. publiques</i> ... 213	WATZINGER. <i>Denkmaeler Palae-</i> <i>stinas</i> 364
PETERSON. <i>Monotheismus</i> ... 195	WILLMS. <i>Philon v. Alex</i> 387
PETITOT. <i>Lourdes — Bernadette</i> 106, 97	WOLFF. <i>Sinn der Ehrfurcht</i> ... 375
PIRENNE. <i>Instit. Anc. Égypte</i> , 3. 88	ZELLER. <i>Soc. Marie Réparatrice</i> 380
PIROT. <i>Bible, X</i> 189	